



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

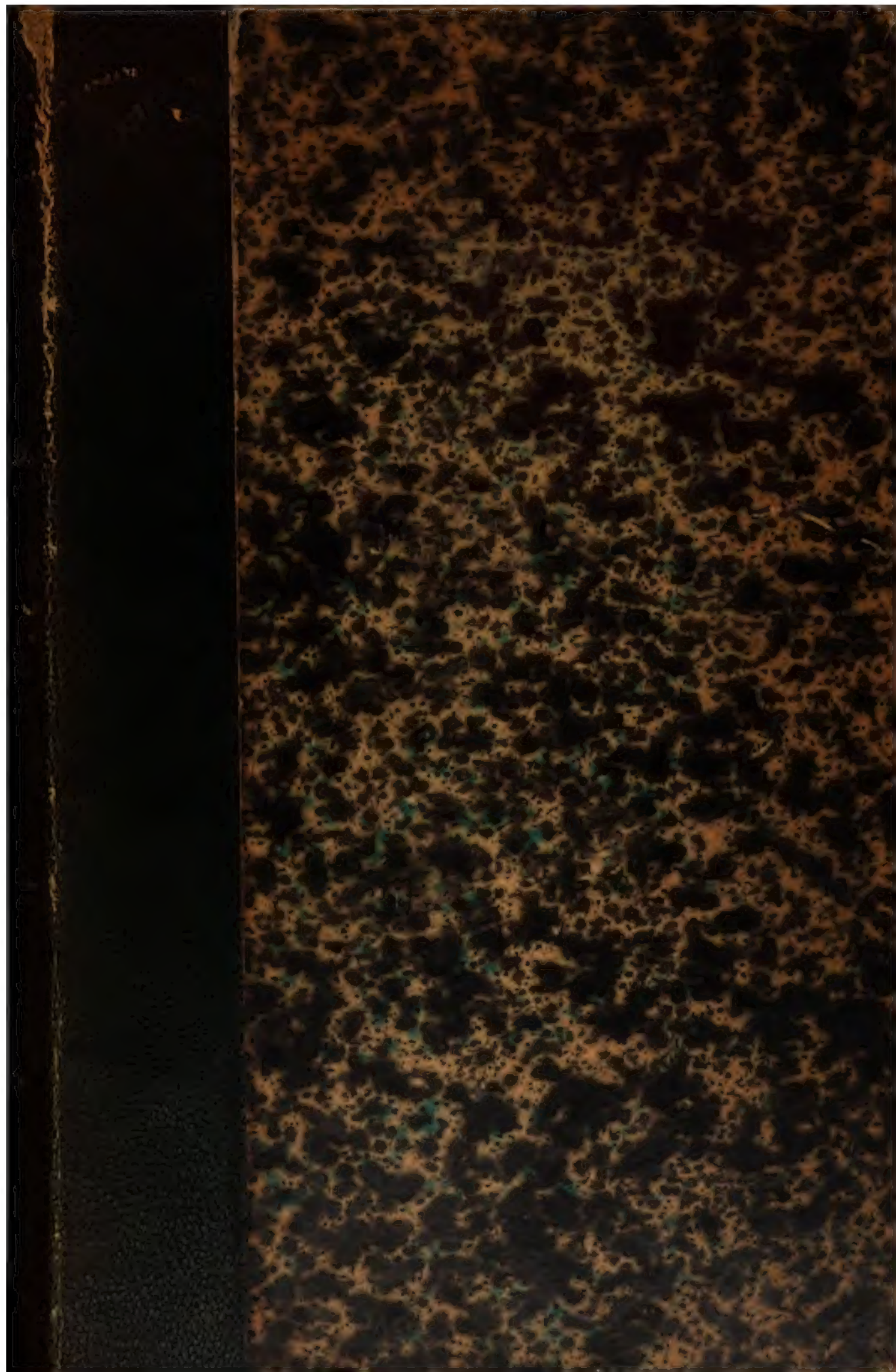
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







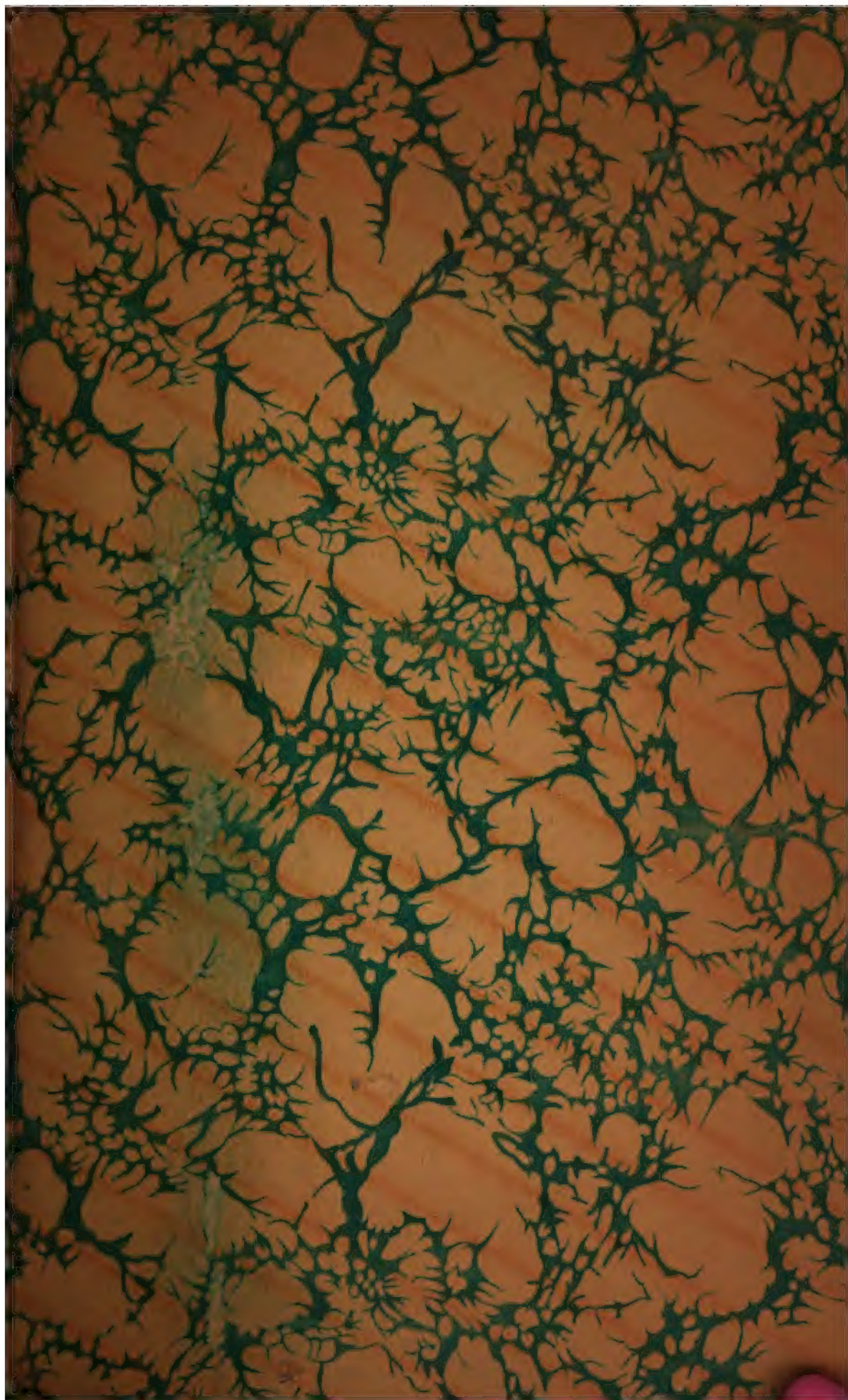
225  
15. 16

Harvard College  
Library



FROM THE BEQUEST OF  
JOHN HARVEY TREAT  
OF LAWRENCE, MASS.  
CLASS OF 1862















HAGIOLOGIE NIVERNAISE

OU

# VIES DES SAINTS

ET

AUTRES PIEUX PERSONNAGES

QUI ONT ÉDIFIÉ LE DIOCÈSE DE NEVERS.





PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE.

---

HAGIOLOGIE NIVERNAISE

OU

# VIES DES SAINTS

ET AUTRES

PIEUX PERSONNAGES

QUI ONT ÉDIFIÉ LE DIOCÈSE DE NEVERS

PAR LEURS VERTUS,

PAR M<sup>r</sup> CROSNIER,

Protonotaire apostolique, Vicaire général, Membre correspondant des Comités historiques,  
Président de la Société Nivernaise, etc.,

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS MEMBRES DE CETTE SOCIÉTÉ.



NEVERS

IMPRIMERIE DE I.-M. FAY, RUE DES ARDILLIERS

HÔTEL DE LA FERTÉ.

—  
1858

C 225.15.16



*Great fund*



# AVANT-PROPOS.

---

## PROJET D'HAGIOLOGIE DIOCÉSAINÉ

PRÉSENTÉ PAR M. DU BROU DE SEGANGE

DANS LA SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ NIVERNNAISE DU 15 JANVIER 1857

---

Depuis la fondation de notre Société, une grande partie de nos travaux ont eu pour but de mettre en relief tous les noms des hommes, plus ou moins célèbres, qui ont jeté quelque éclat sur le Nivernais. Il en est parmi eux qui marchent au premier rang, et qui, cependant, ont été à peine signalés dans nos publications; je veux parler de ces hommes de foi et d'énergie, qui nous ont apporté avec le christianisme les premiers germes de cette civilisation moderne, dont nous sommes fiers à si juste titre, et avec laquelle le monde ancien, malgré l'éclat dont il resplendit encore, ne saurait entrer en parallèle. En nous occupant de vies aussi bien

4

remplies, nous ne ferons, en réalité, que payer un tribut de reconnaissance aux véritables bienfaiteurs du pays.

Je viens donc vous proposer de préparer une biographie complète des Saints qui ont illustré le Nivernais, soit par leur naissance, soit par leurs actes, soit par leur passage, ou leur influence vivifiante.

Au premier abord, un pareil sujet paraît devoir entraîner une certaine monotonie; car, ces pieux défenseurs de la foi, ont dépensé toutes leurs forces pour arriver à un seul et même but; mais l'uniformité disparaît devant la variété des moyens employés, dans les luttes incessantes qu'ils ont eu à soutenir; et, d'ailleurs, les principaux actes de leurs vies s'enchaînent naturellement avec les phases les plus saillantes de notre histoire nationale. Les uns ont scellé de leur sang un héroïque apostolat; les autres, revêtus du caractère sacré de l'épiscopat, ont délivré nos pères des derniers liens du paganisme et les ont dirigés dans les voies lumineuses de l'Évangile. Ceux-ci, réfugiés dans la solitude, ont été des modèles d'abstinence et d'abnégation; ceux-là, du fond des monastères qu'ils avaient fondés, ont fait rayonner sur le monde entier les lumières de la science et de la foi; d'autres, enfin, entièrement étrangers au Nivernais, s'y rattachent néanmoins, par la présence de leurs reliques vénérées, et par le culte qui leur a été rendu dans les églises consacrées sous leur vocable. Le champ est donc plus vaste et plus varié qu'on n'aurait pu le croire de prime abord.

Notre honorable président, M<sup>sr</sup> Crosnier, a déjà

réuni un grand nombre de documents , pour l'histoire hagiologique du diocèse. Par la nature de ses études, et le caractère de ses fonctions , il est appelé naturellement à coordonner le travail que je propose d'entreprendre ; mais, pour le mener à bien , ce ne sera pas trop d'un certain nombre de nos sociétaires. Il ne s'agit de rien moins que de fouiller dans les Martyrologes, les Bréviaires, les Propres, les Missels imprimés et manuscrits, les chartes du diocèses de Nevers; et surtout, comme nous ne voulons pas refaire seulement, sous une autre forme, les biographies qui se trouvent dans tous les hagiologistes connus, nous devons nous efforcer de rechercher, dans les chroniques locales, des documents que les histoires générales avaient dû négliger jusqu'ici, et que, par une étude plus approfondie, nous ferons reparaitre sous leur véritable jour.

On ne saurait recueillir avec un soin trop religieux, toutes les légendes qui ont rapport aux Saints; elles se rattachent, le plus souvent, à des traditions populaires qui sont excellentes à conserver; car, si elles ne sont pas toujours exactement vraies dans les détails, elles ont dans l'ensemble le merveilleux avantage de restituer à chacun le caractère et la physionomie qui lui est propre.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher de citer un exemple que j'ai recueilli dernièrement dans une vie des Saints du commencement du seizième siècle. Vous connaissez tous saint Jean Chrysostôme; il passa une partie de sa vie à commenter les saintes Écritures. Un jour qu'il était absorbé par ce travail, le Diable, pour

lui faire une niche, lui enleva son encrier. Le Saint sans se déconcerter, portant sa plume à ses lèvres, traça des caractères d'or avec sa salive. Il est permis de douter d'un pareil fait; mais quelle façon plus charmante et plus ingénieuse à la fois de peindre l'éloquence de celui qui avait mérité le nom de Bouche-d'Or!

Les légendes sont à proprement parler la poésie de l'Hagiologie; vous le savez tous, Messieurs, à notre époque, au milieu du positivisme qui nous enserme de toutes parts, cette sorte de poésie trouve difficilement accès. Il appartient à nos Sociétés de province de lui tendre une main amie.

Tel est, Messieurs, le travail que j'ai l'honneur de vous proposer. Cette idée du reste n'est pas nouvelle; plusieurs Sociétés en ont déjà pris l'initiative, je citerai entre autres la Société des Antiquaires de Picardie. Dans toutes ses instructions, le Comité de la langue et de l'histoire, institué par le gouvernement, et qui siège au ministère de l'instruction publique, recommande expressément de semblables études à ses correspondants, parmi lesquels se trouvent plusieurs membres de la Société Nivernaise.

Aujourd'hui, je viens vous demander seulement de voter en principe une histoire des Saints du Nivernais. Plus tard, si vous acceptez cette idée, nous vous proposerons les moyens de la mettre à exécution et de lui donner de la publicité. A ce sujet, permettez-moi, en terminant, de vous présenter une observation sur nos travaux. Chaque fois qu'une étude quelconque est décidée par la Société, un plan général d'ensemble



devrait être immédiatement arrêté; plus tard, on distribuerait les détails aux Sociétaires qui voudront bien s'associer à ce travail. Ce ne sera plus l'œuvre d'un seul, mais bien l'œuvre de tous qui serait publiée, et cette manière de procéder communiquerait nécessairement à notre Société un ressort et une vitalité, qui sont les conditions essentielles de son existence et de son avenir.

M. le Président a demandé que cet exposé de M. du Broc de Segange fût imprimé, comme avant-propos, en tête du livre projeté. Cette proposition a été adoptée à l'unanimité.





## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

Il est bien à propos que les successeurs prennent plaisir à se remémorer et avoir mémoire des actes vertueux de leurs prédécesseurs pour leur servir d'exemple, et les semondre à bien ou mieux faire.

GRY COQUILLE (*Hist. du Nivernois*).

Il est impossible d'étudier l'histoire d'un peuple ou d'une province, sans se convaincre jusqu'à l'évidence que c'est la religion qui a jeté au milieu de ce peuple les premiers germes de la civilisation <sup>1</sup>. Souvent et long-temps la terre où elle avait déposé sa précieuse semence fut arrosée de sueurs et de sang; mais ces sueurs et ce sang la fécondaient, et la religion continuait sa sublime mission, et son pacifique empire s'étendait, et sa marche, quoique douloureuse, était triomphale. Une femme ne saurait jouir des douceurs de la maternité, sans avoir auparavant éprouvé les douleurs de l'enfantement : c'est une loi générale.

C'est au moment où l'Empire romain tenait la Gaule asservie, où nos Gaulois dégénérés courbaient honteusement la tête sous le joug odieux du peuple-roi, que la religion fit entendre au monde étonné une grande vérité : « Aimez-vous les uns les autres. Le Christ n'est pas venu pour être servi, mais pour servir; que celui qui est placé au-dessus des autres ne se regarde donc que comme le serviteur de tous. O Rois! ô Juges de la

<sup>1</sup> On répugne à donner le titre de nations civilisées aux différents peuples qui couvraient la terre avant l'empire de la loi évangélique. On pourrait définir la société païenne : un vil amas d'esclaves, trainant leurs chaînes autour des palais et des somptueux équipages de quelques maîtres, abrutis par tous les vices. Telle est, en abrégé, l'histoire du peuple romain.

terre! reconnaissez toute l'étendue de vos devoirs : vous ne devez vous considérer que comme les protecteurs et les pères de vos peuples ; que la justice devienne le sujet de vos méditations. Et vous, peuples! obéissez à ceux que la Providence a placés à votre tête; s'ils vous persécutent, priez pour eux. Au Ciel la justice et la miséricorde se sont donné le baiser de paix, que sur la terre la force et la faiblesse soient unies par le lien de l'amour; que le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, le prince et le sujet, confondus par la loi de la charité, ne se considèrent plus que comme des frères, rachetés par la même rançon, destinés à partager le même héritage, à jouir du même bonheur. »

Les échos de la Gaule redirent bientôt ces vérités, et aux préteurs romains, et au peuple vaincu. Un grand mouvement s'opéra dans l'univers, et Rome païenne craignit de voir la liberté rompre les chaînes de ses esclaves et briser le sceptre de fer qu'elle faisait peser sur le monde.

De là les persécutions : car ce n'était pas seulement en haine de la religion que les Princes de la terre cherchaient à arrêter par les tortures les progrès du Christianisme, mais bien aussi en haine de la liberté; ils ne voulaient point d'une doctrine qui rappelait à l'homme sa dignité. Le Christianisme tendait à unir tous les hommes par les liens d'une même foi et d'une même charité, tandis que la politique de Rome avait pour but de diviser les peuples, pour les tenir plus facilement asservis. Il faut avouer que le Christianisme méritait, en effet, le reproche fait à son divin fondateur, celui de séduire les peuples, *seducit turbas*; il devait donc aussi voir les chefs de ces peuples réunir leurs efforts contre lui.

« A part les hautes vues de l'économie chrétienne, dit M. Laurentie, il est permis de penser que les persécutions des Empereurs furent une réaction violente contre une révolution morale qui devait changer l'ordre des pouvoirs humains..... Non point que le Christianisme vint dire aux hommes de briser violemment leurs chaînes sur la tête de leurs oppresseurs; mais, tout en



consacrant l'obéissance, il apprenait la liberté, et il devait venir un jour où le commandement ne serait possible qu'à la condition que la soumission aurait cessé d'être la servitude <sup>1</sup>. »

En vain les échafauds s'élevèrent de toutes parts; le cri de liberté que la religion avait fait entendre avait été compris, et déjà les disciples du Christ avaient leur mot d'ordre, leur devise, que dix-huit siècles plus tard l'anarchie emprunta pour l'inscrire sur ses sanglantes bannières : « Vivre libres ou mourir ; » vivre libres de servir Dieu ou mourir pour lui ; libres d'obéir à la voix de notre conscience ou mourir plutôt que de laisser un pouvoir humain étouffer cette voix.

Le Nivernais devait fournir son contingent à l'armée des martyrs : les Pélerin, les Vibius, les Andoche et les Tyrse, les Pèreuse, les Révérien, les Paul et leurs compagnons firent partie de cette phalange redoutable qui savait dire aussi, jusque sous la hache des bourreaux : « Le soldat du Christ meurt et ne se rend pas. »

Après avoir arrosé de leurs sueurs cette terre inculte, ces généreux athlètes de la foi purifièrent par leur sang cette vaste contrée, souillée d'abord par les sacrifices des cruels Druides, puis par les superstitions romaines. Saint Pélerin avait planté l'étendard de la civilisation, la croix du Sauveur, sur les bords de l'Yonne, après avoir renversé les autels de la déesse Icauna. Grâce au zèle de ce saint Pontife et à celui de Vibius, la parole sainte retentissait dans les murs d'Entrains, tandis que, d'un autre côté, les rochers du Morvand servaient déjà de base au signe auguste du salut, que saint Andoche, saint Tyrse et saint Pèreuse avaient élevé au milieu de ces vastes forêts. Cependant, Nevers avait reçu des mains de saint Révérien et de ses compagnons le même gage de bonheur et de paix <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Hist. de France*, t. I., p. 44.

<sup>2</sup> S'il faut en croire Jacques Taveau, dans son *Histoire des archevêques de Sens*, deux saints diacres, Serotinus et Eoaldus, disciples de saint Savinien, auraient aussi évangélisé le Nivernais, dès le premier siècle de l'Eglise; et Michel Cotignon prétend que saint Austremoine vint prêcher à Nevers avant d'aller se fixer à Clermont.

Le grand mouvement était imprimé, aucune force humaine ne pouvait plus l'arrêter. Aux martyrs de la foi succédèrent de saints Pontifes et de saints Prêtres qui devaient continuer leur œuvre, en achevant d'éclairer notre pays par leurs lumières, et de l'édifier par leurs vertus. Pénétrés de toute l'importance de leur mission au milieu des peuples, comprenant toute l'étendue des fonctions que leur imposait la charge pastorale, ils deviennent les défenseurs du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresser; ils savent, au besoin, pénétrer les redoutables forteresses, où se renferment de puissants seigneurs, parfois peu sensibles aux misères du pauvre. Ils ont assez de courage pour leur reprocher leurs injustices et lancer contre eux les anathèmes de l'Église, quand ils refusent de les réparer. Ils ne balanceront pas, s'il est nécessaire, à s'avancer jusqu'au pied du trône des rois, afin de leur porter les justes doléances de leurs peuples.

« Que chaque évêque, dit le concile d'Arles, ait soin de  
 » visiter tous les ans *sa paroisse*. Car les évêques ne sauraient  
 » oublier qu'ils doivent être les protecteurs et les défenseurs  
 » de leurs peuples et surtout des pauvres. Lors donc qu'ils  
 » s'aperçoivent que les juges et les hommes puissants sont les  
 » oppresseurs des pauvres, qu'ils leur adressent d'abord de cha-  
 » ritables avertissements, et s'ils refusent d'obtempérer à leurs  
 » avis, qu'ils ne balancent pas à faire connaître au prince l'ini-  
 » quité de leur conduite, afin que l'autorité royale réprime  
 » l'audace de ceux qui ont repoussé les bienveillantes sollici-  
 » tations du ministère sacerdotal <sup>1</sup>. »

Ce fut vers la fin du cinquième siècle ou dès les premières années du sixième<sup>2</sup> que commença cette longue série de Pontifes, qui illustrèrent l'Église de Nevers par leurs talents et leurs vertus. On voit briller à leur tête saint Eulade, et après lui saint Aré,

<sup>1</sup> Conc. Arl. sextum, can. 6, anno 813.

<sup>2</sup> Avant cette époque, le Nivernais, comme dépendance du pays éduen, avait dû recevoir des évêques d'Autun les secours religieux.

saint Æolade , saint Arigle , saint Furcilius , saint Didier , saint Ithier , etc. On comprend que ce nouveau siège , fondé à la suite de l'invasion des Francs , ne pouvait posséder encore les avantages dont jouissaient les diocèses voisins , établis depuis plusieurs siècles. Celui d'Auxerre , entre autres , avait déjà un grand nombre de paroisses avec leurs dépendances , dont la plupart , d'après les statuts de saint Aunaire , occupaient le territoire , qui , au dix-neuvième siècle , devait entrer dans la nouvelle circonscription du diocèse de Nevers. Dès cette époque reculée , Champlémy , Mesves , Bargis ' , Donzy , Cosne , Entrains , Colmery , Sully-la-Tour , Tracy , Alligny , Bitry , Arquian , Bouy , Neuvy-sur-Loire , Nantiniacus , qui prit plus tard le nom de Saint-Amand , étaient constitués en paroisses ; Saint-Pierre-du-Mont , Nannay , Corvol-l'Orgueilleux , Oisy , Trucy , etc. , devaient jouir du même avantage au siècle suivant.

Cependant les bois solitaires du Nivernais servaient déjà d'asile à des âmes qui redoutaient la contagion des vices que la Religion n'avait pu déraciner encore de cette société naissante ; elles éprouvaient le triple besoin de vivre seules avec Dieu dans la retraite , de prier pour ceux qu'elles avaient laissés dans le monde , et d'expié par les exercices de la pénitence les crimes qui s'y commettaient. Plusieurs de ces hommes de sacrifice ne se retiraient que pour un temps dans la solitude , afin d'y ranimer leur zèle et leur charité , résolus de revenir au milieu de leurs frères , plus forts et plus capables de leur être utiles. L'ascendant de leurs vertus attirait à leur suite , dans leur retraite , cette foule de saints religieux qui devaient jeter dans notre pays les premiers fondements de la vie monastique. Nous voyons déjà , au sixième siècle , un certain nombre de monastères dans notre Nivernais. Saint Eptade , fuyant les honneurs de l'épiscopat , s'était réfugié à Cervon , où il ne tarda pas de réunir autour de lui des disciples désireux d'imiter ses vertus. Saint Patrice avait abandonné le

' C'est maintenant Châteauneuf au val de Bargis.

monastère du saint abbé Portien, pour venir, avec Germain et Germanion, établir sa retraite au milieu des peuplades encore païennes, qui habitaient le *Pagus gentilius*, entre la Loire et l'Allier, et travailler à leur conversion. D'un autre côté, Vulfin, prince du sang royal, établissait le monastère de Longretz (plus tard Saint-Laurent-l'Abbaye); non loin de là s'élevaient les monastères de Vielmanay, de Varennes, près de La Charité, et saint Romule construisait, avec Wala et Odon, le prieuré de Saissy-les-Bois. Nevers ne devait pas tarder à voir, au pied de ses remparts, le monastère des filles de Saint-Vincent, fondé par saint Arigle; le premier prieuré de Saint-Etienne, dû à saint Colomban, et l'antique abbaye de Notre-Dame.

Au huitième siècle, les établissements religieux se multiplient; Seyr, dont nous parlerons plus au long, voit dans ses murs les moines de Saint-Basile, qui sont remplacés, dans le cours du même siècle, par les enfants de Saint-Benoît; le prieuré de Saint-Pierre-le-Moutier est fondé par une colonie de saint Martin d'Autun, et celui de Corbigny par les moines de Flavigny.

Hommes de prière et de travail, au sortir de l'oraison, ils saisissaient l'instrument du manœuvre, et défrichaient cette contrée, qui devait devenir un jour une des provinces les plus belles et les plus fécondes de la France. En vain, plus tard, l'ingratitude, fille de l'irréligion, cherchera à déverser sur eux le venin de la calomnie, le souvenir de leurs bienfaits ne s'effacera pas, et la partie la plus riche et la plus florissante du Nivernais, le pays d'*as-mognes*, dira aux siècles à venir tout ce que notre province doit de prospérité à ces laborieux cénobites.

Laissons parler un instant notre vieil historien : « Amognes, » territoire fort fructueux en bled, pourquoy aucuns estiment » qu'il est ainsi nommé de la diction latine *alimonia*, qui signifie » nourriture; mais je crois qu'il est dit aussi, selon l'ancien lan- » gage des villageois, qui appellent les moines *mognes*, et au lieu



- » de dire aux disent *as*, comme qui dirait la terre d'*as-mognes*,  
 » la terre aux moines <sup>1</sup>. »

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Amognes ont été fertilisées par les moines, qui ont couvert cette contrée de leurs établissements, véritables fermes-modèles du moyen-âge. Ces premiers exemples produisirent de merveilleux effets ; aux siècles suivants, une multitude de monastères s'élevèrent sur tous les points du pays. Cette fois, les membres qui les composaient, non contents de prier et de cultiver la terre, se livraient à l'étude des sciences et des lettres, et tout en s'établissant en quelque sorte les pourvoyeurs de la contrée, tout en lui assurant des ressources contre la famine, ils faisaient de leur pieuse demeure autant d'académies, chargées de nous conserver les ouvrages précieux, dont nos bibliothèques sont formées. La piété et la science, l'agriculture et l'industrie avaient choisi le même sanctuaire <sup>2</sup>.

Mais nous ne disons pas assez : le repentir aussi retrouvait la paix et le bonheur sous l'humble bure ; disciples du Dieu qui pardonne, ils accueillaient avec bonté au milieu d'eux des âmes flétries par le crime, brisées par le remords. Ils ne croyaient point souiller leur innocence, en donnant au criminel repentant un baiser fraternel. Toute sa vie, le comte de Nevers, Guillaume, s'était déclaré l'ennemi des moines ; son acharnement contre eux alla si loin, que le Souverain-Pontife fut obligé de faire gronder sur sa tête les foudres de l'Eglise ; il se trouva heureux, à la fin de ses jours, de voir les portes d'un monastère s'ouvrir devant lui, et lui offrir la paix du cœur qu'il eût en vain cherchée ailleurs.

<sup>1</sup> GUY COQUILLE, *Histoire du Nivernais*.

<sup>2</sup> A part le nombre presque incroyable d'établissements religieux qui se sont formés dans notre pays, pendant le seizième et le dix-septième siècle, l'ancien diocèse de Nevers, tout limité qu'il était, comptait six collégiales, trois commanderies, une chartreuse et quarante-deux prieurés simples ou conventuels. La partie du diocèse d'Autun qui fut réunie au siège de Nevers lors du rétablissement de ce diocèse, renfermait deux collégiales, une chartreuse et quatre prieurés ; la partie dépendant de l'ancien diocèse d'Auxerre possédait quatre collégiales, trois commanderies, deux chartreuses et quinze prieurés conventuels, sans parler des prieurés simples et des hôpitaux nombreux qu'on rencontrait à chaque pas. En admettant l'interprétation de Guy Coquille, le Nivernais tout entier pouvait être appelé la terre d'*as-mognes*.

L'irréligion, n'écoutant que ses préventions injustes, nous dira sans doute que tout était calcul chez ces moines, et qu'ils n'admettaient les grands coupables, qu'en raison des richesses qu'ils devaient verser dans leurs monastères. Répondez, enfants de saint Bruno ; est-ce à de telles conditions que vous avez reçu dans votre pieux collège le comte Guillaume ? L'histoire nous dit que, méprisant la vaisselle d'argent qu'il vous destinait, vous avez préféré le parchemin nécessaire à vos nobles travaux <sup>1</sup>. Et vous, disciples de saint Benoît, quand, dirigés par saint Girard, vous vintes aux bords de la Loire, fonder un nouveau monastère, sur les anciennes ruines de Seyr, quel emploi fîtes-vous des largesses que les seigneurs voisins se plaisaient à répandre au milieu de vous ? Comment étaient employés les revenus des terres qu'ils vous abandonnaient, pour subvenir aux besoins de votre monastère ? Vous ne vous regardiez que comme des économes des pauvres. Seyr, sorti par vos soins de ses ruines, devint la ville de *la Charité*, et ce sont les pauvres reconnaissants qui lui ont donné ce nouveau nom. De toute part ils affluaient à votre sainte retraite, et quand on leur demandait où ils allaient : « Nous allons, répondaient-ils, à *la Charité* des bons pères. »

Ouvrez les yeux en traversant la ville de La Charité, ô vous qui vous plaisez à noircir aux yeux des peuples la vertu de ces bons religieux ; ouvrez les yeux, et vous y verrez une longue rue, portant le nom de rue des Hôtelleries ; c'est par là que commença la ville, c'est là que saint Girard avait fait construire un hôpital et de vastes bâtiments, pour loger les pauvres et les voyageurs, qui faisaient une halte au monastère. Si vous n'êtes pas encore convaincus, consultez ceux qui ont fait une étude de l'art héraldique, et ils vous diront que le monastère de La Charité avait pour armes trois bourses ouvertes : « Pour faire voir, dit le » chroniqueur, que nous avons sous les yeux, qu'elles n'étaient » fermées à personne, faisant la charité et largesses de leurs

<sup>1</sup> LEROUX, *Discert. sur l'Hist.* t. II, p. 13.

» libéralités à tous ceux qui se présentaient. » Les temps devinrent plus durs; les religieux ne voulurent pas pour cela abandonner les pauvres, et les statuts de la communauté portaient : « Ils auront la dîme du pain qui sera cuit dans le monastère <sup>1</sup>. »

Nous avons remarqué, dès le sixième siècle, un certain nombre de paroisses déjà établies dans la partie de l'Auxerrois qui, depuis la révolution de 1793, fut réunie au diocèse de Nevers; mais dans l'ancien diocèse de Nevers, ce ne fut qu'au onzième et au douzième siècle que nous voyons les paroisses se constituer; les exceptions sont rares. Sans doute, avant cette époque, nous avons pu reconnaître l'origine de quelques paroisses, soit dans les oratoires élevés sur les tombeaux des Saints, ou destinés à recevoir leurs précieuses reliques; soit dans les chapelles construites sur les terres appartenant en propre aux évêques, et dans les propriétés dépendantes des cathédrales, ou faisant partie de la mense épiscopale. C'est ainsi que les églises de Decize, de Saint-Péreuse, de Saint-Parize-le-Châtel, de Magny-Cours, de Lurcy-le-Bourg, de Saint-Andelain, de Saint-Franchy, de Saint-Trohé, etc., s'élèvent sur les tombeaux de saint Aré, de saint Péreuse, de saint Patrice, de saint Vincent, de saint Gildard, de saint Domnole, de saint Franchy et de saint Trohé. D'un autre côté, les évêques, ne voulant point priver de la célébration des saints mystères les prêtres chargés de visiter leurs terres ou celles de leurs églises, ont dû permettre de construire des chapelles dans ces localités. L'église d'Autun fit bâtir un oratoire à Marigny-sur-Yonne, que saint Léger lui avait légué par testament; Saint-Germain de Paris, propriétaire de Rouy, voulut aussi, sans doute, avoir son oratoire dans cette propriété.

On sait que saint Jérôme, au commencement du neuvième siècle, construisit dans sa terre patrimoniale de Sauvigny-les-Bois une chapelle sous le vocable de saint Étienne, et qu'il acheta

<sup>1</sup> LENOUF, *Ecrits divers*. — *Manuscrit hist. du prieuré de La Charité*.

à Marzy une terre qui dut recevoir une semblable construction. Il est évident que le même saint évêque, après avoir obtenu de Charlemagne la restitution des terres de Prémery, d'Urzy et de Parzy, ainsi que de Cours-les-Barres, dut faire élever des oratoires dans ces localités. Bientôt nous voyons Imphy, Guérigny, Parigny-les-Vaux, Germigny, Cours-sous-Magny et d'autres lieux abandonnés au chapitre de Nevers ; mais, jusque-là, nous ne trouvons dans notre diocèse qu'une seule paroisse rurale dont l'établissement soit authentique, c'est celle de Magny, proche Nevers, dont le curé Adélarde, assiste en 866 au concile de Soissons, à la confirmation des biens donnés à son église par Charles-le-Chauve.

Pendant, comme nous l'avons dit, un grand mouvement s'était opéré ; les monastères s'étaient multipliés dans notre province, et les seigneurs, soit pour réparer d'anciennes injustices, soit par un sentiment de piété, avaient abandonné à ces monastères des terres depuis long-temps incultes ; grâce aux laborieux efforts des moines, les ronces et les épines avaient fait place à de magnifiques moissons. Les propriétés dépendantes du clergé séculier durent se ressentir de cette influence et s'améliorer. Les moines aussi comprirent la nécessité de construire des oratoires, et bientôt les oratoires et les chapelles firent place à de véritables églises, capables de contenir la population croissante en proportion de la culture des terres ; c'est ce qui nous explique le nombre considérable de paroisses, qui furent fondées dans le diocèse de Nevers, au onzième siècle et au douzième. Il faut dire aussi que les donations faites aux établissements religieux par les croisés, au moment de leur départ pour la Terre-Sainte, contribuèrent à la fondation des églises et des paroisses. C'était principalement aux monastères que ces donations étaient faites ; ne nous étonnons plus des nombreuses paroisses qui, dans le diocèse de Nevers, relevaient de ces monastères. Plus de deux cents reconnaissaient les moines comme curés primitifs.

A la suite de la guerre d'Orient, un grand nombre de héros,



qui avaient marché au secours de leurs frères de la Terre-Sainte, étaient rentrés dans leur patrie, chargés d'infirmités et couverts de blessures; beaucoup se trouvaient atteints d'une maladie affreuse, qui les rendait l'effroi de leurs propres familles; c'est pour eux que furent établies ces maisons de retraite qu'on appela *Domus Dei*, maisons de Dieu. La religion vint au secours de la société entière en la garantissant de la contagion, par le refuge charitable qu'elle offrait à ceux qui en étaient atteints.

Déjà Hériman, évêque de Nevers, avait établi, vers 840, les maladreries de Saint-Lazare et de Saint-Antoine, non loin des murs de notre cité; mais, au commencement du douzième siècle, un grand nombre d'établissements de ce genre se formèrent. Cosne, Donzy, La Charité, Varzy, Decize, Montenoison, etc., avaient leurs maladreries.

Outre les maladreries et les hôpitaux, on voit s'élever à la même époque, sur différents points du Nivernais, des commanderies, espèce d'hôtelleries où on recevait les pèlerins qui se rendaient à la Terre-Sainte, et les autres voyageurs que la fatigue et le besoin forçaient à s'arrêter. Des chevaliers du Temple et des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem leur y offraient les secours qui leur étaient nécessaires, et les protégeaient de leurs armes, contre les attaques des *cotteraux* et autres gens de même espèce, qui profitaient de toutes les circonstances pour exercer leurs brigandages. La croix, qui chargeait la poitrine de ces moines-soldats, ranimait leur courage, en leur rappelant le souvenir de celui qui est mort pour tous. Plus tard, lorsque notre pays était ravagé par des pestes continuelles, que la mortalité rendait désertes nos villes et nos campagnes, et que ceux qui avaient échappé à la contagion, arrêtés par la crainte du danger, laissaient les moribonds sans secours, et les morts sans sépulture, la religion ne pouvait, dans ces tristes circonstances, faire défaut à la société, et abandonner son œuvre civilisatrice. Ce n'était plus assez des ordres savants ou adonnés à la contemplation; de nouveaux malheurs réclamaient de nouveaux dévouements, de nouveaux besoins

nécessitaient de nouveaux secours ; elle suscita encore de ces hommes méprisables selon le monde, mais dont le cœur était rempli de charité, pour faire ce qui répugnait à des parents, à des amis.

Nevers était ravagé par la peste, les rues étaient désertes, les malades sans secours, car tout le monde fuyait la contagion. Dans cette triste circonstance, on appela pour soigner les malades des capucins de Bourges ; ils ne balancèrent pas à se rendre à l'invitation qui leur était faite, et arrivèrent à Nevers, en 1604, sous la conduite du père de Joyeuse,

Qui prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Puis on vit germer cette multitude de vierges, dont la voix douce devait instruire l'enfance, dont le bras devait servir d'appui au vieillard, dont les mains légères devaient panser la plaie de l'infirme et remuer la couche du malade.

Dans tous les temps, la religion s'est plu à répéter les paroles du Prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*<sup>1</sup>, Heureux celui qui comprend et qui sait soulager les besoins de l'indigent et du pauvre ; aussi, dans tous les temps, elle a vu des disciples de Jésus-Christ vouer leur vie au soulagement de toutes les infortunes. Si nos chroniques locales nous ont laissé peu de détails sur l'administration intérieure de la plupart de nos établissements de charité, pendant le cours du moyen-âge, tels que les maladreries, les maisons-Dieu, les hôpitaux, il est hors de doute cependant qu'ils ont été desservis par des fidèles, hommes ou femmes, qui s'étaient liés par des vœux ou perpétuels ou temporaires.

Au commencement du treizième siècle, nous voyons l'hôpital de Varzy occupé par les chanoines réguliers de Montjoux (religieux du grand Saint-Bernard), et, dès 1242, les frères et les sœurs *rendus et donnés*, comme on les appelait, soignaient les malades

<sup>1</sup> PSALME: 40.

dans l'hôpital Saint-Didier de Nevers<sup>1</sup>. Plus tard, les religieuses hospitalières de Saint-Augustin desservirent les hôpitaux de La Charité, de Cosne et de Donzy. Cependant, ce genre de service laissait encore, dans quelques localités, beaucoup à désirer; plusieurs de ces associations, entre autres les *rendus et donnés* de Nevers, avaient une direction plutôt laïque que religieuse; d'un autre côté, un grand vide se faisait remarquer dans l'éducation; les filles, dans toutes les classes de la société, étaient, sous ce rapport, grandement négligées. On s'était occupé plus sérieusement de l'éducation des jeunes gens; chaque monastère d'hommes, chaque cathédrale, avaient leurs écoles, car les lois civiles, d'accord avec les lois ecclésiastiques, l'exigeaient. A la fin du neuvième siècle, Haimbaulf, moine de Saint-Amand, remplissait les fonctions d'écolâtre dans notre cathédrale; nous trouvons, au commencement du onzième siècle, Gaudron, avec le titre de grammairien des petites écoles de Nevers, et, en 1073, Régnier, maître des écoles de la cathédrale Saint-Cyr. En 1127, c'est le fameux Gilbert l'Universel qui remplit à Nevers les mêmes fonctions, avant de devenir évêque de Londres. Sur tous les points de la province les garçons trouvaient des écoles.

On comprit que les filles ne devaient pas être plus long-temps déshéritées, sous le rapport intellectuel, et la religion, toujours disposée à venir au secours de la société, à mesure que de nouveaux besoins se faisaient sentir, ne faillit pas à sa mission dans cette circonstance. Nous voyons dans le cours du dix-septième siècle les Visitandines fondées à Nevers, et presque en même temps, les Ursulines établies dans la même ville, à Moulins-Engilbert, à Corbigny, à Saint-Pierre-le-Moutier et à Lormes; puis ce sont les sœurs de la congrégation de Matincourt, qui viennent prendre possession de l'école de Donzy, et, peu après, les sœurs de la Providence qui se rendent aux désirs des habitants de Varzy, de Clamecy et de Cosne.

<sup>1</sup> PARMENTIER, Inventaire des archives de Nevers.

Le mouvement était imprimé, mais il était impossible de satisfaire à tous les besoins et à toutes les demandes ; la petite ville de Saint-Saulge pouvait porter envie aux localités voisines, car elle était loin de jouir des mêmes avantages ; quand un enfant de saint Benoît, dom de Laveyne, conçut la pensée de doter son pays d'un établissement qui ne lui laissât plus rien à désirer.

Il réunit autour de lui quelques filles dévouées, auxquelles il communiqua le feu sacré qui le consumait, et dont il voulut diriger lui-même les premiers travaux. Leurs principales fonctions étaient de « servir et médicamenter les pauvres, d'enseigner et de catéchiser les petites filles, d'orner les églises et les autres lieux saints <sup>1</sup>. »

Dieu bénit les pieux efforts du Vincent de Paul nivernais ; le grain de sénévé devait devenir un grand arbre, chargé d'abriter les oiseaux du ciel ; et dom de Laveyne, déjà de son vivant, avait vu un certain nombre d'écoles et d'hôpitaux couverts de son ombre protectrice. Un instant courbé par la tourmente révolutionnaire, comme nos autres institutions religieuses, il se redressa après la tempête, et insensiblement ses rameaux reverdirent. Il trouva une sève nouvelle, dans la protection toujours croissante de nos évêques, rétablis enfin sur l'antique siège des Eulade, des Aré, des Arigle et des Jérôme ; il est maintenant fort et vigoureux.

De nouveaux besoins se sont manifestés ; les dignes filles de dom de Laveyne ont compris que Dieu exigeait d'elles de nouveaux sacrifices. Les pensionnats, les externats, les salles d'asile, les écoles normales, les ouvroirs, les classes d'adultes, les miséricordes, les hôpitaux, les orphelinats, les refuges, les asiles d'aliénés, etc., toutes les œuvres de charité ne sauraient leur être étrangères. Répandues par tout le diocèse, elles rivaliseront de zèle et de dévouement, ici avec les sœurs de la Providence de Portieux ou de Ligny-le-Châtel, là avec les sœurs de la

<sup>1</sup> Vie de D. de Laveyne.

Sainte-Famille, ailleurs avec les sœurs de l'Espérance et celles du Saint-Sacrement, avec celles de la Croix et celles de l'Instruction chrétienne, avec les Ursulines et les Augustines, avec les sœurs de Saint-Joseph et celles de la Sainte-Enfance, etc. Partout la jeune fille trouvera une seconde mère et une protectrice dans ces précieux établissements.

Comment se fait-il que ces hommes qui ont servi d'instrument à la Providence dans les différentes phases que notre société a parcourues, que ces hommes qui ont si bien mérité et de la religion, et de la patrie, et du genre humain, par leur courage dans les persécutions, par leur dévouement à toute épreuve et leur charité sans bornes, que ces martyrs, ces pontifes, ces prêtres, ces lévites, ces cénobites, ces charitables religieux, ces vierges, nous soient presque inconnus, et que leurs noms mêmes soient si peu populaires, si on en excepte quelques-uns ?

Comment se fait-il que nous, Nivernais, nous ne connaissions point nos Saints nivernais ? Faut-il dire que nos aïeux insensibles à tant de bienfaits, indifférents au milieu de tant de vertus, nous ont légué pour héritage, et leur ingratitude et leur indifférence ? Oh ! non. Ces défauts ne sont pas ceux de notre pays. Les mêmes causes, qui ont laissé notre histoire civile si long-temps obscure, ont produit le même effet pour ce qui concerne notre histoire religieuse. Un grand nombre de nos Saints ont eu le sort d'un grand nombre des chefs de notre province, dont on connaissait à peine les noms.

La position topographique de notre Nivernais, l'a exposé pendant long-temps aux malheurs des places frontières, dont le moindre est d'être foulé, tantôt par un maître, tantôt par un autre. Après avoir appartenu aux Bourguignons, puis aux Francs, notre pays fit partie du second royaume de Bourgogne ; et plus tard, de nouvelles divisions et subdivisions le morcelèrent, pour satisfaire l'ambition de cette foule de seigneurs, qui tous voulaient posséder un tronçon de l'épée de Charlemagne.

Sous le rapport religieux, nous avons dit que le Nivernais

avait fait d'abord partie du diocèse d'Autun, jusqu'à Clovis. Puis un évêque fut établi à Nevers, mais sans que sa juridiction s'étendit sur tout le pays qui forma plus tard la province du Nivernais. La contrée baignée par la rive droite de l'Yonne, jusqu'à Clamecy exclusivement, était de la dépendance d'Autun; l'autre partie baignée par la rive gauche, jusqu'à la Loire, plus le triangle formé par la rive gauche de la Loire et la rive droite de l'Allier, et enfin une zone, bordant la rive gauche de ces deux rivières, composait le diocèse de Nevers; tout le pays, à partir de La Charité jusqu'à Clamecy, appartenait au diocèse d'Auxerre. La nouvelle circonscription des diocèses a réuni au siège de Nevers presque toutes les contrées qui composaient l'ancien Nivernais et le Donziais <sup>1</sup>.

Par ce simple aperçu, on doit facilement se rendre compte des causes qui ont jeté tant d'obscurité sur notre histoire civile et religieuse. Comment au milieu de tant de divisions territoriales, de transformations de toutes sortes, présenter un ensemble des faits et des noms qui nous intéressent? Il faut glaner dans toutes les histoires des diocèses circonvoisins, si on veut composer l'histoire particulière du diocèse de Nevers.

Ajoutons les guerres continuelles dont le Nivernais et le Donziais ont été le théâtre, comme provinces frontières, sous les premières races de la monarchie, et les autres dissensions intestines, dont plus tard ils furent victimes, et on comprendra quel monceau de ruines il faut remuer pour extraire quelques matériaux propres à reconstruire.

Dans ces différentes guerres, le droit d'asile des monastères n'était pas respecté, et comme au besoin ces maisons servaient de places fortes pour la défense du pays, c'était souvent de ce

<sup>1</sup> « Quelle bizarrerie, dit Gillet, peut être particulière au département de la Nièvre!

» Dans l'antiquité son territoire dépendait de deux peuples différents de la Gaule, les Eduens et les Sénonais; dans la suite il fut soumis à trois juridictions ecclésiastiques : les évêchés de Nevers, d'Autun et d'Auxerre; à trois juridictions civiles : la pairie de Nevers, le bailliage de Saint-Pierre-le-Moutier et celui d'Auxerre, et dépendait de quatre généralités : Moulins, Bourges, Orléans et Paris. » (*Annuaire de l'an X.*)



côté que commençait l'attaque : livrées à la stupide avidité du soldat, qui ne recevait pour toute solde que le pillage, elles étaient dépourvues de tout ce qu'il y avait de plus précieux, tandis que les manuscrits et les rares ouvrages, conservés jusque-là avec tant de soin, devenaient souvent la proie des flammes.

Au huitième siècle (car nous ne parlons pas des guerres civiles précédentes), les Vandales ravagent le Nivernais, et ne laissent que des ruines, à la place du premier monastère que Roland de Roussillon avait, dit-on, construit à Seyr, trente ans auparavant<sup>1</sup>. Reconstitué de nouveau par ordre de Pépin, il éprouve le même sort. Cependant Vaïfre, duc d'Aquitaine, portait le fer et le feu jusqu'au cœur de cette contrée.

Au neuvième siècle, dans la guerre entre les enfants de Louis-le-Débonnaire, on sait que le Donziais fut le théâtre du combat où périt une multitude incroyable. Les monastères, qui couvraient le pays, auront sans doute été peu respectés, par des troupes indisciplinées, surtout par les Aquitains, qui avaient entraîné dans leur parti les Normands, avides de pillage.

Ces peuples du Nord avaient considéré notre pays de trop près, ils eurent peine à s'en éloigner; aussi, dans le même siècle, ils vont encore exercer leur brigandage dans le Donziais, le Morvand et les environs de Nevers. Au siècle suivant, ils pillent le monastère de Saissy-les-Bois.

Cependant le Nivernais voit ses seigneurs passer tour à tour, entraînés par les circonstances, des rangs des princes légitimes dans ceux des usurpateurs; puis abandonner ces derniers pour marcher de nouveau sous leurs anciennes bannières, privés de leurs gouvernements et remplacés par d'autres, ou honorés de nouvelles faveurs, selon les revers ou le succès de ceux auxquels ils avaient donné leur foi. En 926, Nevers est assiégé par Raoul, et vingt-six ans plus tard, assiégée de nouveau, la ville fut consumée par les flammes. A la fin du même siècle, les pays

<sup>1</sup> LUDWIG, *Ecrits divers*.

placés entre la Loire et l'Allier étaient foulés par les armées du comte Landry et d'Archambault II, seigneur de Bourbon.

Les onzième et douzième siècles se font remarquer par les petites guerres entre seigneurs particuliers, guerres non moins désastreuses pour les monastères. On sait que le nouveau monastère de La Charité, à peine construit, suscitait déjà la jalousie des seigneurs voisins. Renaud de la Marche, voyant les habitations se former autour du prieuré, et craignant que cette ville naissante ne prit de l'accroissement aux dépens de celle dont il était seigneur, mit tout en œuvre pour nuire aux religieux et à ceux qui dépendaient de leur communauté. Enfin, après mille vexations, il résolut de démolir les différentes parties du monastère, à mesure qu'on les construisait. Les bons religieux, dans ces circonstances, eurent recours à la prière et, dès-lors, s'établit à La Charité la coutume de prier tous les jours pour les ennemis du couvent<sup>1</sup>.

Ailleurs, c'est Hugues-le-Manceau qui se rend maître des terres de l'Eglise d'Auxerre; en vain tout le Donziais est couvert de troupes qui s'opposent à ses brigandages; cinq corps d'armée réunis ne peuvent lui résister. Plus tard, c'est Geoffroy de Donzy, qui mesure ses forces avec celles de Guillaume III, comte de Nevers, tandis que le fils de ce dernier ravage les environs de Varzy. Puis c'est Etienne de Sancerre qui s'avance en ennemi sur les terres du comte de Nevers; c'est Guy, comte de Nevers, qui se joint à Louis-le-Jeune, pour marcher sur Donzy; c'est le même Guy, en guerre avec Hugues de Bourgogne. Enfin, c'est Pierre de Courtenay, à la tête d'une armée formidable de *cotteraux* et autres gens sans aveu, parcourant les bords de la Loire, qui vient livrer le combat à Hervé de Donzy. Hervé fut vainqueur, mais déjà les *cotteraux* avaient dévasté ou plutôt détruit l'abbaye de Saint-Laurent.

<sup>1</sup> Le pape Innocent III, dans une bulle adressée au prieur et aux religieux de La Charité, approuve et confirme la sainte coutume qu'ils avaient de faire célébrer des messes pour leurs ennemis. (*Hist. mon. de La Charité.*)

Malgré les efforts faits par le pouvoir royal, ces guerres intestines continuent pendant le treizième siècle, et en moins de cent ans, Nevers se voit trois fois consumé par les flammes ; et deux fois la ville de La Charité et son monastère ont à déplorer le même malheur.

Une lutte plus désastreuse encore commença presque avec le quatorzième siècle, celle des Armagnacs et des Bourguignons. Pendant cent ans et plus, le pays est sillonné par les armées des deux partis, Anglais, Navarrois, Bourguignons et Armagnacs font du Nivernais et du Donziais un vaste champ de bataille, et la dévastation des églises et des monastères devient le délassement du soldat fatigué. La guerre du bien public succède à cette lutte déplorable, et c'est à Cosne que les hostilités commencent.

Moulins-Engilbert, Châtillon, Château-Chinon sont pris et repris tour à tour par les troupes des différents partis. Au commencement du seizième siècle, c'est l'incendie de la ville et du prieuré de La Charité ; puis le sac de Decize par les Italiens de Bellejoyeuse. A cette époque, de nouvelles ruines devaient grossir celles que les siècles précédents avaient amoncelées sur notre pays. En effet, si la fureur des innovations religieuses a couvert pendant long-temps la France entière d'un crêpe sanglant, le Nivernais et le Donziais surtout semblaient concentrer tous les efforts des prétendus réformateurs. Ce fut principalement sur nos églises et nos monastères que leur rage s'exerçait. On eût dit qu'ils eussent voulu effacer avec le sang des prêtres et des moines les vœux sacrilèges de l'apostat Luther.

Ils établissent leur quartier-général à La Charité, pillent le monastère, après en avoir chassé les religieux. De là ils se répandent dans tout le pays circonvoisin, pillant et incendiant partout les petits prieurés dépendant de La Charité. Enhardis par leurs premiers succès, ils portent plus loin leurs ravages. Les établissements religieux d'Entrains et des environs sont dévastés. Les prieurés de l'Epau et du Pré-les-Donzy, la collégiale de Saint-Caradeuc, la chartreuse de Bellary, les

prieurés de Saissy, de Vielmanay et de Saint-Léonard de Corbigny, la chartreuse d'Apponay, etc., deviennent la proie des flammes.

Cependant leur fureur n'était point encore satisfaite. Les reliques de nos Saints, les pieuses légendes qui rappelaient aux peuples leurs belles actions, les tableaux qui les représentaient, tout fut dispersé, lacéré, brûlé. Les Saints qui avaient vécu avant Martin Luther ne devaient plus être proposés pour modèles aux chrétiens ; leur conduite condamnait trop formellement celle du prétendu réformateur.

Quand l'orage eut cessé et que des jours meilleurs commencèrent à luire, il fallut avant tout songer au rétablissement des monastères ; puis réunir les moines dispersés, puis rétablir la discipline monastique. Ah ! qu'ils étaient loin les jours heureux où ces bons religieux, après avoir consacré à la prière et au travail manuel le temps fixé par leur règle, pouvaient se livrer à l'étude des sciences et de l'histoire. Ils n'avaient plus leurs précieuses bibliothèques ; ils ne pouvaient plus ajouter aucune page nouvelle aux manuscrits séculaires de leur communauté, tout avait été pillé et détruit. Quelques vieillards réunissaient les souvenirs de ce qu'ils avaient vu, de ce qu'ils avaient lu autrefois, et les confiaient au papier pour joindre le présent au passé ; c'était un commencement de nouvelles archives. Si par hasard ils rencontraient quelques pages, quelques lignes de leurs anciens manuscrits, oh ! avec quelle joie ils les recueillaient pour les déposer dans leurs modestes bibliothèques ; ils les gardaient comme un avaré garde son trésor.

Tel était, sous ce rapport, le sort de la plupart de nos monastères, quand la tourmente révolutionnaire commença à se faire sentir. Alors on voulut tout niveler, tout, jusqu'à la science. On entreprit donc de détruire les trop rares monuments qui nous rappelaient et la gloire de nos illustres compatriotes, et les vertus de nos Saints. La *Société Nivernaise* ne renonce pas à la pensée de raconter en détail les guerres qui ont ravagé notre pays, de

parler de nos comtes, de nos ducs, et de leurs hauts faits ; de dire ce qu'étaient nos villes, comment elles se sont constituées en communes, comment elles ont défendu leurs franchises, comment leur commerce s'est formé, leur industrie s'est développée, etc. Déjà ce travail est commencé. Mais elle a pensé qu'elle devait avant tout s'occuper de l'histoire de nos Saints ; elle a prié son président de s'adjoindre, pour cette œuvre, ceux de ses membres qui avaient déjà dirigé leurs études vers ce point important.

Nous avons accepté la proposition qui nous était faite avec d'autant plus d'empressement que plusieurs de nos collègues devaient nous prêter leur concours. Célébrer la gloire des Saints qui ont honoré notre pays, raconter les vertus éclatantes ou modestes qui les ont rendus tout à la fois les amis de Dieu et des hommes, rappeler la reconnaissance que nos pieux aïeux leur ont témoignée, les faveurs qu'ils ont obtenues par leur intercession, le concours des peuples aux lieux qui possédaient leurs restes précieux, c'est une œuvre qui convient à un prêtre. La fonction du prêtre est de prêcher, de travailler à rendre les hommes meilleurs en les rendant plus chrétiens, de faire régner la charité à la place de l'égoïsme, de rappeler au monde que la piété est propre à tout et à tous ; il concourt à ce noble but en mettant la vie des Saints sous les yeux des peuples. C'est une prédication basée sur l'exemple, c'est la foi prouvée par les œuvres.

Nous ne pouvions, d'ailleurs, oublier que le titre de protonotaire apostolique, dont le souverain-pontife Pie IX a bien voulu nous honorer, devait être un motif déterminant pour nous porter à entreprendre un semblable travail. Quand le pape saint Clément institua le collège des protonotaires, c'était dans le but de recueillir les actes des martyrs, et saint Jules I<sup>er</sup> voulut que les membres de ce collège joignissent aux actes des martyrs tout ce qui pouvait intéresser la religion ; ils étaient les historiographes de l'Église.

Dans le siècle d'indifférence où nous vivons, il est encore des

familles chrétiennes qui ont conservé la louable coutume de lire tous les jours la vie du Saint que l'Église honore ; que de fruits précieux ne retirent-elles pas de cette lecture ! Pères, mères, enfants, domestiques, tous deviennent meilleurs, ou du moins éprouvent le besoin de le devenir. Tel est en général le résultat que produit la lecture de la vie des Saints ; mais si ces Saints ont habité le pays que nous habitons, s'ils ont sanctifié par leur sang, par leur charité et les autres vertus chrétiennes la terre que nous foulons ; si ce pays possède encore, malgré tous les revers dont nous avons parlé, quelques parcelles de leurs reliques, de ces reliques qu'ont vénérées nos pères, et qu'ils regardaient dans leur foi naïve comme la bénédiction de nos paroisses, alors la vie de ces Saints devient pour nous plus intéressante, c'est une histoire de famille. Elle devient aussi plus profitable, car chaque pas que nous faisons dans le pays, nous fournit un sujet de méditation, en réveillant dans notre esprit le souvenir d'un grand sacrifice, d'une grande vertu.

## PLAN DE L'OUVRAGE.

Avant tout, nous nous sommes attaché aux Saints propres de notre pays ; mais notre travail eût été incomplet et n'eût plus présenté le même intérêt, s'il se fût borné à rappeler les quelques années que ces saints ont passées sur la terre. Un saint ne meurt pas, car la mémoire du juste ne doit pas périr ; son nom, même après sa mort, n'est prononcé qu'avec bénédiction et reconnaissance ; un saint ne meurt pas, car cette charité ardente qu'il a fait paraître pendant sa vie ne s'est pas refroidie dans le sein de Dieu : plus épurée, et par cela même plus puissante, elle se plaît à venir en aide à ceux qui leur ont été chers, comme à ceux qui ont recours à leur intercession. Leur gloire et leur crédit



dans le ciel n'est que l'effet de leurs vertus. Il était donc important d'ajouter à la vie de chaque Saint l'histoire de son culte.

Après avoir terminé l'histoire de ces Saints, reconnus par l'Eglise et honorés d'un culte public et solennel, nous avons pensé qu'on nous saurait gré de rappeler la vie de certains personnages, morts dans notre pays en odeur de sainteté, et dont la mémoire est encore en vénération, tels que Guillaume de Saint-Lazare, un de nos plus illustres pontifes, Nicolas Appleine, chanoine de Prémery, dom Mauvielle, prieur de La Charité, etc.

Les Saints qui, quoique étrangers à notre diocèse, ont eu des rapports particuliers avec le Nivernais, devaient aussi trouver leur place dans cet ouvrage. Ils ont acquis des droits à notre reconnaissance.

Il en est d'autres qui pendant leur vie ont été inconnus à nos pères; l'éclat de leurs vertus a brillé dans d'autres contrées, mais la Providence, en permettant que leurs restes précieux aient été déposés dans notre pays, a semblé vouloir augmenter le nombre de nos protecteurs, et établir entre eux et nous, nous et eux des rapports intimes. Le corps de saint Baudèle, déposé à Saissy-les-Bois, ceux de saint Léonard, à Corbigny, de saint Caradec, à Donzy, de saint Verain, dans la paroisse qui porte son nom, etc., nous imposaient l'obligation de ne pas oublier ces saints.

Pour rendre notre travail plus complet, nous avons fait mention des différents Saints sous le patronage desquels les paroisses de notre diocèse sont placées, nous contentant, toutefois, d'une simple indication, à moins que quelque circonstance capable d'intéresser et d'édifier, ait été l'origine de ce patronage.

On nous a aussi manifesté le désir de voir, à la suite de la vie de chaque Saint, une courte indication iconographique, à l'aide de laquelle les peintres et les sculpteurs, chargés souvent de confectionner une statue, un tableau ou un bas-relief, seraient guidés dans l'exécution de leur travail. Nous avons compris que

nous rendrions, par ce moyen, un important service aux artistes ainsi qu'à messieurs les curés.

Enfin, conformément aux usages de l'Eglise romaine, nous avons cru devoir insérer dans l'*Hagiologie nivernaise*, des notices sur les dédicaces des principales églises de ce diocèse ; plusieurs de ces dédicaces ont eu lieu dans des circonstances particulières, et présentent des détails du plus haut intérêt, qui doivent trouver ici leur place.



# HAGIOLOGIE NIVERNAISE.

---

## JANVIER.

---

1<sup>er</sup> JANVIER.

### SAINT EUGEIN OU OJEND.

Saint Eugein naquit vers l'an 449. Il n'était encore âgé que de sept ans, lorsque ses parents le mirent entre les mains de saint Romain, premier abbé de Condat, dans le Jura. Eugein, sous un tel maître, fit de rapides progrès dans la perfection. Ses talents et ses vertus le firent choisir pour succéder à saint Lupicin, successeur de saint Romain, dans le gouvernement du monastère. Il se faisait surtout remarquer par une prudence rare, à l'aide de laquelle il savait distribuer à ses religieux les différents emplois du monastère, selon le talent de chacun. Dieu lui accorda le don des miracles, ce qui ne diminua en rien son humilité profonde. Il mourut vers l'an 510.

Saint Eugein était patron de l'ancienne paroisse de Vignol, maintenant réunie à Teigny, et sa fête se célébrait le 2 janvier.

3 JANVIER.

## SAINTE GENEVIÈVE,

PATRONNE DE PARIS.

Sainte Geneviève naquit à Nanterre, en 422. Dès l'âge le plus tendre, elle se fit remarquer par une rare piété. Elle n'avait encore que sept ans, lorsque saint Germain, évêque d'Auxerre, passant par Nanterre, la consacra à Dieu, et lui donna le voile des vierges. Le lendemain, il lui demanda si elle n'avait pas déjà oublié les promesses qu'elle avait faites à Dieu : « Non, mon père, » lui répondit la jeune sainte, et, avec le secours de sa grâce, je » ne les oublierai jamais. »

Dieu lui accorda le don des miracles et celui des prophéties ; à l'approche d'Attila, roi des Huns, elle exhorta les habitants de Paris à ne point abandonner leurs demeures, les assurant qu'ils n'éprouveraient aucun malheur. L'événement prouva la prédiction, et on ne doute pas qu'on ne fût redevable du salut de la ville aux prières de Geneviève. Pendant le temps d'une affreuse disette, elle trouva le moyen de procurer du pain à une foule de pauvres qui, sans ce secours, seraient morts d'inanition.

Ses bienfaits et ses vertus ne la mirent pas à l'abri de la calomnie ; mais saint Germain, se rendant en Bretagne, la consola, et confondit ses calomniateurs.

Ses austérités paraissent incroyables. Dès l'âge de quinze ans, elle ne prenait de nourriture que le dimanche et le jeudi, et encore se contentait-elle d'un peu de pain d'orge.

Cependant, se rappelant qu'aux yeux de Dieu, l'obéissance est préférable aux sacrifices, elle se soumit à l'avis de quelques évêques, qui l'engagèrent à modérer ses mortifications. Ses austérités ne l'empêchèrent pas d'arriver à un âge fort avancé. Elle

mourut âgée de quatre-vingt-neuf ans, en 513, et fut inhumée dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit depuis le nom de Sainte-Geneviève.

L'église de Grenois, dite de la Montagne, est sous le vocable de la sainte patronne de Paris; ce fut aussi sous son nom que Guy de Dampierre, fonda à Marcy, proche Varzy, en 1230, un prieuré de l'ordre du Val-des-Écoliers; ce prieuré fut réuni à la cure, en 1275<sup>1</sup>.

On représente ordinairement sainte Geneviève dans le costume d'une bergère, avec sa houlette, gardant ses moutons; elle porte au cou une médaille, timbrée d'une croix, et tient un livre à la main.

Souvent on la voit encore portant un cierge, qu'un petit diable essaye d'éteindre, mais un ange en entretient la flamme, au moyen d'un autre cierge qu'il tient lui-même à la main.

5 JANVIER.

### SAINT SIMÉON STYLITE.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter en détail la vie si extraordinaire, si miraculeuse de saint Siméon Stylite; il semble que Dieu ait voulu combattre l'orgueil et la sensualité du siècle, par l'exemple de l'humilité la plus profonde, jointe aux austérités les plus incroyables. Qui croirait qu'un homme puisse passer des semaines sans manger, et même vivre un carême entier sans prendre la moindre nourriture? Qui se persuaderait qu'un homme se condamne à demeurer une partie de sa vie au sommet d'une colonne, où il ne lui est pas permis de prendre le moindre repos, si un auteur contemporain, Théodoret, dont on ne peut

<sup>1</sup> Notice des monastères du diocèse d'Autun.

soupçonner la véracité, ne nous racontait ces étonnants détails. Sa sainteté était tellement connue que les princes païens eux-mêmes, entre autres le roi de Perse, venaient le visiter, tandis que les empereurs chrétiens, tels que Théodose le jeune, l'impératrice Eudoxie, Marcien et Léon I<sup>er</sup>, venaient réclamer le secours de ses lumières dans des circonstances difficiles. Ce saint mourut vers 461 ou 462, à l'âge de soixante-neuf ans. Il était né sur les confins de la Syrie et de la Cilicie.

L'église de Brèves est sous le vocable de saint Siméon Stylite.

Saint Siméon Stylite est représenté en costume oriental, au sommet d'une colonne, ou simplement debout, avec sa colonne dans le lointain.

#### LE MÊME JOUR.

### SAINT SIMÉON,

HERMITE A NANVIGNE (MENOU).

L'église de Menou, autrefois Nanvigne, honore aussi comme son patron saint Siméon Stylite; mais son véritable patron est un saint du même nom, qui a sanctifié ce pays par ses vertus et ses miracles.

D'après la tradition, il avait établi son hermitage sur la montagne couronnée de bois, qui s'élève à l'ouest de Menou, et qui porte encore le nom de montagne de Saint-Siméon. Aimon rapporte qu'au onzième siècle, l'église de Saint-Siméon de Nanvigne fut célèbre par la foule des malades qui venaient au tombeau du saint, pour obtenir la santé, et qui s'en retournaient guéris. Il vivait à la fin du dixième siècle <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Aimonius de miraculis santi Benedicti*, lib. 2, c. 2, *Marty autiss. emendanda*. Festes de l'église d'Auxerre.

Saint Siméon de Nanvigne est représenté dans une forêt, avec un costume monacal très-simple. Il médite, appuyé sur une bêche.

---

9 JANVIER.

## LE B. PHILIPPE, DIT PHILIPPE BERRUYER,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Philippe, archevêque de Bourges, surnommé Berruyer, comme saint Guillaume son oncle, fut un de ses successeurs. Il descendait par son père des anciens comtes de Nevers, et sa mère était d'une maison illustre de la Tourraine. Né à Tours, vers la fin du douzième siècle, il préféra de bonne heure la vie cléricale à la profession des armes, et devint d'abord chanoine, puis archidiaque de Tours. Bientôt on lui offrit le siège métropolitain de cette ville; mais connaissant l'importance et les dangers de ce haut ministère, il le refusa, et se contenta de servir la religion par ses prédications, fortifiées par l'exemple de ses vertus.

Plus tard, il fut contraint d'accepter d'abord l'évêché d'Orléans, en 1221, et quatorze ans après, l'archevêché de Bourges. Ses vertus rappelèrent celles de saint Guillaume, son oncle. Son abstinence était continuelle; il ne vivait que de pain et d'eau, et nourrissait tous les jours treize pauvres, qu'il servait lui-même à table. On le regardait dans son diocèse comme le protecteur des veuves, le père des orphelins, le soutien des pauvres et le pacificateur de toutes les dissensions. Son clergé fut l'objet particulier de son zèle; non content de l'édifier par sa piété, il mit tout en œuvre pour rétablir la discipline, sauvegarde des vertus sacerdotales. Comblé de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 9 janvier 1261.

Sa mémoire fut en grande vénération à Tours, à Orléans, à

Bourges et même à Paris, quoiqu'il ne soit honoré nulle part d'un culte public. De Nangis lui attribue plusieurs miracles. Dom Martenne et les auteurs de la *Gallia christiana* font le détail de ses éminentes vertus.

Ce fut lui qui consacra l'église basse de la Sainte-Chapelle de Paris <sup>1</sup>.

---

11 JANVIER.

## SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Hilaire fut une des plus grandes lumières de l'Église des Gaules. Il naquit à Poitiers de parents distingués. De bonne heure il se fit remarquer par son éloquence et son érudition, mais surtout par sa foi vive. Engagé dans le mariage, avant de monter sur le siège épiscopal de Poitiers, il savait déjà se tenir en garde contre les séductions de l'erreur qui ravageait les Gaules. Devenu évêque, il se fit un devoir de combattre l'arianisme, avec toute l'ardeur dont il était capable, et sans s'occuper des persécutions qu'il devait nécessairement susciter contre lui. Au sortir du concile de Béziers, composé en grande partie de fauteurs de l'arianisme, il fut exilé en Phrygie; ce fut pendant cet exil qu'il composa les douze livres sur la Trinité. En 359, il fit partie du concile de Séleucie, où il fit voir que la foi de l'Église des Gaules était en tout conforme à la foi des pères du concile de Nicée. Bientôt les ennemis de la religion, redoutant un si terrible adversaire, entreprirent de l'éloigner; mais cette fois la Providence permit que le lieu de son exil fût son propre diocèse; il

<sup>1</sup> Voir BAILLET.



revint donc à Poitiers. En 361, il fut l'âme du concile de Paris ; où les évêques des Gaules réprouvèrent le concile de Rimini, favorable aux ariens. En 364, il eut à Milan, une conférence avec Auxence, évêque de cette ville, et il le força à confesser la divinité de Jésus-Christ. Mais celui-ci, par ses artifices auprès de l'empereur Valentinien I<sup>er</sup>, parvint à faire chasser le saint prélat de Milan. Après avoir employé sa vie tout entière à combattre le bon combat, il mourut à Poitiers, le 13 janvier 368.

Les paroisses de Challement, Bazoché, Saint-Hilaire-en-Morvand, la Celle-sur-Loire, Alligny-en-Morvand, Saint-Hilaire-Fontaine reconnaissent pour patron le saint évêque de Poitiers.

La terre de Longretz avait été donnée, par nos premiers rois chrétiens, à l'église de Poitiers. Vulfin, prince du sang royal, y établit, vers 530, un monastère qu'on nomma *Longorotense monasterium albatorum*, qui fut depuis Saint-Laurent-des-Aubats ou Saint-Laurent-l'Abbaye, proche Pouilly-sur-Loire. Pour bien assurer les droits de l'église de Poitiers, sur la terre de Longretz, on voulut la mettre aussi sous le patronage de Saint-Hilaire. C'est sous le nom de Saint-Laurent et de Saint-Hilaire que ce monastère est désigné dans la bulle du pape Eugène III, en 1147. Il paraît qu'il avait encore un troisième patron, saint Étienne, ou plutôt une autre église sous le vocable de ce saint. Ces deux églises avaient été dévastées, en 1199, par les *cotteraux*, qui faisaient partie de l'armée de Pierre de Courtenay, dans sa lutte avec Hervé de Donzy ; les chroniques contemporaines disent qu'Hervé devait remporter la victoire, puisque les saints martyrs Étienne et Laurent s'étaient mis de son côté pour venger leur gloire. Les magnifiques restes de l'église de Saint-Laurent, font regretter davantage l'impiété sacrilège des *cotteraux*.

Lorsqu'on établit la coutume d'Auxerre, les chanoines de Poitiers furent convoqués comme seigneurs de Longretz.

Saint Hilaire est représenté avec les attributs d'un évêque, écrasant des serpents.

15 JANVIER.

**SAINT BONET,**

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Saint Bonet naquit en Auvergne. Sigebert III, roi d'Austrasie, lui avait accordé une confiance toute particulière, en lui abandonnant les premières charges de sa cour. Thierry III, roi de Bourgogne, le nomma plus tard gouverneur de Marseille; ce fut en 680. Neuf ans après, il remplaça, sur le siège épiscopal de Clermont, saint Avit, son frère. Après avoir gouverné pendant onze ans, avec une rare sagesse, le diocèse de Clermont, il abandonna la charge pastorale pour se retirer dans un monastère. Il mourut à Lyon, en 710, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. En 723, son corps fut transféré à Clermont, et déposé dans l'église de Saint-Maurice, qui prit depuis le nom de Saint-Bonet.

La paroisse de Saint-Bonot, canton de Prémery, est sous l'invocation du saint évêque de Clermont, quoiqu'on y célèbre d'une manière plus solennelle la fête de la Nativité de la sainte Vierge, comme fête paroissiale.

Il y avait aussi dans la paroisse de Surgy, canton de Clamecy, une ancienne chapelle, sous l'invocation de saint Bonet.

---

16 JANVIER.

**SAINT GUILLAUME, DIT LE CONFESSEUR,**

ET SURNOMMÉ BERRUYER,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Saint Guillaume naquit au château d'Artel, dans le Nivernais; il appartenait à la famille des comtes de Nevers. Les Sainte-

Marthe, s'appuyant sur la chronique d'Albéric, disent que sa sœur ou sa nièce était la mère de Pierre de Courtenay, comte de Nevers et d'Auxerre. Il nous paraît difficile d'établir qu'Élisabeth, dame de Courtenay et de Montargis, fût sœur de saint Guillaume. Elle était seule et unique héritière de Renaud de Courtenay; elle avait consenti à épouser Pierre de France, fils de Louis-le-Gros, à condition qu'il prendrait le titre et le nom de Courtenay. De ce mariage naquit Pierre II de Courtenay, qui devint comte de Nevers et fut le père de la comtesse Mahaut. Quoi qu'il en soit, il est certain que Mahaut reconnaissait saint Guillaume pour son grand-oncle.

Sa mère, Manice, confia son éducation à Guillaume l'hermite, archidiaque de Soissons, son oncle maternel <sup>1</sup>.

Le jeune Guillaume profita des leçons et des soins de son pieux oncle, et fit de grands progrès dans la science et dans la vertu. Bientôt il fut nommé chanoine de Soissons, puis de Paris. Redoutant les hautes dignités auxquelles sa naissance et son mérite auraient pu l'appeler, il résolut d'embrasser la vie monastique; il entra dans l'ordre de Gradmont, où il édifia les religieux par sa piété douce et par son amour de la discipline.

Une contestation qui s'éleva entre les religieux du chœur et les frères convers, ayant troublé la paix de la communauté, Guillaume passa chez les Cisterciens, alors en grande réputation de régularité; il fit profession dans le monastère de Pontigny, où il devint un modèle de la perfection monastique. Bientôt il fut élu prieur de cette maison, et, quelque temps après, il fut nommé abbé de Fontaine-Jean, puis de Châlis. Loin de se glorifier de sa dignité et de son mérite, il se regardait comme le dernier de ses frères; vivant dans une continuelle mortification et dans un recueillement parfait, il puisait à cette double source les grandes lumières, qui étaient jointes en lui à une admirable simplicité. Au milieu de ses austérités continuelles, il conservait

<sup>1</sup> Moreri, Godescard et d'autres historiens le font élève de Pierre l'Hermitte; c'est une grossière erreur.

une douce gaité, et la sérénité de son visage annonçait le calme qui régnait dans son âme.

Il travaillait dans la retraite à sa sanctification et à celle de sa communauté, quand la mort enleva au diocèse de Bourges, Henri de Sully. Le clergé réuni, ne pouvant s'entendre sur le choix de son successeur, fit prier Eudes, évêque de Paris, frère du prélat défunt, de l'aider de ses lumières dans cette circonstance. Eudes se rendit à cette demande ; trois abbés de Citeaux, en grande réputation de science et de sainteté, étaient proposés comme candidats ; Guillaume était de ce nombre. Eudes, dans l'embarras du choix, fut d'avis de jeter leurs noms au sort, et il offrit le saint sacrifice de la messe pour demander à Dieu de manifester sa volonté. Après la messe, il tira le premier billet qui se trouva sous sa main, il portait le nom de Guillaume, et comme déjà la majorité des voix avait été en sa faveur, il fut proclamé archevêque de Bourges, le 13 décembre 1200.

A la nouvelle de son élection, notre saint éprouva la plus grande affliction, et, pour l'empêcher de prendre la fuite, il ne fallut rien moins que l'autorité du légat du saint siège, et l'ordre formel de l'abbé général de Citeaux. Ce fut en versant un torrent de larmes qu'il quitta sa chère solitude, pour se rendre à Bourges, où il fut reçu comme un envoyé du ciel. -

Il mit tout en œuvre pour faire briller dans sa conduite la vie de Jésus-Christ, chef des pasteurs ; non-seulement il continua ses anciennes austérités, mais encore il s'en imposa de nouvelles, disant qu'il avait à expier ses péchés et ceux de son peuple. Il conserva le rude cilice qu'il portait dans son monastère, et, si on servait de la viande sur sa table, ce n'était que pour les étrangers auxquels il donnait l'hospitalité.

Compatissant à toutes les misères, indulgent pour les faibles, il témoignait à tous les pécheurs une charité sans bornes, qui lui gagnait tous les cœurs, et qui souvent les faisait rentrer dans le devoir. Cependant cette douceur ne dégénérait jamais en faiblesse ; il savait à l'occasion opposer une fermeté inflexible,

sans cependant vouloir employer contre les endurcis la puissance du bras séculier. Par cette douceur, jointe à la prière et à de tendres sollicitations, il entreprit de ramener une secte d'hérétiques qui ravageaient alors la France; le Berri, le Nivernais et l'Auxerrois en étaient infestés. C'était une branche d'Albigéois, qui tantôt répandaient dans l'ombre leur perfide doctrine, tantôt levaient le masque et entreprenaient de la soutenir les armes à la main.

Ils étaient réunis en grand nombre à La Charité-sur-Loire, mais Hugues de Noyers, évêque d'Auxerre, dont le zèle n'était point mitigé, comme dans l'archevêque de Bourges, par la mansuétude, employait tous les moyens pour en purger son diocèse, et plusieurs fois, il marcha contre eux, à la tête de soldats armés, ce qui le fit surnommer *le marteau des hérétiques*. En 1199, au concile de Dijon, il avait voulu faire excommunier plusieurs habitants de La Charité, accusés d'être les auteurs de ces perfides doctrines; mais depuis, le pape Innocent III, voyant que son zèle n'était pas réglé par la prudence, avait écrit aux évêques d'Autun et de Mâcon, ainsi qu'à l'abbé de Cluny, en faveur de ces chrétiens égarés, mais non pas endurcis. Cependant, Hugues continuait de les inquiéter, prétendant qu'ils communiquaient encore avec les hérétiques; il exigeait qu'ils avouassent leurs erreurs et qu'ils les abjurassent en public. Le Souverain-Pontife crut, dans cette circonstance, ne pouvoir choisir, pour mettre fin à ces difficultés, un homme plus prudent que l'archevêque de Bourges; il commit donc saint Guillaume auquel il adjoignit Guillaume de Saint-Lazare, évêque de Nevers, et l'abbé de Cluny pour recevoir l'abjuration des bourgeois de La Charité, ce qui eut lieu en 1202.

Malgré sa douceur et sa patience, Guillaume, comme nous l'avons dit, savait au besoin faire preuve d'énergie. A cette époque, les grands seigneurs et les rois eux-mêmes cherchaient à agrandir leurs domaines, souvent aux dépens de l'Eglise. Les gens du roi Philippe-Auguste, prenant pour de la faiblesse la mansuétude du saint archevêque, voulurent attenter aux droits de

l'église de Bourges; mais il ne tardèrent pas à reconnaître la fermeté de Guillaume. Soumis en tout aux lois de l'État, il sut, dans cette circonstance, opposer une vigoureuse résistance, qui lui attira l'animadversion de Philippe-Auguste; il fut même accusé du crime de lèse-majesté, et menacé de l'exil et de la confiscation de ses biens. Cependant il demeura inébranlable, et cet orage ne servit qu'à faire briller sa patience et sa fermeté.

Les ravages que causait à la religion et à la société l'hérésie des Albigeois affligeaient son cœur; il avait conçu le dessein de faire une mission au milieu d'eux, quand la mort le surprit.

Il ne considéra d'abord que comme une légère indisposition la maladie dont il mourut, et, malgré une fièvre ardente, il monta en chaire pour adresser à son peuple quelques paroles d'édification, avant de partir pour mettre à exécution son pieux projet; mais descendu de chaire, il sentit la fièvre augmenter, et il se mit au lit. Le mal fit des progrès tels qu'il put se convaincre que sa fin était proche. Il se fit administrer le sacrement d'extrême-onction, puis le saint Viatique, qu'il reçut à genoux, avec les sentiments de la plus tendre piété; il demeura long-temps prosterné contre terre. La nuit suivante, au moment où, malgré la violence du mal, il se disposait à réciter matines, il perdit la parole.

On reconnut à ses signes qu'il voulait être étendu sur la cendre, et on crut devoir se rendre à son pieux désir. Il expira un peu après minuit, le 10 janvier 1209.

Parmi les nombreux miracles, rapportés par ses historiens, qui eurent lieu après sa mort, on assure qu'aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, on aperçut au-dessus de la maison où reposaient ses restes vénérés une étoile brillante, dont l'éclat le disputait à celui du soleil.

#### SON CULTE.

Saint Guillaume avait ordonné par son testament que son corps fût transféré à Châlis, près de Senlis; il voulait que ses dépouilles

mortelles fussent déposées au milieu de ses chers religieux, qu'il avait quittés avec tant de regret; mais la population de Bourges refusa de se déposséder de ce précieux dépôt. Il fut donc inhumé dans son église métropolitaine, et les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau ne laissèrent bientôt plus aucun doute sur sa puissance auprès de Dieu. Girard ou Géraud, son successeur, fit, en 1217, la translation de ses reliques. Honorius III nomma Guillaume de Seignelay, alors évêque de Paris, homme célèbre par son savoir et ses vertus, pour faire les informations nécessaires avant de procéder à sa canonisation, qui eut lieu en 1218. Sa fête fut remise après l'octave de l'Épiphanie et fixée au 16 janvier.

En 1222, Mahaut de Courtenay, comtesse de Nevers, petite nièce du Saint, donna à l'église de Bourges des revenus sur ses terres du Nivernais, afin qu'on allumât une lampe, qui devait brûler à perpétuité devant le tombeau du saint archevêque, son oncle.

Quelques années après, l'abbaye de Châlis obtint un os du bras de saint Guillaume, et en 1399, les chanoines de Bourges donnèrent une de ses côtes au collège de Navarre, à Paris. L'Université de Paris reconnut saint Guillaume pour patron de la nation de France, et lui rendit un culte particulier.

En 1562, les huguenots brûlèrent son corps à Bourges, et jetèrent ses cendres au vent.

Saint Guillaume fut honoré d'une manière toute spéciale à Nevers. On avait établi dans l'église de Saint-Victor une confrérie, dont les membres portaient les noms de Guillaume ou Guillemette. Les archives de la commune possèdent plusieurs registres de cette confrérie, remarquables par les noms qu'ils renferment.

On représente saint Guillaume en archevêque, avec le pallium, une étoile brille au-dessus de sa tête. — On le trouve aussi agenouillé devant le Saint-Sacrement.

17 JANVIER.

## SAINT ANTOINE,

PATRIARCHE DES CÉNOMITES.

Saint Antoine, patriarche des cénobites, vint au monde en 251, durant la persécution de Déce. Il naquit à Come, dans la Haute-Égypte, de parents riches et chrétiens. Dès l'âge le plus tendre, il menait dans la maison paternelle une vie qui présageait ce qu'il serait dans la suite. Un jour qu'il se trouvait à l'église, il entendit ces paroles de l'Évangile que Jésus-Christ adressait à un jeune homme qui était riche : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres; puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel.* Il considéra ces paroles comme un ordre de Dieu, ordre qu'il s'empressa de mettre à exécution; puis il se retira dans la solitude, où Dieu permit qu'il fût en butte à mille tentations. Après avoir passé vingt années de sa vie dans les exercices de la plus austère pénitence, la Providence voulut qu'il formât à la vie cénobitique cette foule d'hommes qui avaient pénétré dans son désert, et qui désiraient imiter ses vertus. Pendant la persécution de Maximien, Antoine sortit de sa retraite pour venir en aide aux chrétiens persécutés, désireux lui-même de répandre son sang pour la foi. Ce n'était pas la volonté de Dieu, la paix fut rendue à l'Église, et il revint dans son monastère, où ses vertus et ses miracles lui attirèrent de nouveaux disciples. Il fit plusieurs ouvrages pour la défense de la religion et pour la direction des solitaires. Sentant sa mort approcher, il fit promettre à deux solitaires d'ensevelir secrètement son corps, et de ne dévoiler ce secret à personne. Ils furent fidèles à leur promesse. Sa mort arriva en 356.

Le corps du Saint fut découvert sous le pontificat de saint Gré-



goire-le-Grand ; il fut transporté plus tard à Constantinople, et enfin en France, dans le diocèse de Grenoble. Plusieurs villes prétendent posséder de ses précieuses reliques et avoir souvent éprouvé dans les maladies les effets de sa protection. On lui attribuait la cessation du terrible mal qu'on nommait *feu sacré*, qui, au onzième siècle, avait fait tant de ravages en France. Il paraît cependant que, long-temps avant cette époque, on l'invoquait dans les maladies.

Vers 840, Hériman, évêque de Nevers, établit deux maladreries hors des murs de la ville. Une d'elles fut mise sous la protection de saint Antoine, dans le lieu qui a conservé le nom de ce Saint, sur la route de Lyon. La ville de Nevers fit plusieurs fois des vœux à saint Antoine, pendant les maladies contagieuses qui la ravagèrent si long-temps.

En 1420, on porta à l'église de saint Antoine un cierge de cent livres ; en 1438, on offrit dans la même église une bougie de mille toises ; en 1455, on se rendit processionnellement à Saint-Antoine, et on y offrit de nouveau une bougie qui devait environner non-seulement la ville, mais encore ses dépendances ; elle avait deux mille deux cents toises de longueur.

On représente saint Antoine en costume monacal, tenant un bâton potencé, auquel une sonnette est suspendue. Un porc est à ses pieds.

---

---

19 JANVIER.

## SAINT SULPICE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Dans le Nivernais et l'Auxerrois, la fête de ce Saint se célèbre généralement le 27 août, à cause d'une translation de ses

reliques qui a eu lieu à cette époque, d'après l'éditeur des *Fastes de l'église d'Auxerre* <sup>1</sup>.

30 JANVIER.

## SAINT SÉBASTIEN,

MARTYR.

Saint Sébastien naquit à Narbonne, de parents originaires de Milan. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fit son éducation, et il fut assez heureux pour être élevé dans les principes de la foi. La précieuse semence déposée dans son cœur porta des fruits, malgré les dangers auxquels il fut exposé, dans une cour dissolue et ennemie du nom chrétien. Dioclétien et Maximien l'honorèrent de leur estime et de leur affection, et le firent capitaine dans une compagnie de la garde prétorienne.

Sébastien servait Jésus-Christ en secret, et en même temps profitait de la position que lui donnait sa charge pour soutenir et protéger les confesseurs de la foi; sous l'armure d'un guerrier, il cachait tout le zèle d'un apôtre. Il convertit un grand nombre de païens, et mérita du pape Caius le titre de défenseur de la foi.

Il fut dénoncé par un faux frère, et l'affaire fut portée devant Dioclétien qui, oubliant son ancienne affection pour Sébastien, le livra à une compagnie d'archers pour qu'il fût percé de flèches, ce qui eut lieu en 288. Comme Sébastien vivait encore, il fut assommé de coups de bâtons, et son corps fut jeté dans un cloaque.

SON CULTE.

Quelque temps après le martyre de saint Sébastien, son corps fut retiré de l'endroit où on l'avait jeté et déposé à l'entrée des

<sup>1</sup> Voyez au 27 août.

catacombes de Rome, qui portent son nom. Quand la paix fut rendue à l'Église, son culte devint public. Ce fut au commencement du septième siècle qu'il se propagea presque par toute l'Europe.

En 680, Rome fut délivrée miraculeusement, par l'intercession de saint Sébastien, d'une peste qui ravageait la ville; d'autres cités, exposées au même malheur, imitèrent l'exemple de Rome, et ressentirent les mêmes effets de la puissante protection du Saint. Bientôt il fut invoqué en France, en Allemagne et en Espagne, comme en Italie.

Nevers, pendant les quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, était décimé par des pestes fréquentes. Dans ces tristes circonstances, les habitants avaient recours à la prière, tout en employant les autres moyens que pouvait suggérer la prudence humaine; déjà plusieurs fois ils s'étaient rendus processionnellement à la maladrerie de Saint-Antoine, mais cette maladrerie était éloignée de la ville. On érigea donc en l'église cathédrale une chapelle en l'honneur de saint Sébastien. En 1455, on y offrit deux torches pour obtenir la cessation de la peste, et, en 1474, comme la contagion se faisait encore sentir, on fit en son honneur une procession générale.

Dans le cours du seizième siècle, la chapelle élevée pendant le siècle précédent au milieu de la ville, en l'honneur de la sainte Vierge, prit le nom du saint martyr, nom qui est resté à l'emplacement sur lequel elle avait été construite. Ce fut en cette chapelle qu'en 1564 les échevins offrirent une bougie qui égalait en longueur le circuit de la ville. Ce vœu fut depuis renouvelé plusieurs fois, et la bougie fut remplacée en 1619, 1629, 1673, 1732, du moins on en trouve la dépense portée sur les anciens comptes de la ville, à ces différentes époques; elle avait dix-sept cent vingt toises de longueur.

En 1632, pour remercier Dieu de la cessation de la peste, les échevins firent élever une croix de pierre devant la chapelle de Saint-Sébastien; une plaque de plomb, placée dans les fon-

dations, devait rappeler l'époque de l'érection de ce monument. On a retrouvé cette plaque, il y a quelques années, en creusant sur la place de Saint-Sébastien; elle est déposée au musée de la ville de Nevers.

La chapelle de Saint-Sébastien fut détruite en 1759; mais les habitants de Nevers n'oublièrent pas pour cela leur ancien protecteur; la confrérie de Saint-Sébastien fut transférée en l'église de Saint-Aricle, et la bougie de la ville continua à y brûler en son honneur, jusqu'au moment où la tourmente révolutionnaire renversa les autels.

Une confrérie, en l'honneur de saint Sébastien, avait été aussi érigée à Tannay, dans l'église paroissiale. Le 14 janvier 1724, le souverain-pontife Innocent XIII, l'enrichit de grâces bien précieuses; par son bref donné à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, il accorda à tous ceux qui feraient partie de cette confrérie une indulgence pléniaire, en visitant ladite église, à partir des premières vêpres jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête; et en outre quatre autres indulgences pléniaires, à gagner à quatre autres jours de l'année, qui devaient être désignés par l'ordinaire une fois pour toutes. La condition imposée était de visiter ladite église ou chapelle et d'y prier aux intentions ordinaires. Enfin, le même bref leur accorde soixante jours d'indulgences pour toutes les œuvres de piété ou de charité qu'ils exerceront.

Ce bref a été reconnu par Charles des Montées, évêque de Nevers, le 4 décembre 1724<sup>1</sup>.

Parmi les précieuses reliques que possède l'église de Varzy, et dont nous aurons souvent occasion de parler, il s'en trouve une de saint Sébastien. Nous lisons dans la *Notice historique des saintes reliques qui se trouvent dans le trésor de Varzy*:

« N° 9. SAINT SÉBASTIEN. La relique que nous avons est dans un reliquaire de corne transparente de figure cylindrique,

<sup>1</sup> PARMENTIER, *Archives de Nevers*, passim; *Archives de l'ancienne collégiale de Tannay*.

- garni de cuivre comme d'un calice (*sic*), lequel contient un
- petit os de la première jointure d'un doigt humain, en outre
- deux petits fragments d'os humains, gros chacun comme une
- noisette, le tout avec l'étiquette *De sancto Sebastiano*. »

Saint Sébastien, percé de flèches, est attaché à un tronc d'arbre ; on voit quelquefois au-dessus de sa tête un ange tenant une couronne. — On trouve aussi ce saint en costume militaire, tenant deux flèches d'une main, et de l'autre une couronne.

22 JANVIER.

## SAINT VINCENT,

MARTYR.

Saint Vincent, diacre de Sarragosse, en Espagne, souffrit le martyre à Valence, vers 304.

Les persécuteurs mirent tout en œuvre pour vaincre sa patience. Le chevalet, les ongles de fer, le lit de fer rougi, les lames ardentes, les pointes de pots cassés, la dislocation des membres, rien ne put ébranler sa fermeté. Après tant de tortures, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Le culte de saint Vincent devint très-célèbre en France, depuis que les rois Childebert et Clotaire revinrent victorieux d'Espagne, rapportant avec eux la tunique du saint martyr, qu'ils avaient obtenue pour prix de la paix qu'ils accordèrent aux habitants de Sarragosse. Ce précieux dépôt fut remis entre les mains de saint Germain, évêque de Paris, qui éleva à cette occasion une église en l'honneur du saint martyr.

Plusieurs paroisses du diocèse de Nevers sont placées sous l'invocation de saint Vincent. Pougny, Corvol-l'Orgueilleux, Challuy et Prie l'honorent comme leur patron.

On représente saint Vincent, comme saint Laurent, en costume de diacre, ayant pour attribut un gril ou plutôt un

lit de fer, à pointes aiguës; on voit, auprès, des fouets, des chaînes, des ongles de fer.

24 JANVIER.

### SAINT BABYLAS OU BABYLE,

évêque.

Saint Babylas ou Babyle, évêque d'Antioche et martyr, eut la tête tranchée, en 251, avec trois de ses compagnons.

Il y avait à Saint-Pierre-le-Moûtier une ancienne paroisse sous le titre de Saint-Babyle, dont l'église subsiste encore et sert de magasin. On trouve aussi, en la paroisse de Saint-Parize-le-Châtel, un lieu nommé par corruption Saint-Baba, mais que les anciennes chartes nomment Saint-Babylas, c'est l'emplacement d'une chapelle dédiée autrefois au saint martyr d'Antioche.

25 JANVIER.

### SAINT PRIX OU PRICT<sup>1</sup>,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE ET MARTYR.

Saint Prix, qu'il ne faut pas confondre avec un autre saint du même nom, qui souffrit le martyre dans le Donziais, était né en Auvergne, dans le cours du septième siècle, de parents catholiques. Il fit ses premières études à Issoire, dans le monastère de saint Austremoine; la régularité de sa vie, sa piété tendre et sincère, l'assemblage de toutes les vertus qu'on voyait briller en lui, le firent admettre dans le clergé. Étant diacre, il composa la vie des saints martyrs du pays, et son évêque lui confia en partie l'administration de l'église d'Issoire. Devenu prêtre, il eut à supporter

<sup>1</sup> *Præfectus*

bien des épreuves, dont Dieu se servit pour exalter sa patience et sa fermeté. Enfin, le siège de Clermont étant venu à vaquer, le clergé et le peuple le réclamèrent pour évêque, et, malgré lui, il fut obligé de se soumettre. Il savait, comme saint Jean-Baptiste, dire aux hommes puissants qui violaient la loi du Seigneur : *Non licet*. Sa fermeté devait lui procurer la couronne du martyr, car la justice a ses martyrs comme la foi. Ses ennemis avaient aposté des archers sur un chemin où il devait passer, pour l'assassiner. Le saint se sentant frappé à mort, adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font, ne leur imputez pas ce péché*. Un autre coup qu'on lui porta sur la tête, consumma son sacrifice.

Le culte de saint Prix devint en peu de temps célèbre, non-seulement en France, mais encore en Allemagne, en Angleterre et dans d'autres contrées. Son corps reposa à Volvic, jusqu'au règne de Pépin ; alors une partie fut transférée à Saint-Quentin en Vermandois, dans une abbaye, qui prit le nom du saint ; l'autre partie, plus considérable, fut déposée dans le monastère de Flavigny, au diocèse d'Autun. Ce fut de Flavigny que l'église de Varzy obtint la portion des reliques du saint martyr qu'elle possède encore aujourd'hui <sup>1</sup>.

L'église de Pazy reconnaît saint Prix pour son patron.

Saint Prix est représenté le crâne fendu par un glaive ; d'autres fois, on le voit immolé près d'un autel, ou bien debout, tenant un livre et une palme.

37 JANVIER.

## SAINT NECTAIRE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Nous ne connaissons que le nom de ce saint évêque, qui succéda sur le siège épiscopal de Nevers à Ebarcius. Il est probable qu'il fut peu de temps à la tête de ce diocèse. Effrayé de la charge

<sup>1</sup> Notice historique des reliques de Varzy.

pastorale ou entraîné par l'amour de la solitude, il abdiqua, sans doute, comme saint Didier, et se retira dans le Berri, où il mourut. C'est ce que l'ancien martyrologe de Nevers donne à penser. *In territorio Bituricensi sancti Nectarii, Nivernensis episcopi*<sup>1</sup>.

29 JANVIER.

### SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Dans un ouvrage consacré à rappeler les belles actions, non-seulement des saints qui ont pris naissance parmi nos aïeux, mais encore de ceux qui ont eu des rapports avec le pays que nous habitons, nous ne pouvons pas oublier le pieux évêque de Genève, saint François de Sales.

On comprendra facilement que nous n'avons pas la pensée de reproduire dans tous ses détails, cette admirable vie, qui d'ailleurs est connue de tout le monde; nous avons dû nous borner à en retracer en peu de mots les principaux traits, avant de parler des faits qui doivent le plus nous intéresser; c'est-à-dire de la fondation qu'il fit d'une maison de la Visitation dans notre ville, des relations qu'il eut avec cette maison, et enfin des précieuses reliques de leur saint fondateur que possèdent encore les Visitandines de Nevers.

Cependant, après avoir terminé notre travail, nous apprîmes que ces saintes filles avaient dans leurs archives un ancien manuscrit, écrit en partie d'après les récits de la nourrice du saint, et renfermant certains détails peu connus, surtout sur sa première enfance; nous avons eu recours à leur obligeance, pour avoir ce manuscrit en communication, et nous sommes heureux d'en extraire quelques traits, que nous consignerons dans le cours de cette notice.

François naquit le 21 août 1567, au château de Sales, dans

<sup>1</sup> PARMENTIER, *Hist. mss. des Evêques de Nevers*.



le voisinage d'Annecy ; il eut pour père, François, comte de Sales, et pour mère, Françoise de Sionas, aussi recommandables l'un et l'autre par leur piété que par la noblesse de leur origine. Nouvelle Blanche de Castille, la comtesse de Sales demandait à Dieu, pendant sa grossesse, de la priver du bonheur d'être mère, si l'enfant qu'elle portait devait jamais devenir son ennemi par le péché.

*Dieu est admirable dans ses Saints*, et souvent il a manifesté à l'avance ses miséricordieux desseins sur ceux qu'il appelait à une haute sainteté. Pour plusieurs, dès le sein de leur mère, des prodiges ont annoncé ce qu'ils seraient un jour. D'autres ont été gratifiés de grâces spéciales dès leur berceau, au moment où parurent les premières lueurs de la raison ; c'est ce qui arriva à saint François de Sales.

Sa nourrice, femme très-pieuse, racontait aux premières sœurs de la Visitation, ce qu'elle considérait comme un véritable prodige, ce qui annonçait ce qu'il serait un jour. *Dès les premières fois qu'elle le porta à l'église, lorsqu'il était encore au maillot, elle connut qu'il se plaisait dans le lieu saint.* Elle ajoutait que, *dès que son cher nourrisson commença à avoir quelque peu de raison et l'usage de ses membres, il s'en servait pour marquer son contentement d'être aux offices divins, où jamais il ne parut ennuyé ni chagrin ; elle observait que, de lui-même, il tenait les mains jointes, inclinait son corps, et avait toujours les yeux fixés sur l'autel ou sur le prêtre qui officiait.*

Quand il commença à grandir, et qu'il put manifester son attrait d'une manière plus formelle, c'était toujours du côté de l'église qu'il entraînait sa nourrice. De retour des saints offices, il se plaisait à bégayer les chants qu'il avait entendus, et à représenter la cérémonie dont il avait été témoin.

Une autre vertu qui se manifesta en lui, avec les premières lueurs de la raison, fut la compassion pour les pauvres, et le désir de les soulager. Apercevait-il un pauvre, surtout si c'était un enfant, il s'empressait de lui donner ce qu'il tenait à la main ;

et s'il n'avait rien, il se tournait vers sa nourrice, afin qu'elle y suppléât ; on le vit plusieurs fois pleurer, quand elle n'avait rien à lui donner <sup>1</sup>.

Cependant le moment arriva où la comtesse de Sales dut retirer son cher enfant des mains de sa bonne nourrice, pour s'en charger exclusivement. A mesure que l'intelligence de cet enfant se développait, cette pieuse mère mettait plus de soin à éloigner de lui tout ce qui aurait pu blesser son innocence ; aussi elle voulait l'avoir toujours sous les yeux ; et quand elle allait visiter les pauvres et leur porter des secours, elle lui faisait faire une sorte d'apprentissage de la charité, en le chargeant de distribuer lui-même ses aumônes.

Redoutant pour lui le contact avec les domestiques, elle lui avait défendu d'aller à la cuisine. Cependant, un jour le jeune François, passant auprès, aperçut le cuisinier qui tirait du four des petits pâtés ; attiré par l'odeur, il y entra et en demanda un au cuisinier ; celui-ci, sans réfléchir, dit à François de tendre la main, et lui mit dessus un pâté tout brûlant. De suite la petite main boursouffla. François, immédiatement, se rendit auprès de sa mère, pour se faire soigner, mais au lieu de se plaindre de la cruauté du cuisinier, il se contenta de dire qu'il s'était brûlé, cachant ainsi la faute de ce domestique.

François, plus tard, se reprochait hautement et amèrement cet acte de gourmandise, ainsi qu'un petit larcin dont il s'était rendu coupable. Un charpentier qui travaillait au château, avait déposé en lieu sûr son pourpoint, orné d'un gland de soie, de couleurs variées. L'enfant, sans réflexion, car il n'avait que quatre ans, détacha ce gland et l'emporta. Le charpentier se plaignit ; on fit des recherches auprès des domestiques, mais on n'osait pas soupçonner le jeune François, qui vint avouer de lui-même sa faute avec ingénuité. Son père l'en punit sévèrement, mais il n'eut plus à lui faire de semblables reproches.

<sup>1</sup> Manuscrit des Visitandines de Nevers.

La comtesse de Sales comprenait tous les devoirs qu'une mère chrétienne avait à remplir : c'était elle qui donnait à ce cher enfant les premières notions de la religion ; elle se plaisait à lui apprendre le catéchisme. Cet exercice comblait de joie le jeune saint ; il éprouvait le besoin de partager son bonheur avec les enfants du voisinage, et pour cela il les réunissait et leur apprenait ce qu'il venait d'apprendre lui-même. Après avoir rempli les fonctions de catéchiste, il devenait prédicateur, et, déjà, il avait le talent d'intéresser ses jeunes auditeurs. Puis il les faisait ranger en procession, et chantait avec eux les hymnes de l'église. On lui avait donné comme amusement une petite clochette, il la consacra à appeler ses petits amis *aux sermons et aux catéchismes*.

Le moment était venu où le comte et la comtesse de Sales devaient se séparer de leurs enfants ; François seul, alors âgé de sept ans, devait rester auprès d'eux, car le destinant à la cour, ses parents, d'après un usage généralement suivi dans la noblesse, ne croyaient pas nécessaire de lui donner la même instruction qu'à ses frères ; ils se disposèrent donc à envoyer les deux frères de François, plus jeunes que lui, au collège de la Roche.

Le saint enfant fut affligé de cette résolution, qui mettait obstacle à sa vocation naissante ; il fit d'abord quelques démarches timides, mais voyant son père et sa mère inexorables, il se décida à confier sa peine à sa nourrice, espérant qu'elle aurait sur eux assez d'influence pour leur faire changer de résolution. Cette bonne femme fit d'abord quelques difficultés, elle engageait le jeune François à se soumettre à la volonté de ses parents, mais ne pouvant l'ébranler dans sa détermination, elle finit par lui promettre qu'elle se rendrait à son désir. « Si je réussis, ajouta-t-elle, » quelle récompense me donnerez-vous ? » *Je n'ai rien, répondit l'enfant, parce que je suis petit, mais quand je serai grand et que je serai maître, je vous ferai faire tous les ans une brassière de ratine rouge* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La bonne nourrice ne dit pas si plus tard l'enfant devenu grand a payé sa dette annuelle.

La nourrice fut assez heureuse pour réussir dans sa démarche ; François accompagna donc ses frères au collège, où il se fit remarquer par son aptitude pour les sciences, et par son amour pour le travail, non moins que par sa charité pour ses condisciples <sup>1</sup>.

Avec quelles angoisses la comtesse de Sales se sépara, plus tard, de ce cher fils, quand il dut partir pour Paris ! Elle lui répéta alors les paroles que la mère de saint Louis adressait à son fils : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort, que d'ap-  
» prendre que vous eussiez commis un seul péché mortel. »

Dieu exauça les vœux de la comtesse de Sales ; il continua à couvrir de sa protection le jeune François, qui se fit remarquer autant par ses talents que par ses vertus. Il se plaisait surtout, pendant son séjour à Paris, dans la société du père Ange de Joyeuse, qui de duc et de maréchal de France, s'était fait capucin, le même qui vint à Nevers pour fonder une maison de cet ordre, en 1620.

Nous ne parlerons pas dans cette notice rapide, des épreuves par lesquelles il plut à la Providence de faire passer François de Sales. De retour de Paris, il alla étudier en droit, à Padoue, sachant toujours se garantir des pièges tendus à son innocence.

Quand il eut obtenu le bonnet de docteur, son père, pour compléter son éducation, voulut qu'il voyageât par toute l'Italie ; pendant ce temps-là, il lui avait ménagé un riche parti ; mais le jeune François, qui avait résolu d'entrer dans l'état ecclésiastique, fit connaître sa résolution à son père, et finit, après bien des obstacles, par obtenir son consentement.

Aussitôt qu'il eut reçu le diaconat, l'évêque de Genève le chargea du ministère de la parole ; son éloquence douce et persuasive produisait déjà les plus grands fruits. Bientôt il se disposa à recevoir l'onction sacerdotale ; l'imposition des mains sembla ajouter encore à sa charité et à son angélique piété ; le

<sup>1</sup> Manuscrit des Visitandines de Nevers.

soin des malades, le soulagement des pauvres et l'instruction des ignorants faisaient ses délices. Nous ne le suivrons pas dans ses courses apostoliques, dont le but était de ramener dans le sein de l'Eglise, cette foule d'hérétiques, qui avaient embrassé les erreurs de Calvin ; il nous suffira de dire que la conversion de soixante-douze mille d'entre eux est due à son zèle.

Le Nivernais avait produit un homme tristement célèbre ; le trop fameux Théodore de Bèze, imbu de la doctrine de Calvin, était ministre à Genève. François, pressé par le pape Clément VIII, avait entrepris de travailler à sa conversion ; il eut avec lui plusieurs conférences ; mais de Bèze, déjà ébranlé, et regrettant, dit-on, de ne pas avoir un nouvel entretien avec le saint, à ses derniers moments, mourut sans avoir abjuré ses erreurs.

Malgré sa répugnance, François consentit, par obéissance, à accepter la charge de coadjuteur que lui offrait Claude de Garnier, évêque de Genève ; ce fut pour lui un motif de plus de travailler à la conversion des hérétiques. Bientôt, à la mort de l'évêque de Genève, il fut chargé du gouvernement de ce diocèse. Aussitôt il mit tout en œuvre, pour faire régner la régularité et la ferveur dans tout son clergé. Il s'occupa aussi d'une manière toute spéciale de la réformation des monastères, sans se laisser décourager par les difficultés qu'il devait rencontrer.

La réputation du saint était répandue par toute la France ; les habitants de Dijon furent assez heureux, en 1605, pour le posséder pendant le carême. Ses sermons produisirent parmi eux un grand nombre de conversions. Henri IV, qui savait apprécier son mérite, lui avait fait plusieurs offres avantageuses ; il voulut même travailler à le faire honorer de la pourpre romaine ; François refusa tout.

Ce fut en 1610 qu'il jeta les premiers fondements de l'ordre de la Visitation.

Le but du saint fondateur a été d'offrir un asile, non-seulement aux jeunes personnes qui désirent se retirer du monde et se vouer à la pratique des vertus religieuses, mais encore aux

veuves, aux femmes âgées et infirmes qui n'auraient pas pu être facilement admises dans d'autres communautés.

Les constitutions que donna saint François de Sales reposent toutes sur la douceur et la charité; elles demandent peu d'austérités, mais beaucoup de vertus; elles substituent aux pénitences corporelles la mortification de la volonté et le détachement des choses de la terre.

Le premier monastère des Visitandines fut ouvert à Annecy, le 6 juin 1610. Parmi les religieuses qui embrassèrent le nouvel institut, on distingue M<sup>lle</sup> de Bréhard, qui appartenait à l'une des premières familles du Nivernais, et qui était depuis longtemps liée d'une étroite amitié avec la baronne de Chantal. Elle fut une des trois sœurs qui vinrent le 6 juin 1610, au soir, implorer la bénédiction de leur saint fondateur, et recevoir de ses mains l'abrégé des constitutions qu'il avait lui-même écrit.

En 1615, un second monastère fut fondé à Lyon, et en 1617, grâce à la bienveillance du baron de Damas d'Anlezy, et avec la protection du maréchal de Saint-Géran, un troisième monastère fut établi à Moulins-sur-Allier. La mère de Chantal étant malade en ce moment, saint François de Sales confia le soin de cette fondation à la mère de Bréhard, qui arriva à Moulins le 24 août, avec quatre religieuses.

L'année suivante, deux nouveaux établissements se formèrent, l'un à Grenoble, l'autre à Bourges.

Jusque-là, les filles de saint François de Sales ne faisaient que des vœux simples et ne gardaient pas de clôture; mais à cette époque, la congrégation fut érigée en institut religieux sous la règle de Saint-Augustin, conformément aux intentions du pape Paul V. Saint François de Sales rédigea les constitutions, qui furent approuvées en 1626, et qui rendirent la clôture obligatoire, *Marthe et Marie ne devant plus quitter le logis*.

En 1619, saint François de Sales fonda le monastère de Paris, et, en 1620, ceux de Montferrand et de Nevers.

Nevers fut le septième monastère de l'ordre.

Ce dernier établissement fut véritablement l'œuvre de la Providence ; M. Vincent Bouzitat, honorable habitant de Nevers, était venu présenter à la mère de Bréhard, supérieure du monastère de Moulins, ses deux filles, qui désiraient se consacrer à Dieu. Dans le même monastère, se trouvait une jeune veuve de Paris, M<sup>me</sup> de Merville, qui avait témoigné à saint François de Sales la répugnance qu'elle éprouvait à demeurer dans le monde, et que le saint avait envoyée à Moulins. Dans une conversation qu'elle eut avec le sieur Bouzitat, elle lui fit entendre qu'il serait mieux, pour lui, de travailler à fonder à Nevers un monastère de Visitandines, où il placerait ses deux filles, ajoutant que s'il y consentait, elle lui abandonnerait à cet effet une somme de 30,000 livres, et de suite elle lui remit 10,000 livres en lettres de change, destinées à couvrir les premiers frais.

M<sup>me</sup> de Merville l'engagea à ne pas perdre de temps, à demander de suite les autorisations nécessaires, et à prier Monseigneur de Nevers d'écrire à saint François de Sales, afin qu'il envoyât la mère de Bréhard, comme supérieure du nouvel établissement.

De retour à Nevers, le sieur Bouzitat et M. de Château-Renaud, baron de Langes, qui était aussi plein d'estime pour le nouvel institut, travaillèrent avec ardeur à conduire ce projet à bonne fin. Déjà ils avaient obtenu l'assentiment du duc Charles II de Gonzague ; et M<sup>sr</sup> Eustache du Lys, évêque de Nevers, avait approuvé leur pieux dessein et écrit au saint fondateur de la Visitation.

Ces premières démarches avaient lieu le 3 mai 1620. Le 19 du même mois, les échevins de Nevers, appelés à délibérer à ce sujet, autorisèrent les Visitandines à s'établir dans la rue Saint-Martin. Trois maisons furent achetées, ainsi qu'un vaste terrain inculte, qui s'étendait jusqu'aux fossés de la ville. Il fut convenu que les religieuses laisseraient trois toises entre leur clôture et les murs de la ville <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Telle est l'origine de la rue du Rempart.

Quand tout fut prêt, les sieurs Bouzitat et de Langes en écrivirent à la mère de Bréchart, qui, de son côté, s'empessa de prévenir saint François de Sales et sainte Chantal. Le saint évêque, se rendant au désir exprimé par M<sup>re</sup> du Lys, chargea la mère de Bréchart du nouvel établissement, et envoya à sa place, à Moulins, sœur Pauline-Hiérônime de Montoux, sa parente.

Dans la lettre qu'il lui écrivait d'Annecy, le 9 juin, il lui disait qu'il allait faire partir des sœurs pour remplacer celles qu'elle emmènerait avec elle à Nevers. En même temps, il lui donnait des instructions pour sa conduite, car il savait avec quelle ardeur les sœurs étaient attendues, et il redoutait une réception trop pompeuse.

« S'il est possible, lui dit-il, faites-vous porter en carrosse jusqu'à la porte de votre monastère à Nevers, et quoiqu'on vous aille au rencontre, ne descendez pas, et vous excusez sur ce que la barque sur l'eau et le carrosse sur terre sont vos monastères portatifs. Je ne crois pas qu'on vous y veuille faire de cérémonies; mais si on le veut, vous ferez guerre à l'œil, et l'esprit de conseil vous enseignera ce qui sera requis <sup>1</sup>... »

Les habitants de Moulins, apprenant que la mère de Bréchart se disposait à partir pour Nevers, se rendirent auprès du maréchal de Saint-Géran, gouverneur de la province, pour le prier d'y mettre opposition. Outre la peine qu'ils éprouvaient du départ de la mère de Bréchart qu'on estimait singulièrement, ils ne pouvaient se dissimuler que M<sup>me</sup> de Merville la suivrait et aiderait de sa fortune le nouveau monastère.

Le maréchal de Saint-Géran en écrivit à saint François de Sales; mais en même temps il défendit, sous peine d'une amende considérable, à tous les mariniers et conducteurs de voitures de recevoir les filles de Sainte-Marie, et à elles de sortir de la ville sous aucun prétexte; personne ne devait leur prêter *chevaux, équipage, carrosse ou litière*.

<sup>1</sup> Lettre 106<sup>e</sup>.



La mère Hiéronime de Montoux resta à Moulins en qualité d'inférieure, en attendant la fin des difficultés. Cependant M<sup>me</sup> de Merville, voyant bien que la mère de Bréhard n'irait pas à Nevers, écrivit à saint François de Sales qu'elle avait changé de dessein au sujet de cette fondation qu'elle croyait devoir abandonner, ajoutant que des personnes habiles lui avaient dit qu'elle était parfaitement libre.

Le saint évêque répondit à M. Palierne, trésorier général des finances, qui lui avait aussi écrit à ce sujet, qu'il ne connaissait que depuis deux mois les intentions de M<sup>me</sup> de Merville, qui s'était engagée à fonder la maison de Nevers sans le consulter préalablement; il ne voulut pas décider la question immédiatement. Il arrêta, de concert avec sainte Chantal, que ce serait sœur Pauline-Hiéronime de Montoux qui se rendrait à Nevers. On lui donna pour assistante sœur Marie-Hélène de Châtelux, et pour compagnes sœurs Marie - Péronne de Gerbes, Jeanne-Elisabeth de Brugerat, et Marie-Marthe Bachelier, munies de leur obédience, écrite de la main du saint fondateur.

Quoiqu'on eût promis à M. le maréchal de Saint-Géran que la mère de Bréhard et M<sup>me</sup> de Merville n'iraient pas à Nevers, il était toujours en défiance; il renouvela ses ordonnances et fit faire le guet, de telle manière que la mère de Montoux elle-même et ses sœurs ne pouvaient partir pour Nevers.

Cependant on traita en secret avec un marinier qui ignorait la défense du maréchal, et qui descendait la rivière avec un bateau chargé de marchandises; il promit de les recevoir, le lendemain, à trois heures du matin. A l'heure indiquée, la petite colonie sortit par une porte dérobée, au bas du jardin, et arriva à la rivière. Elles étaient à une lieue environ de la ville, quand on vit paraître un homme à cheval, qui fit arrêter le bateau pour savoir ce qu'il contenait. Le marinier lui dit qu'il était chargé de marchandises, et le garde s'abstint de le visiter. Les sœurs purent donc continuer tranquillement leur voyage; c'était le 19 juillet. Elles n'arrivèrent à Nevers que le 23. M<sup>sr</sup> Eustache du Lys avait

envoyé, au Bec-d'Allier, sa voiture pour les recevoir, au sortir du bateau, et les conduire à leur monastère, où elles trouvèrent tout préparé.

Le lendemain, l'évêque de Nevers, accompagné d'un nombreux clergé, bénissait la petite chapelle que M. Bouzitat avait fait élever pour elles. Le même jour, une des filles du sieur Bouzitat et une nièce du baron de Langes, qui avaient déjà été éprouvées pendant quelque temps dans la maison de Moulins, reçurent l'habit de novice de la main de M<sup>re</sup> du Lys.

Saint François de Sales ne pensait pas que l'affaire marchât si vite, car il écrivait le 26 du même mois à la mère de Bréhard, pour la charger d'aller installer elle-même la sœur Hiéronime de Montoux, l'engageant à rester à Nevers un mois ou deux, afin d'affermir cet établissement. Il espérait que les habitants de Moulins consentiraient à la laisser partir. « Je présume, » lui disait-il, que ces messieurs prennent confiance à la parole » que vous leur donnerez de revenir infailliblement et de ramener M<sup>lle</sup> du Tertre. » Il ajoutait : « Je vous assure, ma » très-chère fille, que cette difficulté ne m'a point tant fâché que » pour le déplaisir que je sais que vous en avez eu, sur le sujet » duquel il faut que je vous dise que vous lisiez un peu le chapitre de la patience de Philothée, où vous verrez que la piqure » de la mouche à miel est plus dangereuse que celle des autres » mouches... Nevers sera une maison bénite, et sa fondation » ferme et solide, puisqu'elle a été agitée<sup>1</sup>. »

Plusieurs des habitants de Nevers s'empressèrent de subvenir à tous les besoins des sœurs ; le lieutenant Guillaume Després se signala parmi leurs bienfaiteurs, en se déclarant le père temporel du monastère, se chargeant de pourvoir de ses propres deniers à l'ameublement nécessaire.

Cependant, la mère Hiéronime de Montoux prévoyait les peines et les chagrins qui l'attendaient à Nevers, car tous les habitants

<sup>1</sup> Lettre 614.

ne partageaient pas les sentiments de Guillaume Després. Les échevins avaient demandé avec instance la mère de Brécharde ; ils firent un froid accueil à celle qui venait à sa place.

Elle leur paraissait si jeune qu'ils ne craignaient pas de dire ouvertement que la supérieure n'était qu'une enfant. On se plaisait à lui demander son âge, et le temps de son entrée en religion, et on semblait ne porter aucun intérêt à cet établissement. Mais bientôt on rendit justice à sa prudence et à sa piété ; on admira la sagesse avec laquelle elle dirigeait sa maison, et toutes les préventions cessèrent.

Par ses soins, l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, se répandit dans le pays, et l'auteur de la *Vie de la mère de Montoux* dit que *cette lecture avait fait plus de fruit dans le Nivernais que la plupart des prédicateurs pendant plusieurs carêmes.*

La Providence voulut encore soumettre cette maison à de nouvelles épreuves : les sœurs furent réduites à un tel état de pauvreté, qu'elles furent obligées de se contenter des légumes de leur jardin, accommodés avec de l'huile. D'un autre côté, Dieu permit qu'elles fussent en butte à l'envie et à la calomnie. La supérieure en fit part à leur saint fondateur qui s'empressa de consoler ses chères filles : *Cette injure reçue, écrivait-il à la mère de Montoux, est une marque de l'approbation du Ciel<sup>1</sup>. Le démon hait particulièrement notre institut, parce qu'il est humble, et cet esprit arrogant hait la petitesse, parce qu'elle sert à l'humilité... Travaillez donc en humilité; laissez dire et faire : Si Dieu ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui l'édifient, et si Dieu la bâtit, en vain travaillent ceux qui veulent la détruire. Dieu sait quand et de quelles âmes il remplira votre monastère; demeurez en paix, mes filles, dans sa sainte Providence<sup>2</sup>.*

On cherchait à détourner de leur monastère les jeunes personnes qui s'y sentaient entraînées.

<sup>1</sup> Lettre 58<sup>e</sup>, livre VI.

<sup>2</sup> Lettre 51<sup>e</sup>, livre VI.

A peine cette tempête fut-elle apaisée, qu'il s'en éleva une autre. M<sup>me</sup> de Merville prétendit être tout à fait dégagée de sa parole à l'égard de la maison de Nevers ; non-seulement elle voulut donner au monastère de Moulins les 20,000 livres qui restaient à payer à Nevers, mais encore elle prétendit se faire rendre les 10,000 livres qu'elle avait si bénévolement offertes.

C'était pour la maison de Nevers une affaire sérieuse, puisque cet argent avait été employé, et que M<sup>r</sup> Eustache du Lys n'avait consenti à la fondation qu'en comptant sur ce secours. Aussi, il se plaignit de ce qu'il regardait, de la part de M<sup>me</sup> de Merville, comme un acte peu loyal. De son côté, l'archevêque de Lyon, qui gouvernait le diocèse d'Autun pendant la vacance du siège, semblait pencher du côté des sœurs de Moulins.

Saint François de Sales, consulté dans cette circonstance, voyait avec douleur qu'on manquait à la parole donnée à l'évêque de Nevers, et cependant il conseillait à la mère de Montoux de céder, pour le bien de la paix ; les sœurs de Nevers avaient peine à se soumettre, parce qu'elles regardaient leur établissement comme ruiné, si elles étaient obligées de rendre la somme qu'on leur réclamait, et que, d'ailleurs, la justice de leur cause leur était connue. Mais la mère de Montoux finit par les déterminer à faire ce sacrifice, et à s'abandonner à la Providence. C'est en témoignage de sa satisfaction que le saint évêque de Genève envoya, à ses chères filles de Nevers, deux volumes du bréviaire qui lui servait habituellement.

Saint François de Sales vint-il à Nevers, et, s'il y vint, à quelle époque fit-il ce voyage ? Il est difficile de répondre à ces deux questions. Les différents historiens du saint n'en disent rien, et les traditions de la maison de Nevers sont muettes sur ce point. Cependant, on lit dans une chronique manuscrite de Saint-Saulge : « Nazaire Gourleau<sup>1</sup>, chirurgien renommé de

<sup>1</sup> Ce Nazaire Gourleau devait être l'aïeul maternel de dom de Laveyne, fondateur des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers, ou peut-être son oncle, qui, avant d'entrer chez les bénédictins, aurait exercé l'état de chirurgien.

« cette ville, avait vu saint François de Sales, et l'avait tiré d'un mauvais pas, sur le chemin de Nevers à Saint-Pierre. »

D'un autre côté, l'histoire de la vie de M. Litaud, mort en odeur de sainteté, aumônier de l'hôpital de Nevers, parle de ses relations avec le saint évêque de Genève, qu'il aura vu, sans doute, dans le voyage dont fait mention le manuscrit de Saint-Saulge <sup>1</sup>. Les chroniques du monastère de Moulins rapportent que cette maison a eu le bonheur de recevoir deux fois le pieux fondateur de la Visitation, en 1619 et en 1620; il paraît donc hors de doute qu'il vint à Nevers, au moins dans une de ces deux circonstances <sup>2</sup>.

Le moment approchait que Dieu avait marqué, dans ses décrets éternels, pour récompenser son fidèle serviteur. Le duc de Savoie devait se rendre à Avignon pour saluer Louis XIII, qui venait de soumettre les huguenots du Languedoc; il manda à l'évêque de Genève de venir l'y joindre. Le saint prélat se rendit aux désirs du duc, malgré l'affaiblissement de sa santé qu'on voyait dépérir de jour en jour. D'Avignon, il suivit la cour jusqu'à Lyon. Les premiers personnages de la ville ambitionnaient l'honneur de lui offrir l'hospitalité; mais il refusa les offres qui lui furent faites, et préféra loger dans la maison du jardinier de la Visitation.

Malgré sa faiblesse, le saint évêque de Genève, n'écoutant que son zèle, voulut encore prêcher la veille et le jour de Noël 1622; mais frappé le lendemain d'une attaque d'apoplexie, qui ne le priva cependant pas de la connaissance, il fut forcé de garder le lit. Jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le 28 décembre, il ne cessa de répéter les passages de l'Ecriture les plus propres à exprimer les sentiments d'amour dont son cœur était embrasé.

Après sa mort, on ouvrit son corps pour l'embaumer, avant de

<sup>1</sup> On lit dans la vie de M. Litaud qu'il alla trouver saint François-de-Sales à Moulins.

<sup>2</sup> Nous devons ces détails à M. l'abbé Millet, doyen de Saint-Amand-en-Puisaye, membre de notre Société.

le transporter à Annecy, qu'il avait choisi pour le lieu de sa sépulture. Son cœur devait rester à Lyon, dans l'église du monastère de la Visitation de Bellecour. Au moment de le renfermer dans la boîte de plomb qui devait le contenir, il fut déposé entre les mains de sainte Jeanne-Françoise de Chantal qui se trouvait à Lyon, et quand on voulut le placer dans la boîte, une parcelle de ce cœur précieux s'en détacha et resta dans les mains de sainte Chantal. Le monastère de la Visitation de Nevers possède cette parcelle vénérée.

Cependant les Visitandines de Nevers étaient prévenues, d'une manière toute miraculeuse, de la mort de leur saint fondateur; les deux volumes du bréviaire, dont nous avons parlé plus haut, s'ouvrirent d'eux-mêmes, et remplirent tout le monastère d'une suave odeur<sup>1</sup>.

A la vue du prodige qui s'était opéré, les religieuses, ayant un pressentiment de la mort du saint, se rendirent à la chapelle, pour faire devant le Saint-Sacrement un acte de résignation. Bientôt un courrier vint leur annoncer d'une manière positive la perte qu'elles avaient faite, et aussitôt elles se mirent en devoir de réciter l'office des morts; mais au lieu de finir les psaumes par le *Requiem*, selon l'usage, malgré elles, elles terminaient par le *Gloria Patri*, ce qu'elles regardèrent comme un miracle, par lequel Dieu manifestait la réception de son serviteur dans le séjour des élus.

Le cœur de saint François de Sales, déposé dans l'église de la Visitation de Bellecour, fut placé dans un reliquaire d'argent, puis dans un reliquaire d'or donné par Louis XIII. Lorsque les religieuses de Bellecour abandonnèrent leur monastère, par suite des persécutions des révolutionnaires, elles se réfugièrent à Venise et emportèrent avec elles ce précieux dépôt que nous avons pu vénérer en 1852.

<sup>1</sup> En 1770, le monastère de la Visitation de Nevers possédait encore un de ces volumes, dans un reliquaire d'ébène, garni d'argent.

<sup>2</sup> PARMENTIER, *Archives de la ville de Nevers*.

Souvent on a pu être étonné des reliques si nombreuses de saint François de Sales, et surtout de la quantité de sang coagulé et durci dont on donne des fragments dans les monastères des Visitandines ; nous devons avouer que nous avons peine à nous en rendre compte, quand le manuscrit des Visitandines de Nevers est venu résoudre ce problème. « Le valet de chambre du saint, » y est-il dit, avait une si haute idée de la sainteté de son maître, » qu'il conservait avec respect tout ce qui lui avait servi. Un jour » qu'on lui faisait des observations sur la quantité de vieux » habillements du saint qu'il avait accumulés, il répondit : *Je » prévois qu'un jour tout ceci deviendra des reliques.* Quand on » coupait les cheveux de son maître, il avait soin de tout ramas- » ser ; il en avait une boîte pleine. Quand on le saignait, il laissait » le sang se dessécher, puis il le renfermait aussi dans une boîte. » On comprend maintenant comment beaucoup de maisons de la Visitation possèdent du sang durci de saint François de Sales.

Entre la parcelle du cœur du saint évêque de Genève, dont nous avons parlé, et plusieurs parcelles de sa chair, les Visitandines de Nevers possèdent encore :

1° Sa mitre, tissée et confectionnée par sainte Chantal ; c'était celle dont il se servait le plus ordinairement ; elle fut envoyée par M<sup>re</sup> Jean-François de Sales, frère du saint, à M<sup>me</sup> de Montmorency ;

2° La chasuble dont le saint se servit pour dire la sainte messe quand il vint à Moulins ;

3° Le petit recueil des constitutions qu'il portait habituellement sur lui ;

4° Plusieurs de ses lettres autographes ;

5° Son portrait, en miniature, que sainte Chantal possédait, et dont elle se dessaisit en faveur de M<sup>me</sup> de Montmorency.

C'était en 1623. La duchesse de Montmorency se rendait à Toulouse, à l'époque de ses malheurs. Elle regrettait que le saint évêque de Genève ne fût plus sur la terre ; elle pensait qu'elle eût trouvé en lui un consolateur dans son excessive douleur. Elle

exprima le désir de s'entretenir avec sainte Chantal, qui se trouvait alors à l'Antiquaille, mais cette consolation lui fut refusée. Elle lui envoya sa femme de chambre pour lui faire part de la peine qu'elle éprouvait de ne pas la voir. Sainte Chantal, dans cette circonstance, voulut offrir à son amie ce qu'elle avait de plus précieux ; elle lui envoya le petit portrait en miniature que saint François de Sales lui avait donné, en y ajoutant, au revers, une prière de circonstance, écrite de sa main. *Mon bon Père, impétrez à notre chère dame le souverain amour de notre bon Dieu, qui conforte et console son débonnaire cœur en toutes ses afflictions. Amen. Amen.* La duchesse reçut ce précieux cadeau avec reconnaissance, le conserva avec vénération pendant toute sa vie. Le monastère de Nevers le possède et le considère comme un trésor ; c'est en effet une triple relique.

Le chapitre de la cathédrale de Nevers célébrait autrefois la fête de saint François de Sales avec une pompe toute particulière ; cette fête était élevée au degré de *solennelle*. Les chanoines se rendaient, au son de la grosse cloche, au monastère de la Visitation, pour y chanter l'office du Saint<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Extrait du registre des fondations de la cathédrale de Nevers.





# FÉVRIER.

---

3 FÉVRIER.

SAINT BLAISE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Blaise, évêque de Sebaste, en Arménie, vivait du temps de l'empereur Dioclétien. Après d'incroyables travaux pour maintenir dans la foi le troupeau qui lui était confié, il eut le bonheur de couronner une vie de sacrifices en répandant son sang pour Jésus-Christ. Il fut martyrisé par les ordres d'Agricole, gouverneur de la Capadoce et de la petite Arménie, vers l'an 316, durant la persécution de Licinius.

Les reliques de saint Blaise ayant été apportées en Occident, à l'époque des croisades, son culte y devint célèbre. On a vu des diocèses entiers de France, d'Italie et d'Allemagne célébrer sa fête avec solennité et la considérer comme obligatoire.

L'église de la maladrerie de Saint-Antoine, proche Nevers, était sous le vocable de saint Blaise. Le même saint était aussi honoré à Donzy, comme patron secondaire ; l'autel de la paroisse, dans l'église du prieuré de Notre-Dame-du-Pré, était sous son vocable. Les paroisses de Saint-Verain et de Balleray le reconnaissent encore comme leur patron ; l'église de Saint-Verain possède une portion des reliques du saint martyr<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> BAILLET ; — PARENTIER, *Archives de Nevers* ; — *Martyrologe d'Auvergne*.

On représente ordinairement saint Blaise en costume d'évêque, avec la palme du martyr en main ; on voit auprès de lui un peigne de fer, instrument de son supplice.

5 FÉVRIER.

## SAINTE AGATHE ,

VIERGE ET MARTYR.

Sainte Agathe naquit à Catane, en Sicile ; elle endura les tourments les plus cruels plutôt que de consentir à la perte de son innocence et de sa foi. Dès ses plus tendres années, elle s'était consacrée à Dieu, qui lui ménageait plus tard de rudes épreuves, mais en même temps un glorieux triomphe. Quintilien, homme consulaire, ayant entendu parler des immenses richesses d'Agathe et surtout de sa beauté, entreprit, à l'aide des édits que l'empereur Dèce avait portés contre les chrétiens, de satisfaire la double passion dont son cœur était agité, l'impudicité et l'avarice. Il fit arrêter la jeune vierge, qu'on conduisit à Catane, devant son tribunal. Agathe ne se laissa pas épouvanter par les persécuteurs ; en leur présence, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur » Jésus-Christ, maître de toutes choses, vous voyez mon cœur ; » vous connaissez mon désir ; soyez le seul possesseur de tout » mon être. Vous êtes mon pasteur, ô mon Dieu, et je suis votre » brebis : rendez-moi digne de remporter la victoire sur les » ennemis de mon salut. » Telles sont les paroles qu'elle ne cessait de répéter pendant qu'on la traînait au tribunal de ce juge inique. Quintilien voyant qu'il ne pouvait rien gagner, et que sa résolution était inébranlable, la fit remettre entre les mains d'une méchante femme, nommée Aphrodisie, qui vivait, ainsi que ses filles, dans un libertinage public. Dieu n'abandonna pas son épouse fidèle pendant un mois qu'elle demeura dans cette maison

infâme, il la protégea d'une manière éclatante, et sa vertu ne reçut aucune atteinte.

Quintilien la fit amener de nouveau devant lui ; il lui fit subir un interrogatoire, mais il ne put obtenir, pour toute réponse, que ces paroles : « La vraie noblesse et la vraie liberté consistent à servir Jésus-Christ. » Irrité de sa constance, il la fit reconduire en prison, en recommandant de ne pas lui épargner les mauvais traitements. Le lendemain, elle fut obligée de reparaître de nouveau devant le juge, qui la fit étendre sur un chevalet et lui fit endurer les plus cruels supplices ; il alla jusqu'à lui faire arracher les seins avec des tenailles ; puis dans cet état, il la fit jeter de nouveau en prison, avec défense de panser ses plaies et de lui donner aucune nourriture. Mais le Seigneur, qui se rit des desseins des hommes, vint encore à son secours. Saint Pierre lui apparut pendant la nuit, au milieu d'une vive lumière qui éclaira le cachot ; il la consola et guérit ses plaies.

Quatre jours après, Quintilien, que les prodiges ne faisaient qu'irriter et endurcir davantage, la fit étendre sur des pots cassés et sur des charbons ardents, après l'avoir fait dépouiller de ses vêtements, et ordonna, après ce nouveau supplice, qu'on la reconduisît en prison. En y entrant, Agathe adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, mon Dieu, vous m'avez toujours protégée depuis mon berceau. Si l'amour du monde n'a jamais régné dans mon cœur, c'est par un effet de votre protection ; si j'ai enduré avec patience tant de supplices, c'est parce que vous m'avez communiqué votre force. Recevez maintenant mon âme entre vos mains. » Elle expira en prononçant ces paroles.

#### SON CULTE.

Les fidèles de Catane inhumèrent avec respect le corps de sainte Agathe, et les nombreux miracles que Dieu opéra par son intercession répandirent son culte par toute l'Eglise. Au quatrième siècle, elle était honorée dans toute l'Italie ; au cinquième

siècle, les églises d'Afrique adressaient leurs hommages à la vierge de Catane. Bientôt sa fête se célébra le 5 février parmi les grecs aussi bien que chez les latins, et elle devint célèbre dans toute l'Église d'Occident. Son nom fut inséré au Canon de la messe.

De toutes parts on s'empessa de se procurer des reliques de sainte Agathe, ce qui rend plus difficile l'indication des lieux qui en ont obtenu, et des époques auxquelles ces distributions ont eu lieu. Déjà plusieurs églises de Rome avaient obtenu quelques portions de ces précieuses reliques, quand au onzième siècle, on transporta, de Catane à Constantinople, ce qui en restait, ainsi que le tombeau; elles furent de nouveau transférées à Catane, au siècle suivant. En 1501, on rouvrit solennellement sa chässe, et il est probable qu'à cette occasion, on concéda à plusieurs églises quelques fragments de ces saintes reliques. Palerme eut un bras de la sainte; Douai en Flandre se glorifie de posséder une partie de l'autre bras; Cologne, les villes de Siponzo, de Capoue et de Bologne en Italie, celles de Plaisance et d'Oviedo en Espagne, de Prague en Bohême, d'Anvers, de Luxembourg, de Cambrai, etc., prétendent aussi posséder des reliques de sainte Agathe. A Volterre, en Italie, on montre une partie de son chef; l'autre partie aurait, dit-on, été déposée dans une chapelle de la paroisse de Tannay, au diocèse de Nevers. Mais les recherches que nous avons faites, et les pièces authentiques que nous avons sous les yeux, nous ont convaincu qu'il s'agissait d'une autre sainte vierge et martyre, portant le même nom que la sainte patronne de Catane. C'est à cette dernière sainte que doivent appartenir des reliques de sainte Agathe que possèdent les villes du nord de la France et de la Belgique. Nous verrons au 21 octobre, que sainte Agathe, honorée à Tannay, était une des compagnes de sainte Ursule, dont les reliques se trouvaient à Cologne.

Il y avait autrefois, au Pont-Saint-Ours, sur la Nièvre, à cinq kilomètres de Nevers, une chapelle sous le vocable de sainte Agathe de Catane, avec le titre de vicairie.

On sait que les femmes du Nivernais ont une grande dévotion

à sainte Agathe ; plusieurs confréries nombreuses sont érigées en son honneur. On pourrait citer, entre autres, celles de Saint-Étienne de Nevers, de Marzy, de Sully-la-Tour, de Tannay, etc.<sup>1</sup>

On représente le plus souvent sainte Agathe tenant sur sa main un de ses seins, sanguinolent, et la poitrine, en partie découverte, laissant voir la plaie ; il serait plus convenable de se borner à lui donner pour attribut une palme et les tenailles, qui ont été l'instrument de son glorieux martyre.

6 FÉVRIER.

## SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE MAËSTRICHT.

La ville de Saint-Amand-en-Puisaye regarde comme son patron le saint évêque de Maëstricht.

Le Martyrologe d'Auxerre marque que, selon toute apparence, le bourg de Saint-Amand-en-Puisaye a eu d'abord pour patron un saint Amantius, évêque, dont les reliques furent apportées de Narbonne, au neuvième siècle, par les moines de Saissy-les-Bois ; qu'ensuite, on y honora comme patron saint Amand de Bordeaux, le 18 juin, et qu'en dernier lieu, cette paroisse a reconnu saint Amand de Maëstricht, le 16 février <sup>2</sup>.

8 FÉVRIER.

## SAINT ÉTIENNE DE GRANDMONT.

Étienne était fils du vicomte de Thiers, en Auvergne ; dès l'âge le plus tendre, il annonça, par ses vertus naissantes, ce qu'il

<sup>1</sup> BAILLET ; — PARMENTIER ; — Archives de l'ancienne collégiale de Tannay.

<sup>2</sup> *Martyr. Autiss. ad calcem.*

serait un jour. Après avoir fait ses études, partie en France, partie en Italie, il demanda conseil au pape saint Grégoire VII, en lui exposant son désir de quitter le monde pour se réfugier dans la solitude; le pape l'engagea à suivre son attrait, sans balancer. Étienne vint à Thiers mettre ordre à ses affaires, puis se retira dans un désert, auprès de Limoges. Ses mortifications étaient incroyables; il ne prenait que la nourriture indispensablement nécessaire pour se soutenir. Bientôt on découvrit le lieu de sa retraite, et le bruit de sa sainteté attira dans son désert un grand nombre de disciples, désireux de marcher dans les sentiers de la perfection, sous sa sage direction. Le saint y consentit; et ce fut là l'origine de l'ordre de Grandmont. Le lieu où ils vivaient se nommait Muret; en ayant été dépossédés, après la mort de saint Étienne, qui arriva le 8 février 1124, ses religieux se retirèrent dans le désert de Grandmont, à une lieue de leur première solitude.

Le diocèse de Nevers posséda une des premières maisons de l'ordre de Grandmont en France, le prieuré de Notre-Dame-de-Faye, fondé vers 1168 par Guillaume IV, comte de Nevers<sup>1</sup>. Ce prieuré fut réuni par la suite à la mense capitulaire de Nevers, et, en souvenir de cette réunion, la fête de saint Étienne de Grandmont était célébrée, tous les ans, dans notre église cathédrale, du rite solennel mineur<sup>2</sup>. Guy, fils et successeur de Guillaume IV, fonda, dans les dépendances du prieuré de Notre-Dame-de-Faye, le prieuré de Saint-Marc-de-Fontenay, vers l'an 1177. D'après une tradition constante du pays, l'église de Saint-Marc-de-Fontenay aurait été construite au lieu même où saint Pélerin avait prêché.

<sup>1</sup> C'est à tort que les auteurs de l'*Album du Nivernais* font remonter sa fondation avant l'année 1148; la première maison de cet ordre, établie en France, fut, d'après le Père Béliot, celle de Vincennes, près Paris, qui date de 1164.

<sup>2</sup> Registre des anciennes fondations de Saint-Cyr.

III. FÉVRIER.

## SAINT SÉVERIN,

ABBÉ D'AGAUNE.

Le diocèse de Nevers doit compter au nombre de ses protecteurs saint Séverin, abbé d'Againe, par les prières duquel saint Eulade, son premier évêque, recouvra la santé.

Il naquit vers le milieu du cinquième siècle, dans le royaume de Bourgogne. Ses parents, qui avaient conservé leur foi intacte au milieu même des erreurs de l'arianisme qui ravageait leur pays, eurent grand soin de le faire élever dans toute la pureté de la religion catholique.

De bonne heure, il se dégoûta du monde, et se retira dans la solitude. Le lieu de sa retraite fut le monastère d'Againe, terre sanctifiée par le sang des généreux soldats de la légion Thébaine. Le saint ne tarda pas à devenir, par ses éminentes vertus, le modèle de ses frères, qui bientôt le choisirent pour les gouverner, sans tenir compte de ses répugnances. Entre autres dons, Dieu lui avait accordé celui des miracles, et on avait souvent recours à lui pour obtenir la guérison des maladies corporelles. Sa réputation parvint jusqu'à la cour du roi Clovis, depuis long-temps affaibli par une fièvre qui résistait à tous les secours de la médecine. Les grands de la cour lui parlèrent de Séverin, et les médecins eux-mêmes l'engagèrent à avoir recours à lui. Clovis lui dépêcha donc un exprès pour le prier de venir à Paris. L'auteur de la vie du saint assure que l'ange du Seigneur l'avait prévenu à l'avance de ce message, et l'avait engagé à se rendre aux prières du roi, afin de manifester la puissance de Dieu. Il le prévint aussi qu'il ne reverrait plus ses frères. Séverin ne balança pas à se soumettre aux ordres de Dieu, et il se mit en route ; ce

fut dans ce voyage qu'il guérit saint Eulade, en passant à Nevers <sup>1</sup>.

En entrant dans Paris, il rencontra un lépreux qu'il guérit en l'embrassant. Lorsqu'il fut parvenu dans la chambre du roi, il se prosterna, et conjura Dieu d'exaucer sa prière ; puis il se releva, et mit sa robe sur la tête du prince, qui fut à l'instant même délivré de la fièvre qui le dévorait. D'autres miracles que Séverin opéra à Paris achevèrent de gagner à Jésus-Christ un grand nombre de Francs encore païens.

Clovis, par reconnaissance, donna à Séverin des sommes considérables que le saint distribua aux pauvres, et il lui accorda la liberté de plusieurs criminels.

Séverin quitta Paris ; en passant à Château-Landon, il demanda pour lui et ses deux compagnons de voyage, l'hospitalité à deux saints prêtres qui s'étaient retirés dans un hermitage. Dieu lui fit connaître qu'il ne devait pas quitter ce lieu ; il se prépara donc à la mort. Ce fut le 11 février 507, qu'il alla recevoir la récompense de ses vertus <sup>2</sup>.

31 FÉVRIER.

## CONSÉCRATION DU MAÎTRE-AUTEL DE GERMENAY,

DOYENNÉ DE BRINON-LES-ALLEMANDS.

L'église de Germenay, construite vers la fin du quinzième siècle, présente tous les caractères de cette époque ; sa forme est celle d'une croix latine mal accusée, elle se terminait par une abside à angle droit, quand, en 1857, on entreprit de l'agrandir, et pour cela, on prolongea l'abside qu'on termina en pans coupés. Dans cette circonstance, voulant compléter l'œuvre, M. le curé

<sup>1</sup> Nous raconterons les détails de cette guérison miraculeuse dans la vie de saint Eulade.

<sup>2</sup> BOLLANDISTES ; — *Bréviaire de Paris*.



de cette paroisse, à l'aide des dons particuliers des habitants, fit exécuter le maître-autel dans le style de l'église.

M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, se rendant à Germenay, pour y administrer le sacrement de Confirmation, le 21 février 1858, voulut bien consacrer le nouvel autel, sous le vocable de Saint-Jean l'Évangéliste; il y renferma les reliques de saint Savien et de saint Potentien, martyrs et apôtres du Sénonais.

Le devant de l'autel est orné d'un bas-relief représentant la cène de Léonard de Vinci, sous des arcatures en rapport avec le style de l'église. De chaque côté, sous des arcades du même genre, sont deux évêques, l'un, saint Aubin, patron de la paroisse, et l'autre, saint Martin, représenté au moment où, célébrant les saints mystères, un globe de feu brilla au-dessus de l'autel. On a voulu rappeler que cette église était à la nomination de l'abbé de Saint-Martin de Nevers.

Après cette consécration, le Pontife célébra la sainte messe sur le nouvel autel, et eut la consolation de distribuer le pain eucharistique à tous les habitants de Germenay, *sans exception*.

23 FÉVRIER.

## SAINT VÉTÉRAN OU VÉTÉRIN,

CONFESSEUR.

Nous lisons dans le Martyrologe d'Auxerre : « En ce jour on célèbre la translation de saint Vétéran ou Vétérin, dont les reliques ont été transportées, par l'abbé Egile, du monastère de Tournus où elles étaient déposées, à Corbigny, *en Morvand* <sup>1</sup>. »

Les détails sur la vie de saint Vétéran nous manquent; nous

<sup>1</sup> C'est à tort que quelques auteurs confondent saint Vétéran avec saint Valérien; les reliques de ce dernier n'ont jamais été transférées à Corbigny. La ressemblance des noms aura été la cause de cette erreur.

savons seulement qu'il était de l'Anjou, et que, dans ce pays, on en fait aussi la fête le 23 février. Le *Martyrologe de Paris et Chastelain* en font mémoire à la même date.

Nous devons donc nous borner à raconter l'histoire de son culte, d'après les anciens manuscrits de l'abbaye de Corbigny, que nous avons entre les mains.

Dans le cours du neuvième siècle, les moines de Nermoutiers, craignant que le corps de saint Philibert, leur fondateur, ne fût profané par les Normands qui ravageaient cette partie de la France, prirent la résolution de fuir avec ce précieux trésor et les autres corps saints qu'ils possédaient. Ils se rendirent en 836 à Herbage, dans le Bas-Poitou, puis à Conault, en Anjou, à Mesciac et ailleurs, car l'approche des barbares les forçait à mener une vie errante. Enfin, après quarante ans environ de pérégrinations, ils vinrent, sous la conduite de Geilon, leur abbé, déposer à Tournus ces inappréciables reliques. Geilon, après avoir établi, dans l'abbaye de saint Valérien de Tournus, sa congrégation errante depuis tant d'années, et avoir attribué à cet établissement les riches domaines qu'il possédait, se vit forcé d'accepter le siège épiscopal de Langres.

On dit que ce prélat, voyageant pour les intérêts de son diocèse, passa par Corbigny, où il fut reçu avec les égards les plus respectueux et la plus cordiale hospitalité. Les religieux de Corbigny, dont le monastère ne comptait que quelques années d'existence, désiraient avec ardeur de posséder quelques-unes des précieuses reliques que d'autres monastères, et entre autres celui de Tournus, possédaient en si grande abondance, ils se hasardèrent à communiquer à Geilon leur désir, pensant bien qu'il aurait encore quelque autorité sur les religieux de saint Valérien. L'évêque de Langres, cédant à leurs prières, engagea son successeur à Tournus à leur accorder ce qu'ils sollicitaient avec tant d'ardeur, et réussit dans cette démarche.

Les religieux de Corbigny, s'étant transportés à Tournus, obtinrent le corps de saint Vétéran, un de ceux que Geilon y

avait amenés de l'Anjou, et celui de saint Léonard, qu'ils apportèrent, dans leur monastère naissant, en chantant des hymnes et des chants d'allégresse.

Les reliques de ces deux saints furent profanées et dissipées par les huguenots quand ils s'emparèrent de Corbigny en 1563. Cependant nous verrons plus tard que l'église de Varzy possède une portion du bras de saint Léonard, qu'elle avait obtenue de Corbigny <sup>1</sup>.

26 FÉVRIER.

## CONSECRATION DE L'AUTEL

DE L'ÉGLISE DE CHALLEMENT,

DOTÉRIÉ DE BRIGNON.

L'église de Challement est une des plus jolies églises qui aient été construites dans le diocèse de Nevers à la fin du quinzième siècle; M. l'abbé Bourassé n'a rien d'exagéré, dans la description attrayante qu'il fait de ce monument \*. Deux choses avaient blessé en lui le sentiment artistique, et nuisaient, en effet, à l'ensemble, d'ailleurs si complet, de cette église. La chapelle formant le croisillon septentrional du transept était moins profonde que la chapelle méridionale. D'un autre côté, on avait défiguré le corps du maître-autel. Écoutons un instant le savant chanoine de Tours :

« Commençons par stigmatiser de la manière la plus énergique, »  
 » l'ignorance et la brutalité de celui qui, il y a plusieurs années, »  
 » a fait disparaître le tombeau d'autel sculpté en style flam- »  
 » boyant, pour le remplacer par l'insignifiant assemblage de »  
 » menuiserie que nous voyons maintenant. L'autel de Challement »  
 » est le plus précieux qu'il y ait dans le Nivernais et dans beau-

<sup>1</sup> Manuscrits de l'abbaye de Corbigny.

\* *Esquisse archéologique des principales églises du diocèse de Nevers.*

» coup d'autres diocèses. Pourquoi faut-il avoir à regretter la  
 » partie la plus importante ! Ce qui reste est bien propre à en  
 » rendre la perte plus sensible ! Le tabernacle en pierre s'élève  
 » en forme de pyramide, divisée dans la hauteur par deux gale-  
 » ries découpées à jour, et soutenues par de petits contreforts et  
 » des arcs-boutants. Toute cette composition est bien conçue et  
 » d'un effet prodigieux. Les sculptures sont exécutées avec cette  
 » richesse que doit supposer la destination auguste d'un taber-  
 » nacle dans une église catholique. Le sommet de l'aiguille a  
 » disparu : il a été remplacé par une figure du Christ <sup>1</sup>.

» De chaque côté du tabernacle et au-dessus du gradin, des  
 » figures flamboyantes sont renfermées dans une espèce de cadre,  
 » composé de moulures prismatiques. Aux angles de l'autel, on  
 » voit deux niches vides. Au-dessus et au niveau de la corniche  
 » de couronnement, un socle était destiné à soutenir une statue.  
 » Viennent ensuite deux portes parallèles de sacristie, dont  
 » l'ouverture est en ogive à contrecourbe, accompagnée de deux  
 » clochetons sur les côtés. A gauche, dans la muraille, se trouve  
 » une piscine élégante, surmontée d'une aiguille à feuillages.

» Telle est l'ensemble de l'autel de l'église de Challement dans  
 » son état actuel ».

Parmi les statues qui ont excité l'admiration de M. Bourassé, on remarque, au-dessus de l'autel, celles de saint Côme et de saint Damien, patrons secondaires de cette église, qui sont encore reproduites au portail. Leur costume est celui que portaient les anciens médecins, c'est une espèce de soutane assez ample avec le long rabat. Leur chevelure soignée retombe en frisant sur les épaules ; ils tiennent à la main, l'un une phiole, l'autre une boîte d'onguent.

Hâtons-nous de dire que l'église vient d'être restaurée avec un

<sup>1</sup> Cette statuette représente Jésus-Christ sortant triomphant du tombeau. La croix triomphale qu'il portait a été perdue. Nous pensons que ce sujet était le complément de cet autel et qu'il entrait dans le plan primitif.

» *Esquisse archéologique.*

goût exquis ; on a donné à la chapelle septentrionale du transept, la dimension qu'elle aurait dû avoir primitivement, et de plus, on a complété l'autel en rétablissant la table et sa base dans le style de l'église. Cinq tableaux en demi-relief ornent cette base. C'est, au milieu, les disciples d'Emmaüs, puis le sacrifice d'Abel, le sacrifice d'Abraham, Melchisédech offrant le pain et le vin, enfin, le grand-prêtre Aaron, immolant une victime.

C'est cet autel que M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, consacrait le 26 février 1858. Il remplaçait l'autel mutilé, qui avait été consacré, le jour de l'Assomption, par M<sup>re</sup> Eustache du Lys, évêque de Nevers, deux cent quarante-six ans auparavant (1612).

On sait que, dans la consécration d'un autel, on doit placer, dans ce qu'on nomme le tombeau, des reliques de saints martyrs, déposées dans une boîte, avec trois grains d'encens et le procès-verbal de la consécration ; en démolissant l'ancien autel, on avait retrouvé la boîte de plomb, renfermant les reliques que M<sup>re</sup> du Lys y avait déposées avec le procès-verbal sur parchemin, parfaitement conservé. On a eu l'heureuse idée d'insérer, dans le nouveau autel, la même boîte, les mêmes reliques, les mêmes grains d'encens, et de dresser le procès-verbal de la consécration qui allait avoir lieu, au verso de l'ancien procès-verbal, c'est ce qui fut exécuté.

Nous donnons ici la traduction de cet acte :

« L'an mil huit cent cinquante-huit, le vingt-six du mois de  
 » février, nous, Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers,  
 » avons consacré cet autel, en l'honneur de saint Hilaire, et nous y  
 » avons déposé les reliques de saint Eutrope, évêque et martyr, et  
 » de la pâte formée de la poussière des reliques des saints apôtres  
 » Pierre et Simon <sup>1</sup>. Lesquelles reliques ont été extraites de l'autel,  
 » qui avait été autrefois consacré dans cette église par Eustache  
 » du Lys, évêque de Nevers, et que nous avons remplacées dans la

<sup>1</sup> Le texte du procès-verbal de 1612 porte : *Cineres in massam redactas.*

- » même boîte de plomb. Nous avons accordé à chacun des fidèles
- » de Jésus-Christ, qui aujourd'hui visiteraient cette église, un an
- » d'indulgence, dans la forme usitée dans l'Eglise, et quarante
- » jours à ceux qui la visiteraient au jour anniversaire de cette céré-
- » monie. »



# MARS.

---

1<sup>er</sup> MARS.

## SAINT AUBIN OU ALBIN,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Saint Aubin naquit à Vannes, en Bretagne, en 469, de parents illustres. Il eut long-temps à lutter, avant de les déterminer à le laisser suivre l'attrait qu'il éprouvait pour la solitude. De bonne heure il s'éloigna du monde et se réfugia dans le monastère de Tintillant. A la mort de l'abbé, tous les religieux réclamèrent Aubin pour le remplacer. Il avait su, par sa sagesse et surtout par l'exemple de ses vertus, faire régner la régularité et la ferveur dans cette communauté. Quand Adulphe, évêque d'Angers, vint à mourir, on vint chercher Aubin dans son monastère, pour le placer, malgré sa résistance, sur le siège épiscopal ; il s'y fit remarquer par son zèle autant que par sa charité. Il assista, en 538, avec Rusticus, évêque de Nevers, au troisième concile d'Orléans, dont il fut l'âme. Dieu l'appela à lui le 1<sup>er</sup> mars 550. C'est à Fortunat, évêque de Poitiers, l'ami et le frère adoptif de saint Arigle, évêque de Nevers, que nous sommes redevables des détails que nous avons sur la vie de saint Aubin.

Les paroisses de Saint-Aubin-des-Chaumes, de Germanay et de Saint-Aubin-les-Forges l'honorent comme leur patron.

6 MARS.

## SAINTE COLETTE,

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE.

Sainte Colette naquit à Corbie, en Picardie, en 1380. Dès l'âge le plus tendre, elle se fit remarquer par sa piété, par son attrait pour la belle vertu de pureté et son amour de la mortification. A la mort de ses parents, elle distribua aux pauvres le peu de biens qu'ils lui laissèrent, et se retira dans un couvent ; mais, n'y trouvant pas la régularité qu'elle désirait, elle entra dans les urbanistes de sainte Claire, puis passa dans le tiers-ordre de saint François. En 1406, après s'être préparée, par des mortifications et des macérations incroyables, à la mission qu'elle croyait avoir reçue de Dieu, c'est-à-dire la réforme des religieuses de sainte Claire, elle avait demandé au Souverain-Pontife la permission d'observer la règle de l'ordre sans aucune modification, et d'entreprendre, sous son autorité, la réforme générale de toutes les maisons de claristes de l'ordre de saint François. Après bien des difficultés, elle obtint ce qu'elle demandait, et se mit immédiatement en route pour commencer son œuvre ; tout en rappelant les anciennes communautés aux observances primitives, elle fondait de nouveaux monastères. Ce fut dans cette circonstance que sainte Colette vint à Decize. C'était en 1419<sup>1</sup>. Déjà, dès l'année précédente, Robert Dangeul, évêque de Nevers, avait jeté les fondations du monastère qu'il destinait aux filles de sainte Colette ; Bonne d'Artois, comtesse de Nevers, avait concédé l'emplacement dans l'enceinte de son château, et en outre avait consenti à supporter le tiers des frais de construction. Le 9 octobre 1419, sainte Colette prit possession du couvent. L'auteur de

<sup>1</sup> On lit dans la *Vie de sainte Colette*, page 280, édition de 1835, que la sainte, se rendant de Moulins à Decize, rencontra la Pucelle d'Orléans, qui allait assiéger La Charité-sur-Loire.



sa Vie rapporte un fait miraculeux, qui arriva à Decize, pendant que la sainte y séjournait.

« La guerre civile s'étant allumée en France, plus fort que  
• jamais, depuis la mort du duc de Bourgogne, tué à Montereau,  
• deux grands corps d'armée ennemie qui se suivaient entrèrent  
• dans le Nivernais. Lorsque Colette alla visiter ce petit couvent  
• quelques mois après sa fondation, la ville était en armes jour  
• et nuit, parce que les ennemis s'en étaient approchés. La  
• sacristine de Sainte-Claire, ne sachant quelle heure il était,  
• sonna matines entre neuf et dix heures, croyant qu'il était plus  
• tard. Le son des cloches, à cette heure indue, mit l'alarme  
• dans la ville; on crut que c'était le signal donné aux ennemis  
• pour l'assaillir. Les bourgeois, la nuit, en tumulte et en  
• armes, accusèrent ces religieuses d'être d'intelligence avec les  
• ennemis et de trahir la ville. Au milieu du tumulte et de la  
• fureur, ils prennent la résolution d'aller au couvent et d'y  
• mettre le feu. La comtesse de Nevers était absente. Comme ce  
• peuple furieux était en chemin, l'horloge de la ville et celle du  
• monastère sonnèrent une heure après minuit; toutes les  
• horloges de la ville avancèrent aussi de trois heures.

• Les officiers qui étaient en ville arrêterent alors la multitude  
• en fureur, en lui représentant que les religieuses de Sainte-  
• Claire avaient sonné leurs matines, comme elles faisaient  
• d'ordinaire, à minuit, et que ces filles pensaient plutôt à servir  
• Dieu qu'à se mêler de guerre; que leur abbesse générale, qui  
• était une sainte, une fille de miracles, était arrivée.

• Le peuple, voyant qu'il avait été trompé, s'en retourna tout  
• confus; il comprit que l'affront retomberait sur la comtesse de  
• Nevers, qui était la fondatrice de cette maison. Mais, ce qu'il  
• y eut de plus surprenant, c'est que le jour suivit les horloges,  
• et avança, comme les horloges avaient fait, de trois heures  
• dans la ville. A une lieue aux environs, les villages voisins,  
• se trouvant dans les ténèbres de la nuit, et voyant un grand jour  
• sur la ville et aux environs, accoururent au prodige, sans

» savoir ce que c'était, fort surpris de ce qu'ils jouissaient du  
 » jour à mesure qu'ils avançaient vers la ville, tandis que ceux  
 » qui s'en éloignaient s'avançaient dans les ténèbres. Mais quand  
 » la ville fut bien instruite de la réalité du fait, que le prodige fut  
 » bien constaté, et qu'on sut que la sainte était arrivée, les gens  
 » de guerre, les magistrats et tout le peuple allèrent lui deman-  
 » der pardon. Elle les reçut avec sa douceur ordinaire et sa  
 » bonté charmante; ils la prièrent d'oublier cet affront, de pro-  
 » téger leur ville, et lui promirent d'honorer sa maison et ses  
 » filles. Sainte Colette y resta deux mois, et s'en retourna à  
 » Aigueperse, où la duchesse de Bourbon l'attendait.....<sup>1</sup> »

Après une vie de dévouement et de sacrifices, sainte Colette mourut à Gand, à l'âge de soixante-sept ans, en 1447.

Outre le couvent de claristes établi à Decize, il y en eut un autre fondé à Entrains en 1639, sous le nom de *Notre-Dame-des-Anges*; mais ces religieuses n'appartenaient pas à la réforme de sainte Colette, elles portaient le nom d'Urbanistes de Sainte-Claire; la règle avait été mitigée par Urbain IV<sup>2</sup>.

9 MARS.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME

DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE.

Le monastère de La Charité-sur-Loire avait été fondé en 1056; en même temps qu'on élevait les bâtiments conventuels, on travaillait avec la plus grande activité à la construction de l'église, qui devait être digne de la *filles aînée de Cluny*<sup>3</sup>. Cinq nefs conduisaient jusqu'au transept. Il ne reste plus maintenant de l'ancienne église que la région du chœur avec ses chapelles rayonnantes autour du sanctuaire, son déambulatoire et les

<sup>1</sup> Vie de sainte Colette.

<sup>2</sup> Notice des monastères du diocèse d'Auxerre.

<sup>3</sup> C'était le titre que prenait le prieuré de La Charité.

chapelles absidales échelonnées dans les parois occidentales des croisillons, le transept et quelques pans de murs des bas-côtés. C'est cette vaste et magnifique église qui devait recevoir sa consécration d'un pape, comme l'avait annoncé avant sa mort saint Girard, qui en avait jeté les premiers fondements et dirigé les travaux, mais qui ne devait pas avoir la consolation de compléter son œuvre, ou du moins d'assister à la consécration de cet édifice.

L'abbé Suger, qui n'était alors que simple clerc de la chapelle du roi, rapporte cette dédicace, à laquelle il assista. Richard, moine de Cluny, qui vivait au commencement du treizième siècle, entre dans de plus grands détails; il nous a laissé une espèce de procès-verbal, qu'il a rédigé sous la dictée du moine sacristain, nommé Robert, qui assistait à cette cérémonie et qui y avait pris part. C'est ce procès-verbal que nous allons reproduire ici :

« L'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1106, sous le  
 • règne de Philippe, roi de France, le pape Pascal II, homme  
 • célèbre par sa générosité, et éminent par sa sainteté, était à  
 • la tête de l'Église catholique. On était dans la cinquième indic-  
 • tion; ce pape, parcourant alors les provinces de France pour  
 • régler différentes choses qui intéressaient l'Église, ne put  
 • résister aux sollicitations d'Arpin, prieur de La Charité, et  
 • des seigneurs du lieu : il se rendit donc dans cette ville, et fit  
 • son entrée solennelle le 8 des ides de mars, seconde semaine  
 • de la *Quadragesime*, accompagné d'un grand nombre de  
 • cardinaux, d'évêques de différents pays, d'abbés, et de clercs  
 • d'ordre inférieur, pour consacrer l'église du monastère en  
 • l'honneur de la Vierge des Vierges. Alors fut accompli ce  
 • qu'avait prédit notre pieux père et seigneur Girard, qui avait  
 • fondé et augmenté d'une manière si prodigieuse ce monastère :  
 • que l'église qu'il avait construite serait consacrée par un  
 • souverain pontife.

• Le désir de voir l'auguste consécrateur avait attiré tous les

» les seigneurs des environs : et le jour indiqué pour la cérémonie, le concours du peuple fut tel, que non-seulement l'église se trouva insuffisante, la ville encombrée, mais que la multitude, obligée de refluer dans les bourgs voisins, se trouvait encore trop à l'étroit.

» Le lendemain donc, lorsque toutes les populations de la contrée se pressaient pour cette cérémonie, qui devait accroître la gloire de la très-sainte Vierge Marie, leur mère, le souverain pontife fut arrêté par un accès violent de fièvre, et, comme ces sortes d'accès se répétaient depuis long-temps, il se trouvait fort affaibli. Cependant, se laissant gagner par les sollicitations de ceux qui l'accompagnaient, il commença les prières de la consécration, sans tenir compte des souffrances qu'il éprouvait. Tandis que, selon le rit de l'Eglise, il faisait le tour de la basilique, soutenu sur les bras des seigneurs, tout-à-coup, par un effet de la grâce de Dieu et de la protection de la glorieuse Vierge, en l'honneur de laquelle avait lieu cette cérémonie, il fut délivré de sa fièvre et recouvra ses forces. Il était juste et convenable que celui qui était venu avec son autorité apostolique, pour répandre ses bénédictions, reçut le premier la bénédiction du Seigneur Jésus, dont il paraissait tenir la place. Après avoir consacré l'église en l'honneur de la Vierge Marie, comme nous l'avons dit, il s'avança solennellement pour procéder à la bénédiction de l'autel principal. Lors donc qu'au milieu des évêques et des abbés, à la vue du clergé et du peuple qui l'environnaient, il étendait ses mains sur l'autel et y répandait le saint-chrême, sa figure devint resplendissante comme celle d'un ange, et aussitôt il se mit à entonner le répons que l'Eglise chante le même jour dans tout le monde : *L'odeur que répand mon Fils est comme l'odeur d'un champ couvert d'une abondante moisson et que le Seigneur a béni ; que le Seigneur mon Dieu te donne l'accroissement, qu'il te bénisse en répandant sur toi la rosée du ciel ; que celui qui te maudira soit maudit, et que celui qui te bénira reçoive*

• *l'abondance des bénédictions.* On vit paraître alors une personne  
 • inconnue et qui disparut ensuite; elle recommanda à haute  
 • voix au Pontife de faire cette consécration avec crainte et  
 • respect, assurant que le Seigneur lui-même et sa sainte Mère  
 • l'honoraient de leur présence, et que des milliers d'anges  
 • remplissaient la basilique. On pouvait bien ajouter foi à ces  
 • paroles, car comment le Sauveur ne se serait-il pas trouvé au  
 • milieu de cet immense concours de fidèles, lui qui a dit :  
 • *Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au*  
 • *milieu d'eux.* Le Souverain Pontife, rendu à la santé, a bien  
 • reconnu sa présence.

• Sur ces entrefaites, on s'aperçut que les ministres inférieurs  
 • avaient négligé de préparer la mie de pain, dont on se sert  
 • dans ces circonstances, pour enlever l'huile dont sont impré-  
 • gnés les doigts du Pontife consécrateur. Que faire? impossible  
 • de pénétrer cette foule compacte, pour réparer cet oubli.  
 • Tout-à-coup, un homme, pauvrement vêtu, présenta un  
 • morceau de pain au grand étonnement de tous <sup>1</sup>.

• Jésus-Christ a donc voulu, ajoute l'auteur, que la première  
 • offrande faite à cette église fût celle d'un pauvre, pour indiquer  
 • que ce ne sont pas les rois et les grands de la terre, qui ont  
 • fondé cette magnifique basilique, mais que ce fut avec les  
 • deniers des pauvres qu'elle fut élevée, depuis les fondements  
 • jusqu'au sommet.

• Ce fut en l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, de la  
 • croix salutaire du Sauveur, de la sainte et très-glorieuse  
 • Vierge Marie, mère de Dieu, et de saint Ignace, martyr, que  
 • l'autel fut consacré; il fut mis aussi sous la protection des  
 • saints Apôtres, Martyrs, Confesseurs, des saintes Vierges et  
 • de tous les Saints. Le Souverain Pontife y déposa lui-même les  
 • reliques que nous allons indiquer : une parcelle de la vraie

1 Ici l'auteur fait éloge de la pauvreté et réunit les différents passages de l'Écriture  
 qui exaltent cette vertu. Il est à remarquer que ce fut le pain de la charité, car celui qui  
 l'offrait était un pauvre, qui fut employé dans la consécration de l'église de La Charité.

• Croix, des cheveux de la Sainte-Vierge Marie et un morceau  
• de ses Vêtements et de son Tombeau; une dent de saint  
• Jacques, frère du Sauveur, et une côte de saint Ignace,  
• martyr. Après avoir complété la cérémonie, le Pontife se  
• prépara à sacrifier la sainte Victime sur le nouvel autel.

• Je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai entendu de la  
• bouche même du vénérable vieillard, nommé Robert, qui  
• remplissait les fonctions de sacristain dans cette cérémonie : il  
• m'a assuré qu'il avait vu le Souverain Pontife, dans l'action du  
• sacrifice, tout autre qu'il était auparavant; un rayon de gloire  
• semblait se refléter sur sa figure, en sorte qu'on eût dit un  
• ange plutôt qu'un homme.

• Lorsque la messe, célébrée avec la pompe accoutumée, fut  
• terminée, le Pape remit à tous ceux qui étaient venus à cette  
• solennité, ou qui se proposaient de visiter cette église à  
• l'occasion de la dédicace, le tiers des pénitences auxquelles  
• ils pouvaient être soumis. Il établit aussi, en vertu de son  
• autorité apostolique, que tous ceux qui viendraient à ce  
• monastère ou qui s'en retourneraient après l'avoir visité, ne  
• pourraient être arrêtés dans le cercle d'une lieue autour dudit  
• monastère; qu'on ne pourrait se saisir de ceux qui l'habite-  
• raient, ni leur enlever leurs biens, sous les peines les plus  
• graves; que celui qui viendrait à violer ces constitutions et qui  
• ne s'empresserait pas de réparer sa faute auprès du prieur et  
• de sa communauté, serait exclu de l'église et privé de la  
• communion du corps et du sang de J.-C. ; qu'il en serait de  
• même pour celui qui viendrait à s'emparer des terres du  
• monastère, ou à les conserver sciemment.

• Tout ce peuple, enrichi des indulgences de l'Église et comblé  
• de bénédictions, se retira avec joie, et chacun regagna ses  
• foyers. Quant au Pape, il se rendit dans la salle capitulaire,  
• et, en présence de tous les religieux, il ordonna que l'anni-  
• versaire de cette dédicace fût célébré avec pompe et avec  
• respect; en effet, ajoutait-il, ce jour doit être regardé comme

• une des fêtes les plus solennelles. Il déclara de plus qu'il  
• prenait sous sa protection et mettait sous celle de ses succes-  
• seurs, tout ce que le monastère possédait canoniquement, soit  
• dans les prieurés simples, soit dans les autres dépendances,  
• soit dans les églises, ainsi que ce qu'il pourrait acquérir dans  
• la suite <sup>1</sup>.

• Enfin, après avoir accordé aux Frères de nouvelles indul-  
• gences, et ajouté de nouvelles bénédictions à celles qu'il avait  
• déjà répandues avec abondance, il se remit en route, laissant  
• le bonheur dans tous les cœurs. Déjà le Pontife était en  
• marche, quand, se retournant soudain du côté du monastère,  
• il éleva sa main vénérable, et bénit encore avec effusion ce lieu  
• et ceux qui avaient contribué à l'enrichir par leurs bienfaits.

• Qu'on ne croie pas que cette maison fût grevée par la  
• multitude des hôtes qu'elle fut obligée de recevoir pendant  
• trois jours; grâce à la bonté de Dieu et aux mérites de notre  
• glorieuse Mère, la présence du Saint Pontife, dans cette  
• maison, fut pour elle un gage d'abondance; car, chose  
• incroyable, on prit dans les réservoirs du monastère cent  
• énormes poissons, qu'on appelle saumons<sup>2</sup>; jamais auparavant  
• semblable pêche n'avait eu lieu, et jamais elle ne se renou-  
• vellerait. Les bénédictions que le Pape avait répandues en  
• quittant le pays, avaient rempli de joie les habitants; il leur  
• semblait qu'ils n'avaient plus rien à désirer.

• Tels sont les noms des évêques et des abbés qui assistèrent  
• à cette cérémonie: outre trois cardinaux de la sainte Église  
• romaine, on comptait Léger, archevêque de Bourges;  
• Daimbert, archevêque de Sens; Jean, évêque d'Orléans;  
• Walo, évêque de Paris; Humbault, évêque d'Auxerre; Hervé,  
• évêque de Nevers; Rainault, évêque d'Angers; et Aldo,  
• évêque de Plaisance, qui accompagnait le Pape. Parmi les

<sup>1</sup> Ici l'auteur avait inséré quelques bulles renfermant les privilèges accordés à cette maison.

<sup>2</sup> Ces réservoirs devaient être sur les bords de la Loire.

» abbés se trouvaient Simon de Fleury, Hugues d'Auxerre, » Henri d'Angleterre, Jean de Dole et Josbert d'Aubigny, prieuré » qui maintenant nous appartient. Il y avait aussi un grand » nombre de seigneurs et de chevaliers.....

» Outre les reliques que le Pape a renfermées dans l'autel, le » monastère de La Charité possède des restes très-précieux des » saints apôtres, martyrs, confesseurs et vierges qui reposent dans » des mausolées ou châsses d'ivoire placées sur l'autel, dans des » reliquaires d'argent, dans des boîtes de cristal, ou enrichies » de saphirs et d'émeraudes. Dans le reliquaire du milieu, placé » aux pieds de la statue de la Sainte-Vierge, sont renfermés une » phiole de cristal renfermant le sang de Jésus-Christ, qui coula » lorsque les Juifs, long-temps après la mort du divin Rédemp- » teur, frappèrent sa statue au côté, et que du sang mêlé d'eau » jaillit en abondance de cette ouverture, comme si le Sauveur, » opérant alors un étonnant miracle, eût voulu paraître souffrir » encore des outrages faits à son image<sup>1</sup>; plusieurs portions » du bois qui a donné la vie au monde, placées en croix dans » dans une petite boîte d'argent, ainsi que des fragments de la » Crèche, du Saint-Sépulcre, des pierres du Calvaire; des » cheveux, du tombeau et des vêtements de la bienheureuse » vierge Marie, mère de Dieu; une portion du bras du juste » Siméon; des reliques de saint Jean-Baptiste; de la barbe de » saint Pierre, prince des apôtres; une portion du bras de saint » André, apôtre; un bras de saint Mathieu, apôtre; un doigt » de saint Philippe, apôtre; un os du cou de saint Luc, évan- » gélisme; des os de saint Thaddée; la tête et un bras du saint » martyr Jovinien; le chef de sainte Félicule, vierge et martyre; » un bras de sainte Milburge, vierge; et quantité d'autres » reliques précieuses, dont l'énumération serait trop longue.

» L'autel matutinal, consacré spécialement en l'honneur de » de saint Pierre et de saint Paul, renferme un bras de saint

<sup>1</sup> Nous avons lu ce fait miraculeux dans un des anciens historiens ecclésiastiques, nous croyons qu'il est rapporté par Eusèbe.



• Cosme, martyr; un bras de saint Victricien, archevêque de Rouen; un bras de saint Gilbert, évêque de Meaux; un bras de saint Adéralde, de Troyes; et, en outre, le corps très-saint du seigneur Girard, notre vénéré père.

• Quant aux autres autels, élevés soit dans la grande église, soit dans la chapelle, le but de leur érection et les inscriptions qu'ils portent, indiquent les saints sous le patronage desquels ils se trouvent; et les objets précieux qu'ils renferment.

• Enfin, de peur que le temps n'efface le souvenir du dépôt précieux que contient la coupole de la tour centrale, qui s'élève au-dessus du chœur, et qui le couvre comme d'un ciel d'or, puissante forteresse, qui doit protéger les habitants du lieu et de la contrée voisine, nous rappellerons que cette coupole renferme : 1° une portion de la vraie Croix; heureuse pensée! car la présence cachée de ce signe vivifiant, terreur du démon, mettra en fuite l'antique auteur de la mort, repoussera au loin la perfide cohorte des esprits des ténèbres, et leur fera sentir leur faiblesse et leur impuissance; 2° des fragments du sépulcre du Sauveur et de sa bienheureuse Mère, ainsi qu'une partie des vêtements de cette Vierge par excellence; 3° une portion d'un bras de l'apôtre saint André, et de l'évangéliste saint Matthieu; des ossements de l'apôtre saint Barthélemy; d'un bras de saint Jovinien, martyr; des reliques de sainte Félicule, vierge et martyre, et de sainte Milburge, vierge.

• En déposant dans ce lieu ces précieuses reliques, on a voulu qu'elles couvrissent les habitants de La Charité comme d'un casque, qui devait les protéger contre les traits de leurs ennemis; leur vertu puissante et la prière de ces saints protecteurs doivent éloigner d'eux les pestes et les tempêtes, les garantir des vents et des pluies pernicieuses, des orages et de la foudre, des morts subites, des atteintes des ennemis visibles et invisibles; en un mot, écarter d'eux tout malheur, afin que, jouissant d'un bonheur parfait, et que, par la bonté de Dieu, comblés ici-bas des biens passagers de cette

» vie, ils en usent de manière à pouvoir jouir un jour des biens  
» éternels ».

---

18 MARS.

### SAINT VINCENT DE MAGNY,

PRÊTRE.

L'église de Nevers honore en ce jour un saint prêtre, dont la vie a été cachée dans le Seigneur. Le bourg de Magny, sur la grande route de Paris à Lyon, où il exerçait les fonctions du saint ministère, fut témoin de ses vertus modestes, et la tradition a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir de sa sainteté; une rue qui vient aboutir à l'église porte encore le nom de rue du Saint.

C'est là, dit-on, que Vincent, pour se délasser des fatigues du saint ministère, se promenait en priant. Ce fut vers le milieu du septième siècle que le Seigneur l'appela à lui, pour couronner ses mérites. Il fut enterré dans la crypte de l'église de Saint-Nazaire, de Magny.

SON CULTE.

Dieu, *qui est admirable dans ses saints*, accorde à chacun d'eux la somme de gloire qui doit lui revenir, même dès cette vie. Plus leurs vertus ont été cachées, plus il se plaît à rehausser leurs mérites, par les miracles qui s'opèrent sur leur tombeau. C'est là que le riche et le pauvre viennent déposer l'hommage de leurs prières; c'est là que souvent les rois de la terre viennent implorer la protection des courtisans du Roi des cieux.

La sainteté de Vincent fut manifestée par d'éclatants miracles, qui attiraient les peuples à l'église où étaient déposés ses restes précieux. En 858, Charles-le-Chauve, pressé par Louis-le-Germanique, son frère, et abandonné par ses troupes, vint se réfugier

dans le Nivernais. Connaissant le pouvoir dont le saint prêtre Vincent jouissait auprès de Dieu, il se rendit à Magny, pour implorer son secours. Prosterné devant son tombeau, il fit vœu de doter magnifiquement l'église de Magny, si, par l'intercession du saint, il obtenait le rétablissement de ses affaires. Sa prière eut son effet, et, la même année, le prince s'acquitta de son vœu. Il fit restituer les terres dont l'église de Magny avait été dépossédée par quelques seigneurs voisins, et y ajouta de nouveaux biens, pour la subsistance des clercs employés au service de cette église.

Quelques années après, en 866, dans le concile de Soissons, composé de cinquante-trois évêques, Adélard, curé de Magny, obtint la confirmation des privilèges que Charles-le-Chauve avait accordés à son église, et Abbon II, évêque de Nevers, y souscrivit.

L'église de Magny, à l'époque dont nous parlons, était une église abbatiale, et jusqu'à la révolution de 1793, saint Vincent y avait un autel.

Un os d'un des bras du saint était conservé dans le trésor de l'église cathédrale de Nevers. Le procès-verbal du treizième siècle portait qu'il était alors renfermé dans un reliquaire d'argent, enrichi de pierreries. En 1715, on trouva un autre os du même saint, renfermé dans l'autel de Saint-Lazare, dans la même église, lorsqu'on détruisit cet autel; l'inscription portait : *Oss. Vincentii de Magniaco*.

On ignore le sort de ces saintes reliques; elles ont probablement été dissipées pendant la tourmente révolutionnaire. Quant au reste du corps que possédait l'église de Magny, on ne savait, au commencement du dix-huitième siècle, ce qu'il était devenu.

---

14 MARS.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE CHASNAY.

La paroisse de Chasnay, à laquelle se trouve réunie l'ancienne paroisse de Nannay, dont il est parlé dans les statuts de saint Tétrice,

sous le nom de *Nantiniacus*, voyait son église tomber en ruines. Après bien des obstacles et des sacrifices, Dieu bénit la bonne volonté des habitants, et bientôt on vit s'élever, au milieu du bourg de Chasnay, une des plus jolies églises rurales du diocèse de Nevers. C'est une croix latine avec l'abside en hémicycle, dans le style du douzième siècle. On a voulu la compléter immédiatement en faisant sculpter les chapiteaux et exécuter la corniche, garnie de billettes, qui circule autour de l'église, à la naissance de la voûte. L'autel, d'un style parfait, est garni, sur le devant, de cinq arcades, sous lesquelles on voit, de chaque côté du Sauveur bénissant, les quatre animaux symboliques.

Pour récompenser le zèle des habitants, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, consacra la nouvelle église le 14 mars 1858, et la mit sous le vocable de saint Germain d'Auxerre. Il déposa dans l'autel les reliques de saint Savinien et de saint Potentien, apôtres du Sénonais. Après la cérémonie, le pontife célébra les saints mystères sur le nouvel autel.

18 MARS.

## SAINT GABRIEL,

ARCHANGE.

Saint Gabriel, dont le nom signifie *la force de Dieu*, peut être considéré comme l'ange de la rédemption. Ce fut lui qui en dévoila les secrets à Daniel; et, quand le moment marqué dans les éternels décrets fut arrivé, ce fut lui qui annonça à Marie que le mystère devait s'opérer en elle.

On le représente avec un lis à la main, ou bien avec un étendard sur lequel est écrit : AVE MARIA.

C'est sous le patronage de l'archange saint Gabriel que fut placée la seconde paroisse de Fourchambault, érigée en 1858. Le 17 janvier, de cette année, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre,

évêque de Nevers, bénit lui-même l'église provisoire, qui avait été disposée, et installa le nouveau curé.

22 MARS.

## SAINT PAUL ,

PREMIER ÉVÊQUE DE NARBONNE.

Saint Paul partit de Rome avec saint Denis, saint Trophime, saint Gatien, saint Saturnin, saint Austremoine et saint Martial, pour venir porter dans les Gaules la lumière de l'Évangile.

Saint Paul s'arrêta à Narbonne, dont il fut le premier évêque, et où il mourut, sans avoir eu le bonheur, comme la plupart de ses compagnons, de féconder par son sang la terre où il avait déposé la précieuse semence.

On ne sait au juste l'année de sa mort ; sa fête se célèbre le 22 mars <sup>1</sup>.

### SON CULTE.

En 878, Trudegaud, abbé de Saissy-les-Bois, envoya à Nîmes quelques-uns de ses moines, pour réclamer des reliques de saint Baudèle, leur patron. Ils furent assez heureux pour réussir dans leur pieuse démarche ; l'archevêque de Narbonne leur accorda des reliques considérables de leur saint patron, et leur donna de plus une partie du corps de saint Paul. Ces saintes reliques furent transportées dans le monastère de Saissy, où elles furent reçues avec une grande solennité par Wibaud, évêque d'Auxerre, et conservées avec honneur dans la nouvelle église que Trudegaud avait fait bâtir <sup>2</sup>.

Les reliques de saint Paul furent probablement perdues, ainsi que celles de saint Baudèle, lors de la prise de Saissy par les

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs graves veulent que ce saint soit le même que Sergius Paulus, converti et baptisé par saint Paul.

<sup>2</sup> Lebœuf ; — Mart. autiss. ; — *Fastes de l'église d'Auxerre*.

Normands, au dixième siècle, ou par les protestants qui ravagèrent le monastère. Cependant le riche trésor de Varzy possède encore un ossement du saint apôtre de Narbonne ; le reliquaire où il est renfermé *est de bois argenté, fait en forme de bras, vêtu d'une manche fort plissée avec une étiquette : DE SANCTO PAULO APOSTOLO* <sup>1</sup>. La notice indique formellement qu'il s'agit de l'apôtre de Narbonne.

#### MÊME JOUR.

### DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE LA MAISON-DIEU.

Le même jour, 22 mars 1844, a eu lieu, par M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, au milieu d'un grand concours d'ecclésiastiques et de fidèles, la consécration de la nouvelle église de la Maison-Dieu, dans le doyenné de Tannay. Elle fut mise sous le vocable de saint Jean-Baptiste (décollation). Le prélat déposa dans l'autel les reliques des saints Denis et Victor, martyrs, puis célébra la messe sur l'autel nouvellement consacré.

#### 25 MARS.

### FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Dans une des plus belles églises du diocèse, dédiée à la Très-Sainte-Vierge, on honorait d'une manière toute spéciale cette auguste patronne, au jour de son Annonciation ; c'était l'abbatiale de l'Épeau, près de Donzy. Tout en ce jour contribuait à attirer les populations des paroisses voisines à Notre-Dame de l'Épeau ;

<sup>1</sup> Notice historique des saintes reliques de Varzy.

la pompe des cérémonies, jointe à la magnificence de l'édifice, en avait fait dès le principe un but de pèlerinage.

Cette basilique, car on peut lui donner ce nom, l'emportait, par la richesse et la majesté de son architecture, sur toutes les églises du voisinage ; construite au commencement du treizième siècle, elle présentait dans son plan la croix latine ; trois nefs conduisaient au transept ; les arcades de communication entre les nefs venaient reposer sur des piliers monocylindriques alternant avec d'autres cylindriques, mais flanqués de quatre colonnettes cantonnées en croix ; les chapiteaux étaient garnis de crosses végétales, ou de feuilles variées, reproduisant celles des forêts qui encadraient le monastère ; deux clochetons s'élevaient de chaque côté du portail, dont on peut admirer encore les moulures délicates. Au-delà du transept, le chœur était composé d'une travée ; une abside, à pans coupés, éclairée par trois fenêtres à lancettes, formait le sanctuaire.

Deux chapelles carrées, parallèles à la travée du chœur, étaient pratiquées dans les parois orientales de chaque croisillon, disposition qu'on rencontre fréquemment dans les églises des Cisterciens ; une piscine, à double bassin et à jour, établissait une communication entre les chapelles.

On sait le rôle important que le symbolisme chrétien remplissait dans ce siècle de foi : nous pouvons penser que ces quatre chapelles, qui accompagnaient l'abside centrale, étaient, dans l'intention de l'architecte, la figure des quatre évangélistes, puisant leurs lumières à la source de toute vérité, comme aussi les arcades de communication indiquaient l'unité de doctrine. Une basilique du treizième siècle est un poème tout entier.

Parmi les populations du voisinage qui se rendaient avec empressement à Notre-Dame de l'Épeau, on remarquait surtout les habitants de Donzy ; de temps immémorial, ils reconnaissaient Marie pour leur patronne, ils profitaient de toutes les circonstances pour satisfaire leur tendre dévotion. Maintenant encore, quoique le monastère de l'Épeau n'offre plus qu'un monceau de ruines,

du milieu desquelles on voit se dresser quelques piliers, surmontés de leurs arcades, et les deux chapelles du croisillon septentrional avec leurs autels, c'est là que, plusieurs fois dans l'année, les habitants de Donzy vont en pèlerinage, soit lorsqu'on y conduit la procession des Rogations, soit lorsqu'on y célèbre la fête de l'ancienne paroisse de Bagneaux<sup>1</sup>, maintenant réunie à Donzy, soit enfin au jour de l'Annonciation. Les offices de Donzy ne permettent pas en ce jour d'aller y chanter la messe; mais, le soir, la population tout entière de la ville se rend à Notre-Dame de l'Épeau; chacun y fait sa prière et allume sa chandelle devant l'autel. — Pourquoi ne consignerions-nous pas ici une croyance populaire qui contribue à augmenter la foule des pèlerins? Les jeunes filles sont persuadées qu'en ce jour elles peuvent obtenir de Notre-Dame de l'Épeau un bon mari, mais il faut qu'elles soient assez heureuses pour rencontrer une dalle merveilleuse que personne ne peut leur indiquer, et qu'elles fassent sur cette dalle une fervente prière. La prière est fervente, on ne saurait en douter, mais on ne rencontre pas toujours la bonne dalle.

Si on se donnait la peine de dépouiller les croyances populaires de ce qu'elles peuvent avoir d'exagéré et de superstitieux, on finirait par comprendre qu'elles ont un fondement historique, ou au moins rationnel. Hervé IV et Mahaut, son épouse, avaient, pendant les premières années de leur mariage, la conscience agitée par les remords; comme le bonheur et le remords ne sauraient habiter le même toit, malgré leurs richesses et leur puissance, ils étaient malheureux. Cependant Dieu toucha leur cœur, ils firent cesser la cause de leur malheur; Notre-Dame de l'Épeau fut élevée tout à la fois comme le monument de l'expiation et le gage de la reconnaissance; la paix était rentrée dans le cœur des deux époux. Ne nous étonnons plus qu'on vienne invoquer Notre-Dame de l'Épeau pour obtenir un heureux mariage.

Racontons ici l'histoire d'Hervé et de Mahaut :

<sup>1</sup> Saint-Pierre-ès-liens.



Pierre de Courtenay avait déclaré la guerre à Hervé de Donzy, au sujet du comté de Gien, sur lequel le comte de Nevers prétendait avoir des droits; Hervé refusa de reconnaître ses prétentions, et bientôt l'un et l'autre, à la tête de leurs vassaux qu'ils avaient réunis, se livrèrent bataille auprès de Saint-Laurent-l'Abbaye, entre Cosne et Donzy. L'armée de Pierre de Courtenay fut vaincue, et lui-même, arrêté par Hervé, fut retenu comme prisonnier au château de Donzy. Philippe-Auguste désirait délivrer son parent et le rendre à la liberté, mais il avait intérêt à ménager le baron de Donzy, qui était un foudre de guerre, *hostium tempestas assidua*, dit la *Chronique de Tours*. Il essaya donc de conduire cette affaire avec habileté. Hervé posa ses conditions, qu'on fut obligé d'accepter; il rendit la liberté à son prisonnier, mais celui-ci devait lui donner Mahaut, sa fille unique, en mariage, le comté de Nevers pour dot, avec la certitude de posséder plus tard le comté d'Auxerre. On se résigna à accepter ces conditions, et le mariage fut célébré.

A cette époque, l'Eglise avait maintenu jusqu'au septième degré les empêchements de parenté, afin d'étendre davantage la charité, dans ces temps de discorde et de guerres presque continuelles. Hervé et Mahaut se trouvaient parents à un de ces degrés prohibés, et cependant ils avaient contracté mariage, sans avoir obtenu la dispense nécessaire. Depuis neuf ans ils étaient ensemble, quand enfin, ne pouvant plus résister aux reproches de leur conscience, ils s'adressèrent au Souverain-Pontife pour faire valider leur union. Celui-ci consentit à lever l'empêchement, mais à condition qu'Hervé construirait trois monastères sur ses terres; telle fut l'origine des monastères de l'Epeau et de Vielmanay, et de la chartreuse de Bellary. Hervé commença par construire, en 1209, l'abbaye de l'Epeau; mais l'acte de fondation n'est que de 1214. Il y appela des religieux de l'ordre du Val-des-Choux, et de suite l'Epeau devint comme une maison-mère, qui produisit, dans le même siècle, le prieuré de Réveillon, dans la paroisse d'Entrains, et celui de

Plain-Marchais, au diocèse d'Auxerre. Plus tard, le prieuré de Beaulieu, dans le voisinage de Clamecy, devint aussi une de ses dépendances <sup>1</sup>.

Ce magnifique monastère éprouva, en 1569, le sort des autres établissements religieux des environs de Donzy; il fut entièrement ruiné, et l'église de Notre-Dame fut incendiée. Dans une des chapelles dont nous avons parlé plus haut, on retrouve un autel primitif : c'est une table de deux mètres environ de longueur sur un mètre de profondeur, taillée en chanfrein sur les bords et faisant saillie sur le carré de la maçonnerie qui lui sert de support. Cette maçonnerie laisse, sous la table d'autel, un vide considérable; une ouverture de quarante centimètres carrés, pratiquée sur le devant, au centre de l'autel, laisse voir le vide intérieur. L'autel n'était donc qu'un véritable tombeau qui renfermait le corps d'un saint, ou au moins un énorme reliquaire, contenant une relique insigne. Des traces de ferrements scellés dans la pierre de l'ouverture, prouvent qu'il y avait une grille de fer qui fermait le tombeau; on évitait ainsi de donner lieu à de pieux larcins. Maintenant, le tombeau est vide; on n'y trouve plus que quelques fragments de matière de cloche, tristes débris de l'incendie de 1569.

26 MARS.

## MORT DE M. LITAUD,

MODÈLE DES ECCLÉSIASTIQUES ET PÈRE DES PAUVRES.

Tels sont les titres glorieux que le Père Maillard de la compagnie de Jésus donnait, en 1687, à un prêtre, mort dans la ville de Nevers, en odeur de sainteté.

Né à Saint-Pierre-le-Moutier, le 2 février 1590, il reçut sur

<sup>1</sup> Notice des monastères du diocèse d'Auxerre.

les fonts sacrés le prénom d'Étienne. M. Litaud, son père, avocat renommé, se faisait remarquer surtout par sa charité pour les pauvres et par sa tendre piété. Il avait épousé Marie Pachot, veuve en premières noces de M. André, conseiller du roi et garde-des-sceaux du présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier. Cette dame ne le cédait en rien à son nouvel époux, soit du côté de la piété, soit du côté de la charité. Elle eut deux enfants de ce second mariage : Charles, qui s'engagea dans la magistrature, et Étienne, dont nous allons écrire la vie.

Ces enfants, avec de tels parents, ne pouvaient manquer de faire de grands progrès dans la vertu. Étienne fit ses humanités chez les Pères jésuites de Bourges, et sa philosophie au collège de Moulins, qui était aussi sous leur direction. Il étudia ensuite en droit, soit à Paris, soit à Bourges. On a remarqué que pendant le cours de ses études, il se faisait aimer de tous ses condisciples. Il avait le talent d'apaiser toutes les querelles et de rétablir promptement la paix. Quelquefois Dieu permet que des âmes privilégiées l'oublient un instant ; c'est ce qui arriva au jeune Litaud, la dernière année de ses études. Entraîné par le mauvais exemple, il vécut dans une indifférence complète de ses devoirs, et abandonna les sacrements. Plus tard, il ne parlait de cette période de sa vie qu'en versant des larmes bien amères.

Quand il eut quitté Bourges, Dieu lui inspira le dégoût de la vie toute mondaine qu'il avait menée, et la mort de sa mère acheva sa conversion.

M. Litaud, son père, crut que l'intérêt de sa famille exigeait qu'il pensât à un second mariage ; il épousa une riche héritière, veuve de M. Rapine de Boisvert, de Nevers, et qui n'avait qu'une fille déjà en âge d'être mariée. Après son mariage, il vint habiter Nevers avec ses enfants ; il voulait que son fils Étienne épousât M<sup>lle</sup> Rapine de Boisvert. Ce fut alors que le jeune homme, qui depuis long-temps pensait à l'état ecclésiastique, se prononça avec énergie ; sa vocation avait été épurée par de longs combats intérieurs.

Il se sentait porté à entrer dans quelque ordre religieux, mais par suite des douleurs continuelles de tête et d'estomac qu'il éprouvait, il dut se contenter d'embrasser l'état ecclésiastique.

Il alla faire son cours de théologie, sous les Pères jésuites, à La Flèche. Obligé de s'établir dans une chambre particulière, il s'associa un nommé Percheron, d'Auxerre, qui plus tard devint official et vicaire général de ce diocèse.

Les deux amis passaient la plus grande partie des dimanches et des jours de fête à visiter les malades, les prisonniers et les indigents pour leur distribuer des aumônes. On a vu plusieurs fois, à cette époque, le jeune Litaud faire passer, par la fenêtre de sa chambre, les draps et les couvertures de son lit à des pauvres qui lui demandaient l'aumône. Quant au temps des vacances, que bien des jeunes gens emploient d'une manière si futile, il le consacrait à de pieux pèlerinages.

Voulant, avant même l'époque de son sous-diaconat, s'offrir tout entier à Dieu, il fit vœu de chasteté, le jour de l'*Immaculée Conception de la Sainte Vierge*. Ayant obtenu un démissoire de M<sup>re</sup> Eustache du Lys, qui venait de prendre possession du siège de Nevers, il alla se présenter à M<sup>re</sup> de Beaumanoir, évêque du Mans, qui lui conféra les ordres sacrés.

Ordonné prêtre, M. Litaud se prépara par la retraite, la prière et le jeûne à la célébration de sa première messe. Ce fut le 2 juillet 1613, fête de la Visitation de la Sainte Vierge, qu'il monta pour la première fois à l'autel. Pendant le saint sacrifice, sa ferveur fut celle d'un séraphin; cette ferveur, qui quelquefois diminue avec le temps, n'a fait, chez M. Litaud, que s'accroître jusqu'à la fin de sa vie.

De retour à Nevers, ses infirmités augmentèrent à un tel point, que toute la science médicale ne put lui procurer aucun soulagement. Cependant il n'abandonnait pas pour cela ses saints exercices. S'étant rendu à Paris, Dieu lui inspira la pensée d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire de Jésus, que M. de Bérulle, depuis cardinal, venait de fonder. Son désir était de se

perfectionner dans l'esprit ecclésiastique, et de suivre un état de vie plus parfait. M. de Bérulle, qui déjà connaissait son mérite, le reçut avec empressement. Bientôt, par ses vertus, il devint le modèle et l'édification de toute la communauté.

Malgré sa jeunesse, il fut mis à la tête de la maison de l'Oratoire, située au faubourg Saint-Jacques; puis envoyé à Lyon, comme supérieur d'un nouvel établissement qui venait d'y être fondé; enfin, il fut chargé de la direction de la maison de Clermont, en Auvergne.

La Providence ne permit pas que ce saint prêtre demeurât plus long-temps dans la congrégation de l'Oratoire; ses infirmités, toujours croissantes, le forcèrent à rentrer dans sa famille. Son père, qui avait de puissants amis, s'empressa de lui procurer des bénéfices; mais il refusa tout, disant que Dieu lui avait donné assez de fortune pour n'avoir pas besoin de ces secours. Il ajouta qu'il avait résolu de consacrer le reste de sa vie à Dieu et au prochain, en remplissant, selon l'étendue de ses forces, les fonctions ecclésiastiques.

Il eut le bonheur d'être lié intimement à saint François de Sales, qui ne tarda pas à apprécier son mérite; il profita d'un voyage que ce saint fit à Moulins, pour avoir avec lui de longues conférences sur la perfection. Plus tard, il alla encore le trouver à Lyon. M. Litand éprouvait de tels sentiments de vénération pour le saint évêque de Genève, qu'il ne pensait jamais à lui sans émotion. Après sa canonisation, il se faisait une joie de célébrer la sainte messe à l'autel qui lui était dédié; ce qu'il fit pendant près de vingt ans, qu'il fut chargé de la confession des visitandines de Nevers.

Mais il ne se contentait pas d'une dévotion stérile, il cherchait à reproduire les vertus qu'il admirait dans l'aimable saint.

M. Litand, dont la modestie était blessée des marques de considération dont on l'entourait à Nevers, avait conçu la pensée de se retirer dans la solitude; cependant, dit l'auteur de sa vie, « le génie des habitants flattait son zèle, et soutenait l'espé-

• rance qu'il avait conçue de gagner des âmes à Dieu ; car il se  
• trouvait dans une ville, où les gens sont d'un naturel franc,  
• généreux, libéral, enclin à la piété ; faciles à recevoir la direction  
• spirituelle qu'on leur donne, et constants dans l'exercice de la  
• vertu. » Il se détermina donc à rester à Nevers. Sa sainteté fit  
une telle impression sur son père qu'il pensa ne pouvoir trouver  
un meilleur guide ; il lui confia donc la direction de son âme et se  
laissa conduire par lui avec la simplicité d'un novice, jusqu'à sa  
mort qui fut celle d'un saint.

Cependant, les religieuses ursulines étaient venues s'établir à  
Nevers, pour l'instruction des jeunes filles, en 1622. M. Litaud  
voulut être leur aumônier et leur confesseur ; fonctions qu'il  
remplit gratuitement pendant plusieurs années. La peste, en  
1628, ayant dévasté leur couvent, de concert avec les Pères  
jésuites du collège, il vint à leur secours pour leur procurer le  
nécessaire ; il vendit même, à cet effet, cent écus, le calice dont il  
se servait. Il portait le même intérêt à la seconde maison que les  
Ursulines fondèrent au faubourg Sainte-Valière, et il leur rendit  
pendant quarante ans des services spirituels et temporels. Il avait  
une telle estime pour ces saintes filles, qu'après avoir contribué  
par ses conseils et par son crédit à les fonder à Saint-Pierre-le-  
Moutier, il leur fit don d'un calice d'argent et de tous les orne-  
ments de sa chapelle.

Un chanoine de Nevers, M. Anstry, avait voulu résigner en  
faveur de M. Litaud, mais celui-ci refusa ; il n'en fut pas de même,  
quand les habitants de Nevers le pressèrent d'accepter la cure de  
l'hôpital Saint-Didier, qui était vacante. Cette modeste position  
lui offrait le moyen de vivre avec les pauvres, de secourir les  
pauvres, d'évangéliser les pauvres ; c'était toute son ambition. Il  
devint un véritable apôtre dans cette maison ; où on ne tarda pas  
à voir fleurir la vertu à la place des vices qui la désolaient naguère.  
Il savait communiquer, surtout aux mourants, la piété qui l'ani-  
mait ; il demeurait avec eux nuit et jour, et ne les quittait que  
lorsqu'ils avaient rendu le dernier soupir.

Comme on lui offrait l'archidiaconat d'Auxerre, il répondit qu'il ne recherchait d'autre honneur que celui de continuer à servir les pauvres.

Un jour un voleur lui ayant enlevé son manteau, il s'empressa de lui fournir les moyens de s'évader, afin qu'il ne fût pas arrêté par la justice.

Par suite des fatigues de son ministère, il fut atteint d'une esquinancie qui le mit aux portes du tombeau; on désespérait de le sauver, quand le Père recteur du collège vint le voir, pour l'exhorter à offrir à Dieu son sacrifice; il était accompagné d'un jeune religieux, le Père Bernière, à qui Dieu accordait des faveurs extraordinaires à cause de sa sainteté.

Pendant qu'il était à prier au pied du lit de M. Litaud, il aperçut un ange qui dissipait le mal. De retour au collège, le Père recteur lui dit que ce saint prêtre mourrait bientôt. — Non, mon Père, répondit le jeune religieux, il ne mourra pas cette fois. — Et pourquoi? — J'ai vu un ange le guérir.

En effet, le malade fut guéri au moment où on y pensait le moins; M. Litaud racontait lui-même ce fait pour exalter la vertu du Père Bernière.

Cependant sa santé s'était affaiblie au point que les médecins déclarèrent qu'il devait renoncer à ses fonctions; il se soumit à leur décision, pensant que c'était la volonté de Dieu. M. le doyen et MM. les échevins de Nevers, directeurs de l'hôpital, avaient tant de confiance en lui qu'ils le laissèrent libre de désigner son successeur; et, dans le choix qu'il fit, on reconnut la sagesse du pieux aumônier.

Ayant éprouvé quelque amélioration dans sa santé, il voulut se remettre au travail.

Les religieuses de la Visitation, en apprenant tout le bien qu'il avait fait aux Carmélites, comme confesseur ordinaire de cette maison, le prièrent de leur rendre le même service<sup>1</sup>, mais il

<sup>1</sup> Nous avons vu plus haut qu'il était déjà leur confesseur, mais extraordinaire.

ne fallut rien moins pour le décider que l'autorité de M<sup>r</sup> Eustache de Chéry, évêque de Nevers, et l'ordre de son confesseur; il se regardait comme indigne de remplir cette fonction. Enfin, atteint de surdité, il fut obligé de renoncer à ce genre de ministère, qu'il reprenait toutefois de temps à autre, car cette infirmité n'avait pas toujours le même degré d'intensité.

Cependant son amour pour les pauvres allait toujours en augmentant, et tous les habitants de la ville, laïques et ecclésiastiques, l'avaient constitué comme le grand aumônier de Nevers, et déposaient entre ses mains les fonds qu'ils destinaient aux pauvres. Désirant leur procurer de plus grands secours, il détermina les échevins et les principaux habitants à fonder l'hôpital général.

Il est impossible de vivre dans la société d'un saint sans participer à sa sainteté; M. Litaud communiquait à ceux qui l'entouraient les sentiments dont il était lui-même pénétré; Jean Le Moine, son serviteur, avait essayé de pratiquer les vertus qu'il avait si souvent admirées dans son maître, et il était arrivé au point de les reproduire; l'amour des pauvres surtout fut sa vertu favorite; s'il recevait ses gages, c'était pour les distribuer aux malheureux. Aussi, quand il vint à mourir, il ne fallut, pour consoler M. Litaud, rien moins que sa résignation absolue à la volonté de Dieu.

Il devait le suivre de près, car ses forces s'affaiblissaient de jour en jour. Il comprit que sa fin approchait, et désirant mourir au milieu des pauvres, qu'il pouvait appeler sa chère famille, il demanda une chambre à l'hôpital de Saint-Didier, où il se fit transporter.

Il fut, pendant sa maladie, un sujet d'édification pour tous ceux qui l'entouraient, par sa patience, sa tendre piété et son humilité profonde. Après avoir reçu les derniers sacrements, il semblait qu'il n'était déjà plus sur la terre, il éprouvait comme un avant-goût du bonheur du ciel. On croit que Dieu lui avait fait connaître le moment de sa mort; souvent il demandait si le



jour des Rameaux n'arriverait pas bientôt ; et, à mesure que ce jour approchait, il manifestait sa joie. Ce fut, en effet, le 26 mars, dimanche des Rameaux, 1684, qu'il rendit son âme à Dieu, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Sa mort fut pour la ville de Nevers, un deuil public, et cependant on éprouvait de la joie en pensant que c'était un nouveau protecteur, qui, du haut du ciel, veillait sur cette cité. On était tellement convaincu de sa sainteté, que chacun s'empressa de se procurer quelque objet qui lui eût appartenu. Heureux ceux qui pouvaient posséder de ses cheveux, des morceaux de ses vêtements ; on alla jusqu'à rompre ses meubles pour s'en partager les morceaux comme des reliques.

A la nouvelle de sa mort, le chapitre se réunit et décida qu'on lui rendrait les mêmes honneurs qu'on rendait aux chanoines et même aux évêques décédés ; toutes les cloches se firent entendre, et les chanoines se rendirent en corps à l'enterrement de ce saint prêtre. Tous les curés et les autres prêtres de la ville, qui s'étaient fait un honneur de le soigner pendant sa maladie, ne manquèrent pas d'assister à ses funérailles ; au reste la ville tout entière et même les habitants des environs s'y étaient rendus, les marchands avaient fermé leurs magasins, les artisans avaient suspendu leurs travaux, les écoles étaient vacantes, et les magistrats étaient les premiers à témoigner la vénération qu'ils avaient pour le défunt. L'auteur de sa vie dit qu'il y avait plus de vingt mille personnes à son convoi, et que le bruit était tel qu'on n'entendait plus le son des cloches. Les pauvres surtout faisaient entendre leurs tristes lamentations, ils déploraient la mort de leur bien-facteur ; les veuves et les orphelins pleuraient leur protecteur et leur père : *Nous avons tout perdu !*

On voulut observer strictement ses intentions ; il avait demandé à être inhumé dans le cimetière de l'hôpital, au milieu des pauvres, auprès de son cher serviteur Jean Le Moine ; il avait de plus, par humilité, sollicité avec instance, la faveur d'être enterré sous l'égoût de la chapelle Saint-Joseph, ne s'estimant

pas digne d'être inhumé dans l'église, comme c'était alors l'usage, principalement pour les prêtres.

En revenant de la cérémonie funèbre, chacun disait : *C'est un saint et un grand saint auprès de Dieu*. Pendant long-temps, on ne s'entretint à Nevers que de ses vertus ; chacun se plaisait à parler du pouvoir dont il jouissait, même pendant sa vie, auprès du Tout-Puissant.

Il a été établi de la manière la plus authentique que, dans plusieurs circonstances, il avait annoncé avec précision ce qui devait arriver dans l'avenir ; que souvent Dieu lui avait manifesté ce qui se passait dans les âmes de ceux qui venaient le consulter pour leur avancement spirituel.

M. de Villeadien, prêtre de Nevers, a certifié que, passant un jour dans la rue du Rivage, devant la maison d'un pauvre que visitait M. Litaud, il aperçut dans cette maison une vive lumière ; et quand le saint prêtre sortit, il fut frappé d'étonnement en le voyant environné de rayons lumineux si éclatants qu'il ne pouvait le fixer.

Après sa mort, un grand nombre de personnes atteintes de maladies incurables furent guéries par son intercession ou l'attouchement de ses reliques ; on cite entre autres deux ursulines de Nevers qui éprouvèrent dans de graves maladies l'effet de son pouvoir dans le ciel.

Le Père Maillard dit qu'au moment où il écrivait sa vie, trois ans après sa mort, le concours qui avait lieu à son tombeau, *était un témoignage public de l'opinion que tout le monde avait de sa sainteté*.

---

27 MARS.

## SAINT ROMULE,

ABBÉ DE SAISSEY-LES-BOIS.

Saint Romule était abbé de Saint-Baudèle, près de Nîmes, au commencement du huitième siècle. Vers l'an 720, voulant se

soustraire aux excursions des Sarrazins, qui alors dévastaient le midi de la France, il prit la résolution d'abandonner la vallée environnée de montagnes dans laquelle son monastère était bâti, et de se retirer avec ses moines dans un pays moins exposé aux attaques des barbares. Avant de partir, il fit placer dans un cercueil de plomb le corps de saint Baudèle, dont il eut soin sans doute de conserver quelques ossements; puis, pour le soustraire aux profanations, il le déposa dans une fosse profonde qu'il avait fait pratiquer. Il partit ensuite, à la garde de Dieu, cherchant dans le centre de la France une terre hospitalière, où il pût, avec ses religieux, au nombre de quatre-vingts, construire un nouveau monastère <sup>1</sup>.

Ils firent sans doute plusieurs haltes dans leur pérégrination, et c'est ce qui nous explique comment le culte de leur saint patron se trouve établi dans un grand nombre d'endroits. Ils s'arrêtèrent, entre autres lieux, à Beaune, en Bourgogne, où ils demeurèrent quelque temps; on y éleva à cette occasion une chapelle, qui devint, pendant long-temps, la seule église paroissiale de cette localité, et qui reçut une portion des reliques de saint Baudèle. Ces saintes reliques étaient portées en procession le 20 mai, jour de la fête du saint <sup>2</sup>.

On ignore le temps que ces religieux demeurèrent à Beaune, mais il paraît que ce lieu ne leur convenait pas, puisqu'ils le quittèrent pour chercher un asile dans le Donziais. Comme nous trouvons, sur la route qu'ils durent parcourir avant d'arriver à Saissy-les-Bois, une paroisse placée sous l'invocation du saint martyr de Nîmes, Parigny-la-Rose, dans le voisinage de Varzy, il est à croire que saint Romule et ses compagnons s'y seront arrêtés quelques instants. Quoi qu'il en soit, ils arrivèrent à Saissy-les-Bois, où ils trouvèrent un ancien monastère, qui peut-être leur rappelait celui qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Placé dans un vallon, environné de hautes collines, et arrosé par

<sup>1</sup> *Gallia christiana; De veteribus monasteriis ecclesie nemausensis.*

<sup>2</sup> *Histoire de Beaune*, par M. l'abbé Gandelot.

les fraîches eaux de la Talvanne, cet endroit leur offrait tout ce qu'ils pouvaient désirer.

D'après les chroniques de l'ancien diocèse d'Auxerre, Clotaire et Ingonde son épouse avaient abandonné ce vallon à un évêque d'Auxerre, en y mettant pour condition qu'il retournerait à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, après la mort de l'évêque. On y établit un monastère dont il est parlé dans les statuts de saint Aunaire et dans ceux de saint Tétrice. Ce furent sans doute les moines de Saint-Germain qui autorisèrent saint Romule à s'y fixer.

Saint Romule s'empessa de construire immédiatement une église en l'honneur de saint Baudèle, mais il n'eut pas la consolation de la voir terminée; ce furent Odon et Waloo, ses successeurs, qui continuèrent l'œuvre qu'il avait commencée.

On ignore l'année de la mort de saint Romule. Il est probable que son corps reposa dans le monastère qu'il avait fondé. Ses reliques furent sans doute perdues, soit lors du pillage de ce monastère par les Normands, vers 912, soit en 1569, quand les protestants ravagèrent les environs de Donzy <sup>1</sup>.

---

31 MARS.

### DÉDICACE DE LA CATHÉDRALE DE NEVERS.

Il est probable que la cathédrale de Nevers a eu plusieurs consécérations, puisqu'elle a été plusieurs fois reconstruite; mais les chroniques locales ne font mention que de la dernière dédicace qui a eu lieu le 31 mars 1334.

Rappelons en peu de mots les vicissitudes auxquelles elle a été soumise depuis l'établissement du siège. La cathédrale de saint Enlade fut remplacée au commencement du neuvième siècle par

<sup>1</sup> Voir, pour compléter ce qui regarde ce monastère, ce que nous disons sur le culte de saint Baudèle, au 20 mai.

celle que saint Jérôme éleva sur les anciennes fondations ; au siècle suivant, Atton, un des successeurs de saint Jérôme, entreprit une nouvelle construction. Hugues II, évêque de Nevers, se vit dans la nécessité de reconstruire son église au commencement du onzième siècle, et le douzième siècle imprima aussi son caractère sur cet édifice. Enfin, au treizième siècle, la vieille cathédrale romane céda sa place à la basilique ogivale ; on eut soin cependant de conserver la crypte, la chapelle de Sainte-Julitte et d'importantes substructions dans le transept occidental, magnifique spécimen de ce que savaient faire nos architectes nivernais aux siècles précédents.

La basilique, commencée par Guillaume de Saint-Lazare, au commencement du treizième siècle, dut éprouver un temps d'arrêt dans sa construction, ou peut-être fut-elle en partie détruite par l'incendie de 1308.

En 1329, elle n'était pas encore consacrée ; l'évêque Bertrand, en montant sur le siège épiscopal de Nevers, désirait avec ardeur que cette imposante cérémonie eût lieu sous son épiscopat ; il paraît que les travaux n'étaient pas encore assez avancés pour qu'on pût faire cette dédicace. Trois ans après, le 24 mars 1331, Bertrand, retenu malade à son château de Prémery, écrivit à tous les patriarches, primats, archevêques, évêques, les priant de commettre l'un d'eux pour consacrer la cathédrale de Nevers <sup>1</sup>. On lira avec intérêt la traduction de cette circulaire.

« *A tous les Révérends Pères en Jésus-Christ, patriarches, primats,*  
 » *archevêques, évêques, unis au siège apostolique par les liens*  
 » *d'un seul amour et d'une même foi,*

» BERTRAND, par la permission de Dieu, évêque de Nevers,  
 » charité sincère en Notre Seigneur, et pour lui accueil bien-  
 » veillant ;

<sup>1</sup> Dans la *Monographie de la Cathédrale de Nevers*, page 113, nous avons dit, avec Parmentier, que cette circulaire fut aussi adressée au pape ; l'original, qui a été découvert depuis, prouve qu'il y a erreur sur ce point.

• Comme notre église de Nevers aurait besoin d'être consacrée,  
• afin qu'on pût y célébrer avec des grâces plus abondantes  
• les louanges du Seigneur, et y obtenir plus sûrement le pardon  
• de ses fautes ; et qu'il nous est impossible, pour le moment, de  
• procéder à cette cérémonie, selon le vœu ardent de notre cœur,  
• puisque la maladie nous rend incapable de remplir nos fonctions  
• saintes ; nous venons vous supplier humblement, Révérends  
• Pères, de déléguer celui d'entre vous qui sera réclamé en notre  
• nom par nos envoyés, pour consacrer ladite église avec les cé-  
• rémonies accoutumées, et nous vous donnons à tous en général,  
• et à chacun de vous en particulier, pleine et entière permission  
• pour cette consécration.

• Donné en notre château de Prémery, sous notre sceau,  
• l'an 1331, au mois de mars, la veille de l'Annonciation. »

Le 27 mars, il donna pouvoir à Pierre de La Palu, de l'ordre des frères prêcheurs, patriarche de Jérusalem, d'exercer les fonctions épiscopales dans tout le diocèse de Nevers.

Le 31 du même mois, en vertu de ces pouvoirs à lui conférés, le patriarche de Jérusalem fit la dédicace de la cathédrale de Nevers, avec les cérémonies d'usage ; accorda les indulgences usitées dans cette circonstance, et en dressa le procès-verbal <sup>1</sup>. Le 21 octobre suivant, l'évêque de Nevers, toujours retenu à Prémery, confirma tout ce qu'avait fait Pierre de La Palu, et ordonna qu'à l'avenir on ferait tous les ans mémoire de cette dédicace ; mais il voulut que cette solennité se célébrât le 27 octobre, fête de la Susception du bras de Saint-Cyr <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ce procès-verbal est aux archives de la préfecture de la Nièvre.

<sup>2</sup> PARMENTIER, *Histoire manuscrite des Evêques de Nevers*.



## AVRIL.

---

3 AVRIL.

### CONSECRATION DU MAITRE-AUTEL

DE L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE DE NEVERS.

Nous parlerons au 13 décembre de la dédicace de l'église de Saint-Étienne de Nevers, qui eut lieu en 1097, par saint Yves de Chartres ; l'autel avait été plusieurs fois remplacé, et, en dernier lieu, par une masse de pierres, peu en rapport avec le style si majestueux et si grave de cette église, lorsqu'en 1856, le conseil de fabrique résolut de faire exécuter un autel dont les formes eussent quelque analogie avec les caractères architectoniques de cet édifice.

Le nouvel autel fut achevé et placé à la fin de mars 1857, et, le 3 avril suivant, fête de la Compassion de la très-sainte Vierge, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, le consacra avec les cérémonies ordinaires ; le prélat déposa dans le tombeau des reliques de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs, apôtres du Sénonais, et célébra les saints mystères sur l'autel qu'il venait de consacrer.

5 AVRIL.

## SAINT VINCENT-FERRIER.

Saint Vincent-Ferrier naquit à Valence, en Espagne, le 23 janvier 1357. Son père et sa mère étaient fort recommandable par leur piété et par leur amour pour les pauvres. Dieu les récompensa en leur donnant des enfants qui marchèrent sur leurs traces, et dont deux rendirent à l'Église de grands services; Boniface, qui mourut général des Chartreux, et Vincent, l'apôtre du quatorzième siècle.

Vincent, encore jeune, se fit remarquer par son amour pour la pénitence, par une tendre dévotion à Jésus-Christ et à sa sainte mère, et par sa charité pour les pauvres. Il était heureux de pouvoir leur distribuer les aumônes que ses parents leur destinaient.

Après avoir terminé son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude de la théologie, n'ayant pas encore atteint sa quinzième année. Plus tard, il se détermina à prendre l'habit religieux chez les Dominicains, où il devint bientôt un modèle accompli.

A l'âge de vingt-quatre ans, tout en s'occupant d'enseigner la philosophie à Barcelone, il se livrait au ministère de la prédication, et il produisit dans cette ville de merveilleux fruits, surtout pendant que la famine l'affligeait.

De Barcelone, il fut envoyé à Lérida, en Catalogne, où il reçut le bonnet de docteur, en 1384, des mains du cardinal Pierre de Lune, légat du pape Clément VII. Le clergé et le peuple de Valence, avides de l'entendre, le réclamèrent, et il fut obligé de retourner dans sa patrie.

Au milieu de ses travaux, les tentations ne lui manquèrent pas, mais elles ne firent qu'accroître et épurer sa vertu.

Pierre de Lune quitta l'Espagne pour se rendre comme légat à la cour de France; il voulut que Vincent l'accompagnât dans sa



nouvelle légation. Notre saint y consentit, et profita du temps qu'il passa en France pour travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des pécheurs.

Après la mort de Clément VII, Pierre de Lune fut élu pape par les Espagnols et les Français, et prit le nom de Benoît XIII. Aussitôt après son élection, il appela Vincent à Avignon, et le fit maître du sacré palais. N'ayant pu déterminer Benoît à mettre fin au schisme, Vincent se retira dans un couvent de son ordre à Avignon, et se livra de nouveau à la prédication. Cependant, Benoît lui offrit des évêchés et même le chapeau de cardinal; notre saint refusa tout, et demanda pour toute faveur le titre de missionnaire apostolique, ce qui lui fut accordé. Le pape y ajouta ceux de légat et de vicaire du saint-siège.

Dès-lors, sa réputation devint presque européenne; après avoir évangélisé avec le plus grand succès toutes les provinces de l'Espagne, sauf la Galice, et ramené à Dieu un nombre considérable de juifs, de mahométans, d'hérétiques et de schismatiques, il vint en France, s'arrêta dans le Languedoc, le Dauphiné, la Provence; de là, passa en Italie, parcourut en apôtre les côtes de Gènes, la Lombardie, le Piémont et la Savoie; puis, il alla exercer le même ministère dans l'Allemagne et dans la Flandre.

Henri IV, roi d'Angleterre, réclama le zèle du saint missionnaire qui traversa la mer, et alla prêcher dans les principales villes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; il revint en France, et parcourut tout le pays depuis la Picardie jusqu'à la Gascogne.

L'ignorance et la corruption étaient à leur comble; il ne fallait rien moins que le talent et le zèle de Vincent, pour arrêter le torrent de vices qui débordait de toutes parts. On ne sait comment il a pu suffire à tant de travaux, comment il a pu résister à tant de peines. En 1403, après avoir parcouru en apôtre la Suisse et le Piémont, il revint en France, et passa ensuite en Flandre en 1405; de là, il fit un second voyage en Angleterre en 1406. Les deux années suivantes furent consacrées à de nou-

velles missions dans le Poitou, la Gascogne, la Provence et l'Auvergne.

Le roi des Maures de Grenade, en Espagne, témoigna le désir de voir un homme aussi extraordinaire. Le saint crut devoir se rendre à cette invitation, qui lui offrait un moyen de gagner des âmes à Dieu ; il fut assez heureux dans cette circonstance pour convertir à la foi un certain nombre de mahométans. L'Aragon et la Catalogne furent de nouveau le théâtre de son zèle. En 1440, il se rendit à Pise, à Sienne, à Florence, à Lucques ; et l'année suivante, il évangélisait les royaumes de Castille, de Léon, de Murcie, d'Andalousie, des Asturies et plusieurs autres contrées. Un grand nombre de juifs, touchés de ses prédications, ouvrirent les yeux à la lumière de la foi.

Partout il employait son influence à rétablir la paix dans les provinces et entre les seigneurs particuliers.

La vénération que les évêques avaient pour Vincent porta les pères du concile de Constance à députer le cardinal Hannibaldi pour aller le consulter à Dijon, où il prêchait alors.

De la Bourgogne, le saint passa dans le Berri, et Bourges fut le principal théâtre de son zèle ; de là, il se transportait dans les pays voisins. Nevers eut le bonheur de le recevoir dans ses murs avec douze de ses compagnons. Il y arriva vers le 20 novembre 1447, et y demeura jusqu'au 30 du même mois. Il logeait à l'Hôtel-Dieu. Tous les jours, à l'issue d'une grand'messe, Vincent adressait la parole au peuple de Nevers qui se pressait pour l'entendre. L'affluence était telle, que les églises n'étaient pas assez vastes pour contenir tout le monde. Les échevins furent obligés de faire dresser un échafaud sur la place Saint-Didier. Déjà, Vincent était honoré comme un saint ; tous les jours on allait le chercher à l'Hôtel-Dieu, et on le conduisait, au milieu de torches allumées, jusqu'au lieu où il devait prêcher.

Les habitants de Nevers avaient envoyé jusqu'à La Palisse une députation pour l'accompagner ; quand il eut terminé sa mission, ils le firent conduire en Bretagne avec toute sa suite, aux frais

de la ville ; ils donnèrent aussi à ses compagnons les habillements qui pouvaient leur être nécessaires <sup>1</sup>.

Il paraît, d'après les archives de Decize, qu'avant de partir pour la Bretagne, saint Vincent-Ferrier aurait entrepris un autre voyage, au retour duquel les habitants de Nevers l'auraient fait conduire au lieu de sa destination. Il termine, en effet, sa mission de Nevers, le 30 novembre, et nous le voyons à Decize le 9 décembre suivant. « M<sup>r</sup> Vincent-Ferrier, Espagnol, jouissant d'une  
 • grande réputation de vertu et de sainteté, voyageait en France.  
 • Les habitants de Decize, ayant appris qu'il était de passage à  
 • Bourbon-Lancy, envoyèrent vers lui Hugues Paliseau, pour le  
 • prier de venir honorer leur ville de sa présence ; le saint  
 • accepta, et arriva à Decize le 9 décembre ; il y fut reçu avec  
 • honneur, et logea chez noble Henri Basserand, seigneur de  
 • Germancy. On dressa une chapelle où l'illustre hôte dit la  
 • messe ; ensuite, on le conduisit à Nevers dans un bateau  
 • couvert <sup>2</sup>. »

Tours, Angers et Nantes, qui se trouvaient sur sa route, furent témoins de son zèle et de ses miracles.

Arrivé à Vannes, où l'attendait le duc de Bretagne qui l'avait demandé, il y prêcha pendant la dernière quinzaine du carême, et alla ensuite exercer le même ministère de la parole par toute la Bretagne ; puis, passa en Normandie, à la sollicitation d'Henri V, roi d'Angleterre.

Ses forces étaient épuisées à la suite de tant de travaux et de voyages si pénibles ; ses compagnons l'engagèrent à reprendre le chemin de son pays ; mais à peine avait-il commencé la route, qu'il sentit qu'il ne pourrait continuer. Il se fit donc conduire à Vannes, où, après dix jours de maladie, il mourut dans les sentiments de la piété la plus tendre, en 1419. Il était âgé de soixante-deux ans.

<sup>1</sup> PARMENTIER, *Histoire manuscrite des Evêques de Nevers*.

<sup>2</sup> Archives de Decize, année 1417.

## SON CULTE.

Après la mort du saint missionnaire, Jeanne de France, duchesse de Bretagne, fille de Charles VI, voulut elle-même lui rendre les dernier devoirs. Il s'opéra des miracles par la vertu de l'eau qui avait servi à laver son corps ; et l'attouchement des objets qui avaient été à l'usage du serviteur de Dieu guérissait les malades. Saint Vincent fut enterré dans la cathédrale de Vannes. Le pape Calixte II le canonisa en 1455, mais la bulle de canonisation ne fut publiée que trois ans plus tard, par Pie II. Son corps fut levé de terre en 1456. Les Espagnols qui désiraient le posséder, résolurent, en 1590, de l'enlever secrètement ; mais, pour prévenir leur dessein, on cacha la châsse qui contenait ses précieuses reliques. On la découvrit en 1637, ce qui donna lieu à une seconde translation.

10 AVRIL.

## DEDICACE DE L'ÉGLISE DE LA NOCLE,

N° 865.

Nous avons dit dans le discours préliminaire<sup>1</sup> que, le plus habituellement, les paroisses rurales se sont formées, à mesure que le défrichement des terres s'opérait ; c'est ce qui fait que, dans notre Nivernais, nous avons tant de paroisses qui reconnaissent comme curés primitifs les moines, ces **grands** défricheurs du moyen-âge. Le patronage des seigneurs laïques a eu souvent la même origine. La charte qui contient le procès-verbal de la dédicace de l'église de La Nocle, la plus ancienne dédicace authentique de ce diocèse, vient confirmer ces observations. Nous allons donner ici la traduction de cette pièce importante :

• Au nom de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Jonas,  
• par la bonté de la Providence divine, évêque d'Autun, nous  
• faisons connaître à tous les fidèles de la sainte Église de Dieu  
• et spécialement à nos successeurs, qu'avec notre autorisation,  
• Tancrade, homme remarquable par ses vertus et son amour  
• pour la religion, de concert avec son épouse Rictrude, femme  
• d'une éminente piété, a fait construire à ses frais un oratoire  
• sur le territoire autunois<sup>1</sup>, dans un hameau nommé La Nocle,  
• lieu jadis couvert d'épaisses forêts, qu'il a défrichées pour en  
• faire des terres labourables et y établir des domaines. Ils ont eu  
• recours à notre sollicitude pastorale, nous priant de consacrer,  
• selon le rit de l'Église, cet oratoire construit par leurs soins,  
• afin qu'on pût y célébrer les saints mystères. Touché de leur  
• piété, et après nous être informé, comme nous le devons, de  
• la dot destinée à cette basilique, nous avons eu l'assurance  
• qu'ils ont fait ce qui dépendait d'eux pour la doter d'une ma-  
• nière convenable, en abandonnant, à cet effet, les biens dont il  
• sera fait mention plus bas. Mais comme la mort les a enlevés de  
• cette vie, avant qu'il nous ait été loisible, vu le temps et les  
• circonstances, de nous rendre à leur louable désir, en consacrant cette basilique, nous n'avons pas voulu qu'ils aient  
• travaillé en vain et que leur espoir ait été trompé. Nous avons  
• résolu d'accomplir, après leur mort, la promesse que nous leur  
• avons faite de leur vivant, profitant de cette circonstance pour  
• exhorter leurs fils à marcher sur les traces de leurs parents, et  
• de se montrer, comme eux, zélés pour le bien de la religion et  
• fidèles dans la pratique des devoirs qu'elle impose; en un mot,  
• de rechercher toujours, avec le secours de la grâce, tout ce qui  
• peut être agréable à Dieu. Ils m'ont assuré que tel était leur  
• plus grand désir, et qu'avec le secours d'En-Haut, ils seraient  
• fidèles à leurs engagements. Alors nous avons consacré, avec  
• les cérémonies accoutumées, le susdit oratoire, le IV des ides

• La Nocle dépendait alors du diocèse d'Autun.

- d'avril, en l'honneur du Dieu tout-puissant, et sous le vocable
- de saint Cyr, célèbre martyr <sup>1</sup>. »

Suivent les engagements contractés par Achard et son frère Achemund, fils de Tancrade, et l'énumération des immeubles qu'ils abandonnent pour le service de l'église.

---

---

13 AVRIL.

### DÉDICACE DE L'ÉGLISE D'ARQUIAN.

Depuis long-temps, l'ancienne église d'Arquian menaçait ruine, à un tel point qu'il n'était plus possible d'y célébrer les saints mystères. Les habitants résolurent de construire une nouvelle église, plus décente, et plus en rapport avec la population toujours croissante. Après bien des difficultés, on vit enfin s'élever une petite basilique à trois nefs. Pour répondre aux vœux des habitants, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, voulut bien la consacrer solennellement. La cérémonie eut lieu le 13 avril 1856, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles.

L'église fut mise sous le vocable de saint Eutrope, évêque de Saintes et martyr, ancien patron de la paroisse. M. Martin (Étienne), alors curé de cette paroisse, avait demandé à M<sup>re</sup> de Villecourt, évêque de La Rochelle, quelque parcelle des reliques de saint Eutrope; il fut assez heureux pour obtenir ce qu'il réclamait. Cette relique fut placée dans l'autel, avec celles de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs et apôtres du Sénonais.

Quand la cérémonie fut terminée, le pontife offrit le saint sacrifice sur le nouvel autel.

<sup>1</sup> *Gallia christiana*, tom. IV. *Instrumenta ecclesiæ æduensis*

---

---

23 AVRIL.

## SAINT GEORGES,

MARTYR.

On sait que les manichéens, comme nous le dirons dans l'histoire de saint Cyr, avaient pris à tâche de falsifier les actes des martyrs, afin de les rendre suspects. La vie de saint Georges avait été défigurée par leurs artifices ; cependant, le cardinal Baronius a travaillé à découvrir la vérité au milieu de leurs récits fabuleux ; c'est lui qui doit nous servir de guide.

Saint Georges naquit en Capadoce, de parents riches et honorés dans le monde, qui le firent instruire dans les principes de la religion chrétienne. Quand il fut en âge de porter les armes, il s'engagea dans les troupes de Dioclétien, et parvint rapidement aux plus hauts postes de l'armée. Cet empereur cruel, voulant commencer ses persécutions contre les chrétiens, prit conseil de ceux qui l'entouraient ; tous, Georges excepté, se rangèrent de l'avis de l'empereur. Il fut facile à Dioclétien de reconnaître que celui qui luttait contre son projet était chrétien ; il chercha à lui faire abjurer sa foi par ses promesses et par ses menaces ; ses efforts furent inutiles, ou plutôt, ce soldat de Jésus-Christ, chercha lui-même à convaincre son prince qu'il devait renoncer aux idoles et adorer celui dont il voulait persécuter les disciples. L'empereur, furieux, le soumit aux plus cruels supplices, mais un ange vint le soutenir et l'encourager. Il le fit conduire ensuite au temple des faux dieux, espérant qu'il l'amènerait à sacrifier ; ses démarches furent vaines : le saint, par le signe de la croix, renversa les idoles. Dioclétien n'en devint que plus furieux ; voyant qu'il ne pouvait gagner ce généreux athlète, il ordonna de lui trancher la tête ; ce qui eut lieu le 23 avril 303.

L'Église d'Orient a placé saint Georges parmi ses martyrs les

plus célèbres. Son culte était déjà très-réandu du temps de Constantin-le-Grand, qui bâtit en son honneur une église dans la Palestine. On prétend que sainte Clotilde eut pour ce saint une dévotion particulière; et saint Germain de Paris fit élever, dans l'église de saint Vincent, une chapelle sous le vocable de saint Georges.

La paroisse de Saint-Parize-le-Châtel, dont l'église actuelle dépendait de l'abbaye de Saint-Patrice, reconnaissait pour patron saint Georges, sous le vocable duquel l'église paroissiale était érigée. On voit des restes de cette ancienne église au domaine qui a conservé le nom du saint.

Saint Georges est aussi le patron de Monceaux, dans le doyenné de Tannay.

On représente ordinairement saint Georges à cheval, en costume de soldat romain, tenant à la main un étendard timbré d'une croix. Son cheval écrase un dragon, et quelquefois le saint lui-même transperce le dragon de sa lance. Cette représentation est symbolique plutôt qu'historique; notre saint a combattu avec courage le dragon de l'idolâtrie <sup>1</sup>.

26 AVRIL.

### DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE TANNAY.

Au commencement du douzième siècle, Fromond, évêque de Nevers, avait érigé en paroisse une chapelle qui existait à Tannay; plus tard, en 1201, les prêtres et les clercs attachés à cette paroisse demandèrent à Gauthier, évêque de Nevers, la permission de s'établir en chapitre, se chargeant de fonder les prébendes de leurs propres biens. Gauthier y consentit, et mit pour condition que le prévôt de la nouvelle collégiale serait choisi parmi les cha-

<sup>1</sup> RIBADENEYRA. *Nouvelles fleurs des Vies des saints.*



noines de Nevers, et que cette élection serait approuvée par le chapitre de la cathédrale. Il fut aussi convenu qu'il leur serait libre d'admettre, dans le principe, trente chanoines, mais que ce nombre devra plus tard être réduit à douze, non compris le prévôt. L'acte est du mois de juillet 1201 <sup>1</sup>.

L'église de Tannay a dû être construite dans cette circonstance; il est facile de le reconnaître, malgré les reconstructions qui ont eu lieu. Le sanctuaire accuse bien les premières années du treizième siècle. M. Bourassé parle d'une inscription incrustée dans la muraille extérieure, au midi de l'église, et qui lui a paru indéchiffrable. Cette inscription n'est que la consignation d'un fait qui avait dû intéresser tout le diocèse de Nevers, et qui avait eu lieu quelques années auparavant, sans doute pendant qu'on s'occupait encore des restaurations de l'église.

ANNO DNI M<sup>o</sup> CC<sup>o</sup> V<sup>o</sup> XII<sup>o</sup>

KL' APLIS INTRAVIT NIVERNENSIS DNS

CL. : PP V †

« L'an 1305, le XII des calendes d'avril (21 mars), fit son entrée à Nevers le seigneur pape Clément V <sup>2</sup>. »

Le 26 avril 1313, Jean de Savigny, évêque de Nevers, put procéder à la consécration solennelle de cette église. Le procès-verbal qui a été dressé à cette occasion existe encore à Tannay; nous allons en donner la traduction :

« A tous ceux qui ces présentes verront, JEAN, par la miséricorde de Dieu, évêque de Nevers, salut éternel en Notre Seigneur. Les basiliques élevées à la gloire de Dieu et en l'hon-

<sup>1</sup> L'original existe encore, il est entre les mains de M. le curé de Tannay, qui a bien voulu nous le communiquer. Il est revêtu de trois sceaux en cire verte : 1<sup>o</sup> celui de Gauthier; 2<sup>o</sup> celui de Guillaume de Saint-Lazare, archidiacre, le même qui remplaça Gauthier dans le cours de la même année, et 3<sup>o</sup> le sceau du chapitre. Les sceaux de l'évêque et du chapitre portent seuls le contre-sceau.

<sup>2</sup> Il n'est pas possible de traduire autrement cette inscription, malgré la difficulté que présente le mot *Nivernensis*.

» neur des saints sont des maisons de prières dans lesquelles sont  
 » implorés les suffrages des bienheureux, par la protection des-  
 » quels les fidèles de Jésus-Christ espèrent obtenir les récom-  
 » penses de l'éternelle félicité. Désirant que l'église de Tannay,  
 » de notre diocèse, construite en l'honneur du très-saint martyr  
 » Léger, soit visitée avec plus de dévotion et de respect, et  
 » que les fidèles soient plus disposés à venir y implorer  
 » avec ferveur le pardon de leurs fautes, nous l'avons consa-  
 » crée en l'honneur du Dieu tout-puissant, de la bienheureuse  
 » Vierge Marie et de tous les Saints, et voulant encore faire  
 » jaillir du trésor de l'Église universelle une source abondante  
 » de grâces, afin que tous ceux qui ont le bonheur de se laisser  
 » guider par la foi de la religion de Jésus-Christ, mettent plus  
 » d'empressement à venir dans ce temple pour rendre à Dieu  
 » leurs hommages, fondés sur la miséricorde du Dieu tout-  
 » puissant, sur les mérites et les prières de la glorieuse Marie  
 » toujours vierge, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, de  
 » l'illustre martyr saint Cyr, notre patron, et de tous les Saints,  
 » nous accordons à tous ceux qui, véritablement repentants et  
 » confessés, viendraient à l'avenir visiter avec dévotion cette  
 » église, pour la fête de sa dédicace, un an d'indulgence, à ceux  
 » qui la visiteront dans les mêmes dispositions, pendant l'octave  
 » de cette fête, quarante jours des pénitences qui leur auraient  
 » été imposées.

» Donné et fait le jeudi après le dimanche où on chante  
 » *Quasimodo*, l'an du Seigneur treize cent treize <sup>1</sup>. »

28 AVRIL.

### DÉDICACE DE L'ÉGLISE D'ARBOURSE.

L'ancienne église d'Arbourse tombait en ruines; les habitants  
 disposèrent de toutes leurs ressources pour la construction d'une

<sup>1</sup> Cette pièce nous a été communiquée par M. l'abbé Cliquet, curé de Tannay.

nouvelle église, plus en rapport avec la population par ses dimensions. On adopta le style du treizième siècle et la croix latine pour plan.

Le 28 avril 1850, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre fit la dédicace solennelle de cette église, qu'il plaça sous le vocable de Saint-Germain d'Auxerre, déjà honoré comme patron de la paroisse. Il déposa dans l'autel des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte, de saint Genest et de sainte Solange, ainsi qu'un morceau du suaire de saint Germain, puis célébra les saints mystères sur l'autel nouvellement consacré.

---

---

29 AVRIL.

## SAINT HUGUES,

ABBÉ DE CLUNY.

Saint Hugues, sixième abbé de Cluny, comptait parmi ses ancêtres les anciens ducs de Bourgogne. Il était fils de Dalmace, seigneur de Semur en Auxois, et d'Aremburge, de l'ancienne maison de Vergy. Geoffroy de Semur, premier baron de Donzy, était son oncle.

Hugues vint au monde en 1024 ; sa mère voulait le consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique, mais son père, d'un avis opposé, le destinait aux armes. L'enfant, déjà porté à la piété, obtint, par l'entremise d'Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre, son grand-oncle, d'aller faire ses études à Chalon-sur-Saône. Là, éloigné de la maison paternelle, le jeune Hugues fut moins gêné dans ses inclinations qui le portaient à Dieu. Cependant, respectant les volontés de son père, il se livra à l'exercice du cheval et au maniement des armes, après avoir employé à la prière et à l'étude le temps nécessaire.

La vie séculière lui devenait de jour en jour plus pénible, et il soupirait après le moment où il serait libre de se consacrer

entièrement au service de Dieu. Il n'avait encore que quinze ans quand il entendit parler des religieux de Cluny, dont saint Odilon était alors abbé. Le récit qu'on lui fit de la ferveur et des vertus de ces bons religieux, enflamma sa jeune âme, et croyant entendre la voix de Dieu qui l'appelait au milieu d'eux, il partit sans délibérer, et fut reçu au nombre des frères par tous les suffrages de la communauté.

Pendant son noviciat, il se fit remarquer par son humilité et son obéissance. Après l'avoir admis à la profession, saint Odilon ne balança pas à l'établir prieur de la communauté, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans. Sa science et ses vertus faisaient oublier son jeune âge, et tous les religieux l'environnaient de leur amour et de leurs respects.

A la mort de saint Odilon, en 1049, toutes les voix se réunirent pour désigner Hugues comme son successeur ; malgré sa répugnance, il fut obligé de se rendre aux désirs de ses frères. Sa nouvelle dignité fut pour lui un motif de plus pour augmenter ses mortifications et redoubler de charité. Dieu bénit d'une manière toute spéciale l'ordre de Cluny, pendant le temps que saint Hugues le gouverna ; une multitude de religieux vinrent se ranger sous sa direction, et les maisons de cet ordre se multiplièrent par toute l'Europe.

Ce fut de son temps que fut fondé, sur les ruines d'un ancien monastère, le prieuré de La Charité-sur-Loire, maison qui mérita le nom de *filie aînée de Cluny*. Saint Hugues y envoya saint Girard pour premier prieur ; et quelques années après, il eut la consolation de compter dans cette communauté jusqu'à deux cents religieux. Saint Hugues en faisait la visite de temps à autre, pour y entretenir l'esprit de piété. Dans une de ces visites, il donna l'habit à soixante novices.

Dans une autre circonstance, Saint Hugues, arrivant à La Charité, réunit tous les religieux pour leur donner, selon sa coutume, le baiser de paix et sa bénédiction ; il en aperçut un qui avait été reçu par saint Girard, et dont il eut horreur. C'était un

manichéen dont l'esprit d'erreur voulait se servir pour introduire dans la communauté de perfides doctrines ; le saint abbé, inspiré par l'esprit de Dieu, reconnut sa malice et le repoussa, refusant de lui donner comme aux autres le baiser fraternel.

Toute la communauté qui connaissait la douceur et la charité de saint Hugues, était dans l'étonnement ; mais cet étonnement cessa quand on l'entendit lui faire rendre compte avec autorité et de sa doctrine et de sa vie. Ce malheureux ne put trouver aucune excuse, et fut forcé d'avouer qu'il était manichéen.

Saint Hugues employa tout son zèle pour lui faire abjurer ses erreurs, mais ses efforts furent inutiles. Voyant que son cœur était endurci et qu'il persistait dans son hérésie, il le dépouilla lui-même de l'habit religieux, et le chassa du monastère<sup>1</sup>.

Saint Hugues ne se contentait pas d'exercer sa charité au milieu de ses religieux, la paix générale de l'Église était aussi l'objet de sa sollicitude ; il ne craignait pas pour cela d'entreprendre des voyages longs et difficiles. Au reste, sa réputation de prudence et de sainteté était tellement répandue, que les princes de l'Europe et les souverains pontifes eux-mêmes, dont trois avaient été ses disciples, se faisaient un devoir de le consulter dans leurs doutes, et de suivre ses conseils. On peut dire de lui, comme de saint Bernard, qu'il était l'âme de son siècle.

Après avoir gouverné l'ordre de Cluny pendant soixante ans, il mourut, en 1109, au milieu de ses chers religieux, et fut enterré dans la grande église de Cluny, qu'il avait lui-même bâtie en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul.

30 AVRIL.

## TRANSLATION DU CHEF DE SAINT PÉLERIN

A BOUHY.

*Voyez au 16 mai l'histoire du culte de saint Pélerin.*

<sup>1</sup> BAILLET; — Manuscrit de La Charité.

MÊME JOUR.

## SAINT EUTROPE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Eutrope fut un de ces hommes apostoliques que le désir d'étendre le règne de Jésus-Christ, porta à venir prêcher l'évangile dans les Gaules. Il fut le premier évêque de Saintes, et il arrosa de son sang la terre où il avait déposé la bonne semence. L'histoire de la vie et du martyre de saint Eutrope serait demeurée entièrement inconnue, si saint Grégoire de Tours n'eût consacré quelques lignes à la gloire de ce saint.

Ce fut, selon cet historien, le pape saint Clément qui, après l'avoir consacré évêque, lui ordonna de se rendre dans les Gaules. Après son martyre, la persécution qui sévissait ne permit pas aux chrétiens de l'ensevelir avec honneur, et on finit même par ignorer qu'il eût répandu son sang pour la foi.

Cependant, on n'avait pas oublié son nom et ses vertus. Pallade, évêque de Saintes, avait élevé, en son honneur, une magnifique basilique, et quand il eut complété son œuvre, il convoqua les abbés du voisinage pour transférer, dans l'église qu'il avait bâtie, les restes précieux de saint Eutrope. Deux des abbés se rendirent donc au lieu où son corps avait été déposé, et, après avoir découvert le tombeau, ils remarquèrent à la tête du saint une large cicatrice, résultat du coup de hache qui lui avait donné la mort. La nuit suivante, le saint leur apparut en songe à l'un et à l'autre, et leur adressa ces paroles : « La cicatrice que vous avez vue a été produite par le coup qui a consommé mon martyre. » Ce fut ainsi qu'on connut qu'il avait été martyr, car on n'avait pas conservé l'histoire de son glorieux combat <sup>1</sup>.

Le roi saint Louis, dans un pèlerinage qu'il fit à l'église de

<sup>1</sup> Grégoire. ; — TUNON., de *Glor. Mart.*, lib. 1, cap. 56.

Saint-Eutrope de Saintes, obtint une des côtes du saint martyr. Étant venu ensuite à Moulins en Bourbonnais, il en donna la moitié à l'église de Notre-Dame <sup>1</sup>, et fit enchâsser cette précieuse relique dans un beau reliquaire. Il remit l'autre moitié à Jean Baudreuil, son secrétaire et maître des comptes audit Moulins. Ce fragment fut conservé long-temps avec respect dans la famille Baudreuil, à Saint-Pierre-le-Moûtier. Plus tard, Durand Baudreuil le divisa et le partagea avec les frères prêcheurs de Nevers, y mettant pour condition qu'ils prieraient le saint pour sa famille et ses amis. L'acte est du 30 avril 1469 <sup>2</sup>.

Une parcelle des reliques de saint Eutrope est déposée dans l'autel de l'église de Challement, c'est la même qu'Eustache du Lys y avait placée en 1612. La paroisse d'Arquian, dans le doyenné de Saint-Amand-en-Puisaye, honore saint Eutrope comme son patron ; elle possède aussi une relique de ce saint martyr <sup>3</sup>.

---

---

MÊME JOUR.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

SAINTE-MARIE-DU-PEUPLE-NIVERNAIS.

Il y avait deux ans à peine que M<sup>gr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, avait, au milieu d'un immense concours, posé la première pierre de l'église qu'il avait fait vœu d'élever, en l'honneur de l'*Immaculée Conception* <sup>4</sup>, et qui devait être tout à la fois simple et majestueuse. Le prélat déjà avait présidé aux constructions du monastère ; il voulut encore diriger d'une manière plus spéciale les travaux de ce nouveau

<sup>1</sup> Cette église de Notre-Dame devait être celle qu'a remplacée l'église actuelle.

<sup>2</sup> Extrait des archives de la préfecture de la Nièvre.

<sup>3</sup> Voir au 13 avril.

<sup>4</sup> Voir au 8 juin la notice sur cette cérémonie.

sanctuaire. Il avait choisi l'architecture du douzième siècle par un double motif : 1° le genre roman paraît mieux approprié, par ses formes un peu sévères, aux besoins et à l'esprit d'une communauté cloîtrée ; 2° il laisse une plus grande liberté pour l'ornementation, qui peut être plus ou moins riche, selon les ressources du moment, sans préjudicier cependant aux projets de l'avenir. Le plein-cintre donc a été adopté partout.

Élevée à l'entrée de la ville, sur un plateau qui domine la grande route de Paris à Lyon, elle laisse apercevoir du dehors sa façade, au moins dans sa partie supérieure. Après avoir parcouru une rampe douce, qui, à partir du grand portail intérieur, circule autour d'un tertre formant comme le parvis de l'église, on arrive devant la porte. Quatre colonnes, surmontées de riches chapiteaux fleuris et animés, soutiennent de gracieuses moulures qui décrivent le plein-cintre.

Au-dessus, une fenêtre géminée, dont les piédroits sont aussi garnis de colonnettes à chapiteaux fleuris, vient faire disparaître la monotonie de la façade ; les cintres de ses deux baies mordent sur le fronton ; comme à Saint-Etienne de Nevers, le cordon billeté qui orne les rampans du fronton, après avoir pris une direction horizontale à la base du triangle, circonscrit cette baie géminée. Au sommet du fronton est placée la statue de la Vierge immaculée, qui semble répandre ses grâces à pleines mains.

Pourquoi ne raconterions-nous pas ici l'histoire de cette statue ? C'est une des gloires de Marie.

Pendant le cours des travaux, un voyageur se promenait sur la route en face du monastère ; c'était un pèlerin qui revenait de visiter les Lieux-Saints. Dieu, dans ses impénétrables décrets, avait voulu que ce pieux voyageur, au moment où il se trouvait si heureux de parcourir la contrée que le Sauveur avait arrosée de ses sueurs et de son sang, participât à ses souffrances : il eut une jambe brisée, et fut retenu long-temps sur un lit de douleur. Il eut recours à Marie immaculée, et obtint par son secours la résignation et une guérison plus prompte qu'on



n'osait l'espérer. A la vue de ces constructions, il entre, par une curiosité bien légitime, au milieu du chantier, et rencontre des sœurs auxquelles il fait quelques questions. — C'est une église qui est élevée en l'honneur de l'Immaculée Conception, lui disent les bonnes sœurs. — Que de grâces je dois à Marie immaculée ! s'écrie l'étranger avec une expression de reconnaissance. Je lui dois surtout ma prompte guérison dans l'accident qui m'est arrivé il y a quelques mois. Je vous enverrai une statue pour couronner le fronton de son temple. Le voyageur s'éloigna, et peu de temps après arrivait, aux portes de la Visitation, une caisse renfermant une très-belle statue en fonte, et une offrande en argent pour concourir aux autres dépenses.

L'église n'a qu'une seule nef, divisée en trois travées, jusqu'au chœur. Sa longueur totale est de 26<sup>m</sup> 66°, sa largeur est de 7<sup>m</sup> 60°, sa hauteur de 10<sup>m</sup> 75° sous voûte. Elle se termine par une abside en hémicycle. La disposition des lieux n'a pas permis de l'orienter, selon les règles traditionnelles ; elle est orientée en sens inverse, c'est-à-dire que l'abside est à l'occident.

Le chœur des religieuses se projette au nord et forme comme un croisillon prolongé du transept ; cependant le transept est tronqué, car il ne présente dans la partie méridionale, en face du chœur des Sœurs, qu'une absidiole semi-circulaire, que le défaut d'espace n'a pas permis d'étendre davantage.

Outre la fenêtre géminée du portail, deux fenêtres à chaque travée éclairent la nef, et chaque abside a sa baie au plein-cintre. On s'est contenté de garnir les fenêtres de la nef de grisailles romanes relevées par une bordure formée de feuillages de l'époque ; quant aux deux baies des absides, elles sont ornées de beaux vitraux historiques, sortis des ateliers des Carmélites du Mans.

Tout en conservant pour ces vitraux l'ornementation et les détails du douzième siècle, on a traité les personnages avec un soin qui rappelle une époque plus avancée ; la perfection du dessin et les teintes ne laissent rien à désirer. Au reste, un grand

maître s'était chargé de mettre la dernière main aux cartons : deux artistes allemands, de l'école d'Overbeck, employés par les bonnes Carmélites, se trouvaient à Rome, on leur envoya les projets demandés, et ils travaillèrent, sous les yeux et avec le concours de leur premier maître, à tracer leurs dessins en grandeur d'exécution.

Le sujet du vitrail de l'abside principale devait représenter naturellement le triomphe de celle qui a écrasé la tête du serpent. On a choisi à dessein la femme de l'Apocalypse avant son enfantement; elle a sur la tête une couronne de douze étoiles, le soleil l'environne de ses rayons comme d'un vêtement, et la lune est sous ses pieds. Au-dessous des nuages qui la portent, le dragon à sept têtes fait de vains efforts pour l'atteindre; son pouvoir souverain est indiqué par les diadèmes qui ornent ses têtes infernales; mais son impuissance absolue, à l'égard de cette femme privilégiée, est constatée par la chaîne qui le retient, et qu'il ne saurait rompre.

Le vitrail de l'absidiole, chapelle dédiée au Sacré-Cœur, reproduit l'apparition de Notre Seigneur à la vénérable Marguerite-Marie Alacoque : Jésus-Christ montre son Cœur à cette fidèle amante, qui le contemple avec ravissement.

Toutes les colonnes de l'église sont ornées, comme celles de la façade, de chapiteaux fleuris ou animés. L'artiste nivernais, qui avait à cœur de ne point s'éloigner des types traditionnels, a reproduit les plus beaux modèles de l'école de Cluny. Il n'a pas oublié surtout de représenter, à l'entrée du sanctuaire, au-dessus de la table de communion, les symboles qui rappellent l'Eucharistie et ses merveilleux effets. Nous voyons, du côté de l'Évangile, la lutte incessante de l'homme sur la terre; ce combat de tous les jours, dont parle Job, combat dont personne n'est exempt, pas même les âmes privilégiées, qui, comme l'aigle, veulent s'élever dans les hauteurs des cieux. C'est ce que nous indiquent ces aigles aux ailes déployées, luttant contre des serpents qui les enlacent et cherchent à les arrêter dans leur

vol. Du côté opposé, deux colombes à queue de serpent boivent dans un calice; elles portent une aigrette sur la tête et un œil à l'extrémité de la queue. Déjà, ailleurs, nous avons donné l'explication de ce symbole : « Dans la colombe, qui se termine  
 » par une queue de serpent, sujet souvent reproduit au douzième siècle, nous voyons un emblème de l'âme fidèle ornée des  
 » deux vertus que le Sauveur recommandait à ses disciples avec  
 » tant d'instance, la simplicité et la prudence; *soyez prudents*  
 » *comme des serpents et simples comme des colombes*. Quelque-  
 » fois, un œil est placé à l'extrémité de cette queue de serpent,  
 » pour rappeler une autre vertu gardienne des deux premières,  
 » la vigilance, qui semble se confondre avec la prudence  
 » chrétienne, ou plutôt qui est la fille aînée de sa nombreuse  
 » famille. Lorsque ces mystérieux oiseaux s'abreuvent dans un  
 » calice, leur tête est ornée d'une riche aigrette; il est impos-  
 » sible de ne pas reconnaître ici les dispositions nécessaires  
 » pour approcher dignement du banquet eucharistique et les  
 » fruits précieux qu'en retire l'âme fidèle. C'est, en effet, dans  
 » la communion que le chrétien trouve le germe de l'immortalité  
 » et qu'il s'assure la couronne de gloire indiquée par l'aigrette  
 » déployée, qui surmonte, comme d'un magnifique diadème,  
 » la tête de ces colombes <sup>1</sup>. »

Ainsi, d'un côté, la lutte; de l'autre, le principe de la force et du courage.

La corniche des chapiteaux est ornée de billettes et se détache pour continuer à la naissance des voûtes, dans le pourtour des murs.

Le maître-autel a sa table appuyée sur une suite d'arcades avec colonnettes et archivoltas, enrichies des ornements les plus gracieux de l'époque romane. Chaque arcade a sa statue. Ici, comme pour les vitraux, on a adopté le genre d'ornementation du douzième siècle, mais on a évité les imperfections de formes

<sup>1</sup> *Iconographie chrétienne*, chap. XXXIII.

qui se remarquent dans les personnages de cette époque. C'est, au centre, le Sauveur au nimbe crucifère, bénissant de la main droite et portant dans la main gauche le livre de la Sagesse. Sous les autres arcades sont les saints patrons de l'ordre : saint Augustin, saint François-de-Sales, sainte Anne et sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Aux retombées des cintres sont disposés les animaux symboliques : l'ange, l'aigle, le lion et le taureau.

Sur les côtés de l'autel, on voit, à droite, saint Joseph et saint Dominique ; à gauche, saint Jean l'évangéliste et saint Bernard.

Le tabernacle, flanqué de deux gradins garnis de rinceaux, présente le portail d'une église romane ; l'agneau, armé de la croix triomphale, orne le tympan.

L'autel de l'absidiole est plus simple et plus sévère de forme, c'est une table posée sur cinq colonnettes, de manière à laisser vide le dessous de la table, qui se trouve cependant placée sur un soubassement en plate-forme. Cet autel est destiné à recevoir les saintes reliques du monastère, aux jours où elles seront exposées ; une partie des reliquaires seront, dans ces circonstances, déposés sous l'autel et rappelleront la vision de saint Jean dans l'Apocalypse, quand *il aperçut sous l'autel de Dieu les âmes des martyrs*.

Le 29 avril 1857, conformément aux prescriptions du Pontifical, on exposa vers le soir, dans une chapelle ardente, les saintes reliques des martyrs, qui devaient, le lendemain, être placées dans l'autel principal de la nouvelle église. Ces reliques furent enfermées dans une boîte de plomb, avec l'acte authentique en latin, sur parchemin, signé par le prélat consécrateur, nous en donnons la traduction :

« L'an mil huit cent cinquante-sept, le trente du mois  
 » d'avril, nous, Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de  
 » Nevers, avons consacré cette église et cet autel en l'honneur  
 » de Marie immaculée dès les premiers moments de sa concep-

» tion, et nous y avons déposé les reliques des saints martyrs  
 » Exupère, Clément et Fortunat. Nous avons accordé un an  
 » d'indulgence, à toutes les personnes présentes à la cérémonie,  
 » comme aussi nous accordons quarante jours d'indulgence,  
 » dans la forme usitée, à tous les fidèles qui visiteront cette  
 » église, le jour anniversaire de sa dédicace. »

A huit heures du soir, toutes les cloches des paroisses et des communautés de la ville, sonnées à grande volée, annoncèrent la fête du lendemain; la même sonnerie fut répétée, le 30, à l'*Angelus* du matin et de midi.

Le 30, à huit heures précises, Monseigneur, revêtu de ses ornements pontificaux, entouré d'un clergé nombreux accouru de tous les points du diocèse, commença les prières et les cérémonies de la consécration de l'église.

Quand tout fut terminé, Monseigneur officia pontificalement et offrit le saint sacrifice sur l'autel nouvellement consacré.

Après la cérémonie, le prélat épancha son âme en actions de grâces.

« Notre cœur surabonde de joie, dit-il, nos vœux sont  
 » accomplis. Depuis long-temps nous désirions élever un sanctuaire  
 » à Marie: déjà nous en avons consacré un à Saint-Gildard,  
 » en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus; combien nous sommes  
 » heureux d'en ériger un au Cœur immaculé de sa divine mère,  
 » et d'en faire en ce jour la dédicace solennelle !

» Il convenait d'unir ces deux Cœurs dans une église placée  
 » sous la garde d'un institut qui a donné à l'Église cette vierge  
 » privilégiée à qui Jésus-Christ a dévoilé les trésors inestimables  
 » de son Cœur adorable.

» Ici Jésus et Marie recevront les hommages de la piété la  
 » plus pure comme la plus fervente. Ce temple sera vraiment  
 » une maison de prière et de sacrifice, *domus orationis et domus*  
 » *sacrificii*. Les vierges du Seigneur lui offriront perpétuellement  
 » une hostie de louanges; elles feront monter au ciel le parfum  
 » de leurs oraisons, l'encens de leurs prières et de leurs sup-

» plications. Victimes spirituelles armées du glaive de la pénitence, elles sacrifieront leurs affections, leurs goûts, leurs volontés; elles s'immoleront, sans réserve et sans partage, dans les flammes jalouses du divin amour. »

Le prélat termina en appelant sur cette maison et sur son diocèse toutes les bénédictions de Marie immaculée. Puis après avoir publié les indulgences, on annonça aux fidèles assemblés que le soir Monseigneur ferait la consécration solennelle de la ville et du diocèse, à la *Vierge Immaculée*.

A deux heures, la procession générale s'organisa à la cathédrale, de manière à pouvoir se mettre en mouvement à deux heures et demie. Les paroisses de Saint-Père et de Saint-Étienne ainsi que les communautés, se trouvèrent disposées dans les basses nefs, selon l'ordre qu'elles devaient occuper, tandis que la paroisse Saint-Cyr et ses congrégations étaient rangées dans le chœur, dans la grande nef et dans la chapelle Sainte-Julitte.

Cependant, M<sup>re</sup> l'évêque, le chapitre, le grand séminaire et les députations du clergé du diocèse, environnant la statue de la Vierge immaculée qui devait être bénite, attendaient dans la cour du couvent de Sainte-Marie que la procession eût défilé devant eux.

A deux heures et demie, on se mit en marche, en sortant de la cathédrale par la porte du nord, pour suivre les rues du Doyenné et Saint-Martin, la place Saint-Sébastien, la rue du Commerce et la place du Collège, et se rendre, en suivant la route de Paris, au monastère de la Visitation. La procession était divisée en cinq parties :

1° ÉTABLISSEMENTS CHARITABLES. — En tête de la procession, à la suite de la bannière de Saint-Cyr, marchaient les enfants de l'hospice, avec des oriflammes ornées de l'image de Marie, sous la conduite des sœurs de la Charité, chargées de cet établissement. Venaient ensuite les orphelines de Nevers et de Varennes, tenant aussi des oriflammes à la main; au milieu d'elles était portée la *Maison dorée*, commençant cette longue suite d'em-

blèmes en l'honneur de Marie, qui devaient se succéder à chaque instant.

**2° ÉCOLES DES GARÇONS.** — Les écoles de la Barre et du Château, portant aussi des oriflammes, précédaient les écoles des Frères, au milieu desquelles on voyait briller la *Porte du Ciel* et la *Tour de David*.

La *Porte du Ciel*, travail d'un goût exquis, avait été exécutée par les Frères eux-mêmes, aidés de leurs enfants. Un portail d'or, orné de fleurs gracieusement disposées, et simulant les pierres précieuses dont parle saint Jean dans son Apocalypse, laissait entrevoir dans l'intérieur une croix à rayons étincelants; elle était surmontée d'une gloire, rappelant les paroles de nos saintes Écritures : *La majesté du Seigneur remplit tout le Temple*. Au milieu de cette gloire, ce n'était pas le nom redouté de Jéhovah qu'on lisait, c'était le chiffre béni du Sauveur.

La *Tour de David* était entourée de boucliers, portant ces inscriptions en lettres d'or :

ELLE RENFERME L'ARMURE DU GUERRIER.

ELLE A CONFONDU LES ERREURS.

ELLE EST FORTE COMME UNE ARMÉE RANGÉE EN BATAILLE.

ELLE A BRISÉ LA TÊTE DU SERPENT.

Quatre jeunes gens accompagnaient cet emblème, portant au bras gauche un bouclier au chiffre de Marie, et tenant de la main droite des lances surmontées de flammes roses. Une troupe de jeunes guerriers armés de lances les suivaient.

**3° PAROISSE SAINT-ÉTIENNE.** — Deux sous-diacres, en dalmatiques, suivaient la bannière de la paroisse, portant un magnifique reliquaire de saint Étienne, escorté par les étendards du saint martyr.

Deux autres, revêtus des mêmes ornements, portaient le reliquaire de saint Arigle, évêque de Nevers, dont le culte est si populaire parmi les habitants de notre cité.

La chasse de sainte Philomène était portée par de jeunes personnes en robes blanches.

Puis on voyait paraître les riches bannières du grand pensionnat Sainte-Marie, dirigé par les sœurs de la Charité. Elles avaient choisi pour emblème le *Jardin fermé*.

La congrégation des saints Anges accompagnait sa bannière et sa chasse ; on remarquait au centre de la congrégation le *Lis au milieu des épines*, couvrant cependant de son ombre protectrice les jeunes fleurs qui l'environnaient. Des oriflammes avaient pour devise : *Le Seigneur l'a sanctifiée*.

Enfin, devant le clergé de la paroisse, s'avancait la congrégation de la Sainte-Vierge, avec sa bannière et sa chasse.

4° PAROISSE SAINT-PÈRE. — La marche est ouverte par une bannière blanche frangée d'or, ayant pour inscription : *Vase d'élection*. Sous cet étendard s'avancent les jeunes personnes qui n'appartiennent à aucune congrégation ; les pensionnaires des Ursulines se joignent à elles. Douze banderoles garnies de franges d'or se détachent de la bannière et sont tenues par des enfants en blanc, dont la tête est ceinte de couronnes de feuilles d'argent. Deux autres enfants, ayant le même costume, suivent avec des oriflammes blanches.

De jeunes filles tenant, les unes des vases de parfums, les autres des cassolettes dans lesquelles, de distance en distance, elles font fumer l'encens, précèdent le *Vase d'élection*. Rien de simple et de gracieux tout à la fois comme cet emblème. Un beau vase blanc, garni de filets d'or, est élevé sur un brancard richement orné. On voit, à la suite, voltiger dix oriflammes blanches, complément de ces groupes.

Puis, c'est un chœur nombreux de vierges, qui font retentir les airs d'harmonieux concerts.

Bientôt apparaît une bannière de gaze verte, parsemée d'étoiles d'argent. Son inscription : *Étoile de la mer*, annonce Celle que les matelots invoquent avec confiance dans le danger. Quatre banderoles vertes, garnies d'étoiles, sont tenues par quatre



enfants costumés en matelots. Pantalon blanc, veste bleu-foncé, avec boutons de métal, ceinture bleu-ciel, chemise bleue orlée de blanc, petit chapeau ciré timbré d'une ancre d'or, avec l'inscription : *Étoile de la mer*, sur le ruban ; tel est l'élégant costume de nos trente jeunes marins. Ils ont, pour les guider et les aider à porter leurs emblèmes, deux véritables matelots, revêtus du même costume. L'un d'eux est depuis peu de retour d'Orient ; la médaille commémorative brille sur sa poitrine. Quant aux jeunes marins, les uns ont des coquillages à la main ; les autres, la rame sur l'épaule, précèdent une flotille composée de trois petits vaisseaux pavoisés et garnis de tous leurs agrès ; de chaque côté du brancard, on lit : *Lépante, Crimée* ; au sommet du grand mât du principal navire flotte une image de Marie immaculée. Heureuse idée de rappeler, dans cette circonstance, l'image que l'empereur Napoléon III considérait comme la sauvegarde de sa flotte et de son armée ! On voit briller au-dessus l'étoile dont la vue dirige le pilote vers le port.

C'est maintenant le Catéchisme de persévérance et la congrégation du *Sacré-Cœur* ; une grande bannière rouge est suivie de huit oriflammes d'or, au milieu desquelles on remarque, dans une châsse en velours rouge, Notre Seigneur montrant son cœur sacré. Toutes les personnes chargées de ces différents emblèmes ont des couronnes de roses rouges avec feuilles d'or, et des écharpes rouges avec franges d'or.

Enfin, la congrégation de la Sainte-Vierge, avec sa châsse et sa bannière, et le collège, accompagné de sa musique militaire, précèdent le clergé de la paroisse.

5° PAROISSE SAINT-CYR. — Voici les *Enfants de Marie* : une bannière rose, avec l'inscription *Regina sine labe Concepta*, flotte à leur tête. Celle qui porte cette bannière est vêtue d'une robe blanche parsemée de fleurs d'or ; des ailes d'or et une couronne d'or complètent son costume. Elle est escortée de jeunes enfants, soutenant des banderoles qui partent du sommet de la bannière ; avec les mêmes détails de costume, les couleurs changent : c'est

la robe rose parsemée de fleurs d'argent, des feuilles d'argent composent la couronne. Rien de gracieux comme cette petite cour de la *Reine des Anges* qui marche à la suite de la bannière. On dirait, en effet, autant de petits anges voltigeant autour de leur reine, et se jouant au milieu de légères étoiles de fleurs; toutes ont des couronnes, sous lesquelles s'échappent des touffes de cheveux qui viennent flotter avec grâce sur leurs épaules; des écharpes de gaze rose font ressortir la blancheur de leurs robes, semées de feuillages d'or. D'autres, avec des ailes d'or, sont revêtues de robes roses en gaze, semées de fleurs d'argent. Elles portent autour de leur *Reine* les étendards des neufs chœurs des anges: les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Vertus, les Anges et les Archanges.

On rapporte qu'un de ces petits séraphins disait à sa mère: *Maman, je ne veux plus être une petite fille, je voudrais toujours être ange.*

Plus loin, c'est l'*Étoile du matin*, telle qu'on l'avait vue à la procession du 3 juin. Les jeunes personnes qui l'accompagnent ont le front ceint d'étoiles d'or, et on lit sur les oriflammes diverses inscriptions: — *Elle nous guide.* — *Suivons l'Étoile.* — *Stella Maris*, deux fois répété. Celles qui portent les oriflammes sont revêtues de manteaux bleu-ciel frangés d'or.

Sur le piédestal qui soutient le globe, éclairé par l'*Étoile*, on lit: *Salut, Étoile du matin.* — *Étoile de la mer, guidez-nous au port.* — *Honneur à l'Étoile de Jacob!* — *Marie est notre Étoile.*

Un autre emblème paraît: du milieu d'une touffe de fleurs artistement disposées, s'élève une couronne de roses blanches encadrant deux lettres d'or: R. M. C'est la *Rose Mystique* environnée de rayons d'or. Au-dessus s'épanouit une magnifique rose renfermant l'image de Marie. Quatre oriflammes, surmontées de roses, ont pour inscription: *Rose Mystique*: elles sont portées par de jeunes personnes couronnées de roses blanches avec feuilles d'or et revêtues de manteaux d'or.

Nous ne parlons pas des trois cents oriflammes blanches, à liserés de couleurs variées, selon les catégories du Catéchisme de persévérance. C'est au milieu de ces trois cents oriflammes qu'est portée la châsse de sainte Flavie, patronne du Catéchisme, sur un riche brancard en velours cramoisi, avec broderies d'or, et surmonté d'un dôme formé de fleurs rehaussées d'or. Quatre jeunes filles, tenant en main des palmes d'or, et revêtues de manteaux d'or, accompagnent leur sainte patronne; elles sont couronnées, ainsi que celles qui portent la châsse, de roses rouges avec feuilles d'or.

A la suite du Catéchisme, on voit s'avancer les demoiselles de la congrégation de la Sainte-Vierge, ayant leur bannière à leur tête. Au milieu d'elles, une châsse gracieuse, richement ornée, sert de trône à l'image de Marie. Quatre d'entre elles, tenant les écharpes de la châsse, ont en main une tige de lis à feuilles d'or; quatre autres portent des oriflammes en moire blanche, garnies de franges d'or, avec les inscriptions suivantes, brodées en lettres d'or :

MARIA SINE LABE CONCEPTA. — 8 DÉCEMBRE 1854.

MONSTRA TE ESSE MATREM.

REGINA VIRGINUM. — ORA PRO NOBIS.

AUXILIUM CHRISTIANORUM. — ORA PRO NOBIS.

TURRIS DAVIDICA. — ORA PRO NOBIS.

STELLA MATUTINA. — ORA PRO NOBIS.

MATER SALVATORIS. — ORA PRO NOBIS.

Après la congrégation de la Sainte-Vierge, vient une longue suite de sœurs de différents costumes; ce sont d'abord les sœurs de la Sainte-Famille, puis celles de l'Espérance, et enfin les nombreuses filles de dom de Laveyne, les sœurs de la Charité, marchant sous la bannière de la *Reine des Vierges*.

Mais voici une nouvelle bannière qu'on n'était pas accoutumé à voir; c'est celle du petit séminaire Saint-Cyr. D'un côté le saint

enfant, patron du diocèse et en particulier de cette maison, tient la palme du martyr; de l'autre, Marie immaculée répand ses grâces à pleines mains. Au milieu de ces jeunes enfants est porté, sur un brancard, un groupe délicieux: le Sauveur bénissant une troupe d'enfants qui l'entourent.

Les étendards du petit séminaire de Pignelin établissent la séparation entre les aînés et leurs jeunes frères. On voit bientôt paraître l'*Arche d'alliance*, surmontée des deux Chérubins, portée par ceux de ces jeunes gens qui se disposent à devenir un jour les lévites de la loi nouvelle.

Enfin, après la croix du chapitre, s'avancent les élèves du grand séminaire, les députations du clergé du diocèse et le chapitre de l'église cathédrale en grand costume d'été, c'est-à-dire avec la soutane rouge et l'aumusse. Au milieu du chapitre, huit lévites, revêtus de dalmatiques de drap d'or, portent, les uns, une belle statue en bois doré, représentant Marie immaculée; les autres, en avant de la statue, sur un coussin de moire blanche enrichie de broderie d'or, un cœur en vermeil entouré de brillants. Ce cœur, destiné à renfermer les noms des principaux bienfaiteurs de la nouvelle église, sera suspendu au cou de cette image vénérée de Marie, qui doit être élevée au fond du sanctuaire. Sur un autre coussin, un chanoine porte le diadème, garni de pierreries, qui ornera son front.

Monseigneur, en habits pontificaux, avec la crosse et la mitre, accompagné de deux diacres d'honneur, revêtus de dalmatiques d'or, ferme la marche de cette magnifique procession. Le prélat est protégé contre la foule, qui se presse à sa suite, par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul et de Saint-François-Xavier.

Sur tout le parcours de la procession, les maisons sont pavoisées; ce sont des oriflammes aux couleurs de Marie, ornées d'emblèmes et d'inscriptions variées. Partout, on a emprunté au printemps ses premiers feuillages pour en orner les rues.

La procession étant arrivée au monastère de la Visitation,

chaque congrégation dépose ses emblèmes dans la cour intérieure entre les cloîtres. Au fond de la cour a été préparé un reposoir élevé, destiné à recevoir la statue qui doit être bénite et couronnée par Monseigneur. Le clergé s'avance jusqu'au reposoir, entre les deux haies formées par les emblèmes et les congrégations. Cependant les deux musiques du collège et du petit séminaire exécutent alternativement d'harmonieux accords, qu'elles continuent tour à tour pendant le chant des psaumes. Bientôt le pontife, déposant sa mitre, commence les prières de la bénédiction de la statue, selon le rit indiqué dans le Pontifical. Tout-à-coup un grand silence s'établit; Monseigneur va parler.

A la vue de cette magnifique assemblée, le prélat, d'une voix puissante, mais vivement émue, prononce l'allocution suivante :

• Nous lisons dans les saintes Écritures que Salomon, voulant  
 • faire la dédicace solennelle du temple qu'il avait élevé à la  
 • gloire du Seigneur, convoqua les anciens d'Israël et tous les  
 • chefs de famille à Jérusalem, pour transporter l'Arche  
 • d'alliance dans le nouveau temple : et tout Israël se rendit à  
 • Jérusalem; et les prêtres et les lévites chargèrent sur leurs  
 • épaules l'Arche sainte, et Salomon s'écria : *Béni soit le*  
 • *Seigneur Dieu d'Israël, qui a donné la paix à son peuple,*  
 • *selon les promesses qu'il avait faites.* Et le peuple célébra par  
 • des fêtes solennelles, pendant sept jours entiers, les bienfaits  
 • dont le Seigneur l'avait comblé.

• Mes Frères, nous aussi, grâce à votre généreux concours,  
 • nous avons eu le bonheur d'élever un temple à la gloire du  
 • Seigneur et en l'honneur de son auguste mère, et nous vous  
 • avons convoqués pour y transporter l'image vénérée de celle  
 • que l'Eglise aime à appeler l'Arche d'alliance : *Fœderis Arca*; et  
 • vous êtes accourus de tous les points du diocèse avec un  
 • religieux empressement.

• Peuple bien-aimé, tressaillez de joie, sonnez de la trom-  
 • pette, car le Seigneur est venu vous racheter et vous sauver.  
 • *Personate, canite tubâ.... redemit enim Dominus Jacob.*

» Il était bien juste de lui rendre cet hommage et de glorifier  
 » solennellement sa divine mère. Pendant bien des siècles, le  
 » diocèse de Nevers avait été comme le diocèse de Marie, de tous  
 » côtés on rencontrait des temples, des sanctuaires, des lieux de  
 » pèlerinage, qui attiraient la foule des fidèles. Que sont-ils  
 » devenus pour la plupart ? La tourmente révolutionnaire les a  
 » emportés.

» Toi-même, cité de Nevers, qu'as-tu fait de ton église de  
 » Notre-Dame ? Qu'est devenue cette chapelle de Notre-Dame-de-  
 » Grâce, si célèbre autrefois dans ta vieille cathédrale ? A peine  
 » si le souvenir en est conservé.

» Il fallait une solennelle réparation à Marie. Elle ne pouvait  
 » pas être plus éclatante et plus belle. *Réjouissez-vous et tres-  
 » sailliez de joie, ô Vierge Marie*, parce que vos enfants ont  
 » repris une nouvelle vie. *Gaude et lætare, Virgo Maria....*  
 » Désormais, les habitants de ce diocèse veulent être votre peuple,  
 » comme vous serez toujours *Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais*.

» En ce jour solennel, mes Frères, ne voulez-vous pas choisir  
 » Marie pour votre souveraine et votre mère ? Ah ! si je vous  
 » interrogeais, mille voix répèteraient à l'envi : Régnez sur  
 » nous, ô Marie, vous et votre divin Fils, *Dominare nostri, tu,  
 » et Filius tuus*. Et Marie exerce, en effet, maintenant, son  
 » empire souverain sur tous les cœurs. Une bouche auguste a  
 » laissé tomber ces paroles mémorables : *L'Empire, c'est la  
 » paix*. Laissez-nous appliquer ces paroles à Marie. Oui, son  
 » empire, c'est la paix, c'est la paix des intelligences dont elle  
 » est la lumière, *Lumen cœcis*; c'est la paix des cœurs, dont  
 » elle est la divine consolatrice; c'est la paix des familles, où  
 » elle exerce une douce et salutaire influence; c'est la paix  
 » des États, dont elle est la protectrice et l'appui. Aussi  
 » l'invoquons-nous avec confiance sous le titre de *Notre-Dame-  
 » de-Paix*.

» Mais vous voulez surtout qu'elle soit votre mère ; et nous le  
 » voulons aussi, nous qui lui appartenons à tous les titres, et

» qui lui avons été voué dès notre enfance. Nous la conjurons  
 » d'être la mère de tous nos diocésains , de les adopter tous pour  
 » ses enfants. Nous lui répétons avec transport : *Monstra te esse*  
 » *matrem*, montrez, ô Marie, que vous êtes notre mère à tous :  
 » la mère des justes, pour les affermir dans la justice ; la mère  
 » des pécheurs , pour les toucher et les convertir ; la mère du  
 » clergé, pour l'aider à gouverner les âmes que votre fils lui a  
 » confiées ; notre mère à tous , pour nous sanctifier et nous  
 » sauver.

» A ce moment, nous nous jetons à vos pieds, et nous  
 » voulons nous offrir et nous consacrer entièrement à vous. »

Cette allocution, écoutée avec l'attention la plus soutenue, a été suivie de la consécration solennelle de la ville et du diocèse de Nevers à la *Vierge immaculée*.

#### ACTE DE CONSÉCRATION.

Sainte Marie , mère de Dieu et toujours Vierge, vous avez été, par un privilège unique, conçue pleine de grâce, pure et sans tache. L'église de Nevers, le clergé et les fidèles de ce Diocèse ont toujours cru pieusement à votre Immaculée Conception. Aujourd'hui, après la décision solennelle du vicaire de Jésus-Christ, nous y croyons d'une foi surnaturelle et divine, et nous serions prêts, avec la grâce de Dieu, à tout sacrifier plutôt que de préférer une parole contraire à cette glorieuse prérogative.

Aussi, humblement prosternés à vos pieds, nous sommes heureux de reconnaître et de proclamer le privilège auguste qui vous a faite plus sainte que les anges, dès le premier instant de votre conception.

Nous vous prions, avec toute la ferveur dont nous sommes capables, de nous prendre sous votre puissant patronage, nous et tous les fidèles de ce Diocèse. Nous venons nous jeter entre vos bras, et confier nos intérêts les plus chers à votre tendresse maternelle. Oui, nous vous consacrons, en ce jour, d'une manière toute particulière, nos personnes, nos familles, nos biens, nos joies, nos douleurs, nos craintes, nos espérances. Soyez notre avocate auprès de votre divin fils : obtenez pour nous, de son infinie bonté, la persévérance des justes, la conversion des pécheurs, la consolation des affligés, le soulagement et la résignation pour tous ceux qui souffrent.

O Marie, vierge conçue sans péché, réglez sur nous, vous et votre divin Fils ; *Dominare nostris tu et filius tuus* ; réglez souverainement sur tous les habitants de ce diocèse. Que, sous votre doux empire, croissent en nous la

foi sincère, la piété fervente; que, d'une part, les pasteurs soient toujours revêtus de sainteté et de justice; qu'ils continuent de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ; que, de l'autre, les fidèles écoutent respectueusement la voix des pasteurs; qu'ils soient dociles à leurs enseignements. Qu'au milieu de nous on n'entende plus aucun blasphème; que le saint nom de Dieu soit loué et béni; que le jour du Seigneur soit fidèlement gardé; que tous les commandements de Dieu et de l'Église soient religieusement observés.

O très-compatissante, très-miséricordieuse Mère, détournez de dessus nos têtes les châtimens que nous avons tant de fois mérités, recevez-nous entre vos bras, et faites qu'après être revenus par votre secours à une vie meilleure, nous méritions tous d'arriver à la gloire, à la félicité éternelle.

Ainsi soit-il.

Après la consécration, un cœur de vermeil, donné par Monseigneur et renfermant les noms des principaux bienfaiteurs de la nouvelle église, fut suspendu au cou de la statue, et le diadème déposé sur sa tête, pendant que le clergé chantait le *Magnificat*, interrompu de temps à autre par la musique.

Marie, sans doute, a été sensible aux hommages qui lui étaient adressés dans cette circonstance; du haut des cieux elle bénissait le clergé et les fidèles de ce diocèse; mais sa puissance, quelque étendue qu'elle soit, est soumise à une autre, à celle de son fils; c'était à lui, source de tout bien, de confirmer les bénédictions de sa mère et de les compléter. Tout-à-coup, on vit briller sur l'autel de Marie un magnifique ostensor moyen-âge, renfermant l'hostie sainte. Après la bénédiction, Monseigneur entonna le *Te Deum*, et pendant que la procession se remettait en marche, le Prélat, accompagné du clergé, se rendit à l'église *Sainte-Marie-du-Peuple-Nivernais*, où fut déposée l'image vénérée.

---



## MAI.

---

9 MAI.

### SAINT AMATRE OU AMATEUR,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Amatre naquit à Auxerre, dans le cours du quatrième siècle, de Proclidius, riche habitant de cette ville, et de Isiciole, dame d'Autun. Quand il fut arrivé à l'âge de s'établir, son père voulut le marier à une riche héritière de la ville de Langres, nommée Marthe; le jour du mariage, il avait prié saint Valérien, évêque d'Auxerre, de vouloir bien venir lui-même bénir le lit nuptial; mais Valérien, sans doute par la permission de Dieu, au lieu de réciter les prières en usage dans cette circonstance, lut la bénédiction qu'on prononçait sur les personnes qui se consacrent à Dieu. Amatre et Marthe, qui seuls s'en étaient aperçus, se promirent de vivre comme frère et sœur; plus tard, après la mort de saint Valérien, ils allèrent trouver saint Elade, son successeur, pour obtenir d'être reçus, l'un parmi les clercs, et l'autre parmi les religieuses; Elade les bénit et coupa les cheveux au jeune homme, avant de l'admettre au nombre des diacres. C'est l'exemple le plus ancien que nous ayons de la tonsure. Nous savons que saint Amatre coupa aussi les cheveux à saint Germain. Nous ne voulons pas entrer ici dans le détail

des vertus de saint Amatre <sup>1</sup>, qui succéda à saint Elade, sur le siège épiscopal d'Auxerre, nous dirons seulement que, pendant son épiscopat, c'est-à-dire pendant trente-deux ans, il se fit remarquer par sa sainteté éminente et par les miracles qu'il opéra.

Ayant appris la mort de Marthe, qui, depuis leur séparation, s'était retirée à Airy, terre de sa famille, il fit transporter son corps à Auxerre, et l'inhuma sur le Mont-Artre, proche la ville.

Les Bolandistes, d'après Tétérius, doyen de l'église de Nevers, écrivain du dixième siècle, disent que le saint évêque avait fait un voyage en Orient, d'où il aurait rapporté des reliques considérables de saint Cyr et de sainte Julitte <sup>2</sup>. Ce fut à la suite de ce voyage que le culte de ces saints martyrs s'établit en Occident.

On sait avec quelle sainte liberté le pieux évêque reprocha à Germain, alors gouverneur d'Auxerre, certains usages qui s'étaient conservés du paganisme, et auxquels il refusait de renoncer. Dieu lui manifesta ses desseins de miséricorde à l'égard de Germain <sup>3</sup>, et, avant de mourir, Amatre eut le bonheur de lui imposer les mains, et il le désigna à son peuple comme devant lui succéder. Il mourut le premier jour de mai 418; la solennité des saints apôtres Jacques et Philippe fit remettre sa fête au lendemain.

Saint Amatre est le patron de la paroisse de Chevroches, proche Clamecy.

---

---

5 MAI.

## SAINT JOVINIEN,

LÉVITE ET MARTYR.

Saint Jovinien arriva dans les Gaules à la suite de saint Pélerin. Envoyé avec lui pour porter dans nos contrées la lumière de

<sup>1</sup> LEBOUF, *Hist. d'Auxerre*, tome I, p. 16 et 18.

<sup>2</sup> Voir au 16 juin, Vie de saint Cyr.

<sup>3</sup> Voir au 31 juillet, Vie de saint Germain d'Auxerre.

l'Évangile, il débarqua à Marseille avec les autres compagnons du saint apôtre de l'Auxerrois. Parmi eux se trouvait un sous-diacre qui se nommait aussi Jovinien ; quant à celui dont nous parlons, il était lecteur. On ne sait au juste à quelle époque il obtint la couronne du martyr, mais on pense que sa mort suivit de près celle de saint Pélerin, vers 304 <sup>1</sup>. L'église d'Auxerre l'honore le 5 mai.

#### SON CULTE.

Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre, avait contribué puissamment, avec Guillaume, comte de Nevers, à la fondation du monastère de La Charité-sur-Loire, qui, depuis ce moment, avait toujours été l'objet de sa sollicitude. Voyant son pieux dessein accompli, Geoffroy voulut donner aux religieux une dernière marque de bienveillance et d'intérêt ; il tira du trésor de sa cathédrale la tête et un bras de saint Jovinien, lecteur et martyr ; il fit enchâsser magnifiquement ces précieuses reliques, et il en gratifia le monastère de La Charité. Le 24 mars 1071, les religieux, au milieu d'un concours immense de peuple, allèrent processionnellement au-devant de ces saintes reliques, qu'ils transportèrent avec pompe dans l'église du monastère. Le reliquaire fut déposé sur le maître-autel ; cependant on en détacha quelques parcelles qu'on plaça, avec d'autres reliques, au sommet de la coupole qui s'élevait au-dessus de l'intertransept.

#### 8 MAI.

#### DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE FOURS.

Le lundi 8 mai 1837, la nouvelle église de Fours a été consacrée par M<sup>re</sup> Paul Naudon, évêque de Nevers, assisté de ses grands-vicaires, en présence d'un grand nombre de prêtres, et

<sup>1</sup> Voir au 16 mai, la Vie de saint Pélerin.

des populations du voisinage accourues pour assister à cette imposante cérémonie. L'église fut placée sous le vocable de saint Jean-Baptiste. Le prélat consécrateur déposa dans l'autel des reliques de saint Cyr, de sainte Julitte et de sainte Solange, et célébra la messe sur le nouvel autel.

10 MAI.

## SAINTE SOLANGE ,

VIERGE ET MARTYRE, PATRONNE DU BERRI.

Quoique sainte Solange n'ait jamais habité le Nivernais, son culte est trop répandu dans notre pays pour que nous passions sa vie sous silence; il semble, au reste, que son martyre, dont un comte de Nevers a été l'auteur, nous impose l'obligation de consacrer quelques lignes à célébrer la gloire de cette héroïne.

Ce fut au milieu du neuvième siècle que le Berri donna naissance à cette nouvelle Geneviève; dès l'âge le plus tendre, elle se fit remarquer par un grand amour pour la belle vertu qui rend l'homme semblable aux anges.

Le village de Villemont, paroisse de Saint-Martin-du-Cros, à trois lieues de Bourges, était l'humble berceau de Solange<sup>1</sup>. Ses parents étaient pauvres des biens de la terre, mais ils se trouvaient heureux dans leur condition, sachant bien que la terre n'est qu'un lieu de passage. Guidés par la crainte de Dieu, ils cherchaient, par la pratique des vertus chrétiennes, à s'assurer un héritage dans une autre patrie.

Soutenues par de semblables exemples, les heureuses dispositions de Solange ne purent que se fortifier. Déjà elle avait contracté l'habitude de faire toutes ses actions pour Dieu, et de

<sup>1</sup> Le lieu natal de sainte Solange n'existe plus : on voit seulement au milieu du Pré-Verdier les ruines d'une maison ; c'est là, dit-on, que sainte Solange habitait. Le Pré-Verdier est à une demi-lieue de l'église, qui porte le nom de la sainte.

prononcer souvent le doux nom du Sauveur. Ce nom seul était pour elle un sujet continuel de méditation, dans un âge où les enfants sont à peine capables de réflexion. Son amour pour Dieu devint plus ardent, et son cœur put se déterminer aux plus grands sacrifices. Elle n'avait que sept ans lorsqu'elle fit vœu, comme la vierge de Nanterre, de passer toute sa vie dans la virginité, ne voulant avoir d'autre époux que celui dont, si souvent, elle prononçait le nom avec délices.

Son père, qui était vigneron, la chargea de la garde d'un petit troupeau. Cette occupation convenait parfaitement aux goûts de Solange : tout en veillant sur son troupeau, la vierge de Villemont pouvait nourrir son esprit de saintes pensées ; au reste, son attrait pour le recueillement et la solitude, sauvegarde de la pureté, se trouvait pleinement satisfait.

Elle conduisait habituellement ses moutons dans un lieu solitaire qui, consacré par les prières et les vertus de la sainte, conserva son nom, et s'appelle encore maintenant le champ de Sainte-Solange. Au milieu de ce champ, la piété a élevé une croix de bois, qu'il faut souvent renouveler, car les pèlerins en coupent de petits morceaux qu'ils emportent par dévotion.

Seule avec son Dieu et les innocentes créatures confiées à ses soins, notre humble villageoise cherchait à se rendre de plus en plus agréable au divin Époux auquel elle avait voué son cœur.

Cependant, Dieu ne voulut pas attendre, pour récompenser ses vertus, que sa belle âme fût dégagée de sa dépouille mortelle ; il lui accorda le don des miracles, et manifesta ainsi sa sainteté aux yeux des hommes. A la voix de Solange, les malades étaient guéris ; les orages se dissipaient, les tempêtes s'apaisaient ; elle obtenait le temps favorable aux biens de la terre ; la conversion des pécheurs et la paix des familles étaient le fruit de ses prières. C'est ainsi qu'elle fut, pendant sa vie comme après sa mort, le refuge des affligés.

Bientôt un glorieux triomphe devait couronner une si sainte vie ; partout on proclamait la vertu de Solange et on vantait sa

rare beauté. Bernard, comte de Bourges et d'Auvergne et marquis de Nevers <sup>1</sup>, fut tenté de juger par lui-même de la beauté de la jeune bergère; il monta à cheval, et, sous prétexte d'aller à la chasse sur les terres de Villemond, il se rendit dans les lieux qu'elle fréquentait; il la rencontra dans le champ où d'ordinaire elle conduisait son troupeau. La vue de la jeune vierge fut comme un trait qui perça le cœur passionné du jeune prince : *Ut vidit, ut perit*, dit la légende rapportée par la Thaumassière <sup>2</sup>. Aussitôt il descend de cheval, ne pouvant comprimer sa passion. Il eut soin cependant de ne laisser échapper aucune parole qui pût alarmer son innocence; d'abord il se contenta de lui proposer de l'épouser. « Par ce mariage, lui dit-il, vous deviendrez princesse du vaste pays qui m'est soumis. » La vierge lui répondit que, dès l'âge le plus tendre, elle avait choisi Dieu pour époux, et qu'elle lui avait voué son cœur, ajoutant qu'aucun mortel ne le posséderait jamais.

Ce refus si formel irrita le jeune seigneur; il résolut d'obtenir par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par ses sollicitations et par ses promesses. N'écoutant donc que son penchant déréglé, Bernard s'élance pour la saisir, mais Solange s'échappe et prend la fuite. Le comte la poursuit et parvient à l'arrêter; puis il la met sur son cheval tout épuisée de fatigue. De nouveau il emploie la prière et les menaces sans pouvoir ébranler sa résolution; au reste il s'inquiète peu de son refus constant, il se flatte de posséder sa victime. Cependant Solange, fortifiée par la grâce, et préférant la mort à la perte de sa virginité, s'arrache tout-à-coup des bras de son ravisseur, et se jette à terre, auprès d'un petit ruisseau qui coulait à cet endroit.

Quand l'homme se laisse dominer par ses passions, il devient cruel; la raison s'éteint en lui, pour faire place aux instincts gros-

<sup>1</sup> Il était fils de Bernard, comte de Poitiers, de Bourges et d'Auvergne, et de Bélichilde, fille de Roricon, comte d'Anjou, et neveu, par sa mère, de Gosselin, évêque de Paris.

<sup>2</sup> Liv. IV.

siers de la brute. L'amour impur, méprisé, se change en haine : c'est ce que nous remarquons souvent en lisant les actes des martyrs des premiers siècles de l'église. Bernard, furieux de se voir vaincu, se précipite sur Solange, et ne pouvant plus contenir sa colère, il lui tranche la tête de sa propre épée.

C'est ainsi que cette héroïne réunit sur sa tête la double couronne des martyrs et des vierges. On place communément sa mort au 10 mai 880.

On lit dans les anciennes légendes, qu'après que sa tête fut séparée du corps, sa bouche prononça encore trois fois le nom du Sauveur, et que la sainte martyre prit sa tête entre ses mains, et la transporta jusqu'à l'église de Saint-Martin-du-Cros.

La source auprès de laquelle elle remporta ce glorieux triomphe, a pris le nom de fontaine de Sainte-Solange, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Souvent on voit des pèlerins puiser de l'eau à cette fontaine et y trouver, grâce à la protection de la sainte, la guérison de leurs maux.

Le corps de sainte Solange fut d'abord enseveli dans le cimetière de Saint-Martin-du-Cros, dans le lieu où, en 1821, on éleva un petit monument en forme d'autel, en l'honneur de la sainte patronne du Berri; mais bientôt les miracles, qui s'opérèrent sur son tombeau, engagèrent à renfermer ses restes précieux dans une chasse de bois, artistement travaillée, et à les transférer dans l'église de Saint-Martin, qui prit alors le nom de Sainte-Solange; plus tard on les renferma dans une chasse en cuivre doré. La dernière translation eut lieu le lundi de la Pentecôte, 8 juin 1541. La cérémonie fut présidée par Monseigneur Denis de Bar, ancien évêque de Saint-Papoul, qui, avec l'autorisation des vicaires généraux capitulaires, consacra solennellement, dans cette circonstance, l'église de Sainte-Solange.

Un grand nombre de miracles rendirent célèbre le culte de cette sainte; dans les calamités publiques, on avait recours à elle, et ce n'était pas en vain qu'on implorait sa protection. Les habitants de Bourges, dans ces circonstances, demandaient qu'on

transportât processionnellement dans leurs murs la châsse de leur sainte patronne, et leur confiance en elle n'était pas trompée. Le 31 mai 1637, Henri de Bourbon, prince de Condé, se rendit en pèlerinage à Sainte-Solange et voulut conduire lui-même à la métropole les saintes reliques que la population entière réclamait. Ce fut pour Bourges un jour de fête; on jonchait de fleurs les rues par lesquelles la châsse devait passer; le devant des maisons était tapissé; de toutes parts on n'entendait que de pieux cantiques.

Ces processions avaient lieu principalement dans les temps de sécheresse; on a le procès-verbal de la dernière qui eut lieu: c'était au mois de juin 1730.

« L'an 1730, le Berri se trouvait désolé par une extrême  
 » sécheresse; on avait fait partout des prières publiques pour  
 » obtenir une pluie salutaire; on avait réclamé le secours de tous  
 » les illustres protecteurs dont la ville de Bourges possède les  
 » reliques; le ciel paraissait insensible à nos vœux et tout dé-  
 » rissait visiblement dans nos campagnes. Dans une telle extré-  
 » mité, on se rappela les merveilles que Jésus-Christ avait si  
 » souvent opérées par Solange son épouse, la prompte assistance  
 » qu'on avait reçue plusieurs fois de cette patronne bienfaisante  
 » en des conjonctures aussi fâcheuses. A cette pensée, la con-  
 » fiance se ranima dans tous les cœurs; on se persuada que le  
 » salut du peuple était réservé à sainte Solange, et on s'empres-  
 » sa de faire venir dans la ville l'arche précieuse où reposaient les  
 » sacrées reliques. M. de Larochefoucaud, depuis cardinal, était  
 » alors archevêque de Bourges. Touché de la misère publique,  
 » et à la requête des magistrats de la ville, il ordonna le transport  
 » de la châsse qui, après les prières, les jeûnes et les autres céré-  
 » monies pratiquées en semblables occasions, fut conduite pro-  
 » cessionnellement par les ecclésiastiques et les habitants de  
 » Sainte-Solange, accompagnés de ceux de vingt-quatre paroisses  
 » des environs, jusqu'à la chapelle de Saint-Lazare, vulgairement  
 » Saint-Ladre, située à l'extrémité d'un des faubourgs de la ville.  
 » Ce fut là que le clergé de Bourges, ayant à sa tête l'illustre



• prélat dont nous avons parlé, et suivi d'un peuple innombrable, vint recevoir ce sacrédépôt, qu'on porta dans l'église métropolitaine. Alors la dévotion des prêtres et du peuple éclata par des hymnes et des cantiques qu'on chanta à la gloire de la sainte, et par les touchantes prières qu'on lui adressa unanimement pour obtenir la bénédiction du ciel sur les fruits de la terre. La ferveur des fidèles ne tarda pas à être récompensée, et le succès le plus heureux répondit à leurs espérances. Le ciel, en peu de temps, se couvrit de nuages, la pluie tomba avec tant d'abondance que la terre en fut bientôt pénétrée et reprit une nouvelle face. »

Les souverains pontifes accordèrent de nombreuses indulgences à la confrérie de Sainte-Solange, et Benoit XIV, en 1751, ratifia et confirma toutes ces indulgences, accordées par ses prédécesseurs.

Le Berri ne fut pas la seule province qui honora sainte Solange d'un culte particulier; les pays circonvoisins et le Nivernais, entre autres, virent tous les ans un grand nombre de leurs habitants se rendre en pèlerinage au tombeau de la sainte, le 10 mai et le lundi de la Pentecôte, tandis que des confréries, unies à celles du Berri s'établissaient sur différents points, en faveur des personnes qui ne pouvaient entreprendre ce pieux pèlerinage.

La Celle-sur-Loire, où la confrérie n'est établie que depuis peu d'années, voit tous les ans, le 10 mai, jour de la fête de la sainte, un concours considérable.

Nevers et Nolay, proche Prémery, célèbrent la fête de la dernière translation de ses reliques, le lundi de la Pentecôte. A Nevers, la châsse de sainte Solange, déposée à la cathédrale, est portée processionnellement dans plusieurs rues de la ville, au milieu d'un peuple immense, qui implore la protection de la vierge de Villemond.

Avant la révolution, il y avait à l'extrémité du pont de Loire de Nevers une chapelle sous le vocable de sainte Solange. La population de la ville et des environs s'y rendait en foule le lundi

de la Pentecôte, anniversaire de la dernière translation des reliques de la patronne du Berri. Les habitants de Nevers ignorent peut-être l'origine de l'apport de Sermoise, qui a lieu, tous les ans, à la même époque ; c'est un souvenir du pèlerinage à la chapelle de Sainte-Solange.

En 1793, la châsse de sainte Solange fut enlevée de la paroisse du diocèse de Bourges qui porte son nom, et ses reliques furent dissipées. Depuis, on fit faire une autre châsse dans laquelle on plaça des reliques de sainte Eugénie, vierge et martyre, et des saints Vincent et Clément, aussi martyrs.

Le diocèse de Nevers, plus heureux que celui de Bourges, a pu sauver ce qu'il possédait des restes précieux de la vierge de Villemond<sup>1</sup> ; parmi les reliques que put soustraire aux profanations de Fouché, le *vicaire épiscopal Goussot*, et qu'il transporta à Nolay, sont celles de sainte Solange, dans *une grande châsse contenant un reliquaire où est renfermée une petite boîte portant cette inscription : FRAGMENTA RELIQUIARUM SANCTÆ SOLANGÆ, V. M., 1612.*

Cependant, on découvrit, il y a quelques années, dans l'église de Méry-ès-Bois, diocèse de Bourges, un reliquaire contenant une relique très-authentique de sainte Solange. M. l'abbé Cailaud, vicaire général, faisant la visite de cette église, constata l'authenticité de cette précieuse relique. Il la divisa en trois portions : il laissa la plus considérable à l'église de Méry, donna la seconde à l'église de Sainte-Solange, et la troisième fut déposée dans l'église métropolitaine.

On lit dans la légende de sainte Solange, insérée dans les anciens bréviaires de Bourges, que, par un privilège tout spécial, on remarquait, le jour et la nuit, au-dessus de la tête de la sainte, une étoile qui la guidait dans toutes ses démarches. Nous pensons, avec un auteur de sa Vie, qu'il ne s'agit ici que d'un symbole par

<sup>1</sup> Il est probable que le diocèse de Nevers possède ces reliques depuis la translation de 1511.

lequel les légendaires ont voulu indiquer que les lumières et les grâces de l'Esprit-Saint ne l'abandonneraient jamais.

On la représente gardant ses moutons, avec cette étoile au-dessus de sa tête; d'autres fois, elle est agenouillée au pied d'une croix, et entourée de son troupeau; on aperçoit dans le lointain le comte Bernard, accompagné d'un écuyer. Enfin, on la voit, le plus communément, portant sa tête entre ses mains.

Nous lisons dans une Vie de sainte Solange par M. Ondoul, curé dans le diocèse de Bourges<sup>1</sup>, la description des anciennes tapisseries de l'église de Sainte-Solange; c'est l'histoire iconographique de cette sainte. Nous nous empressons de la reproduire ici :

« On voit dans le chœur de Sainte-Solange six tableaux en tapisserie, d'un fort bon goût et bien exécutés, qui représentent l'histoire de la sainte, d'après la tradition.

» Le premier représente sainte Solange entourée de ses brebis, au pied de la croix qui était, dit-on, au milieu du pacage commun. On voit dans la nef de la même église et dans celle de Saint-Étienne de Bourges, un tableau qui offre le même sujet.

» Le deuxième représente la pieuse bergère auprès de ses moutons, et le comte, à pied, la sollicitant; l'écuyer du prince est dans le fond, à cheval.

» Le troisième représente le comte à cheval, voulant, aidé de son écuyer, enlever Solange; dans le fond, on voit le cheval de l'écuyer.

» Le quatrième représente le prince levant le fer sur Solange qui, inclinée avec résignation, se prépare au martyre; l'écuyer est derrière le comte : on voit au haut du tableau un ange, une couronne à la main. Au bas, on lit cette inscription en laine rouge : *Cette histoire, en tapisserie, de sainte Solange, a été faite, en 1704, des deniers de la confrérie.*

» Le cinquième représente sainte Solange debout, sa tête entre

» ses mains, allant à l'église de Saint-Martin, qui est dans le fond,  
 » figurée comme avant l'incendie de la flèche de la tour ; derrière  
 » la sainte, on voit le comte et l'écuyer courant à toute bride. Il  
 » est bon d'observer que ce trait merveilleux était gravé sur la  
 » chasse de cuivre doré, dont il fut fait présent en 1544, qui,  
 » comme l'a judicieusement remarqué quelqu'un, était sur le  
 » modèle de la première ; et que, sur la chasse d'argent comme  
 » sur celle d'aujourd'hui, on fut soigneux de respecter la tradi-  
 » tion en ce point. »

Nous avons pensé que nous devons compléter cette notice sur sainte Solange, par l'ancienne prose qu'on chante depuis si long-temps en son honneur. Un de nos collègues, M. l'abbé Hurault, a bien voulu se charger de la traduire en vers français.

#### PROSE DE SAINTE SOLANGE.

*Aia : O filii, o filiae.*

FESTA venerunt annua,  
 Quibus Virgo perinclita,  
 Honoratur Solangia.  
 Alleluia.  
 Alleluia, Alleluia, Alleluia.

A sainte Solange,  
 Offrons en ce jour,  
 Un chant de louange,  
 Un tribut d'amour.

O Biturici, plaudite ;  
 Vitam ejus addiscite ;  
 Mores ejus exprimate.  
 Alleluia.

Méditez sa vie,  
 Enfants du Berri.  
 Solange y convie,  
 Son peuple chéri.

Nata in Ville-Montio,  
 Infrendente diabolo,  
 Nomen habens ab Angelo.  
 Alleluia.

Quand sainte Solange  
 A Vilmond reçut  
 Le doux nom d'un ange,  
 L'enfer s'en émut.

Septenis versans animo,  
 Qui sit devota Domino,  
 Nuncupavit vota Deo.  
 Alleluia.

Dès le plus bas âge,  
 S'offrant au Seigneur,  
 Elle mit en gage  
 Son âme et son cœur.

Ipsâ stante, stabant aves,  
Nec lædebant terræ fruges,  
Ipsos fugabat turbines.  
Alleluia.

Sa seule présence  
Charmait les oiseaux,  
Donnait l'abondance,  
Chassait les fléaux.

Illî novum præit sidus,  
Quò tutis eat passibus,  
Ipsa fulget virtutibus.  
Alleluia.

Mais quelle lumière  
Précède ses pas,  
Et partout l'éclaire  
Jusqu'à son trépas !

Præcum lædit formæ decor,  
Blanditur profanus amor,  
Quem fugat virtutis honor.  
Alleluia.

Quand l'amour profane  
Aspire à sa main,  
La vierge condamne  
Tout amour humain.

Spretus amor fremit irâ,  
Neque cedit Solangia,  
Fit castitatis victima.  
Alleluia.

Quel frein peut réduire  
L'orgueil irrité,  
Solange est martyre  
De la chasteté.

Truncato licet capite,  
Ter Jesum inclamat voce,  
Caput manu portans piè.  
Alleluia.

Sous le glaive impie  
Sa tête, trois fois,  
Se relève et prie  
Jésus mis en croix.

Ubi sacræ reliquiæ,  
Martini à templo conditæ,  
Multi opem deposcere.  
Alleluia.

Son corps est au temple  
Du grand saint Martin;  
L'œil qui l'y contemple  
L'invoque soudain.

Claudi currunt, vident cœci  
Morbi pelluntur noxii,  
Gaudentes plaudunt Angeli.  
Alleluia.

A toute misère  
Elle compatit;  
Le malheur espère,  
Le Ciel applaudit.

Mox è sepulchro fit ara,  
Corpus servatur capsulâ,  
Patrona fit primaria.  
Alleluia.

Son tombeau se change  
Bientôt en autel,  
C'est sainte Solange,  
Ici comme au Ciel.

Ob sacras Virgo laureas,  
Ob servatas reliquias,  
Deo dicamus gratias.  
Alleluia.

O Sainte patronne,  
Nous tous en ce lieu,  
De votre couronne  
Rendons grâce à Dieu.

IN AGRO \*.

LORSQU'ON EST DANS LE CHAMP.

In agri tui semitâ,  
Dùm pangimus voce piâ,  
Nobis adsis, Solangia,  
Alleluia.

Nous suivons vos traces  
Dans ce champ chéri;  
Obtenez des grâces  
Pour tout le Berri.

11 MAI.

## SAINT GENGOULT,

MARTYR.

L'Église célèbre en ce jour la fête de saint Gengoult, martyr, né en Bourgogne, au huitième siècle, de l'une des plus illustres familles du pays. Sa légende n'étant établie sur aucune pièce authentique, nous croyons devoir la passer sous silence.

Ce saint est honoré comme patron de la paroisse de Corvol-d'Embernard, doyenné de Brinon.

15 MAI.

## SAINT FRANCHY.

Saint Franchy naquit dans les Amognes, riche contrée du Nivernais. Dieu avait accordé à ses parents les dons de la fortune,

\* Cette strophe ne se chantait qu'en entrant dans le champ de Sainte-Solange.

mais il leur avait donné quelque chose de plus précieux encore, une piété tendre et éclairée. Ils comprirent qu'ils ne devaient pas se contenter d'orner des sciences humaines l'esprit de leur enfant, mais qu'il fallait par-dessus tout former son cœur à la pratique de la vertu ; sous ce double rapport, ils n'eurent rien à se reprocher, et Franchy sut profiter des soins de ses tendres parents. Bien jeune encore, il se livrait aux veilles, aux jeûnes et à la prière, et faisait l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. La charité pour les pauvres était sa vertu favorite. C'était pour lui un bonheur de les secourir ; et comme son père et sa mère le secondaient dans ses bonnes dispositions, ils lui avaient laissé une certaine liberté, dont notre jeune saint était tenté d'abuser. Quand il manquait de fonds pour ses aumônes, il allait jusqu'à donner aux pauvres les vases d'argent de la maison.

Cependant, Dieu le pressait de s'éloigner entièrement du monde, et le saint, fidèle aux inspirations de la grâce, soupirait après un genre de vie dans lequel il n'aurait plus à penser aux affaires de la terre ; il prit donc la détermination d'entrer dans un monastère. Il y en avait un dans les environs du château de son père, sous le patronage de saint Martin, et qui, plus tard, devint une paroisse sous le nom de Saint-Martin-de-la-Bretonnière ; il s'y présenta et fut reçu avec empressement. En peu de temps, il fit de rapides progrès dans la piété et dans la véritable science, et bientôt il devança dans la voie de la perfection tous les religieux du monastère.

Dieu permit autrefois au démon de la jalousie d'entrer dans le paradis terrestre, il ne faut pas nous étonner si quelquefois le même démon exerce ses ravages jusque dans les maisons les plus parfaites : c'est ce qui arriva à l'égard de saint Franchy. Sa vie toute sainte, son amour de la discipline et toutes ses vertus étaient la condamnation de la vie tiède et relâchée de quelques-uns de ses frères, et ils ne tardèrent pas à lui tendre des pièges. Comme il savait se plier à tous les besoins de la maison et se rendre propre à toutes les fonctions, il fut chargé un jour de faire le pain

nécessaire au monastère ; mais ses envieux , désirant le mettre en défaut , cachèrent tous les instruments de la boulangerie. Franchy , ne les trouvant pas , mit sa confiance en Dieu : cette confiance ne fut pas trompée ; il fit le signe de la croix , commença son travail , quoiqu'il n'eût pas ce qui était nécessaire , et le pain fut prêt à l'heure et parfaitement conditionné.

Dans ces temps de guerres continuelles , les monastères n'étaient pas épargnés ; celui de Saint-Martin-de-la-Bretonnière fut dévasté et consumé par les flammes.

Franchy prit la résolution de se retirer dans une solitude : c'est ce qu'il fit avec un des frères nommé Antoine. Là , ils menèrent la vie la plus mortifiée , vivant d'herbes et de racines. Arrivé à un âge avancé , saint Franchy résolut de revenir sur le sol natal ; il se mit donc en route avec frère Antoine , mais ses forces l'abandonnèrent et il était sur le point de rester en route. Cependant Dieu voulait qu'il fût après sa mort le protecteur des lieux qu'il avait édifiés dans son enfance et pendant sa vie ; deux taureaux indomptés , dit la légende , se présentèrent : Antoine leur prépara un joug et une espèce de véhicule , sur lequel il plaça le saint vieillard , qui put de cette manière regagner son pays natal , où il mourut plein de vertus et de mérites , vers le milieu du septième siècle. On reconstruisit , sous la protection du saint , un monastère au lieu même où il avait passé son enfance. Au neuvième siècle , l'église de ce monastère avait un titre abbatial ; elle fut brûlée peu de temps après ; et , en 1031 , Hugues II , évêque de Nevers , abandonna aux chanoines de son église toutes les dépendances de l'abbaye de Saint-Franchy. On y fit reconstruire une église , qui devint paroissiale. Plusieurs autres églises du diocèse sont sous son invocation , entre autres celle d'Amazy. L'ancienne paroisse de Poussignol , maintenant réunie à Blismes , l'honorait aussi comme son patron. Nous n'avons aucuns détails sur les reliques de saint Franchy. Nous lisons dans le Légendaire d'Autun qu'elles furent transportées dans l'abbaye de Saint-Symphorien de cette ville. L'époque de cette translation n'est pas indiquée.



La fête de saint Franchy se célébrait autrefois le 16 mai ; on l'a avancée d'un jour à cause de son occurrence avec celle de saint Pélerin.

---

16 MAI.

## SAINT PÉLERIN OU PÉRÉGRIN,

APÔTRE DE L'AUXERROIS ET DU DONZIAIS,

ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

Dès les premiers siècles de l'Église, l'Évangile avait été annoncé dans l'Auxerrois et dans le Donziais, qui formait la majeure partie de l'ancien diocèse d'Auxerre. Lebœuf prétend que saint Savinien, apôtre du Sénonais, avait étendu son zèle apostolique jusque dans notre pays, en y députant des missionnaires ; les deux diacres Sérotinus et Oealdus seraient venus y prêcher. Malgré les persécutions, la foi se propageait donc en secret, et bientôt les chrétiens de l'Auxerrois firent parvenir jusqu'à Rome leurs vœux ardents pour avoir au milieu d'eux un évêque et des prêtres. Saint Sixte II occupait alors la chaire de saint Pierre ; il ne put se refuser aux désirs trop légitimes des peuples de l'Auxerrois, et il jeta les yeux sur Pélerin ou Pérégrin, compagnon de saint Laurent, pour remplir cette importante mission<sup>1</sup>. Après lui avoir imposé les mains, il lui ordonna de partir pour les Gaules. Le cardinal Baronius fait remarquer qu'il fut un des quatre que consacra ce saint pontife, au mois de décembre, selon l'usage adopté dans l'Église.

Ce fut vers l'an 258 ou 259 que Pélerin se mit en route,

<sup>1</sup> Les Savelli de Rome se font gloire d'appartenir à la famille de saint Pélerin. MM. de Rosemont prétendent au même honneur par leur mère, M<sup>lle</sup> de Villenault, dont la trisaïeule était une demoiselle de Savelli.

ayant pour compagnons Marse, prêtre; Corcodome, diacre; Jovinien et Alexandre, sous-diacres, et un autre Jovinien, lecteur. Ils débarquèrent à Marseille, puis se rendirent à Lyon, laissant partout sur leur passage des marques non équivoques de leur zèle et de leur sainteté. De là ils pénétrèrent jusque sur les rives de l'Yonne, c'est-à-dire dans le pays des Gaules, où l'idolâtrie avait jeté de plus profondes racines. L'Yonne, source de l'abondance et de la prospérité du pays, était adorée comme une déesse, sous le nom d'*Icauna*, et on lui avait dressé des autels<sup>1</sup>; Apollon, Jupiter, Mercure, toutes les divinités romaines et celles de l'Orient, recevaient l'encens que leur offraient nos aïeux. Tel était le champ que la Providence avait réservé au zèle de Pélerin et de ses disciples. Dieu bénit leurs premiers efforts. L'éloquence, la sainteté et les miracles de Pélerin convertirent les principaux habitants d'Auxerre; bientôt il put construire une petite église sur les bords de l'Yonne, à la source de quelques fontaines, et il eut le bonheur de procurer à un grand nombre d'habitants de ce pays la grâce du baptême. La croix de Jésus-Christ ne tarda pas à briller sur les collines voisines, lieux auparavant consacrés aux pratiques superstitieuses.

Ce ne fut point assez pour notre saint apôtre d'avoir établi dans Auxerre le règne de Jésus-Christ. Son zèle avait besoin de s'étendre<sup>2</sup>. Il savait que l'esprit d'erreur continuait à répandre les ténèbres sur le reste de la contrée. Il y avait, à dix lieues d'Auxerre, un pays montagneux, couvert de bois qui environnaient les lacs formés dans les vallées; la position de ce pays favorisait le culte des païens; c'était la Puisaye, dont une partie

<sup>1</sup> Lebœuf, dans son *Histoire d'Auxerre*, tome II, page 6, fait mention d'un autel élevé à cette divinité par un Tétricius l'Africain :

AUG. SACR. DEAE  
ICAVNI  
T. TETRICIUS AFRICAN.  
D S DD.

<sup>2</sup> D'après une tradition conservée à Corvol-l'Orgueilleux, saint Pélerin aurait évangélisé cette contrée; on prétend que le prieuré de Saint-Marco-de-Fontenay fut construit sur le lieu même où le saint apôtre avait prêché.

forma le Donziais. Entrains, *Interanum*<sup>1</sup>, était la capitale de ce pays, ville puissante, au milieu de laquelle s'élevait le palais du préfet romain, qui ne craignait pas de prendre le titre de César. Elle renfermait plusieurs temples dans ses murs, et à l'exemple de Rome, elle avait admis les divinités grecques et romaines, auxquelles elle avait associé les monstrueuses idoles de l'Orient<sup>2</sup>. Un grand nombre de routes venaient aboutir à cette ville des différents points des pays voisins. Ce fut là que saint Pélerin dirigea ses pas.

Un Aulerque<sup>3</sup> venait d'élever un nouveau temple en l'honneur de Jupiter hospitalier ; il n'avait rien négligé dans la construction de ce temple, et la richesse des décors égalait la beauté de l'architecture. On accourait de toutes parts pour le visiter. Pélerin crut que la circonstance était favorable, et qu'il devait en profiter pour déployer tout son zèle ; il s'avança donc avec courage au milieu de ce peuple, et entreprit de le détourner de ses erreurs. Mais à peine eut-il commencé à parler, qu'on se jeta sur lui avec fureur pour le conduire devant le juge, qui le fit provisoirement mettre en prison.

Le lieu où il fut renfermé était un souterrain proche Bouhy, à sept kilomètres d'Entrains ; il y resta enchaîné jusqu'au moment où on l'en retira, pour le faire paraître devant le préfet romain. La prison ne put ralentir son zèle ; il semblait dire, avec l'apôtre saint Paul, qu'on peut bien jeter dans les fers un disciple

<sup>1</sup> Une pierre géographique, trouvée il y a quelques années à Autun, et qui marquait la distance de cette cité aux villes principales des environs, nommée Entrains trois fois sous le nom d'*Interanum*.

<sup>2</sup> Il suffit de visiter le curieux cabinet de M. Regnault, à Entrains, pour se convaincre que cette ville était comme un vaste panthéon. Outre des statuettes de Jupiter, de Vénus et de Mercure ; outre les dégoûtants symboles du dieu Priape, et mille autres objets de ce genre trouvés sur son territoire, on y remarque de petites idoles évidemment orientales, une, entre autres, avec quatre bras et une tête d'éléphant. Des monnaies et des médailles de tous les pays du monde connu, trouvées à Entrains, prouvent l'importance de cette ville.

<sup>3</sup> Les Aulerques sont nommés dans le septième livre de César, comme dépendants des Éduens *Aulerici Brannovices* ; il y avait aussi les *Aulerici Cenomani*, et les *Aulerici Eburvices*.

du Christ, mais qu'il n'est point de force humaine qui puisse enchaîner la parole de Dieu ; il prêchait le vrai Dieu à ses géoliers et à tous ceux qui l'approchaient. Quand on l'eut conduit en présence du préfet, il ne parut aucunement épouvanté par ses menaces, comme il ne se laissa pas gagner par ses promesses. La tradition nous a conservé les belles paroles qu'il prononça devant son tribunal : « Vos honneurs sont la perte de l'âme, et les dons » que vous pouvez faire sont de continuels supplices. Pour moi, » ajouta-t-il, j'invoque Jésus-Christ, qui est le rédempteur de » tous ; je le confesserai sans crainte jusqu'à la mort ; je sais » que les promesses de ce grand roi ne sont point mensongères ; » je mets en lui toute ma confiance. »

Le juge, irrité, ordonna à ses soldats de le livrer entre les mains des bourreaux, et aussitôt les soldats l'entraînèrent en le chargeant de coups.

Epuisé par les mauvais traitements et par les rigueurs auxquelles il avait été auparavant soumis dans la prison, notre saint était sur le point de succomber, quand un des soldats, voyant que les forces allaient l'abandonner, lui trancha la tête de son épée. Son martyre eut lieu le 16 mai 303 ou 304, sous la grande persécution de Dioclétien.

On représente ordinairement saint Pélerin avec le costume épiscopal ; il tient en main la palme du martyre, un serpent est à ses pieds. Nous avons vu saint Pélerin peint avec le serpent, dans une des absidioles septentrionales de l'église de La Charité-sur-Loire. Cette peinture et d'autres, qui se trouvent dans la même chapelle, nous ont paru remonter au quinzième siècle. On les a recouvertes, il y a une douzaine d'années, d'une couche de badigeon qu'il serait facile d'enlever.

C'est ici le lieu de reproduire la réponse de M. le curé de Bouhy à une lettre que nous lui adressions au mois d'août 1857, en lui demandant des renseignements sur l'attribut donné à saint Pélerin. .

« Bouhy, 19 août 1857.

« MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL ,

- » Vous désirez de moi une réponse aux questions suivantes.
- » J'ai hâte de vous satisfaire , en suivant l'ordre dans lequel vous
- » avez bien voulu me les poser :
- » Quelle est la légende du serpent de saint Pélerin ?
- » Nous n'avons rien d'écrit touchant cette question , mais une
- » tradition bien établie rapporte que saint Pélerin , chassé d'En-
- » trains par les idolâtres , s'était réfugié sur le territoire de
- » Bouhy, au fond d'un vallon très-étroit et qui ressemble plus à
- » un ravin très-profond qu'à une vallée. Là coule une source
- » d'eau assez abondante et très-limpide qui porte le nom de notre
- » glorieux patron , et qui , à l'époque de son martyre , devait être
- » peu connue , cachée comme elle l'était de toutes parts par le
- » bois touffu qui ombrageait cette gorge. C'est cependant au bord
- » de cette fontaine que le vénérable pontife fut découvert par les
- » *Intaraniens* , qui le sommèrent de les suivre , et comme il ne
- » se hâtait pas assez , du moins à leur gré , un d'entre eux eut le
- » brutal courage de singler du fouet dont il était armé le saint
- » apôtre de Jésus-Christ. Mais, ô prodige ! on vit au même ins-
- » tant le fouet, détaché de son manche , prendre la forme d'un
- » serpent , s'élancer dans le bassin de la fontaine , et disparaître
- » dans les fissures du rocher par lesquelles on voit l'eau sourdre.
- » Quoi qu'il en soit , il est un fait constant et avéré qui ne doit
- » laisser aucun doute sur la vérité du fouet transformé en ser-
- » pent. Il y a à Entrains une famille portant le nom de N... , et
- » qui , d'après la tradition , descend de celui qui eut la barbarie
- » de se servir de son fouet contre saint Pélerin ; or , de tout temps ,
- » depuis l'époque où fut martyrisé cet apôtre de notre contrée ,
- » il y a eu dans cette famille des membres portant le stigmate du
- » crime de leur ancêtre sur leur corps , c'est-à-dire un serpent

» qui les enlace. Le nommé N..., d'Entrains, est une preuve vivante de ce fait ou plutôt de ce miracle.

» Il n'est pas étonnant, d'après cela, qu'on ait donné à saint Pélerin le serpent pour attribut. C'est le moyen dont il a plu au Seigneur de se servir pour manifester d'une manière éclatante la sainteté de son serviteur et perpétuer son culte.

» Vous me demandez aussi s'il est vrai qu'on ne trouve pas de serpents à Bouhy. Je n'y en ai jamais vu depuis que j'y suis, et je ne connais personne qui puisse affirmer en avoir vu, non-seulement sur le plateau de Bouhy, mais dans les environs, dans un rayon de deux kilomètres ; s'il en existe, ce ne peut être que dans les bois qui forment la limite de ma paroisse et celles d'Entrains, de Ciez et de Sainpuis. C'est là seulement qu'on prétend en avoir vu, mais si rarement qu'il est permis de douter de l'exactitude de cette assertion.

» On est tellement persuadé dans notre contrée que *la terre de saint Pélerin*, c'est-à-dire de Bouhy, est mortelle aux serpents, que nous voyons chaque jour des fidèles, étrangers à notre paroisse, venir de loin prendre dans un trou ménagé exprès dans la chapelle de notre église, dédiée à saint Pélerin, de la terre pour préserver leurs habitations de ces reptiles, et s'en servir au besoin contre leur morsure. Plusieurs personnes dignes de foi assurent qu'elles ont employé ce moyen avec succès.

» Agréez, je vous prie, etc.

» F. MEYNIEL,

» Curé de Bouhy. »

Outre le stigmatisme du serpent, que personne ne met en doute dans le pays, il est un autre signe aussi bien constaté que le premier ; c'est une masse de terre qui se remarque dans la main d'un des membres de certaines familles, et à laquelle on attribue la même origine : plusieurs des persécuteurs de saint Pélerin l'auraient poursuivi, en lui jetant des mottes de terre ; et depuis cette époque, leurs descendants auraient conservé ce stigmatisme de géné-

raisons en générations. Les personnes qui le portent, soit à Entrains, soit dans le voisinage, sont connues. On comprend que nous devons nous abstenir de citer des noms propres.

#### SON CULTE.

Après le martyre de saint Pélerin, quelques chrétiens inhumèrent avec respect ses restes précieux à Bouhy, lieu de son supplice. Son corps y reposait encore au temps de saint Germain, et bientôt on éleva une église sur son tombeau.

Plus tard, le corps du saint apôtre de l'Auxerrois fut transporté à Saint-Denis, proche Paris, et il ne resta à Bouhy que sa tête et les vertèbres. On dit que ce fut le roi Dagobert I<sup>er</sup> qui obtint pour le monastère de Saint-Denis le corps du saint évêque d'Auxerre, et qui l'y fit transporter. En 1144, lorsque l'abbé Suger fit construire la partie de l'église de Saint-Denis qui regarde l'orient, un des autels fut mis sous l'invocation de saint Pélerin, et consacré par Hugues de Montaigny, évêque d'Auxerre. Plus tard, Guillaume de Seignelay, qui avait quitté le siège d'Auxerre pour celui de Paris, se rendit à cet autel pour y vénérer les reliques de l'apôtre de l'Auxerrois et y déposer quelques dons.

Dans le siècle suivant, il se fit plusieurs distractions des ossements renfermés dans la châsse de saint Pélerin. Jeanne d'Evreux, veuve de Charles-le-Bel, en obtint, en 1340, de Guy, abbé de Saint-Denis, et les remit en 1342 aux Jacobins d'Auxerre, après les avoir fait renfermer dans une châsse d'argent. L'empereur Charles IV en avait aussi obtenu une partie; ce fut celle qu'on transporta à Prague en 1373. La paroisse de la Roche-en-Bregny, à deux lieues de Saulieu, prétendait aussi posséder un bras du saint.

L'église de Sens avait un reliquaire renfermant un morceau des vêtements de saint Pélerin, imbibé de son sang; et la cathédrale d'Auxerre, possédait, dans une croix d'argent, un des bras de

son premier évêque, avant le pillage de son trésor par les calvinistes.

Le reste du corps, déposé à Saint-Denis, échappa à une semblable profanation par les soins que prirent alors les religieux de transporter à Paris tous leurs reliquaires. Ce fut en 1570 que Charles de Lorraine, abbé de Saint-Denis, le fit rapporter dans le monastère; il plaça dans une nouvelle châsse le corps de saint Pélérin<sup>1</sup>.

Dominique Segulier, évêque d'Auxerre, désirait réparer la perte que son église avait éprouvée, lors du pillage des calvinistes, en lui procurant d'autres reliques du saint apôtre de l'Auxerrois; il s'adressa donc au monastère de Saint-Denis pour obtenir ce qu'il désirait, et on consentit, en 1634, à lui donner la moitié d'un des os fémur du saint; il le fit enchâsser dans un reliquaire d'argent doré de la valeur de 2,000 livres, et en fit don à son église en 1636.

Ce fut neuf ans plus tard, en 1645, que les habitants de Bouhy, reconstruisant leur autel, trouvèrent, en creusant les fondations, un débris de sépulcre qui renfermait la tête et les vertèbres d'un grand corps humain et le corps d'un petit enfant. A la prière du curé, le sieur Henry, médecin à Cosne, se transporta sur les lieux, et après avoir examiné les ossements, il déclara que *la tête avait été détachée des vertèbres par violence, en travers et en coulant, par un glaive ou coutelas bien acéré*. Le curé, pour s'assurer que c'étaient des restes de saint Pélérin, écrivit aux religieux de Saint-Denis, qui ouvrirent leur châsse et reconnurent qu'ils possédaient le corps du saint, mais sans la tête et les vertèbres.

Pierre de Broc, alors évêque d'Auxerre, transporta lui-même ces restes à Saint-Denis, pour les confronter avec ceux que pos-

<sup>1</sup> Dom Georges Viole, parlant de la Chartreuse de Basseville, auprès de Clamecy, rapporte qu'on y conservait de son temps un morceau de l'étole de saint Pélérin. Plusieurs églises des environs de Paris obtinrent de l'abbaye de Saint-Denis quelques parcelles des précieuses reliques du saint martyr.



sédait ce monastère. On prit toutes les précautions que la prudence exige, pour ne point s'exposer à une erreur. L'évêque d'Auxerre s'adjoignit le grand prieur, trois religieux et le sieur Bornet, médecin à Saint-Denis, pour procéder à cet examen. Tous, d'un commun accord, reconnurent par la grandeur, la mesure, etc., que tous ces ossements appartenaient au même corps. Le médecin ajouta que *la tête avait été séparée du corps avec violence, et que la vertèbre la plus rapprochée des épaules avait été visiblement coupée par le tranchant d'un glaive.*

Pierre de Broc s'était contenté de renvoyer à Bouhy la tête et les vertèbres, sans rendre aucune ordonnance au sujet de la supplique des habitants. Soixante-neuf ans après, les fidèles de la paroisse de Bouhy firent de nouvelles démarches auprès de M<sup>re</sup> de Caylus, et le prièrent de rendre une ordonnance définitive, après avoir consulté tous les procès-verbaux.

M<sup>re</sup> de Caylus acquiesça à leur juste demande; il se rendit à Bouhy, examina de nouveau les reliques, en présence d'une foule considérable, accourue des pays voisins, et rendit une ordonnance par laquelle il déclara la relique authentique et digne de la vénération des fidèles, et sur-le-champ il la vénéra lui-même, le 1<sup>er</sup> mai 1715 <sup>1</sup>. Dans cette translation, M<sup>re</sup> de Caylus retira une portion de la relique, qu'il donna à son église cathédrale, et une autre portion à l'église paroissiale de Saint-Pélerin, d'Auxerre.

Le curé de Bouhy était à cette époque le sieur Deschez, qui depuis devint chanoine de la collégiale de Sainte-Eugénie, de Varzy; dans la cérémonie de la translation de 1715, il eut soin d'extraire pour lui une portion des reliques de saint Pélerin, qu'il conserva avec soin jusqu'en 1733. A cette époque, il en fit don au chapitre de Sainte-Eugénie, et M<sup>re</sup> Nicolas Colbert, faisant alors la visite de la collégiale, renferma cette relique, avec d'autres, dans une châsse d'ébène et la munit de son sceau <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dans le Martyrologe d'Auxerre, la fête de cette translation est marquée au 30 avril, probablement à cause de l'occurrence de la fête de saint Philippe et de saint Jacques, apôtres.

<sup>2</sup> Notice historique des saintes reliques de Varzy.

Cette châsse fut une de celles qu'on transporta le 9 octobre 1792 de la collégiale à l'église paroissiale de Saint-Pierre, de Varzy, dans le trésor de laquelle elle est encore déposée.

Le 4 mai 1854, M. l'abbé Crosnier, vicaire général de Nevers, passant à Varzy, vérifia les reliques de saint Pélerin, reconnut le sceau de M<sup>re</sup> de Caylus, appliqué en cire rouge sur l'ouverture du reliquaire; et, comme ce sceau était en partie brisé, il le remplaça par celui de M<sup>re</sup> Dufêtre, évêque de Nevers.

Quant à la partie du chef de saint Pélerin que l'église de Bouhy avait conservée, on fut assez heureux pour la soustraire aux profanations des agents révolutionnaires de 1793. Ils s'étaient rendus à l'église de Bouhy, plus encore dans l'intention de piller que de profaner les choses saintes. Un sieur Jean-Loup Rimbault, habitant du bourg, s'y rendit aussi, et fut assez habile pour enlever du reliquaire, en forme de buste, le chef du saint apôtre de l'Auxerrois, sans réveiller la susceptibilité des révolutionnaires; il déposa dans sa maison ce précieux trésor, qu'il plaça dans une petite niche pratiquée dans la muraille, auprès de son lit. Craignant qu'elles ne fussent découvertes, il transporta ces reliques hors de sa maison, et les cacha dans une haie. Cependant, quand il crut n'avoir plus rien à craindre, il les replaça dans la niche, où elles demeurèrent jusqu'après la révolution; il en donna quelques morceaux à ses amis, afin qu'en cas d'accident on ne fût pas exposé à tout perdre.

En 1817, M. Gaudri, curé de Bouhy, ayant appris que plusieurs personnes possédaient des reliques de saint Pélerin, les engagea à venir les lui remettre, et un procès-verbal, daté du 12 mai de la même année, constate que la plus grande partie de ces reliques furent déposées entre ses mains.

M. Hurlault, son successeur, s'occupa activement à découvrir le reste de ces reliques, de concert avec M. Vée, curé de Dampierre-sous-Bouhy. L'un et l'autre furent nommés commissaires pour procéder à l'examen de ces différentes parcelles; ce qui eut lieu le 18 mars 1828, en présence de tous les prêtres du voisi-

nage, des autorités du lieu, de deux médecins appelés à cet effet, et d'un grand nombre de fidèles.

Outre la translation qui avait eu lieu à Bouhy, en 1715, une autre translation avait eu lieu en 1753, car M. le Maire présenta, dans cette circonstance, le procès-verbal, sur parchemin, dressé en 1753, par *vénérable et discrète personne messire Pierre-Jacques Deltay, chanoine de l'église cathédrale d'Auxerre*, qui avait été chargé, par ordonnance de M<sup>sr</sup> l'évêque d'Auxerre, de faire la reconnaissance et la translation des reliques dans un nouveau reliquaire. Ce fut celui duquel le sieur Rimbault avait retiré, en 1793, le chef de saint Pélerin, et qui fut brûlé par les agents révolutionnaires sur la place publique de Bouhy.

Ce procès-verbal, qui avait été parfaitement rédigé, en présence d'un grand nombre de prêtres, de fidèles, et avec le concours de deux médecins, contient la description de la partie du chef de saint Pélerin, qui fut laissée à Bouhy lors de la translation de 1715; chaque partie du chef est désignée en termes techniques, et les deux médecins que M. l'abbé Hurlault avait appelés purent facilement vérifier les morceaux qui avaient été recueillis et les réunir, sauf quelques fragments qui n'avaient point été rapportés.

Procès-verbal de cette opération fut dressé et approuvé par lettres de M<sup>sr</sup> Millaux, en date du 18 mai 1828.

Le sieur Rimbault étant décédé à Entrains, sa veuve rapporta à M. Vée, curé d'Entrains, un morceau du temporal gauche qui avait été gardé par le défunt. Ce morceau, en effet, inventorié en 1753, manquait lorsqu'on dressa le dernier procès-verbal. M. le curé d'Entrains regarda ce fait comme providentiel; la paroisse qui avait été le but de la dernière mission de saint Pélerin, devait être heureuse de posséder ce précieux dépôt. Cependant M. Vée ne voulut pas le conserver sans le consentement de M<sup>sr</sup> Millaux, alors évêque de Nevers. Le prélat se rendit à son désir, et le 29 septembre 1828, se trouvant à Entrains, il authentiqua cette relique. Outre ce morceau du chef de saint Pélerin, l'église d'Entrains possède une partie du tibia

provenant de la cathédrale d'Auxerre. M. l'abbé Viard, vicaire général et curé de ladite cathédrale, après avoir dressé l'acte constatant l'authenticité de cette relique, l'avait envoyée à Entrains par son premier vicaire.

Dans la reconnaissance qui eut lieu le 18 mars 1828, M. Hurlault avait conservé pour lui un fragment du chef de saint Pélerin ; transféré plus tard à Courcelles, il en fit don à l'église de sa nouvelle paroisse.

---

## VIBIUS,

MARTYR A ENTRAINS.

Ne sachant à quelle époque placer le martyr de Vibius, nous avons cru devoir en faire mention à la suite de la vie de saint Pélerin.

Son nom indique qu'il était Romain d'origine, et il serait possible qu'il appartint à la famille consulaire qui porta ce nom. Il est certain que des membres de cette famille furent chargés de missions importantes à Entrains, à en juger par les médailles qu'on rencontre dans le pays. Lebœuf rapporte plusieurs inscriptions trouvées à Auxerre dans lesquelles il est question de Vibius.

Quoi qu'il en soit, Vibius fut un de ces hommes apostoliques qui, dans les premiers siècles du christianisme, ne balancèrent pas à braver tous les dangers pour étendre le règne de Jésus-Christ. Il vint à Entrains, afin d'y remplir cette glorieuse mission, et la palme du martyr fut la récompense de son zèle : il fut enterré vif. Une pierre sépulcrale, placée sur le lieu où reposait son corps, dut transmettre à la postérité son nom, le genre de son martyr et son généreux dévouement. *Vibius vivus hic effossus est quia predicavit.*

18 MAI.

## SAINTE EUGÉNIE.

JOUR DE LA TRANSLATION DE SES RELIQUES.

Sainte Eugénie fut martyrisée à Rome vers 260. Sa légende, dont il existe dans le Nivernais des représentations très-curieuses, avait cours dès le cinquième siècle ; d'après les *Actes des Martyrs*, récemment publiés par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes, la rédaction et peut-être la traduction de cette légende, doit être attribuée à Rufin, prêtre d'Aquilée, contemporain de saint Jérôme.

Eugénie était fille de Philippe, noble romain, qui avait été nommé préfet d'Alexandrie sous le règne de Gallien et de Valérien. Philippe avait amené avec lui, dans cette résidence, sa femme Claudia, ses deux fils Avitus et Sergius, et sa fille Eugénie. Eugénie, dès l'âge le plus tendre, avait étudié les arts libéraux avec ses affranchis Protus et Hyacinthus, et grâce à la lecture des épîtres du bienheureux apôtre Paul, non-seulement elle s'était convertie à la foi chrétienne, mais bientôt elle avait gagné par son exemple Protus et Hyacinthus.

Elle avait alors quinze ans ; Aquilius, fils du consul Aquilius, la demanda pour épouse. Eugénie, qui avait promis dans son cœur de se consacrer tout entière au Seigneur, après avoir pris des habits d'homme, s'enfuit avec ses deux affranchis, et se réfugia dans un couvent de moines qui était près de la ville d'Alexandrie. L'abbé Hélénius, bien qu'il sût par révélation le sexe d'Eugénie, la reçut parmi ses religieux sous le nom d'Eugénius. Eugénius se distingua par tant de vertus, qu'après la mort d'Hélénius, il fut appelé à la direction du monastère. Bientôt la réputation de sainteté qu'avait acquise le nouvel abbé, s'étendit au-delà des murs du couvent, et Mélanthie, noble dame d'Alexandrie, en-

tendant parler des prodiges opérés par lui, vint le consulter pour une fièvre quarte qui la tourmentait depuis plus d'une année. Eugénus fit sur elle une onction d'huile, et aussitôt la malade fut guérie. Mélanthie, croyant d'abord ne céder qu'à un sentiment de reconnaissance, conçut bientôt une passion coupable pour Eugénus dont elle ignorait le sexe ; elle lui fit des propositions qu'il repoussa avec indignation. Mélanthie craignant qu'Eugénus ne prit les devants et ne révélât son crime, vint trouver le préfet d'Alexandrie et accusa hautement le jeune chrétien de l'avoir poursuivie de sa passion criminelle. Le préfet, enflammé de colère, fit saisir tous les chrétiens qui se trouvaient à Alexandrie, et en leur présence, devant les instruments de torture qui étaient préparés, il reprocha à Eugénus le crime abominable qu'il avait commis. Comme celui-ci niait énergiquement, Mélanthie appela en témoignage plusieurs personnes de sa maison qui vinrent confirmer la vérité de sa déposition. Eugénie ne voulant pas laisser planer plus long-temps d'aussi indignes soupçons sur le nom chrétien, découvrit sa poitrine devant son père qui la reconnut et la reçut dans ses bras. Au même instant la foudre écrasa Mélanthie avec tous les siens. Les parents et les frères d'Eugénie se convertirent immédiatement, et quelque temps après, son père, Philippe, abandonnant son commandement, fut élu évêque d'Alexandrie par les chrétiens. Pérennus, qui lui avait succédé dans le commandement de la province, irrité de l'affection que les habitants avaient conservée pour son prédécesseur, le fit assassiner pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe.

Après le martyre de Philippe, Claudia revint à Rome avec sa fille. Là, comme à Alexandrie, Eugénie convertit un grand nombre de païens. Le bruit en vint aux oreilles de Gallien, qui ordonna qu'Eugénie sacrifiât dans le temple de Diane ; mais pendant qu'elle priait à genoux, le temple fut renversé avec son idole. Alors Gallien ordonna que l'on attachât la vierge à une grosse pierre et qu'on la précipitât dans le Tibre ; mais la bienheureuse

martyre, soutenue par une main divine, restait assise sur les eaux qui l'emportaient doucement.

Cependant on la retira du fleuve, et on la jeta dans les fourneaux des thermes de Sévère ; mais à l'instant les feux s'éteignirent et une douce fraîcheur se répandit autour d'elle. Eugénie fut ensuite renfermée pendant dix jours dans un cachot obscur et privée entièrement de nourriture. Mais Jésus-Christ illuminant sa prison lui apportait le pain qui devait la réconforter. Enfin, le jour de la naissance du Sauveur, un bourreau lui trancha la tête. Son corps, recueilli par les chrétiens, fut déposé près de la voie latine, dans un champ qui lui appartenait. Un jour que sa mère priait sur son tombeau, Eugénie lui apparut tout-à-coup, revêtue d'un riche manteau tissu d'or, et environnée d'un groupe d'anges. Elle lui dit de se réjouir, que le Seigneur Jésus-Christ l'avait placée parmi les bienheureuses, et qu'elle-même viendrait la rejoindre le dimanche suivant. Elle mourut effectivement au jour indiqué, et fut enterrée à côté de sa fille par ses fils Avitus et Sergius.

Dans le martyrologe romain, on fait mémoire de cette sainte le 24 décembre, les Grecs l'honorent le même jour. Dans l'ancien diocèse d'Auxerre, on célébrait sa fête le 18 mai, anniversaire de la translation de ses reliques.

Sous le pontificat de Jean X, Gaudry, quarante-troisième évêque d'Auxerre, alla visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome ; le souverain pontife lui fit présent de reliques assez considérables de saint Laurent et de sainte Eugénie. Il les déposa avec solennité dans sa cathédrale le 18 mai 923 ; puis il en fit la distribution. L'abbaye de Saint-Germain en eut une partie, la seconde resta à la cathédrale, mais la portion la plus considérable fut destinée à la ville de Varzy. Dès le cinquième siècle, il y avait dans cette ville, sous le vocable de cette sainte, une église dont la fondation est attribuée à saint Germain ; elle tombait en ruine, Gaudry profita de cette circonstance pour la faire rebâtir, puis il y déposa ces précieuses reliques. Près de là, il fit construire une

maison de plaisance qui fut souvent habitée par lui et par les évêques d'Auxerre ses successeurs <sup>1</sup>. L'église devint une collégiale qui fut fondée en 1090 et fut desservie par neuf chanoines dont le chantre était le chef. Quatre chapelains, un sous-chantre, un sacristain, quatre enfants de chœur formaient le bas-chœur.

On voit encore dans l'église de Varzy un tryptique très-remarquable du seizième siècle, qui reproduit par la peinture la légende de sainte Eugénie.

La face extérieure des volets représente, à gauche, le martyr de saint Étienne, à droite, celui de saint Laurent.

Saint Étienne, lapidé, lève les yeux vers la sainte Trinité qui est placée au sommet du sujet. Dans le clair obscur est la figure de Saul qui fut depuis saint Paul. Saint Laurent est sur un gril ardent, deux bourreaux le retournent avec des crocs de fer. Décus et Valérien sont témoins de cette scène.

Si l'on ouvre le tryptique, on aperçoit au fond dans le tableau du milieu, un intérieur de chapelle; des religieux de l'ordre de Saint-Benoît commencent l'office, le prêtre va monter à l'autel, et sainte Eugénie, en costume de moine, se présente au pied du sanctuaire pour être admise dans le couvent. Au milieu du même panneau, sainte Eugénie est représentée au moment où elle va être décapitée, en présence de l'empereur Gallien, qui est sur son trône, à droite: derrière lui sont des docteurs et des familiers, à gauche se trouvent d'autres personnages de sa suite. Le bourreau est placé derrière la sainte, le bras et le cimeterre levés; entre les jambes du bourreau qui sont écartées, on voit une figure qui semble monter les degrés du trône, on présume qu'elle est le portrait du peintre de cette remarquable page. Dans le bas de ce même panneau, sont deux inscriptions: l'une en vieil allemand qui n'a pu encore être traduite, l'autre en latin, est l'antienne de l'office de la sainte. Derrière sainte Eugénie, un peu à gauche, sont des gens du peuple, et dans une espèce de crypte, sous le

<sup>1</sup> LEBGUE, tome I. p. 205.



dallage de la chapelle, sont deux figures qui doivent être Prote et Hyacinthe, les fidèles serviteurs d'Eugénie. Dans l'architecture de cette scène se trouvent les armes de M<sup>re</sup> de Dinteville qui fit exécuter ce tryptique ; au-dessus de ses armes est sa devise : *Virtuti fortuna comes*.

Le petit panneau de gauche représente sainte Eugénie découvrant sa poitrine pour repousser les calomnies de Mélanthie, et reconnue par son père. Des gardes et des licteurs occupent le fond de la scène.

Sur l'autre panneau, celui de droite, on voit l'apparition d'Eugénie à sa mère, qui lui tend les bras ; un groupe d'anges soutient la sainte et un autre groupe chante le *Te Deum* ; près de la mère de sainte Eugénie, est le tombeau de la bienheureuse martyre.

La légende de sainte Eugénie est complétée par des fresques, qui datent de la fin du douzième siècle, et qui, malgré leur détérioration, s'aperçoivent encore dans la cathédrale de Nevers, sur le mur, à droite en entrant par la petite porte de Saint-Jean.

Un dessin retrouvé dernièrement, et exécuté à une époque où ces peintures étaient moins frustes, permet de lire les dernières scènes, qui se déroulent les unes après les autres, sans avoir égard à l'unité de la composition. La légende de sainte Eugénie, sans aucun doute, devait être représentée tout entière, mais nous ne décrivons que les scènes qui peuvent être encore distinguées aujourd'hui.

Dans la première, Eugénie, les mains liées, est devant l'empereur Gallien, assis sur son trône.

Dans la deuxième, la sainte, debout, une grosse pierre attachée au col, est sur le point d'être précipitée dans le Tibre, par un bourreau qui la saisit aux bras.

Dans la troisième, elle glisse doucement sur les eaux, malgré la pierre qui reste toujours attachée à son col. Une main au nimbe crucifère paraît dans le ciel au-dessus de sa tête.

Dans la quatrième, on la voit debout, les mains jointes et au

milieu des flammes qui n'ont aucune action sur elle ; la même main de la scène précédente se retrouve également dans le ciel, limité par un arc en plein cintre, sous lequel on entrevoit les thermes de Sévère.

Enfin, dans la cinquième, on aperçoit Eugénie, assise dans sa prison, et N. S. Jésus-Christ lui apportant un pain.

Nous avons extrait les détails suivants de la *Notice historique manuscrite des saintes reliques qui se trouvent dans le trésor de Varzy*.

N° 1. — RELIQUES DE SAINTE EUGÉNIE.

« 1° Une châsse de bois, recouverte de lames d'argent en  
» forme de tour, renferme deux morceaux d'os humain du crâne  
» dans toute son épaisseur.

» 2° Un reliquaire de bois en forme de bras, couvert de  
» plaques d'argent doré, dans lequel se trouve une partie d'os  
» *humerus* d'un corps humain, long de cinq à six pouces.

» 3° Un reliquaire en forme de buste, qui contient deux mor-  
» ceaux de côtes d'un corps humain, des extrémités qui tenaient  
» aux vertèbres, avec cette étiquette : *Sancta Eugenia*. »

On ignore ce qu'est devenu ce troisième reliquaire, qui ne se trouve plus à Varzy ; quand aux deux premiers, ils existent encore ; ils ont été transférés ainsi que d'autres reliquaires, le 9 octobre 1792, de l'église collégiale de Sainte-Eugénie à l'église de Saint-Pierre, où on les voit encore. Le reliquaire n° 1 a été mal décrit dans la *Notice historique*. Sa forme est celle d'une petite église du treizième siècle, surmontée d'une tour ; sur les quatre faces du monument, sont, outre l'image de sainte Eugénie, celles des trois autres vierges les plus célèbres de la primitive église Sainte-Agnès, Sainte-Agathe et Sainte-Cécile.

Un autre reliquaire d'ébène, exécuté en 1733, renferme aussi des reliques de sainte Eugénie.

On comprend difficilement comment les reliquaires de Sainte-Eugénie, de Saint-Regnobert et d'autres, recouverts de lames

d'argent, ont pu échapper à la cupidité sacrilège des révolutionnaires de 1793. Nous avons entendu raconter par plusieurs personnes de Varzy, qu'ils avaient déjà pénétré dans le lieu où les reliques étaient déposées, avec l'intention de piller, mais qu'ils se retirèrent épouvantés, ce lieu leur aurait paru tout en feu. Quoi qu'il en soit, Varzy a pu conserver ses reliques et ses reliquaires.

Le 21 mars 1858, M<sup>r</sup> Crosnier, protonotaire apostolique et vicaire-général de Nevers, accompagnant Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, en cours de visites pastorales, après avoir fait l'examen des sceaux appliqués sur le reliquaire de Sainte-Eugénie et en avoir constaté l'authenticité, a renouvelé ces anciens sceaux, dont plusieurs avaient été brisés en partie.

Outre les reliquaires dont nous venons de parler, et le tryptique de 1535, l'église de Varzy possède encore une jolie statue en pierre du quatorzième siècle, représentant sainte Eugénie ; cette curieuse statue est placée au maître-autel du côté de l'épître.

#### DU BROc DE SEGANGE.

M. Chartron, doyen de Varzy, a bien voulu nous communiquer une ancienne hymne de sainte Eugénie ainsi que la traduction qu'il en a faite ; ces deux pièces doivent trouver ici leur place :

#### IN TRANSLATIONE SANCTÆ EUGENIÆ.

##### HYMNE.

Lugere Sanctos sacra vetat fides.  
Ipsi sub ictu funeris occidunt,  
Non destruuntur mortis ictu  
Qui melius tibi, Christe, vivunt.

Mens nempè, rupto carcere corporis,  
Audace nisu sidera transvolat ;  
Numenque contemplans, in ipso  
Fonte bibit satiata vitam.

Quin ipsa , tristi quæ jacet hic situ ,  
 Caro resurget splendida dotibus ;  
 Ut quæ labores hausit æquos ,  
 Participet rediviva palmæ.

Hæc illa merces te manet ultima ,  
 Virgo ; solutos quos colimus pii  
 Artus , resumes gloriosos  
 Parte tui reparatâ totâ.

Qui te patronam pangimus , integris  
 Nos esse semper moribus impetra ;  
 Ut te resurgentem sequamur  
 Perpetui comites triumphî.

Laus summa Patri summaque Filio ,  
 Qui , morte victâ , surgit ab inferis ,  
 Donatque vitæ spem futuræ ;  
 Par tibi laus utriusque nexus. — Amen.

#### POUR LA TRANSLATION DE SAINTE EUGÉNIE.

D'un Saint pleurer la mort , c'est outrager la Foi ;  
 Par le fer ou le feu que le héros succombe ,  
 En dépit du néant , sa gloire est dans la tombe :  
 O Christ ! il triomphe avec toi !

Quand l'âme a de son corps vu tomber la prison ,  
 Soudain d'un vol joyeux au ciel elle s'élance ,  
 Et , contemplant de Dieu l'éternelle substance ,  
 Boit l'être à sa source sans fond !

Et ce corps , à nos pieds qui gît si tristement ,  
 Il revivra brillant de facultés nouvelles !...  
 Il eut part aux travaux ; aux palmes immortelles  
 N'a-t-il pas droit également ?

O Vierge ! tel sera l'excès de ton bonheur,  
 Ces membres desséchés (pour nous cendre bénie)  
 Ils te seront rendus , et , toute rajeunie ,  
 Tu vas renaître avec honneur !

De l'innocence en nous garde l'intégrité ,  
 Toi que nous proclamons notre douce patronne ,  
 Afin qu'au ciel , un jour , partageant ta couronne ,  
 Nous vivions dans l'éternité !

Gloire au Père et au Fils ! oui , gloire chaque jour  
 Au vainqueur de la mort ! des enfers il s'élève ,  
 Et d'un bonheur sans fin par l'espoir nous relève ,  
 Gloire , gloire à Esprit d'amour !  
 Ainsi soit-il.

19 MAI.

## LE B. GUILLAUME DE SAINT-LAZARE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Nos anciennes chroniques ne nous ont laissé aucun détail sur la famille et sur les premières années de Guillaume de Saint-Lazare (*Willelmus de Sancto Lazaro*). On croit généralement qu'il était enfant du pays. Il en est fait mention pour la première fois en 1198 ; il signe comme archidiacre de Nevers une charte de l'an 1200 ; l'année suivante il paraît encore avec la même dignité, à l'occasion de la fondation de la collégiale de Tannay, dont la charte est scellée des sceaux de l'évêque Gauthier, de l'archidiacre Guillaume et du chapitre de Nevers.

Ce fut cette même année qu'il fut appelé à succéder à Gauthier sur le siège de Nevers. Jusque-là les évêques avaient été nommés par le clergé et le peuple réunis ; tout-à-coup cet antique usage disparaît , le chapitre seul , sans le concours du

peuple et du reste du clergé nomme son évêque. Les chanoines avaient porté leur vote sur Guillaume de Seignelay, doyen de l'église d'Auxerre ; sur son refus, on procéda à de nouvelles élections, par suite desquelles Guillaume de Saint-Lazare fut élu à l'unanimité.

Aussi recommandable par sa piété que par son savoir et ses talents, Guillaume jouissait depuis long-temps de la faveur de Philippe-Auguste ; c'était lui qui, en 1198, avait soutenu, en présence du pape Innocent III, les intérêts du roi de France contre Jourdain du Hommet, évêque de Lisieux, ambassadeur de Richard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre.

Avant son élévation sur le siège de Nevers, Guillaume avait été témoin des efforts que faisaient certains hérétiques pour répandre leurs perfides erreurs dans ce diocèse et dans les diocèses circonvoisins. La secte des Albigeois ravivait toutes les infamies des anciens manichéens, et avait fait des adeptes jusque dans les rangs du clergé.

Tétric, leur chef, s'était tenu long-temps caché dans une grotte souterraine auprès de Corbigny ; on parvint à l'en retirer, et il fut condamné à être brûlé vif ; cependant ses perfides doctrines faisaient d'affreux ravages. Bernard, doyen de l'église de Nevers, et Renaud, abbé de Saint-Martin de la même ville, étaient accusés d'hérésie ; en même temps plusieurs riches bourgeois de La Charité, qui avaient été pervertis par Tétric, continuaient à professer et à propager les mêmes erreurs. Le mal était si grand que l'archevêque de Sens, les évêques de Nevers, d'Auxerre et de Meaux, crurent qu'ils devaient se transporter à La Charité, pour essayer d'y remédier ; c'était en 1198. Leurs efforts n'eurent pas tout le résultat qu'ils auraient désiré, et le poison continua à serpenter en secret.

Tel était l'état du Nivernais, quand Guillaume de Saint-Lazare fut élevé à l'épiscopat ; on comprend facilement ce qu'eût à souffrir ce pieux et zélé pontife. Cependant, comme son zèle était éclairé par la science et adouci par la charité, il ne marcha

pas sur les traces de Hugues de Noyers, évêque d'Auxerre, qui avait résolu d'employer tous les moyens pour purger son diocèse. Plusieurs fois, l'évêque d'Auxerre marcha contre les sectaires, à la tête de soldats armés, ce qui lui valut le nom de *Marteau des hérétiques*. Le pape Innocent III était loin de partager les idées de Hugues de Noyers ; il désirait qu'il eût recours à la douceur et à la persuasion, et c'est dans ce sens qu'il avait écrit aux évêques d'Autun et de Mâcon et à l'abbé de Cluny. Voulant mettre fin à cette affaire, le souverain pontife jeta les yeux sur saint Guillaume, archevêque de Bourges, auquel il adjoignit Guillaume de Saint-Lazare pour amener certains bourgeois de La Charité à abjurer leurs erreurs.

L'année suivante, Guillaume assista au concile de Meaux, convoqué par Jean, abbé de Casemaire, légat du pape, dans le but de rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre.

En 1207, Innocent III lui confia une nouvelle mission ; il le chargea de se rendre dans la ville du Puy, pour contraindre les habitants à se soumettre à leur évêque, tout en engageant le prélat à faire des concessions à de justes réclamations. Au mois de juillet de la même année, il assista, avec l'archevêque de Sens et les évêques de Paris, d'Orléans et d'Auxerre, à la cérémonie qui eut lieu à Saint-Benoît-sur-Loire ; le corps du saint patriarche de l'état monastique en Occident fut retiré de son humble tombeau, pour être placé sous le maître-autel du monastère.

En 1208, notre évêque obtint de Philippe-Auguste l'exemption du droit de régale, et d'autres faveurs. Parmentier prétend que ce fut à prix d'argent, et que les fonds, qui furent remis au roi dans cette circonstance, servirent aux frais de la guerre contre Baudouin, comte de Flandre, et contre l'empereur Othon.

On se disposait alors à une croisade contre les Albigeois ; dans sa lettre aux évêques de France, le pape Innocent III dit que l'archevêque de Sens, l'évêque de Nevers et leurs comprovinciaux se sont engagés à donner aux croisés la dixième partie de leur

revenu d'une année ; il ordonne à tous les prélats d'engager les clercs et les laïques des terres du duc de Bourgogne, du comte de Nevers et des autres seigneurs qui se croiseront à imiter cet exemple.

Guillaume de Saint-Lazare se croisa avec Hervé de Donzy, comte de Nevers ; saint Guillaume, archevêque de Bourges, oncle de la comtesse Mahaut, épouse d'Hervé, devait aussi faire partie de l'expédition ; il se disposait à se mettre en route, non avec l'intention de combattre les hérétiques, mais plutôt dans le but de les ramener par la voie de la persuasion, quand Dieu l'appela à lui, en 1209. A son retour de cette expédition, en 1211, notre évêque eut la douleur de voir sa cathédrale consumée par les flammes, ainsi que les lieux réguliers. Malgré les grandes dépenses que lui avait occasionnées la guerre contre les Albigeois, il entreprit de réparer ce désastre ; c'est à lui que nous sommes redevables de la nef de la cathédrale, si curieuse par ses détails iconographiques, si belle par ses proportions.

Nous le trouvons en 1214 à la bataille de Bouvines, parmi les seigneurs qui avaient suivi le comte de Nevers. Le cadre que nous nous sommes tracé nous met dans la nécessité de ne faire mention que des traits principaux de la vie de ce saint prélat ; mais nous ne pouvons oublier de parler de sa charité ; son chapitre et son église cathédrale en ont éprouvé les généreux effets.

Avant l'incendie de 1211, les chanoines de Nevers formaient une espèce de monastère, dont l'évêque était l'abbé ; ils avaient un cloître, un réfectoire, un cellier communs ; ils se donnaient le nom de frères. L'incendie ayant consumé les lieux réguliers, ils cessèrent de vivre en communauté. Guillaume, qui ne se trouvait pas en état de reconstruire le *monasterium*, faisait cependant distribuer chaque jour le pain et le vin aux chanoines.

C'était surtout quand il s'agissait des pauvres que cette charité du pieux prélat semblait ne plus connaître de bornes ; tous les anciens livres de l'église de Nevers nous disent qu'il nourrissait



tous les jours deux mille pauvres <sup>1</sup>. Ils ajoutent que sentant sa fin approcher, il ordonna que les distributions, qu'il avait coutume de faire, continueraient jusqu'à la saint Jean-Baptiste. Il mourut en odeur de sainteté, le 19 mai 1221.

Son nom fut inséré, non-seulement dans le Nécrologe, mais encore dans le Martyrologe de l'église de Nevers, avec une notice dont nous donnons ici la traduction :

• Le XIV avant les kalendes de juin, est décédé Guillaume, évêque de cette ville, qui accorda de grands biens à notre église.  
 • C'est lui qui établit la distribution quotidienne du pain et du vin. Il racheta du roi Philippe, moyennant mille livres parisis le droit de régle; il fit confectionner les stalles du chœur; il fut le premier qui entreprit la construction de cette église en pierres de taille, et il la termina presque entièrement à ses propres frais;  
 • il donna à la cathédrale une grande statue d'argent de la bienheureuse Marie, une partie du chef de saint Mathieu et de celui de saint Victor, une grande châsse d'argent, quatre bassins et un encensoir de même métal; deux cents livres parisis pour son anniversaire. Il construisit et dota l'autel de Saint-Denis, dans la crypte; il donna dix-huit livres de rentes annuelles pour augmenter les distributions de matines. Ce fut la veille de l'ascension de Notre Seigneur, de l'année 1221, la vingtième de son épiscopat, qu'il alla se reposer de ses travaux. Cette même année, qui était une année de disette, il nourrissait tous les jours jusqu'à trois mille pauvres <sup>2</sup>, qui lui doivent de n'être pas morts de faim. Sa charité s'exerça encore après sa mort, car il avait voulu qu'on continuât ses distributions jusqu'à l'octave de la fête de saint Jean-Baptiste. »

<sup>1</sup> La *Mer des histoires*, tome II, année 1391, est conforme au Nécrologe de l'église de Nevers : « Guillaume, évêque de Nevers, docteur en loy et decret, qui au temps de la grande cherté et famine repaissait tous les jours deux mille pauvres, trépassa de ce monde en la vigile de l'ascension de nostre Seigneur. »

<sup>2</sup> On voit que cette notice porte trois mille pauvres, au lieu de deux mille dont font mention les autres manuscrits. Peut-être qu'habituellement il nourrissait deux mille pauvres, et que le nombre s'éleva à trois mille l'année de sa mort, qui était une année de disette.

Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale, sous un tombeau élevé, sur lequel on lisait les inscriptions suivantes :

P. R. WILLELMUS DE S. LAZARO NIVERNENSIS EPISCOPUS.

QUERUM LAPIS ISTE PREMIT, REGALE PERENNITER EMIT.  
JURA SEQUENS, LENIS, PARCUS SIBI, LARGUS EGENIS;  
SOLVITUR IN CINERES, PETRI NON DEGENER HOMINES.  
GRATIA QUERUM CHRISTI DOMINI PRÆFECERAT ISTI.

Lorsqu'en 1590 Louis de Gonzague fit faire le caveau placé sous le chœur, on trouva les corps de deux évêques de Nevers qui furent déposés dans ce caveau; on croit que l'un est celui du B. Guillaume de Saint-Lazare et l'autre celui de Pierre de Fontenay.

Le chapitre de Nevers n'oublia pas les bienfaits et les vertus de ce saint évêque; à toutes les fêtes solennelles, le célébrant allait encenser son tombeau, et tous les ans, le 19 mai, jour anniversaire de sa mort, un chanoine était chargé de prononcer son panégyrique en chapitre. Avant 1793, on conservait avec respect au trésor de la cathédrale, ses sandales et sa crosse.

Son tombeau fut démoli en 1770, lors des réparations faites au chœur de la cathédrale <sup>1</sup>.

30 MAI.

## SAINT BAUDÈLE.

Le nom de ce saint est fort célèbre; il y a en France et en Espagne un grand nombre d'églises sous l'invocation de saint Baudèle. On n'a rien de certain sur le lieu de sa naissance et sur sa profession. M. Perrot, qui lui donne le nom de Bauzèle, nom

<sup>1</sup> Parmentier, *Histoire manuscrite des Evêques*.

sous lequel il est généralement connu dans le Midi <sup>1</sup>, dit qu'il souffrit le martyre en 187. Il fut arrêté au moment où il prêchait des païens rassemblés dans une forêt voisine de Nîmes, et conduit devant le juge, qui lui ordonna de sacrifier aux idoles. Les tourments les plus cruels ne purent vaincre sa constance; il demeura ferme dans sa foi, et une mort glorieuse fut sa récompense <sup>2</sup>.

Saint Grégoire de Tours dit que de son temps il s'opérait sur son tombeau un grand nombre de miracles.

Quoique plusieurs églises prétendent avoir été dépositaires des reliques de saint Baudèle, telles que Rossec, en Catalogne, Tolède, Oviédo, etc., il est certain qu'elles n'ont pu posséder que quelques parties du corps du saint martyr, comme les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, de Paris, qui avaient une partie de son chef. Ce fut le prieuré de Saissy-les-Bois <sup>3</sup>, proche Donzy, qui obtint en grande partie ce précieux dépôt.

Quand la paix fut rendue à l'Eglise, une chapelle fut construite sur le tombeau de saint Baudèle, et elle devint bientôt l'église d'un monastère qui s'y établit. Saint Romule était abbé de ce monastère au commencement du huitième siècle. Les Barbares, qui inondaient le midi de la France, forcèrent Romule à se réfugier avec ses moines dans le centre du royaume. .

Ils arrivèrent jusqu'à Beaune, au diocèse de Dijon, où ils demeurèrent quelque temps; ils établirent le culte de leur saint patron dans ce pays, et y construisirent une église, où ils déposèrent une portion de ses reliques <sup>4</sup>; puis ils s'éloignèrent de ce lieu, qu'ils ne trouvèrent sans doute pas assez convenable pour l'établissement d'un nouveau monastère. Ils obtinrent l'autorisation de se fixer dans un frais vallon, entouré de collines boisées,

<sup>1</sup> On dit Bauzèle ou Bauzile.

<sup>2</sup> *Lettres sur Nîmes*. t. I<sup>er</sup>, p. 45. — TILLEMONT, t. IV.

<sup>3</sup> Nous avons tenu à conserver l'ancienne orthographe de Saissy, *Sasiacense monasterium*, monastère placé au milieu des rochers; c'est à tort qu'on écrit Cessy.

<sup>4</sup> Nous verrons plus bas que nos moines voyageurs n'avaient emporté avec eux que quelques portions des reliques de leur saint patron.

aux sources de la Talvane, à peu de distance de Donzy. Comme nous l'avons dit dans la vie de saint Paul, premier évêque de Narbonne, Clothaire et Ingonde, son épouse, avaient concédé ce vallon à un évêque d'Auxerre, à condition qu'après la mort du prélat il retournerait à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Avant l'arrivée de saint Romule, il y avait déjà un monastère établi à cet endroit. Se fit-il alors une fusion entre les quatre-vingts religieux qui l'accompagnaient et ceux qui habitaient ce lieu? le premier monastère avait-il cessé d'exister? Les chroniques locales se taisent sur ce point. Quoi qu'il en soit, les religieux, sous la direction de saint Romule, mirent la main à l'œuvre et commencèrent une magnifique église en l'honneur de saint Beaudèle, patron de leur communauté. Saint Romule mourut avant d'avoir complété son œuvre. Odon et Waloo, ses successeurs, y mirent la dernière main. En 878, l'église de saint Romule, qui sans doute avait été construite avec trop de rapidité, s'écroulait. L'abbé Trudgaud, qui gouvernait alors le monastère, dut s'occuper de remédier au mal. Il entreprit donc de reconstruire ce monument sur une plus grande échelle et d'une manière plus solide. Il fut heureux dans son entreprise, et saint Baudèle protégea les travailleurs d'une manière visible; car, dans le cours des travaux, plusieurs d'entre eux tombèrent du sommet de l'édifice, sans éprouver le moindre mal dans leur chute.

Quand la basilique fut terminée, on venait de loin en admirer les gracieuses proportions. Parmi les personnes illustres qui vinrent visiter le monastère de Saissy, on cite le trop fameux <sup>1</sup> Bernard, prince de Gothie; il était accompagné de Gaudène ou plutôt Gausselin <sup>2</sup>, son oncle, alors abbé de Saint-Germain-des-Prés, et qui plus tard monta sur le siège épiscopal de Paris.

L'histoire ne nous dit pas si Bernard n'avait été entraîné au monastère de Saissy que par un motif de curiosité; quant à nous,

<sup>1</sup> Le chroniqueur se contente de l'appeler *memoralis princeps*.

<sup>2</sup> On trouve quelquefois le *x* changé en *d*. Nous avons vu qu'on disait saint Baurèle et saint Baudèle.

nous sommes porté à croire qu'il essayait de calmer les remords de sa conscience par quelque pèlerinage, ou qu'il cherchait l'occasion de faire quelques bonnes œuvres, en expiation de ses crimes. Ce Bernard, qui était aussi duc d'Acquitaine et marquis de Nevers, ne savait pas maîtriser ses passions ; furieux des résistances de sainte Solange, qui refusait de consentir à ses infâmes désirs, il lui avait tranché la tête. En 878, le Concile de Troyes l'avait excommunié à cause de sa tyrannie<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, pendant le séjour qu'il fit au monastère de Saissy, on n'eut pas à se plaindre de ses procédés. Avant de quitter l'abbaye, il demanda aux religieux s'ils n'auraient pas quelque supplique à lui adresser. Aucune, répondirent de concert tous les moines ; nous n'avons qu'un seul désir, c'est de posséder au milieu de nous le corps de notre saint patron qui se trouve dans vos Etats.

Le prince fut étonné d'entendre ces hommes, méprisant les biens de la terre, se contenter de lui exprimer ce désir. Il leur promit qu'il mettrait tout en œuvre pour les satisfaire, et qu'il était heureux de pouvoir les assurer à l'avance qu'ils posséderaient bientôt le corps de saint Baudèle. Il proposa même à l'abbé Trudgaud d'emmener avec lui ceux de ses moines auxquels il confierait cette mission. L'abbé choisit, à cet effet, deux moines, honorés du sacerdoce, afin qu'ils eussent plus de poids et d'autorité. Ils partirent donc avec Bernard.

Le comte, arrivé à Narbonne, alla de suite trouver l'archevêque Ségébandus, qui avait autorité sur toute la province ; il lui fit part du motif du voyage de ces bons religieux, des promesses qu'il avait faites à l'abbé Trudgaud, et le conjura de seconder leurs démarches. L'archevêque, soit par la crainte de cet homme puissant, auquel on ne résistait pas impunément, soit parce qu'il entraînait volontiers dans ses vues, adressa ses félicitations au prince, ainsi qu'aux moines de Saissy ; puis il leur exprima le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir se rendre lui-même avec eux

<sup>1</sup> Art de vérifier les dates. — Comtes de Bourges.

à Nîmes, étant retenu par la maladie ; mais il députa son archidiacre Théodardus pour les accompagner et le remplacer dans cette circonstance. Cependant, il voulut leur faire don d'une portion des reliques de saint Paul, premier évêque de Narbonne, et de saint Amantius, aussi évêque.

Après avoir reçu la bénédiction du Pontife et l'autorisation qu'ils étaient venu solliciter, ils partirent avec l'archidiacre et Ursus, gouverneur de la ville.

Les habitants de Nîmes, apprenant le motif de leur arrivée dans leurs murs, prirent les armes, bien résolus de ne pas laisser enlever le corps du saint martyr qui protégeait leur cité.

Cependant, les intentions du métropolitain étaient déjà connues de toute la province. Gerbert, évêque de Nîmes, Vidfred, évêque d'Uzès, et plusieurs autres prélats et abbés s'étaient réunis sur les lieux où saint Romule, en quittant le pays, avait enfoui les restes précieux de saint Baudèle, pour les soustraire aux profanations des barbares ; et, sans s'occuper de l'opposition des habitants ni de leurs menaces, en présence du gouverneur Ursus et de l'archidiacre, on exécuta les fouilles, et on découvrit le reliquaire qui contenait le corps du saint martyr.

Déjà une odeur suave s'était répandue dans l'air ; on eût dit qu'on avait réuni dans ce lieu tous les aromates les plus précieux, qu'on y avait brûlé l'encens le plus pur. Aussitôt les évêques entonnèrent le *Te Deum*, que continua avec enthousiasme la foule nombreuse des prêtres qui étaient venus de loin à cette cérémonie.

Cette translation fut comme un gage de bonheur pour toute la contrée ; on venait au tombeau du saint, et on s'en retournait guéri de ses infirmités ; les barbares s'étaient éloignés ; la terre avait acquis une fertilité inaccoutumée, et le prince Bernard était devenu plus humain et moins emporté.

Quant aux moines de Saissy, après avoir reçu la bénédiction des évêques et leur avoir témoigné leur reconnaissance, ils se mirent en route avec leur précieux dépôt. On leur avait abandonné la plus grande partie des reliques de saint Baudèle.

Leur voyage fut heureux ; le saint martyr les protégea le long de la route , et les garantit de tout danger. Ayant traversé la Bourgogne , ils entrèrent dans le diocèse de Nevers. De toutes parts , les populations se pressaient sur leur passage , implorant le secours du saint , tantôt pour les besoins de leur âme , tantôt pour obtenir la guérison de leurs infirmités.

Arrivés dans le Nivernais , ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos dans un village nommé *Vispiacum* , sans doute Guipy , ayant eu soin de demander préalablement à l'évêque Abbon l'autorisation d'y dresser une tente , pour y déposer provisoirement les saintes reliques. Parmi les malades qui accoururent à ce village pour implorer leur guérison , se trouvait un nommé Bernoardus , depuis long-temps affaibli par les fièvres ; il éprouva immédiatement l'effet de la protection de saint Baudèle , et fut délivré de sa maladie <sup>1</sup>.

Le bienheureux Wibaud , évêque d'Auxerre , s'était rendu à Saissy pour recevoir les saintes reliques. Dans cette circonstance , il donna le voile des vierges à une jeune fille aveugle , dans l'église de Saissy. Pleine de confiance en la protection du saint martyr , elle se fit conduire auprès du corps de saint Baudèle , et fut guérie par son seul attouchement <sup>2</sup>.

Nous avons déjà fait remarquer que la paroisse de Parigny-la-Rose est placée sous le vocable de saint Baudèle ; on ignore si ce fut à l'occasion de cette translation , ou bien si saint Romule , venant de Beaune à Saissy , aura laissé , en passant à Parigny , quelques reliques du saint martyr de Nîmes.

Au commencement du dixième siècle , les Normands se répandirent dans le Nivernais et l'Auxerrois , pillant et incendiant tout le pays. Saint Gérân , évêque d'Auxerre , qui joignait à la piété

<sup>1</sup> *Gallia christiana*. — *Instrumenta ecclesie nemausensis*.

<sup>2</sup> Lebœuf fixe cette translation à l'année 878 ; mais nous avons lu quelque part qu'elle n'eut lieu qu'en 881 , ce qui nous paraît plus conforme à la chronique relatée dans la *Gallia christiana* , qui indique l'année 878 comme l'époque de la reconstruction de l'église. C'est ce qui nous a fait porter le voyage de Bernard à Saissy , après le martyre de sainte Solange

d'un évêque toute la bravoure d'un soldat, leva des troupes, marcha à leur rencontre, leur livra bataille à une demi-lieue d'Auxerre, mit leur armée en déroute, et s'en revint victorieux, emportant avec lui trois de leurs étendards, et emmenant deux de leurs chefs prisonniers. Un peu plus tard, en 911, il marcha encore contre eux avec Richard-le-Justicier et Robert, duc de France, et contribua puissamment à la victoire qui fut remportée sur eux, auprès des murs de Chartres. Quoique vaincus, ces barbares revinrent encore, pour exercer leur brigandage, dans l'Auxerrois et le Donziais.

Le monastère de Saissy, en particulier, eut beaucoup à souffrir. Vers 912, ils le pillèrent et incendièrent l'église de saint Baudèle. Déjà ils s'en retournaient chargés de butin, quand saint Gérân se mit à leur poursuite avec Richard-le-Justicier, duc de Bourgogne. Le saint évêque prit les devants par des chemins détournés, pour leur couper le passage, quoiqu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre d'hommes. Sa vue seule rappela aux barbares les défaites qu'il leur avait fait subir, et suffit pour les mettre en déroute. Depuis cette époque, ils n'osèrent plus se livrer à leurs brigandages, dont le dernier acte, dans le Donziais, fut la ruine du monastère de saint Baudèle<sup>1</sup>.

Huit ans plus tard, en 920, Gaudry, évêque d'Auxerre, rétablit à ses dépens ce monastère. Il donna une châsse couverte d'argent doré, où il renferma les reliques de saint Beaudèle, qui avaient probablement été enlevées aux Normands, lors de leur dernière défaite, ou peut-être qui avaient été soustraites au pillage et cachées par les moines.

Outre la châsse garnie d'argent, Gaudry donna encore au monastère de Saissy une grande croix d'argent semblable à celle de la cathédrale. Il alla aussi déposer lui-même sur l'autel deux magnifiques parements, un calice d'argent avec sa patène, une aube de différentes couleurs, et une chasuble bleue avec l'amict

<sup>1</sup> LEBEUR, t. II, p. 44.



et la ceinture ornée de glands d'or. Il avait pris en affection les moines de Saissy ; de temps à autre, il leur envoyait des provisions, et il était heureux quand il pouvait aller leur adresser des paroles d'édification et d'encouragement<sup>1</sup>.

Le monastère de Saissy tomba depuis au pouvoir des seigneurs laïques. Ce ne fut qu'en 1030 environ que Hugues de Châlons le fit rendre à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, et Heldric, abbé de Saint-Germain, l'y réunit en qualité de prieuré ; ce fut alors qu'il perdit son titre d'abbaye. Geoffroy II, baron de Donzy, s'en était encore emparé ; Bozon, abbé de Saint-Germain, et Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre, le firent restituer en 1063<sup>2</sup>.

Au quinzième siècle il y avait encore huit religieux dans ce monastère. Mais, ayant été entièrement détruit par les protestants en 1569, lors de la prise de Donzy, il ne fut pas rétabli depuis. Les saintes reliques eurent le sort de toutes celles qui tombaient entre les mains des calvinistes.

26 MAI.

## SAINT PRIX, SAINT COT ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS,

DANS LE DONZIAIS.

La persécution s'exerçait d'une manière terrible dans la Gaule séquanoise (la Franche-Comté), sous l'Empereur Aurélien. Croyant échapper aux supplices qu'on leur préparait, un grand nombre de chrétiens, à la tête desquels étaient saint Prix et saint Cot, prirent la fuite et vinrent se réfugier dans le Donziais. Les forêts de la Puisaye leur paraissaient une retraite assurée ; mais Dieu avait décidé, dans ses impénétrables décrets, que ces

<sup>1</sup> LEBLOND, t. I, p. 216.

<sup>2</sup> *Prise d'Auxerre*, p. 282.

chrétiens purifieraient et féconderaient par leur sang cette terre souillée de toutes les infamies du paganisme. Les persécuteurs les poursuivirent jusque dans ces bois; ils décapitèrent saint Prix, et firent un horrible carnage des chrétiens qui l'avaient accompagné. Les corps de ces saints martyrs furent jetés dans une citerne, dans un lieu nommé Couci, et qui, depuis, prit le nom de Couci-les-Saints.

Saint Cot avait échappé au carnage; il recueillit la tête de saint Prix, et s'enfuit dans l'intérieur des forêts; mais les païens, l'ayant poursuivi, l'atteignirent bientôt. Il eut le bonheur de remporter aussi la palme du martyre, en 273 ou 274.

#### LEUR CULTE.

Saint Germain d'Auxerre ayant connu, par révélation, l'endroit des forêts de la Puisaye où se trouvait la citerne qui renfermait les restes des saints martyrs, y fit construire un monastère.

Il découvrit aussi le lieu où étaient enfouis le chef de saint Prix et le corps de saint Cot; il y bâtit une église. Les miracles qui s'y opéraient, par l'intercession de ces saints, attiraient les peuples des contrées voisines, et, peu à peu, les habitations qu'on construisit autour de cette église formèrent la petite ville de Saint-Prix, par corruption Saint-Brix, à deux lieues d'Auxerre<sup>1</sup>.

La communauté de Picpus, à Paris, possédait autrefois des reliques de saint Prix et de saint Cot.

Pendant le règne de la Terreur, une partie des reliques de ces saints martyrs fut transportée à Saint-Amand-en-Puisaye. Nous donnons ici le procès-verbal authentique que nous avons eu sous les yeux :

« Dans cette petite châsse sont *renfermées des reliques précieuses* de saint Prix et de ses compagnons martyrs, *vénérées*

<sup>1</sup> LEBLANC, *Hist. d'Auxerre*, tome I.

- dans l'église de Saints-en-Puisaye, au diocèse d'Auxerre,
- lesquelles ont été données à moi, Julien Morisset, par Emilien
- Phélippeaux, prêtre, curé de ladite paroisse, dans le temps
- où la fureur des impies *pillait* et violait tout ce qu'il y a de
- plus saint et de plus vénérable dans la religion de Jésus-Christ,
- lequel curé a certifié les avoir retirées des chasses où elles
- étaient renfermées, dans la crainte qu'elles ne fussent profanées
- par les ennemis de notre sainte foi ; et, pour en consacrer
- l'authenticité, a signé *de sa main* la présente inscription.
- Guerchy, le dix octobre de l'an de notre salut mil sept cent
- quatre-vingt-quatorze.

### • PHÉLIPPEAUX,

» Curé de Saints-en-Puisaye. »

Un de nos collègues, M. l'abbé Millet, doyen de Saint-Amand, qui a bien voulu nous communiquer cette pièce, nous a remis en même temps une portion assez considérable de ces saintes reliques pour la cathédrale de Nevers.

L'église de Varzy possède aussi une relique de saint Prix ; on lit dans la *Notice manuscrite des saintes Reliques qui se trouvent dans le trésor de Varzy*, n° 6, RELIQUE DE SAINT PRIX, *sancti Prisci* : « Le reliquaire est fait en bois doré, posé sur un piédestal » carré ; il contient un morceau d'os humain nommé *humerus*, » du bout vers la jointure, de la longueur de deux ou trois » travers de doigt, et gros et large d'un pouce, avec l'étiquette » *Sancti Prisci vel sociorum* <sup>1</sup>. On dit que cette relique a été » apportée dans notre église vers l'an 1662, par messire Jacques » Simoneau, prêtre de Mery-le-Sec, qui était alors chanoine de » Sainte-Eugénie, et auquel M<sup>e</sup> de Broc, évêque d'Auxerre, » l'avait donnée à cet effet, l'ayant prise dans l'église des Saints-

<sup>1</sup> D'après ce que nous avons dit, on comprend que, sauf le chef de saint Prix, on n'a de ce saint aucune autre relique authentique, puisqu'il fut jeté dans la même fosse avec ses compagnons.

» en-Puisaye, lors de la visite et translation des reliques d'icelle,  
 » faite le 2 novembre 1662. »

Nous avons dit, au 25 janvier, que l'église de Varzy possédait encore les reliques d'un autre saint Prix, *sancti Præjecti*.

Quant aux reliques de saint Cot, déposées dans la même église, la *Notice manuscrite* porte, n° 7 : « On présume que  
 » c'est Jean Baillet, évêque d'Auxerre, qui a donné à notre  
 » église la portion considérable que nous avons du crâne de ce  
 » saint martyr. Le 17 juillet 1752 s'est fait ici une translation du  
 » chef de saint Cot, d'une châsse de bois très-vieux, en forme  
 » de tourelle, dans un nouveau reliquaire de bois doré, d'une  
 » forme carrée et sans sculpture en relief, dont procès-verbal. »

« Est encore une autre petite châsse en bois peint et cizelé,  
 » faite en forme d'église, posée sur un pied, dans laquelle est un  
 » morceau d'une mâchoire inférieure, dans laquelle il y a encore  
 » une dent. On y lit un petit écriteau de parchemin en lettres  
 » gothiques : *Du chef de saint Cot.* »

Ces différentes reliques ont été vérifiées et reconnues le 22 mars 1858, lors de la visite de M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre à Varzy.

28 MAI.

## SAINT GERMAIN DE PARIS.

Saint Germain naquit en 496, dans le territoire d'Autun, pays alors soumis aux Bourguignons. Son père, Éleuthère, et sa mère Eusébie, qui appartenaient à des familles distinguées du pays, le firent élever dans la science et dans la piété. Ses progrès, sous ce double rapport, répondirent à leur attente.

Quand il eut terminé ses études, il se retira à Luzy, auprès d'un de ses parents, nommé Scopilion, homme d'une rare vertu, et demeura quinze ans avec lui. Ils vivaient ensemble dans tous-

les exercices de la vie solitaire, partageant leur temps entre la prière et la lecture des saintes Écritures. Quoiqu'ils fussent éloignés de l'église d'une demi-lieue, ils s'y rendaient régulièrement, même pendant la nuit, quelque temps qu'il fût.

Agrippin qui gouvernait alors l'église d'Autun, désirait avoir, dans son clergé, un homme aussi recommandable que Germain ; il l'ordonna diacre, et trois ans après il l'éleva au sacerdoce.

Nectaire, successeur d'Agrippin, nomma Germain abbé de Saint-Symphorien d'Autun. Fortunat, évêque de Poitiers, contemporain et historien de notre saint, dit que, dès-lors, Dieu lui accorda le don des miracles et celui de prophétie. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux, il vit un vénérable vieillard qui lui présentait les clés de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitants de cette ville, pour qu'il les empêchât de périr. Ce songe semblait présager ce qui lui arriva quatre ans plus tard.

En effet, à la mort d'Eusèbe, évêque de Paris, Germain fut élu pour lui succéder et fut, malgré lui, élevé sur le siège épiscopal. Sa nouvelle dignité ne changea rien à sa manière de vivre ; il passait une partie de la nuit en prières, pour s'occuper plus librement, pendant le jour, des fonctions de son ministère. Simple, frugal et mortifié, il trouvait ainsi le moyen de procurer aux pauvres de plus abondantes aumônes. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de protecteur et de père ; il ne craignait pas de les admettre à sa table, et par de saintes lectures qui se faisaient pendant le repas, il savait leur procurer la double nourriture de l'âme et du corps.

Par l'onction de ses paroles, il parvint à convertir le roi Childébert qui, jusque alors, avait mené une vie peu chrétienne. Ce roi ne crut pouvoir mieux témoigner au saint sa reconnaissance, qu'en lui procurant les moyens de satisfaire son ardente charité pour les pauvres. Il lui envoya un jour une somme considérable à distribuer ; le saint évêque en distribua la moitié et reporta le reste au roi, en lui disant qu'il n'avait pas trouvé assez de pau-

vres. Donnez le reste, lui dit Childebert, nous retrouverons, avec la grâce de Dieu, de quoi donner encore; en même temps le roi fit rompre sa vaisselle d'or et d'argent et la donna à Germain pour faire des aumônes.

Childebert avait rapporté d'Espagne, lors de la guerre qu'il fit en ce pays, en 542, des reliques de saint Vincent; il fit construire à cette occasion une église à Paris, en l'honneur de ce saint martyr. Germain en fit la dédicace le 23 décembre 558, assisté des évêques de Lyon, de Chalon-sur-Saône, d'Orléans, de Chartres, du Mans et de Nevers. C'était ou saint Aré, ou Euphronius, qui monta sur le siège de Nevers cette année même.

Ce saint évêque fut très-sensible aux maux que fit à l'Eglise et à l'Etat, la haine qui existait entre Sigebert et Childéric; il écrivit à Brunehaut, pour la conjurer de porter à la paix Sigebert, son époux.

Quoique entièrement détaché des biens de la terre, Germain ne laissait pas de visiter quelquefois les nombreuses propriétés qu'il possédait dans l'Auxerrois, le Nivernais et l'Autunois, parce qu'il s'assurait ainsi des ressources pour satisfaire aux besoins des pauvres et à l'ornement du temple de Dieu; mais il savait encore rendre ces voyages utiles aux malheureux et aux affligés; en sorte qu'on pouvait dire de lui, comme du Sauveur des hommes, qu'il *passait en faisant le bien*.

Un jour qu'il se rendait à Autun, il s'arrêta à Rouy <sup>1</sup>, terre de son patrimoine, dont il fit don à son église de Paris: comme on connaissait le pouvoir dont le saint jouissait auprès de Dieu, on lui présenta sept hommes possédés qui entraient dans des fureurs dont ils n'étaient pas maîtres; il les guérit par ses prières. Dans une autre circonstance, ayant appris, à son arrivée dans le même lieu, qu'un seigneur puissant du pays, nommé Abbon <sup>2</sup>, retenait

<sup>1</sup> *Lesneuf*, Écrits divers, dissertation sur les Amognes.

<sup>2</sup> Abbon possédait de grands biens dans le Nivernais, ce fut lui qui éleva une forteresse sur une haute montagne qui conserve encore son nom, quoique altéré, *Mons Abbonis*, par corruption, Mont-Sabot. — *Lesneuf*, *Loco citato*.

injustement plusieurs malheureux en prison, il les délivra miraculeusement, et ces hommes vinrent à Rouy trouver saint Germain, pour lui témoigner leur reconnaissance.

Il avait une dévotion toute particulière pour saint Germain d'Auxerre : Lebœuf rapporte, d'après Héric, qu'il fit construire en l'honneur du saint évêque d'Auxerre, plusieurs églises dans l'Autunois et le Nivernais; le même Héric assure que, dans le Morvand, on trouvait presque, de lieue en lieue, des églises sous le vocable de saint Germain, et que la piété des fidèles y entretenait des lampes allumées jour et nuit <sup>1</sup>. C'est sans doute à notre saint que la paroisse de Rouy doit d'être placée sous l'invocation du grand évêque d'Auxerre.

Dans ses voyages, même lorsqu'il était à cheval, il disait toujours son office tête nue, sans s'occuper du mauvais temps. Son grand âge et ses infirmités ne ralentirent en rien son zèle; sa ferveur même redoublait à mesure que sa fin approchait.

Il assista à plusieurs conciles dont il fut l'âme par ses lumières et sa piété: il se trouva au troisième concile de Paris en 557, au second de Tours en 566, et au quatrième de Paris en 573, où il souscrivit en ces termes: Germain, pécheur et quoique indigne, évêque de Paris au nom de Jésus-Christ. Il avait prédit qu'il mourrait le 28 mai, il mourut en effet ce jour-là même, en 576.

Saint Germain, en mourant, légua au monastère de Saint-Vincent, plusieurs terres situées dans le Donziais et l'Auxerrois, provenant de ses père et mère, et dont il disposait pour faire prier pour le repos de leur âme, entre autres, Bitry, proche Saint-Amand-en-Puisaye, Pousseau, proche Clamecy, et Lavau, terre située aussi dans la Puisaye. Cette dernière paroisse reconnaît pour patron le saint évêque de Paris <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Lebœuf, *Histoire d'Auxerre*, t. 1, p. 95 et 96.

<sup>2</sup> Depuis quelques années, on a cessé d'honorer, dans cette paroisse, le saint évêque de Paris, pour fêter saint Germain d'Auxerre. Un curé, qui ignorait sans doute l'origine de cette paroisse, aura cru qu'il y avait eu erreur jusqu'à lui, et s'imagina qu'il était plus convenable de fêter le saint évêque d'Auxerre, puisque Lavau faisait partie de cet ancien diocèse. Cependant le Martyrologe d'Auxerre, *ad calcem*, indique saint Germain de Paris comme patron de cette localité.

## SON CULTE.

Saint Germain fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qui touchait l'église de Saint-Vincent, où il avait établi une communauté de moines de Saint-Bazile. Ce fut en 754 que ses précieuses reliques furent transférées solennellement dans l'église de Saint-Vincent, qui prit depuis le nom de Saint-Germain-des-Prés. Le corps du saint fut enlevé de cette église par la crainte des Normands et rapporté en 816.

Saint-Germain-des-Bois et Saint-Germain-en-Viry, dans le diocèse de Nevers, reconnaissent pour patron saint Germain de Paris <sup>1</sup>.

30 MAI.

## SAINTE PHILOMÈNE,

VIEAGE ET MARTYRE.

Sainte Philomène n'appartient évidemment en aucune manière à notre diocèse; cependant son nom et son culte sont devenus si populaires à Nevers; que nous devons en dire quelques mots.

Sa vie nous est inconnue comme la vie de la plupart des saints et des saintes des Catacombes. La fiole de sang déposée dans son tombeau, les palmes du martyre et le lis de la virginité, gravés avec son nom, sur la pierre fermant l'excavation qui contenait son corps, nous indiquent la pureté de sa vie et l'héroïsme de sa mort. Dans le ciel seul sont connus les détails de sa vie.

Cependant Dieu a voulu, de nos jours, manifester la puissance et la gloire de sa fidèle servante. Ce fut au commencement

<sup>1</sup> *Histoire de l'église d'Autun.* — BAILLET. — LEBŒUF, *Passim*.



du pontificat de Pie VII que son corps fut découvert dans les Catacombes et transporté à Mugnani, diocèse de Nola. Il semblait qu'une vertu secrète s'échappait de ces saintes reliques et attirait les populations du voisinage pour les vénérer. Plusieurs évêques, frappés des prodiges qui s'opéraient par l'intercession de la sainte, supplièrent le père commun des fidèles, de permettre que son culte devint public. Grégoire XVI, après avoir mûrement examiné les actes authentiques qui lui furent présentés, à l'appui de cette demande, autorisa, pour le diocèse de Nola et pour d'autres localités, la fête de sainte Philomène avec office et messe propre, et fixa cette fête au 11 du mois d'août.

Bientôt son culte se répandit en France et dans d'autres contrées. Dans l'église de Saint-Etienne de Nevers, où on possède quelques parties des reliques de sainte Philomène, renfermées dans un riche reliquaire, elle est honorée comme seconde patronne de la congrégation de la Sainte-Vierge, et, en vertu d'un indult spécial, sa fête se célèbre le 30 mai, dans cette paroisse.



## JUIN.

---

1<sup>er</sup> JUIN.

SAINT RÉVÉRIEN, ÉVÊQUE, SAINT PAUL, PRÊTRE,

ET LEURS COMPAGNONS MARTYRS.

Nous avons bien peu de documents sur la vie et la mort de saint Révérien. D'après l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise d'Autun*<sup>1</sup>, ce saint évêque, dans le dessein d'étendre le règne de Jésus-Christ et de porter la lumière de l'Évangile à ceux qui étaient assis dans les ténèbres, partit de Rome avec Paul, prêtre, et dix autres chrétiens qui voulaient avoir part à ses travaux et à ses mérites, sans s'occuper des supplices qu'on faisait endurer par tout l'empire romain aux disciples de Jésus-Christ, et principalement à ceux qui travaillaient à propager sa doctrine; ils prennent le chemin des Gaules, où la persécution immolait tous les jours des milliers de victimes.

Ce fut au milieu des Eduens, peuple plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et adonné à toutes les superstitions romaines, qu'ils résolurent d'exercer leur zèle apostolique. Autun met saint Révérien au nombre de ses premiers évêques. Cependant, il ne se borna pas à évangéliser la capitale des Eduens; il parcourut,

<sup>1</sup> Liv. 1, chap. 2.

avec ses compagnons, les pays qui en dépendaient, et s'avança dans la contrée qui forma plus tard le Nivernais <sup>1</sup>.

Le bruit des conversions qu'ils opérèrent par leurs prédications parvint bientôt aux oreilles de l'empereur Aurélien, qui visitait alors la province de Sens, et qui faisait couler à grands flots sur sa route le sang chrétien; il donna ordre d'arrêter le saint évêque, et le fit paraître devant lui. En vain il essaya par tous les moyens possibles de le déterminer à renier sa foi et à sacrifier aux idoles, Révérien refusa avec fermeté. L'empereur, irrité, lui fit trancher la tête. Ses compagnons, qui avaient montré la même fermeté, eurent le même sort. Nevers fut le lieu de leur martyre, qui eut lieu en 274, au-dessous des murs de cette ville<sup>2</sup>.

#### LEUR CULTE.

Après le martyre de nos saints apôtres, leurs corps furent ensevelis dans le lieu même de leur supplice, à l'endroit où plus tard fut construite l'abbaye de Notre-Dame. Une petite chapelle, sous le vocable du saint évêque, s'élevait au milieu du jardin de cette abbaye. C'était là que saint Révérien avait eu la tête tranchée <sup>3</sup>.

On conservait dans l'église du monastère, outre les reliques

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs, entre autres M. de Saintemarie, prétendent que saint Révérien ne fut jamais évêque d'Autun. Il est possible que notre saint n'ait été qu'un missionnaire apostolique revêtu du caractère épiscopal, sans siège fixe, comme il arrivait dans les premiers siècles de l'église; un évêque se fixait où il trouvait quelque bien à faire.

<sup>2</sup> Nous adoptons ici le sentiment de Parmentier, de D. Martène, et de l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise d'Autun*, opposé à celui de Guy-Coquille, qui prétend que saint Révérien fut martyrisé dans le lieu où plus tard fut établi le prieuré qui porte son nom. La tradition constante de l'abbaye de Notre-Dame de Nevers, était que saint Révérien, saint Paul et leurs dix compagnons reçurent la mort près de la fontaine qui se nomme encore fontaine de saint Révérien. La tour et la rue qui avoisinent cette fontaine portent aussi le même nom. Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*, s'étonne que saint Révérien ne soit pas même nommé dans les litanies du diocèse; il est dans l'erreur. Le Bréviaire imprimé en 1584 ne l'a pas oublié; il se trouve aussi dans le Bréviaire de 1494.

<sup>3</sup> *Histoire de l'Eglise d'Autun*, liv. 1, chap. 2.

du saint, renfermées dans un reliquaire d'argent, une large pierre carrée, sur laquelle était cette inscription :

« Ici la pierre sur laquelle saint Révérien, évêque d'Autun, »  
 » a été décapité l'an 272, en cette ville de Nevers, proche »  
 » l'abbaye de Notre-Dame, où reposent ses saintes reliques. »

Il se lit dans une vie de saint Révérien : « que jamais la ville »  
 » de Nevers ne périra pendant que ses reliques y subsisteront <sup>1</sup>. »

Cette inscription ne présentait aucun caractère d'ancienneté.

En 1719, on trouva dans le jardin de l'abbaye une grande pierre, sur laquelle était une figure en relief. Après avoir été long-temps exposée à la curiosité publique, elle fut transportée dans l'église de l'abbaye. Tout le corps paraissait enveloppé d'une espèce de manteau ; les mains se joignaient sur la poitrine ; la tête était appuyée sur un coussin ; deux petits anges semblaient l'encenser ; et au bas on voyait un glaive, incliné de gauche à droite. Née de La Rochelle, dans ses *Mémoires du Nivernais*, donne à entendre que c'est la représentation d'un comte de Nevers ; mais ce sentiment a été combattu par Parmentier et par M. de Saintemarie : l'un et l'autre reconnaissent dans cette pierre le dessus d'un tombeau qui pourrait être celui de saint Révérien. Le glaive désignerait l'instrument du supplice du saint martyr <sup>2</sup>. Nous croyons, avec Née de La Rochelle, qu'il faut reconnaître ici une tombe du moyen-âge, mais rien de plus.

Une partie du chef de saint Révérien était conservée avec soin dans un buste d'argent doré, à Villy, paroisse près de Beaune, en Bourgogne. Dans les temps de calamité, les peuples du voisinage allaient en pèlerinage vénérer cette précieuse relique et implorer le secours du saint <sup>3</sup>.

La paroisse qui est sous le patronage de ce saint martyr et qui porte son nom doit son origine à un prieuré fondé par les religieux de *Saint-Martin-d'Autun*.

• DE SAINTEMARIE, p. 487.

• PARMENTIER. — *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*.

• *Histoire de l'église d'Autun*, liv. 1, ch. 2.

3 JUIN.

## POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE L'ÉGLISE

## DE NOTRE-DAME-DU-PEUPLE-NIVERNAIS.

Dans le mandement que M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, avait fait paraître à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, on lisait : « Une » église sera construite à Nevers, sous le vocable de l'*Immaculée* » *Conception*, dans l'enclos des sœurs de la Visitation. Les » fidèles sont invités à concourir à l'érection de cette église, en » remettant leur offrande soit aux sœurs de la Visitation elles- » mêmes, soit à MM. les Curés. »

La souscription et les offrandes se multiplièrent, et, quoi- qu'elles fussent encore bien insuffisantes, Monseigneur, comptant sur la Providence, ne balança plus à commencer cette grande et pieuse entreprise. La pose de la première pierre fut fixée au 3 juin 1855.

On profita de la circonstance pour organiser, en l'honneur de la *Vierge immaculée*, la procession solennelle qui n'avait pu avoir lieu à l'époque de la proclamation du *dogme*, à cause de la rigueur de la saison.

## PROCESSION DU 3 JUIN 1855.

Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici le compte-rendu de cette procession, inséré dans le *Journal de la Nièvre* <sup>1</sup>.

« La ville de Nevers n'a plus rien à envier désormais aux cités

<sup>1</sup> Numéro du 7 juin 1855.

catholiques qui ont manifesté leur piété envers *Marie immaculée*. On peut même dire à sa gloire qu'elle l'emporte à plus d'un titre sur ses heureuses rivales.

» Grâce, en effet, à la foi vive et agissante de son pieux évêque, Nevers a été probablement la première ville de France qui ait fait éclater ses transports d'allégresse en l'honneur de l'*Immaculée Conception*.

» C'était le 8 décembre que la ville éternelle recueillait avec un saint enthousiasme les paroles du vicaire de Jésus-Christ qui proclamait le nouveau dogme, et c'était le 15 du même mois que monseigneur Dufêtre, écho fidèle et empressé de *la grande nouvelle*, faisait briller aux yeux de ses diocésains le nouveau fleuron que la main du souverain pontife venait de placer sur le front déjà si radieux de la vierge Marie. « Venez, nous disait-il, nos très-chers frères, prions avec amour la Vierge immaculée de répandre de plus en plus sa dévotion dans les cœurs; conjurons-la de regarder favorablement un diocèse qui se plaît à proclamer une de ses plus glorieuses prérogatives. Nous le lui consacrons, ce diocèse qui nous est si cher; nous le mettons, ainsi que notre personne, sous sa tutelle et sa sauvegarde. Qu'elle veille sur les brebis et le pasteur; qu'elle bénisse cette France dont elle s'est montrée si souvent la protectrice; qu'elle y affermisce la foi, qu'elle y ranime la piété, qu'elle fasse de tous les Français une seule famille, en les unissant par le lien de la religion et de la charité, et que de tous les points de cet empire on l'invoque, en lui disant: Réglez sur nous, vous et votre fils. *Dominare nostri, tu et filius tuus.* »

» Aux accents de cette voix touchante, une émotion bien vive fit battre tous les cœurs. Aussitôt on improvisa des fêtes, on se pressa dans les églises, on chanta avec bonheur l'hymne de la reconnaissance; mais ce premier élan de respect et d'amour ne suffisait pas au cœur de notre évêque, il ne suffisait pas à la piété de notre cité nivernaise. Trop souvent on l'avait accusée de froideur et d'indifférence, trop souvent on avait dit qu'elle

avait perdu le précieux héritage de confiance en Marie que lui avait légué les siècles passés ; elle avait à cœur de reprendre son rang parmi les cités catholiques, et de manifester hautement sa foi méconnue. Aussi, quand on annonça qu'à l'occasion de la clôture du Jubilé on irait processionnellement au monastère de la Visitation, et que là Monseigneur bénirait la première pierre d'une église dédiée à l'*Immaculée Conception*, la ville tout entière éprouva comme un saint frémissement de joie et de bonheur. Elle était heureuse de trouver cette occasion, qui lui permettrait de manifester avec plus d'éclat et de magnificence son amour pour Marie.

• Aussitôt on se met à l'œuvre, l'élan grandit tous les jours ; on confectionne à grands frais les bannières, les oriflammes, les transparents, les emblèmes, on travaille le jour, on travaille la nuit ; ce ne sont plus seulement quelques vierges timides occupées en secret à un ornement de fête qui doit figurer dans l'isolement d'une chapelle ; riches, pauvres, mères, époux, enfants, jeunes gens, tous rivalisent de zèle, de générosité, d'intelligence et d'ardeur.

• Aussi de toutes parts on enfante des merveilles, qui brilleront au grand jour, quand le moment désiré sera venu.

• Le mauvais temps ne saurait arrêter l'enthousiasme, on a confiance en Marie. La veille de la fête un orage violent éclate, la pluie tombe par torrents, on n'en continue pas moins tous les préparatifs, on espère en Marie. Pieux habitants de Nevers, votre confiance n'a pas été trompée ; la Vierge immaculée a souri à vos efforts. Regardez : le ciel est couvert, mais il n'est pas menaçant. Les nuages qui portent l'orage et les pluies ont disparu. Il n'y a plus sur vos têtes que des vapeurs élevées et légères qui flottent comme des tentes. Elles sont là, soutenues par la main de Marie. On dirait un voile protecteur qu'elle étend sur votre cité bénie, pour tempérer les ardeurs du soleil et vous protéger contre l'éclat importun d'une lumière trop vive. Le ciel a vu avec admiration les œuvres de votre industrieuse piété ; il

faut qu'à son tour la terre puisse les contempler à loisir et sans fatigue. — Déployez vos bannières et vos oriflammes, un vent léger les fera flotter gracieusement dans les airs ; étendez vos guirlandes et vos riches draperies, pavoisez vos demeures, ornez vos murailles de fleurs et de verdure, la teinte douce et uniforme du firmament en fera ressortir les beautés, en laissera voir tous les détails.

• Vierges chrétiennes, quittez vos parures ordinaires, prenez des vêtements plus blancs que la neige, rangez-vous avec amour sous les étendards de Marie, couronnez-vous de lis et de roses, vous marchez à la suite de la Rose mystique, du Lis de la vallée.

• Les préparatifs sont achevés, les rues ont pris un air de fête qu'elles n'avaient pas vu depuis des siècles, les visages sont épanouis, les cœurs sont dans l'allégresse.

• Alors les cloches annoncent le commencement de la cérémonie ; ces cloches, que nous entendons si souvent sans émotion, semblent avoir pris des voix nouvelles, on dirait que leurs volées n'avaient jamais été si brillantes et si joyeuses. Les paroisses arrivent en ordre à la cathédrale, et à trois heures la procession générale se met en mouvement.

• Il est des scènes, des spectacles que la langue est impuissante à redire, comme la plume et le pinceau sont impuissants à les reproduire. La procession de dimanche dernier est de cette nature.

• On pourrait sans doute décrire les unes après les autres les parties de ce magnifique cortège ; mais comment arriver jamais à montrer ces nuances variées qui donnaient à chacune d'elles un éclat particulier ? Comment faire comprendre la régularité de leur marche, l'harmonie si gracieuse de leur ensemble ? Comment redire l'expression de tous ces visages qui rayonnaient de la foi la plus confiante et la plus sincère ; comment peindre tous ces fronts doucement inclinés devant l'image de la Vierge sans tache ?

• Long-temps les files interminables de cette procession se déployaient avec grâce à travers les rues de la cité. Elles s'avancent



toujours dans leur marche triomphale, comme dans les nefs d'un temple richement orné; partout les oriflammes s'agitent, les unes simples, les autres chargées d'images, d'emblèmes, d'étoiles, de fleurs. Ici c'est une sentence tirée la Sainte-Écriture, là une inscription dictée par une confiance et un amour filial. Ailleurs, c'est l'image vénérée de Marie, placée dans une niche élégamment décorée ou surmontée d'une couronne brillante. Partout les guirlandes se déroulent en festons, s'enlacent, s'élèvent, descendent et forment comme un long berceau de verdure et de fleurs. La rue du Commerce en particulier offrait dans son ensemble un coup d'œil gracieux et animé.

• On retrouvait là, presque à chaque pas, le goût délicat qui dénotait la piété de la jeune fille et de sa mère, comme aussi l'ornementation mâle et non moins belle qui annonçait la main de l'homme de foi, le travail de l'homme de cœur.

• De distance en distance, au milieu des rangs qui se prolongent plus loin que l'œil ne peut les suivre, apparaissent les poétiques emblèmes par lesquels l'Église proclame les vertus de Marie :

• D'abord, au milieu de nombreuses oriflammes bleues et roses frangées de blanc, apparaît la *Porte du Ciel*. Elle repose sur des nuages, étincèle d'or et de toutes les pierreries dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. Vient ensuite la *Maison dorée*, portée et accompagnée par des jeunes filles, vêtues de robes blanches parsemées de fleurs d'or.

• Plus loin, c'est le *Lis au milieu des épines*, porté par des enfants couronnées de fleurs blanches, tenant toutes des lis à la main.

• Voici l'*Arbre de Jessé*, dont la tige bénie donne au monde la *Rose mystique* qui vient après ce gracieux emblème, et qui lutte avec lui de grâce et d'élégance; plus loin, c'est la *Reine des anges*, environnée de ses enfants aux ailes dorées, au regard transparent et limpide, au front tout paré d'innocence, et qui font penser aux esprits célestes. Voilà l'*Étoile du matin*, laissant tomber la douce

lumière de ses rayons sur un globe azuré qui représente le monde et sur lequel nous lisons : *Rome, Nevers*; elle est environnée de bannières blanches parsemées d'étoiles d'or et portée par des vierges vêtues de robes blanches, également parsemées d'étoiles d'or. Ici c'est le *Jardin fermé*, plus loin le *Vase d'élection*, la *Tour de David*, avec les boucliers et l'*Armure des forts*. Enfin, c'est l'*Arche d'alliance*, surmontée de ses anges qui couvrent le propitiatoire.

• Nous passons rapidement sur les détails si intéressants de tous ces emblèmes, nous ne disons rien des corps de musique, des chœurs formés pour le chant des hymnes et des cantiques, des châsses si gracieuses de saint Étienne, de saint Arigle, de sainte Flavie, de sainte Valentine.

• Encore une fois, n'essayons pas de tout décrire, il faudrait un volume, et ce volume bientôt nous l'aurons.

• Contemplons plutôt, avec vénération, cette majestueuse et douce image de la Vierge immaculée qui s'élève sur un magnifique brancard. Quelle pompe et quelle grandeur ! C'est bien le triomphe pacifique de la Reine sans tache ; à mesure qu'elle s'avance dans sa marche triomphale, on s'incline avec respect, on prie avec confiance, on pleure avec joie. La mère la montre à son enfant, le père la regarde en silence et avec émotion ; l'allégresse est universelle, le ciel et la terre, les anges et les hommes la saluent avec amour. »

En entrant dans les cours du monastère, la procession conserva un ordre parfait ; chaque division se groupa à la place qui lui avait été assignée. L'hospice, les orphelines, les écoles communales occupèrent le parterre resserré entre les cloîtres, afin de laisser plus d'espace pour les congrégations et la foule immense qui venait à la suite du clergé.

Mais, rappelons, avant tout, la disposition des lieux.

L'emplacement, occupé maintenant par l'église, par le chœur des religieuses, par les infirmeries et les parloirs, était entièrement libre, et présentait une vaste plateforme au milieu de

laquelle se dessinait le plan de la future église. Au fond du carré, s'élevait un autel garni de gradins portant les précieux reliquaires du monastère que dominait une statue de Marie. Derrière cet autel, au sommet de mâts artistement disposés, flottaient des étendards aux couleurs et au chiffre de la Vierge immaculée.

A quelque distance de l'autel, à droite et à gauche, étaient dressés quatre pavillons surmontés de leurs flammes; et destinés à recevoir, d'un côté les autorités, de l'autre les personnes qui, par l'abondance de leurs offrandes, pouvaient être comptées parmi les fondateurs de la future église. Ces pavillons étaient placés entre l'autel et le tracé du plan.

D'après le Pontifical, l'évêque, procédant à la bénédiction et à la pose de la première pierre d'une église, doit asperger d'eau bénite les fondations qui ont été ouvertes, ou du moins qu'on a dû tracer sur le sol. Par une heureuse idée, on avait indiqué, au moyen de mâts pavoisés, les grandes lignes et les piliers de l'édifice. Les mâts, placés à l'extrémité des grandes lignes, portaient des oriflammes aux couleurs de la ville; ceux qui indiquaient les piliers et qui dessinaient la région absidale, faisaient briller les couleurs de Marie et portaient son chiffre béni.

Cet espace était exclusivement réservé au clergé, afin que le pontife ne fût pas gêné dans le cours des cérémonies; on avait donc établi entre chaque mât une balustrade formant tout le contour de l'église. Cette balustrade, ornée de blanches draperies dont la monotonie était dissimulée par des guirlandes de verdure et des bouquets de fleurs, avait un triple but, 1° tracer le plan; 2° garantir l'enceinte; 3° offrir aux personnes qui portaient des reliquaires, des châsses et des emblèmes, un point d'appui pour déposer leur précieux fardeau.

C'était un ravissant spectacle de voir sur le devant, à la place du portail, la *Tour de David* et la *Porte du Ciel*; tandis que les reliquaires renfermant les restes vénérés de nos saints protecteurs, indiquaient les formes du sanctuaire. A la place des murs latéraux étaient espacés avec symétrie les autres emblèmes; et le chœur

des religieuses, se projetant au nord comme une autre église, se trouvait environné des gracieuses chasses appartenant aux congrégations dévouées à Marie. Les confréries d'hommes des différentes paroisses s'établirent en avant du tracé de l'église, faisant face à l'autel, avec leurs bâtons et leurs étendards. La paroisse de Saint-Étienne prit place en dehors de la nef, dans la partie septentrionale; la paroisse de Saint-Père occupa la partie méridionale; la paroisse de Saint-Cyr traversa la nef pour aller s'établir dans l'espace qui séparait l'église de l'autel placé au fond du carré.

On voyait groupés à la droite de l'autel le petit séminaire de Pignelin et le catéchisme de persévérance des garçons; au côté opposé, les sœurs de la Charité et la congrégation de la sainte Vierge. Les jeunes personnes du catéchisme de persévérance et les enfants de Marie étaient disposées de chaque côté devant les pavillons.

Dans la pierre qui fut bénite et posée par Monseigneur dans les fondations de la nouvelle église, fut renfermé un procès-verbal, sur parchemin, en langue latine, dont suit la traduction :

- « A la plus grande gloire de Dieu tout-puissant et en l'honneur
- » de la bienheureuse, glorieuse et toujours vierge Marie, conçue
- » sans péché,
- » L'an mil huit cent cinquante-cinq, le jour de la fête de la
- » Sainte-Trinité, trois juin, M<sup>gr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre,
- » évêque de Nevers, dans une procession générale en mémoire
- » de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la
- » bienheureuse vierge Marie, a béni, selon le rit accoutumé, et
- » a posé la première pierre de l'église qui allait être élevée sous
- » le vocable de l'Immaculée Conception, à l'aide des aumônes
- » des fidèles, en présence du clergé, des magistrats de la ville et
- » des congrégations de toutes les paroisses, sœur Joséphine
- » Fournier étant alors supérieure de ce monastère de la Visi-
- » tation. »

Après cette cérémonie, le très-révérant prélat vénéra solennellement les insignes reliques que possède le monastère.

puis consacra à la Vierge immaculée les enfants de la ville de Nevers.

Quand la cérémonie de la pose de la première pierre fut terminée, Monseigneur s'avança avec tout le clergé, au milieu de la compagnie de pompiers formant la haie, pendant que la musique du collège, qui avait fait entendre pendant le cours de la procession, de distance en distance, d'harmonieux accords, exécutait de nouvelles symphonies.

Laissons le *Journal de la Nièvre* continuer le poétique et fidèle récit des fêtes de cette belle journée :

« Nous arrivons au monastère de la Visitation ; là s'offre à nos regards un spectacle nouveau et plus brillant encore. Les longues files de la procession sont massées de chaque côté d'un autel grandiose au pied duquel on arrive par douze degrés. Sur les gradins, ornés avec une élégance remarquable, reposent les reliques insignes que possède le monastère. Cinq corps de martyrs ; le cœur de sainte Françoise de Chantal, une parcelle du cœur de saint François de Sales, sont là dans de riches reliquaires.

• Une statue de la Vierge immaculée domine l'autel. Deux anges soutiennent au-dessus de sa tête une couronne brillante, c'est bien la Reine des saints, environnée de leurs restes précieux sur la terre, comme elle est environnée de leurs hommages dans les cieux.

• La cérémonie de la bénédiction et de la pose de la première pierre se fait au milieu du recueillement le plus profond. Les chants liturgiques et les prières achevées, Monseigneur se rend, précédé de tout le clergé, au grand autel préparé au fond de la cour. Il en monte les degrés en chape et en mitre, et se place sur l'estrade en avant de l'autel ; les vicaires généraux et les chanoines s'échelonnent sur les degrés, le calme se fait partout, le silence s'établit, Monseigneur va parler.

• Sa voix puissante et solennelle arrive jusqu'aux extrémités les plus reculées. A mesure qu'il avance dans son sujet, son regard s'anime, sa voix grandit avec ses pensées, ses paroles

sont brûlantes comme la flamme, éclatantes comme la trompette du guerrier qui annonce la victoire ; son éloquence déborde, captive, entraîne, électrise ; les larmes sont dans tous les yeux, l'émotion dans tous les cœurs, l'enthousiasme est à son comble, et de toutes les poitrines s'échappe ce cri de foi et d'amour : *Vive Marie !!!*

» Mais laissons parler le prélat ; nous voudrions, pour employer l'une de ses belles pensées, nous voudrions que notre voix, rapide comme l'étincelle électrique, pût porter aux quatre coins du monde ces paroles brûlantes, dictées par l'ardeur de sa foi et les élans de sa vive piété.

• *Quando interrogaverint vos filii vestri quid sibi volunt isti lapides, respondebitis eis : Positi sunt lapides isti in monumentum filiorum Israel, usque in æternum.*

• Quand vos enfants vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez : Ces pierres ont été placées comme un monument éternel pour les enfants d'Israël<sup>1</sup>.

• Oui, habitants de Nevers, ces pierres que nous venons de placer et de bénir pour servir de fondement à l'édifice qui va être bientôt élevé à la gloire de Marie, seront un monument perpétuel de votre foi, de votre confiance, de votre charité. • Déjà votre foi à l'Immaculée Conception avait éclaté aussitôt après la proclamation de ce dogme sacré par le Vicaire de Jésus-Christ. Déjà vous aviez salué Marie vierge pure et sans tache, couronnée d'une auréole nouvelle, brillant d'une splendeur incomparable. Mais cette première manifestation, renfermée dans l'enceinte de nos temples, ne suffisait pas à votre piété ; il vous tardait de célébrer avec plus de pompe le triomphe de la Reine du ciel. Le moment est venu : et comme vous en avez

• admirablement profité! quelle fête! quel grand et magnifique  
• spectacle! Nous avons vu les merveilleuses solennités de Cam-  
• bray, de Lille et de Gand; vous les avez égalées par votre  
• religieux enthousiasme, et vous en laisserez un monument  
• durable aux générations futures dans l'édifice qui va s'élever  
• en ce lieu béni.

• Ce sera aussi le monument de votre filiale confiance à  
• Marie. Mille fois, il est vrai, vous avez éprouvé les effets de sa  
• puissante intercession, et vous avez reçu par elle les grâces les  
• plus abondantes, les faveurs les plus précieuses; mais au-  
• jourd'hui votre cœur s'ouvre à de plus douces espérances encore.  
• Marie immaculée vous apparaît comme l'arc radieux après la  
• tempête, et vous la voyez suspendre les nuages au-dessus de  
• vos têtes, pour ménager à cette solennité tout son éclat. Elle  
• continuera de répondre à vos hommages par des bienfaits. Du  
• haut du ciel, elle arrêtera sur vous des regards d'une complai-  
• sante miséricorde, d'un bienveillant amour.

• Ce sera enfin le monument de votre charité. Nous avons laissé  
• aux sœurs de la Visitation le soin d'élever leur cloître, leur mo-  
• nastère, qui doit demeurer fermé pour vous; mais nous vous  
• avons demandé d'édifier par vos pieuses libéralités cette église,  
• qui devient par là votre propriété.

• Il nous souvient d'avoir vu à Rome une église qui porte le  
• nom de Sainte-Marie-du-Peuple, *Sancta Maria del Popolo*,  
• parce qu'elle a été construite aux frais de tout le peuple ro-  
• main. Le temple que nous allons élever à Marie immaculée por-  
• tera le même nom: ce sera l'église de Sainte-Marie-du-Peuple-  
• Nivernais, parce qu'il sera le produit de vos généreuses  
• offrandes.

• C'est là que vous viendrez invoquer Marie avec une en-  
• tière confiance: c'est de là que votre puissante patronne étendra  
• sur la ville de Nevers sa main miséricordieuse. Entourée du  
• glorieux cortège des saints dont ce monastère possède les reli-  
• ques précieuses; du haut de ce trône qu'environnent les châsses

» de François de Sales, de Jeanne de Chantal et de tant d'autres illustres serviteurs de Dieu, elle vous couvrira de son égide tutélaire; elle ne cessera de vous prodiguer les témoignages de sa maternelle tendresse.

» Et comment pourrait-elle oublier une ville, une province où elle fut toujours invoquée avec tant d'amour ?

» Vos pères, vos aïeux, depuis bien des siècles, répètent le nom béni de Marie, publient sa grandeur et sa gloire. Sans parler de Notre-Dame de La Charité-sur-Loire, de Notre-Dame-du-Pré de Donzy et de trente-deux autres sanctuaires de ce diocèse, célèbres autrefois par le concours des fidèles, vous ne pouvez pas ignorer que votre antique basilique de Saint-Etienne fut d'abord consacrée à la sainte Vierge, et que la ville de Nevers possédait, avant la révolution, une illustre chapelle dédiée à Notre-Dame.

» Du reste, la France entière s'est toujours plu à honorer Marie, à invoquer le puissant patronage de Marie. Toujours, selon l'expression d'un grand docteur, le royaume de France a été le royaume de Marie, *Regnum Gallia*, *Regnum Mariae*. Plus que jamais nous sommes fiers de cette glorieuse royauté, et le grand Prince, à qui Dieu a remis les destinées de notre patrie, vient de placer l'armée d'Orient sous l'auguste tutelle de la Reine des armées, en lui envoyant son image vénérée.

» Aussi, voyez nos soldats et nos marins combattre, triompher glorieusement ou mourir en héros, le nom de Marie sur les lèvres et sa médaille sur la poitrine. Ne doutons plus du succès de nos armes et attendons avec confiance les plus éclatantes victoires. Que ne nous est-il donné de faire entendre aujourd'hui sur les rivages de la Crimée nos acclamations et nos vœux, et d'emprunter à l'étincelle électrique sa merveilleuse rapidité pour porter à nos frères et à nos amis, avec un doux souvenir de la patrie absente, un nouveau principe de courage et de foi.

» Mais nous ne voulons pas quitter cet autel sans remplir



» la consolante mission dont nous sommes chargé. Nous vous  
» avons promis d'offrir à Marie immaculée tous les enfants de cette  
» ville.

» O tendre et divine mère, nous vous les présentons, nous  
» vous les consacrons, ces bien-aimés enfants, la joie de l'Eglise,  
» l'espérance de la patrie, la gloire et la couronne de leurs fa-  
» milles. Gardez-les, protégez-les, bénissez-les, sauvez-les. Du  
» haut de ce trône que notre amour vous a dressé, dites-leur  
» comme dans l'Ecriture : « Me voici avec les enfants que le  
» Seigneur m'a donnés. » *Ecce ego et pueri quos dedit mihi Do-*  
» *minus.*

» Ne bornez pas là votre miséricordieuse bonté, et dans ce  
» grand jour de votre triomphe, daignez nous prendre tous sous  
» votre puissante protection. Oui, devenez, avec votre divin fils,  
» la souveraine de cette ville, de ce diocèse tout entier. *Dominare*  
» *nostri, tu et filius tuus.* Réglez sur cette ville de Nevers qui  
» nous est si chère : que votre providence maternelle garde ses  
» murs, protège son commerce, assure sa prospérité et son  
» bonheur ! Réglez sur les pères comme sur les enfants, sur les  
» riches comme sur les pauvres, sur les prêtres comme sur les  
» fidèles. *Dominare.....*

» Quand, autrefois, les princesses qui gouvernaient cette an-  
» tique province prenaient possession de leur capitale, on saluait  
» leur entrée triomphante de mille acclamations ; aujourd'hui,  
» Marie, votre souveraine, prend solennellement possession de  
» cette ville ; que vos langues et vos cœurs se délient ; que de  
» toutes parts retentisse le cri chéri de : *Vive Marie!* »

» Ce cri est répété deux fois avec enthousiasme.

» Après cet admirable discours, la procession se remet en  
marche, chaque paroisse se rend dans son église, et la cérémonie  
religieuse est terminée par la bénédiction du très-saint Sacre-  
ment.

» Le soir, l'illumination devint générale dans les principaux

quartiers de la ville. Au sommet de la tour de la cathédrale, brillait une étoile magnifique, dessinée en lignes de feu ; l'Évêché, la Banque de France, le grand séminaire, la rue du Commerce, la rue Saint-Martin, la rue Creuse, la rue du Collège, étincelaient de mille feux.

• Les rues étaient littéralement encombrées par la population. La joie était dans tous les cœurs, le sourire sur toutes les lèvres, et partout on entendait répéter ces paroles : *Oh ! la belle journée !*

• Oui, cette journée a été belle ! Grâce en soient rendues au pieux et zélé pontife qui l'a provoquée, grâce en soient rendues à la population de Nevers, qui s'est montrée si admirable de foi et de confiance en Marie. Puisse le souvenir de cette grande manifestation vivre long-temps parmi nous, pour la gloire de notre cité, pour le bonheur de tous ! »

---

4 JUIN.

#### DÉDICACE DE NOTRE-DAME-DU-PRÉ-LES-DONZY.

Quoique Notre-Dame-du-Pré ne soit plus qu'une ruine, cette ruine est assez remarquable pour qu'on fasse ici mention de cette curieuse église prieuriale, en parlant de sa consécration. Nous avons trouvé sur un ancien Missel, provenant du prieuré du Pré, cette note inscrite au 4 juin : DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME-DU-PRÉ.

En quelle année a eu lieu cette consécration ? par qui a-t-elle été faite ? Il est difficile de répondre à ces questions d'une manière bien précise. Nous allons essayer cependant d'élucider la question. Nos historiens font remonter la fondation de ce monastère à Hervé I<sup>er</sup>, baron de Donzy, vers l'an 1100. Née de La Rochelle rapporte que Hervé II accorda de grands biens à Notre-Dame-du-Pré, fondée par ses prédécesseurs. Quoi qu'il en

soit, il est certain que dès 1155 ce prieuré était occupé par des religieux de Cluny ; la bulle du pape Adrien IV en fait foi. Dans cette bulle, datée du 4 des ides de mai, première année de son pontificat, ce pape fait l'énumération des biens appartenant à Notre-Dame-du-Pré, de ses droits sur Donzy-le-Châtel, *Castrum Donzianense*, sur Bouhy, Pougny, etc., et prend ce monastère sous sa protection, comme avait fait Anastase, son prédécesseur. Cette bulle nous apprend encore que les moines du Pré tenaient une partie de ces biens d'un évêque d'Auxerre. Lebœuf présume que cet évêque est Hugues de Montaigu, sorti de l'ordre de Cluny et qui occupa le siège d'Auxerre de 1115 à 1136.

C'est lui sans doute qui a consacré l'église du Pré, vers 1120, quand Hervé II la dota.

Ce prieuré eut beaucoup à souffrir dans les guerres dont le Donziais fut si souvent le théâtre. En 1170, lors de la prise du château de Donzy par Louis VII et par Gui, comte de Nevers, l'église fut réduite au plus triste état. Elle n'avait pas encore été rétablie en 1364, puisque le pape Urbain V accorda alors des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'Église de Notre-Dame-du-Pré à certaines fêtes, et y feraient des aumônes pour aider à la rétablir.

Lors de la prise de Donzy par les protestants, en 1569, le prieuré du Pré fut presque entièrement détruit. Quand des jours plus calmes eurent succédé à ces temps orageux, les religieux furent dans l'impossibilité de réparer le mal fait à leur monastère, car les titres avaient été brûlés, et ils ne pouvaient plus rentrer en possession des terres importantes qu'ils possédaient auparavant. L'abbé de Cluny, par une ordonnance du 3 octobre 1628, réduisit le couvent au prieur et au sacristain. L'ordonnance portait : 1° que cette disposition subsisterait pendant seize ans ; 2° que le prieur ferait réédifier le prieuré et rétablir une petite chapelle, en attendant la reconstruction de l'église. Ce fut alors que cette église fut réduite au tiers. La tour, qui avait été réparée, en 1597, comme le constate une inscription qu'on lit encore sur

une des pierres du sommet, avait aussi été réduite au tiers, ainsi que le clocher.

En 1793, quelques révolutionnaires sacrilèges entreprirent de détruire cette église, mais on rapporte que les femmes du Pré s'armèrent de pierres et les mirent en fuite. Après la Terreur, le conseil municipal, qui ne connaissait pas le prix de ce monument, le vendit, et l'acquéreur se mit à démolir; mais le conseil de fabrique protesta contre cet acte de vandalisme, et revendiqua son droit de propriété, qui fut reconnu en conseil de préfecture; ce fut ainsi que ces ruines restèrent debout.

Outre la tour, qui est un des points de triangulation de Cassini pour sa carte de France, il reste deux travées de la grande nef et celles des bas-côtés qui les flanquent; au-dessus de ces deux travées régnait une large tribune. Tous ces restes sont du douzième siècle et d'un travail parfait, soit sous le rapport de la sculpture, soit sous le rapport architectural. On remarque encore sur les piliers des traces des croix de consécration en peinture polychrome de l'époque.

Le portail est surtout remarquable par son ornementation d'une richesse rare. Le tympan représente la Vierge-Mère, assise et tenant son enfant sur ses genoux. Le style est tout à fait bysantin; d'un côté un ange balance l'encensoir, de l'autre un personnage vénérable tient un phylactère sur lequel était peinte autrefois une inscription; c'est un des Prophètes qui ont annoncé la Vierge-Mère.

Cette église était tout à la fois prieurale et paroissiale; l'autel de la paroisse était dédié à saint Blaise.

Le dernier prieur du Pré fut un M. Georges-François-Marie Sol, de la congrégation de la mission de France; il posséda ce prieuré depuis 1772 jusqu'à la grande révolution française.

16 JUIN.

## SAINT CYR ET SAINTE JULITTE,

MARTYRS.

PATRONS DU DIOCÈSE DE NEVERS.

La Lycaonie, dès le temps des apôtres, avait été éclairée des lumières de la foi. Après avoir quitté Antioche, en secouant la poussière de leurs pieds, Paul et Barnabas s'étaient rendus à Icone. Ils y firent un grand nombre de chrétiens qu'ils confirmèrent par leurs exhortations et par leurs miracles. Le fruit de leurs prédications fut tel, que la moitié des habitants embrassèrent le christianisme. Cependant ils furent obligés de prendre la fuite et de se réfugier dans d'autres villes de la même contrée, afin d'éviter la fureur des juifs qui s'étaient réunis aux gentils pour les persécuter.

Ils s'étaient retirés à Lystre; à la suite de la guérison d'un homme perclu depuis sa naissance, on voulut leur rendre les honneurs divins, regardant Paul comme Mercure, et Barnabas comme Jupiter. Cependant, des juifs survenus d'Antioche et d'Icone soulevèrent le peuple, qui lapida Paul. Il fut laissé pour mort et entraîné hors de la ville.

S'étant relevé tout-à-coup, Paul rentra dans la ville, d'où il partit le lendemain, pour se rendre à Darbé avec Barnabas.

Après avoir évangélisé cette cité, ils revinrent à Lystre, à Icone et à Antioche, dans le but de ranimer le courage de ceux qu'ils avaient engendrés à Jésus-Christ, puis ils les quittèrent en leur laissant des prêtres, chargés de continuer la mission qu'ils avaient commencée.

Pendant les persécutions suscitées contre l'Eglise, la Lycaonie avait eu ses martyrs, et Icone en particulier pouvait se glorifier d'avoir donné le jour à sainte Thècle. Cependant, une nouvelle persécution se préparait.

Rome gémissait sous le joug cruel de Dioclétien. Ce tyran avait ordonné de poursuivre à outrance tous ceux qui portaient le nom chrétien ; ses ordres barbares ne furent que trop fidèlement exécutés dans tout l'empire romain et dans les provinces qui en dépendaient.

Vivait alors en Lycaonie une dame aussi célèbre par sa piété que par sa naissance. Issue des anciens rois d'Icône, Julitte se consolait de voir le trône de ses pères occupé par un gouverneur romain, en se rappelant que le royaume du chrétien n'est pas de ce monde, et qu'une couronne immortelle est réservée dans le ciel à ceux qui sur la terre auront combattu avec courage.

Cependant, pour se soustraire aux cruautés de Domitien qui avait le gouvernement de la Lycaonie, car elle craignait avant tout de laisser entre les mains des idolâtres son jeune fils Cyr ou Cyrice, âgé de trois ans, elle se détermina à prendre la fuite, abandonnant tout ce qu'elle possédait. Séleucie fut le lieu où elle se retira avec son enfant et deux servantes qui ne voulurent pas s'éloigner de leur maîtresse ; mais elle trouva dans cette ville la persécution plus terrible encore qu'à Icône : Alexandre, qui en était gouverneur, surpassait Domitien en cruauté.

Alexandre venait de recevoir l'ordre de publier un édit portant que tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux dieux seraient impitoyablement condamnés à mort après avoir passé par tous les supplices, afin de servir d'exemple aux autres. Julitte se vit donc encore forcée d'abandonner cette ville ; elle se rendit à Tarse, capitale de la Cilicie.

Alexandre partit de Séleucie le même jour et prit la même route. Arrivé à Tarse, il ne fut pas long-temps sans découvrir que Julitte était dévouée au culte des chrétiens ; il la fit arrêter et la cita devant son tribunal. Julitte s'y présenta avec son fils, précieux fardeau qu'elle portait toujours avec elle. Quant aux servantes, elles prirent la fuite et se cachèrent.

Alexandre demanda à Julitte son nom, sa condition, son pays ;

la sainte répondit à tout par ces seules paroles : « Je suis chrétienne. » Le jeune Cyr, entendant sa mère s'écrier : « Je suis chrétienne, » répétait aussi avec énergie : « Je suis chrétien. »

Le gouverneur, furieux, ordonna qu'on enlevât à Julitte son enfant et qu'on la frappât avec des nerfs de bœuf ; mais on ne put qu'avec peine arracher le jeune Cyr des bras de sa mère. Quand il fut entre les mains des bourreaux, il tendait encore vers Julitte ses petits bras, faisant comprendre, par son agitation et par ses cris, la douleur qu'il éprouvait de cette cruelle séparation.

Les bourreaux portèrent l'enfant au gouverneur, qui le prit sur ses genoux et lui fit mille caresses ; mais le jeune Cyr le repoussait de ses petites mains, lui déchirait le visage et se défendait par tous les moyens. Comme sa mère au milieu des supplices continuait de répéter : « Je suis chrétienne, » lui aussi disait : « Je suis chrétien. »

Le gouverneur ne fut plus capable de modérer sa colère ; sans égard pour l'âge si tendre de cet enfant, dans un moment de fureur, il le saisit par une jambe et le précipita du haut de son tribunal. Son crâne fut brisé dans cette cruelle chute, et le sang ruissela sur le parquet.

Julitte, pleine de courage dans une circonstance si pénible pour le cœur d'une mère, rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait couronné son fils avant elle. Cette héroïque femme, dont l'espérance était pleine d'immortalité, ne comptait pour rien les quelques jours que son fils aurait pu encore passer sur la terre ; jusque-là elle l'avait élevé pour le ciel, elle n'avait plus rien à craindre quant à l'innocence et à la foi de ce cher enfant ; il était en possession du souverain bonheur.

Le juge, honteux et tout épouvanté de son crime, déplora le triste sort de l'enfant, mais il n'en devint que plus cruel envers la mère. Il la fit étendre sur une table, la menaçant de la faire écorcher toute vive. Vaines menaces, Julitte ne se laissa point épouvanter, elle avait déjà consommé ce qu'il y avait de plus

pénible dans son sacrifice, elle n'éprouvait plus que le seul désir de rejoindre son fils. Cependant, Alexandre lui fit verser sur les pieds de la poix bouillante, pendant qu'un des bourreaux lui criait : Julitte, sacrifie. « Non, répondait Julitte, je ne sacrifierai pas à des démons, je n'adresserai pas mes hommages à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées. Puissé-je bientôt revoir mon fils ! »

Le gouverneur la condamna à avoir la tête tranchée, et lui annonça que le corps de son fils serait traîné au lieu où l'on jetait ceux des criminels. Les bourreaux s'approchèrent de Julitte pour exécuter la sentence qui venait d'être prononcée ; ils lui accordèrent cependant quelques instants qu'elle réclamait pour offrir à Dieu son sacrifice. S'étant mise à genoux, elle fit cette prière : « Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume ; daignez aussi, Seigneur, y recevoir votre servante, sans avoir égard à son indignité. Accordez-moi l'entrée de la chambre nuptiale, comme vous l'avez accordée aux vierges sages, afin que mon âme bénisse éternellement votre père, seul Dieu créateur et conservateur de l'univers ; qu'elle vous bénisse, rédempteur des hommes, et qu'elle bénisse l'esprit de sainteté<sup>1</sup>. »

Au moment où elle prononçait *Amen*, le bourreau lui trancha la tête. L'Église latine honore le martyr de nos saints patrons le 16 juin ; il eut lieu vers 304.

<sup>1</sup> Nous ne rapportons pas ici la légende de saint Cyr et de sainte Julitte d'après Tétrarius, doyen de l'église de Nevers, ceux qui désireraient connaître cette merveilleuse légende pourront recourir à la *Monographie de la cathédrale de Nevers*.

Ribadénéyra, sans admettre les nombreuses conversions opérées par les éloquentes paroles du jeune Cyr, rapporte cependant que sainte Julitte aurait gagné, dans la prison, un certain nombre d'âmes à Jésus-Christ. Ces nouveaux convertis auraient reçu la couronne du martyr, et leurs corps, après leur mort, auraient été coupés en morceaux : « Ce qui peut, dit cet auteur, avoir donné sujet, à la peinture qui représente ordinairement saint Cyr scier le long du corps ; quoique son vrai martyr ait été celui que nous avons » d. l. »



## HISTOIRE DE LEUR CULTE.

Après le martyre de saint Cyr et de sainte Julitte, leurs corps furent jetés hors de la ville de Tarse parmi les restes des suppliciés. Le lendemain, les deux servantes qui les avaient accompagnés et qui, pendant l'exécution, s'étaient tenues cachées, sortirent de leur retraite et eurent assez de courage et de résolution pour enlever les précieux corps de ces martyrs. Elles les enterrèrent dans un champ qui touchait à la ville.

Quelques années après, le grand Constantin mit fin à toutes les persécutions dirigées depuis si long-temps contre les chrétiens, en se déclarant lui-même disciple de Jésus-Christ. Une des servantes de sainte Julitte vivait encore ; elle fit connaître le lieu où elle avait déposé les corps des saints martyrs. Ce lieu devint célèbre par la piété des fidèles, qui venaient y implorer les grâces dont ils avaient besoin.

Les plus anciennes maisons de Lycaonie se faisaient gloire de reconnaître sainte Julitte comme leur parente ; tous les ans, au rapport de Théodore, évêque d'Icône, elles s'assemblaient pour célébrer sa fête, avec une pompe digne d'une sainte et d'une fille des rois.

Ce fut, dit-on, saint Amatre, évêque d'Auxerre, qui propagea dans l'Occident le culte de saint Cyr et de sainte Julitte. Dans un voyage que ce saint évêque fit en Orient, il en rapporta leurs saintes reliques. Par la suite, elles furent distribuées à plusieurs églises, et entre autres à celle de Nevers, qui en obtint des portions considérables. Dans son voyage en Orient, saint Amatre était accompagné d'un de ses clercs, nommé Savin, qui, plus tard, se retira dans le Poitou. Le saint évêque lui avait fait don d'un bras de saint Cyr.

S'il faut en croire les anciens livres de l'église de Nevers, saint Amatre, après son voyage d'Orient, avait déposé les reliques qu'il en rapportait dans l'église choisie d'avance pour sa sépulture, et qui dans la suite porta son nom ; mais craignant que

ce précieux dépôt ne vint à se dissiper et à se perdre, soit dans les guerres, soit dans d'autres calamités publiques, il le plaça dans un mur sur lequel il fit peindre une petite image de saint Cyr et une inscription qui devait servir d'authentique ; puis au moyen d'un contre-mur il cacha ce tombeau.

Long-temps les habitants d'Auxerre ignorèrent le précieux dépôt qu'ils possédaient ; ce ne fut que du temps de saint Jérôme, évêque de Nevers, c'est-à-dire au commencement du neuvième siècle qu'il fut découvert.<sup>1</sup>

Ce saint évêque avait une dévotion toute particulière à saint Cyr et à sainte Julitte, sa mère. Avait-il obtenu par leur intercession quelque grâce spéciale, ou bien cette dévotion avait-elle sa source dans l'admiration que lui inspirait l'intrépidité de cette femme héroïque, dont le courage s'était communiqué à son tendre enfant ? L'histoire ne nous en dit rien, mais nous savons qu'il avait fait construire en leur honneur une chapelle attenante à sa cathédrale, et qu'il désirait mettre son diocèse tout entier sous leur protection, en dédiant à ces saints la nouvelle église qu'il espérait faire construire, quand il plairait à la Providence de seconder ses vœux.

Il était tout occupé de cette pensée lorsqu'il se rendit à Paris pour une assemblée d'évêques et de seigneurs.

Après cette assemblée, l'empereur Charlemagne fit part aux évêques d'un songe qu'il avait eu, et dont il avait été fort effrayé. Il lui semblait pendant son sommeil être à la chasse, quand tout-à-coup, se trouvant seul au milieu d'une forêt, il aperçut un sanglier furieux qui allait s'élancer sur lui ; sa première pensée, dans ce pressant danger, fut de se jeter à genoux et d'implorer la protection de Dieu. En même temps il vit auprès de lui un enfant nu qui lui promit de le délivrer du péril qu'il courait, s'il voulait lui donner un voile pour le couvrir. L'empereur ne balança pas à faire cette promesse ; aussitôt l'enfant sauta sur le sanglier,

<sup>1</sup> BOLLAND. I. *Walt in S. Amatore.*

et, le tenant par ses défenses, il le conduisit à l'empereur qui le perça de son épée et le tua.

Mais pourquoi ne pas laisser Michel Cotignon nous raconter lui-même cette histoire avec son style naïf, en rappelant qu'il faut substituer le nom de Charlemagne à celui de Charles-le-Chauve<sup>1</sup>.

« Dormant ledit Charles-le-Chauve, et pensant être à la chasse  
 » tout seul en des bois, il lui sembla voir un grand sanglier fu-  
 » rieux et fort échauffé, venant droit à lui pour l'offenser, dont  
 » ayant grand'peur, et s'étant mis à prier Dieu, s'apparut à lui  
 » un enfant nud, qui lui dit que s'il voulait lui donner un voile  
 » pour se couvrir, il le délivrerait du mal et de la mort que cette  
 » féroce bête lui allait porter. Ce que lui ayant promis, icelui  
 » enfant prit ledit sanglier, monta dessus, lui mena et lui fit  
 » tuer de son épée. Réveillé, il avait continuellement cette vision  
 » en sa pensée, et ce lui semblait devant les yeux, était en grande  
 » perplexité de savoir que cela pourrait signifier, désireux d'ac-  
 » complir sa promesse s'il en avait le moyen. Or il arriva que la  
 » plus grande partie des évêques de son royaume étant allés à  
 » Paris pour une assemblée du clergé qui s'y tenait, ledit roi  
 » leur exposa sa vision, dont fort étonnés et ne sachant qu'en  
 » dire, saint Hiérôme qui était avec eux, rempli de la grâce de  
 » Dieu, lui interpréta, lui faisant entendre comme en son église  
 » cathédrale de Nevers il y avait une chapelle dédiée au nom de  
 » saint Cyr, martyr, que l'enfant qui lui avait apparu par divine  
 » permission et l'avait délivré de la mort était ledit saint Cyr, et  
 » que le voile qu'il lui demanda était la réparation de ladite cha-  
 » pelle et restitution du bien et patrimoine de ladite église, la  
 » vérité étant que les biens, héritages et revenus donnés par ses pré-  
 » décesseurs rois de France à ses devanciers évêques dudit Nevers,  
 » pour la fondation et dotation de l'évêche et église cathédrale,  
 » étaient possédés par d'autres, et en avaient été spoliés au temps

<sup>1</sup> L'erreur de Michel Cotignon est évidente; saint Jérôme, mort vers 815, ne pouvait expliquer un songe attribué à Charles-le-Chauve.

» des guerres. Le suppliant très-humblement les lui faire res-  
 » tituer et donner moyen d'agrandir et décorer la susdite chapelle  
 » et faire une belle église cathédrale. Desquelles choses le susdit  
 » Charles étant dûment certioré, accorda très-volontiers la re-  
 » quête dudit saint Hiérôme, lui faisant rendre tout ce qui avait  
 » été ôté à ses prédécesseurs, particulièrement les terres et châ-  
 » tellenies d'Urzy, Parzy et Prémery, lui faisant en outre beau-  
 » coup d'autres biens, l'estimant et honorant grandement. Au  
 » moyen de laquelle restitution et autres bienfaits, ledit saint  
 » Hiérôme, de ladite chapelle en fit faire une belle et grande  
 » église, et intituler du nom dudit saint Cyr, étant auparavant  
 » qualifiée des noms de SS. Gervais et Protais, anciens patrons  
 » d'icelle, et lequel saint Hiérôme pour la plus dignement dédier  
 » au nom dudit saint Cyr, impêtra de saint Amateur, évêque  
 » d'Auxerre, de ses reliques apportées d'Antioche, savoir le  
 » bras qui jusqu'à présent y est conservé en très-grand honneur  
 » et vénération, richement enchâssé.<sup>1</sup> En foi et témoignage de  
 » toutes lesquelles choses, outre les susdites légendaires, chartes  
 » et livres manuscrits, nous voyons en beaucoup d'églises et  
 » autres lieux, principalement en la cathédrale, la représentation  
 » de ladite vision, restitution et libéralités par ouvrages et pein-  
 » tures très-anciennes, comme aussi aux tapisseries, vitres,  
 » horloges et beaucoup d'autres lieux, et les tient-on par tradition  
 » de père en fils; et de fait les armoiries de l'évêché sont cinq  
 » fleurs-de-lis et trois châteaux, et celles de l'église d'un côté le  
 » portrait de saint Cyr sur un sanglier et de l'autre trois fleurs-  
 » de-lis<sup>2</sup>.

Saint Jérôme, grâce aux libéralités de Charlemagne, se  
 vit en position de faire reconstruire sa cathédrale, et aussitôt

1 Nous avons expliqué dans la *Monographie de la cathédrale de Nevers* l'anachronisme que Parmentier reproche à Michel Cotignon, au sujet de saint Amateur et de saint Jérôme.

2 On retrouve encore le sanglier ou du moins une hure de sanglier dans les armoiries du doyenné de Nevers. Nous avons dit dans notre *Monographie de la Cathédrale*, pages 31 et 82, que cette légende est représentée, non-seulement à Nevers, mais encore à Saint-Saulge, à Issoudun et à Saint-Julien-du-Sault.

il commença l'œuvre qui jusque-là avait occupé toutes ses pensées.

Déjà la vaste basilique dominait la cité, mais les désirs du saint évêque n'étaient pas complètement satisfaits, l'ornement le plus précieux qu'il aurait voulu procurer à son église était quelque portion des reliques des saints martyrs auxquels il se proposait de la dédier. Il pria Dieu avec une nouvelle ardeur, et sa prière eut son effet. Soit par un accident tout naturel, soit plutôt par une permission divine, le mur que saint Amatre avait fait construire à Auxerre s'écroula tout-à-coup, et découvrit le dépôt sacré que le saint évêque avait caché, avec les images des saints et les inscriptions qui indiquaient les noms et les reliques de chacun. Cette nouvelle parvint bientôt aux oreilles de Jérôme qui mit tout en œuvre pour étendre le culte de saint Cyr et de sainte Julitte, mais avant tout il voulut l'établir dans son diocèse. Les peuples se rendaient en foule à Auxerre pour vénérer ces précieuses reliques; Jérôme s'y rendit lui-même, et fut assez heureux pour en obtenir une partie; on lui remit le bras du saint enfant, ce même bras, dit-on, que saint Amatre avait autrefois donné à saint Savin et que celui-ci laissa à Auxerre lorsqu'il partit pour le Poitou.

Jérôme transporta avec solennité ce précieux trésor à Nevers, en chantant pendant le voyage des psaumes et des hymnes d'actions de grâce. La ville partagea la joie et le bonheur de son digne pontife, en recevant dans ses murs ces nouveaux protecteurs, qui ne tardèrent pas à donner des preuves du pouvoir dont ils jouissent auprès de Dieu. Un grand nombre de miracles s'opérèrent par leur intercession, et les malades guéris de leurs infirmités proclamaient au loin les louanges des saints martyrs <sup>1</sup>.

Le bras de saint Cyr fut déposé dans la nouvelle basilique et depuis cette époque saint Cyr et sainte Julitte devinrent les patrons du diocèse de Nevers <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Anciens Bréviaires de Nevers.

<sup>2</sup> A la fin de l'année 1857, dans une opération de drainage, on a trouvé à Imphy un certain nombre de pièces de monnaies de Pépin, la plupart inédites. Une de ces

Une autre translation solennelle des reliques de saint Cyr eut lieu sous Tédalgrin, qui monta sur le siège de Nevers en 932. Les anciens livres de notre diocèse et ceux du diocèse d'Auxerre rapportent que, sollicité par le roi Raoul, le vénérable Guy, évêque d'Auxerre, accorda à Tédalgrin une partie du chef de saint Cyr que le roi fit enchâsser en or <sup>1</sup>.

Nulle part le culte de saint Cyr ne fut répandu autant que dans le diocèse de Nevers; quatre jours dans le cours de l'année étaient consacrés à honorer le jeune martyr et sa sainte mère. Dans le bréviaire imprimé en 1494, par les soins de Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, on trouve au 4 juin mémoire de saint Cyr et de ses compagnons martyrs, au 16 du même mois la fête solennelle de saint Cyr et de sainte Julitte, au 15 juillet leur martyre, et enfin au 27 octobre la fête de la Susception du bras de saint Cyr.

Les différentes translations dont nous avons parlé nous expliquent ces fêtes multipliées. Il ne peut y avoir de doute sur la solennité du 16 juin, c'est le jour auquel toute l'Eglise latine célèbre la fête de saint Cyr et de sainte Julitte.

La fête du 27 octobre a été établie en mémoire de la première translation des reliques de nos saints patrons sous saint Jérôme. Dans les légendes de cet office, on rappelle les démarches faites par le saint évêque pour se procurer ces précieuses reliques <sup>2</sup>.

Il n'est pas aussi facile de se rendre compte des fêtes du 4 juin et du 15 juillet; nous allons exposer notre opinion, qui est appuyée, non sur des faits incontestables, mais seulement sur des probabilités.

Le diocèse de Nevers ayant admis la vie de saint Cyr d'après

pièces, timbrées d'un côté du sigle de Pépin *P* à, *Pépinus rex*, porte au revers cot exergue: *Sancti Cirsid*. On sait que, pendant les guerres d'Aquitaine, Pépin tint son quartier général à Nevers, de 761 à 763. — Le culte de saint Cyr était-il déjà célèbre dans le Nivernais à cette époque? Cette pièce curieuse autorise à le penser. Dans ce cas, saint Jérôme l'aurait trouvé établi, et n'aurait fait que lui donner plus d'extension.

<sup>1</sup> L'éditeur ajoute, et une partie du bras, mais il y a ici probablement erreur: le *Martyrologe de Nevers* fait seulement mention du chef de saint Cyr.

<sup>2</sup> Anciens Bréviaires de Nevers, au 27 octobre.

Tétérius, devait fêter les martyrs qui avaient été convertis par nos saints patrons. Les actes qui ont servi à Tétérius pour composer son histoire, disent que saint Cyr et sainte Julitte, après leurs premiers interrogatoires, furent mis en prison avec cette multitude qu'ils avaient déjà gagnée à Jésus-Christ, soit par leurs paroles, soit par l'exemple de leur courage au milieu des tourments. Leur conversion avait tellement irrité le juge, qu'il fit conduire ces nouveaux chrétiens hors de la ville, où ils furent décapités. Voulant honorer ces héros, qui forment la plus belle auréole de nos saints patrons, nos pères auront établi une fête commémorative de l'incarcération de saint Cyr et de sainte Julitte, et en même temps de la conversion et du martyre de leurs compagnons. Comme, d'après les actes dont nous parlons, cette incarceration a commencé quarante jours avant la glorieuse mort du saint enfant et de sa mère, indiquée au 15 juillet, dans les Martyrologes de l'Eglise grecque, la fête devait être fixée au 4 juin.

Les Grecs, en effet, célèbrent la fête de nos saints patrons un mois après l'Eglise latine ; la cathédrale de Nevers aurait-elle voulu, en admettant la solennité du 16 juin et celle du 15 juillet, se mettre en union de prières avec les deux Eglises, pour exalter la gloire de ces saints martyrs ? La chose serait possible ; mais nous croyons qu'un autre motif a pu donner lieu à l'établissement de cette dernière fête.

Comme on célébrait la translation du bras de saint Cyr, on devait aussi célébrer la translation de son chef. Les recherches que nous avons faites nous ont amené, en comparant les dates, à reconnaître que la fête du 15 juillet<sup>1</sup>, qui a été retranchée dans les dernières éditions du Bréviaire de Nevers, parce que sans doute on ne pouvait s'en rendre compte, n'avait été instituée qu'à l'occasion de la susception du chef de saint Cyr, que le vénérable Guy avait remis à Tédalgrin à la prière du roi Raoul.

<sup>1</sup> Dans le *Bréviaire* de JACQUES D'ASSAUT, 1584, cette fête est marquée au 14 juillet, quoique le calendrier du même bréviaire l'indique au 15.



L'église d'Auxerre célèbre le 12 juillet la translation des reliques de saint Amatre, saint Cyr et sainte Julitte, saint Symphorien, saint Valle et autres saints dont les corps reposaient dans l'église de Saint-Amatre, et furent transférés à la cathédrale. Les plus anciens martyrologes en font mention, et, au treizième siècle, la fête de cette translation était déjà considérée comme fort ancienne dans le diocèse d'Auxerre. Lebœuf, ne pouvant en fixer l'époque d'une manière certaine, la place approximativement au onzième ou au douzième siècle. Elle a dû avoir lieu dans la première moitié du dixième siècle <sup>1</sup>.

Cette translation eut lieu le 12 juillet <sup>2</sup>, et Tédalgrin profita de cette circonstance pour obtenir une partie du chef de saint Cyr; il fallait bien trois jours alors pour se rendre d'Auxerre à Nevers, où la solennité de la susception dut avoir lieu le 15.

Dans les cérémonies de la translation solennelle des corps saints, on s'arrêtait pour la nuit, et on dressait des tentes, quand on ne rencontrait pas d'églises assez vastes pour recevoir la population qui se pressait à la suite des saintes reliques <sup>3</sup>. En souvenir de ces solennités, et souvent encore après avoir obtenu quelques parcelles de reliques, on élevait à la place de la tente un oratoire sous le nom du Saint, et quelquefois même l'église qui avait servi d'asile prenait le nom de ce nouveau protecteur. D'après ces données, il serait facile d'indiquer le chemin suivi, soit par saint Jérôme, soit plutôt par Tédalgrin, quand ils transportèrent d'Auxerre à Nevers les précieuses reliques de nos glorieux patrons.

La dernière translation qui se fit à Auxerre, eut lieu le 12 juillet; sans doute Tédalgrin ne put se mettre en route que le 13. Il dut suivre la voie romaine qui conduisait d'Auxerre à Entrains <sup>4</sup>, où aurait eu lieu la première station. Là, nous trouvons l'ancienne paroisse de *Saint-Cyr-les-Entrains*. Si nous supposons, ce qui

<sup>1</sup> Voyez la *Monographie de la cathédrale de Nevers*, page 41

<sup>2</sup> Lebœuf, *Hist. d'Aux.*, t. I. *Vie de saint Amatre et de Guy*. — *Bréviaire d'Auxerre*, au 19 juillet

<sup>3</sup> Voir ce qui a été dit dans la vie de saint Baudèle.

<sup>4</sup> Les voies romaines se sont conservées pendant une grande partie du moyen-âge.



est probable, qu'il ait tenu à rejoindre la grande voie d'Autun à Paris, passant par Nevers, nous rencontrons dans la paroisse de Tracy, en face de Saint-Thibault, un ancien oratoire en ruine, dont on reconnaît facilement le plan, dédié aussi à *saint Cyr*. Là aurait eu lieu la seconde station. Il est à remarquer que chaque station que nous indiquons se trouve distancée de dix lieues environ, Nevers se trouvant aussi à dix lieues de Tracy.

Outre la cathédrale de Nevers qui est sous le vocable de saint Cyr, et les deux églises dont nous venons de parler <sup>1</sup>, les paroisses de La Nocle, dans le doyenné de Fours, et de Chevannes, dans celui de Brinon-les-Allemands, sont placées sous son patronage.

Un grand nombre d'églises, en France, se faisaient gloire de posséder une partie des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte; telles que celles d'Issoudun, au diocèse de Bourges; de Saint-Cyr de Berchères, au diocèse de Chartres; de Saint-Cyrgues, au diocèse de Clermont en Auvergne <sup>2</sup>; de Saint-Sernin de Toulouse, où on en voit encore des portions considérables; le couvent des Mathurins d'Arles, d'où, avec l'autorisation du pape Clément VII, on transporta au seizième siècle à Ville-Juif, au diocèse de Paris, un os d'une jambe de saint Cyr, et une partie de la mâchoire de sainte Julitte <sup>3</sup>. Sancergues, au diocèse de Bourges, qui honore saint Cyr comme son patron, devait aussi posséder autrefois quelques reliques de ce saint martyr.

Beaucoup d'autres localités sont placées sous le vocable de ce saint martyr, telles que Saint-Cyr-sur-Loire, près de Tours; Saint-Cyr, au diocèse de Limoges, dans l'archiprêtré de Roche-

<sup>1</sup> Ces églises sont actuellement détruites.

<sup>2</sup> On lit dans la notice sur l'*Ancien royaume des Auvergnats*, par Delarbre : *Au faubourg Pontgrève, à Clermont, église de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte. C'était un oratoire du temps de notre saint apôtre (saint Austremonne). Saint Abraham en fit un monastère vers 450. Il est certain que, s'il y avait en ce lieu un oratoire du temps de saint Austremonne, il ne pouvait être alors sous le vocable de saint Cyr, nom qui lui fut donné plus tard.*

<sup>3</sup> Baillet prétend que Ville-Juif est ainsi nommé par corruption; le véritable nom de cette localité serait *Ville-Julitte*.

chouart; Saint-Cyr-le-Cordière, près de Toulon, dans le diocèse de Fréjus, etc.

Nous ne pouvons pas oublier ici de parler de la ville de Saint-Amand, proche Tournay. Humbault ou Hucbald, moine de Saint-Amand, était venu diriger les écoles de Nevers au commencement du dixième siècle. Pendant son séjour dans notre cité, il écrivit la vie de saint Cyr et de sainte Julitte; et, quand il quitta, il emporta avec lui des reliques de saint Cyr. Guy Coquille l'accuse de les avoir dérobées, tandis que le P. Lambillotte prétend que l'évêque de Nevers, Atton, lui avait donné, *comme marque d'estime et de confiance, la permission d'enlever le corps de saint Cyr*<sup>1</sup>.

Nous avons réfuté dans le deuxième volume du *Bulletin de la Société neversaise*, p. 345, 346 et 347, l'assertion du P. Lambillotte, et les autres erreurs émises à ce sujet par le même auteur. Il eût été difficile d'enlever de l'église de Nevers le corps de saint Cyr; nous avons dit que saint Jérôme n'avait obtenu qu'un bras du saint enfant.

Nous serions porté à croire, avec Guy Coquille, au pieux larcin d'Humbault; nous avons vu que, quelques années après le départ d'Humbault, l'évêque Tédalgrin se procura de nouvelles reliques du saint martyr, afin sans doute de remplacer les anciennes. Quoi qu'il en soit, l'építaphe d'Humbault, qui fut enterré à Saint-Amand, dans l'église de Saint-Pierre, dit d'une manière formelle, que le savant *écolâtre* avait apporté de Nevers dans cette ville des reliques de notre saint patron.

#### ÉPÍTAPHE D'HUMBAULT.

*Dormit in hac tomba simplex sine felle columba,  
Doctor, flos et honos tam cleri quam monachorum  
Hucbaldus, famam cujus per climata mundi*

<sup>1</sup> *Saâdique théorique et pratique du chant grégorien*, par le P. Lambillotte, ouvrage posthume, édité par le P. I.-O. Dufaux.

*Edita, sanctorum modulamina gestaue clamant,  
Hic Cyrici membra (sic) pretiosa reperta Nivernis,  
Nostris invecit oris, scripsitque triumphum.*

## TRADUCTION.

Simple, pieux et doux, ainsi qu'une colombe,  
Notre savant Hucbald repose en cette tombe;  
De l'église et du cloître, il fut l'unique honneur.  
Des héros de la foi, fidèle imitateur,  
Il composa pour eux des accords angéliques;  
De saint Cyr, parmi nous apporta les reliques,  
Et fêta par ses chants ce nouveau protecteur.

Tout ce qui contribue à étendre la gloire de nos saints patrons doit trouver ici sa place. Le 16 juin 1857, eut lieu, à Nuits-sur-Armançon, la translation solennelle des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte qui provenaient sans doute de Ville-Juif. Le compte-rendu de cette solennité a été imprimé dans la *Constitution de l'Yonne*; nous ne saurions mieux faire que de le reproduire.

« Ancy-le-Franc, 18 juin 1857.

» Me rendant au désir que vous m'aviez exprimé, je vous adresse le compte-rendu, ou plutôt, à cause du peu de temps qui me reste, l'abrégé du compte-rendu de la fête de la translation des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte, qui a eu lieu le 16 courant, à Nuits-sur-Armançon, et que vous aviez annoncé dans un de vos précédents numéros.

» Malgré les auspices peu favorables sous lesquels s'est annoncée la matinée du 16, et la pluie torrentielle qui n'a cessé qu'à l'instant de la messe, la cérémonie a eu lieu avec cette pompe et cet éclat qui gravent dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ces belles assemblées religieuses.

» Dès neuf heures du matin, une foule innombrable d'étrangers venus de tous les points du département pour faire cortège

• aux reliques des deux saints, envahissait le village, et quand  
• la messe commença, les bancs et la nef de l'église ne suffisaient  
• déjà plus à contenir les personnes qui voulaient partager l'allé-  
• gresse et la joie des habitants de Nuits.

• A midi, la procession se mit en marche pour aller chercher  
• les reliques déposées au château, à l'une des extrémités du  
• village. La compagnie de pompiers de la commune de Nuits,  
• tambours et musique en tête, ouvrait la marche; suivait le  
• clergé composé de la plus grande partie des prêtres de l'arron-  
• dissement de Tonnerre, au milieu desquels on remarquait  
• M. l'abbé Pichenot, enfant du pays, chanoine archiprêtre de  
• l'église métropolitaine de Sens, venu tout exprès pour présider  
• la cérémonie, et mêler ses hommages à ceux de ses compa-  
• triotes. Des petites filles vêtues de blanc, la tête couronnée,  
• jonchaient de fleurs le chemin où se pressait une foule innom-  
• brable, et des enfants des deux sexes, rangés sur deux longues  
• files, agitaient des oriflammes bleues et blanches marquées du  
• chiffre des deux saints. La procession offrait un bel exemple de  
• silence et de recueillement, et l'ordre admirable du cortège fait  
• honneur aux soins éclairés des maîtres de cérémonie.

• Partout, les rues étaient tapissées de verdure; des guirlandes  
• de fleurs et des feuilles entrelacées avec art formaient, dans  
• certains endroits, des arcs-de-triomphe et des sortes de tro-  
• phées qui témoignaient du zèle empressé des habitants de Nuits  
• à recevoir les précieux restes de leurs augustes patrons.

• Dans un sermon touchant, où l'émotion des auditeurs se  
• trahit plus d'une fois, M. l'abbé Pichenot fit le martyrologe  
• ou le panégyrique de saint Cyr et de sainte Julitte; il sut,  
• avec art, évoquer dans son discours quelques souvenirs de son  
• enfance qu'il passa au milieu des habitants de Nuits, et il  
• remercia son frère, avocat à la cour impériale de Paris, présent  
• à la cérémonie, du don précieux qu'il faisait à son pays, en  
• lui offrant ces reliques qu'il devait à la munificence d'un martyr  
• de la charité chrétienne, M<sup>re</sup> Affre.

» Des cantiques, en l'honneur des deux saints, mêlés aux sons  
 » de la fanfare, formaient un concert dont l'harmonie semblait  
 » relever encore l'éclat de la fête. La cérémonie ne fut terminée  
 » qu'à trois heures, et la foule s'écoula silencieuse et recueillie  
 » sous l'impression du magnifique spectacle auquel elle venait  
 » d'assister.

» CH. MANTELET. »

Nous avons vu que, sous saint Jérôme et sous Tédalgrin, l'église de Nevers avait obtenu des reliques de nos saints patrons. Comme nous possédons encore quelques portions de ces précieuses reliques, il est important d'indiquer ici de quelle manière elles sont parvenues jusqu'à nous, malgré les dévastations sacrilèges de 1793.

Nous ignorons ce qu'est devenu le reliquaire d'or donné par le roi Raoul<sup>1</sup>; nous ignorons de même si le chapitre, dans le cours du moyen-âge, a ouvert les reliquaires de saint Cyr et de sainte Julitte, pour en détacher des fragments en faveur de quelques églises qui portent son nom; la chose nous paraît probable. Dans tous les cas, on n'aura pas oublié, dans ces distractions, de dresser des procès-verbaux, pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité des reliques. Le moyen-âge, à cet égard, prenait toutes les précautions possibles.

En 1493, Philibert de Champagne (*de Champangiis*)<sup>2</sup> avait en sa possession des reliques assez importantes de saint Cyr; comment se les était-il procurées? L'acte de donation n'en dit rien; il en fit la remise à la cathédrale. Nous allons donner la traduction de cet acte qui est sur parchemin :

« Ici reposent deux petits ossements entiers, longs de trois  
 » doigts, et un autre, long de deux doigts, qui est fracturé à une

<sup>1</sup> Était-ce le même reliquaire qui fut porté à la procession du vœu de la ville à Saint-Sébastien, en 1732? Le procès-verbal de cette procession marque que le chef de saint Cyr était porté par deux chanoines en chappe.

<sup>2</sup> Peut-être Champagne, près de Tannay.

- » extrémité, avec un ossement entier du cou du bienheureux
- » saint Cyr, martyr, patron de cette église de Nevers.

- » *Item*, un os, long de quatre doigts, fracturé aux deux extré-
- » mités, et un autre ossement, long de trois doigts, fracturé d'un
- » côté, avec un petit morceau de la peau de sainte Julitte, mar-
- » tyre, mère de saint Cyr.

- » *Item*, un petit os de saint Sylvestre, confesseur; le tout avec
- » trois actes constatant l'authenticité de ces reliques.

- » Au verso, on lit : « Les reliques indiquées dans l'état ci-joint
- » ont été données et livrées à cette église de Nevers par véné-
- » rable et discrète personne maître Philibert de Champangiis,
- » chanoine prébendé de ladite église, le 11 mai 1493, pour être
- » placées et vénérées dans l'autel du Saint-Sépulcre, fondé en
- » ladite église; avec d'autres reliques qui déjà y ont été dé-
- » posées <sup>1</sup>. »

L'année suivante 1494, M<sup>re</sup> Arnault Sorbin, évêque de Nevers, recueillit un certain nombre de précieuses reliques qui étaient placées sans ordre dans le trésor de la cathédrale, puis il les renferma avec respect dans une seule châsse. Cependant ces saintes reliques n'étaient point exposées à la vénération des fidèles; ce fut au mois de mai 1724 que le chapitre, voulant qu'on les traitât avec plus d'honneur, décida qu'elles seraient placées dans une châsse neuve, et déposées dans le nouvel autel dédié à saint Cyr, au lieu même où depuis bien des siècles était dressé

<sup>1</sup> *Hic requiescunt duo parva ossa integra longitudinis trium digitorum, et unum longitudinis duorum digitorum ex una parte cassatum, cum una junctura integra de collo beatissimi Cirici martyris, patroni hujus ecclesie Nivernensis.*

*Item unum os longitudinis quatuor digitorum ex ambabus partibus cassatum, et aliud os trium digitorum ex una parte cassatum, cum uno parvo frusto pellis beatissimæ Julittæ martyris, ejusdem beatissimi Cirici matris.*

*Item unum parvum os corporis beatissimi Silvestri confessoris, unà cum tribus approbationibus et certificationibus earundem reliquiarum.*

*Donata et tradita fuerunt reliquie in albo designatæ huic ecclesie Nivernensi per veneratum et discretum virum magistrum Philibertum de Champangiis, dictæ ecclesie canonicum præbendatum, die undecimo mensis Maii, anno Domini millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio, ad easdem ponendas et adorandas in altare Sancti Sepulcri in dicta ecclesia fundato cum cæteris reliquiis ibidem existentibus. — L'original est déposé aux archives de la cathédrale.*

l'ancien autel, désirant les présenter ainsi à la vénération des fidèles <sup>1</sup>.

Cependant, quelques doutes s'étaient élevés dans l'esprit des chanoines, au sujet des saintes reliques de nos bienheureux patrons ; sachant que l'église de Villejuif possédait une partie de la mâchoire de sainte Julitte, ils voulaient probablement s'assurer si la mâchoire inférieure de la sainte, que possédait l'église de Nevers, était à l'abri de toute contradiction ; M. Vyaut de la Garde, syndic, fut chargé de faire à cet effet toutes les démarches nécessaires ; il écrivit à M. Pollet, supérieur de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, pour le prier de procéder à cette importante vérification ; il lui avait posé différentes questions.

Le 5 juin 1724, M. Pollet répondit au syndic du chapitre, qu'il avait adressé sa lettre à un de ses confrères qui habitait Villejuif ; ce vénérable prêtre s'était adjoint le curé de la paroisse et MM. les marguilliers, pour procéder à l'examen qu'on avait réclamé de leur obligeance. Cet examen fut tout à fait rassurant pour le chapitre de Nevers, et dissipait tous les doutes. « Vous devez donc, » ajoutait M. Pollet, demeurer tranquilles dans la possession des » saintes reliques que vous avez depuis plusieurs siècles. Le mé- » moire ci-joint <sup>2</sup> et que je certifie véritable, vous instruira de » toutes choses ; que si vous désirez un acte plus authentique, » qui fût revêtu de toutes les formalités judiciaires, il serait aisé » de vous contenter <sup>3</sup>. »

Ces précieuses reliques demeurèrent renfermées avec d'autres dans le rétable vitré qui surmontait l'autel de sainte Julitte <sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Cet acte sur parchemin est déposé aux archives de la cathédrale ; il est signé Debèze, doyen ; Vyaut de la Garde, chanoine syndic ; Gueneau, Goussot, chanoine secrétaire ; Lingre, chanoine recteur ; il est revêtu du sceau du chapitre : *Un champ d'azur semé de France, au sanglier défendu d'argent, chargé d'un saint Cyr au naturel*. Ce sceau a pour exergue : *SIGILLUM INSIGNIS ECCLE. NIVERNENSIS*. L'écu est surmonté d'une couronne de comte. On voit que les armes du chapitre ont été souvent modifiées.

<sup>2</sup> Il est regrettable que ce mémoire ait été perdu.

<sup>3</sup> Cette lettre est déposée aux archives de la cathédrale.

<sup>4</sup> C'est sous ce nom que cet autel est connu ; nous avons vu plus haut qu'on le nommait l'autel de Saint-Cyr. Il vient d'être démoli (1858) pour être remplacé par un autel roman, plus en rapport avec le style de la chapelle.



jusqu'au moment de la révolution de 1793. Nous saurons bientôt comment elles furent conservées ; mais auparavant, relatons ce que nous avons découvert sur les reliques qui se trouvaient dans le trésor, et qui en furent retirées le 9 février 1793, avec les authentiques qui les accompagnaient. M. Alloury, chanoine de Nevers, renferma une partie de ces reliques dans une boîte avec cette inscription revêtue de la signature : « Les reliques ci-contenues ont été tirées du trésor de Saint-Cyr en 1793 et font partie de celles qui y étaient, savoir : de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques-le-Majeur, de saint Mathieu, de *saint Cyr* et de *sainte Julitte*, de sainte Euphémie. » Une partie de ces reliques, après avoir été reconnues par l'autorité diocésaine, ont été renfermées avec d'autres, dans un reliquaire déposé à la cathédrale, ainsi que l'authentique établi par M<sup>re</sup> Charles de Donhet d'Auzers, évêque de Nevers, en date du 28 novembre 1830.

Le 2 brumaire an II (24 octobre 1793), le représentant du peuple Fouché, ayant ordonné de déponiller les églises du département de la Nièvre de tout ce qu'elles pouvaient avoir de précieux, le vicaire épiscopal Goussot, deux jours après la requête de Fouché, se mit en mesure d'enlever secrètement les différentes reliques déposées dans la cathédrale. Nous donnons ici le procès-verbal qu'il a dressé à cette occasion, en faisant observer que le complément de ce procès-verbal ne fut fait que près de dix-huit mois après :

« L'an de l'Incarnation de N. S. J.-C., mil sept cent quatre-vingt-treize, le samedi vingt-six octobre, dans l'octave de la dédicace de l'Église, par un arrêté du représentant du peuple Fouché, député à la Convention nationale, commissaire envoyé en ce département de la Nièvre, l'église cathédrale et paroissiale Saint-Cyr, de Nevers, et presque toutes les autres églises paroissiales de ce diocèse et département, furent déponillées de tous leurs vases sacrés, ornements, linges, et généralement de tout ce qui était nécessaire au culte catholique : les statues,



» les tableaux des saints et tous les autres signes de la religion ,  
 » tant intérieurs qu'extérieurs, furent ou brisés ou enlevés ; enfin  
 » les églises furent profanées de toutes les manières.....

» Ces reliques étaient dans une case scellée, à l'autel Saint-Cyr  
 » et Sainte-Julitte, sous l'orgue.

» Je soussigné, Étienne-Jean Goussot, prêtre, ci-devant  
 » chanoine de Nevers et vicaire épiscopal du département, pro-  
 » fitant d'un instant où il ne se trouvait personne dans la  
 » cathédrale, enlevai les reliques et celles qui étaient dans les  
 » autels des chapelles, ensemble les procès-verbaux qui cons-  
 » tatent leur authenticité et les plaçai dans cette chässe en pré-  
 » sence de MM. Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de ce  
 » département; André Leblanc, second vicaire épiscopal;  
 » Etienne-Germain Rousset, prêtre, curé de la paroisse de  
 » Luthenay, de ce diocèse et département, et de plusieurs autres  
 » personnes pieuses et attachées au culte catholique, qui ont  
 » signé, à Nevers, le second dimanche de la Quadragésime, pre-  
 » mier du mois de mars, an de grâce mil sept cent quatre-vingt-  
 » quinze.

» Signé † G. TOLLET, *episc. niv.*<sup>1</sup> ; LEBLANC, *vic.* ; ROUSSET,  
*presb.* et GOUSSOT<sup>2</sup>.

Ces reliques, accompagnées de leurs authentiques, furent transportées à Nolay, où elles se trouvent encore aujourd'hui dans plusieurs reliquaires.

Le plus précieux de ces reliquaires est celui qu'on nomme *Christ-aux-Reliques*, à cause du grand nombre de reliques renfermées dans la croix. Elles ont été vérifiées de nouveau et authentiquées par M<sup>sr</sup> Dufêtre, évêque de Nevers. On y

<sup>1</sup> Le nom de Tollet, comme nous l'avons fait remarquer dans la *Monographie de la Cathédrale*, se trouve écrit tantôt avec un h, tantôt sans h. La pièce originale que nous avons sous les yeux fixe définitivement l'orthographe de ce nom.

<sup>2</sup> Ce procès-verbal est écrit au verso de l'authentique de 1794 dont nous avons parlé plus haut.

remarque entre autres un ossement de sainte Julitte, de dix centimètres, et un os du bras de saint Cyr, de cinq centimètres.

Il paraît que le sieur Goussot ne put enlever qu'une partie des reliques déposées dans le rétable de Sainte-Julitte, comme on peut en juger par la lettre de M. l'abbé Guérin que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Champlemy, 13 juillet 1833.

» MONSIEUR,

« J'eus l'honneur de vous prévenir, au mois d'octobre  
» dernier, que je possédais deux reliques qui appartiennent à  
» l'église cathédrale de Nevers, et qu'ayant toujours attendu des  
» circonstances où je pourrais, sans danger de les exposer encore  
» à être profanées, les remettre à cette église, je ne croyais pas  
» en trouver une plus heureuse que celle du rétablissement du  
» siège épiscopal.

» Voici les faits tels qu'ils se sont passés à l'époque où j'ai eu  
» le bonheur de les sauver du pillage et de la profanation.

» Sur la fin de 1793 (et je crois au mois de novembre, car  
» j'arrivai à Nevers au commencement de novembre, et j'en  
» sortis au commencement de décembre), je fus averti par un  
» ami qu'on allait briser la chapelle de Sainte-Julitte, sous  
» l'orgue, et de suite je m'y transportai déguisé. Je me trouvai  
» derrière l'autel de ladite chapelle au moment où les profanateurs  
» firent sauter avec des marteaux et ciseaux de fer la planche qui  
» fermait le reliquaire, formant alors le rétable de cet autel. Je  
» dis à l'oreille de l'un d'eux, que je connaissais : « Donnez-moi,  
» je vous prie, ces os et ces parchemins, qui ne peuvent vous  
» servir de rien. » Il détacha la dent de sainte Julitte, ci-incluse,  
» ainsi que l'os de saint Mathieu, qui fut rompu d'après un plus  
» considérable. J'insistai pour en avoir le plus qu'il serait  
» possible; mais un de ces malheureux m'ayant fixé, et soup-  
» çonnant mon dessein et peut-être mon caractère, me dit : « Que

» fais-tu là ? Qui es-tu ? » Celui qui me connaissait ajouta : « Sors  
 » d'ici, il est temps. » Ces paroles, prononcées d'un ton qui ne  
 » me laissait aucun doute sur le sort auquel j'étais exposé, me  
 » déterminèrent à sortir de l'église sans différer. Je me cachai  
 » avec mon précieux dépôt pendant quelques jours, après lesquels  
 » je quittai Nevers pour me rendre à Menou, dans la maison  
 » paternelle. Peu de temps après, je fus obligé, pour me sous-  
 » traire aux dangers dont j'étais menacé, de prendre la fuite,  
 » et, avant mon départ, j'étiquetai ces reliques et les déposai  
 » dans la boîte qui les contient aujourd'hui et où étaient déjà  
 » des reliques dont le Saint-Père avait eu la bonté de gratifier  
 » mon aïeule paternelle, dans un voyage de dévotion qu'elle avait  
 » fait à Rome. Je cachai cette boîte dans le trou d'un mur  
 » intérieur de ma maison, pratiqué derrière une armoire, dans  
 » laquelle étaient mes livres et mes papiers, avec un écrit  
 » contenant ces mots :

« *S'il arrive que la volonté de Dieu soit que je périsse avant  
 » de rentrer ici, je conjure ceux qui trouveront cette boîte de la  
 » remettre, telle qu'elle est, à l'ecclésiastique qui sera chef de  
 » l'église de Saint-Cyr de Nevers, pourvu qu'il soit en com-  
 » munion avec notre Saint-Père le Pape; autrement, on attendra  
 » des temps plus heureux.* »

» Je rentrai chez moi trois ans après, et quoique l'armoire eût  
 » été pillée, elle était restée à sa place, et je retrouvai le dépôt  
 » intact. Tel est, Monsieur, le narré exact de ce qui s'est passé,  
 » et j'affirme devant Dieu que les deux saintes reliques que je  
 » vous envoie sont les mêmes, et telles qu'elles étaient lorsque  
 » je les ai reçues des mains d'un des profanateurs, au moment  
 » même où l'on a violé le reliquaire de Sainte-Julitte.

. . . . .

» GUÉRIN,

» Curé de Champlemy. »

! Cette lettre était adressée à M. l'abbé Groult, vicaire général de Nevers.

La dent de sainte Julitte, dont il est parlé dans cette lettre, ainsi que la relique de saint Mathieu, ont été déposées dans le reliquaire de la cathédrale, scellé du sceau de M<sup>r</sup> Charles de Douhet d'Auzers, avec un acte authentique du 28 novembre 1830. Les autres reliques renfermées dans ce reliquaire, sont celles de saint Jacques-le-Majeur, de saint Sulpice, archevêque de Bourges, de saint Anselme, de saint Jérôme, évêque de Nevers et des saintes Eugénie et Euphémie; plus un ossement assez considérable de saint Cyr.

Enfin on possède, à l'évêché, la mâchoire inférieure de sainte Julitte, à laquelle il ne reste plus qu'une dent, et des fragments d'ossements de saint Cyr; ces reliques avaient été primitivement examinées par M<sup>r</sup> d'Auzers et scellées de son sceau; ce sceau a été remplacé depuis par celui de M<sup>r</sup> Dufêtre.

Plusieurs églises du diocèse de Nevers ont aussi des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte, déposées dans le tombeau de leurs autels; nous pouvons citer entre autres les églises de Saint-Benin-d'Azy, de Donzy, de Fours, d'Arbourse, de Saint-Agnan de Cosne.

En 1845, M<sup>r</sup> Dufêtre détacha quelques parcelles des ossements de saint Cyr et de sainte Julitte, en faveur de l'église de Saint-Cyr-sur-Loire, au diocèse de Tours. La cérémonie de la translation solennelle de ces reliques, si précieuses pour cette paroisse, fut fixée au 20 juillet, et M<sup>r</sup> Dufêtre voulut bien présider lui-même cette fête, qui avait attiré une foule immense, avide d'entendre, dans cette circonstance, l'éloquent prélat que les habitants de la Touraine revoient toujours avec bonheur. Un grand nombre d'ecclésiastiques s'étaient rendus avec empressement à cette imposante cérémonie; on remarquait, à leur tête, MM. Besnard et Bruchet, vicaires généraux du diocèse de Tours, et Bourassé, chanoine de la métropole.

Quelques années plus tard, en 1856, la paroisse d'Angres, au diocèse d'Arras, obtint la même faveur. Dans un pèlerinage que M. l'abbé Proyard, vicaire général d'Arras, avait fait *ad limina*

*apostolorum*, il avait rencontré M. l'abbé Lebrun, alors aumônier du collège de Nevers et chanoine honoraire; bientôt des relations s'établirent entre eux, et il fut question de saint Cyr et de sainte Julitte, qui étaient honorés d'un culte tout particulier dans les deux diocèses, car le diocèse d'Arras en faisait l'office de temps immémorial, et n'a cessé d'en faire mémoire que depuis son retour à la liturgie romaine, en 1852. On dut naturellement parler de la pompe avec laquelle la fête de ces saints martyrs était célébrée à Nevers et de leurs précieuses reliques que possédait depuis tant de siècles notre insigne église. M. l'abbé Proyart sollicita et obtint de son compagnon de voyage la promesse, qu'à son retour à Nevers, il lui procurerait, pour la paroisse d'Angres, qui honore saint Cyr et sainte Julitte comme ses patrons, quelques parcelles de leurs corps vénérés. La promesse eut son effet, et les saintes reliques, munies de leur authentique, furent adressées à M. l'abbé Proyart.

Le 22 juin 1856 fut un jour de bonheur pour la paroisse d'Angres; les habitants avaient voulu se rendre plus dignes de la protection de leurs saints patrons, en se préparant, par la réception des sacrements, à la solennité tant désirée. A la suite d'une retraite, la plupart d'entre eux s'étaient assis le matin au banquet eucharistique. Cependant une chapelle ardente, dressée à l'entrée du presbytère, servait de reposoir aux deux reliquaires qui contenaient le précieux dépôt. Bientôt la population tout entière de la paroisse et des paroisses voisines se mit en mouvement, et se massa autour du reposoir. Le soir, au moment indiqué, la procession, partie de l'église paroissiale pour se rendre au reposoir, s'organisa de nouveau pour se remettre en route; de nombreuses bannières ouvraient la marche et la foule suivait. On remarquait, au milieu de cette foule recueillie, les images des Saints vénérés dans le pays, environnées de flambeaux allumés, et, devant les deux prêtres qui portaient les reliques, un groupe gracieux de petites filles qui parsemaient le chemin de fleurs. Un clergé nombreux, accouru de tout le voisinage, fermait

la marche, ayant à sa tête le vicaire général auquel on était redevable de cette fête; l'air retentissait du chant grave des litanies des Saints. Arrivés à l'église, on déposa au milieu du chœur les saintes reliques aux pieds d'une belle statue de saint Cyr, et on chanta les vêpres, à l'issue desquelles M. le vicaire général adressa à la foule émue une instruction touchante, qui a été écoutée avec l'attention la plus soutenue. La procession s'organisa de nouveau dans un ordre parfait, toutes les rues du village avaient emprunté aux champs et aux jardins leurs odoriférantes décorations, c'était des guirlandes, des bouquets de fleurs artistement formés, des touffes de verdure, des arcs-de-triomphe, qui faisaient du village un bosquet enchanté. Quand on fut rentré à l'église, on termina par le *Te Deum* et la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le soir, ces bons habitants éprouvèrent encore le besoin de se presser autour de leurs saints patrons, et on fut obligé, pour contenter leur pieux désir, de leur faire vénérer les saintes reliques. Leur dévotion depuis n'a fait qu'augmenter; dans leurs peines, dans leurs infirmités, dans toutes les épreuves qu'il plaît à la Providence de leur envoyer, ils viennent se prosterner devant les reliques de leurs saints patrons et y puiser consolation et force<sup>1</sup>.

Quand on représente saint Cyr et sainte Julitte ensemble, sainte Julitte, jeune femme richement costumée, pour rappeler sa royale origine, donne la main droite à son enfant et tient une palme de l'autre main; une semblable palme est dans la main droite du petit saint Cyr. Un de nos collègues, M. Chantrier, dont le talent est connu, a eu l'heureuse idée de représenter saint Cyr sans palme, mais cherchant à s'élever pour saisir la palme de sa mère; on voit à leurs pieds une couronne royale et un sceptre. — Quand saint Cyr est seul, il est nu, monté sur

<sup>1</sup> Il paraît qu'il y a aussi à Saint-Omer quelque relique de saint Cyr; nous n'avons pu nous procurer aucun détail sur cette relique

un sanglier, pour rappeler le songe de Charlemagne; c'est ainsi qu'on le voit sur les armes du chapitre. Sur les méraux d'Issoudun, il est seulement auprès de son sanglier, qu'il retient par les soies ou par les oreilles. Ailleurs, on complète le tableau en plaçant l'empereur, soit debout, soit à genoux, devant le saint enfant, souvent perçant de son glaive l'animal furieux. C'est ainsi qu'on le voit sur un pilier de la cathédrale, sur un des méraux d'Issoudun, sur les vitraux de Saint-Saulge, diocèse de Nevers, et de Saint-Julien-du-Sault, diocèse de Sens <sup>1</sup>.

Maintenant comme autrefois la fête de saint Cyr attire à Nevers une foule immense; pendant deux jours, les abords de la vieille cathédrale sont encombrés par la jeunesse des campagnes voisines, en habits de fête; mais la plupart ne pensent même plus aux saints protecteurs que leurs aïeux venaient implorer, à pareille époque; des jours de foire et d'apport ont remplacé cette fête religieuse, autrefois si populaire dans toute la contrée.

Nous avons dit quelques mots de la légende de saint Cyr et de sainte Julitte, qui, pendant tant de siècles, a été la seule adoptée pour le Bréviaire du diocèse. Ce fut à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1600 que cette vieille légende fut abandonnée pour être remplacée par une autre, la seule authentique, celle que nous suivons maintenant, mais qu'on avait abrégée outre mesure; il semblait qu'on ne l'adoptait qu'à regret. Cependant, on ne rompit pas entièrement avec les anciennes traditions, et, tout en éliminant la trop merveilleuse légende des leçons de matines, on en avait conservé les détails dans les hymnes de l'office.

Ces hymnes, en vers rimés, qui se trouvent dans le Bréviaire de 1534 et dans celui de 1494, sont peut-être les chants composés au dixième siècle, en l'honneur de nos saints patrons, par Humbault ou par le doyen Tetérius. On nous saura gré de les sauver de l'oubli en les reproduisant ici.

<sup>1</sup> Voir la *Monographie de la Cathédrale*, chapitre IV.

## AD VESPERAS.

Omnes terrarum incolæ,  
Ad diem festum carrite,  
Et in virtute stabiles,  
Glorificate martyres.

Julitta quædam nobilis  
Martyr et mater martyris,  
Hac die cæsa gladio,  
Cælum petit cum filio.

Hæc orta de nobilibus  
Yconiorum civibus,  
Gentilem sectam respuit,  
Et christianam coluit.

Corporeorum uberum  
Lacte fovendo puerum,  
De spiritali ubere  
Fidem docebat sugere.

Quod Alexandro cognitum,  
Opus requirit solitum,

Et sui moris studio,  
Ferit utrumque gladio.

O Magne martyr Cyrice,  
Possessor aulæ cælicæ,  
Per tuam innocentiam,  
Nobis acquire veniam.

Julitta martyr inclita  
Sanctorum choris addita,  
Cum omni cœtu virginum  
Pro nobis ora Dominum.

Ut nos ad vestram gloriam,  
Per suam ducat gratiam,  
Et dominorum meritis  
Det libertatem famulis.

In sua sapientia  
Sit Deo Patri gloria,  
Et Patriæ sapientiæ,  
Virtus, cum sancto Flamine.

## AD MATUTINAS.

Audi Redemptor sæculi  
Voces cantantis populi  
Bella Cyrici fortia  
Et Julittæ præconia.

Cyricus martyr inclitus  
Passus est, matri subditus  
Membraque gerens tenera,  
Sub Alexandro verbera.

Trussit ambos in carcere,  
Prunas ardentes, temere  
Jussit addi capitibus  
Abstractis horum crinibus.

Prunæ coronæ citius,  
Splendentes tanquam radius  
Solis, fiunt per merita,  
Super eorum capita.

Sanctos fecit dividere  
Serris et artus frigere  
Tunc Alexander impius  
Ne loqui possent amplius.

Carnes fixas sartagine,  
Ex divino spiramine,  
Resurgunt coram omnibus  
Conversis decem millibus.



Cyrici linguam scindere  
Fecit, et virus bibere,  
Quod à medico traditur  
Et hoc hausto convertitur.

In cacabo sunt positi,  
Complexo cursu meriti,

Signantes plectunt capita  
Cyricus atque Julitta.

Vitam nobis in lumine,  
Eorum prece, Domine,  
Da, post vitæ curricula  
In sempiterna sæcula.

## AD LAUDES.

O Rex Sanctorum gloria,  
Audi martyrum prælia;  
Quæ Cyricus egregius  
Vicit, et mater ipsius.

Cuncta pænarum genera  
Cyricus passus, munera  
Æterni cœli meruit,  
Omne terrenum respuit.

Julitta martyr inclita,  
Divinæ legi dedita;  
Dum lacte fovit uberum,  
Fidem docebat puerum.

Videns in Deum credere  
Et legem Christi colere,  
Hos Alexander impius  
Flagellavit quantocius.

Non possunt flecti verbera  
Nec tormentorum genere;  
Capitali sententia,  
Compleverunt martyria.

Vitam nobis in lumine,  
Eorum prece, Domine,  
Da, post vitæ curricula,  
In sempiterna sæcula.

Après avoir reproduit les anciennes hymnes qui, pendant tout le cours du moyen-âge, ont retenti dans notre vieille cathédrale en l'honneur de nos saints patrons, nous ne devons pas oublier celles qui les ont remplacées en 1727. Nous regrettons de ne pouvoir joindre aux paroles les chants si harmonieux qui en rehaussent la beauté.

Un de nos collègues, M. l'abbé Hurault, a bien voulu se charger de la traduction.

## HYMNUS AD VESPERAS.

Solis, nempè Deo qui duce militant,  
Non est palma viris. Est sua lacteis  
Laus infantibus : ipsas  
Cingit laurea feminas.

Regum progenies clara Lycaonum,  
Tu Julitta mihi, tu mihi testis es,  
O Cyrice vel infans  
Ipsa martyr ab ubere !

Christo sponte datam ne temeret fidem,  
Magnas linquit opes, et genus, et domum  
Fortis Femina, sese  
Mox et prompta relinquere.

Omnis gaza, sinu quem puerum foveat,  
Quem, ne sacrilegas incidat in manus,  
Secum provida mater  
Pulchræ fert comitem fugæ.

Fortunate nimis, qui Dominum refers  
Extorrem fugiens, qui puerum puer !  
Crescet gloria : cæsum  
Mox cæsus referes Deum.

Sit laus trine tibi, sit Deus unice :  
Per te magnanimo pectore debilis  
Vincit sexus et ætas,  
Et Cælum rapit arduum.

## HYMNE DE VÊPRES.

L'athlète généreux, sous le Dieu qui le guide ,  
N'est pas seul à cueillir les palmes du vainqueur,  
L'enfant à la mamelle et la femme timide  
Partagent cet honneur.

Je ne veux invoquer que votre témoignage ,  
Admirable Julitte , illustre sang des rois ,  
Cyr, tout petit enfant , mais grand par le courage  
Et martyr de la croix.

C'est toi seul , ô Jésus ! c'est toi que son cœur aime ;  
Parents , pays , richesse , elle fuit tout pour toi ;  
Femme forte , elle est prête à s'immoler soi-même  
Pour te garder sa foi.

Elle n'a qu'un trésor qu'elle emporte en sa fuite  
Pour qu'il ne tombe pas sous un maître inhumain ,  
C'est Cyr , c'est son enfant , le tendre néophyte ,  
Réchauffé sur son sein.

Enfant trois fois heureux , tu retraces l'image  
De Jésus fugitif , de Jésus fait enfant ,  
Et comme au Golgotha , ta mort sera le gage  
D'un triomphe éclatant.

Gloire et louange à vous , Dieu seul en trois personnes ,  
Par vous le sexe faible est rendu courageux ,  
Et l'enfant au berceau s'empare des couronnes  
Que vous tressez aux cieux.

## HYMNUS AD MATUTINAS.

Tyranne frustrâ : nec cruciatibus  
 Vinces parentem , nec sobolem dolis :  
 Utrâque regnat mente Christus ,  
 Mens geminum regit una corpus.

Complexus arcto , ceu genitor , sinu ,  
 Mulcet dolosis blandiùs osculis ;  
 Aflare si possit venenum ,  
 Si niveum vitiare pectus.

Bellans acutis , quâ potis unguibus ,  
 Repugnat infans ; te , bona , fletibus ,  
 Te , mater , expansis lacertis  
 Poscit amans , et anhelus ardet.

Quot ipsa curis anxia ! verberum  
 Queis molle corpus scinditur immemor ,  
 Hunc spectat , ô quanto labore  
 Parturit hunc tibi , Christe , natum !

Sed ô triumphus ! se quoties parens  
 Se Christianam dixerat , æmulâ  
 Balbutiens se Christianum  
 Voce simul recinebat infans.

Non fert , et altâ dejicit impotens  
 De sede Judex : lactea frangitur  
 Cervix , et effuso tribunal ,  
 Proh scelus ! erubuit cerebro.

Omnes et auctor ipse perhorruit ;  
 Julitta gaudet sola , nec ampliùs  
 Divisa pugnat , jam triumphans ,  
 Parte sut meliore victrix.

Metu remoto libera , nunc mori ,  
 Nunc est quod optem ! nil moror , amputa ;  
 Natoque Cælum jam potito  
 Adde suam , precor , adde matrem.

Infirma mundi qui bonus eligis ;  
 Ut alta vincas , sit tibi laus Pater ;  
 Tibique Patris , Nate , splendor :  
 Par tibi laus , utriusque nexus.

## HYMNE DE MATINES.

Tyran , ne recours plus à ces ruses infâmes ,  
La mère et son enfant bravent tous tes efforts ;

Jésus-Christ règne en ces deux âmes :  
Un même esprit anime ces deux corps.

Tu prends sur toi l'enfant , comme ferait un père ,  
Tu souffles dans son âme un poison séduisant ,

Tu voudrais ravir à sa mère  
Ce front si pur et ce cœur innocent.

Mais , de ses faibles mains , ce sont ses seules armes ,  
Le noble enfant repousse un baiser odieux ;

Et , vers sa pauvre mère en larmes ,  
Il tend les bras et la cherche des yeux.

Que de déchirements pour cette tendre mère !  
Elle voit son enfant et s'abreuve de fiel !

Oh ! c'est une douleur amère  
Que d'enfanter une âme pour le ciel.

Mais , glorieux triomphe ! autant de fois Julitte  
Se proclame chrétienne , à ce monde païen ,

Autant de fois son fils s'agite  
Et balbutie : Oui , moi , je suis chrétien.

Le juge est furieux. Il prend l'enfant , ô crime !  
Et le lance avec force au pied du tribunal.

C'en est fait : la douce victime  
Teint le pavé de son sang virginal.

Tous sont saisis d'horreur , et le juge lui-même !  
Julitte seule au ciel élève son regard.

Tranquille pour celui qu'elle aime ,  
Elle a vaincu dans sa meilleure part.

Je suis libre , dit-elle , et désormais sans crainte ;  
Tranchez , tranchez mes jours ; rendez-les au Seigneur.

Mon fils a trouvé la paix sainte ;  
Je veux au ciel partager son bonheur.

Gloire à vous , Dieu puissant , en qui le faible espère ,  
Et confond ici-bas les sages orgueilleux.

Gloire au Fils , la splendeur du Père ;  
Gloire à l'Esprit qui procède des deux.

## HYMNUS AD LAUDES.

Qui sacer magnis rediit Patronis,  
Hunc diem læti celebrate festis  
Cantibus cives, celebrate puræ  
Carmine vitæ.

Quæ triumphali vehitur feretro  
Splendidum pondus via flore vernet :  
Det manus flores, bona fama gratum  
Spargat odorem.

Scilicet talem petière cultum  
Cœlites, cultu nihil indigentes,  
Si quis expressis imitetur acta  
Grandia factis.

Tu, breves cujus superavit annos  
Ultimis virtus spatiosa sæclis,  
Quidquid adversum, puer alme; terris  
Pelle Nivernis.

Sancta tu votis mulier secundis  
Adjuva. Quid non potuere junctis  
Mater et proles precibus disertâ  
Morte rogantes?

Martyrum Princeps, tibi laus sit uni  
Christe, propter quem valere fortes  
Feminæ, per quem pueri cruentam  
Vincere mortem.

## HYMNE DE LAUDES.

Chantez vos saints Patrons, Peuples, avec ivresse ;  
C'est aujourd'hui le jour, brillant comme l'azur,  
Venez le célébrer, par vos chants d'allégresse,  
Et par les élans d'un cœur pur.

Suivez avec transports leur marche triomphale ;  
N'épargnez pas des fleurs les gracieux tributs,  
Et qu'avec leurs parfums en même temps s'exhale  
La bonne odeur de vos vertus.

Car la vertu ! c'est là le plus précieux gage  
Qu'à ces bienheureux Saints nous puissions apporter.  
Celui-là seulement leur rend un digne hommage  
Qui s'applique à les imiter.

O toi, dont l'héroïsme au-dessus de ton âge  
Pour venir jusqu'à nous a triomphé du temps,  
Cyr, enfant glorieux, sauve-nous du naufrage,  
Les Nivernais sont tes enfants.

Unis tes vœux aux siens, admirable Julitte,  
Partage son amour comme autrefois son sort ;  
Dieu ne refuse rien à qui le sollicite  
Par la plus éloquente mort.

O Prince des Martyrs, Jésus, à vous la gloire !  
Par vous, la faible femme affronte le trépas,  
Et le petit enfant remporte la victoire  
Heureux de marcher sur vos pas.

## PROSE DE SAINT CYR ET SAINTE JULITTE.

Imbelles corpore  
 Dum trucem pueri  
 Virili pectore  
 Tortoris asperi  
 Vincunt ferociam,  
 Quàm Regis superi  
 Monstrant potentiam !

Non minùs feminae  
 Virtute stabiles,  
 Armante Numine  
 Pugnâ mirabiles,  
 Dignæ præconio,  
 Palmas dum nobiles  
 Metunt martyrio,

Cyricus prodeat  
 Clarus certamine;  
 Julitta fulgeat  
 Quæ fortitudine  
 Cunctis præcelluit,  
 Fuso dum sanguine  
 Fidem asseruit.

Durâ tyrannide  
 Rex asper sæviit;  
 Mortis hanc horridæ  
 Non metus moliit,  
 Non frendens gladius,  
 Non rota terruit,  
 Non fustis impius.

Infans avelitur  
 E matris gremio;  
 Judex amplectitur  
 Et stringens brachio,  
 Frustra blanditiis  
 Tentat, vel præmio,  
 Vel mulcet basiis.

Athleta teneris  
 Certans vel manibus,  
 Hostem innumeris  
 Contundens calcibus,  
 Ad matrem convolat,  
 Ceu passer retibus  
 Qui ruptis evolat.

Vinci non patiens  
 Tyrannus, parvulum  
 Manu projiciens  
 Frangit corpusculum;  
 Mollis infantia,  
 Dulce spectaculum !  
 Gaudet victoriâ.

O matris gaudium  
 Quæ sic in æthera  
 Præmittit filium !  
 Artus ad verbera  
 Quam præbet obvios !  
 Hos ornant vulnera  
 Fidei conscios.

Aptant equleos,  
 Ferreos pectines,  
 Lebetes igneos,  
 Picem, sartagines;  
 Urunt, dilacerant;  
 Julitta, sustines !  
 Pœnæ te reborant.

O par egregium,  
 Mater cum pignore !  
 Vitæ consortium  
 Præstans cum fenore,  
 Bis hæc parturiit:  
 Contritus corpore,  
 Bis ille prodiit.



Vos sidus geminum !  
 Vos duplex hostia !  
 Juge præsidium  
 Cœlesti regiâ  
 Præbete miseris ,  
 Tristis exilia  
 Quos tenent carceris.

Sic Deo filios  
 Parentes voveant ;  
 Mores eximios  
 Sic piis moneant  
 Factis ostendere ,  
 Sic nati gaudeant  
 Parentes colere.

19 JUIN.

## SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS,

MARTYRS,

ANCIENS PATRONS DU DIOCÈSE DE NEVERS.

Saint Gervais et saint Protais, au rapport de saint Ambroise , furent les deux premiers martyrs de Milan : ils eurent la tête tranchée sous Néron. Quelques auteurs prétendent qu'ils étaient frères, enfants de saint Vital et de sainte Valérie. C'est par les exercices de piété et par une continuelle vigilance sur eux-mêmes, afin de se garantir de la corruption de leur siècle, dit saint Ambroise, qu'ils se préparèrent à cueillir la palme du martyre.

### LEUR CULTE.

Les fidèles de Milan ignoraient encore au quatrième siècle le lieu où reposaient les corps de leurs premiers martyrs. Saint Ambroise était sur le point de consacrer l'église qu'on appela plus tard la basilique ambrosienne, et les fidèles désiraient qu'il la consacrat avec la même solennité qu'il avait déployée pour celle des apôtres, dans laquelle il avait placé une portion de leurs reliques ; mais le saint évêque ne savait où prendre des reliques. Sur ces entrefaites, il apprit par révélation que les corps de saint Gervais et de saint Protais étaient devant la grille qui environnait le tombeau de saint Nabor et de saint Félix.

Il fit donc creuser en cet endroit, et on y trouva en effet deux corps dans leur situation naturelle; mais ayant l'un et l'autre la tête séparée du tronc. Le fond du tombeau était couvert de sang. Outre ces indices et d'autres marques qui pouvaient servir à constater la vérité, les miracles qui s'opérèrent à l'occasion de cette translation, achevèrent de dissiper tous les doutes.

Ces précieux corps furent transportés dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole; ils y furent exposés pendant deux jours à la vénération des fidèles, et le troisième jour, on les transféra dans la basilique ambroisienne avec grande pompe. Toute la ville prit part à cette fête, et il y eut des réjouissances publiques.

Saint Ambroise rapporte un grand nombre de miracles qui s'opérèrent à l'occasion de la translation dont nous venons de faire mention, et il en parle comme témoin oculaire.

Beaucoup d'églises d'Occident furent placées sous le patronage de saint Gervais et de saint Protais. Une des plus anciennes églises de Paris leur est dédiée. Le diocèse de Nevers honora ces saints martyrs comme ses patrons, jusqu'au moment où saint Jérôme fit reconstruire la cathédrale et la mit sous l'invocation de saint Cyr et de sainte Julitte. Cependant, dans la nouvelle église, on édifia une chapelle sous le vocable de saint Gervais, de saint Protais, de saint Nazaire et de saint Celse, aussi martyrs de Milan.

Saint Gervais et saint Protais sont les patrons des paroisses de Lurcy-le-Bourg, d'Onagne et de Brassy.

20 JUIN.

**SAINT DIÉ, DIDIER, DÉODAT OU DIEUDONNÉ,**

ÉVÊQUE DE NEVERS,

PUIS FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-DIÉ EN LORRAINE.

Saint Dié ou Didier était d'une famille illustre de la France occidentale; il possédait dans un degré éminent les dons de la

nature et ceux de la grâce. Dès l'âge le plus tendre, il s'appliqua à mettre en pratique le double précepte de l'Evangile : l'amour de Dieu et du prochain. La vertu pour lui était préférable à toutes les richesses, aussi il ne négligeait rien pour la conserver dans son cœur.

Après la mort d'Héchérius, il fut élu évêque de Nevers, vers l'an 655; il remplit les fonctions de son ministère comme un pasteur qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Cependant il ne resta que trois ans sur le siège de Nevers; l'attrait qu'il avait pour la retraite et le désir d'une plus grande perfection le portèrent à renoncer aux honneurs de l'épiscopat, pour se retirer dans la solitude; il engagea donc le clergé et les fidèles de son diocèse à lui chercher un successeur, et il quitta Nevers pour s'enfoncer dans les montagnes des Vosges.

Étant encore évêque de Nevers, il avait assisté en 657 au concile de Sens, avec ses comprovinciaux et trente autres évêques, sous la présidence d'Emmon, archevêque de cette province. Tous les prélats les plus illustres de France par leur savoir et leur sainteté se trouvaient à ce concile. Outre notre saint évêque, on comptait parmi les pères, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Faron de Meaux, saint Eloi de Noyon, saint Amand de Maëstrech, saint Pallade d'Auxerre, saint Lençon de Troyes.

Nous ignorons le motif qui engagea saint Didier à abandonner la solitude des Vosges, pour pénétrer au fond de l'Alsace. Il y choisit un lieu retiré dans la forêt de Hagueneau, et se lia d'amitié avec saint Arbogaste, qui y menait depuis quelque temps la vie érémitique, et qui devint depuis évêque de Strasbourg. Forcé de quitter ce lieu par suite des contrariétés qu'il éprouva de la part des habitants voisins de cette forêt, il se retira dans l'île de Novientum ou d'Ebersheim; quelques solitaires s'y étaient réfugiés vers 661 pour y vivre en communauté. Ils reçurent avec empressement Didier au milieu d'eux; il devint leur chef, et bientôt sa sainteté lui attira un grand nombre de disciples. Avec l'aide de Childéric II

roi d'Austrasie, il bâtit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et l'enrichit des reliques de saint Maurice, chef de la légion thébaine. La dédicace en fut faite par notre saint évêque, en présence d'un grand concours de peuple, accouru des pays voisins. Telle fut l'origine de l'abbaye d'Ebersmunster au diocèse de Strasbourg.

Comme le gouvernement de ce monastère ne lui permettait pas de se livrer aux exercices de la contemplation, Didier se retira, et chercha un lieu plus solitaire; ce fut dans les environs d'Ongi-ville au diocèse de Bâle qu'il alla se fixer. Il y bâtit un ermitage; mais il fut bientôt obligé de le quitter, forcé par les habitants du pays qui, vivant de brigandage, craignaient que ce nouveau venu n'entreprît de changer leurs mœurs.

Enfin, après bien des traverses de ce genre, par lesquelles Dieu voulut éprouver sa patience, un riche seigneur du pays, avec lequel il avait fait connaissance, lui offrit une de ses terres. Didier refusa cette offre, disant qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines et des richesses, que son dessein était de se retirer dans un lieu entièrement désert, afin de ne plus exciter la jalousie de personne.

Il retourna dans les montagnes des Vosges et s'arrêta dans une vallée qu'il nomma val de Galilée, et qu'on appelle aujourd'hui val de Saint-Didier. Il y bâtit une cellule et une chapelle sous l'invocation de saint Martin. Ce désert auparavant inculte, devint bientôt fertile par les soins d'un grand nombre de personnes qui vinrent se mettre sous la conduite de Didier.

En 669, comme le nombre augmentait toujours, notre saint fut obligé de bâtir sur la colline un vaste monastère où il établit la règle de saint Colomban, à laquelle fut substituée plus tard celle de saint Benoît.

En même temps le roi Childéric II lui donna la propriété de toute la vallée. Ce monastère fut nommé Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach avec la Meurthe. Dans le cours de ce siècle, la religion peupla les vastes déserts des

Vosges; outre le monastère de Jointures, que saint Didier avait fondé, saint Gombert, archevêque de Sens, qui avait aussi abandonné son siège pour se retirer dans la solitude, fonda celui de Senones; l'évêque de Toul, saint Boudon, construisit Boudon-Munster, nommé plus tard Saint-Sauveur, et celui d'Estival; saint Hidulphe, évêque de Trèves, qui avait choisi le même désert pour retraite, en construisit un nouveau qu'on appela Moyen-Moutier.

Saint Didier et saint Hidulphe se visitaient souvent pour se communiquer leurs lumières et s'entr'aider dans le service de Dieu.

Notre saint, dont les forces étaient tout à fait affaiblies, soit par les fatigues, soit par les austérités de la pénitence, craignant que ses infirmités ne nuisissent à la régularité de sa communauté, se retira vers la fin de ses jours dans son ancienne cellule, près de la chapelle de saint Martin, et de là il gouvernait ses religieux avec autant de zèle et de vigilance que s'il eût été au milieu d'eux.

Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, qui lui succéda. Ce fut le 19 juin 679. Comme sa fête concourait avec celle de saint Gervais et saint Protais, anciens patrons de l'église de Nevers, elle fut remise dans notre diocèse au lendemain, 20 juin<sup>1</sup>.

#### SON CULTE.

Le corps de notre saint évêque resta enseveli dans l'église de son monastère de Jointures, jusqu'en 1003. A cette époque, Béatrix, duchesse de Lorraine, en fit faire la translation, pour le placer dans un endroit plus convenable dans la même église. Ce lieu devint si célèbre, qu'il se forma autour du monastère une ville qui prit et porte encore aujourd'hui le nom du saint.

En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de saint Didier avec une partie de ses reliques.

<sup>1</sup> Voir Baillet; Parmentier, *Hist. Mss. des Evêques de Nevers; Bréviaires de Nevers*.

Nevers n'oublia pas son saint évêque; dès le huitième siècle, il y avait sous les murs de la ville un oratoire sous l'invocation de ce saint; ce fut là que plus tard fut construit l'hôpital de Saint-Didier, actuellement la halle aux blés.

Saint Didier était le patron de l'ancienne paroisse de Saint-Dié, maintenant réunie à Lys. Billy, près Clamecy, l'honore aussi comme patron secondaire.

Le culte de saint Didier était très-répandu; dans un concile tenu à Rome, le pape saint Léon IX permit de lire dans l'église la Vie de ce saint évêque <sup>1</sup>.

29 JUIN 1732.

### PROCESSION DE LA BOUGIE.

Nous avons dit dans la vie de saint Sébastien, au 21 janvier, que la ville de Nevers, pendant le cours du moyen-âge, avait été souvent ravagée par la peste, et que, dans ces tristes circonstances, elle avait recours à la protection de saint Sébastien; outre le renouvellement de la bougie offerte au saint martyr, qui avait lieu à des époques indéterminées et dépendant de l'extinction de la dernière bougie, il y avait, en vertu du vœu de la ville, une procession solennelle qui avait lieu tous les cinquante ans. M. du Broc de Segange, en parcourant les registres de l'ancienne paroisse de Saint-Sauveur, a trouvé le procès-verbal de la procession de 1732 <sup>2</sup>. Ce procès-verbal nous a paru assez intéressant pour être inséré dans l'*Hagiologie* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> S. Leo IX, in synodo Romæ coacta permisit, ut historia Vitæ S. Deodati, episcopi Nivernensis, in ecclesia Dei legeretur. Apud BOLLAND, t. III. Jun. ad diem, 19. — Benedictus XIV, de Canonizatione.

<sup>2</sup> D'après M. de Saintemarie, la peste ayant ravagé la ville de Nevers pendant deux ans et demi, les échevins firent à saint Sébastien le vœu d'une chandelle de cire, qui serait aussi longue que l'enceinte de la ville. L'accomplissement de ce vœu eut lieu le 21 janvier 1564. La bougie pesait 150 livres et avait 1,720 toises de longueur.

<sup>3</sup> Nous avons conservé l'orthographe de l'original.

« Cejourd'hui dimanche 22 juin de l'année 1732 a été faite la procession solennelle du vœu de la ville de Nevers, appelée communément la procession de la *Bougie*, qui de la chapelle S'-Sébastien de l'église cathédrale a esté à la chapelle S'-Sébastien en la ville, à laquelle procession a assisté M<sup>re</sup> l'illust<sup>r</sup> et vénérand<sup>t</sup> M<sup>r</sup> Charles Fontaine des Montées, évesque de Nevers, lequel avait convoqué le clergé séculier et régulier de la ville pour les sept heures du matin. Ce qui a fait changer l'heure de la messe de paroisse dans toutes les églises de la ville ; lesquelles messes de paroisse ont été célébrées à six heures du matin, afin que Messieurs les Curés et les peuples pussent se rendre à l'église cathédrale à l'heure indiquée, où M<sup>rs</sup> les Chanoines ayant dit *Primes* (Matines avaient été dites la veille). Aussitôt M<sup>re</sup> l'Évesque commence pontificalement la messe de S' Sébastien, dans la chapelle de la nef de l'église cathédrale. La balustrade de ladite chapelle avait été ôtée à cet effet. M<sup>rs</sup> les Chanoines et tout le clergé y étaient présents. Les échevins, le procureur du roi de la ville, les 24 conseillers et autres officiers de ville y communierent en partie avec un cierge à la main. M<sup>rs</sup> de la Pairie y étaient aussi avec un cierge. Après la messe, le sermon fut fait par M<sup>re</sup> l'Évesque du haut du jubé, en suite de ce la procession commença à défiler de la manière qui suit pour aller à la chapelle de S'-Sébastien dans la ville. A la tête étaient M<sup>rs</sup> les Chevaliers de S'-Charles<sup>1</sup>, dont huit avaient apporté la bougie avant la messe dans l'église, au son des tambours et autres instruments, et la reportèrent processionnellement. Après les chevaliers, suivaient les sergens des quartiers, les confraires de la Passion, les capucins, et le reste du clergé où se trouvent aussi quelques curés des environs de la ville ; ensuite deux chanoines en chappe portaient le chef de S' Cyr. Après Monseigneur, marchaient les Eschevins et autres officiers de la ville et de la Pairie suivant

<sup>1</sup> Les chevaliers de Saint-Charles étaient les arquebusiers que Charles de Gonzagues, duc de Nevers, avait érigés en confrérie, le 6 octobre 1621, après avoir approuvé leurs statuts.

leurs rangs. Lorsque la procession fut arrivée à la chapelle, M<sup>r</sup> accompagné seulement des officiants, est entré en la dite chapelle. Sa prière faite, a esté chanté un Motet par la musique de l'église cathédrale. Au dehors de la chapelle, sous un voile tendu exprès, où tout le clergé était assis, le Motet fini, M<sup>r</sup> accompagné de ses assistants, est sorti de la chapelle et a fait la bénédiction de la Bougie. Après quoi il a fait une petite exhortation au peuple sur la prophanation qu'on faisait de la place qui est devant la chapelle. Ensuite la procession est retournée à l'église cathédrale. Après quoi les chanoines ont dit leur messe du chœur; laquelle a été célébrée par M<sup>r</sup> Ferrand semy-prebendé. Il était onze heures et plus lorsque la procession a rentré en l'église Saint-Cyr. C'est la 3<sup>e</sup> fois que cette procession a été faite depuis le vœu. Il y avait 56 ans qu'elle ne l'avait été, quoiqu'elle doive l'estre tous les 50 ans.

» Signé GAULTIER,

» Curé de Saint-Sauveur. »

Outre cette procession solennelle, faite en l'honneur de saint Sébastien, tous les ans, le 20 janvier, avait lieu une procession à laquelle assistaient le maire et les échevins, mais sans robes; elle partait de la cathédrale et se rendait à Saint-Aricle<sup>1</sup>, où l'on chantait un motet, puis on se mettait en route pour revenir.

24 JUIN.

### NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous n'entrerons dans aucuns détails sur cette fête, personne n'ignore quel en est l'objet; nous nous contenterons de faire ici

<sup>1</sup> Nous avons dit au 20 janvier que la confrérie de Saint-Sébastien avait été transférée en l'église de Saint-Aricle, après la destruction de la chapelle qui était dédiée au saint martyr.



mention des paroisses placées sous le patronage du saint Précurseur, au jour de sa nativité.

Nous devons nommer en premier lieu la paroisse adjointe autrefois à l'église cathédrale, qui était sous le vocable de saint Jean. Cette fête était célébrée par le chapitre avec une grande solennité. Dès la veille, après les premières vêpres du chœur, on allait processionnellement chanter le *Magnificat* en faux-bourdon devant l'autel paroissial de Saint-Jean.

Le jour de la fête, après vêpres, une nouvelle procession s'organisait pour faire le tour de l'église, en chantant les litanies de la sainte Vierge, et ensuite l'hymne *Ut queant laxis* qu'on alternait avec l'orgue.

De tout temps la fête de saint Jean-Baptiste a été célébrée dans le diocèse de Nevers avec la plus grande pompe; pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter les anciens bréviaires. Le Bréviaire de 1494 et celui 1534 offrent à la fête de saint Jean-Baptiste une particularité unique, et que nous croyons devoir relater ici. On y lit : *Les oraisons suivantes doivent se dire à matines<sup>1</sup> et à vêpres pendant toute l'octave*. Suivent sept oraisons qui rappellent les principales circonstances de la vie du saint : c'est avant tout, son culte considéré d'une manière générale; puis sa naissance, objet principal de la solennité; le but de sa mission, rendre droit les sentiers tortueux; il est invoqué ensuite comme précurseur, comme prophète; les deux dernières oraisons nous montrent saint Jean comme devant augmenter notre sécurité par son patronage. Ici, on se rappelle la grande scène du jugement dernier que les artistes du moyen-âge reproduisaient si souvent aux portes des églises. Deux saints personnages sont agenouillés de chaque côté du souverain juge; c'est la miséricordieuse Marie, qui implore la clémence de son divin fils; de l'autre côté, c'est Jean-Baptiste, unissant ses prières aux prières de celle qui veut toujours être le refuge des pécheurs. La dernière oraison semble

<sup>1</sup> C'est-à-dire après *laudes*, qui ne sont considérées que comme le complément de *matines*.

avoir été inspirée par le souvenir de cette scène : « Que la prière » efficace de Jean-Baptiste nous accompagne toujours, Seigneur, » nous vous en prions ; qu'il nous rende favorable celui dont il a » annoncé la venue. »

Moulins-Engilbert, Châtillon-en-Bazois, Tannay, Saint-Jean-aux-Amognes, Fours, honorent saint Jean-Baptiste comme leur patron ; l'ancienne paroisse de Saint-Jean, à Corbigny, une des églises de Monceaux et une chapelle rurale de Donzy étaient aussi placées sous le vocable du saint Précurseur.

Le précieux reliquaire, connu sous le nom de Christ-aux-Reliques, transporté à Nolay, près Premery, pendant la révolution de 1793 et qu'on y voit encore, renferme un os frontal du saint Précurseur, pouvant avoir de cinq à six centimètres de longueur, et une côte de huit centimètres.

A toutes les époques, saint Jean-Baptiste est représenté les pieds nus, *privilege iconographique* qu'il partage avec les personnes divines, les anges, les apôtres et Jérémie ; il est habituellement couvert de la peau de chameau. Aux douzième et treizième siècles, il tient dans sa main gauche un nimbe au milieu duquel se trouve le divin Agneau qu'il montre de l'index de la main droite : c'est ainsi qu'on le voit au portail intérieur de l'abbatiale de Vézelay. Plus tard on le représenta prêchant dans le désert : l'agneau est à ses pieds ; il porte dans la main gauche une croix triomphale, de laquelle flotte une banderole avec cette inscription : ECCE AGNUS DEI <sup>1</sup>.

29 JUIN.

## SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Saint Pierre, né à Bethsaïde, en Galilée, portait le nom

<sup>1</sup> Nous ne donnons rien ici du magnifique rétable en pierre qu'on admire dans une des chapelles de la cathédrale de Nevers, et qui reproduit par la sculpture toute la vie de saint Jean-Baptiste ; nous en avons donné la description dans notre *Monographie de la Cathédrale*, p. 178 et suivantes.

de Simon avant que le Sauveur lui eût donné celui de Caphas ou Pierre, en l'appelant à l'apostolat. Après l'ascension de Jésus-Christ, il chercha par son zèle et son dévouement à effacer le crime qu'il avait commis en reniant son maître. Il prêcha d'abord à Jérusalem et dans quelques villes voisines Jésus crucifié, puis se rendit à Antioche, en l'an 37, parcourut les provinces de l'Asie-Mineure, et vint ensuite se fixer à Rome, vers l'an 40.

Ce fut quatre ans plus tard que, s'étant rendu à Jérusalem, il fut arrêté par l'ordre d'Agrippa et mis en prison. Délivré miraculeusement, il partit de nouveau pour Rome, d'où il fut chassé avec les autres Juifs, par l'empereur Claude. Il revint alors en Judée, où il présida le concile de Jérusalem, puis alla visiter ses disciples d'Antioche, et retourna à Rome pour la dernière fois, vers l'an 65. Il y fut crucifié la tête en bas.

Un grand nombre de paroisses du diocèse de Nevers sont sous le patronage de saint Pierre : Saint-Pierre de Nevers, Saint-Pierre-le-Moûtier, Saint-Père-du-Trépas auprès de Cosne, Guérigny, Chaumard, Bona, Nolay, Jailly, Cercy-la-Tour, Thianges, Lâ Marche, Champvoux, Pouilly, Alluy, Luzy, Montapas, Diennes, Sermages, Préporché, Ville-les-Anlezy, La Roche-Millay, Sémelay, Dompierre-sur-Nièvre. L'ancienne église de Saint-Pierre, à La Charité, formait autrefois une paroisse, et célébrait sa fête patronale le 29 juin.

## MÊME JOUR.

## TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE FLAVIE,

## VIERGE ET MARTYR.

Avant d'entrer dans aucuns détails sur sainte Flavie, il nous a paru important de dire quelques mots sur les catacombes de sainte Priscille, d'où son corps a été tiré. C'est Aringhi qui nous servira de guide, dans sa *Rome souterraine*, c'est lui qui nous introduira dans cet immense cimetière des martyrs.

Il faut avant tout rappeler à nos lecteurs que l'église naissante a donné le jour à trois saintes portant le nom de Priscille.

Saint Paul fait souvent mention dans ses épîtres d'une sainte Priscille, épouse d'Aquilée, qui était venue d'Italie en Grèce ; ces pieux époux habitaient Corinthe et avaient le bonheur de recevoir dans leur maison le grand Apôtre, qui les appelait les coadjuteurs de son apostolat. Ce n'est point à cette sainte que les catacombes dont nous allons parler doivent leur nom.

Vers le même temps vivait à Rome une dame illustre, du nom de Priscille ; elle avait épousé Punicus, dont elle eut le sénateur Pudens, qui fut converti par saint Pierre à la foi catholique ; on peut appliquer à Pudens les paroles de l'Évangile : *Il crut et toute sa famille avec lui*. Il avait épousé Sabinella, qui lui donna deux filles remarquables par leur beauté, mais plus remarquables encore par leurs vertus, *pulchras facie sed moribus pulchriores*, disent les actes de leur vie.

Praxède et Pudentienne, tels étaient leurs noms, avaient en effet mis à profit les bons exemples qu'elles rencontraient dans la maison paternelle, et quand elles eurent le malheur de perdre leur mère, elles étaient déjà afferemies dans la foi, de telle manière qu'elles pouvaient se passer de guide.

Nous ignorons si Priscille avait abandonné pour la sépulture des chrétiens ces vastes arènes, ou bien si elles prirent son nom parce qu'elle y fut inhumée la première de sa famille, qui jouissait dans Rome d'une réputation méritée. Quoi qu'il en soit, on peut croire qu'elle avait déjà déposé, dans ce cimetière, des martyrs et des confesseurs de la foi ; les actes des saintes Praxède et Pudentienne semblent l'indiquer. *Elles déposèrent*, y est-il dit, *le corps de leur père avec solennité dans le cimetière de Priscille, auprès d'autres confesseurs de la foi*.

Deux ans et demi après la mort de Pudens, Pudentienne, à son tour, s'envola dans le sein de Dieu, *migravit ad Dominum*.

Remarquons en passant que jamais la mort chez les premiers chrétiens n'inspire aucun sentiment de tristesse ou d'effroi ; on

en parle comme d'un événement heureux, car *leur espérance était pleine d'immortalité*. A leurs yeux, la mort n'était qu'un retour à la patrie, un voyage pour une terre meilleure, un doux et agréable sommeil ; c'est le commencement de la vie ; la mort n'a plus d'aiguillon, et ce sont ceux qu'on appelle ses victimes qui entonnent en sa présence les chants de la victoire.

Praxède a perdu tous ceux qui lui étaient chers, ou plutôt elle leur survit sur la terre d'exil ; elle mettra son bonheur et sa gloire à rendre les derniers devoirs à ses frères et à ses sœurs dans la foi ; sa mère lui a fait faire son apprentissage, les mains délicates de la noble fille du sénateur romain continueront les fonctions d'ensevelisseuse.

Contentons-nous ici de traduire les actes dont nous avons extrait ces détails ; il s'agit du pieux devoir qu'elle remplit à l'égard de sa sœur, qu'elle venait de perdre. Nous aurons une idée des cérémonies funèbres des catacombes et du saint empressement avec lequel les chrétiens recueillaient les corps et le sang des martyrs :

« Praxède enveloppa avec respect dans un linceul le corps de sa sœur Pudentielle, sans oublier de l'entourer d'aromates ; pendant vingt-huit jours, elle le conserva secrètement dans le lieu qui devint plus tard un oratoire sous son nom. Cependant, le saint évêque Pie, et Pastor, l'homme de Dieu, réunis aux fidèles, récitaient les prières de l'Église auprès de ce corps vénéré ; puis, au bout des vingt-huit jours, ils le transportèrent pendant la nuit et le déposèrent auprès de son père, dans le cimetière de Priscille, sur la voie dite *Salaria*, le 14 des calendes de janvier.

» Ce fut là encore que Praxède fit inhumer le corps du saint prêtre Symitrius et les corps de vingt-deux martyrs ; elle avait eu soin de les enlever pendant la nuit ; elle les plaça auprès de son père et de sa sœur, le 7 des calendes de juin. Elle avait eu soin de recueillir avec une éponge leur sang, qui inondait le

» lieu de leur supplice. (L'auteur fait remarquer que cette éponge était toujours conservée de son temps).

» Enfin, Praxède alla recueillir la récompense de sa charité.  
 » Ce fut le vénérable prêtre Pastor qui déposa sa dépouille mor-  
 » telle auprès de son père Pudens et de sa sœur Pudentienne. »

Les mêmes catacombes renferment encore les restes des saintes martyres Donate, Pauline, Rustique, Nominande, Hilaire et leurs compagnes. Les martyrologes, ajoute le pieux historien, ne suffiraient pas si on voulait inscrire les innombrables noms des confesseurs de la foi, dont les corps reposent dans les catacombes de Sainte-Priscille.

Le prêtre Marcelle <sup>1</sup>, qui devait succéder au pape saint Marcellin, y déposa le corps de ce saint pontife, ainsi que ceux des saints Claudius, Ciricus et Antonin, dans le *cubiculum clarum*, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il était largement éclairé par un soupirail.

Nous voilà arrivé au temps de Dioclétien. Les actes des martyrs de cette époque vont encore nous donner d'intéressants détails. Par ordre de Dioclétien, qui voulait ainsi épouvanter les chrétiens, les corps des martyrs demeurèrent exposés pendant trente-six jours, à l'endroit même où ils avaient été immolés ; le prêtre Marcelle vint ensuite, accompagné d'autres prêtres et de diacres, pour les enlever, en chantant des hymnes. Ils les déposèrent dans le *cubiculum clarum* qui est encore ouvert aujourd'hui. C'était le lieu que le saint pontife Marcellin avait désigné lui-même, lorsqu'on le conduisait au supplice. Il avait demandé, en effet, que son corps fût déposé dans la crypte, auprès de celui de Crescentius.

Le même cimetière contenait encore les dépouilles mortelles des saints papes Vigile, Sylvestre, Libère, Siricius et Célestin ;

<sup>1</sup> Le *Christ-aux-Reliques*, dont nous avons déjà parlé dans la Vie de saint Cyr et dans celle de saint Jean-Baptiste, renfermait un morceau du suaire de saint Marcelle, avec cette inscription : *De sudario sancti Marcelli pape*.

ce dernier, avant sa mort, avait eu soin d'orner de peintures le lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture. A ces saints pontifes, il faut ajouter saint Caius, dont le corps fut découvert du temps de saint Philippe de Néri.

Il est hors de doute que cette catacombe doit son nom à la sainte Priscille dont nous venons de parler en second lieu ; disons un mot d'une troisième sainte du même nom qui vivait du temps de Dioclétien et du pape saint Marcelle, et qui, d'après Aringhy, a contribué à l'agrandissement de cette catacombe.

Pendant plus de deux siècles, on avait déposé dans ces vastes souterrains, par milliers, les corps vénérés des confesseurs de la foi, des vierges chrétiennes et des autres saints qui avaient fait la gloire de la primitive Église ; un agrandissement devenait donc nécessaire, car le cruel Dioclétien augmentait de jour en jour le nombre des martyrs. Le pape saint Marcelle qui, comme nous l'avons dit, succéda à saint Marcellin, pria une dame romaine du nom de Priscille de se charger de cette œuvre. Sa piété, sa charité, le nom qu'elle portait, lui faisaient comme un devoir de se rendre aux vœux du saint pontife. Aussi, le martyrologe romain, au 16 janvier, fait d'elle le plus bel éloge qu'il fût possible de faire d'une femme chrétienne à cette époque : *A Rome, sainte Priscille qui consacra sa personne et ses biens au service des martyrs.*

Le cimetière de Sainte-Priscille devint donc une immense nécropole dont la crypte primitive était comme le centre ; autour rayonnaient de longues rues avec leurs parois formées des corps des martyrs, des confesseurs et des vierges. Ces rues correspondaient à des carrefours et à des *cubicula*. C'était là que se tenaient les saintes assemblées, que se célébraient les saints mystères sur les tombes des plus illustres athlètes de la foi, converties en autel. Ces rues, ces places avaient leurs noms qui étaient ceux des principaux saints dont les corps s'y trouvaient : *Ad sanctum Marcellum, ad sanctum Silvestrum, ad sanctum Cælestinum.*

Comme le cœur des chrétiens devait être ému en les parcourant ! comme leur foi devait se raffermir à la vue de ces générations multipliées de martyrs, formant comme l'auréole de cette famille sénatoriale gagnée à Jésus-Christ par les prédications d'un pauvre pêcheur de la Galilée ! C'était bien là la Jérusalem terrestre destinée à devenir un jour la Jérusalem céleste, quand ces corps, maintenant poussière inanimée, se ranimeront et deviendront ces perles précieuses composant les murs de l'éternelle cité, que saint Jean avait aperçue dans ses mystérieuses extases.

Quand la paix fut rendue à l'Église, un certain nombre de corps saints furent, à différentes époques, extraits de ces catacombes pour être placés avec honneur dans les principales basiliques de Rome ; mais lors de l'invasion des Lombards, ces lieux sacrés ne purent échapper à leur fureur impie, ils firent des catacombes un épouvantable chaos.

Ce fut un disciple de saint Philippe de Néri, nommé Crescencius, qui, un des premiers, entreprit d'explorer le cimetière de Sainte-Priscille, afin de découvrir les corps des martyrs qui y avaient été déposés. Il faillit périr victime de son zèle ; il ne dut son salut qu'à l'intervention de saint Philippe. Depuis, on a continué cette œuvre.

Tous ces détails, qui de prime-abord paraîtraient étrangers à notre sujet, doivent cependant jeter quelque jour sur la sainte vierge et martyre dont Nevers possède les restes vénérés. Il nous semblait important de faire l'histoire de ces lieux qui, pendant tant de siècles, ont servi d'asile au corps de cette sainte qui est devenue la patronne des jeunes vierges de notre cité, et dont la protection doit s'étendre sur tout le diocèse.

Que sainte Flavie ait appartenu à la famille des *Flavia* qui donna le jour à Vespasien, à Titus, à Domitien ; que son berceau ait été abrité sous la pourpre impériale ; que nous importe ? Elle a bien d'autres titres à notre vénération et à notre admiration. Elle a fait son entrée dans nos murs avec sa robe baptismale empourprée de son sang virginal.



Maintenant que nous connaissons l'histoire des catacombes de Sainte-Priscille, d'où ce corps a été tiré, comme sa vue doit exciter en nous plus d'intérêt, et pourquoi ne pas dire un respect plus profond ! N'a-t-il pas été pendant bien des siècles comme en contact avec ceux de Priscille, de Pudens, de Sabinella, de Pudentienne, de Praxède, etc. ? Peut-être, pieuses et aimables sœurs, lui avez-vous rendu les derniers devoirs ; peut-être les plantes aromatiques, recueillies par vous, ont tapissé son tombeau ; peut-être les parfums de la Rome païenne et sensuelle, achetés par vos soins, ont embaumé ce corps ; peut-être le pontife des catacombes, saint Pie, Pastor, le prêtre du Seigneur, ont-ils veillé pendant vingt-huit jours auprès de ce temple de l'Esprit saint, doublement consacré par la vertu des sacrements et par l'onction du martyr ; peut-être..... car l'histoire à la main, nous pouvons laisser errer notre imagination à travers les pieuses suppositions et les probabilités que les Actes des martyrs justifient.

Mais ici, plus de suppositions, plus de probabilités. Ce fut le 19 novembre 1838 que fut découvert, dans les catacombes de Sainte-Priscille, le corps de sainte Flavie ; son nom, inscrit dans l'intérieur de son tombeau, ne laissait aucun doute, et le vase en bronze qui contenait le sang de la jeune martyre, indiquait son glorieux triomphe.

M. l'abbé Joseph Gaume, alors vicaire général de Nevers, obtint du souverain-pontife Grégoire XVI, le 8 mars 1842, ce précieux dépôt pour le Catéchisme de Persévérance de la paroisse Saint-Cyr de Nevers. L'année suivante, le 21 juin 1843, avant la cérémonie de la translation des reliques de la sainte dans la chapelle du Catéchisme de Persévérance, M. l'abbé Gaume remit à M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, les lettres apostoliques qu'il avait obtenues et qui établissaient l'authenticité des reliques qu'il présentait. Le prélat réunit immédiatement le vénérable chapitre de la cathédrale pour lui communiquer ces lettres qui ont été trouvées parfaitement en règle ; en

sorte qu'il ne pouvait y avoir aucun doute. Alors Monseigneur ordonna de dresser un procès-verbal de cet examen ; il reconnut les reliques et les vénéra.

Les principales parties du corps avaient été renfermées dans la tête, la poitrine, les mains et les pieds de l'image en cire de la sainte. Le 29 du même mois de juin 1843, fête de saint Pierre et de saint Paul, eut lieu la translation solennelle de la châsse <sup>1</sup>.

La procession, composée d'un grand nombre de prêtres et de fidèles accourus à cette cérémonie, sortit de l'évêché, où les reliques étaient déposées, à sept heures du matin ; traversa la place Ducale, et entra à la cathédrale par la porte du Doyenné. La sainte fut déposée dans la chapelle de Sainte-Julitte, sur un autel provisoire. Monseigneur y célébra la sainte messe, et fit une instruction analogue à la circonstance. Ce ne fut que le soir que ces saintes reliques furent transportées dans la chapelle du Catéchisme, où elles demeurèrent exposées pendant neuf jours à la vénération des fidèles.

Que du haut du ciel, Julitte et Flavie, nos illustres protectrices, étendent sur notre cité et sur tout le diocèse leurs palmes glorieuses !!!

---

<sup>1</sup> Quelques jours après, Monseigneur devait procéder à une autre cérémonie, la dédicace solennelle de l'église de Donzy, nouvellement reconstruite ; il eut l'heureuse idée de distraire quelques parcelles des reliques de sainte Flavie, pour les renfermer avec celles de saint Cyr, de sainte Julitte, de sainte Solange et de saint Gervais dans l'autel qui devait être consacré.

# JUILLET.

---

3 JUILLET.

## SAINT ARIGLE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Arigle (*Agricola*) naquit à Alise, aujourd'hui Sainte-Reine <sup>1</sup>, de parents riches et de haute distinction. Il fut l'ami de Fortunat, qui devint plus tard évêque de Poitiers.

Dans une pièce de vers que Fortunat adressa à notre saint évêque, il nous apprend qu'entré bien jeune en France, vers 575, il fut élevé dans la maison du père de saint Arigle avec la même tendresse que s'il eût été son propre fils. Après avoir parlé des honneurs auxquels le fils de son bienfaiteur avait été élevé, de la noblesse de sa naissance, il exalte la pureté de sa foi, qui le fit choisir pour occuper le trône épiscopal; puis il énumère les bienfaits qu'il a reçus du père de saint Arigle, qui les confondait dans un même amour, et le prie d'entretenir en lui la précieuse semence que ce bon père avait jetée dans son cœur <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On comprend que nous n'avons pas la prétention de trancher ici la question de la position d'Alise; nous ne faisons que reproduire ce qui est consigné dans les anciens livres de l'église de Nevers.

<sup>2</sup>  
*Præsul honoris apex, generis fideique cacumen  
Custos agri pollens, pastor opime gregis.  
Cum mea terra manu meruit genitoris arari,  
Reddatur nati vomere culta sui.  
Nam pater affectu dulci memorabilis orbis,  
Me vobiscum uno foret amore duos.*

Le roi Gontran avait chargé Arigle du gouvernement du Nivernais, ou du moins d'une partie de ce pays; il sut, dans cette charge, allier la vertu aux honneurs. Rarement une bonne éducation reste infructueuse; Arigle n'oublia pas les leçons qu'il avait reçues dans la maison paternelle. La religion lui faisait un devoir de prendre la justice comme la règle de sa conduite dans le gouvernement dont il était investi; il observa ce devoir avec un soin scrupuleux, et parvint ainsi à se gagner tous les cœurs; sa réputation de sainteté était telle, qu'à la mort de saint Æolade tout le clergé et le peuple, réunis pour lui choisir un successeur, jetèrent les yeux sur le gouverneur de la contrée; sans même délibérer, l'assemblée s'écria, d'une voix unanime, qu'Arigle était digne du siège épiscopal.

La nouvelle de cette élection fut portée au roi Gontran, qui ne voulut pas s'opposer aux vœux du clergé et du peuple de Nevers, et donna son consentement.

Élevé à cette nouvelle dignité, Arigle se fit remarquer par la simplicité de ses mœurs, par sa prudence, sa douceur et sa charité; il veillait tellement sur ses paroles que toutes concouraient à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain.

Il assista, en 584, au premier concile de Mâcon; en 583, au troisième de Lyon, et au second de Mâcon, en 585. On présume aussi qu'il faisait partie de l'assemblée de Châlons, en 589, tenue par ordre du roi Gontran, au sujet du schisme des religieuses de Sainte-Croix de Poitiers, parce qu'il est nommé dans la lettre qui fut écrite par les Pères aux évêques de la province de Bordeaux. On le regarde comme le fondateur de l'église de Saint-Vincent, à Nevers, où il établit une communauté de

*Corde parens, pastu nutrit, bonus ore magister,*

*Dilexit, coluit, rexit, honesta dedit.*

*Ille pio studio sulcata novalia sevit,*

*Quod pater effudit, hoc mihi semen ale.*

FORTUNAT., *Lib. III, carmen 24.*

Parmentier fait observer que c'est à tort que le P. Labbe, qui n'avait pas tenu compte de la chronologie, avait appliqué ces vers à saint Agricole de Châlons.

filles<sup>1</sup>. Cette église fut consacrée le 22 janvier, fête du saint martyr.

Après avoir pendant treize ans porté avec courage et dévouement le fardeau de l'épiscopat, il s'endormit [dans le Seigneur, le 26 février 594. Le Martyrologe d'Auxerre, les anciens livres de l'église de Nevers, ainsi que le bréviaire imprimé par ordre de Jacques d'Albret, font mémoire de ce saint le 26 février. Les mêmes livres de l'église de Nevers en font aussi mémoire le 29 juin, époque à laquelle eut probablement lieu la translation de ses reliques. Sa fête fut transférée au 3 juillet, à cause de l'occurrence de la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Le corps de saint Arigle fut déposé dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait fondée. Cette église portait au neuvième siècle le nom du saint évêque, et fut érigée en paroisse en 1075. Les précieuses reliques de notre saint prélat restèrent jusqu'en 1590 renfermées dans le tombeau où elles avaient été déposées, dans la crypte de l'église qui portait son nom; mais à cette époque messire Arnaud Sorbin, évêque de Nevers, ouvrit le tombeau et en retira les ossements pour les déposer dans une châsse. Cette châsse fut placée dans une chapelle au côté droit de l'autel.

Au moment de la tourmente révolutionnaire, l'église de Saint-Arigle éprouva le sort de bien d'autres; elle fut entièrement démolie et les reliques du saint furent dissipées. Cependant on eut le bonheur d'en sauver une partie, qui fut déposée dans l'église de Nolay. En 1818, une portion considérable de ces reliques fut solennellement transférée de Nolay dans l'église de Saint-Etienne de Nevers.

Les habitants de Nevers ont toujours recours à la puissante intercession de leur saint évêque, principalement dans les temps de calamités. Lorsqu'en 1832 et en 1849 le choléra exerçait ses ravages à Nevers, on descendit la châsse de saint Arigle, et on l'exposa à la vénération des fidèles.

<sup>1</sup> C'est le premier monastère connu dans la ville de Nevers.

Lebeuf<sup>1</sup> nous a laissé dans sa dissertation sur les anciennes sépultures, la forme du tombeau de saint Arigle, qui subsistait avant 1793 dans l'église qui portait son nom ; il fait remarquer que ce sarcophage avait pour ornements sept croix en bosse. Sur la même planche, ce savant antiquaire en reproduit deux autres, dont l'un porte trois croix et l'autre cinq ; faisant remarquer fort judicieusement que le nombre des croix n'avait pas été établi sans motif, et qu'il devait être en rapport avec la dignité du personnage renfermé dans le sarcophage. Nous sommes entièrement de l'avis de Lebeuf ; nous croyons cependant devoir joindre nos observations aux siennes : Pourquoi ce nombre sept, ce nombre cinq, ce nombre trois ? Pourquoi la plupart des tombeaux chrétiens sont-ils marqués d'une simple croix ? Nous rappellerons avant tout que les sacrements tirent leur vertu de la croix du Sauveur. L'évêque possède la plénitude du sacerdoce, à lui le pouvoir d'administrer tous les sacrements. Ne serait-ce pas ce qu'on aurait voulu indiquer en plaçant sept croix sur le tombeau d'un évêque ? Le pouvoir du prêtre est bien moins étendu, et comme il est ministre ordinaire de cinq sacrements, les cercueils ornés de cinq croix n'auraient-ils pas été réservés aux prêtres ? Enfin sur le tombeau d'un simple fidèle, on n'aurait placé qu'une seule croix pour indiquer que celui qui y est enfermé, fut disciple de Jésus-Christ, ou trois croix pour rappeler que c'est au nom de trois adorables personnes de la sainte Trinité et par la vertu de la croix qu'il a été admis au nombre des enfants de Dieu.

Quant au tombeau du saint évêque de Nevers, il a été retiré des décombres de l'église Saint-Arigle ; il était, il y a quelques années, déposé dans la cour de M..., rue du Rivage. Il serait à désirer que ce tombeau, qui est tout à la fois et un monument de l'antiquité et comme une relique de notre saint évêque, fût placé dans un lieu plus convenable, si toutefois il existe encore.

<sup>1</sup> C'est par erreur que le nom du célèbre antiquaire auxerrois a été écrit avec un *æ* au commencement de cet ouvrage ; nous nous empressons de lui rendre sa véritable orthographe.

---

---

4 JUILLET.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE DONZY.

Nous devons nous contenter de reproduire ici l'article inséré le 6 juillet 1843, dans l'*Echo de la Nièvre*; c'est une espèce de procès-verbal des cérémonies qui eurent lieu à l'occasion de cette consécration, rédigé par un membre de notre société, M. l'abbé Lebrun, un des assistants.

• Le 4 juillet sera à jamais mémorable pour la petite ville de Donzy : c'était le jour de la consécration de la nouvelle église, si riche de style et d'élégance.

• Construite originairement en 1121, l'église de Donzy fut incendiée, puis reconstruite sur la fin du quinzième siècle. Depuis quelques années, la nef, qui était en partie de la première construction, faisait craindre de continuer les cérémonies saintes dans sa vieille enceinte toute lézardée. Il était donc urgent d'aviser à la réédification d'un nouveau temple ; mais la grandeur de l'entreprise effrayait les représentants de la commune, qui auraient voulu pouvoir se dissimuler le danger. Enfin, M<sup>r</sup> l'évêque de Nevers ayant lancé un interdit sur ce périlleux édifice, le culte cessa, et force fut de songer sérieusement à l'érection d'une église. M. l'abbé Crosnier, curé de Donzy, se mit à la tête de l'œuvre ; ses prodigieux efforts furent admirablement secondés par les autorités locales et notamment par M. Billetou, maire de la ville. On doit dire, au reste, que tout le monde a rivalisé de zèle et de générosité : riches, pauvres, ouvriers, domestiques, enfants, tous sans exception, contribuèrent à une souscription dont le chiffre s'est élevé à plus de 20,000 francs, dans une population qui ne dépasse guère trois mille cinq cents âmes. Coupes de bois communaux, impositions extraordinaires, démarches répétées et instantes auprès du gouvernement, dons particuliers, rien n'a été épargné dans cette circonstance, où la foi religieuse

s'est montrée vive et puissante. Les travaux commencèrent en 1840, sous la direction de M. Paillard, architecte du département, et furent exécutés par les seuls ouvriers de la localité. On conserva le sanctuaire qui était de la fin du quinzième siècle; mais tout le reste fut repris par les fondements, les bas-côtés dans le style sévère du douzième siècle, et la nef principale ainsi que la tour dans celui du quinzième <sup>1</sup>. Le tout est si bien harmonié et forme un ensemble si délicieux, qu'on demeure dans le ravissement devant ce magnifique travail vraiment monumental, qui fait tant d'honneur à l'artiste nivernais.

• M<sup>re</sup> Dufêtre, évêque de Nevers, prié de consacrer la nouvelle maison de Dieu, profita de cette circonstance pour faire sa première visite à la ville de Cosne, où il fut reçu avec bonheur, le samedi 1<sup>er</sup> juillet. Le lendemain il fit entendre, à tous les offices du jour, son éloquente parole, avidement recueillie par la foule qui se pressait autour de la tribune évangélique. Après avoir visité les divers établissements, toujours accompagné des autorités qui se sont montrées si empressées, le prélat est parti pour Donzy, où, dès le lundi 3 juillet, il donna la communion à un nombre considérable de personnes, dont plus de six cents furent ensuite confirmées. Vers le soir, l'office préparatoire à la grande cérémonie fut chanté à la chapelle de l'hospice, où étaient exposées à la vénération publique les reliques qui devaient être scellées dans la pierre du nouvel autel. A sept heures, le lendemain matin, M<sup>re</sup> l'évêque, accompagné de ses deux grands-vicaires, MM. Gaume et de Cossigny, et précédé du clergé, se rendit devant l'auguste dépôt pour y psalmodier les psaumes de la pénitence, après quoi on se mit silencieusement en marche pour l'église, où commencèrent des cérémonies d'un symbolisme admirable et sublime. Tous ces rites mystérieux ont pour but la

<sup>1</sup> En reconstruisant le chœur, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, on avait conservé les collatéraux; c'est ce qui a déterminé le genre adopté dans le plan de 1840. On a continué le style du chœur pour la grande nef, et le style du douzième siècle pour les basses nefs; l'ancien portail, qui était du milieu du treizième siècle, a été exactement reproduit.



purification du lieu de la prière et du sacrifice. Il est à regretter que les fidèles ne soient point initiés dans le sens profond de ces cérémonies si touchantes, où se dévoilent toutes les traditions et les usages de la primitive Église.

» Quand les purifications furent opérées et que la demeure des saints fut digne d'eux, et du Saint des saints qui devait y résider à jamais, on retourna à l'hospice pour en rapporter les précieux restes de saint Cyr et de sainte Julitte, de sainte Solange, de saint Gervais et de sainte Flavie, patrons et protecteurs du diocèse. Alors le cortège se développa avec pompe et harmonie. La marche était ouverte par les sapeurs de la garde nationale, qui formait, dans une belle tenue, deux longues haies de chaque côté du cortège; venaient ensuite deux suisses, les croix et bannières que suivaient de longues files d'enfants des écoles, et de jeunes personnes en blanc vouées à la sainte Vierge, dont apparaissait au milieu d'elles la vénérée statue; puis de nombreux enfants de chœur et cinquante ecclésiastiques remplissant les différents offices.

» Deux prêtres portaient sur leurs épaules la châsse où reposaient les objets sacrés, devant lesquels les thuriféraires agitaient constamment l'encensoir. Revêtu de ses insignes et d'une chape brillante, le pontife s'avancait avec majesté au milieu de ses vicaires généraux, et suivi de M. le sous-préfet de l'arrondissement, de M. le maire et ses adjoints, de M. le juge de paix et son greffier, en costumes judiciaires, et de tous les fonctionnaires et les membres du conseil municipal; la gendarmerie fermait la marche et contenait la foule. Quel admirable spectacle que ce cortège religieux qui traversait les rues de la cité, par un soleil magnifique, au son de trois cloches d'un merveilleux accord, et au chant des strophes entrecoupées par les roulements des tambours! A la religion seule il est donné de présenter de ces scènes imposantes qui vont au cœur de l'homme, pour en remuer toutes les fibres et lui causer de douces émotions. Que faibles, au contraire, et impuissantes sur les esprits, sont toutes les pompes

mondaines et les cérémonies auxquelles la religion ne prête pas son éclat et sa grandeur divine !

• Aux portes du temple on s'arrêta, puis, après avoir trois fois fait le tour du monument, on pénétra dans son enceinte remplie de monde jusque dans une tribune provisoire où l'on voyait toute la bourgeoisie de la ville et des environs. Recomencèrent alors de nouvelles cérémonies dont le mysticisme rappelait les effets salutaires de la Rédemption et les grâces abondamment dispensées par le Sauveur des hommes. Tout était terminé, l'encens avait brûlé sur la pierre du sacrifice qui recélait les reliques des saints, l'autel était paré de son tabernacle et de tous ses ornements, la messe allait commencer : de la dalle du sanctuaire l'illustre prélat se retourna vers le peuple et répandit son âme en actions de grâces, dans une allocution remarquable de mesure, d'entraînement et de chaleur. Il remercia tous ceux qui avaient contribué à l'érection de la merveilleuse basilique, et le gouvernement, et le député de l'arrondissement <sup>1</sup>, et le sous-préfet <sup>2</sup>, et le maire, et les conseillers, et l'architecte, et tous et chacun, quelle que soit la part qu'il ait eue à l'œuvre. Le pasteur qui en avait eu une si grande, devait aussi en avoir une grande dans les éloges : ce fut dans les termes les plus tendres que le pontife, toujours si heureux d'avoir à louer ses prêtres, parla de ce nouveau Zorobabel qui releva les ruines du temple, et, pour lui donner un témoignage de son affection, il le nomma solennellement chanoine honoraire dont il le revêtit lui-même de la décoration, comme autrefois on faisait chevalier, aux marches de l'autel, les preux qui avaient acquis la reconnaissance et la gloire. Monseigneur dit une messe basse pour ne point trop prolonger la cérémonie qui finissait au coup de midi. Le prélat fut reconduit au presbytère dans le même appareil qu'il était venu au nouveau temple, c'est-à-dire accompagné des congrégations, du clergé, des autorités, de la garde nationale et de la gendarmerie.

A quatre heures, l'infatigable évêque rentrait dans l'église pour le salut et la prédication qu'on avait annoncée. Sa Grandeur parla une heure, malgré la chaleur accablante de la journée et les fatigues du matin. Après le salut et la bénédiction du Saint-Sacrement, Monseigneur retourna à la maison curiale, et repartit immédiatement pour La Charité où l'appelait un acte de son ministère, laissant comme partout, une haute idée de la dignité épiscopale et un vif sentiment d'admiration pour sa mâle éloquence et ses qualités personnelles. »

6 JUILLET.

## SAINT HUGUES,

SOLITAIRE A MENOÜ.

Nous ne savons rien de particulier sur saint Hugues, et nous sommes obligé de nous en tenir strictement à ce qui est marqué dans le Martyrologe d'Auxerre. « Au diocèse d'Auxerre, à *Nan-vigne* (Menou), saint Hugues, solitaire. » Il vivait, dit-on, au commencement du neuvième siècle.

8 JUILLET.

## SAINT ITHIER,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Ithier (*Itherius*) était originaire de Nogent-sur-Vernisson, entre La Bussière et Montargis. A une foi vive, à une sainteté exemplaire il unissait des connaissances variées et étendues. Non content de se livrer à l'étude de la morale, il avait voulu travailler avec ardeur à la physique, qui comprenait la médecine, afin de pouvoir être doublement utile au prochain, en lui procurant la santé de l'âme et celle du corps. De tous les côtés on accourait à

lui, et les malades s'en retournaient soulagés de leurs infirmités, parce que Dieu bénissait les remèdes administrés par son serviteur. Pour lui, loin de s'attribuer la gloire des guérisons qu'il opérait, il engageait les malades qu'il avait guéris à réserver pour Dieu toute leur reconnaissance. Cependant, craignant que la vaine gloire ne s'emparât de son cœur, il se retira dans un lieu désert et inculte. Bientôt sa retraite fut découverte, et on vint à lui de toutes parts comme auparavant.

Le bruit de sa sainteté et des prodiges qu'il opérait parvint jusqu'à Nevers, dont l'église était veuve par la mort de son évêque. Le clergé et le peuple demandèrent Ithier pour le remplacer. Celui-ci craignant de résister à la volonté divine, y consentit. Il fut donc ordonné prêtre et reçut l'onction pontificale vers 690.

On lit dans les anciennes légendes de saint Ithier que le souverain-pontife qui avait eu connaissance de son éminente sainteté, le fit visiter par ses légats ; ceux-ci l'engagèrent à quitter sa solitude et à les suivre jusqu'à Rome. Le saint le fit par obéissance. Le pape le reçut avec l'accueil le plus cordial et le conserva auprès de lui pendant dix-huit mois ; ce fut après ce voyage qu'il monta sur le siège de Nevers.

En entrant dans sa ville épiscopale, il rencontra aux portes de la cité un homme perclu depuis de longues années ; il le guérit sur-le-champ de ses infirmités ; il délivra aussi un possédé dans cette circonstance.

Après avoir fait briller sur le siège pontifical les vertus qu'on avait remarquées en lui dans sa retraite, il mourut plein de mérites, vers l'an 695 ou 696.

Les habitants de Nogent montrent à l'extrémité de cette paroisse une fontaine auprès de laquelle était, assurent-ils, l'habitation des parents de saint Ithier. C'est là que le saint a passé les premières années de sa vie. On y a planté une croix et, depuis bien des siècles, les peuples de Nogent et des environs s'y rendent en procession dans les calamités publiques. Les malades y accourent aussi pour obtenir, par l'intercession du saint évêque,

la guérison de leurs maux. La fête de saint Ithier se célébrait à Nogent le 17 juin, lorsque cette paroisse faisait partie du diocèse de Sens ; depuis qu'elle dépend de celui d'Orléans, la fête de saint Ithier n'a lieu que le 9 juillet. L'ancien Martyrologe de Nevers marque sa mort au 25 du même mois ; cependant sa fête se célèbre dans le diocèse de Nevers le 8 juillet. Cette variation a dû être la suite de quelques translations des reliques de notre saint.

Les Martyrologes de Nevers et d'Auxerre s'accordent sur le lieu de la mort de saint Ithier ; ils disent qu'il mourut dans le diocèse de Bourges. Sa vie imprimée, par les chanoines de la collégiale de Saint-Ithier des Aix, indique Nevers comme le lieu de son décès.

Il paraît plus certain qu'il mourut dans le Berry ; son corps fut transporté à Nogent, son pays natal. Au onzième siècle, son culte était déjà fort répandu. Plusieurs églises du Berry furent mises sous son invocation, entre autres la collégiale de Saint-Ithier des Aix-d'Angillon. En 1403, Jean, duc de Berry, donna à cette collégiale une partie du chef et d'un bras du saint évêque, reliques qu'il avait obtenues du prieur de Nogent.

La collégiale de Sully-sur-Loire le reconnaissait aussi pour son patron. Lorsque les huguenots entrèrent dans Nogent, ils dispersèrent les reliques du saint évêque. Avant la révolution de 1793, il ne restait plus à Nogent qu'un seul doigt qui y avait été rapporté, en 1656, du trésor de la collégiale de Sully-sur-Loire.

Il est d'autant plus important de bien établir l'authenticité de ces reliques, que ce sont les seules qui restent de notre saint évêque ; les procès-verbaux qui ont été dressés depuis la grande révolution française, et la reconnaissance qui en a été faite plus récemment par l'autorité diocésaine d'Orléans doivent donc trouver ici leur place.

#### 1° PROCÈS-VERBAUX DE 1656 ET 1700.

Petite feuille de parchemin sur laquelle est écrit ce qui suit :

*Ce sont les reliques de saint Ithier, etc...* Ces deux pièces sont reproduites dans le procès-verbal suivant.

2° PROCÈS-VERBAL DE 1804.

• Aujourd'hui dix-huit germinal an douze de la République française (8 avril 1804), neuf heures du matin, nous, Nicolas Vapereau, prêtre desservant de la paroisse de Nogent-sur-Vernisson, département du Loiret, diocèse d'Orléans,

• Chargé de la vérification et de la translation des reliques de saint Ithier, second patron de cette paroisse, par M<sup>on</sup>seigneur l'Évêque d'Orléans, ainsi qu'il conste par la lettre de M. Deblanbuisson, l'un de ses vicaires généraux, en date du vingt-sept mars dernier, avons recueilli des principaux habitants de cette paroisse soussignés, les déclarations suivantes : 1° que suivant la tradition la plus ancienne et la plus exacte, on possédait, des précieuses reliques de saint Ithier, trois ossements appartenant à un doigt, qu'on avait obtenus de Sully-sur-Loire, et conservés avec décence dans un grand reliquaire ; 2° que désirant ajouter autant que possible au respect dû à ce saint dépôt, ils nous suppliaient de l'extraire de ce grand reliquaire où il avait été conservé soigneusement depuis que des révolutionnaires avaient enlevé le reliquaire en argent dans lequel on l'avait mis, pour le déposer dans un autre reliquaire en bois peint en petit gris, doré sur toutes les moulures, à l'extérieur, et peint en rouge à l'intérieur, ayant vingt pouces de longueur, sur environ un pied de largeur.

• D'après ces exposés, et notre commission ci-dessus relatée, considérant que ce grand reliquaire, tout vermoulu, ne répondait pas à la vénération que méritait un dépôt aussi précieux à notre paroisse, nous avons, après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par le *Veni Creator*, et nous être mis sous la protection du saint pontife Ithier, fait l'ouverture de la susdite caisse servant de reliquaire, où nous avons trouvé sur un

piédestal adapté au milieu, un petit coussinet de damas vert, deux petits ossements et la phalange d'un doigt de saint Ithier, évêque de Nevers; lesdits ossements attachés sur ledit coussinet avec une soie retorse de même couleur; dessous ledit coussinet et y joint, nous avons trouvé une petite feuille de parchemin sur laquelle nous avons lu ce qui suit : « Ce sont les reliques de »  
• saint Ithier qui y ont été apportées processionnellement de  
• Sully, par moi soussigné, prêtre-prieur de La Touche et de  
• Nogen, conseiller, aumônier ordinaire du roi, protonotaire du  
• Saint-Siège apostolique, seigneur de Lamivoie, après la per-  
• mission par moi obtenue de M. Meunier, vicaire général et  
• official d'Orléans, accompagné de MM. les Curés de Changy,  
• Solterre, Leschoux, Laugesse, et de M. Foubert, chanoine  
• de Châtillon, pour M. le curé de Boismorand, les jours de  
• Saint-Barthélemy et de Saint-Louis, en l'année mil six cent  
• cinquante-six. En foi de quoi. »

Ledit acte est signé d'AUTRY DE LA MIVOIE, parafé et scellé de ses armes.

Sur le revers de ladite feuille de parchemin on lit :

« Nous soussigné, archidiacre du Gâtinois, faisant notre »  
• visite en l'église de Nogent-sur-Vernisson, avons transféré les  
• reliques, dont est question d'autre part, dans un petit reli-  
• quaire d'argent en ovale pour être gardé en ladite église, ce  
• douzième jour de juillet mil sept cent sept. »

Signé AMETTE, avec parafe.

• Et pour faire exactement cette vérification, nous avons inter-  
pelé MM. Martin Bonissant et Jean Poitevin, anciens marguil-  
liers; Philippe Salmon père, André Menin, Pierre-François  
David, maire; Michel-Maurice Salmon, tous officiers du bas-  
choeur avant la révolution, de nous dire si ces précieuses  
reliques étaient bien celles qu'ils avaient toujours vues exposées à  
leur vénération. D'après leur affirmation et celle de M. Louis-  
Pierre-Charlemagne Empereur, chirurgien, que ces susdits  
ossements appartenaient à un doigt tel que l'indique notre procès-

verbal, d'après la tradition la plus ancienne et le rapport des soussignés, nous avons, en vertu de notre commission, fait la bénédiction de la nouvelle châsse ci-dessus désignée; ensuite nous l'avons présentée à baiser aux assistants, en demandant à Dieu de conserver soigneusement ce sacré dépôt, et d'être les fidèles imitateurs de notre saint patron.

» Ensuite, nous avons appuyé nos saintes reliques, au milieu de la nouvelle châsse, sur un coussinet couvert de taffetas violet et dans un bocal de verre fermé de ouate, soutenu et surmonté par quatre bandelettes en soie verte, aux quatre extrémités desquelles nous avons apposé notre sceau et celui de notre mairie, comme sur le présent, qui sera déposé dans le nouveau reliquaire.

» Fait en notre église paroissiale, les jour et an susdits, en présence des soussignés et de plusieurs autres qui ont déclaré ne le savoir. Signé VAPEREAU. »

Suivent ensuite un grand nombre de signatures.

### 3° PROCÈS-VERBAL DE 1805.

« L'an mil huit cent cinq, le vingt-six septembre, nous Alexandre-Marc-Antoine-Gubebert Blanbisson, prêtre, vicaire général du diocèse d'Orléans, en vertu de la commission que nous en a donnée M<sup>gr</sup> l'Évêque, nous sommes transporté dans l'église de Nogent-sur-Vernisson, à l'effet d'extraire des reliques de saint Ithier, évêque de Nevers, une portion que nous jugerons convenable, et pour, par M<sup>gr</sup> l'Évêque d'Orléans, en disposer en faveur de qui bon lui semblerait. C'est pourquoi nous nous sommes fait représenter la châsse où les reliques du saint évêque sont conservées, et après avoir considéré attentivement les sceaux et autres monuments qui affirment l'authenticité du saint dépôt, et lui avoir rendu nos hommages, de deux phalanges des doigts du bienheureux évêque de Nevers, nous en avons pris une, et de suite nous avons remis les choses dans l'état



où elles étaient auparavant, et scellé la châsse aux quatre angles, du sceau sur lequel sont gravées les lettres initiales du nom de M<sup>re</sup> l'Évêque d'Orléans, dont et de ce que dessus nous avons dressé le présent procès-verbal, signé de nous et de Messieurs Vapereau, curé de Nogent, et Lefort, propriétaire de la terre de Labussière.

» A Nogent, les jour et an que dessus. VAPEREAU, BLANBISSEAU, vicaire général, LEFORT-CHEVALIER. »

#### 4° PROCÈS-VERBAL DE 1840.

« Nous, évêque d'Orléans, étant en cours de visites dans notre diocèse, avons reconnu les reliques dont il est question dans les pièces ci-jointes, nous réservant de joindre à ces reliques un authentique en bonne forme aussitôt que monsieur Debesse, curé de Nogent-sur-Vernisson, aura fait confectonner une châsse convenable pour les recevoir. Ces saintes reliques n'en demeureront pas moins exposées à la vénération des fidèles comme elles l'étaient par le passé.

» Donné à Nogent-sur-Vernisson, le 18 mars 1840.

» † F. N., évêque d'Orléans. »

15 JUILLET.

### SAINTE VALENTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

M. l'abbé de Cossigny, vicaire général de Nevers, se trouvant à Rome, avait obtenu du cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté Grégoire XVI, le corps d'une jeune martyre, retiré des Catacombes; la phiole de son sang qui l'accompagnait ne laissait aucun doute sur son glorieux triomphe. Elle n'avait que dix ou douze ans, au rapport des médecins qui ont fait l'examen de ses

ossements vénérés, quand elle donna sa vie pour Jésus-Christ. Quant à son nom, il était inscrit sur son tombeau : elle s'appelait *Valentine*.

M. l'abbé de Cossigny en fit don au pensionnat dirigé par sœur Marie-Thérèse de Montchal, de la congrégation des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers.

La caisse, renfermant ce précieux dépôt, était partie de Rome le 16 avril 1846, munie du sceau du cardinal-vicaire et de celui de l'ambassade de France, avec recommandation aux douanes, de la part du ministre plénipotentiaire de France, de laisser pénétrer cette caisse, qui ne contenait que le corps de la jeune martyre.

Par un indult du 25 avril de la même année, à la demande de M. de Cossigny, le souverain-pontife Grégoire XVI a bien voulu accorder à perpétuité une indulgence plénière, applicable aux âmes du purgatoire, à toutes les personnes qui, après s'être confessées et avoir communie, visiteraient, le jour de la fête de sainte Valentine, la chapelle dudit pensionnat, avec faculté de faire cette visite à partir des premières vêpres de la fête, jusqu'au coucher du soleil du jour de ladite fête. Par le même indult, il fut permis de célébrer, tous les ans, dans ledit pensionnat des sœurs de Nevers, la fête de sainte Valentine, *sub proprio nomine inventæ in arenariis urbis*, le jour que désignera l'évêque de Nevers, et qui ne pourra plus être changé sans le consentement du Saint-Siège apostolique. Toutes les messes qui doivent être célébrées ce jour-là, dans la chapelle de l'établissement, seront prises au commun d'une vierge martyre, *primo loco*, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas occurrence de fête double de première ou de seconde classe.

Le saint corps était arrivé à Nevers; le 27 mai 1846, M. Leblanc-Bellevaux, docteur en médecine, fut appelé pour assister à l'ouverture de la caisse. Cette ouverture fut faite par M<sup>sr</sup> l'Évêque, assisté de ses vicaires généraux, de l'aumônier du pensionnat et d'un certain nombre de sœurs. Après avoir examiné

et constaté les ossements renfermés dans cette caisse, le prélat en dressa procès-verbal qu'il signa.

Ce ne fut que le 10 mai de l'année suivante, 1847, qu'eut lieu la translation solennelle du corps de sainte Valentine, de l'oratoire particulier où il avait été déposé, dans la chapelle du pensionnat, avec les prières et les cérémonies usitées dans ces circonstances. Le corps de la sainte était porté par quatre pensionnaires des plus pieuses. M<sup>re</sup> l'Évêque présidait cette cérémonie, accompagné de MM. Gaume et de Cossigny, vicaires généraux; Gally, Duplessis, Perrey, Delacroix, Lebrun, Henriot, Bouleau, Guibert, tous chanoines; Bouziat et Goussot, professeurs du grand séminaire, et d'autres ecclésiastiques. Avant de terminer, M. de Cossigny fit le panégyrique de la sainte.

Le 12 du même mois, M<sup>re</sup> Dufêtre a reconnu l'indult dont nous avons parlé plus haut, et en a autorisé l'exécution. Cependant, ce ne fut que le 28 mai 1852 que le même prélat assigna au 15 juillet la fête de sainte Valentine.

Confiantes en la protection puissante de leur jeune patronne, les élèves du pensionnat sont heureuses de posséder au milieu d'elles ses restes vénérés.

Plusieurs personnes s'étant adressées à sainte Valentine afin d'obtenir, soit pour elles, soit pour leurs proches, quelque soulagement dans leurs maladies, assurent que leurs prières ont été suivies d'une prompte guérison.

---

---

19 JUILLET.

## SAINT LIBÈRE ET SAINT NECTAIRE.

évêques.

Saint Libère et saint Nectaire sont deux évêques de Poitiers, prédécesseurs du grand saint Hilaire. Ils sont regardés comme les deux premiers évêques de ce diocèse.

On ne sait rien de particulier sur leur vie. Les auteurs de la *Gallia christiana* n'en parlent pas ; mais Jean Bouchet, historien du Poitou, les anciens catalogues des évêques de Poitiers, et les manuscrits de la Bibliothèque impériale, sont d'accord avec les Martyrologes de l'abbaye de Saint-Laurent-des-Aubats, près de Cosne, et de Saint-Eusèbe, d'Auxerre, qui en font mention, ainsi que le Martyrologe d'Auxerre.

On sait que l'abbaye de Saint-Laurent était unie au chapitre de la cathédrale de Poitiers, comme un peu plus tard elle le fut au chapitre de Nevers. Les chanoines de Poitiers y avaient même conservé des droits seigneuriaux, comme anciens propriétaires de la terre de Longretz <sup>1</sup>. Il est à croire que, dès le principe, les prêtres attachés à la cathédrale y avaient transporté les corps des deux premiers évêques de leur diocèse, peut-être pour en rendre la possession plus inviolable. Quoi qu'il en soit, les moines de Saint-Laurent possédaient au treizième siècle les corps de saint Libère et de saint Nectaire, et les conservèrent jusqu'aux guerres de religion. Alors les calvinistes les profanèrent et les dispersèrent.

21 JUILLET.

## SAINT VICTOR,

MARTYR.

Saint Victor, officier des armées romaines, souffrit le martyre à Marseille, vers l'an 290, sous l'empereur Aurélien.

Saint Victor est le patron de Devay, dans le doyenné de Decize. Le petit prieuré de Bisches, dans le doyenné de Châtillon-en-Bazois, était aussi sous son vocable.

Il y avait encore sous le même nom un ancien prieuré, situé à

<sup>1</sup> Voir au 14 janvier, Saint-Hilaire.

Nevers, dans la rue de Nièvre, dont l'église devint plus tard une église paroissiale. On lisait au sommet de la tour en pierre qui dominait cette église l'inscription suivante :

L'ANNÉE MIL QUATRE CENT DOUZE,  
OU IL Y EUT BEAUCOUP D'ALOUZE,  
LES FILLES DE SAINT VICTOUR  
ONT FAIT BATIR CETTE TOUR.

Saint Victor est représenté avec le costume d'un officier romain, tenant une palme à la main.

---

23 JUILLET.

### SAINTE MADELEINE.

Les paroisses de Cizely, d'Avrée, d'Isenay, de Vauclair, honorent sainte Madeleine comme leur patronne. Elle est aussi patronne secondaire de Sainte-Colombe-des-Bois.

Dans la cathédrale de Nevers, trois vicairies avaient le titre de Sainte-Madeleine; une des vicairies de l'abbaye de Notre-Dame de Nevers, ainsi qu'une chapelle de l'ancienne collégiale de Varzy, étaient sous le même vocable.

On représente ordinairement sainte Madeleine à genoux devant une croix, au pied de laquelle est une tête de mort. D'autres fois elle est debout, tenant à la main un vase de parfums.

---

25 JUILLET.

### SAINT JACQUES-LE-MAJEUR,

APÔTRE.

Saint Jacques, dit le Majeur, était fils de Zébédée et de Salomé; il fut appelé à l'apostolat avec saint Jean l'évangéliste,

par le Sauveur, qui leur donna le nom de *Boanergès*, c'est-à-dire fils du tonnerre ; auparavant ils étaient pêcheurs. Ils furent témoins de la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor et de la plupart de ses miracles. Salomé, leur mère, qui suivait souvent Jésus-Christ dans ses voyages, lui demanda un jour que ses deux fils fussent assis à ses côtés, lorsqu'il serait dans son royaume ; mais le Sauveur lui répondit que c'était au Père céleste à accorder cette faveur. Après la résurrection de Jésus-Christ, les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte. Saint Jacques fit tous ses efforts pour dissiper l'aveuglement des Juifs, ce qui contribua à les irriter contre lui, et ce fut pour leur complaire qu'Hérode Agrippa ordonna d'arrêter ce saint apôtre et lui fit trancher la tête, à Jérusalem, vers l'an 42 de Jésus-Christ.

Saint Jacques est patron des églises de Changy, maintenant réuni à Chevannes, doyenné de Brinon, et de Saint-Jacques de Cosne. Une ancienne paroisse de La Charité était aussi placée sous son invocation.

Le reliquaire de la cathédrale de Nevers renferme un os de saint Jacques-le-Majeur, qui a été soustrait à la profanation des impies en 1793 ; un autre os d'un bras du même apôtre, de cinq centimètres environ, est déposé dans le *Christ-aux-Reliques* de Nolay.

Saint Jacques-le-Majeur a pour attribut, comme saint Paul, le glaive avec lequel il fut décapité. On le rencontre aussi, dans le cours du moyen-âge, en costume de pèlerin, avec le bourdon, la panetière et la pèlerine ornée de coquilles ; quelquefois, comme à la cathédrale de Chartres, son vêtement est couvert de coquilles. Quand il se trouve réuni aux autres apôtres tenant des banderoles avec les différents articles du *Credo*, on lit sur la banderole de saint Jacques-le-Majeur : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine.*

---

---

MÊME JOUR.

SAINT CHRISTOPHE,

MARTYR.

L'Église fait en ce jour la mémoire de saint Christophe, martyr. C'est le patron de l'église de Cessy-les-Bois.

Comme il n'y a rien de bien authentique sur les détails de sa vie et de son martyre, nous nous contentons d'en faire simplement mention.

On le représente avec une taille extraordinaire, portant l'enfant Jésus sur ses épaules. On le voyait autrefois ainsi aux portes d'un grand nombre de cathédrales, et entre autres de celle de Nevers.

---

---

26 JUILLET.

SAINTE ANNE.

Sainte Anne fut la mère de la très-sainte Vierge. Les saintes Écritures et les Pères des trois premiers siècles de l'Église n'ont pas même prononcé son nom ; c'est la tradition seule qui nous l'a conservé. Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour confondre l'orgueil humain, a voulu que sa famille participât à ses saintes dispositions, et qu'elle fût en quelque sorte inconnue. Sainte Anne est patronne de l'église d'Annay, paroisse qui doit son nom à cette sainte. On trouve dans la paroisse de Chanay une chapelle isolée dédiée à sainte Anne, avec pèlerinage ; la même chose existe dans la paroisse de Bouhy, où cette fête se célèbre avec solennité et un immense concours de peuple. Les chapelles des châteaux de Donzy et de Saint-Amand étaient placées sous le vocable de sainte Anne. La cathédrale de Nevers avait une cha-

pelle du titre de Sainte-Anne, ainsi que l'église de Saint-Jacques de Cosne.

---

27 JUILLET.

## SAINT GEORGES,

MARTYR.

Saint Georges était né en Palestine, aux environs de Bethléem. Il embrassa la vie religieuse dans le monastère de Saint-Sabas, à trois lieues de Jérusalem, et remplissait dans le couvent l'office de diacre. Envoyé par l'abbé en Afrique pour recueillir des aumônes auprès des fidèles du pays, il trouva ces chrétiens dans un état si déplorable, qu'il ne pensa qu'à se retirer, pour n'être pas témoin des maux que leur faisaient endurer les infidèles, maux auxquels il ne pouvait apporter aucun remède. Il passa donc en Espagne, pays qu'il trouva, comme l'Afrique, soumis aux persécutions des disciples de Mahomet. Il y demeura caché pendant quelque temps, exhortant à la fidélité dans la foi les chrétiens chez lesquels il logeait. Enfin, il fut condamné à mort avec plusieurs autres fidèles. Leur martyre eut lieu le 27 juillet 852, à Cordoue.

Le *Christ-aux-Reliques* déposé dans l'église de Nolay renferme un os de vingt centimètres d'une jambe de saint Georges. Nous ignorons si ces reliques appartiennent au saint martyr de Cordoue ou à saint Georges de Capadoce, dont nous avons parlé au 23 avril. Nous sommes porté à les attribuer à saint Georges de Capadoce, dont le culte était très-répandu dans le diocèse de Nevers. Dans la cathédrale de Nevers, dans l'église paroissiale de Corvol-l'Orgueilleux, il y avait des chapelles qui lui étaient dédiées. La chartreuse du val Saint-Georges, le prieuré de Saint-Georges d'Aulezy, l'hôpital Saint-Georges de Gain, à Saincaize,



L'apport de Saint-Georges, à Varzy, attestent combien le culte de ce saint était populaire dans nos contrées.

---

27 JUILLET.

### SAINT PANTALÉON,

MARTYR.

Saint Pantaléon était un médecin de Nicomédie, que l'empereur Galère-Maximien voulut attacher à son service. Il eut le bonheur de conserver à la cour de l'empereur les principes que sa mère lui avait donnés. Galère ayant su qu'il était disciple de Jésus-Christ, lui fit trancher la tête, en 305.

Saint-Pierre-le-Moutier avait un hôpital sous le vocable de saint Pantaléon, et un autre sous celui de saint Roch.

---

28 JUILLET.

### SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,

MARTYRS.

On ignore le lieu de la naissance de saint Nazaire. Son père était païen et employé dans les armées romaines ; sa mère était chrétienne, et l'Eglise l'honore sous le nom de sainte Perpétue. Ce fut à cette mère fidèle qu'il dut les bons principes qui plus tard en firent un apôtre et un martyr. Il ne voulut pas embrasser, comme son père, la profession des armes ; mais quand il fut parfaitement instruit des mystères de notre sainte religion, il demanda et reçut le baptême, et se mit en devoir de procurer le même bonheur à ceux qui étaient encore au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Après avoir parcouru en apôtre beaucoup de pays au milieu des

plus grandes privations et des plus cruelles fatigues, il arriva à Milan avec un jeune enfant, nommé Celse, qu'il avait recueilli dans ses voyages, pour l'instruire et le garantir de la corruption du siècle. L'un et l'autre furent arrêtés dans cette ville, et condamnés à mort. On croit que leur martyre eut lieu sous Néron.

Leurs corps furent enterrés dans un jardin hors de la ville de Milan ; saint Ambroise en fit la translation en 395.

Plusieurs paroisses du diocèse de Nevers s'honorent du patronage de ces saints martyrs, telles que Moraches, Magny, proche Nevers, Anlezy, Crux-la-Ville, Teigny.

MÊME JOUR.

## SAINT GÉRAN,

QUARANTE-UNIÈME ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Géran était né à Soissons ; son père se nommait Otard et sa mère Gjeve. Il avait été élevé dans les sciences par les soins de son oncle Rodoin, évêque de Soissons. Il s'était d'abord appliqué au chant ecclésiastique, qui était une science fort cultivée alors. N'étant encore que simple clerc agrégé au clergé de la cathédrale, il fit remarquer une intelligence extraordinaire dans l'explication des livres saints, et un talent remarquable pour chanter les louanges de Dieu.

Admis au nombre des chanoines de cette cathédrale, il se consacra tout entier au soulagement des malheureux. Comme il était extrêmement riche, il trouvait dans ses richesses un moyen de satisfaire sa charité. Ses greniers et ses celliers étaient ouverts à tous ceux qui étaient dans le besoin. Il retirait chez lui les pauvres voyageurs ; s'ils manquaient de vêtements, il les leur fournissait ; il ne laissait sortir de sa maison les enfants orphelins et souvent malades par suite de la malpropreté, qu'après les avoir délivrés de leur maladie et de ce qui l'occasionnait.

Les chanoines de Soissons, touchés de tant de charité, obliaient qu'il était leur élève et l'entouraient de marques de respect. Il devint bientôt prévôt de leur chapitre et archidiacre de la cathédrale. Cette double dignité ne fut pas capable d'enfler son cœur ; il remplit ces nouvelles fonctions avec un zèle extraordinaire, et, de concert avec l'évêque, son oncle, il mit tout en œuvre pour que les chanoines ne manquassent de rien, désirant que leur conduite ne démentît pas la sainteté de leur état, et qu'ils ne fussent pas exposés aux tentations que fait naître quelquefois l'indigence. Le roi, les évêques et les grands du royaume connaissaient son savoir et ses vertus, et l'entouraient d'une sorte de vénération.

Sur ces entrefaites, l'évêché d'Auxerre devint vacant par la mort du vénérable Hérifrid. Le clergé et le peuple étaient réunis pour lui choisir un successeur, quand Ragnard de Vergy, vicomte d'Auxerre, engagea l'assemblée à élire l'archidiacre de Soissons, dont il exalta les talents et les vertus. On suivit son avis ; Gérán fut élu le 21 décembre 909, et son élection fut confirmée dans les formes ordinaires. Sa consécration épiscopale eut lieu le 14 janvier 910, dans l'église de Sens, comme on le présume.

C'est le premier évêque d'Auxerre, à l'intronisation duquel on trouve la cérémonie du portage. Des personnes pieuses se firent un honneur de porter sur leurs épaules leur évêque jusqu'à l'église de Saint-Etienne. Telle fut l'origine de cette cérémonie que nous retrouvons dans presque tous les diocèses.

Gérán ne tarda pas à s'apercevoir que le vicomte d'Auxerre voulait lui faire payer la part qu'il avait eue à son élection, car il s'empara d'une terre qui appartenait à son église, et engagea Manassés, son frère, à imiter son exemple. Celui-ci se mit en possession de la terre de Narcy. Ragnard ne s'en tint pas là ; il voulut exercer sur l'évêque et son clergé une autorité despotique, en sorte que saint Gérán était réduit à une espèce de servitude.

Cependant Dieu lui réservait d'autres épreuves ; les Normands ravagèrent une partie de son diocèse. Nous avons dit comment

le saint évêque <sup>1</sup>, qui savait, selon les mœurs de ce temps, déposer la houlette pacifique du pontife pour prendre l'épée du guerrier, avait mis fin à leurs brigandages. Il fut aussi assez heureux pour ramener à de meilleurs sentiments Ragnard de Vergy. Il mourut à Soissons, le 28 juillet 914, et fut enterré auprès de Rodoin, son oncle. Ses vertus le firent honorer comme saint; cependant l'Eglise ne s'est jamais prononcée à ce sujet.

29 JUILLET.

## SAINT LOUP,

DE TROYES.

Saint Loup, l'une des gloires de l'Eglise de France au cinquième siècle, naquit à Toul, de parents distingués. Quand il fut en âge de se marier, il épousa Pimévole, sœur de saint Hilaire d'Arles. La septième année de leur mariage, ils se séparèrent pour mener une vie plus parfaite. Saint Loup se retira dans le célèbre monastère de Lérins. Au bout d'un an, il fit un voyage à Mâcon pour vendre quelques héritages. Après en avoir distribué l'argent aux pauvres, il allait partir pour Lérins, quand des députés de la ville de Troyes vinrent le réclamer pour évêque. Sa résistance fut inutile; on l'emmena, malgré lui, à Troyes, et les évêques de la province de Sens lui imposèrent les mains.

Ce fut par la pénitence la plus austère et par la pratique de toutes les vertus qu'il se fit remarquer dans le haut rang où la Providence l'avait placé.

Attila s'avancait dans la Gaule, à la tête de quatre cent mille hommes; la ville de Troyes avait à craindre plus que toute autre cité, car elle n'était point environnée de murailles. Saint Loup, après avoir engagé son peuple à se rendre le ciel favorable par les exercices de la pénitence, s'avança au-devant de l'ennemi, et

<sup>1</sup> Voir la vie de saint Baudèle, au 30 mai.

demanda au roi des Huns qui il était. — « Je suis le fléau de Dieu, » répondit le prince barbare. — « Respectons ce qui vient de la part de Dieu, reprit le saint évêque ; mais rappelez-vous que vous ne devez pas outrepasser ses ordres. » Attila, frappé de la fermeté du pontife, fit prendre à son armée une autre direction.

Dieu permit que la charité de saint Loup fût pour lui un sujet d'épreuves ; on l'accusa d'être d'intelligence avec Attila. Pour ne pas irriter davantage les mécontents, il résolut de s'éloigner de son peuple ; il se retira sur une montagne, où, pendant deux ans, il se livra à toutes sortes d'austérités. Il alla ensuite à Mâcon, ville qu'il édifia par ses exemples et ses instructions. Enfin, les Troyens, détrompés des calomnies dont ses ennemis l'avaient chargé, le réclamèrent. Il consentit à revenir au milieu d'eux ; il mourut à Troyes, le 29 juillet 478, après cinquante-deux ans d'épiscopat.

Saint Loup de Troyes est patron des paroisses d'Asnois et de Saint-Honoré en Morvand.

---

---

30 JUILLET.

## SAINT ABDON ET SAINT SEINE.

Tout ce que nous savons de ces deux saints martyrs, c'est qu'ils étaient venus de Perse à Rome, où ils répandirent leur sang pour la foi de Jésus-Christ, du temps de l'empereur Dèce, vers l'an 250.

Leur culte devint célèbre dans l'Occident et principalement en France, où on prétend que leurs corps furent transportés sous le règne de Louis-le-Débonnaire, et déposés à Soissons.

La paroisse de Tronsanges, doyenné de La Charité, honore saint Abdon comme son patron.

31 JUILLET.

## SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Germain était né dans la ville d'Auxerre, de parents riches et de la plus haute distinction; dès sa plus tendre jeunesse, on eut soin de le former aux arts libéraux. Héric nous a laissé le nom de son père et de sa mère, Rustique et Germanille; ils n'épargnèrent rien pour perfectionner l'éducation de leur fils; non contents de lui avoir fait fréquenter les écoles les plus célèbres des Gaules, ils l'envoyèrent à Rome pour y étudier la jurisprudence. Bientôt il put exercer les fonctions d'avocat, dans lesquelles il se fit tellement remarquer par son éloquence, qu'on le considérait comme un des premiers orateurs de son temps. Ce fut alors qu'il épousa une femme distinguée par sa famille, ses richesses et ses vertus. Eustachie était son nom.

Germain ne tarda pas à être élevé aux plus hautes dignités de l'empire romain; le titre de duc qui lui fut conféré l'établissait gouverneur de plusieurs provinces<sup>1</sup>, car son gouvernement n'était point restreint à la seule contrée de la circonscription d'Auxerre, comme on l'a cru, mais il s'étendait sur tout le duché de la Marche armorique; cependant sa résidence habituelle était à Auxerre, son pays natal, et le centre de ses immenses propriétés.

Quoique chrétien, Germain négligeait les pratiques de la religion pour se livrer aux divertissements alors en usage parmi ceux de son rang. Excessivement passionné pour la chasse, il trouvait dans les forêts qui couvraient la surface de l'Auxerrois, de quoi

<sup>1</sup> L'empire romain en Occident était divisé en douze duchés; le duché de la Marche armorique s'étendait sur cinq provinces; la première et la deuxième Aquitaine, la deuxième et la troisième Lyonnaise et la Sénonaise.

satisfaire sa passion. Il y avait au milieu de la ville d'Auxerre un arbre magnifique, auquel le gouverneur avait la vanité de suspendre les têtes des bêtes qu'il avait tuées ; comme cet usage était un reste des superstitions païennes, et qu'on suspendait aussi ces sortes de trophées à des arbres en l'honneur d'Apollon et de Diane, quand la chasse avait été heureuse, saint Amatre, évêque d'Auxerre, voyait avec peine cet abus se perpétuer dans un temps où la religion chrétienne avait encore à lutter contre les anciennes croyances ; et quoique Germain n'eût en vue que de satisfaire sa vanité, le saint évêque crut qu'il était de son devoir de lui faire des remontrances à ce sujet. Germain n'en tint aucun compte. Un jour qu'il était absent, saint Amatre fit couper l'arbre, puis il le brûla avec les têtes d'animaux qui y étaient suspendues.

Pendant il avait à redouter la colère de Germain ; il prit le parti de se retirer à Autun, moins pour se mettre sous la protection du préfet Julius que pour lui faire part d'une révélation qu'il avait eue ; il avait appris que Germain, gouverneur d'Auxerre, devait lui succéder sur le siège épiscopal, et il désirait obtenir de lui l'autorisation de l'admettre parmi les clercs de son église. Après avoir obtenu son consentement, il consacra l'église élevée sur le tombeau de saint Symphorien, et reprit la route d'Auxerre.

De retour à Auxerre, saint Amatre ordonna que le peuple se réunît autour de sa maison, et lui annonça que Dieu lui avait révélé le jour de sa mort comme prochain. On se rendit ensuite à l'église avec le pontife, Germain à la tête ; quand tous furent entrés, l'évêque ordonna de fermer les portes et s'avança vers Germain ; après avoir déclaré au peuple que c'était lui que le Seigneur avait choisi pour lui succéder sur le siège d'Auxerre, il coupa les cheveux au gouverneur, lui ôta les habits séculiers et le revêtit de ceux des clercs en lui adressant ces paroles : « Tra-  
» vaillez, vénérable frère, à conserver pur et sans tache l'honneur  
» que vous venez de recevoir, parce que Dieu veut qu'après ma  
» mort, vous remplissiez à ma place les fonctions de pasteur de  
» cette église. »

Germain, changé tout-à-coup comme Paul sur le chemin de Damas, n'opposa aucune difficulté, et le changement qu'on remarqua dans ses mœurs, ne laissa aucun doute sur la certitude de sa vocation.

Saint Amatre, après avoir élevé Germain aux différents degrés qui devaient le conduire au sacerdoce, l'ordonna prêtre, puis il réunit de nouveau le peuple pour lui annoncer sa fin prochaine. « Mes chers enfants, leur dit-il, le Seigneur mon Dieu qui m'a » laissé jusqu'à présent dans ce lieu d'exil, veut me rappeler à » lui, je vous supplie instamment de nommer à ma place mon » frère Germain. » La multitude répondit *amen*; cependant ils ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes, en pensant qu'Amatre allait les quitter. Le saint pontife leur dit : « On a raison de » pleurer, quand après un bon évêque il en vient un qui ne » lui ressemble pas; mais pourquoi pleurer maintenant, puisque » vous allez en posséder un meilleur? Non-seulement cet évêque » vous sera utile pendant sa vie, mais même après sa mort. »

Il fallut faire violence à Germain pour l'élever sur le trône pontifical; il se reconnaissait indigne de cet honneur, cependant il fut obligé de se soumettre, et sa consécration eut lieu le 7 juillet 418.

Devenu évêque, il fit oublier, par son zèle et sa sainteté, la vie mondaine qu'il avait menée étant gouverneur d'Auxerre; il quitta le service de l'empereur pour ne plus s'occuper que de celui de Dieu. Il foula aux pieds les pompes du siècle et s'imposa les plus rudes pénitences. Il ne faisait usage de vin que les jours de Noël et de Pâques; ses jeûnes étaient continuels, il ne mangeait que du pain d'orge, et encore restait-il plusieurs jours sans se permettre cette grossière nourriture. Ses mortifications étaient si grandes, que Constance, son historien, ne balance pas à dire qu'il a souffert un long et pénible martyre. Il n'est pas étonnant qu'avec une vie si sainte il ait opéré tant de miracles, dont le même historien nous a laissé le détail.

Cependant, si Germain exerçait tant de rigueurs contre lui-



même, il savait témoigner aux autres la plus grande bienveillance ; il voulait que sa maison fût ouverte à tous sans exception. Aussi, les riches comme les pauvres y trouvaient l'hospitalité ; il lavait les pieds à ses hôtes et les servait à table, sans pour cela rompre son jeûne. Dieu lui fit connaître par révélation l'endroit des forêts de la Puisaye où était la citerne dans laquelle on avait jeté le corps de saint Prix et de ses compagnons ; il fit bâtir dans ce lieu une église et y fonda un monastère qui prit le nom de Couci-les-Saints.

Ce fut lui aussi qui fit construire à Varzy une église en l'honneur de sainte Eugénie, vierge et martyre de Rome. Varzy était une des terres qui appartenaient au saint évêque. Il la donna, avec ses dépendances, à son église cathédrale, ainsi que Vergers, en la paroisse de Sully-la-Tour. Monceaux et Corvol-l'Orgueilleux lui appartenaient encore ; il donna Monceaux au monastère de Saint-Côme, qu'il avait fondé, et Corvol à l'oratoire de Saint-Maurice. Il n'oublia pas les pauvres, auxquels il portait une affection toute particulière ; car l'auteur de sa vie dit que dès le commencement de son épiscopat, il leur avait distribué une grande partie de ses biens.

Il y avait dix ans environ que Germain gouvernait l'église d'Auxerre, quand des députés de la Grande-Bretagne vinrent dans les Gaules pour annoncer que l'hérésie de Pélage se propageait dans leur pays, et que la foi catholique s'affaiblissait et courait risque de périr parmi eux, sans un prompt secours. Aussitôt on assemble un concile, et les Pères, d'une voix unanime, déclarent que saint Germain et saint Loup de Troyes méritaient, par leur zèle et leurs lumières, d'être choisis pour être les défenseurs de la foi contre l'hérésie. Ils partirent donc pour remplir la belle mission qui leur était confiée. Pendant le voyage, ils furent obligés de s'arrêter à Nanterre, à cause de la fatigue. Les habitants du lieu, informés de l'arrivée des deux saints évêques, se portèrent à leur rencontre pour recevoir leur bénédiction. Pendant que Germain leur adressait quelques mots d'édification, il aperçut, parmi ses nombreux auditeurs, une jeune fille qui se

faisait remarquer par sa modestie ; c'était Geneviève. Éclairé par l'esprit de Dieu , le saint évêque la fit approcher avec ses parents, puis , élevant la voix , il leur dit d'un ton prophétique : « Vous » êtes heureux d'avoir mis au monde une telle enfant ; le moment » de sa naissance a été pour les anges du ciel un sujet de joie. Un » jour ses mérites seront précieux devant Dieu , et les hommes » pourront la prendre pour modèle. » Il demanda ensuite à Geneviève si elle voulait se consacrer à Jésus-Christ et le choisir pour époux. Elle répondit que c'était son plus grand désir. Germain la conduisit à l'église, et, pendant le chant des psaumes, il ne cessa d'avoir la main étendue sur la tête de la jeune vierge. Quand la cérémonie fut terminée , le saint évêque recommanda Geneviève à ses parents , et lui ordonna de revenir le lendemain. Dès le grand matin, Geneviève se rendit auprès des saints prélats ; Germain lui demanda si elle se souvenait des promesses qu'elle avait faites la veille. — « Oui , mon père , répondit-elle avec fermeté , et j'espère , avec la grâce de Dieu et le secours de vos » prières , ne les oublier jamais. » Alors Germain , regardant à terre , vit une médaille de cuivre sur laquelle la croix était empreinte ; il la ramassa et la donna à Geneviève en lui recommandant de la porter à son col , et ajoutant ces paroles remarquables : « Ne souffrez jamais qu'on vous mette au col ni aux doigts ces » vains ornements du monde garnis d'or ou de pierres précieuses ; » laissez ces futilités aux filles du siècle. Pour vous , qui êtes au » nombre des épouses de Jésus - Christ , n'ayez de désirs que » pour les ornements spirituels. »

Arrivés dans la Grande-Bretagne , nos saints parcoururent tout le pays , prêchant partout , non-seulement dans les temples , mais sur les places publiques , dans les carrefours , dans les campagnes , pour maintenir les fidèles dans la foi. Ils ne craignirent pas d'avoir des conférences publiques avec les apôtres de l'erreur ; mais la vérité l'emporta sur le mensonge , et les miracles qui s'opéraient en même temps , par les prières des saints pontifes , achevèrent de prouver que l'esprit de Dieu était avec eux.

De retour de la Grande-Bretagne, Germain fit plusieurs voyages dans la Gaule ; puis il traversa de nouveau la mer, en 446, parce que , malgré ses premiers efforts , l'hérésie de Pélage semblait se ranimer. Il revint à temps à Auxerre pour éloigner les troupes des Alains qui menaçaient le Nivernais, l'Auxerrois et les provinces circonvoisines. Le saint évêque, oubliant les fatigues qu'il venait d'éprouver, marche avec courage à la rencontre des barbares ; distinguant leur roi Eocharich au milieu de ses troupes, il va droit à lui, et d'abord le prie avec respect de renoncer à son projet ; mais voyant que ce prince refusait d'écouter sa prière, il saisit son cheval à la bride, et arrête par sa fermeté l'armée tout entière à la même place. Eocharich, étonné de tant de constance, n'ose résister. Germain fait des propositions de paix, et délivre ces provinces qui composaient l'Armorique de la fureur des barbares.

Germain entreprit ensuite le voyage d'Italie, pour obtenir de l'empereur Valentinien, qui était à Ravenne, la grâce des peuples de l'Armorique qui s'étaient révoltés. Au sortir de Milan, des pauvres l'abordèrent pour le prier de leur faire quelque aumône. Il demanda à son diacre, qui l'accompagnait, s'il lui restait quelque argent.

— Trois écus seulement, répondit le diacre.

— Donnez-les à ces pauvres, lui dit Germain.

— Et de quoi vivrons-nous ? reprit le diacre.

— Dieu aura soin lui-même, répondit l'évêque, de ceux qui se sont faits pauvres pour lui ; donnez tout ce que vous avez.

Le diacre n'exécuta l'ordre qu'en partie, et garda un écu pour pourvoir à leurs propres besoins. Quelques jours après, un seigneur du pays, nommé Léporé, qui était très-malade, envoya prier le saint évêque de venir le visiter, ou du moins de l'assister de ses prières, si ses occupations ne lui permettaient pas de se détourner. L'homme de Dieu, qui savait faire tous les sacrifices possibles, quand il s'agissait d'être utile au prochain, ne balança pas à se rendre aux vœux de Léporé ; il demeura plusieurs jours

auprès de lui et obtint sa guérison. Léopore, plein de reconnaissance, l'obligea à recevoir deux cents écus pour subvenir aux frais de sa route. Germain les remit à son diacre en lui disant que si, comme il le lui avait ordonné, il eût remis les trois écus aux pauvres, le seigneur que Dieu avait guéri par son ministère, et dont il avait voulu se servir pour récompenser leur aumône, leur aurait donné trois cents écus, au lieu de deux cents. Le diacre, qui croyait s'être bien caché, vit par là que Dieu avait fait connaître son action au saint pontife.

Ce fut pendant le séjour de Germain à Ravenne que Dieu voulut récompenser les mérites de son serviteur. Un jour, après l'office du matin, comme il s'entretenait des affaires de la religion, avec des évêques qui l'accompagnaient, il leur dit : « Mes chers » frères, je vous recommande mon passage. J'ai cru voir cette » nuit Jésus-Christ qui me donnait le viatique pour un voyage qu'il » me proposait de faire ; et comme je lui demandais quel était ce » voyage : Ne crains rien, me dit-il, je veux te conduire dans ta » véritable patrie, où tu jouiras d'un éternel repos. » Peu de jours après il tomba malade. A la nouvelle de sa maladie, toute la ville fut dans la consternation. L'impératrice alla le visiter et lui offrit tout ce qui pouvait dépendre d'elle. Le saint ne lui demanda qu'une seule chose, la promesse de faire, après sa mort, transporter son corps à Auxerre, ce qu'elle lui promit avec peine.

Le saint évêque mourut le septième jour de sa maladie, en 448, après avoir gouverné pendant plus de trente ans l'église d'Auxerre.

#### SON CULTE.

Les miracles sans nombre que Dieu avait opérés par l'entremise de Germain pendant tout le cours de sa vie, les malades qu'il avait guéris, les possédés qu'il avait délivrés, les morts

qu'il avait ressuscités, ne laissaient aucun doute sur sa sainteté<sup>1</sup>, aussi il était à peine mort, que déjà on lui rendait un culte public. L'impératrice, les évêques qui avaient assisté à ses derniers moments, voulurent posséder quelque chose qui lui eût appartenu.

L'empereur fournit les voitures et fit les dépenses du voyage, pour le transport du corps du saint évêque; ce voyage, au reste, ne fut qu'une marche triomphale en Italie comme en France. Il arriva à Auxerre le 22 septembre, et il fut exposé pendant dix jours dans l'église de Saint-Etienne. On résolut de l'inhumer le premier jour d'octobre, parce que la foule qui venait le visiter était si grande, que le pays ne pouvait plus la contenir. Il fut donc porté dans la petite église de Saint-Maurice, et son cercueil en bois de cyprès y fut placé dans un tombeau de pierre. Comme ce lieu était trop petit, vu le concours des fidèles qui venaient de toutes parts implorer quelque grâce sur le tombeau du saint, sainte Clotilde résolut de l'agrandir; elle fit jeter les fondements d'une vaste église qui prit le nom de Saint-Germain<sup>2</sup>.

En 841, deux mois après la fameuse bataille de Fontenay, le 28 août, le corps de saint Germain fut transporté de cette première sépulture en présence de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Germanique son frère; plus tard, Lothaire, abbé de Saint-Germain et fils de Charles-le-Chauve fit faire, vers 860, une chaise magnifique couverte d'or et de pierreries, pour y renfermer le corps du saint, mais on ne sait à quelle époque il y fut déposé.

On sait qu'en 930, la reine Emma, épouse du roi Raoul, se rendit pour prier au tombeau du saint. Cette princesse peu scrupuleuse, avait dépouillé l'abbaye de Saint-Germain d'une terre qui appartenait à ce monastère dans le Nivernais;

<sup>1</sup> Il n'entre pas dans notre plan de faire le détail des miracles opérés par saint Germain, ils sont rapportés par Constance, prêtre de Lyon, qui écrivit la vie du saint, à la sollicitation de saint Censure, évêque d'Auxerre, et par l'ordre de saint Patient, archevêque de Lyon.

<sup>2</sup> On montre dans les cryptes de l'église de Saint-Germain une portion de muraille qui faisait, dit-on, partie de l'église construite par sainte Clotilde.

c'était la terre de Quincy, entre Clamecy et Tannay. Le but de cette spoliation était de satisfaire la cupidité de quelques jeunes seigneurs qui avaient avec elle des fréquentations suspectes ; en effet, elle l'avait partagée entre eux. Mais atteinte tout-à-coup d'une maladie grave, elle crut y reconnaître une punition du Ciel, elle fit donc rendre par ces seigneurs la terre dont elle avait si injustement dépouillé l'abbaye de Saint-Germain, et se transporta à Auxerre pour implorer sa guérison sur le tombeau du saint. Elle y attacha comme hommage ses bracelets, sur lesquels on lisait encore le nom de saint Eloi.

A la suite des démêlés entre le roi Robert et Otton Guillaume, duc de Bourgogne, soutenu par Landry, son gendre, comte de Nevers, on assembla un concile à Airy en 1015, à quelques lieues d'Auxerre, pour fixer les droits respectifs des parties et arrêter les conditions de la paix. Le roi Robert se désista de ses prétentions sur le comté d'Auxerre, dont Landry demeura possesseur, mais il consentit en même temps au mariage d'Adélaïde, sa fille, avec Rainaud, fils de Landry, en sorte qu'il sauvait son honneur, paraissant abandonner en dot le comté d'Auxerre. Pour que les conditions du traité fussent inviolables, on avait transporté dans le lieu de l'assemblée les reliques de plusieurs saints. On demanda que la châsse de Saint-Germain y fut aussi apportée ; mais Hugues de Châlons, alors évêque d'Auxerre, ne voulut jamais y consentir, représentant que, sous aucun prétexte, on ne devait transporter les reliques de cet homme incomparable. Tous se rendirent aux raisons de Hugues de Châlons.

Quoique les moindres détails soient de nature à intéresser dans l'histoire du culte d'un saint aussi illustre, et qui d'ailleurs peut être considéré comme une des gloires de notre pays, puisque la plus grande partie du Donziais lui appartenait, les bornes que nous nous sommes fixées ne nous permettent pas de faire l'énumération de toutes les églises qui ont possédé de ses reliques ou des objets qui auraient été à son usage. Nous croyons cependant devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la vie de

saint Germain de Paris <sup>1</sup> que sa vénération pour le saint évêque d'Auxerre était si grande, qu'il avait construit, soit dans le Nivernais, soit dans l'Autunois, un grand nombre d'églises en son honneur, et qu'au rapport d'Héric, le culte de notre saint était tellement répandu dans le Morvand, qu'on rencontrait presque de lieue en lieue des églises mises sous son invocation, et dans lesquelles des lampes brûlaient nuit et jour. En effet, le diocèse de Nevers compte un grand nombre d'églises qui reconnaissent saint Germain d'Auxerre pour patron.

Ce sont, outre les églises de Rouy et d'Oudan, celles de Germigny, de Couloutre, d'Arbourse, de Giry, de Guipy, de Mhère, de Chaux, d'Ouroux et de Chasnay, qui sont sous le vocable du grand saint Germain. L'ancienne paroisse de Bussy-la-Pesle honorait aussi comme patron le saint évêque d'Auxerre.

Héric rapporte la fondation de l'église d'Oudan, proche Varzy, laquelle eut lieu de son temps. Un seigneur de ce pays vint trouver le trésorier de l'abbaye de Saint-Germain et le pria de lui remettre quelque portion des reliques du saint évêque. Le moine n'osa lui refuser ce qu'il réclamait avec instance, et lui donna un morceau du cercueil de cyprès dans lequel le corps avait été rapporté de Ravenne; ce seigneur revint dans sa terre nommée *Heldinum* <sup>2</sup> et déposa cette relique dans une église qu'il fit construire et qu'il plaça sous le vocable du saint. Le même auteur <sup>3</sup> ajoute qu'il s'opéra à cette occasion un éclatant miracle, dans la guérison parfaite d'une fille perclue de tous ses membres <sup>4</sup>.

Nous avons vu plus haut que parmi les nombreuses propriétés que saint Germain possédait dans le Donziais, et qu'il laissa à son église, se trouvait la terre de Vergers, entre Donzy et Sully-la-Tour; saint Pallade, évêque d'Auxerre, y avait fait construire,

<sup>1</sup> La paroisse de Rouy, terre qui, comme nous l'avons dit, appartenait à saint Germain de Paris, est sous le vocable de saint Germain d'Auxerre; en nous appuyant sur le témoignage d'Héric, ne pourrions-nous pas présumer que cette paroisse a eu saint Germain de Paris pour fondateur.

<sup>2</sup> Lebeuf dit qu'*Heldinum* est Oudan.

<sup>3</sup> Héric vivait au milieu du neuvième siècle.

<sup>4</sup> Lebeuf, *Hist. d'Aux.*, t. I<sup>er</sup>, p. 84.

au commencement du septième siècle, une église en l'honneur de son saint prédécesseur ; il voulut que cette église se fit remarquer par les magnifiques mosaïques dont il l'orna.

En 1567, lors de la prise d'Auxerre par les huguenots, la châsse de saint Germain fut volée, les reliques du saint évêque dispersées sur le pavé de l'église. Heureusement, des catholiques les recueillirent ; elles furent déposées plus tard dans le monastère de Saint-Marien.

Outre la grande châsse, l'église de Saint-Germain possédait deux autres reliquaires de son saint patron ; l'un contenait son suaire. C'était une pièce de soie brochée d'aigles impériales, donnée par l'impératrice Placidie, pour couvrir le cercueil du saint ; l'autre renfermait des débris de son cercueil, un petit ornement et un morceau d'étoffe semblable à celle du suaire.

En 1717, un religieux de Saint-Marien déclara à l'abbé Lebeuf qu'on tenait par tradition qu'un coffre, déposé dans la bibliothèque de la maison, renfermait des reliques précieuses venant de l'abbaye de Saint-Germain. L'abbé Lebeuf força le coffre dont on avait perdu la clé, il y trouva un grand sac de toile fine, contenant des ossements et un billet sur lequel était écrit :  
« Ces ossements ont été remis par gens pieux, me disant être des  
» reliques de la châsse de saint Germain, et qu'ils les avaient  
» amassés sur le pavé de l'église de Saint-Germain, alors que les  
» huguenots ruinèrent la châsse de ladite église, en l'an 1567.—  
» Fait 1607. » — Ce billet était écrit par Dom Martin, dont on reconnut l'écriture.

Pendant la révolution, le reliquaire qui contenait le suaire de saint Germain fut dégarni de tout l'argent qui le décorait, par ordre du district, et les reliques furent perdues, sauf le suaire qui fut conservé par M. Cadi, prêtre, et remis plus tard par lui à M. Monnot, curé de Saint-Eusèbe, d'Auxerre. Cette relique fut reconnue par M<sup>sr</sup> de Cosnac, archevêque de Sens, et est maintenant exposée dans l'église de Saint-Eusèbe à la vénération des fidèles.



Un reliquaire que possédait l'église de Saint-Étienne fut aussi dépouillé de ses ornements ; mais M. l'abbé Viart, ayant pu recouvrer les reliques qu'il renfermait, les déposa dans une nouvelle châsse que possède l'église de Saint-Étienne.

Quant au reliquaire qui contenait des débris du cercueil, et dont nous avons parlé plus haut, on ignore ce qu'il est devenu.

Le coffret venant de Saint-Marien, scellé du sceau de M<sup>re</sup> de Caylus, qui avait commencé la vérification, et la procédure de l'officialité, avaient aussi été déposés entre les mains de M. Monnot.



# AOUT.

---

1<sup>er</sup> AOUT.

## SAINT PIERRE ÈS-LIENS.

L'an 44 de Notre Seigneur, saint Pierre se rendit de Rome à Jérusalem, où il fut arrêté par l'ordre d'Agrippa et mis en prison. Un ange vint le visiter pendant la nuit et lui annonça sa délivrance. En effet, immédiatement ses chaînes tombèrent, les portes de sa prison s'ouvrirent, et le prince des Apôtres sortit en passant au milieu des gardes endormis.

Un grand nombre de paroisses du diocèse de Nevers sont sous l'invocation de saint Pierre ès-liens, telles que Vielmanay, Pouques, Gâcogne, Sardy-les-Épiry, Beuvron, Montambert, Dampierre-sous-Bouhy, Rix, Dompierre-sur-Héry, Varzy, Saint-Pierre-du-Mont, Arleuf, Montsabot, Anthien, Menestreau, Marigny-l'Église, Neuville-les-Decize. L'ancienne paroisse de Bagneau, réunie actuellement à Donzy, honorait autrefois saint Pierre ès-liens comme son patron. La portion du faubourg qui dépendait de cette paroisse fête encore, tous les ans, cette solennité. On chante la messe et les vêpres dans une chapelle de l'abbatiale de l'Épeau, demeurée intacte au milieu des ruines.

Avant la translation, au monastère de Corbigny, du corps de saint Léonard, ce monastère était sous le patronage de saint Pierre ès-liens.

Dans les paroisses de la Puisaye, livrées à l'industrie de la poterie, et spécialement à Saint-Amand-en-Puisaye, on honore saint Pierre ès-liens comme patron de la corporation des potiers en terre.

---

---

3 AOUT.

## INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE.

Ce fut en 445, sous le règne des empereurs Théodose-le-Jeune et Honorius, qu'il plut à Dieu d'enrichir son Église des restes précieux de saint Étienne, premier martyr, lesquels, jusque-là, avaient été cachés. D'après une révélation qu'il avait eue, Lucien, prêtre de Jérusalem, se transporta au lieu qui lui avait été indiqué. Les ossements du saint martyr y étaient, en effet, et des miracles éclatants établirent leur authenticité.

Ces précieuses reliques furent en partie distribuées à différentes églises, et la France eut le bonheur d'en posséder. Presque aussitôt, la fête de l'Invention des reliques de saint Étienne devint générale dans tout le monde chrétien.

Les églises de Châteauneuf, au val de Bargis; de Saint-Étienne, de Nevers; de Brinon, d'Aunay, de Chaulgnes, honorent comme leur patron saint Étienne, au jour de l'invention de ses reliques; la chapelle de La Brosse, paroisse de Donzy, est aussi placée sous le même vocable.

---

---

MÊME JOUR.

**SAINT EUPHRONE,**

ÉVÊQUE D'AUTUN.

La paroisse de Corancy, doyenné de Château-Chinon, honore comme son patron saint Euphrone, évêque d'Autun, vers l'an 475.

---

---

6 AOUT.

**SAINT SIXTE II,**

PAPÉ ET MARTYR.

Saint Sixte monta sur le trône pontifical en 257. Ce fut lui qui envoya dans les Gaules saint Pélerin, apôtre de l'Auxerrois et du Donziais. Ce saint pontife ne resta que deux ans au plus à la tête de l'Eglise ; l'année 258 ou 259 il fut martyrisé dans le cimetière de Saint-Calliste qui fut le lieu de sa sépulture.

---

---

8 AOUT.

**CONSECRATION DE L'ÉGLISE**

DE LA CELLE-SUR-NIÈVRE.

Le 8 août 1847, M<sup>re</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, a consacré, avec les cérémonies usitées, l'église et l'autel de La Celle-sur-Nièvre, sous le vocable du bienheureux saint Martin, au milieu d'un grand concours de peuple, et assisté d'un nombreux clergé.

10 AOUT.

## SAINT LAURENT.

DIACRE ET MARTYR.

Saint Laurent, diacre de l'Église romaine, fut élevé avec saint Pélerin, qui, par ordre de saint Sixte, abandonna son ami d'enfance pour aller évangéliser l'Auxerrois. Saint Laurent eut le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ l'année même du départ de saint Pélerin pour les Gaules. Lorsqu'on conduisait au supplice saint Sixte, Laurent suivait le saint pontife en lui disant : « Où allez-vous, père, sans votre enfant ? où allez-vous, pontife, sans votre diacre ? Vous n'êtes pas dans l'usage d'offrir un sacrifice sans ministre. » Saint Sixte lui répondit qu'ils se retrouveraient réunis avant trois jours, et qu'un martyr plus glorieux que le sien lui procurerait la même gloire. Laurent, convaincu que cette prédiction aurait son effet, rassembla les pauvres de Rome et leur distribua tout l'argent qu'il avait à sa disposition. Ces aumônes abondantes furent une des causes de son arrestation. Le juge le fit paraître devant lui, et exigea qu'il lui donnât la clé des trésors dont il était dépositaire. « Je vous demande trois jours, répondit le saint diacre, ou seulement vingt-quatre heures, pour avoir le temps de réfléchir. » On lui accorda le délai qu'il demandait. Pendant trois jours, Laurent parcourut la ville et réunit les pauvres secourus par l'Église. Puis il engagea le juge à venir visiter ses trésors. « Tu me joues, s'écria le juge irrité, à la vue de ces malheureux couverts de lambeaux et estropiés pour la plupart, mais je veux que tu saches qu'on ne m'insulte pas impunément. » Aussitôt il fit apporter un lit de fer, on déposa dessous des charbons ardents et on étendit sur ce lit le saint diacre. Laurent supporta avec courage ces cruelles souffrances. Après être demeuré long-temps sur un côté, il dit au juge : « Fais-moi retourner. » Et quelque

temps après, il ajouta : « C'est assez cuit, tyran, tu peux » manger. » Puis il éleva les yeux au ciel, pria pour sa patrie et rendit son âme à Dieu. Des personnages éminents de Rome, convertis à la vue de sa constance, emportèrent son corps et l'enterrèrent dans une grotte du champ de Vérau, sur le chemin de Rivoli, au lieu même où depuis on a élevé une église en l'honneur du saint martyr.

#### SON CULTE.

Le culte de saint Laurent, dès les premiers siècles, devint célèbre dans l'Eglise; de bonne heure il se répandit dans le diocèse de Nevers et dans celui d'Auxerre.

Gaudry, évêque d'Auxerre, avait obtenu, dans un voyage qu'il fit à Rome, des reliques de saint Laurent et de sainte Eugénie que lui avait remises le pape Jean X; de retour dans son diocèse, il partagea ces précieuses reliques, le 18 mai 923, entre la cathédrale, l'abbaye de Saint-Germain et l'église de Varzy. Cette dernière église, que Gaudry affectionnait d'une manière toute particulière, eut la portion la plus considérable.

La cathédrale de Nevers possède aussi une relique bien précieuse de ce saint martyr : deux dents sont enchâssées dans une mâchoire de bois, recouverte de lames d'argent; de petites bandes d'argent retiennent les dents de telle manière, qu'on ne peut les enlever. De chaque côté de la mâchoire on lit en caractères du treizième siècle l'inscription suivante deux fois répétée : DENS BEATI LAURENTII. Cette relique a été vérifiée et authentiquée par M<sup>re</sup> Charles de Douhet d'Auzers, évêque de Nevers.

Les paroisses de Gimouille, d'Azy-le-vif, d'Empury, d'Arthel, de Verneuil, de Neuvy-sur-Loire, de Limanton, de Billy, près Clamecy, de Saint-Laurent-l'Abbaye, honorent saint Laurent comme leur patron; il était aussi le patron de l'ancienne paroisse d'Achun, maintenant réunie à Aunay, et de l'église paroissiale de Saint-Laurent de Nevers.

Saint Laurent est encore honoré comme patron secondaire de

l'église Saint-Jacques de Cosne, par suite de la réunion de la cure au chapitre de Saint-Laurent.

Le culte de saint Laurent, comme nous l'avons dit, est devenu célèbre dans l'Eglise, presque aussitôt après son glorieux martyre. On le retrouve donc représenté, avec quelques modifications, à différentes époques, par les iconographes chrétiens. Les plus anciennes images du saint nous le montrent avec sa longue tunique des premiers siècles, tenant en main une croix triomphale; nous l'avons vu plusieurs fois ainsi représenté à Rome; tel on le trouve aussi à *Subiaco*.

Dans l'église de Saint-Nazaire et de Saint-Celse, à Ravenne, il tient aussi sa croix triomphale; auprès de lui se trouve le gril avec le brasier sur lequel il consumma son martyre, et une armoire ou bibliothèque, dans laquelle on remarque trois volumes sur lesquels on lit : *Marcus, Matheus, Lucas*, le quatrième *Joannes*, est entre les mains du saint.

Plus tard on a représenté saint Laurent en dalmatique, tenant d'une main son gril, et de l'autre la palme du martyre.

---

---

11 AOUT.

### LE BIENHEUREUX NICOLAS APPLEINE.

Pendant le cours du quinzième siècle, vivait à Prémery un saint prêtre, chanoine de la collégiale de Saint-Marcel de cette ville, il se nommait Nicolas Appleine. On peut dire de lui comme de bien d'autres saints : *sa vie demeura cachée dans le Seigneur*. C'est en effet tout ce qu'on sait du bienheureux Nicolas Appleine, malgré les recherches qui ont été faites pour découvrir quelques détails sur sa vie. Il mourut à Prémery le 11 août 1466, et fut inhumé au côté gauche de l'autel de la collégiale.

Les vertus cachées sont souvent les plus agréables à celui qui sonde les cœurs; il se plaît à exalter la sainteté de ceux qui ont

cherché, par une vie humble et commune, à se soustraire à l'estime des hommes. C'est ce qui arriva à l'égard du bienheureux Nicolas Appleine. Les miracles qui s'opéraient tous les jours sur son tombeau, témoignaient du pouvoir dont il jouissait auprès de Dieu. Les malades des pays circonvoisins se rendaient ou se faisaient transporter à Prémery pour obtenir leur guérison au tombeau de ce saint prêtre, et leur espérance n'était pas trompée. La reconnaissance faisait à ces malades un devoir de proclamer hautement comment Dieu avait exercé sa miséricorde à leur égard, par l'intercession de son serviteur; et quelques années après la mort du bienheureux Nicolas Appleine, ce n'était plus seulement les habitants de Prémery et des paroisses voisines qui venaient se prosterner devant son tombeau, on y accourait en foule des diocèses voisins. Louis XI, alors malade, voulut aussi recourir aux prières du saint prêtre; il écrivit à Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, pour le prier de lui envoyer la soutane du vénérable chanoine de Prémery; l'évêque de Nevers ne put refuser au roi ce qu'il lui demandait, et chargea la sœur du bienheureux de porter elle-même au prince cette précieuse relique. On ne sait si le roi en éprouva quelque soulagement; on serait porté à le croire, d'après la lettre qu'il écrivit à Pierre de Fontenay en la lui renvoyant. Nous la transcrivons ici textuellement: « *De par le roy, notre ami et féal, nous vous mercyons de ce que vous avez envoyé devers nous la bonne sœur du bon saint homme Nicolas. Nous envoyons présentement à ceulx de Premery ung coffre où est la robe du dict bon saint homme. Si vous prions tant acertes que faire pouvons que la veuillez faire mettre en leur trésor, afin qu'il en soit à tousjours mémoire, et s'il y en a aucuns qui ait dévotion, qu'ils la montrent et en fassent ainsi que a esté fait pardevant, et vous nous ferez ung singulier et agréable plaisir.*

» *Donné à Nostre Dame-de-Cléry, le dix-septième jour de mars, signé LOYS, et plus bas, GEOFFROY.* »

Cette lettre, d'après Parmentier, est de 1481.



Louis XI écrivit une autre lettre à l'évêque de Nevers, en lui envoyant des fonds pour la réparation de l'église de Prémery et l'érection d'une chapelle qui devait renfermer le tombeau de Nicolas Appleine; il promit en outre de ne point borner ses libéralités à cet envoi.

Déterminé par ces démarches du roi, Pierre de Fontenay, pressé d'ailleurs, et par les fidèles, et par les chanoines de Prémery, se transporta dans cette ville pour constater les miracles qui s'opéraient sur le tombeau du bienheureux, et pour régulariser le culte qu'on lui rendait. Le 14 mai 1483, il rendit à cet effet une ordonnance par laquelle 1° il reconnaît authentiques et évidents les miracles attribués au bienheureux Nicolas Appleine, dont il a pu, ajoute-t-il, reconnaître la vertu et la sainteté; 2° il annonce l'érection d'une chapelle sur son tombeau; 3° il établit une confrérie en son honneur et fixe la fête de ladite confrérie au 12 août, lendemain de la mort du bienheureux Nicolas, avec indulgences de quarante jours pour les confrères.

En 1484 et 1486, les chanoines de la collégiale députèrent quelques-uns de leurs confrères pour publier l'établissement de ladite confrérie, non-seulement dans le diocèse de Nevers, mais encore dans ceux de Bourges, de Langres, d'Orléans, de Clermont, etc. Le cardinal de Bourbon, chargé de l'administration du diocèse d'Autun, pendant la vacance du siège, accorda, par une ordonnance du 22 juin 1486, des indulgences aux fidèles du diocèse d'Autun qui feraient partie de ladite confrérie.

Jean Boyer, qui succéda sur le siège de Nevers à Pierre de Fontenay, confirma par un acte du 25 septembre 1508 tout ce que son prédécesseur avait fait en faveur du culte du bienheureux Nicolas Appleine; il y fait mention des nouveaux miracles qui s'opéraient tous les jours sur son tombeau, manifestant son désir de travailler à sa canonisation.

Eustache de Chéry, évêque de Nevers, montra pour le culte du saint chanoine le même zèle que ses prédécesseurs; il paraît qu'il fit la levée de son corps et qu'il déposa ses ossements dans une

caisse de plomb longue de deux pieds et demi, qu'il renferma dans une maçonnerie au-dessus de laquelle se trouvait une tombe avec cette inscription : *Jacet hic bonæ memoriæ et sanctæ vitæ Nicolaus Appleine, presbyter canonicus Premeriaci, qui ob crebra ejus miracula creditur beatus. Obiit XI Augusti anno 1466. In memoria æterna erit justus. Monumentum hoc positum fuit cura Eustachii de Chery, episcopi Nivernensis anno 1646.*

En 1731, sur la demande du sieur Laisné, doyen, curé et archiprêtre de la collégiale, qui désirait que les restes du bienheureux fussent transférés dans un lieu plus décent, et aussi afin que l'autel placé à la tête du tombeau ne nuisît plus aux cérémonies, Charles Fontaines des Montées, évêque de Nevers, qui était en cours de visites, se transporta le 2 mai audit tombeau, nomma deux chirurgiens auxquels il fit prêter serment pour constater l'état des ossements, et les retira de la caisse de plomb qui les contenait, puis les enveloppa avec respect dans une nappe blanche ; ce qui eut lieu en présence des autorités de Prémery et des notables des environs. On les déposa avec soin à la sacristie, dans une armoire qui fut scellée du sceau épiscopal ; quelques jours après, le 11 mai, en présence de l'évêque, on les plaça dans un coffre de bois de chêne, qui fut aussi scellé aux armes de l'évêque et mis dans la sacristie, en attendant que le nouvel autel, disposé à le recevoir, fut préparé. D'après la demande de messire Laisné et le consentement du prélat, cet autel fut dressé derrière l'autel de la collégiale, en forme de charnier, c'est-à-dire carré, creux en dedans avec une ouverture sur le devant, garnie d'une grille en fer fermant à deux clés. Ce fut le 3 juillet 1731 que Charles Bernard, curé archiprêtre de Saint-Saulge, commis à cet effet, retira les reliques de la sacristie et les porta solennellement au nouvel autel, en présence d'un grand concours de peuple.

La caisse de plomb fut divisée et partagée aux fidèles qui faisaient partie de la confrérie.

Par son ordonnance du 2 mai, Charles Fontaines des Montées permit de célébrer la sainte messe à cet autel, en l'honneur de

la sainté Trinité et du bienheureux Nicolas, les jours anniversaires de sa mort et de la translation de ses reliques, et toutes les fois qu'on la réclamerait, et confirma tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs.

Le pouvoir du bienheureux se faisait toujours sentir par de nouveaux miracles ; pour en conserver le souvenir, on établit un registre. M. Laisné demanda à l'évêque de faire procéder à la vérification des miracles. Le 18 septembre 1732, Charles Fontaines des Montées autorisa le chapitre à placer sur l'autel une pierre sacrée pour y célébrer la messe. Parmi les miracles qui nous ont le plus frappé, est celui opéré sur Monique Goumier.

Monique Goumier, fille de Michel Goumier et de Gabrielle Perrault, du bourg de Nannay, près Châteauneuf, était arrivée à l'âge de neuf ans sans avoir pu marcher ni parler ; ses parents, désolés, eurent recours à l'intercession du bienheureux Nicolas Appleine, promettant de se rendre en pèlerinage à son tombeau avec leur fille, si elle guérissait de sa double infirmité. Leur confiance ne fut pas trompée ; à peine le vœu était-il fait, que l'enfant marcha et se mit à parler. Pleins de reconnaissance, ils s'empressèrent d'acquitter leur vœu, et firent inscrire sur le registre la faveur insigne qu'ils avaient obtenue (le 27 septembre 1733) <sup>1</sup>.

19 AOUT.

## SAINT FÉLIX ET SAINT FÉLICISSIME,

MARTYRS.

Saint Félix et saint Félicissime, souffrirent le martyre à Vernon, entre Melun et Montereau, au diocèse de Sens, vers le milieu du troisième siècle.

<sup>1</sup> Extrait de la lettre de Lebeuf au père du Sollier, et des actes originaux des évêques dont nous avons parlé.

L'église de Donzy possède un ossement considérable de saint Félicissime.

---

18 AOUT.

### SAINTE RADEGONDE.

Sainte Radegonde, fille de Berthaire, roi de Thuringe, naquit en 519. A l'âge de dix ans, elle fut emmenée captive en France. Ses vertus lui gagnèrent le cœur de Clotaire I<sup>er</sup>, qui l'épousa en 538. Six ans plus tard, après la mort de son frère, qui avait été tué par les ordres de Clotaire, elle obtint l'autorisation du roi pour quitter la cour et se retirer dans un monastère, à Noyon. Enfin, elle alla fonder le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, où elle mourut, âgée de soixante-huit ans.

Sainte Radegonde est honorée comme seconde patronne de Grenois et de Perroy. Cette dernière paroisse possède une parcelle des reliques de la sainte, que nous avons obtenue de Poitiers, étant curé de Donzy, et que nous avons partagée entre Donzy et Perroy.

Dans la paroisse de Pazy, on trouve une fontaine qui porte le nom de sainte Radegonde, à laquelle les malades se rendent en dévotion.

---

15 AOUT.

### ASSOMPTION.

Onlay, Sainte-Marie-de-la-Bretonnière, Breugnon, Asnan, Gouloux, Metz-le-Comte, Montenoison, Montaron, Frasnay, Marzy, Donzy, Perroy, La Machine, Ruages, Mouron, Limon, honorent comme leur patronne, au jour de son assomption, la très-glorieuse Vierge Marie.

Les collégiales de Dornes et de Ternan se glorifiaient du même patronage.

En parcourant les anciens registres de Saint-Sauveur de Nevers, M. du Broc de Segange a découvert le procès-verbal du second renouvellement centenaire du vœu de Louis XIII dans la ville de Nevers. Cette pièce curieuse doit ici trouver sa place.

#### PROCESSION DU VŒU DE LOUIS XIII.

« Ce jourd'hui quinze août de l'année 1732, a été fait une procession solennelle pour renouvellement du vœu de Louis XIII, dit le Juste, qui, en l'année 1632, avait mis sa personne et son royaume sous la protection de la très-sainte Vierge, et dont tous les ans on renouvelait la Mémoire par une procession ; mais en la présente année, par des ordres exprès de Sa Majesté regnante Louis XV, il a esté ordonné par tout le royaume que cette procession se ferait plus solennellement que de coutume, pour renouveller l'année centenaire de son institution. Il y avait même des ordres pour faire marcher à la procession tous les religieux de la ville, exempts, non exempts, et tout le clergé. En vertu des ordres de Sa Majesté, les pères bénédictins de Saint-Etienne se sont présentés ; il y avaiet plus de cent ans qu'ils ne s'étaient trouvés à aucunes assemblées du clergé. A l'égard de messieurs les chanoines réguliers et religieux Carmes, ils ne s'y sont pas présentés. La procession est partie, environ les cinq heures du soir, de l'église cathédrale pour aller en celle de l'Abbaye des Dames, et on a suivi le chemin qu'on tient ordinairement pour la procession des Rameaux. Tout le clergé séculier était en chape, les rues tapissées, et les bâtons des Confreries ont marché ainsi que le jour de la procession de la Fête-Dieu. Il était sept heures lorsque la procession a fini. Fait en présence du soussigné.

» GAULTIER,

» Curé de Saint-Sauveur. »

16 AOUT.

## SAINT ROCH.

Saint Roch naquit à Montpellier, en 1280. Il perdit de bonne heure ses parents, qui lui laissèrent en mourant une brillante fortune. Roch, après avoir distribué aux pauvres tous ses biens, prit la résolution de se consacrer au service des pestiférés. Il parcourut une partie de l'Italie, s'arrêtant partout où la peste exerçait ses ravages, ne craignant pas de s'enfermer dans les hôpitaux pour secourir les malades. De retour en France, il fut arrêté comme un vagabond dans son propre pays, et jeté dans les prisons de Montpellier, par son oncle, gouverneur de cette ville. Il supporta avec la plus grande résignation, pendant cinq ans, les ennuis de la prison, où il mourut, âgé de quarante-sept ans.

Saint Roch ne fut reconnu par son oncle qu'après sa mort, et fut enterré dans l'église de Montpellier. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. Pendant le concile général de Constance, la peste désolait la ville où les Pères étaient assemblés; la pensée leur vint de recourir à l'intercession de saint Roch; on fit une procession où fut portée la statue du saint, et la peste cessa. Ce fut là, dit-on, l'origine de la dévotion à saint Roch, patron des pestiférés.

Outre les paroisses de Chevenon, de Lamenay et de Cizely qui reconnaissent saint Roch pour un de leurs patrons, un certain nombre d'hôpitaux du Nivernais étaient placés sous sa protection. Asnan et Ternan l'honorent aussi comme patron secondaire.

Nous compléterons ce qui regarde le culte de saint Roch par un article que nous a adressé un de nos collègues, M. l'abbé Millet.

« Le culte de saint Roch a été établi dans le diocèse d'Auxerre en 1583 et 1597, années pendant lesquelles la peste y sévissait.

Entrains avait une chapelle dédiée à saint Roch. En 1669, P. Debroc, évêque d'Auxerre, érigea dans l'église de Bitry une confrérie de saint Roch ; elle s'étendait à toutes les paroisses du voisinage, qui s'y rendaient en procession au jour de la fête.

» Asnan, Cizely, Ternan, Lamenay, Chevenon, reconnaissent saint Roch pour patron, patron secondaire sans doute, car toutes ces paroisses sont de beaucoup plus anciennes que saint Roch lui-même.

» Clamecy avait une léproserie dédiée à saint Roch. Nul doute que la plupart de nos anciennes léproseries, érigées depuis le quatorzième siècle, n'aient été placées sous le vocable de saint Roch.

» Les nombreux apports et foires de Saint-Roch sont des souvenirs du culte populaire de ce saint. Nous citerons les foires de Saint-Roch à Champallement, qui avait une léproserie ; à Donzy, qui avait aussi un semblable établissement. L'unique foire dont Imphy était gratifié autrefois, se tenait pour la fête de Saint-Roch. Il est peu de paroisses qui n'aient quelques dévotions en l'honneur de saint Roch, le jour de sa fête. Dans la plupart, c'est une messe de confrérie pour les laboureurs et des bénédictions du bétail. A Saint-Amand-en-Puisaye, c'est plus qu'une messe de confrérie des laboureurs, c'est un concours de toute la paroisse. La messe est précédée d'une procession à l'une des croix dite de Saint-Roch, et suivie de la bénédiction des petits paquets d'avoine qu'on mêle ensuite à la nourriture des bestiaux. Cette procession si solennelle est la continuation de la procession deux fois séculaire établie à Bitry par l'évêque Debroc.

» Le même jour, on honorait autrefois à Champlemy saint Hyacinthe, sous le vocable duquel était une chapelle fondée par le seigneur du lieu. On s'y rendait tous les ans de la paroisse processionnellement, le jour de la fête. »

---

---

MÊME JOUR.

SAINT ARÉ,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Aré succéda à Rustic, qui fut un des pères du troisième et du quatrième concile d'Orléans. Si on en croit la tradition, c'était un étranger que la Providence avait conduit à Nevers. Il monta sur le siège épiscopal vers 548.

Lié d'une amitié étroite avec les papes Vigile et Pelage, il se rendit plusieurs fois à Rome pour les visiter l'un et l'autre, pendant le cours de son épiscopat. Au retour d'un de ces voyages, il envoya en avant un de ses gens, nommé Ours, pour prévenir les habitants de Nevers de son arrivée. Celui-ci trouva la Nièvre débordée, et le pont, sur lequel il devait passer, enlevé par les eaux. Cependant il voulut tenter de traverser la rivière à cheval; mais, entraîné par la force de l'eau, il se noya. Saint Aré, arrivé à l'endroit où le malheur avait eu lieu, voyant son serviteur privé de la vie, se prosterna et pria Dieu avec ferveur de lui rendre celui qui venait de périr si misérablement, pour avoir voulu exécuter trop scrupuleusement ses ordres. Sa prière fut exaucée; Ours put encore servir son maître pendant de longues années. En mémoire de ce miracle, lorsqu'on eut reconstruit le pont, on le nomma Pont-Saint-Ours, nom qu'il porte encore maintenant<sup>1</sup>.

Tous les anciens livres de l'église de Nevers s'accordent pour nous parler de la science et des vertus de saint Aré. Dès l'âge le plus tendre, il s'était adonné à l'étude de l'Écriture sainte; c'est là qu'il avait puisé cette charité ardente et ce zèle infatigable qu'il fit paraître pendant le cours de son épiscopat. Il partageait avec les pauvres tout ce qu'il possédait.

<sup>1</sup> MICHEL COTIGNON. — *Brév. de Jean d'Albret.*



Une partie de son diocèse était encore adonnée aux superstitions du paganisme, il mit tout en œuvre pour les faire disparaître. On pense que ce fut lui qui ordonna prêtre saint Patrice, apôtre de la contrée située entre la Loire et l'Allier, qu'on nommait alors la contrée des Gentils, *pagus Gentilicus* <sup>1</sup>.

Arrivé à un âge avancé, et ne pouvant plus déployer le même zèle, il avait recours au jeûne et à la prière, afin d'obtenir pour son peuple les bénédictions du Seigneur. Il assista et souscrivit au cinquième concile d'Orléans, en 549, et au second concile de Paris, en 551. Il mourut à Nevers, vers 558.

#### SON CULTE.

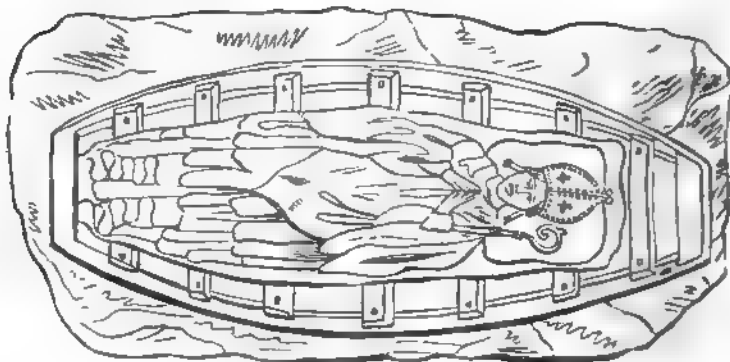
Saint Aré, en parcourant son diocèse, avait visité deux saints anachorètes, Euphrase et Anxile, qui avaient construit à Decize une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge <sup>2</sup>. C'était là qu'il désirait que fût déposée sa dépouille mortelle.

Laissons Michel Cotignon nous raconter lui-même les derniers moments du saint évêque et son convoi miraculeux : « Aré étant  
 • tombé malade audit Nevers, et se sentant appelé de Dieu,  
 • ayant convoqué grande partie de son clergé et du peuple,  
 • ordonna qu'après son trépas son corps fût mis dans un bateau  
 • ou nacelle sur la rivière de Loire, sans aucune personne, et  
 • que Dieu disposerait du lieu de sa sépulture ; dont ayant reçu  
 • le saint viatique du précieux corps et sang de Jésus-Christ, les  
 • yeux levés au ciel, rendit l'âme à son Créateur ; son corps fut  
 • mis comme ci-dessus dit, dans une nacelle, sur ladite rivière  
 • de Loire étant alors fort grande, et sans aucun qui la conduit ;  
 • n'ayant qu'une croix et des cierges, et tout le peuple dudit  
 • Nevers. Ladite nacelle monta le cours de l'eau jusqu'à sept  
 • lieues au lieu de Decize, ci-dessus mentionné, jusqu'où suivit  
 • la plus grande partie dudit clergé et du peuple ravis de ce

<sup>1</sup> GUY COQUELLE. — *Anciens Bréviaires*.

<sup>2</sup> MICHEL COTIGNON. — PARMENTIER. — *Brév. de Nevers*.

- » miracle, louant Dieu et invoquant leur saint patron, duquel le
- » corps fut honorablement inhumé au lieu de Decize, qui en
- » porte son nom. Peu après, fut bâtie une grande église paroissiale, comme elle se voit à présent, en laquelle il s'est fait
- » plusieurs miracles, et jusqu'à aujourd'hui ledit corps y repose
- » et y est vénéré avec honneur ' ! »



Ribadénéryra raconte en ces termes un miracle arrivé à Decize :

- Ses sacrées reliques sont toujours conservées avec honneur, et
- principalement son chef, qui est renfermé en un riche reli-
- quaire, lequel ayant été dérobé, du temps de nos pères, par
- deux voleurs qui en voulaient butiner l'argent, Dieu permit
- qu'ils demeurèrent immobiles au milieu d'un champ, où ils
- l'avaient emporté, à deux lieues de la ville, jusqu'à ce que la
- justice s'étant saisie de leurs personnes, on fit leur procès,
- qui se trouve encore dans le greffe de Decize. »

Les reliques de saint Aré ont été vérifiées à différentes époques, 1° à la fin du onzième siècle, par l'évêque Hugues III; 2° en 1378, par Pierre de Dinteville; 3° en 1583, par M<sup>re</sup> Sorbin.

! On voit sur un bas-relief qui appartenait à feu M. Gallois, et dont nous donnons le dessin, saint Aré en habits pontificaux étendu dans sa nacelle.

Le reliquaire dont parle Ribadénéyra était, en effet, très-riche ; les archives de Decize contiennent un marché conclu, en 1456, entre les échevins et un serrurier, à l'effet de faire griller la niche qui devait contenir le chef vénéré, et, en 1482, messire Pierre de Fontenay bénissait cette niche <sup>1</sup>.

Pendant la tourmente révolutionnaire, les précieuses reliques de notre saint évêque furent retirées du tombeau qu'on voit encore dans la crypte de l'église de Decize, et brûlées au milieu du chœur.

Cependant une pieuse femme avait conçu la généreuse résolution de sauver au moins quelques parties de ces saintes reliques ; au moment où avait lieu ce sacrilège auto-da-fé, elle vint se confondre avec les curieux qui assistaient à ce spectacle. Tout-à-coup, n'écoutant que sa foi, elle s'élance au milieu des flammes et enlève un *tibia* du saint corps, qu'elle enveloppe avec respect dans son tablier pour le transporter dans sa maison. La troupe révolutionnaire se contenta de quelques éclats de rire, mêlés de plaisanteries impies, et la pieuse femme eut la manche de sa robe brûlée. Ce fait, qui était connu d'un certain nombre de personnes de Decize, était cependant ignoré de l'autorité diocésaine ; aussi, pendant long-temps, on crut qu'on était privé pour toujours des reliques de notre saint évêque, ou du moins qu'on ne possédait plus que l'ossement renfermé dans le *Christ-aux-Reliques*, maintenant déposé dans l'église de Nolay.

Le *tibia* dont nous venons de parler fut conservé avec respect dans la maison de celle qui l'avait sauvé des flammes, au su de sa famille et de ses amis. Après la tourmente révolutionnaire, ce fait fut connu d'un plus grand nombre de personnes et entre autres de M. Boutoute, curé de Decize, qui obtint de cette femme une portion de cet ossement, qu'il déposa dans l'antique tombeau de saint Aré, dans la crypte placée sous l'abside de l'église paroissiale. Elle conserva le reste, long de 255 millimètres ; mais,

<sup>1</sup> Nous sommes redevable de ces détails à M. l'abbé Mille.

avant de mourir, elle remit cette relique à sa bru comme un trésor précieux.

Cette dernière étant tombée malade, et craignant de mourir de cette maladie, comprit que c'était pour elle un devoir de remettre à l'église de Decize la relique dont on l'avait dépouillée; elle pria M. l'abbé Deplaye, archiprêtre de Decize, de se rendre auprès d'elle, et lui fit part de tout ce qui s'était passé, lui certifiant que cet ossement était celui que sa belle-mère avait, en 1793, enlevé du milieu des flammes, ajoutant que son mari, qui avait été témoin de l'action courageuse de sa mère, lui certifierait le même fait.

La Providence permit que, sur ces entrefaites, je me rendisse à Decize: M. l'Archiprêtre me pria de faire une enquête à ce sujet. Je m'empressai d'aller trouver la malade, à laquelle je fis prêter serment, ainsi qu'à son mari, de me dire la vérité. L'un et l'autre me certifièrent avec serment tout qui est relaté ci-dessus. Je fis venir encore d'autres personnes amies de la défunte, qui confirmèrent la déposition, et je dressai procès-verbal, constatant l'authenticité de la relique.

Je la transportai avec moi à Nevers, où, au moyen d'une petite scie, j'en détachai une portion, de la longueur de 90 millimètres, pour la cathédrale, et je remis à M. le Curé de Decize l'autre partie, revêtue du sceau épiscopal, et accompagnée de l'acte authentique, avec l'autorisation de l'exposer à la vénération des fidèles.

La fête de saint Aré était autrefois célébrée à Decize avec une grande solennité. Dès la veille, le soir du jour de l'Assomption, commençaient les réjouissances, qui attiraient une foule immense de tous les environs. On découvre ici l'origine de la foire de Decize qui dure deux jours, et qui précède la fête de l'Assomption; les marchands de comestibles profitaient de ce concours pour vendre leurs denrées. En 1468, on avait mis en scène la vie de saint Adrien; en 1486, on repréenta *le mystère* de sainte Cécile; et, en 1489, on joua la vie de sainte Barbe.

Le même jour 16 août 1626, est décédée la V. MARGUERITE D'ARBOUSE, fondatrice du mont-de-piété à La Charité-sur-Loire. Nous donnerons plus tard sa vie.

---

30 AOÛT.

### SAINT BERNARD.

Bernard, premier abbé de Clairvaux, fut aussi illustre par la sainteté de sa vie que par sa doctrine et par ses miracles. Il naquit en Bourgogne, au château de Fontaines, dont son père était seigneur. Il n'avait que quatorze ans quand il perdit sa mère, et dès ce moment il fut abandonné à lui-même. Doué des grâces extérieures du corps, et en même temps d'un jugement excellent et d'un rare talent pour la parole, il pouvait concevoir de grandes espérances. Tout lui souriait dans le monde, et déjà il était environné de faux amis qui cherchaient à le détourner du chemin de la vertu ; mais Dieu protégea son innocence et voulut le conserver pour la gloire de son Église.

La nouvelle réforme de Cîteaux lui parut très-propre au désir qu'il avait de se consacrer à Dieu. Il résolut de s'y fixer. Ses frères et ses amis firent tous leurs efforts pour lui faire abandonner son projet, ils ne purent réussir ; bien plus, son exemple les déterminait eux-mêmes à suivre le même parti. Lorsque le jour d'accomplir leur vœu fut arrivé, les frères sortirent ensemble de la maison de leur père, dont ils étaient venus réclamer la bénédiction. L'aîné adressa à leur jeune frère ces paroles : — A toi seul tout notre héritage. — Oui, répondit le jeune homme, à vous le ciel, à moi la terre ; le partage est inégal. Il ne tarda pas à marcher sur les traces de ses frères.

N'ayant encore que vingt-quatre ans, et un an seulement de profession, Bernard fut envoyé à Clairvaux pour en être abbé. Ses talents et ses vertus firent oublier son âge ; il dirigea avec sagesse le monastère qui lui était confié, encourageant par son exemple ses frères à supporter avec résignation la pauvreté exces-

sive de cette maison. Tous, sous sa conduite, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et, malgré la multitude qui remplissait cette vallée, on n'entendait que le bruit des instruments et les louanges de Dieu qu'ils chantaient au milieu de leurs travaux.

Cependant Têcelin, père de saint Bernard, finit par rejoindre ses enfants à Clairvaux; il embrassa, comme eux, la vie monastique, et sa sœur Humbeline se retira au monastère de Jully. Heureuse famille! dont tous les membres, méprisant les biens périssables, avaient choisi Dieu pour leur partage.

Bernard, malgré sa faible santé, et au milieu même des maladies, ne se permettait aucun adoucissement, et continuait à observer la règle dans toute sa rigueur. Deux ans après son entrée dans la maison de Clairvaux, il fut tellement malade, que tout le monde était convaincu que sa fin approchait; il ne fallut rien moins que l'autorité de l'évêque de Châlons et des abbés de Cîteaux, réunis en chapitre, pour l'engager à renoncer pendant sa maladie aux austérités de l'ordre.

Toute l'Eglise se réjouit du rétablissement de sa santé, car elle avait besoin du secours de son zèle et de ses lumières. C'était l'arbitre de l'Europe entière; les rois et les papes réclamaient ses conseils, et Bernard savait les leur donner avec une sainte indépendance. Rien de grand ne se faisait sans son concours. Il savait aussi profiter de son influence pour mettre fin aux abus trop répandus alors. Guillaume III, comte de Nevers, fils de celui qui, à la fin de sa vie, s'était fait chartreux, suivait trop fidèlement les exemples que lui avait donnés son père avant sa conversion. Il abusait de son autorité pour dépouiller les monastères et s'emparer des biens de l'Eglise. Craignant les évêques, dont le zèle et la fermeté auraient mis des obstacles à ces dilapidations, quand un siège devenait vacant dans les diocèses dépendants de ses comtés, il voulait qu'il fût rempli par un candidat qu'il imposait et dont les sentiments lui étaient assurés. Déjà, en 1143, Guillaume II, à la mort de Fromond, avait présenté pour l'église de Nevers un nommé Raymond; mais, voyant que son

élection n'était point agréée, il fit tant que pendant trois ans le siège de Nevers demeura vacant. En 1146, saint Bernard se plaint au pape Eugène III qu'il n'y a point encore d'évêque à Nevers<sup>1</sup>. Guillaume III suivant la même tactique que son père, était intervenu dans l'élection d'Hugues, évêque d'Auxerre. L'abbé de Clairvaux, sans s'occuper des suites de sa démarche, et sans craindre l'animadversion du comte, écrivit de nouveau au souverain pontife en ces termes : « Souvenez-vous de ce qui a eu lieu à » Nevers, et examinez si la seconde élection d'Auxerre n'a pas » été le résultat de semblables manœuvres, si on n'a pas mis en » jeu la même fourberie ; on prétend de plus que le même homme » a tout dirigé<sup>2</sup>. » Dans sa CCLXXVI<sup>e</sup> lettre, écrite au même pape, en 1151, il se plaint que le comte empêche les personnes qui voudraient le bien de l'Eglise de faire aucune réclamation, employant pour les arrêter tous les moyens possibles et, au besoin, les plus terribles menaces. « Je le répète, dit-il en finissant, rappelez- » vous ce qui a eu lieu à Nevers. »

Enfin, voyant que, malgré ses avis, les mêmes abus continuaient, et que les biens de l'Eglise étaient pillés, il écrit de nouveau au père commun de tous les fidèles avec plus de chaleur encore : « Le comte de Nevers, lui dit-il, ne marche point sur » les traces de son père<sup>3</sup> ; tantôt il s'oppose à une bonne œuvre, » d'autrefois à toutes celles qu'on veut entreprendre. Il s'empare » des terres et des biens de l'Eglise, comme un lion toujours » prêt à saisir une proie. Il aimerait mieux voir sur le siège épiscopal d'Auxerre un sarrasin ou un juif plutôt que celui que tout » le monde désire, parce que c'est le seul qui lui paraisse capable » de s'opposer à ses injustices et à ses fourberies, qu'il connaît » en détail. C'est pour cela qu'il a employé les menaces et les » mauvais traitements afin d'imposer silence à plusieurs membres » du clergé, qui eux-mêmes m'en ont fait l'aveu. Il ne voulait pas

<sup>1</sup> Epist. CCLVI.

<sup>2</sup> Epist. CCLXXV.

<sup>3</sup> Guillaume II, comme nous l'avons dit, s'était converti.

» que le parti qui lui est opposé pût se glorifier d'avoir la majorité  
» des votes. Maintenant, et ce peu de mots exprime toute ma  
» pensée, c'est à vous d'examiner si vous croyez utile de laisser  
» ce malheureux diocèse exposé à tant de maux, et de rester  
» indifférent, en voyant piller ses monastères, profaner ses églises,  
» tourner la religion en ridicule, tenir en servitude l'autorité  
» épiscopale dont il convoite et les droits et les biens.<sup>1</sup> » C'est  
ainsi que dans toutes les circonstances Bernard se montrait défenseur intrépide des droits et de la discipline de l'Eglise. Le désir de mettre fin aux abus dont nous avons parlé, joint à la pensée d'arrêter les cruelles dissensions qui régnaient en France entre les seigneurs voisins, lui avait fait envisager avec joie, quelques années auparavant, la croisade que Louis-le-Jeune devait entreprendre.

L'ardeur guerrière de tant de chevaliers avait besoin d'aliment ; mais il s'agissait de modérer leur fougue, et de les porter à exercer leurs armes contre les véritables ennemis des chrétiens, au lieu de les souiller du sang de leurs frères. Bernard accepta avec un vif plaisir la mission qui lui fut confiée de prêcher cette croisade. En parcourant la Bourgogne, l'Auxerrois et le Nivernais, il entraînait tous les esprits par la force de sa parole, soutenue encore par les miracles qu'il opérait. Dans la paroisse d'Alligny, auprès de Cosne, on montre une éminence où plus tard fut construite une chapelle sous l'invocation de saint Louis ; c'est là, d'après la tradition, que les peuples du voisinage se réunissaient pour entendre saint Bernard. Ce fut sans doute à la même époque que le saint se rendit à Cosne. Une femme de cette ville était depuis plusieurs jours dans les douleurs de l'enfantement et attendait la mort à chaque instant ; ayant appris l'arrivée de Bernard et connaissant son pouvoir auprès de Dieu, elle le fit prier de venir la bénir. Le saint abbé se contenta de bénir de l'eau qu'il lui envoya. Aussitôt que la malade en eut bu, elle se trouva délivrée ; l'enfant fut baptisé par

<sup>1</sup> *Epist.* CCLXXX.



Geoffroy , évêque de Chartres , qui lui donna le nom de Bernard , en mémoire du prodige opéré à sa naissance.

Pendant que Bernard parcourait le Donziais , ce n'était pas seulement les seigneurs et leurs vassaux , désireux de se mesurer avec les infidèles , qui formaient l'escorte de l'homme de Dieu , des fièvres malignes ravageaient le pays , et partout une multitude de malades se réunissaient sur son passage , pour implorer leur guérison et réclamer leur part du pain qu'il bénissait. Un clerc de Clamecy , nommé Girard , voulut se moquer de la foi du peuple , il se permit même contre le saint des paroles injurieuses ; soudain , par la permission de Dieu , il fut atteint du même mal et forcé , à son tour , de suivre jusqu'à Auxerre celui qu'il injurait auparavant. Saint Bernard , touché de son repentir , lui donna sa bénédiction , et , comme les autres malades , il fut guéri à l'instant même<sup>1</sup> .

Non-seulement Bernard avait été chargé de prêcher la croisade , mais comme le pape Eugène ne pouvait se rendre aux vœux de Louis VII , roi de France , qui l'avait pressé à se trouver à l'assemblée de Vézelay , il nomma l'abbé de Clairvaux pour le remplacer et parler en son nom.

Ce fut le jour de Pâques 1147 qui fut désigné pour la réunion. Bernard y parla avec tant d'éloquence , que la multitude des fidèles qui s'était rendue à Vézelay , de tous les points du royaume , fit entendre un cri général et spontané pour demander la croix. Le roi , le premier , reçut des mains du saint abbé la croix que le souverain pontife avait envoyée pour lui ; la reine Eléonore voulut elle-même être du nombre des croisés. Après eux se présentèrent tous les grands seigneurs du royaume , parmi lesquels on remarquait Guillaume , fils de Guillaume III , comte de Nevers , et toute la noblesse du Nivernais. Bernard , après avoir distribué à cette multitude toutes les croix qu'il possédait , fut obligé de déchirer sa robe pour en faire de nouvelles.

<sup>1</sup> *Vie de saint Bernard* , par Geoffroy , moine de Clairvaux , liv. III , ch. 1

Les croisés avaient une telle vénération pour le saint abbé, que d'une voix unanime ils le prièrent de se charger de la direction de l'entreprise. Bernard refusa, et retourna à Clairvaux au milieu de ses moines.

La Providence permit que la vertu de Bernard fût mise à l'épreuve, car la croisade qu'il avait prêchée eut un bien triste succès, et la malveillance ne manqua pas d'en rejeter sur lui la faute. Il sut supporter avec courage cette contradiction ; cependant, voyant que la gloire de Dieu y était intéressée, il crut devoir répondre à ses accusateurs.

Bientôt, ne se trouvant plus en état de parcourir la France pour travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain, il continua à faire par ses écrits ce qu'il ne pouvait plus faire par la force de sa parole. C'est pendant qu'il s'occupait de ces travaux qu'il sentit sa santé s'affaiblir de plus en plus. Une épuisement, suivi d'une fièvre violente, lui annonça que sa fin approchait ; il ne cessa pas cependant d'offrir le saint sacrifice jusqu'à ses derniers moments. Il mourut à Clairvaux, entouré d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, qui étaient venus pour recueillir ses dernières paroles. Ce fut le 20 août 1153 que Dieu reçut l'âme de son fidèle et infatigable serviteur.

Son corps fut enterré dans l'église du nouveau monastère, devant l'autel de la sainte Vierge, pour laquelle il avait eu toute sa vie une si tendre dévotion.

31 AOUT.

SAINT RENOBERT, ÉVÊQUE DE BAYEUX,

ET

SAINT ZÉNON, DIACRE.

On a peu de détails sur ce saint évêque de Bayeux, qui vivait à la fin du sixième siècle et au commencement du septième. Il

assista au célèbre concile de Reims, tenu vers 625, pour régler divers points importants de la discipline ecclésiastique. Il fit plusieurs donations considérables à sa cathédrale, et fonda un certain nombre d'églises dans le diocèse de Bayeux; il n'oublia pas les monastères qui y existaient, surtout ceux qui suivaient les règles de saint Benoît et de saint Colomban, auxquels il portait un intérêt tout particulier. On croit qu'il mourut le 16 mai, jour où on célèbre généralement sa fête; cependant, dans l'ancien diocèse d'Auxerre, et spécialement à Varzy, on faisait la fête de saint Renobert le 24 août, époque de la translation de ses reliques.

Le corps de saint Renobert avait été déposé, ainsi que celui de saint Zénon, son diacre, dans l'église de Saint-Exupère de Bayeux, vulgairement appelé Saint-Spire. Dans la crainte de les voir profanées pendant les excursions des Normands, on crut devoir les transférer dans un lieu moins exposé. Il paraît qu'on se serait arrêté dans plusieurs endroits, sans s'y fixer d'une manière définitive; c'est ainsi qu'on explique comment la translation eut lieu dans différentes localités, à peu près à la même époque.

Nous avons pu faire la même remarque à l'égard des reliques de saint Vétérin<sup>1</sup>. Les plus célèbres translations sont celles qui ont eu lieu au prieuré de Saint-Renobert ou Raimbert, dans le diocèse de Besançon, et à Varzy, au diocèse de Nevers, auparavant diocèse d'Auxerre, dans le cours du neuvième siècle.

Les reliques de saint Renobert furent déposées alors dans l'église collégiale de Sainte-Eugénie de Varzy, et placées dans un sarcophage de pierre, où elles ont été conservées jusqu'au treizième siècle<sup>2</sup>. Ce fut alors que Hugues de Noyers, évêque d'Auxerre, vint faire à Varzy le transfert de ces précieuses reliques dans une châsse plus convenable. Dans cette cérémonie,

<sup>1</sup> Voyez au 28 février.

<sup>2</sup> Le procès-verbal de la visite faite, en 1673, par Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre, nous apprend que les chanoines de Varzy avaient conservé avec respect ce sarcophage qui existait encore de son temps, et sur lequel on lisait en lettres gothiques une inscription rappelant la translation. Nous donnerons plus bas cette inscription.

le prélat se réserva « les plus petits ossements du saint, c'est-à-dire les phalanges des mains et des pieds ; il s'en servit pour la dédicace de l'église du nom du même saint qui fut élevée à Auxerre, selon Vincent de Beauvais, dans l'endroit où avait été la synagogue des juifs que le comte Pierre chassa de la ville <sup>1</sup>. »

Ces ossements avaient été déposés dans l'autel de ladite église, dans une boîte de cuivre doré ; on les retrouva quand on démolit cet autel pour le reculer, et un simple religieux disposa de ces saintes reliques, sans prendre les précautions nécessaires pour établir leur authenticité. Lebeuf se plaint avec raison de ce fait regrettable qui eut lieu de son temps <sup>2</sup>.

L'église de Saint-Renobert fut profanée pendant les guerres religieuses ; Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, en fit la réconciliation, ou plutôt procéda à une nouvelle dédicace, le second dimanche après Pâques, en 1572 ou 1573 <sup>3</sup>.

Le 3 juin 1642, Pierre de Broc, évêque d'Auxerre, faisant sa visite dans la paroisse de Varzy, célébra la sainte messe dans la collégiale de Sainte-Eugénie. Après la messe, le prélat, accompagné de tous les chanoines de cette église, procéda à l'ouverture de la châsse de saint Renobert, qui renfermait huit ossements notables, placés sur un linge fort ancien ; deux autres ossements notables et d'autres plus petits étaient aussi déposés sur un second linge plus fin, de la grandeur d'une serviette. Après avoir vénéré ces saintes reliques, Pierre de Broc en retira un os d'une jambe, qu'il destina à l'église de Saint-Renobert d'Auxerre. Il remit cet os au trésorier du chapitre, pour être conservé par lui jusqu'au moment où on serait en mesure d'en faire la translation avec la pompe et la solennité requises ; puis, il dressa du tout procès-verbal, qu'il signa et fit signer par les principaux

<sup>1</sup> LEBEUF, *Hist. d'Aux.*, tome I, p. 323 et 324.

<sup>2</sup> LEBEUF, *Hist. d'Aux.*, tome I, p. 324.

<sup>3</sup> LEBEUF, *Hist. d'Aux.*, tome I, p. 630.

assistants. Ledit procès-verbal fut remis dans la châsse avec les reliques ci-dessus mentionnées.

Lebeuf nous a conservé cet acte. On y lit qu'on voit sur la châsse, à l'extrémité où se trouve l'ouverture, *une image d'un évêque, d'argent doré fort vieil, au pied duquel est cizelé, comme il se voit, SAINT RENOBERT*<sup>1</sup>.

Le 18 avril 1643, le trésorier de Varzy, prévenu par l'évêque d'Auxerre, arriva dans cette ville avec l'ossement qui lui avait été remis. Il le déposa dans l'église de Saint-Amatre. Le lendemain, le prélat, revêtu de ses ornements pontificaux, accompagné du chapitre de l'église cathédrale, du clergé de la ville et des autorités, se rendit processionnellement à l'église de Saint-Amatre. Il trouva, sur l'autel où était déposée la sainte relique, un magnifique reliquaire d'argent cizelé, supporté par deux anges ; après l'avoir béni, il y plaça l'ossement de saint Renobert et scella le reliquaire. La procession se mit ensuite en marche, en chantant les répons usités en semblable circonstance ; deux chanoines d'Auxerre, en aubes et en dalmatiques, portaient cette sainte relique, et deux chanoines de Varzy, en chapes, marchaient de chaque côté, ayant devant eux six enfants de chœur avec des torches. Arrivé à l'église de Saint-Renobert, Pierre de Broc, célébra pontificalement la messe, pendant que le reliquaire était exposé au milieu du chœur. Après la messe, il fit dresser le procès-verbal de cette translation, qu'il signa et scella de ses armes<sup>2</sup>.

Par suite de la possession des reliques de saint Renobert, une sorte de confraternité s'était établie depuis long-temps entre le chapitre d'Auxerre et celui de Bayeux. Les chanoines de Bayeux, quand ils passaient par Auxerre, non-seulement recevaient des présents d'honneur, mais encore ils avaient part aux distributions qui étaient faites tant dans le chœur de Saint-Etienne que dehors.

<sup>1</sup> LEBEUF, *Hist. d'Aux.*, tom. II, *Preuves*, p. 333.

<sup>2</sup> LEBEUF, *Hist. d'Aux.*, tom. II, *Preuves*, p. 334.

Lebeuf cite, à l'appui de cette assertion, grand nombre d'actes des quatorzième, quinzième et seizième siècles <sup>1</sup>.

En 1673, le 4 novembre, Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre, faisant sa visite dans la collégiale de Varzy, se fit présenter les reliquaires et tous les titres et procès-verbaux qui devaient établir l'authenticité des reliques ; il en fit l'examen, en présence des membres du chapitre de la collégiale et des principaux habitants.

Il remit au soir la vérifications de celles de saint Renobert. Après avoir assisté aux vêpres, le prélat, accompagné des mêmes personnes, se rendit dans la sacristie des reliques ; là il fit les prières d'usage, et procéda à l'examen des reliques de saint Renobert. Le procès-verbal, signé de l'évêque et des personnes présentes, contient la description des reliquaires, qui sont ceux qu'on possède encore aujourd'hui <sup>2</sup>.

« Nous avons continué par la visite de la châsse que les chanoines nous ont dit être celle de Saint-Renobert, laquelle est en forme d'une église faite de bois, couverte de plaques d'argent, usées et gâtées en divers endroits, gravées de figures d'évêques, archevêques et autres, ayant à l'un des bouts une figure d'argent en bosse, représentant l'image de la Vierge, tenant sur ses genoux le corps de Notre-Seigneur, au-dessous de laquelle est écrit en grandes lettres gothiques : *Maria mater*, et à l'autre bout une figure semblable d'un évêque, assis, revêtu, tenant en sa main droite sa crosse, et dans la partie inférieure de la plaque est aussi écrit en bosse, comme ci-dessus : *S. Renobertus* ; et dans ladite châsse, longue d'environ deux pieds, avons trouvé sept grands ossements, etc.

« Avons aussi fait visite d'une autre châsse de bois, couverte de plaques d'argent, faite en forme d'une tourelle octogone, couverte d'un dôme, dans laquelle nous y avons trouvé tout l'os de dessus de la tête d'homme (crâne), laquelle tête, après l'avoir vue et visitée, nous l'avons remise dans sa châsse, et

<sup>1</sup> Lebeuf, *Hist. d'Aux.*, tom. I, p. 815 et 816.

<sup>2</sup> Lebeuf, *Hist. d'Aux.*, tom. II, *Preuves*, p. 33.

• nous ont lesdits chanoines dit que c'est l'os de la tête de saint Renobert, évêque de Bayeux, duquel sont aussi les ossements de l'autre châsse ci-dessus, ainsi qu'ils le tiennent de la tradition unanime du pays, etc.

• Nous ont ensuite lesdits chanoines représenté un autre reliquaire de bois en forme de bras vêtu, couvert de plaques d'argent; nous avons trouvé dans ce reliquaire un billet de parchemin écrit *S. Renobert*, et un os de six ou sept pouces de longueur que les médecins et chirurgiens ont dit être l'os radius d'un bras humain, etc. <sup>1</sup> »

Nous n'entrerons pas dans d'autres détails de ce procès-verbal, car nous serions obligé de nous répéter en reproduisant l'article concernant saint Renobert, qu'on trouve dans la *Notice manuscrite des saintes reliques du trésor de Varzy*. Nous y verrons qu'en 1711, la cathédrale de Bayeux obtint de l'église de Varzy un ossement de son saint évêque. Quoique cette notice soit un abrégé de ce que nous avons déjà dit, comme elle contient quelques détails complètement inédits, nous la donnerons en entier.

## N° 2. — RELIQUES DE SAINT RENOBERT.

• Saint Renobert, second patron de l'église de Varzy, était évêque de Bayeux, au septième siècle. Vers la fin du neuvième siècle, son corps fut transporté à Varzy pour le soustraire aux profanations des Normands. M. Baillet dit qu'on en déposa une portion à Corbeil-sur-Seine, et que l'autre fut transportée à Besançon. Il ne dit rien de Varzy. Il ne sait sans doute pas que nous avons dans notre église un monument très-ancien qui fait foi que le corps de saint Renobert, de Bayeux, y a été déposé et relevé de terre par Hugues de Noyers, évêque d'Auxerre, vers l'an 1200.

<sup>1</sup> LEBEUR, *Hist. d'Aux.*, tom. II, aux *Preuves*, p. 336.

» Autour de la tombe de saint Renobert sont écrits ces vers :

*Hic Regnobertus sanctus fuit inhumatus  
Baiocensis onus qui rexit pontificatus.  
Hugo bonus præsul præsens fuit ad relevamen.  
Qui dormitat ibi recepit de febre juvamen <sup>1</sup>.*

» Pierre de Broc, évêque d'Auxerre, faisant la visite de notre collégiale, en 1642, tira de la châsse d'argent de saint Renobert un os de la jambe de ce saint, qui fut déposé le dimanche 19 avril 1643 en l'église paroissiale de Saint-Renobert, d'Auxerre. Une autre portion fut demandée par la cathédrale de Bayeux, qui l'obtint en 1711, sous le pontificat de Charles de Caylus.

» 1° La grande châsse de saint Renobert, ouverte lors de la visite de Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre, le 4 de novembre 1673, on a trouvé sept grands ossements presque entiers, savoir : deux omoplates, un os *sacrum*, une clavicule et un os pubis, et séparément, dans une espèce de poche de linge fin, un os d'un bras nommé *radius* et une côte entière, avec quelques petits fragments d'os humains inconnus ;

» 2° Une châsse de bois, couverte de plaques d'argent, faite en forme de tourelle octogone, avec une petite serrure, et enrichie de quelques figures d'argent en bosse, contenant tout l'os de dessus la tête qu'on dit être le crâne de saint Renobert ;

» 3° Un reliquaire, en forme de bras, couvert de plaques d'argent et bandes de cuivre doré, contenant un os *radius* d'un des bras humains, de six ou sept pouces de longueur. De plus, une petite bourse de soie dans laquelle sont deux morceaux d'un os nommé *apophis* ou jointure, avec cette étiquette : *Saint Renobert*. C'est à présent le cachet de M<sup>re</sup> de Caylus qui l'a visité et qui a ôté de la grande châsse un ossement pour la cathédrale de Bayeux, le 18 mai 1711, comme il est dit plus haut <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ce vers ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'un malade guéri par l'intercession de saint Renobert aurait été inhumé à Varzy, auprès de son tombeau.

<sup>2</sup> Nous avons dû laisser à cet article de la *Notice manuscrite* son style détourné.



21 AOUT.

## SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL.

Jeanne-Françoise Frémiot naquit à Dijon, le 23 janvier 1572. Son père, Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne, appartenait à une famille distinguée du pays, mais recommandable surtout par sa fidélité à la religion. La jeune Jeanne se forma de bonne heure à la pratique de la vertu dans la maison paternelle ; elle se fit principalement remarquer par l'horreur que lui inspirait les nouvelles doctrines.

Quand elle fut en âge de s'établir, sa sœur, M<sup>me</sup> d'Effran<sup>1</sup>, la pressait d'accepter la main d'un gentilhomme du Poitou ; c'était un parti avantageux, mais la jeune sainte, ayant appris qu'il était calviniste, refusa énergiquement un établissement qui aurait pu compromettre sa foi.

Elle n'avait que vingt ans quand son père la maria au baron de Chantal. La baronne devint le modèle des épouses chrétiennes et bientôt le modèle des mères. Par son exemple plus encore que par ses paroles, elle savait former à l'observation de la loi de Dieu et ses enfants et les gens de sa maison.

Cependant Dieu lui ménageait une cruelle épreuve ; son époux fut atteint à la chasse d'un coup mortel. Il put toutefois recevoir les derniers sacrements, ce qu'il fit avec une piété admirable et une entière résignation à la volonté de Dieu. Il ne fallait rien moins que ces sentiments chrétiens du baron de Chantal pour procurer à sa jeune veuve quelques consolations à son indicible douleur. D'un autre côté, elle était soutenue par son abandon plein et entier aux décrets de la Providence, toute sévère qu'elle se montrait à son égard.

1 M. Daurignac, dans sa *Vie de sainte Chantal*, prétend qu'il faudrait dire *Des Francs*.

Elle avait eu de son union six enfants, dont quatre vivaient encore. Dès ce moment, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et se consacra à l'éducation de sa petite famille; vivant dans la solitude, au milieu de ses enfants, elle partageait le reste de son temps entre la prière et l'assistance des pauvres.

Elle marchait à pas rapides dans les sentiers de la perfection, et communiquait à toute sa maison une partie de sa ferveur; bientôt les exercices spirituels y furent réglés comme dans une communauté. C'est ainsi que, sans le savoir, notre sainte faisait son apprentissage de la vie religieuse. Il est vrai que déjà elle avait entendu la voix du Seigneur qui la pressait de se consacrer à lui d'une manière plus spéciale. Elle désirait et demandait à Dieu un directeur qui pût la comprendre. Un jour qu'elle se promenait dans la campagne, elle aperçut au bas d'une colline un homme costumé en évêque et en même temps une voix se fit entendre : « Voilà l'homme chéri de Dieu et des hommes que la Providence » a destiné pour te conduire. » La vision disparut; mais plus tard, quand saint François de Sales vint prêcher le carême à Dijon, elle reconnut en lui celui que Dieu lui avait indiqué. Le saint, de son côté, avait eu aussi une vision dans laquelle Dieu lui avait fait connaître ses desseins sur la baronne de Chantal.

Dès ce moment commença cet échange de communications intimes; d'un côté, confiance sans bornes de sainte Chantal pour l'évêque de Genève, et de l'autre, ascendant de l'évêque sur la baronne de Chantal.

De temps à autre, elle entreprenait le voyage d'Annecy pour recevoir les conseils de ce sage directeur. Elle lui avait fait part de son désir de quitter entièrement le monde pour se réfugier dans une communauté; le saint évêque, avant de lui répondre, demanda du temps pour réfléchir et prier. Quand il fut bien convaincu que les enfants de sainte Chantal pouvaient se passer de leur mère, et qu'il eut bien examiné sa vocation, il voulut s'assurer si l'immolation de la volonté était chez elle ce qu'il désirait. Il lui proposa d'entrer chez les Claristes, puis chez les

Sœurs hospitalières, puis chez les Carmélites ; à chaque proposition, la sainte répondait de manière à faire voir qu'elle avait renoncé à sa volonté propre et qu'elle se laisserait gouverner comme un petit enfant.

Ce fut alors que le saint évêque de Genève lui fit connaître le projet qu'il avait conçu de fonder un nouvel ordre et de réclamer son concours pour cette entreprise. La pieuse veuve crut qu'il était de son devoir de soumettre encore quelques observations au saint évêque, et de lui parler des obstacles que ne manqueraient pas de soulever son père, son beau-père et ses enfants. Saint François de Sales répondit aux objections, et, en effet, la foi et la piété de tous les membres de cette famille aplanirent toutes les difficultés ; on ne voulut pas s'opposer à la volonté de Dieu. Cependant les adieux furent déchirants.

La baronne de Chantal arriva à Annecy avec deux compagnes de ses amies, M<sup>lle</sup> de Brécard, qui appartenait à une des premières familles du Nivernais, le Seigneur l'avait fait aussi passer par de rudes épreuves, et M<sup>lle</sup> Marie-Jacqueline Favre, qui, par sa beauté, ses talents et son esprit, jouait déjà un grand rôle dans le monde.

Toutes les trois vinrent le 6 juin 1610, au soir, implorer la bénédiction du saint fondateur de la Visitation et recevoir de ses mains l'abrégé des constitutions qu'il avait lui-même écrit.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails des actes de son administration si remplie de sagesse, il faudrait faire l'historique des monastères qu'elle a établis. Nous arriverons de suite à la maison de Nevers, la septième de l'ordre, qui fut fondée en 1620. Nous avons raconté dans la vie de saint François de Sales <sup>1</sup> les différentes circonstances de cette fondation. Le saint était mort deux ans après, laissant la mère de Chantal seule chargée du gouvernement de l'institut. La Visitation de Nevers devait contribuer à augmenter sa sollicitude.

<sup>1</sup> Voyez au 29 janvier.

En effet, quand saint François de Sales écrivait à la mère Pauline-Hiéronime : « Nevers sera une maison bénite, et sa fondation ferme et solide, puisqu'elle a été agitée, » il ne prévoyait pas toutes les difficultés que ses chères filles devaient éprouver. En l'année 1629, le 27 mai, le procureur du fait commun, peu porté pour les congrégations religieuses, chercha à soulever contre les Visitandines les officiers municipaux qu'il avait réunis. Il prétendait qu'il « se glissait dans la ville un désordre auquel il était nécessaire d'apporter un prompt remède; que les filles de la Visitation, abusant de la permission qui leur avait été donnée de s'établir à Nevers, ne s'étaient pas contentées d'élever des bâtiments dans la grande rue de Saint-Martin, sur le territoire qui leur avait été assigné; que, pour s'accroître et s'agrandir, elles y achetaient encore tous les jours des maisons; et qu'elles dépeuplaient sensiblement cette rue, etc. » Entraînés par ces fausses raisons, les officiers municipaux défendirent aux Visitandines d'acquérir aucune maison, et leur enjoignirent d'abattre celles qu'elles avaient acquises; cette ordonnance fut signifiée, le 2 juillet 1630, à la mère supérieure. Il paraît que les sœurs ne se laissèrent pas épouvanter par cet ordre injuste, car huit ans plus tard, en 1638, on leur défendit de nouveau d'acheter les maisons voisines de leur monastère, d'en éloigner les locataires et de faire aucune démolition; à tous ouvriers de travailler à ces démolitions, sous peine de 500 fr. d'amende. C'est sans doute la raison pour laquelle leur église fut placée dans la cour, et encombrée du côté de la rue par des maisons qu'elles n'ont pas eu la liberté de détruire. En 1635, elles avaient acheté, moyennant cent cinquante livres de rente, du prieur Hays, le grand jardin, qui est un démembrement de celui de Saint-Martin <sup>1</sup>.

Le 22 juin 1639, M<sup>re</sup> Eustache du Lys bénissait la première pierre de l'église, qui fut posée par la princesse Louise-Marie de Gonzague, dans les fondations du mur, à droite du maître-autel,

<sup>1</sup> Archives de Nevers.

avec une plaque d'étain aux armes de la princesse. Deux ans plus tard, sa sœur, Anne de Gonzague posait la première pierre du maître-autel à l'angle du côté de l'évangile ; et, le 5 juillet de la même année 1644, l'église fut bénite par M<sup>re</sup> Eustache du Lys, sous le vocable de la Visitation de la sainte Vierge. Au mois d'octobre 1649, M<sup>re</sup> Eustache de Chéri fit une nouvelle dédicace de cette église ; ce fut sans doute une consécration solennelle qui eut lieu quand tous les travaux furent terminés. La chapelle, à droite en entrant, fut dédiée à saint Joseph ; celle de gauche, à saint Augustin ; mais après la canonisation de saint François de Sales, elle fut mise sous le vocable de ce saint, et plus tard, sous celui de sainte Chantal.

Il est facile de reconnaître le genre italien dans l'ornementation de cette église, soit au maître-autel, soit au portail ; les frontons brisés qui couronnent l'ensemble, les têtes d'anges jetées çà et là, comme remplissage ou comme soutien des consoles, leurs ailes composées de feuillages de fantaisie au lieu de plumes, d'autres ornements tourmentés rappellent cette architecture capricieuse, fort en usage à cette époque. Il faut cependant avouer que le portail et l'autel dont nous parlons ne sont pas sans mérite ; les différents membres d'architecture sont heureusement disposés, l'ensemble est gracieux.

Sainte Chantal honora au moins trois fois de sa présence la maison de Nevers. Dans une de ses visites, en se rendant à Paris, elle donna le petit habit à sœur Jeanne-Catherine de Saulieu, qui, plus tard, fut une des religieuses les plus ferventes de cette maison.

On connaît les époques des différents voyages que sainte Chantal fit à Moulins ; comme il très-probable qu'elle en profita pour venir visiter la maison de Nevers, on peut, sans crainte de se tromper, assurer qu'elle vint à Nevers en 1623, en 1636 et en 1641<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Deux lettres de sainte Chantal, la première des premiers jours de l'année 1622, la seconde datée du 16 mai de la même année, prouvent qu'elle avait visité la maison de Nevers en 1621.

Entrons dans quelques détails au sujet de cette dernière visite qui eut lieu quelques jours avant sa mort.

Il y avait déjà sept ans que la duchesse de Montmorency avait quitté le monde, pour chercher dans la solitude du cloître quelques consolations à ses indicibles douleurs; la veille de Saint-Laurent 1634, elle était entrée au monastère de la Visitation de Moulins. La mère de Chantal, lui portait une affection qui n'était égalée que par la vénération qu'elle éprouvait pour les vertus de cette princesse, profitant de toutes les circonstances pour la voir et s'entretenir avec elle; quand elle se rendait à Paris, elle ne manquait pas de prendre la route de Moulins.

En 1641, la duchesse de Montmorency éprouvait un désir encore plus vif de voir la mère de Chantal; celle-ci ne balança pas à se rendre à Moulins. Elle y arriva le 9 août, et y demeura six semaines. Pendant ce temps, elle s'occupa de régler les affaires de la communauté qui avaient en partie motivé son voyage; puis elle eut des entretiens particuliers avec son amie, qui désirait avec ardeur prendre le saint habit.

Sur ces entrefaites, les supérieures des monastères de Paris firent des démarches pour obtenir que leur sainte fondatrice vint les visiter; la reine Anne d'Autriche, l'archevêque de Sens, l'évêque de Châlons joignirent leurs sollicitations à celles des sœurs; enfin, on s'adressa à l'évêque de Genève, qui, cédant à tant d'instances, donna ordre à la sainte de partir pour Paris.

La reine envoya à Moulins une litière, afin que le voyage fût moins pénible pour la mère de Chantal.

Obligée de passer par Nevers, elle avait résolu de n'y coucher qu'une nuit; mais, se rendant aux sollicitations de M<sup>re</sup> Eustache du Lys, elle consentit à donner un jour de plus à son monastère.

« Monseigneur, dit-elle au prélat, je me soumets, puisque vous m'ordonnez, mais ce sera un jour de moins que j'aurai à passer avec ma fille. »

Elle devait en effet rencontrer sur sa route M<sup>me</sup> de Toulangeon, qui était alors à l'abbaye de Saint-Satur, chez son beau-frère.

Il n'entre pas dans notre plan de parler de l'accueil qui fut fait à Paris à la mère de Chantal ; on la vénérât déjà comme une sainte. Elle y demeura depuis le 4 octobre jusqu'au 11 novembre. Elle fit ses adieux à ses chères filles et partit pour Moulins , visitant en passant le monastère de Melun et celui de Montargis , où s'était rendu Octave de Bellegarde , archevêque de Sens , en qui elle avait mis toute sa confiance ; elle fut heureuse de pouvoir s'entretenir quelques moments avec lui. De là , elle se rendit à Nevers , où elle passa la fête de la Présentation de la sainte Vierge , et renouvela ses vœux dans cette chapelle qui venait d'être achevée , et qui , comme nous l'avons dit , avait été bénite au mois de juillet.

Sainte Chantal , ne la trouvant pas assez en rapport avec la pauvreté que doivent pratiquer des religieuses , adressa des reproches à ses chères filles , au sujet du luxe qu'on avait déployé dans son ornementation. Elle eût voulu qu'on se contentât d'une noble simplicité et qu'on évitât tout ce qui paraissait peu en rapport avec la pauvreté évangélique. On comprend que ces reproches , qui rappellent ceux que le trop sévère saint Bernard adressait autrefois aux moines de Cluny , ne pouvaient atteindre les religieuses de la Visitation ; complètement étrangères à cette construction , elles avaient laissé les princesses de Nevers suivre l'élan de leur piété.

Ce fut à Nevers que la mère de Chantal éprouva les premières atteintes de la maladie dont elle mourut. Jusqu'au 24 novembre , elle avait suivi les exercices de la communauté ; mais alors elle fut obligée d'y renoncer , ses forces ne lui permettaient pas de continuer. Ce qui la fatiguait plus que la maladie , c'était l'empressement de ses filles à lui prodiguer leurs soins : « Point d'empressement , mes chères filles , leur disait-elle , point de ces petits soins et petites délicatesses. Pauvreté , humilité , simplicité , voilà nos règles ; soyons-y fidèles. »

Une des sœurs , paralysée depuis long-temps , était à l'infirmerie ; la mère de Chantal avait besoin de lui parler , mais elle

ne pouvait aller auprès d'elle, vu son état de faiblesse. Elle lui fit dire de venir la trouver dans sa cellule. Aussitôt, oubliant son état de paralysie, cette sœur se lève et vient trouver la sainte ; elle avait été guérie instantanément.

Au reproche que sainte Chantal avait fait à ses sœurs, au sujet de l'ornementation trop somptueuse de leur église ; elle en joignit un autre, concernant le chant. Ses sœurs étaient dans l'usage de chanter quelquefois les *Litanies* à plusieurs parties :  
 « Cette manière de chanter, leur dit-elle, a de l'éclat et peut  
 » attirer le peuple ; on admire les belles voix. Pour nous, pauvres  
 » petites filles de sainte Marie, il faut plus de simplicité. »

Au moment de son départ de Nevers, la supérieure, tout en en larmes, lui dit :

« Ah ! Dieu ! ma mère, faut-il penser que je ne vous reverrai plus ! »

« — Ma fille, lui répondit-elle, servons Notre-Seigneur avec un  
 » grand et généreux dégagement, ne mettons pas de bornes en  
 » nos dépouillements intérieurs. Vous venez de me dire une  
 » parole de tendresse qui me rappelle qu'un jour, notre bien-  
 » heureux père allant d'un côté et moi d'un autre, je lui dis que  
 » nous serions long-temps sans nous voir, de quoi j'étais fort  
 » peinée. — *Ma mère*, me répondit ce bienheureux, *il faut*  
 » *adorer les dispositions de Dieu sur nous, et aller où il nous*  
 » *appelle, sans autre vouloir que l'accomplissement de sa*  
 » *volonté.* »

Le 2 décembre, sainte Chantal arrivait à Moulins et y était accueillie avec plus de bonheur que jamais. Elle écrivait à la mère de Blonay :

« Nous voici enfin arrivée à Moulins, le deuxième de ce mois,  
 » très-heureusement et en parfaite santé, après avoir séjourné à  
 » Nevers dix ou douze jours. C'est une très-bonne famille, où il  
 » y a nombre de filles d'espérance... » Cette lettre est datée de  
 Moulins, du 7 décembre 1644. Cette parfaite santé ne devait pas être de longue durée ; le lendemain 8 décembre, fête de l'Imma-



culée Conception de la sainte Vierge , un violent accès de fièvre , accompagnée d'une grande inflammation de poitrine , inspira de sérieuses craintes. Le 11 , elle reçut le saint Viatique , et le 13 , elle demanda l'Extrême-Onction ; le soir même elle rendit son âme à Dieu , en prononçant avec amour le nom de Jésus.

En apprenant la nouvelle de la maladie de la mère de Chantal , saint Vincent de Paul , qui avait été son confesseur , se mit à genoux , afin de prier pour elle. A la fin de sa prière , il aperçut comme un petit globe de feu qui s'élevait de terre et qui allait se joindre dans la région supérieure de l'air à un autre globe plus gros et plus lumineux. Ces deux globes , n'en faisant plus qu'un , montèrent pour se perdre dans un troisième plus brillant encore et d'une immense étendue. Une voix intérieure expliqua au saint cette vision : le petit globe était l'âme de sainte Chantal , le globe moyen celle de saint François de Sales , et le troisième l'essence même de Dieu.

Quelques jours après , il apprit la mort de la mère de Chantal ; se mettant de nouveau en prières , la même vision se renouvela. Il comprit alors que la sainte se reposait dans le sein de Dieu.

Après le décès de la mère de Chantal , M<sup>me</sup> de Montmorency fit embaumer son corps pour être conduit à Annecy ; mais elle voulut conserver son cœur et ses yeux. Cependant les sœurs du premier monastère de Paris adressèrent leurs réclamations à celui de Moulins , assurant que déjà , en 1636 , la mère de Chantal avait pris l'engagement par écrit de leur léguer son cœur après sa mort , engagement qu'elle avait ratifié et renouvelé à son dernier voyage. Toutes leurs réclamations demeurèrent sans effet ; M<sup>me</sup> de Montmorency déclara qu'elle ne se séparerait jamais de ce précieux objet. L'évêque d'Autun , les autorités de la ville de Moulins protestèrent , de leur côté , de la manière la plus énergique , contre ces réclamations ; enfin l'évêque de Genève écrivit aux Visitationes de Paris pour les engager à céder ; c'est ce qui eut lieu <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Une *Vie* très-intéressante de sainte Jeanno-Françoise de Chantal , par M. Daurignac , nous a été d'un grand secours pour compléter les détails de son dernier voyage à

Le cœur de sainte Chantal éprouva, à différentes époques, des modifications que la science ne put expliquer, et qui ont été considérées comme l'effet d'un miracle. En 1789, il s'était desséché et amoindri à un tel point qu'on craignait de le voir tomber en poussière, quand les sœurs désolées, se mirent en prières pour demander à Dieu la conservation de ce précieux dépôt. Tout-à-coup le cœur parut en quelque sorte s'animer, il se gonfla au point qu'il remplissait entièrement le reliquaire. En 1828, le même dépérissement se fit remarquer ; il fut suivi du même prodige.

Un certain nombre de miracles, opérés par l'intercession de la pieuse fondatrice de la Visitation, ayant été juridiquement constatés, Benoît XIV, en 1751, la déclara bienheureuse.

M. Daurignac rapporte un miracle opéré sur une personne de Nevers par l'intercession de sainte Chantal ; laissons-le raconter le fait :

« Il y avait à Nevers une famille du nom de Morel, dont la petite fille était née avec une jambe beaucoup plus courte que l'autre ; le pied de cette jambe n'avait pas de talon, et le genou était contourné. Les parents ayant inutilement employé les moyens prescrits par la science, eurent la douleur de voir leur enfant se développer dans ces tristes conditions et privée de mouvement. Sa faiblesse était telle, qu'elle ne pouvait se soutenir debout, et qu'en grandissant, sa taille se déforma et ajouta une infirmité nouvelle à celle qu'elle avait déjà. La santé de Gabrielle Morel souffrait de l'extrême faiblesse de son corps ; mais la piété de la jeune fille était si douce et sa foi si vive, qu'elle n'avait d'autre regret, en se voyant ainsi disgraciée, que celui de ne pouvoir suivre son attrait pour la vie religieuse. Ne trouvant qu'un moyen de satisfaire son goût pour la retraite, elle pria ses parents de la mettre à la Visitation d'Avallon, en qualité de pensionnaire ; ils

Nevers et de son retour à Moulins. Nous avons extrait des passages entiers de ce précieux travail. Comme nous avons été obligé d'intercaler d'autres détails, tirés des notices manuscrites de la maison de Nevers, il nous a été impossible d'indiquer chaque citation.

y consentirent volontiers. Gabrielle y fut reçue à ce titre vers la fin de l'année 1709.

• Elle y était depuis peu, lorsqu'elle s'aperçut qu'on venait de recevoir une postulante dont la taille était défectueuse et le visage d'une pâleur qui indiquait la souffrance et une santé des plus faibles. C'en fut assez pour lui donner l'espoir d'arriver au même bonheur. Elle témoigna le désir de parler à la maîtresse des novices et lui dit toute sa pensée. — Ma chère enfant, lui répondit la mère-maîtresse, nous recevons les personnes infirmes et d'une santé délicate, mais à la condition qu'elles soient capables de suivre la règle et de se rendre utiles dans la maison. Or, vous ne pouvez ni l'un ni l'autre; mais je vais vous indiquer un moyen de le pouvoir, si votre vocation vient de Dieu. Vous savez combien notre sainte fondatrice fait de prodiges de tous côtés; adressez-vous à elle, faites une neuvaine en son honneur, et si Dieu vous veut parmi nous, soyez sûre qu'il vous mettra en état d'être reçue à la fin de votre neuvaine.

• Gabrielle était loin de partager la confiance de la religieuse; elle attendit encore, ne pouvant se persuader qu'un miracle aussi grand pût être demandé sans témérité. Cependant, pressée, encouragée par la mère-maîtresse, elle commence une neuvaine, le 14 mars 1710, et, chaque jour, à mesure qu'elle prie devant l'image de la sainte fondatrice, sa confiance s'accroît. Le 21, pendant que Gabrielle entendait la sainte messe, elle sent craquer les os de sa jambe, bien qu'elle ne fasse aucun mouvement. Le 24, le dernier jour de sa neuvaine, pendant qu'elle faisait les prières ordinaires devant l'image de la sainte mère de Chantal, son corps se redresse sans douleur; elle se relève, elle marche; ses jambes sont d'égale longueur, le pied qui manquait de talon en est pourvu, le genou disloqué est dans le meilleur état; enfin, Gabrielle Morel n'a plus la moindre infirmité; elle est pleine de vigueur et de santé! Peu de jours après, elle entrait au noviciat, heureuse de consacrer à Dieu, pour toujours, la force et la santé qu'elle en avait reçues d'une manière si merveilleuse et si éclatante. »

En 1767, le souverain pontife Clément XIII, par sa bulle du 16 juillet, annonça au monde catholique que la Bienheureuse Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal devait être honorée comme Sainte, et il fixa sa fête au 21 août. Ce ne fut que le 2 mai 1768 que la bulle de canonisation arriva officiellement au monastère de Nevers. Inutile de dire que la joie de ces saintes filles était à son comble ; le son des cloches du monastère annonça à la ville cette heureuse nouvelle, et, le jour même, un salut solennel en musique, suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement et du chant du *Te Deum*, fut célébré dans leur chapelle.

Après en avoir conféré avec M<sup>re</sup> Tinseau, il fut décidé que les grandes cérémonies, qui devaient avoir lieu à cette occasion, commenceraient le 21 août, jour de la fête de la sainte, pour continuer pendant huit jours. Monseigneur annonça cette solennité au clergé et aux fidèles de son diocèse, par un mandement daté de son château d'Ury.

Dès le samedi 20 août, à midi, tous les canons de la ville se firent entendre en même temps que toutes les cloches de la ville et des faubourgs. Au même instant, un étendard aux armes de la sainte fut placé au sommet du clocher de l'église de la Visitation, et y demeura pendant tout l'octave.

A deux heures, le chapitre se réunit à la cathédrale, pour chanter les premières vêpres de la fête, pendant lesquelles le clergé séculier et régulier de la ville, les autorités, les confréries et les communautés se réunirent pour la procession d'ouverture.

A trois heures, la procession sortit de la cathédrale dans l'ordre suivant :

1° La confrérie de la Passion ;

2° Les communautés des arts et métiers et les confréries de la ville, avec leurs châsses, bâtons et bannières ;

3° La bannière de la sainte, portée par deux acolytes en aubes, et suivie des jeunes pensionnaires de la Visitation, revêtues du petit habit, avec ceintures et rubans violets, et la croix d'argent

suspendue au col. Elles tenaient chacune un cierge à la main ; après elles, marchaient les sœurs tourrières ;

4° Les R. P. Capucins ;

5° Les R. P. Minimes ;

6° Les R. P. Récollets ;

7° Les R. P. Jacobins ;

8° Venaient ensuite MM. les Curés de la ville et de la banlieue, en chapes, précédés de leurs croix et de leurs bedeaux ;

9° MM. du chapitre, en soutanes rouges, revêtus de chapes magnifiques, tout le chœur, également en chapes, et le grand chantre avec son bâton marchant entre deux choristes ;

10° Une châsse d'ébène, enrichie de lames d'argent, contenant les reliques de sainte Chantal, était portée sous le dais de la ville<sup>1</sup> par deux chanoines. Huit de ces messieurs avaient été désignés pour cette fonction ; ils se remplaçaient successivement. Les cordons du dais étaient soutenus par MM. les Officiers municipaux.

Quatre jeunes ecclésiastiques portaient des torches aux quatre angles du dais, et deux autres balançaient continuellement leurs encensoirs devant les saintes reliques. A droite et à gauche, un détachement des dragons de Damas formait la haie. La musique de ce régiment, placée devant le dais, faisait entendre des symphonies, alternant avec la musique de la ville et avec celle de la cathédrale ;

11° Suivait immédiatement M<sup>gr</sup> l'évêque de Nevers, revêtu de ses ornements pontificaux, accompagné de ses deux archidiacres, du prêtre assistant, en chape, et précédé de ses porte-insignes ;

12° Marchaient ensuite MM. les Officiers du bailliage à droite, et le Maire de la ville à gauche ; un nombre considérable de citoyens de tout ordre fermait la marche.

La procession sortit dans cet ordre par la porte méridionale de la cathédrale, passa dans les principales rues de la ville, jonchées

<sup>1</sup> La ville de Nevers avait son dais enrichi de ses armes ; on le réservait pour les plus grandes solennités.

de fleurs ; le devant des maisons était tapissé. On avait transporté les canons sur la place Ducale ; une décharge eut lieu quand les reliques de la sainte arrivèrent sur cette place. Le régiment des dragons de Damas s'y trouvait rangé en bataille.

Après cinq quarts d'heure de marche, on arriva au monastère de la Visitation, dont les portes étaient gardées par un peloton de dragons et par les sergents-de-ville.

Monseigneur se plaça sur un riche trône qu'on lui avait dressé dans le sanctuaire ; le chapitre occupa le reste du sanctuaire ; les membres du clergé séculier et régulier restèrent dans la nef. Messieurs du bailliage se rangèrent dans la chapelle de la sainte Vierge, à droite en entrant, et les officiers municipaux dans celle de sainte Chantal, à gauche. Les musiciens occupèrent une tribune qu'on avait élevée au fond de l'église.

M. Septier de Rigny, official du diocèse, lut de la balustrade du sanctuaire la bulle de canonisation, en français, et M<sup>re</sup> l'Évêque adressa de son trône à l'assemblée un discours relatif à la cérémonie. Après le discours, le prélat entonna les vêpres, qui furent suivies du salut et de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le lendemain 21, Monseigneur officia pontificalement le matin et le soir.

Pendant l'octave, il y eut tous les jours grand'messe et vêpres, avec sermon et salut. Le dernier jour, la procession générale eut lieu dans le même ordre et avec la même pompe que le jour de l'ouverture ; on sortit de la Visitation pour se rendre à la cathédrale, en passant par les principales rues de la ville. Arrivé dans la grande nef, on suspendit à la voûte la bannière de la sainte. Pendant cette cérémonie, tout le chœur chanta le psaume : *Laudate Dominum in Sanctis ejus*.

Parmentier fait la remarque que ces solennités ont attiré à Nevers un peuple incroyable<sup>1</sup>.

Il est important d'indiquer ici comment Nevers possède le cœur

<sup>1</sup> Archives de Nevers.

de sainte Chantal et les autres reliques précieuses de cette sainte.

Les deux monastères de Nevers et de Moulins éprouvèrent, pendant la tourmente révolutionnaire, le même sort que les autres établissements religieux; les pieuses filles de saint François de Sales furent forcées de quitter leurs monastères, dont elles furent dépossédées. Quand l'orage fut passé, une partie d'entre elles avaient quitté le monde, les autres, peu nombreuses, se voyaient dans l'impossibilité de fonder un nouveau couvent. Cependant, en 1818, la très-honorée mère, Marie-Augustine de Damas, se décida à réunir ses sœurs à La Charité-sur-Loire, dans l'ancienne maison des Bénédictines. Cette maison fut appropriée à sa nouvelle destination, partie aux frais du duc de Damas, partie au moyen d'une allocation accordée par Louis XVIII. La mère de Damas entra dans le monastère de La Charité avec huit sœurs de l'ancien établissement de Moulins, dont deux s'étaient retirées avec elle au château de Menou. Deux sœurs de Nevers vinrent se joindre à elles, une de Chalon et six de Paray-le-Monial. Ces dernières retournèrent ensuite dans leur monastère quand il fut rétabli.

Cependant, en s'éloignant de sa chère maison de Moulins, la mère de Damas, qui en était supérieure, avait emporté avec elle les reliques précieuses dont ce monastère était enrichi, et entre autres celles de la sainte fondatrice de la Visitation. En réunissant à La Charité ses sœurs jusque alors dispersées, elle apporta avec elle les trésors précieux dont elle était dépositaire. Son âge avancé ne lui avait pas permis de suivre elle-même la restauration de la nouvelle maison; elle avait été obligée de donner ses instructions à un architecte, habile sans doute sous certains rapports, mais qui était loin de comprendre les dispositions à ménager dans un couvent de la Visitation. Les sœurs virent de suite tout ce que cette maison laissait à désirer; que faire? toutes les ressources avaient été absorbées par cette restauration incomplète, il fallut attendre avec patience le moment où il plairait à la

Providence de les établir dans un monastère plus régulier et plus convenable.

Dès son entrée dans le diocèse, M<sup>re</sup> Dufêtre avait vu avec peine la position difficile des Visitandines dans la ville de La Charité : car, outre l'irrégularité et l'incommodité des bâtiments qu'elles occupaient, elles ne trouvaient pas dans cette ville les ressources qu'elles auraient pu désirer ; il comprit tout ce qu'il y avait de légitime dans le désir qu'elles avaient souvent manifesté de sortir de cette maison, pour se rapprocher de la ville épiscopale. Croyant que le moment de la Providence était arrivé, il acheta, aux abords de la ville de Nevers, un vaste terrain, dans un lieu sain et bien aéré, et il y fit construire le nouveau monastère dans lequel ces saintes filles résident maintenant.

On comprend comment l'établissement de Nevers possède le cœur de sainte Chantal, ses yeux, différentes parcelles de sa chair et de son sang, et beaucoup d'autres objets qui lui ont appartenu, entre autres plusieurs de ses lettres, le lit sur lequel elle a rendu le dernier soupir, la mitre de saint François de Sales, tissée par elle, le petit livre des constitutions de l'ordre, qu'elle portait habituellement sur elle, le portrait dont nous avons parlé dans la vie du saint évêque de Genève, derrière lequel la sainte a écrit une prière, etc.

Avant de parler de la cérémonie de la translation de ces reliques dans le nouveau monastère, il sera peut-être utile de dire quelques mots sur les autres reliques qui accompagnaient celles de la sainte fondatrice de la Visitation.

La maison de Nevers est, sans contredit, la plus riche de l'ordre sous ce rapport. L'origine de ces précieuses reliques remonte à l'époque à laquelle la duchesse de Montmorency habitait le monastère de Moulins ; elle avait obtenu du cardinal des Ursins, son frère, sept corps de martyrs. Ces martyrs sont : saint Ours, un des compagnons de saint Maurice, chef de la légion thébaine ; saint Ursin, saint Séverin, saint Maxime, sainte Dhéodore, sainte Fauste et sainte Agnès, vierges et martyres. Toutes



ces reliques sont munies de leurs actes authentiques. On a placé encore dans les châsses des ampoules renfermant le sang de plusieurs de ces saints martyrs.

Le cardinal des Ursins ajouta une grande croix d'ébène, garnie de différentes reliques et contenant une partie de la vraie croix.

La maison possède en outre une épine de la sainte couronne de Notre-Seigneur, la parcelle du cœur de saint François de Sales, dont nous avons parlé, et une chasuble de ce grand saint.

Ce fut le 6 juin 1854 qu'eut lieu la translation solennelle de ces saintes reliques, qui avaient été exposées toute la journée de la veille et la matinée de ce jour dans l'avant-chœur de la cathédrale. Vers les trois heures après midi, tout le clergé de la ville et des environs était réuni à la cathédrale; les châsses, placées sur des brancards richement ornés, étaient portées par les élèves du grand séminaire engagés dans les ordres sacrés, revêtus de dalmatiques d'or. Monseigneur portait, alternativement avec les grands-vicaires qui l'accompagnaient, le reliquaire qui contient le cœur de la sainte. Impossible de dire le nombre des fidèles qui se pressaient à la suite de ces nouveaux protecteurs de notre cité.

Les filles de sainte Chantal, accompagnant les saintes reliques, firent leur entrée dans leur nouveau monastère.

---

---

22 AOUT.

## SAINT SYMPHORIEN,

MARTYR.

Saint Symphorien est regardé comme un des plus illustres martyrs que la France ait donnés à l'Église. Fauste, son père, l'avait, dit-on, fait baptiser par saint Andoche, l'apôtre du Morvand, qu'il avait reçu chez lui avec saint Bénigne; ce fut

après de ces deux illustres saints que le jeune Symphorien se fortifia dans l'étude et l'amour de la religion.

Un jour qu'on faisait une procession en l'honneur de Cybèle, Symphorien ne put s'empêcher d'en parler avec mépris. On voulut le forcer à adorer comme les autres la statue de la déesse ; mais il refusa avec courage. Conduit devant le juge, il fit paraître la même fermeté ; les promesses et les menaces ne purent l'ébranler. Le juge, vaincu, le fit conduire hors des portes de la ville d'Autun pour être décapité, l'an 170.

Poiseux, Saint-Cy, Montigny-sur-Canne, Bazolles, Villapourçon, Nuars, Cours, Oisy, Tracy et Sully-la-Tour honorent comme leur patron le saint martyr d'Autun. On sait que ces trois dernières paroisses sont désignées dans les plus anciens statuts du diocèse d'Auxerre ; il est fait mention de la paroisse d'Oisy dans la vie de saint Tétrice, et les statuts de saint Aunaire parlent des paroisses de Sully et de Tracy, vers 596, comme déjà existantes, et ayant un clergé organisé, ce qui dénoterait que leur origine n'était pas récente. Il est donc probable que ces églises remontaient jusqu'à saint Amatre, et qu'elles ont été fondées par ce saint évêque d'Auxerre, à son retour d'Autun. Étant à Autun, il avait fait la dédicace de l'église élevée sur le tombeau de saint Symphorien, et avait rapporté avec lui des reliques de ce saint martyr. Comme c'était alors l'usage de mettre les églises qu'on construisait sous le vocable du saint dont quelques reliques étaient déposées dans ces églises, il est vraisemblable que celles dont nous parlons ont été élevées à cette occasion ; Sully surtout, où saint Germain possédait une terre considérable.

Ce fut lorsque saint Amatre revint à Auxerre, après avoir prié sur le tombeau de saint Symphorien, apportant avec lui les reliques précieuses de cet athlète de la foi, qu'eut lieu la conversion de saint Germain. Il serait possible que saint Germain fût lui-même le fondateur de l'église de Sully ; pour perpétuer le souvenir du triomphe de la grâce sur son cœur,

Il aura élevé, au milieu de ses riches domaines, un monument en l'honneur du saint martyr auquel, après Dieu, il se croyait redevable d'une faveur aussi signalée.

Nous ne présentons, au reste, ces observations que comme de simples probabilités, puisque nous n'avons rien de certain sur les paroisses dont nous parlons avant les statuts de saint Aunaire.

L'église de Bazolles possède une relique de son saint patron ; elle a été vérifiée et authentiquée par M<sup>re</sup> Dominique - Augustin Dufêtre, évêque de Nevers. La translation solennelle en a été faite le 22 août 1858, au milieu d'un grand concours de peuple.

---

MÊME JOUR.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE

DE SAINT-BENIN-D'AZY.

Le 22 août 1836, l'église d'Azy-aux-Amognes fut consacrée par M<sup>re</sup> Paul Naudon, évêque de Nevers, sous le vocable de saint Benigne, apôtre de Dijon et martyr, connu dans le pays sous le nom de saint Benin, au milieu d'un concours considérable du clergé et du peuple de toutes les paroisses voisines et même de Nevers. Le pontife consécrateur déposa, dans le sépulcre du maître-autel, des reliques de sainte Solange, vierge et martyre, patronne du Berri ; de saint Cyr et de sainte Françoise de Chantal.

Cette église avait été construite par les soins intelligents de M. André Culot, chanoine honoraire de Nevers, curé de la paroisse, qu'une mort prématurée enleva depuis à ses nombreux amis.

---

24 AOÛT.

## SAINT PATRICE.

Saint Patrice naquit en Auvergne de parents riches et de la

plus haute distinction ; de bonne heure il se retira du monde et se réfugia dans le monastère que saint Porcien venait de fonder , dans le lieu qui conserve encore son nom (Saint-Pourçain), afin de se former sous sa conduite à la pratique de toutes les vertus.

L'humilité était celle qui avait pour lui le plus d'attrait. Dès son entrée dans le monastère, oubliant les douceurs de la maison paternelle et les honneurs auxquels il eût pu aspirer dans le monde, il se livra aux fonctions les plus pénibles et les plus humiliantes.

Après vingt ans de profession , nous dit l'auteur de sa vie , il se plaisait encore à se confondre avec les novices , se chargeant de tout ce qui aurait pu leur faire éprouver quelque répugnance. Sa charité allait si loin qu'il se levait au milieu de la nuit pour les délivrer d'une partie de leurs travaux , qu'il exécutait lui-même aux dépens de son sommeil.

Dieu voulut le récompenser , même dès cette vie , de tant d'ab-négation , en lui réservant la gloire de convertir à Jésus-Christ les habitants de la contrée du Nivernais située entre la Loire et l'Allier. La foi , nous ne saurions en douter , avait déjà été prêchée dans ce pays ; car, comment croire que les premiers évêques d'Autun , sous la dépendance desquels Nevers et ses environs étaient placés jusqu'au sixième siècle, eussent abandonné cette partie du troupeau qui leur était confié ? Comment croire que nos premiers évêques de Nevers eussent négligé d'évangéliser cette contrée , si rapprochée de leur siège épiscopal ? Cependant l'angle formé par la jonction de la Loire et de l'Allier était encore plongé dans les ténèbres du paganisme , et ses habitants avaient refusé jusque-là d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Ce pays avait conservé le nom de Contrée-des-Gentils. *Pagus Gentilicus* <sup>1</sup>. C'était là qu'après la défaite des Helvétiens , César , sur les instances des Eduens , avait permis aux Boïens de s'établir. Ces étrangers avaient sans doute opposé

<sup>1</sup> C'est à tort que Guy Coquille traduit par *Village de Gentili*.

plus d'obstacles que les autres habitants à la grâce qui leur était offerte; ils devaient, en effet, accepter avec répugnance une doctrine qui leur était prêchée dans la langue de leurs vainqueurs. Ne nous étonnons pas de les voir encore, au sixième siècle, adonnés au culte des idoles.

Ce fut au milieu d'eux que Dieu voulut que Patrice exerçât son zèle.

Il quitta le monastère de saint Porcien accompagné de Germain et de Germanion qui désiraient s'associer à ses travaux. Tous les trois vinrent se fixer au milieu de la contrée des Gentils<sup>1</sup>; ils s'arrêtèrent dans un lieu environné de broussailles épaisses, où ils trouvèrent les ruines d'un ancien temple d'idoles.

La pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur vie, leur austérité, frappèrent d'étonnement les idolâtres, et firent sur eux plus d'impression que toutes les prédications qu'on aurait pu leur adresser; ils commencèrent à concevoir de l'estime pour une religion qui rendait les hommes si parfaits. En même temps, Dieu, qui dans sa miséricorde avait résolu de retirer ce peuple de ses erreurs grossières, accorda à Patrice le don des miracles. De tous côtés on venait à lui avec confiance pour réclamer la guérison des maladies dont on était atteint, et les prières du saint ne demeuraient pas sans effet.

Entre autres guérisons miraculeuses opérées par saint Patrice, les anciens livres de l'église de Nevers rapportent qu'un homme riche, nommé Servilius, privé de l'usage de ses membres, se fit transporter auprès du saint, qui le guérit complètement par ses prières. Il rendit aussi la vue à la servante d'une dame de Nevers, nommée Lupicina.

Un des habitants du pays, après avoir embrassé la religion, eut le malheur d'apostasier et de se livrer à la pratique de ses anciennes superstitions. Par un juste châtement du ciel, ou plutôt par un effet de la miséricorde de Dieu, qui voulait rap-

<sup>1</sup> Les Romains nommaient *Gentiles* les étrangers qui s'attachaient à eux.

peler à lui par l'adversité celui qui l'avait abandonné, cet homme eut trois fils, dont l'un naquit aveugle, l'autre sourd et le troisième muet. Accablé de douleur, il les apporta aux pieds de saint Patrice, pleurant le crime qui lui avait attiré un semblable châtiment, et suppliant le saint abbé d'intercéder pour lui et pour ses enfants auprès du Seigneur. Le saint, touché de compassion, et voyant la douleur et le repentir de ce père malheureux, se mit en prière et obtint pour ces enfants la délivrance de leurs infirmités.

Parmi les personnes que Patrice avait converties, se trouvait une dame riche du pays que les anciennes légendes nomment Pomponia; elle lui abandonna, pour construire un monastère, une partie de ses terres, et l'église fut élevée sur les fondations mêmes du temple dont nous avons parlé.

Il manquait un prêtre aux nouveaux chrétiens de la contrée des Gentils : ce fut Patrice qui fut choisi pour remplir ce ministère. Celui qui, n'étant que simple moine, avait travaillé avec tant de zèle à la conversion des habitants, était bien digne d'achever, comme prêtre, l'œuvre qu'il avait commencée. L'évêque qui gouvernait alors l'église de Nevers, sans doute saint Aré, car il travailla aussi de tout son pouvoir à détruire dans notre diocèse les restes des superstitions païennes, connaissant sa sainteté et sa charité ardente, qui lui avaient mérité de si éclatants succès, ne balança pas à le consacrer par l'onction sacerdotale. Patrice continua donc avec plus de fruit les fonctions d'apôtre, jusqu'au moment où il plut au Seigneur de l'appeler à lui pour récompenser ses vertus, ce qui eut lieu vers le milieu du sixième siècle.

#### SON CULTE.

Le corps de saint Patrice fut déposé dans l'église qu'il avait fondée, et les miracles nombreux qui s'opérèrent sur son tombeau contribuèrent à perpétuer dans ce pays le souvenir de son dévouement et de sa sainteté.

Avant 1793, ses restes précieux reposaient encore dans la crypte curieuse placée sous le sanctuaire de l'église qui a conservé son nom, quoique altéré (Saint-Parize), mais ils furent dissipés à cette époque de folie et d'impiété.

---

24 AOUT.

## SAINT EPTADE,

PRÊTRE.

Saint Eptade naquit au territoire d'Autun, d'une famille riche et jouissant dans le pays d'une grande considération. Il employa les premières années de sa vie à se former aux sciences et à la piété. Sa charité pour le prochain le portait à venir au secours de toutes les misères.

Le savant vicaire général d'Autun, M. Devoucoux, que son mérite a élevé depuis sur le siège épiscopal d'Evreux, nous a fait connaître en 1851, à l'époque du congrès de Nevers, que non-seulement saint Eptade avait honoré notre pays par ses vertus, mais encore que le Morvand nivernais lui avait servi de berceau.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici l'extrait du compte-rendu du congrès<sup>1</sup>:

« M. l'abbé Devoucoux devant quitter Nevers le soir même, demande la parole pour faire des communications qui peuvent intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du Nivernais. Il s'agissait d'abord de restituer au diocèse de Nevers un saint qui lui appartenait déjà sous un rapport, car le Nivernais avait été pour lui un lieu de refuge quand on voulait lui imposer le fardeau de l'épiscopat; de plus, selon M. Devoucoux, le Nivernais avait été son lieu de naissance. Saint Eptade, une des grandes figures des temps mérovingiens dans nos contrées, était né, selon les bollandistes,

<sup>1</sup> Congrès archéologique de France, XVIII<sup>e</sup> session, p. 233 et 231.

au bourg de Marnay (*Castrum maternense*), près d'Autun ; M. Devoucoux fait observer qu'il y a dans la paroisse de Lormes un hameau qui porte le même nom et qui aurait bien pu être le berceau du saint. Il ne balance pas à adopter cette opinion qui paraît incontestable, si on examine avec attention les actes de la vie de ce saint. On parle dans la légende du long trajet qu'il avait à faire pour se rendre à Autun, et les distances qui y sont indiquées ne sauraient s'appliquer au Marnay près d'Autun, mais bien au lieu qui porte le même nom auprès de Lormes. Il ne peut donc plus y avoir aucun doute à cet égard, c'est un point d'histoire qui doit être rétabli <sup>1</sup>.

» La vie tout entière de saint Eptade fut une vie de charité ; il passa sa jeunesse à délivrer les captifs ; il voyageait pour obtenir des aumônes qui le missent en état de soulager les veuves et les orphelins, s'adressant, non-seulement aux catholiques, mais encore aux païens et aux barbares, dont il adoucissait les mœurs par ses saintes prédications, soutenues par l'exemple de ses vertus.

» Après la destruction du *Castrum Dunum*, il écrivit au roi Sigismond en faveur des captifs nombreux faits dans cette circonstance, et il en fit délivrer plus de trois mille de différents âges et de différent sexe. Tant d'éminentes qualités ne purent échapper à Flavien, évêque d'Autun, qui voulut l'ordonner prêtre, mais l'humilité de saint Eptade l'engagea à refuser cet honneur ; il paraît cependant que plus tard il consentit à recevoir l'onction sacerdotale, puis il se retira dans la solitude.

» En 502, le siège épiscopal d'Auxerre devint vacant par la mort de saint Censure. Le clergé et le peuple de cette ville qui connaissaient les vertus d'Eptade, désiraient avec ardeur l'avoir pour évêque ; mais Auxerre ne faisait plus partie du royaume des Burgondes, et il fallait le consentement de Gondebaud, roi de Bourgogne. La paix avait été conclue entre les deux pays ; le roi

<sup>1</sup> Le Marnay dont nous parlons est placé entre Lormes et Cervon. On comprend pourquoi notre saint aurait choisi pour retraite ce lieu ; il devait lui être connu.



des Francs supplia Gondebaud de lui céder le saint homme Eptade, afin qu'on l'ordonnât évêque d'Auxerre. Le roi burgonde refusa d'abord de donner son consentement, mais ne pouvant résister plus long-temps aux sollicitations réitérées de Clovis, il finit par céder. Les bollandistes le considèrent comme évêque, mais il paraît certain qu'il refusa constamment le fardeau de l'épiscopat. Pour se soustraire aux sollicitations qui lui étaient adressées, il se réfugia dans les forêts du Morvand, *Cervidunum*, la montagne des cerfs, Cervon fut le lieu de sa retraite. Ce fut là que quelques compagnons qui avaient pu admirer ses vertus, vinrent le rejoindre pour vivre sous sa direction. Il continua à avancer dans la sainteté, et fut après sa mort compté au nombre des saints. »

Telle fut l'origine de l'abbaye de Cervon que Charles-le-Chauve plaça, en 843, sous la dépendance de l'église de Saint-Nazaire d'Autun. Plus tard, cette abbaye fut sécularisée et devint un chapitre composé de chanoines ; leur chef conservait le titre d'abbé, et était confirmé par l'évêque d'Autun, après avoir été élu par le chapitre. Il ne pouvait être choisi que parmi les chanoines de l'église cathédrale.

Il y avait à Monthelon, auprès d'Autun, une ancienne église sous le vocable de saint Eptade.

Nous ignorons si on possède encore des reliques de ce saint.

---

---

24 AOUT.

## SAINT BARTHELEMY,

APÔTRE.

Au rapport d'Eusèbe, saint Barthélemy, après l'ascension du Sauveur, alla jusque dans l'Inde porter la lumière de l'Évangile. On dit qu'il scella sa foi de son sang, mais on ne connaît, ni l'époque précise, ni le genre de son martyre, cependant on croit

qu'il fut écorché vif, et ensuite décapité; d'autres prétendent qu'il fut crucifié.

On trouve saint Barthélemy représenté portant sa peau sur un bâton; mais, le plus souvent, on se contente de lui mettre à la main le couteau qui a servi à son cruel supplice, ou bien une croix triomphale.

Saint Barthélemy est patron de Montsauche, de Beaumont-sur-Sardolles, de Cervon, de Remilly, et patron secondaire de la chapelle de la Brosse, en la paroisse de Donzy.

26 AOÛT.

## SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Saint Louis est patron de Fourchambault et de Montigny-aux-Amognes.

Saint Louis est aussi honoré comme second patron d'Alligny, près de Cosne.

Huit ans après la canonisation de saint Louis, Jean de Savigny, évêque de Nevers, fit la dédicace de l'église des Frères prêcheurs, et la plaça sous le patronage de la sainte Vierge et de saint Louis, au mois de juillet 1305.

La cathédrale de Nevers avait un autel sous le vocable de saint Louis.

MÊME JOUR.

## SAINT GENEST.

Genest, chef d'une troupe de comédiens de Rome et ennemi acharné du nom chrétien, voulut jouer sur la scène les mystères de la religion, mais touché tout-à-coup par un prodige de la

grâce, semblable à celui qui changea le cœur de Paul sur le chemin de Darlas, il réclama sérieusement d'être admis par le baptême au nombre des chrétiens; il fut de suite livré aux bourreaux, par ordre de Dioclétien, et eut la tête tranchée le 25 août 297.

Tout le monde connaît à Nevers l'église Saint-Genest, dont on voit, dans la rue qui porte le même nom, des restes qui sont un objet d'admiration pour les amateurs; elle remonte aux dernières années du douzième siècle. Quatre chapelains, ayant le titre de curés, étaient chargés de la desserte de cette église.

On rencontre une chapelle dédiée à saint Genest entre Azy-le-Vif et Neuville-les-Decize; c'est le but d'un pèlerinage très-fréquenté. Il y avait dans cette chapelle une statue de saint Genest tenant un violon, comme pour rappeler la profession qu'il exerçait.

---

---

26 AOUT.

## SAINT EULADE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Eulade (*Euladius*) fut le premier évêque de Nevers. Sa famille, les premières années de sa vie, ce qu'il fit au commencement de son épiscopat, tout nous est inconnu, et nous eussions été réduit à en faire seulement mention, si l'historien de saint Séverin ne nous eût laissé, sur sa maladie et sa guérison miraculeuse, des détails bien précieux; c'est à Fauste, disciple et ami du saint abbé d'Agaune, que nous en sommes redevables.

Nous essayerons, dans la traduction, de ne pas trop nous éloigner de l'admirable simplicité du texte.

La réputation de sainteté de Séverin était parvenue jusqu'à Clovis, qui, en 505, était arrêté par une fièvre opiniâtre, dont l'art des médecins les plus habiles n'avait pu le délivrer. Le prince

eut recours à l'abbé d'Agaune, espérant que ses prières ne seraient pas sans effet; il le conjura donc de venir le visiter.

« Séverin se mit en route, afin de se rendre aux désirs du  
» roi. Arrivé à Nevers, il entra dans l'église pour y faire sa  
» prière; étonné de ne point trouver l'évêque dans le temple  
» saint, il s'adressa aux gardiens pour en connaître le motif.

» Frères, leur dit-il, où est votre pontife? — Notre pontife,  
» lui répondirent les gardiens de l'église, à été atteint l'année  
» dernière d'une maladie cruelle qui l'a privé de l'usage de l'ouïe  
» et de la parole; depuis cette époque, il est gisant sur son lit,  
» accablé d'affreuses douleurs, et attendant la mort à chaque ins-  
» tant. Il ne lui a plus été possible de monter à l'autel pour offrir  
» le divin sacrifice, et de bénir son peuple, comme il le faisait  
» auparavant. Nos cœurs sont brisés de douleur en voyant notre  
» père commun réduit à ne pouvoir quitter sa couche, car à  
» chaque instant ceux qui l'assistent le croient plutôt mort que  
» vivant.

» Le saint abbé, touché de compassion, leur demanda s'il  
» pourrait être introduit auprès de lui pour le visiter et lui  
» adresser quelques paroles de consolation et de salut. — Venez,  
» lui dirent-ils, vénérable père, entrez, puisque vous le désirez.

» Séverin, introduit dans la chambre du malade, se rendit  
» avec empressement auprès du lit où il était couché; il le consi-  
» déra d'abord avec intérêt, et lui témoigna par ses gestes toute  
» la part qu'il prenait à ses souffrances. Puis il se mit en prière,  
» suppliant avec ardeur le Seigneur de rendre la santé au pontife.  
» Après être long-temps demeuré prosterné la face contre terre,  
» il se leva, et s'adressant à Eulade : — Pontife du Seigneur,  
» lui dit-il, conversez avec moi. — Et aussitôt Eulade, recouvrant  
» l'usage de l'ouïe et de la parole, s'écria : — Homme de Dieu,  
» homme saint, accordez-moi votre bénédiction; envoyé par le  
» Sauveur Jésus-Christ pour me rendre la santé, vous êtes venu  
» me délivrer des infirmités qui m'accablaient. Que le nom du  
» Seigneur soit béni dans tous les siècles ! oui, qu'il soit béni à

• jamais celui qui a daigné vous choisir pour manifester sa miséricorde à mon égard !

• Alors le pieux serviteur de Dieu, lui tendant la main, le souleva de sa couche et lui dit : — Levez-vous au nom de Jésus-Christ, notre souverain maître, et revêtez-vous de vos vêtements. Rendez au Seigneur des actions de grâces pour les châtimens qu'il vous a infligés ; oui, témoignez-lui toute votre reconnaissance, car il vous a châtié pour vous sauver ; il vous a frappé pour vous couronner. Dès aujourd'hui, vous allez vous rendre avec moi à l'autel de Dieu, pour vous acquitter de ce tribut de reconnaissance et bénir le peuple qui vous est confié.

• Séverin parlait encore, lorsque Eulade se leva tout-à-coup de son lit, bénissant Dieu qui, par les prières de son serviteur, l'avait retiré des portes du tombeau. Le même jour, guéri de toutes ses infirmités, il se rendit à son église pour y célébrer le Saint-Sacrifice et bénir son peuple. »

Le saint évêque consacra le reste de sa vie au service de celui qui avait manifesté sa miséricorde envers lui, s'occupant, avec plus de zèle encore qu'auparavant, de la sanctification du troupeau qu'il avait à diriger.

Il s'endormit dans le Seigneur, le 26 août 516 ou 517.

Ce fut sous l'épiscopat de saint Eulade que saint Eptade, voyant qu'on voulait l'élever sur le siège d'Auxerre, se réfugia dans les forêts du Morvand et jeta les premiers fondemens de l'abbaye de Cervon.

On ignore ce que sont devenues ses saintes reliques aussi bien que celles de saint Eolade.

27 AOUT.

SAINT SULPICE, SURNOMMÉ LE DEBONNAIRE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Sulpice appartenait à une des familles les plus illustres du Berri. Ses parents mirent tous leurs soins à le faire élever dans la

science et dans la piété. Quand il fut maître des grands biens qu'ils lui laissèrent, le saint en usa en faveur des pauvres et des églises.

Ayant été promu au sacerdoce, il fut choisi pour aumônier par le roi Clotaire II, qui lui confia en même temps la direction des clercs de sa chapelle. Ce prince tomba dangereusement malade, mais il se plut bientôt à reconnaître que c'était à Sulpice qu'il était redevable de la santé qui lui fut rendue. En effet, le saint, par ses prières et par ses jeûnes avait obtenu de Dieu sa guérison.

Il fut appelé en 624 à succéder à saint Austregisile sur le siège de Bourges. Élevé à l'épiscopat, il mit tout son zèle à réformer les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique. Il se dévoua constamment à la conversion des juifs qui se trouvaient en grand nombre dans son diocèse; il fut assez heureux pour les convertir presque tous. Sa charité pour les pauvres ne connaissait pas de bornes; non-seulement il voulait se charger lui-même de leur faire des instructions, mais encore il savait se contenter du strict nécessaire, afin de pouvoir leur distribuer de plus abondantes aumônes.

Après avoir gouverné l'église de Bourges pendant dix-sept ans, désirant s'occuper de sa sanctification d'une manière plus spéciale, il se fit nommer un coadjuteur, auquel il ne tarda pas de confier toute la direction du diocèse, ne se réservant que le soin des pauvres. Il mourut le 17 janvier 644, quelques auteurs reculent sa mort jusqu'en 647.

Dien, qui lui avait accordé pendant sa vie le don des miracles, voulut après la mort de son serviteur glorifier sa sainteté par les prodiges qui s'opérèrent sur son tombeau.

Outre la fête du 17 janvier, on célèbre encore deux autres fêtes de saint Sulpice à l'occasion de translations de ses reliques, l'une au 15 janvier, l'autre au 27 août; c'est ce jour qui a été choisi, dans le diocèse de Nevers, par les paroisses placées sous le patronage du saint archevêque de Bourges. Ce sont les paroisses de Saint-Sulpice-le-Châtel, Fours, Entrains, Marcy,

Saincaize, La Colancelle, Planchez, Authiou, Varennes-les-Nevers et Cigogne.

---

28 AOUT.

## SAINT ÆOLADE

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Æolade (*Æoladius*) succéda à Eufrone ; il assista au deuxième concile de Lyon, célébré par saint Nicet en 566. Avant sa mort, il avait prié avec instance le Seigneur de lui donner saint Arigle pour successeur ; sa prière eut son effet. Il mourut vers 580 ou 581, le 28 août, jour auquel sa fête est indiquée dans les anciens livres de l'église de Nevers. C'est tout ce que nous savons de ce saint évêque, que plusieurs auteurs ont confondu avec saint Eulade, à cause de la ressemblance du nom.

Les auteurs de la *Gallia christiana* et Michel Cotignon prétendent qu'un tombeau, qu'on voyait autrefois dans l'église de Saint-Etienne de Nevers, renfermait le corps de saint Æolade. Parmentier était d'un avis contraire, et regardait ce tombeau comme celui de saint Eulade.

Sans avoir la prétention de trancher cette question, nous dirons quelques mots sur ce tombeau. Il était anciennement placé dans un collatéral ; mais en 1523, quand on construisit l'autel paroissial au milieu de l'église, le corps du saint fut déposé sous cet autel. La pierre qui le couvrait portait ces quatre vers latins que Claude Bredeau, avocat, y avait fait graver en 1602 :

QUIS-QUIS AB OCCASU PROPERAS, QUIS-QUIS AB ORTU,  
CORPUS IN HOC TUMULO QUOD VENERERIS HABES,  
PROESUL EULADIUS HUIUS QUONDAM PATER URBIS,  
ADVENTUM GAUDENS SUSTINET HIC DOMINI.

En 1771, on ajouta les deux vers suivants :

IMPLORARE VENI PER SANCTUM, GENS PIA, NUMEN,  
UT TUA SANENTUR CORPORA FESSA FEBRI.

Eulade, de Nevers le pontife et le père,  
Dont le corps repose en ces lieux,  
Du pèlerin exauce la prière ;  
Sur son tombeau déposez tous vos vœux.  
Ami de Dieu, plein d'espérance,  
Il attend le jour du Seigneur.  
Venez, peuple pieux, implorer sa puissance,  
Du feu qui vous dévore il calmera l'ardeur.

On recourait, en effet, au tombeau du saint évêque pour obtenir la guérison de la fièvre ; il y avait même dans l'église de Saint-Etienne une confrérie établie à cette intention.

MÊME JOUR.

### SAINT JULIEN.

Saint Julien est un des martyrs les plus célèbres de l'Eglise de France. Il naquit à Vienne, en Dauphiné. Il s'engagea dans la profession des armes, état dans lequel il sut conserver toute la ferveur chrétienne et la pureté des mœurs. Au moment où éclata la persécution de Dioclétien, cédant aux sollicitations d'un ami, Julien se retira auprès de la ville de Brioude, où il demeura caché pour échapper aux persécuteurs de la foi. Cependant il fut découvert, ou plutôt, craignant d'exposer la vie des fidèles qui lui avaient offert un asile ; il alla au-devant de ceux qui le recherchaient. Après avoir fait à Dieu sa prière et lui avoir offert le sacrifice de sa vie, il présenta sa tête aux bourreaux qui l'immolèrent au même lieu.

Les églises de Mars-sur-Allier, Mesves, Dornes, Fleury-sur-Loire, honorent comme patron le saint martyr de Brioude.



En 1297, Jean de Savigny, évêque de Nevers, en revenant de Rome, où il avait été député par le clergé de France pour exposer au pape les besoins de l'Eglise dans ce royaume, rapporta un bras de saint Julien de Brioude, enchâssé dans un reliquaire d'argent, dont il fit don à sa cathédrale <sup>1</sup>.

La paroisse de Mesves possède une parcelle de reliques de son saint patron, munie de son authentique.

---

---

29 AOÛT.

## DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Le saint Précurseur de Jésus-Christ, chargé de préparer les voies au Sauveur en prêchant la pénitence, ne craignit pas de reprocher à Hérode, tétrarque de la Galilée, la conduite infâme qu'il menait avec Hérodiade, femme de son frère. Hérode le fit mettre en prison, mais Hérodiade avait conservé contre lui une haine implacable. L'occasion d'assouvir cette haine ne tarda pas à se présenter ; la fille de cette méchante femme, ayant dansé devant Hérode, captiva le cœur de ce prince, qui lui promit de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. D'après le conseil de sa mère, elle demanda la tête de Jean-Baptiste, et, malgré l'estime qu'Hérode avait pour le saint, se croyant lié par le serment qu'il avait fait, il consentit à cette atroce demande ; Jean-Baptiste fut décapité et sa tête fut remise à la fille d'Hérodiade.

Les paroisses de La Maison-Dieu, de Parigny-les-Vaux, de Dun-sur-Grandy, de Champvert, de Trucy-l'Orgueilleux, célèbrent la décollation de saint Jean-Baptiste comme leur fête patronale.

<sup>1</sup> PARENTIER, *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*.

---

---

30 AOUT.**SAINT FIACRE.**

Saint Fiacre vivait vers le milieu du septième siècle ; Irlandais de nation, il avait abandonné sa patrie et s'était réfugié dans une solitude aux environs de Meaux.

Saint Fiacre est patron d'Ourouër et de Neuville-les-Brinon. On sait que nos jardiniers l'honorent aussi comme leur patron. On le représente ordinairement avec le costume monacal, tenant une bêche à la main.

---

---

31 AOUT.

**SAINT GILDARD.**

Les anciens livres de l'église de Nevers ne nous ont laissé sur saint Gildard que des notions bien incomplètes ; nous savons seulement qu'il était prêtre, et qu'il édifia par ses vertus la paroisse de Lurcy-le-Bourg, où il mourut au septième siècle. Sa mort eut lieu le 24 août, et sa fête, depuis plus de trois siècles, était renvoyée au 31 du même mois, à cause de l'occurrence de la solennité de saint Barthélemy. On comprend cependant que, dans l'intérieur du prieuré, saint Barthélemy devait le céder au saint titulaire, dont la fête se célébrait le 24 avec pompe. MM. les Chanoines de Saint-Cyr n'oubliaient pas de se rendre au prieuré dès le 23, pour y chanter les premières vêpres. L'ancien cérémonial de la cathédrale portait qu'après l'office, le chapitre allait au réfectoire, où il buvait de bon vin et mangeait des pains chauds.

Le corps de saint Gildard fut transporté dans une église élevée, auprès des murs de Nevers, sous le vocable de Saint-Loup. Dieu,

pour glorifier son serviteur, permit que des miracles s'opérassent sur son tombeau ; depuis , cette église prit le nom de Saint-Loup et de Saint-Gildard , et par la suite on oublia le nom du premier patron. Elle fut primitivement une abbaye , dont il est fait mention dans les diplômes de Charles-le-Chauve et de Charles-le-Gros ; elle devint paroisse au onzième siècle ; puis , à la fin du même siècle , elle fut abandonnée aux religieux de Saint-Laurent-l'Abbaye , comme une succursale de leur monastère.

C'est ici le lieu de consigner les quelques détails que nous avons sur saint Loup.

D'après Richard , moine de Cluny , qui écrivait dans le cours du douzième siècle , saint Loup était un sous-diacre qui avait entrepris la conversion de Rolland de Roussillon , seigneur de Seyr (La Charité-sur-Loire) , où il habitait alors. Le saint lévite fut assez heureux pour gagner à Jésus-Christ Rolland et les habitants de Seyr. Il construisit dans cette localité une église en l'honneur de la sainte Vierge , et auprès , il éleva un monastère dans lequel il plaça des moines de saint Basile ; il mit à leur tête l'abbé Gélase. Gélase demeura trente ans à la tête de cette communauté qui compta , dans le principe , jusqu'à cent religieux <sup>1</sup>. On ne trouve plus nulle part aucun détail sur saint Loup ; mais on sait que l'église , fondée auprès de Nevers , au milieu des carrières qui ont servi en grande partie à construire la ville , lui était primitivement consacrée , et qu'une des fontaines , qui coulent au bas du plateau , porte encore le nom de fontaine Saint-Loup. Aussi Lebeuf , qui regarde comme fabuleux le récit de la fondation de La Charité dont nous venons de parler , déclare qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute l'existence d'un saint Loup , qui a vécu auprès de Nevers , et auquel on dédia l'église qui n'est plus connue maintenant que sous le vocable de Saint-Gildard. Les chartes du neuvième siècle la nomment l'église de Saint-Loup et Saint-Gildard.

Il est donc probable que ce saint Loup , dont les autres actes

<sup>1</sup> Lebeuf , *Écrits divers* , tome I.

nous sont inconnus, a passé une partie de sa vie dans ce lieu, ou bien que son corps, après sa mort, y a été transféré. Quelques miracles opérés par son intercession auront déterminé les fidèles à élever un oratoire sur son tombeau ; c'est ce qui se pratiquait alors communément.

Nous avons parlé ailleurs <sup>1</sup> de toutes les phases qu'a traversées le couvent de Saint-Gildard depuis sa fondation jusqu'à nous, nous n'y reviendrons pas ici ; nous nous contenterons de dire qu'un certain nombre de maisons s'étaient groupées autour de l'église, et qu'elle était devenue paroissiale, quoique occupée par des religieux.

Il est certain qu'avant 1445, Saint-Gildard était paroisse. Parmentier raconte que cette église, ainsi que celles de Saint-Benin et de Sainte-Valière, eurent beaucoup à souffrir pendant la guerre de cent ans ; placées en dehors de la ville, elles étaient exposées à toutes attaques de l'ennemi. Depuis long-temps, les Anglais ravageaient les alentours de Nevers ; en 1440 surtout, ils avaient répandu partout la terreur, au point qu'on avait garni de barrières et de fossés toutes les avenues de la ville. A cette époque, les trois églises dont nous venons de parler furent presque ruinées. En 1445, le doyen Robert Tenon constate leur état par ses procès-verbaux de visite du 14 octobre, du 12 et du 16 novembre ; il ordonne le rétablissement de ces églises ; mais, selon l'expression de notre chroniqueur, *il prenait mal son temps, car ces trois paroisses n'avaient presque plus de paroissiens, et ce qu'il en restait n'avait pas même le nécessaire* <sup>2</sup>.

La paroisse de Saint-Gildard, déjà peu populeuse, s'affaiblit encore davantage à partir de cette époque. En 1784, les habitants prièrent l'évêque d'interdire l'église ; ce qui eut lieu. Je ne pense pas cependant qu'il s'agit d'un interdit absolu, mais seulement du titre d'église paroissiale qui devenait nul par le fait. A la révolution, le prieuré de Saint-Gildard éprouva le sort d'un

<sup>1</sup> Bulletin de la Société neversaise, tome I, page 223.

<sup>2</sup> Inventaire historique des titres de la ville de Nevers.

grand nombre d'établissements religieux ; l'église fut vendue, ainsi que les terres qui en dépendaient.

En 1853, le plateau était encore couvert de vignes, et deux travées de l'église étaient occupées par un pressoir ; quand M<sup>re</sup> D.-A. Dufêtre, évêque de Nevers, et supérieur de la congrégation des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, conçut la pensée de faire l'acquisition de tout l'enclos pour y construire de vastes bâtiments, destinés au noviciat de cette congrégation.

#### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR.

Les habitants de Nevers se rappellent encore un modeste bâtiment oblong qu'on remarquait, il n'y a que quelques années, à l'entrée des Perrières, en quittant le Parc ; c'était un tronçon d'église, unique débris de l'antique prieuré de Saint-Gildard. Triste comme une ruine, son aspect présentait quelque chose de plus triste encore ; le temple du Dieu de la paix avait servi de forteresse dans nos discordes civiles, et les fenêtres ogivales, à demi bouchées, laissaient apercevoir les meurtrières qu'on avait pratiquées dans les maçonneries.

Quelle nouvelle révolution s'est donc opérée pendant le court espace de trois années ? Non-seulement les pierres dispersées du sanctuaire ont été recueillies avec respect, la nef mutilée a vu disparaître les objets étrangers qui l'encombraient et la souillaient ; le pressoir *national* en a été banni ; les faisceaux de colonnes, les chapiteaux fleuris, les nervures délicates, se sont dépouillés de la poussière fétide qui les couvrait ; mais, tout-à-coup, nous avons vu cette antique église s'agrandir sans nuire à ses gracieuses proportions, se compléter, et présenter, dans ses harmonieux détails, tout ce que l'architecture si religieuse du treizième siècle a de plus majestueux.

Phénix d'un nouveau genre, le prieuré de Saint-Gildard a

1 Le 9 juin 1853, M<sup>re</sup> Dufêtre bénissait la première pierre.

trouvé dans ses ruines et dans ses cendres mêmes une nouvelle vie ; jamais il n'a été aussi brillant d'avenir. Les pierres cachées dans le flanc du coteau se sont soulevées , elles se sont dressées avec art et symétrie ; ici , pour compléter le temple de Dieu ; là , pour préparer un asile à celles qui se font gloire d'être , tout à la fois , les épouses de Jésus-Christ , les anges visibles des enfants et les servantes des pauvres.

Les constructions étaient enfin terminées ; le 15 juillet 1856 était le jour indiqué pour la bénédiction des nouveaux bâtiments et la prise de possession de la maison. L'époque était on ne peut plus favorable : tout le clergé du diocèse , réuni pour la retraite ecclésiastique , devait rehausser , par sa présence , la pompe de cette imposante cérémonie.

Le matin , on avait vu tous ces prêtres , qui venaient de se retremper dans la retraite , remplir le vaste chœur de la cathédrale , puis s'avancer vers l'autel pour recevoir de la main de M<sup>sr</sup> l'Archevêque de Sens , le pain eucharistique , tandis qu'à l'entrée du chœur , M<sup>sr</sup> l'Évêque de Nevers le distribuait aux sœurs de la Charité. Cette sainte union de sentiment devait encore se manifester dans le cours de la même journée. A deux heures et demie du soir , ces mêmes prêtres se réunirent de nouveau à la cathédrale pour accompagner processionnellement les sœurs jusqu'à leur nouvelle demeure.

Cette procession , une des plus belles que Nevers ait vu défiler dans ses murs , se faisait remarquer par la présence de trois évêques : M<sup>sr</sup> Jolly , archevêque de Sens ; M<sup>sr</sup> Dufêtre , évêque de Nevers , et M<sup>sr</sup> de Dreux-Brézé , évêque de Moulins.

Venaient après eux toutes les autorités de la ville qui avaient voulu prendre part à cette solennité.

Après la cérémonie de la bénédiction des bâtiments , pendant laquelle on avait déposé sur une table préparée à cet effet , les trois boîtes contenant les saintes reliques qui devaient être placées dans les autels , on transporta ces reliques dans la salle du noviciat convertie en chapelle provisoire. Là , selon les prescrip-

tions du pontifical, on récita les matines et les laudes des saints martyrs.

Le maître-autel devait être dédié, comme l'église elle-même, au Sacré-Cœur de Jésus; M<sup>gr</sup> l'Archevêque de Sens, prié par M<sup>gr</sup> l'Évêque de Nevers de faire la cérémonie de la dédicace, allait donc être chargé de la consécration de cet autel; mais le vénérable métropolitain, objectant son état de souffrance, ne voulut accepter qu'un autel secondaire, celui de droite, qui devait être mis sous le vocable de l'Immaculée-Conception; celui de gauche, sous le vocable de sainte Marthe, patronne de la Congrégation, était réservé à M<sup>gr</sup> l'Évêque de Moulins. Avant de clore les trois boîtes de plomb renfermant les saintes reliques et les trois grains d'encens, les prélats consécrateurs y déposèrent les procès-verbaux sur parchemin, signés par eux et munis du sceau de leurs armes <sup>1</sup>.

TRADUCTION DU PROCÈS-VERBAL RENFERMÉ DANS LA BOÎTE  
DU MAÎTRE-AUTEL.

« L'an 1856, le 16 juillet, nous, Dominique-Augustin  
» Dufêtre, évêque de Nevers, avons consacré cette église et cet  
» autel en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, et nous y avons  
» déposé les reliques des saints martyrs et confesseurs dont les  
» noms suivent, savoir : de saint Pierre, apôtre; de saint Cyr  
» et de sainte Julitte, de saint François de Sales et de sainte  
» Jeanne-Françoise de Chantal. Nous avons accordé un an d'in-  
» dulgence, dans la forme usitée, à tous les fidèles qui visiteront  
» aujourd'hui cette église, comme aussi nous accordons quarante  
» jours d'indulgence à tous ceux qui la visiteront le jour anniver-  
» saire de sa dédicace.

» † DOMINIQUE-AUGUSTIN,

» *Evêque de Nevers.* »

Place du sceau.

<sup>1</sup> M<sup>gr</sup> l'Évêque de Moulins n'ayant pas apporté son sceau, M<sup>gr</sup> Crosnier, protonotaire apostolique et vicaire général de M<sup>gr</sup> l'Évêque de Nevers, a signé avec le prélat consécrateur et a apposé son sceau de protonotaire.

TRADUCTION DU PROCÈS-VERBAL RENFERMÉ DANS LA BOÎTE  
DE L'AUTEL DE LA SAINTE-VIERGE.

« L'an 1856, le 16 juillet, nous, Mellon Jolly, archevêque  
» de Sens, avons consacré cet autel en l'honneur de la bienheu-  
» reuse et immaculée Vierge Marie, et nous y avons déposé les  
» reliques des saints martyrs Vincent et Solange, vierge, et des  
» saints confesseurs Arigle et Aré, évêques de Nevers. Nous avons  
» accordé un an d'indulgence, dans la formule usitée, à tous les  
» fidèles qui visiteront aujourd'hui cet autel, et quarante jours à  
» ceux qui le visiteront le jour anniversaire de sa consécration.

» † MELLON,

» Archevêque de Sens. »

Place du sceau.

TRADUCTION DU PROCÈS-VERBAL RENFERMÉ DANS LA BOÎTE  
DE L'AUTEL DE SAINTE-MARTHE.

« L'an 1856, le 16 juillet, nous, Pierre-Simon-Louis-Marie  
» de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, avons consacré cet autel  
» en l'honneur de sainte Marthe, et nous y avons déposé les reli-  
» ques des saints martyrs Denis et Ursule, vierge, et de sainte  
» Marthe, vierge. Nous avons accordé un an d'indulgence, dans  
» la forme usitée, à tous les fidèles qui aujourd'hui visiteront cet  
» autel, et quarante jours à ceux qui le visiteront le jour anni-  
» versaire de sa consécration.

» † PIERRE-SIMON,

» Evêque de Moulins.

» AUGUSTIN-JOSEPH CROSNIER,

» Protonotaire apostolique, vicaire général de Nevers. »

Place du sceau.

Le 16 juillet, vers huit heures du matin, M<sup>re</sup> l'Evêque de  
Nevers, suivant les prescriptions du Pontifical, se transporta à



à l'église qu'il devait consacrer, pour s'assurer par lui-même que tout était préparé. Après avoir ordonné d'allumer les douze cierges placés au-dessus des croix de consécration, il se rendit devant les saintes reliques, pour y réciter les prières préparatoires.

Les deux autres pontifes ne vinrent se joindre à lui que lorsqu'il eut terminé les aspersions extérieures de l'église, et une partie des cérémonies intérieures, c'est-à-dire au moment de faire, avec l'eau grégorienne, les premières onctions des autels.

Les trois prélats consécrateurs, revêtus de leurs ornements pontificaux et accompagnés de leurs archidiaques, se rendirent processionnellement à l'endroit où les saintes reliques étaient déposées. Quand on eut fait avec les reliques le tour extérieur de l'église, les portes, qui jusque alors avaient été fermées aux simples fidèles, s'ouvrirent ; la procession entra, et dès ce moment la foule, pieusement recueillie, put contempler les cérémonies dans toute leur pompe.

Auprès de chaque autel, une crédence avait été dressée, pour recevoir la boîte des reliques, tandis que, sur une autre crédence, étaient déposés les vases renfermant le saint chrême et l'huile des catéchumènes, ainsi que les autres objets nécessaires pour la consécration.

C'était un magnifique spectacle de voir les trois pontifes déposer simultanément, dans les trois autels dont ils étaient chargés, les restes précieux des saints protecteurs de la nouvelle église, puis balancer l'encensoir après chacune des onctions multipliées qu'ils faisaient sur l'autel, puis répandre avec profusion les huiles saintes, sur la pierre du sacrifice ; et cependant on n'était point encore arrivé au moment le plus imposant.

Enfin, les autels sont consacrés ; il ne s'agit plus que de conjurer le Seigneur de ratifier les nombreuses bénédictions de ses ministres, et de confirmer lui-même, par la vertu de son divin esprit, ce qu'ils viennent de faire ; tout-à-coup, les trois autels s'illuminent instantanément, les vingt bougies, qui brûlent

sur chacune des tables où va bientôt s'immoler la sainte victime, font monter vers le ciel la fumée de l'encens qui se consume dans leurs flammes ; et, en même temps, les trois pontifes déposent leurs mitres, s'agenouillent au pied de l'autel qu'ils ont consacré, et entonnent l'antienne *Veni sanctæ Spiritus*, que le chœur et les fidèles continuent.

Quelques instants après, au milieu des chants joyeux et des sons harmonieux de l'orgue, les prêtres et les clercs s'empressent d'orner les autels, puis les trois évêques commencent ensemble le divin sacrifice, à la fin duquel leurs voix s'unissent, pour donner la bénédiction solennelle.

Oh ! qu'elle soit bénie, trois fois bénie, cette maison sainte, qui doit à l'avenir être le berceau des Sœurs de la Charité ; que ces bénédictions, qui ont été répandues avec tant d'abondance sur les vénérables supérieures, réunies pour cette solennité, s'étendent sur toutes les maisons de la congrégation mises sous leur direction.

Qu'elle soit bénie, cette colline de Saint-Gildard, que le Seigneur semble avoir destinée à être le séjour de la prière et des vertus ! Il y a douze cents ans environ que les enfants de saint Basile <sup>1</sup> se réunissaient sur ce plateau, autour d'un autel consacré à Marie ; quatre siècles plus tard, les enfants de saint Augustin <sup>2</sup> le faisaient retentir de leurs pieux cantiques, et les chanoines de Saint-Cyr le choisirent depuis pour le lieu de leur retraite <sup>3</sup>. Sanctuaire vénéré, le Seigneur n'a pas voulu que le triomphe des ennemis de son nom fût complet, *il n'a pas oublié que c'est dans tes murs qu'il avait établi dès le commencement sa famille chérie ; il a racheté son héritage, la montagne de Sion, où il avait établi sa demeure* <sup>4</sup>.

Il veut que cette longue tradition de prières et de vertus ne

<sup>1</sup> Les premiers moines qui ont habité Saint-Gildard suivaient la règle de saint Basile

<sup>2</sup> Les moines de Saint-Laurent-l'Abbaye suivaient la règle de saint Augustin.

<sup>3</sup> Bulle d'Eugène III, en 1147.

<sup>4</sup> Ps. 78, v. 2 et 3.

soit plus interrompue, et il confie cette glorieuse fonction à ces vierges qui se glorifient de porter son nom, *aux Sœurs de la Charité*. Oui, sois bénie, à jamais bénie, colline de Saint-Gildard !

Entonnant le cantique que chantait David dans la translation de l'arche sur la sainte montagne, nous nous plairons à répéter avec lui : « Montagne de Dieu, montagne enrichie des bénédictions » du Très-Haut et fière de servir d'asile à ces nombreuses vierges » unies par la charité, c'est sur ton sommet que le Seigneur veut » habiter, que l'Éternel fixe à jamais sa demeure. » *Mons Dei, mons pinguis, mons coagulatus, mons pinguis ... Mons in quo benèplacitum est Deo habitare in eo : etenim Dominus habitabit in finem* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ps. 67-16



# SEPTEMBRE.

---

1<sup>er</sup> SEPTEMBRE.

SAINT LOUP,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Saint Loup, qu'on nomme aussi saint Leu, naquit dans le diocèse d'Orléans, au sixième siècle. Dès l'âge le plus tendre, il se fit remarquer par une douce piété, par une charité ardente pour les pauvres et par un grand amour pour la mortification.

Élu en 609, pour succéder à Artémus sur le siège de Sens, il ne se laissa pas éblouir par les honneurs de l'épiscopat et fit de nouveaux progrès dans les vertus qu'il avait pratiquées avant son élection. Calomnié auprès du roi Clotaire, il supporta avec résignation l'exil auquel il fut condamné ; il travailla avec zèle à abolir le culte des idoles qui était encore en vigueur dans le lieu de son exil, et eut le bonheur de convertir un grand nombre d'idolâtres.

Cependant les habitants de Sens réclamaient avec instance leur pontife. Clotaire, qui reconnut enfin la calomnie dont saint Loup avait été la victime, disgracia ses calomniateurs, se prosterna lui-même aux pieds du saint pour lui demander pardon, et le fit rentrer dans son église en le comblant de bienfaits. Saint Loup chercha toutes les occasions de rendre service à ceux qui

avaient été si injustes à son égard. Il mourut en paix le 1<sup>er</sup> septembre 623, et fut enterré dans l'église de Sainte-Colombe.

La paroisse de Saint-Loup-des-Bois, au doyenné de Cosne, honore saint Loup de Sens comme son patron ; elle possède un ossement assez considérable de ce saint.

---

MÊME JOUR.

### SAINT GILLES.

Saint Gilles naquit à Athènes, de parents chrétiens et d'une famille illustre ; il fit de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Sa réputation de sainteté et ses miracles, attiraient auprès de lui une foule continuelle ; il résolut donc d'abandonner son pays, il s'embarqua et vint aborder près d'une des embouchures du Rhône, où il établit un hermitage. Plus tard il se retira dans un lieu voisin de Nîmes, où il demeura plusieurs années livré aux exercices de la contemplation, ne vivant que d'herbes et ne buvant que de l'eau.

On lit que pendant quelque temps une biche de la forêt venait lui offrir son lait. Le roi des Goths se trouvant un jour à la chasse et ayant rencontré cette biche, la poursuivit. Elle vint se réfugier auprès de Gilles et fit découvrir ainsi le lieu de sa retraite.

Il fonda en cet endroit un monastère où la règle de saint Benoît fut long-temps observée dans toute sa pureté. Telle fut l'origine de la ville de Saint-Gilles, dont l'église est si remarquable que M. Mérimée ne craint pas de dire que son portail est le *nec plus ultra* de l'art byzantin dans le midi de la France.

Saint Gilles est le patron de Raveaux.

On représente ordinairement ce saint en costume d'abbé, ayant sa biche couchée à ses pieds.

2 SEPTEMBRE.

## SAINT LAZARE.

La fête de saint Lazare avait lieu à des époques différentes, selon les temps et les lieux. L'église d'Autun célébrait autrefois cinq fêtes en son honneur : *sa résurrection*, le vendredi de la quatrième semaine de carême ; *son martyre*, le 1<sup>er</sup> septembre ; *la réception de ses reliques à Autun*, le 26 octobre ; *la première révélation de ses reliques*, le 20 octobre ; *la deuxième révélation*, le 20 juin.

Le Martyrologe de France indique la fête de l'*ami* de Jésus-Christ au 1<sup>er</sup> septembre, comme le bréviaire d'Autun, mais elle est portée au 2 de ce mois dans la liturgie parisienne.

Nous n'avons pas la pensée de donner *in extenso* l'histoire de saint Lazare, on la trouve dans l'Évangile ; nous abordons de suite les détails de son apostolat dans les Gaules. Après l'ascension du Sauveur, Lazare demeura encore quelque temps à Jérusalem, puis il se rendit dans l'île de Chypre où il établit le règne de Jésus-Christ. Dieu lui inspira la pensée de se transporter jusque dans les Gaules ; il s'embarqua donc sur un vaisseau et aborda à Marseille dont il fut le premier évêque. Après y avoir gouverné cette église pendant quelques années, il y scella de son sang la foi qu'il avait prêchée ; il fut décapité.

Les historiens de l'église d'Autun rapportent que le corps de saint Lazare fut apporté de Marseille à Autun par Girard, évêque de cette ville, que l'empereur Lothaire avait envoyé en Provence, chargé d'une mission importante. Cependant, d'autres chroniqueurs prétendent que ce fut Gérard de Roussillon, comte de Nevers, qui, dans le cours du neuvième siècle, après la bataille livrée aux Sarrasins, rapporta ce précieux trésor qui était exposé à la profanation de ces infidèles.

† Marseille conserva la mâchoire inférieure du saint.

Une partie de ces saintes reliques fut donnée, vers l'an 1000, à l'église d'Avallon, qui fut placée dès-lors sous le vocable de saint Lazare ; c'était l'os occipital.

Cependant on avait commencé, en 1120, à Autun, une nouvelle église, destinée à recevoir les reliques de saint Lazare, et, en 1132, le pape Innocent II la consacrait, quoiqu'elle ne fût pas complètement terminée. Ce fut en 1147 qu'on transféra de la cathédrale, où il avait été autrefois déposé, le corps sacré de saint Lazare. Outre les prélats de la province, on remarquait à cette solennité Geoffroi, évêque de Nevers, et Galon, abbé de Corbigny. On se rendit au lieu où il reposait, et quand on chanta les mots *tollite lapidem* qui se trouvent dans le répons de saint Lazare, deux ouvriers levèrent la pierre qui couvrait le tombeau. A la vue du corps de l'ami de Jésus-Christ, les prélats entonnèrent le *Te Deum*. On retrouva aussi la tête, sauf les parties que possédaient l'église de Marseille et l'église d'Avallon. En même temps, une suave odeur s'échappa du sépulcre ouvert, et se répandit dans toute la basilique. Tout ceci se passait pendant la nuit.

Le vénérable Humbert, évêque d'Autun, enveloppa dans une riche étoffe de soie tous les ossements avec le suaire et une peau de cerf intacte qui les contenait ; il lia le tout sur un brancard, et continua le saint sacrifice qu'il avait commencé. Quand le jour fut venu, on ouvrit les portes de la cathédrale et le peuple s'y précipita en foule ; le clergé ne pouvait plus sortir, en sorte que pour laisser défilér la procession, Eudes, duc de Bourgogne, Guillaume, comte de Chalon, et d'autres seigneurs furent obligés de tirer leur épée pour faire faire place. Malgré tout, ce ne fut qu'avec peine qu'on arriva à l'église de Saint-Lazare. Les saintes reliques demeurèrent exposées pendant huit jours, après lesquels elles furent mises dans un nouveau cercueil de plomb qui avait été préparé.

On grava sur ce cercueil une inscription dont voici la traduction : « Ici repose le corps du bienheureux Lazare, mort pendant quatre jours, transféré par les évêques Humbert d'Autun,

- Geoffroi de Nevers, Gauthier de Chalon, Ponce de Mâcon,
- Rotrode d'Evreux et Richard d'Avranche, le 20 octobre 1147,
- sous le règne du roi Louis. »

Ce cercueil fut descendu derrière le grand autel, dans un caveau voûté et fermé par une pierre de porphyre, scellé de barres de fer ; au-dessus on éleva un riche mausolée de marbres variés.

A l'époque de la première translation, en 1147, on avait conservé dans l'église de Saint-Nazaire le chef et un os d'un bras de saint Lazare ; le chef fut placé dans une châsse richement ornée.

En 1727, le 20 juin, eut lieu une nouvelle vérification du corps de saint Lazare ; le souvenir de la première translation était en quelque sorte effacé, au point qu'on ne savait plus si le mausolée qui s'élevait derrière le maître autel était celui de saint Lazare ou celui d'un des évêques d'Autun.

M<sup>re</sup> de Montcley, étant monté sur le siège épiscopal d'Autun, procéda, sur la demande du chapitre, à cette vérification. On retrouva le cercueil de plomb tel qu'il avait été établi en 1147, avec son inscription. Le saint corps resta exposé pendant plusieurs jours à la dévotion des fidèles, puis on le renferma dans le même cercueil de plomb et on le remplaça dans le même tombeau.

En 1793, la châsse qui contenait le chef et un os du bras de saint Lazare fut profanée, ainsi que le tombeau du saint, mais celui qui *veille sur les ossements de ses saints après les avoir délivrés de leurs afflictions*, inspira à de pieux chrétiens la pensée de recueillir ces précieuses reliques, au moment où l'impiété sacrilège les dispersait avec mépris.

Quand le calme eut succédé à la tempête, M<sup>re</sup> de Fontanges, évêque d'Autun, s'empressa de réunir et d'inventorier chacun des ossements qui avaient été conservés, et après les informations canoniques établissant d'une manière irréfragable leur authenticité, il put annoncer aux fidèles de son diocèse que le précieux trésor que l'ancienne église d'Autun se glorifiait de posséder, lui avait été restitué, avec une partie du suaire dont



l'évêque Humbert avait enveloppé en 1147 le corps de saint Lazare. Le mandement qu'il fit à cette occasion est daté du 18 août 1803.

Après une nouvelle vérification, ces saints ossements, réunis à d'autres reliques bien précieuses, furent placés solennellement dans une magnifique châsse de bronze doré. M<sup>re</sup> de Marguerie, évêque d'Autun, voulant donner à cette translation toute la pompe possible, avait convoqué un certain nombre d'évêques.

C'était le 7 septembre 1856.

« A dix heures, S. Exc. le cardinal de Bordeaux entre dans l'église cathédrale, précédé d'un nombreux clergé accouru, non-seulement des diverses parties du diocèse d'Autun, mais encore des diocèses voisins, d'une double haie de chanoines et de vicaires généraux, de MM. Bourdon, camérier de Sa Sainteté, et curé de Saint-Vincent-de-Chalon; Devoucoux, chanoine et vicaire général d'Autun; Crosnier, vicaire général de Nevers, l'un et l'autre protonotaires apostoliques; de NN<sup>ss</sup> Mabile, évêque de Saint-Claude; Dufêtre, évêque de Nevers; de Marguerie, évêque d'Autun; Jolly, archevêque de Sens. Des sièges ont été préparés dans le sanctuaire pour les prélats romains et pour les évêques. Son Eminence va se placer au trône épiscopal et commence l'office pontifical, célébré avec la plus grande pompe <sup>1</sup>. »

Le soir, les saintes reliques devaient être portées en procession dans les principales rues de la ville; partout on rencontrait des guirlandes de fleurs et des arcs de triomphe. La grande esplanade du Petit-Séminaire était surtout magnifiquement ornée, c'était là qu'on devait exposer aux yeux des fidèles les saintes reliques, pendant que M<sup>re</sup> l'évêque de Nevers ferait entendre sa parole puissante; mais une pluie torrentielle ne permit pas à la procession de sortir, on dut annoncer au peuple qu'elle serait remise au lendemain. Comme M<sup>re</sup> Dufêtre devait partir le soir même, on le pressa de prendre la parole. Laissons parler encore celui qui a bien voulu se charger du compte-rendu de cette solennité.

<sup>1</sup> Culte de saint Lazare à Autun, page 124.

« Quoique tout l'ordre de ses idées fût changé par la circonstance et qu'il fût privé de la scène émouvante sur laquelle il avait compté, son zèle ne lui permit pas d'hésiter à monter en chaire. Sa mâle éloquence sut tirer parti de ses regrets partagés par la foule, et après avoir montré la légitimité du culte rendu aux ossements des saints en général et des saints protecteurs de l'église d'Autun en particulier, il adressa de chaleureuses exhortations aux fidèles, pour les engager à mettre à profit l'intercession de tant de grands saints dont l'église d'Autun a le bonheur de posséder les restes.

» Plus d'une fois l'orateur émut vivement son nombreux auditoire, soit en adressant à ses collègues des paroles pleines d'à-propos, soit en rappelant les liens qui unissent l'église de Nevers à celle d'Autun, soit en décrivant les honneurs dont le corps de saint Lazare fut l'objet dans la première translation, soit en partageant sympathiquement les sentiments qui animaient la foule pressée autour de la chaire, et qui cherchait avidement dans ses paroles un dédommagement au pieux et touchant spectacle dont elle avait été privée <sup>1</sup>. »

La procession fut remise au lendemain.

En 1813, le 12 du mois d'avril, sur la demande de M. Boyer, curé de Corvol-l'Orgueilleux, présentée et appuyée par M. l'abbé de Damas, M<sup>re</sup> Imberties, évêque d'Autun, voulut bien accorder à ladite paroisse de Corvol un ossement détaché d'une des côtes de saint Lazare, qu'il munit de son authentique. La même faveur fut accordée à l'église de Varzy.

Ce fut M. l'abbé de Damas qui apporta d'Autun ces précieuses reliques. Nous avons le procès-verbal de la cérémonie qui eut lieu à Corvol à cette occasion; nous croyons devoir le reproduire ici :

« Le 2 du mois de septembre suivant, une grande solennité religieuse, présidée par M. l'abbé de Damas, eut lieu à Corvol, pour la translation de ces saintes reliques, du presbytère à l'église

<sup>1</sup> Culte de saint Lazare à Autun, page 139.

paroissiale. Elles y furent portées processionnellement, au chant du *Te Deum*, et M. l'abbé de Damas, assisté de M. Bougon, curé de Menou, faisant l'office de diacre, et de M. Léonard Ravary, curé de La Chapelle-Saint-André, faisant les fonctions de sous-diacre, offrit solennellement le saint sacrifice de la messe, en présence d'un grand concours de fidèles de la paroisse et des paroisses voisines, qui étaient venus avec empressement, pour vénérer les reliques du grand saint Lazare.

» Après l'Evangile, M. Thomas-Sylvain Girault, curé de Courcelles, fit, avec beaucoup d'onction, un fort beau discours en l'honneur du saint.

» Etaient aussi présents à la cérémonie : MM. Raffaux, curé d'Etais ; A.-René Narquin, curé de Billy ; Baudinot, vicaire de Clamecy ; Cordonnier, curé de Saint-Pierre-du-Mont ; Etienne Thoulet-Morel, curé de Varzy, et don Sébastiano de Laraylla, prêtre espagnol, interné à Varzy. »

Le culte de saint Lazare était fort répandu dans le Nivernais, sans doute par suite du voisinage d'Autun.

Nevers, Cosne, La Charité, Varzy, etc., avaient des maladreries placées sous son patronage. La maladrerie de Saint-Lazare de Nevers avait été fondée en 840, par l'évêque Hériman, en même temps que celle de Saint-Antoine. Plus tard, l'église de Saint-Lazare, près Nevers, devint paroissiale. On peut reconnaître encore l'abside de cette église, à l'extrémité du faubourg du Grand-Mouësse.

---

---

4 SEPTEMBRE.

## SAINT MARCEL,

MARTYR DE CHALON.

Nous ne savons rien sur la famille de saint Marcel, les détails de ses premières années nous sont tout à fait inconnus ; on sait seulement qu'il a partagé, à Lyon, les glorieux travaux de saint

Pothin , et qu'il eut aussi part à ses épreuves. Les compagnons de saint Pothin, au nombre de cinquante, furent jetés dans les prisons de Lyon.

Marcel et Valérien virent miraculeusement tomber leurs chaînes , et les portes de la prison s'ouvrirent devant eux. Dieu voulait qu'ils continuassent leur apostolat. Valérien alla évangéliser les peuples des environs de Tournus; Marcel pénétra dans les forêts de la Bresse, et arriva jusqu'aux portes de Chalon, prêchant partout sur son passage la religion de Jésus-Christ.

Il fut arrêté à peu de distance de cette ville et soumis aux tortures les plus cruelles ; mais Dieu le soutenait, il demeura inébranlable dans sa foi. Enfin, après l'avoir fait brûler à petit feu devant l'*atrium* de Jupiter-Ammon , on creusa en sa présence une fosse dans laquelle on l'enterra jusqu'à la ceinture. Pendant trois jours le saint martyr demeura exposé aux insultes des païens. Il consumma enfin son sacrifice en priant pour ses bourreaux.

Son corps fut enterré au lieu même de son martyre. Plus tard on construisit sur son tombeau une magnifique basilique et un monastère. On voit encore aujourd'hui, dans l'église qui porte son nom, la fosse où le saint avait été enterré jusqu'à la ceinture.

Ses précieuses reliques purent échapper aux profanations des protestants quand ils pillèrent l'abbaye, en 1562. Pendant la tourmente révolutionnaire, on les avait enfouies dans une partie du cimetière , d'où on les retira lorsque le calme eut reparu. Après avoir constaté leur authenticité, on les plaça dans un reliquaire, au fond de l'abside de l'église qui porte son nom, avec celles de saint Agricole , évêque de Chalon.

Les paroisses de Billy-Chevannes, Tintury, Narcy et Prémery, au diocèse de Nevers, sont sous le vocable de saint Marcel de Chalon; cette dernière paroisse possède une relique authentique de son saint patron.

Une des sources minérales de Pougues porte le nom de saint Marcel.

---

---

6 SEPTEMBRE.

SAINT IMBERT.

Nous n'avons aucun détail sur la vie de ce saint, qui vivait à la fin du dixième siècle. Il en est fait mention dans les martyrologes de Paris et d'Auxerre, et dans le bréviaire de Nevers de 1727. Mais les bréviaires de Nevers, antérieurs à cette époque, n'en parlent en aucune manière; son nom ne se trouve ni dans le calendrier, ni dans les litanies.

Saint Imbert, prêtre d'origine nivernaise, comme on le pense généralement, était abbé dans le monastère auquel il a donné son nom, entre Saint-Pierre-le-Moutier et Villeneuve, dans la paroisse de Chantenay. Son corps avait été déposé dans l'église de cette modeste abbaye; il y resta jusqu'à la grande révolution française. Il a été transporté depuis dans l'église paroissiale de Chantenay où il est encore.

---

---

7 SEPTEMBRE.

SAINTE REINE,

VIERGE ET MARTYR.

Nous n'avons pas la pensée d'entrer dans tous les détails de la vie de sainte Reine, qui naquit à Alise, au pays éduen; nous devons nous contenter de dire que sa mère étant morte en la mettant au monde, son père la confia, sans le savoir sans doute, à une nourrice qui était chrétienne. Cette femme baptisa l'enfant qui lui avait été confiée, et, quand son intelligence fut développée, elle lui fit part du bonheur qu'elle lui avait procuré. Le père, à cette nouvelle, entra dans une violente colère, et voyant que sa fille ne voulait pas abjurer, il lui interdit sa maison. Reine fut recueillie

dans la maison de sa nourrice ; elle y fut employée à garder les troupeaux.

Plus tard , par suite des cruels édits de l'empereur Dèce contre les chrétiens , elle fut enfermée dans une tour jusqu'au moment où elle obtint , par une mort glorieuse , la double palme du martyr et de la virginité. On dit que ce fut son père lui-même qui l'arrêta , et qu'il eut la barbarie d'aider les bourreaux.

Le culte de sainte Reine devint célèbre , surtout en Bourgogne et dans le Nivernais. Une source abondante , dans la commune de Menestreau , porte le nom de la sainte , et la chapelle du château de Villiers , dans la même commune , est sous le vocable de sainte Reine.

On représente ordinairement cette sainte la palme à la main et ayant un agneau à ses pieds ; on lui donne aussi souvent une tour pour appui afin de la distinguer de sainte Agnès.

---

---

8 SEPTEMBRE.

### NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE.

Les paroisses de Gouloux , Lanty , Imphy-les-Forges , Ougny , Champlin , Neuffontaines , La Charité - sur - Loire , honorent comme patronne la très-sainte Vierge , au jour de sa nativité. Dans cette dernière paroisse , cette fête était célébrée avec une pompe inaccoutumée ; c'était l'époque choisie par les différentes paroisses des Amognes , placées sous le patronage du monastère de La Charité , pour venir rendre hommage aux laborieux cénobites qui , les premiers , avaient défriché leur contrée.

Dès les premiers jours de septembre , à cette époque où le laboureur , voyant ses greniers chargés et ses granges pleines , peut se livrer à un doux repos , la population tout entière de nos riches Amognes , se mettait en mouvement. Au jour indiqué , les hommes , les femmes , les enfants , se revêtaient de leurs plus

beaux vêtements, comme aux plus grands jours de fête; un char préparé à l'avance, orné de guirlandes de fleurs et de gracieux festons, portait une *hémine* de froment; à ce char étaient attelés quatre superbes taureaux, les plus beaux qu'on avait pu trouver dans toutes les fermes du pays; ils étaient couronnés de fleurs comme les victimes des anciens sacrifices; quatre jeunes filles les conduisaient. En même temps, les cloches des vingt-sept principales paroisses des Amognes faisaient entendre simultanément leurs joyeux carillons, et toute la population se mettait en marche, se dirigeant vers le même but. La ville de La Charité était le terme de ce pèlerinage, et, le jour de la *Bonne-Dame* de septembre, la fille aînée de Cluny, nom glorieux qu'on donnait au prieuré de cette ville, recevait tout ce peuple dans l'enceinte de ses murs.

C'était tout à la fois le comice agricole et le comice de la reconnaissance. On y voyait les plus belles productions de la contrée, et ces productions étaient offertes à ceux qui, les premiers, sous les auspices de la religion, avaient arrosé de leurs sueurs ce pays dont la fertilité est devenue proverbiale.

C'était une fête religieuse et civile, car on voyait briller dans cette fête champêtre les insignes de la religion; les pieuses bannières des différentes paroisses, aux couleurs éclatantes et variées, flottaient dans les airs, et, au milieu de ces bannières, on apercevait, à la tête de chaque paroisse, la croix du Sauveur, l'auguste signe de l'espérance et du salut, de la civilisation et de la paix. En traversant les hameaux et les bourgs qui se rencontraient sur leur passage, ces phalanges pacifiques semblaient dire :  
« Frères, ne craignez rien, ce ne sont pas les gonfanons des  
» chevaliers, marchant à l'attaque du château féodal, et annon-  
» çant la destruction des manses qu'il abrite, et la ruine du  
» cultivateur; c'est tout un peuple, enrichi par les travaux de  
» ces hommes de dévouement et de charité, qui va payer à ses  
» bienfaiteurs la dette de sa gratitude. »

L'impiété ignorante a bien pu tenter de couvrir d'une sale

écume un fait qui honore notre pays et notre foi ; une philosophie ombrageuse et jalouse a bien pu condamner ce qu'elle considérait comme un acte de servage ; pour nous , nous comprenons autrement l'histoire ; nous retrouvons ici , je me plais à le répéter , le comice de la reconnaissance.

C'est le lieu de dire quelques mots sur l'origine des foires de La Charité-sur-Loire , qui attirent encore de nos jours une grande affluence. On sait que les foires les plus célèbres ont une origine toute religieuse ; les nombreux pèlerins qui , à certaines fêtes , se rendaient aux lieux consacrés aux saints protecteurs d'une ville ou d'une contrée , attiraient à leur suite les marchands de comestibles , empressés de profiter de ces occasions pour vendre leurs denrées. Malheureusement , la fête religieuse a souvent été obligée de s'effacer devant la fête profane.

Les principales foires de La Charité ont lieu la veille des fêtes les plus solennelles de la Sainte-Vierge : le 1<sup>er</sup> février , le 24 mars , le 14 août , le 7 septembre , le 7 décembre. Bien peu de personnes se sont rendu compte des motifs qui ont déterminé le choix de ces différentes époques ; il est bon de les éclairer sur ce point. Les fêtes de la Sainte-Vierge étaient célébrées dans le monastère de La Charité avec une pompe inusitée ; le nombre considérable de religieux qui habitaient ce monastère , la splendeur de cette basilique , la plus vaste église de France , après celle de Cluny , la richesse des ornements sacerdotaux , etc. , y attiraient les seigneurs du voisinage. Les évêques eux-mêmes quittaient leurs cathédrales , pour venir jouir du spectacle que leur offrait en ces jours l'église de La Charité. Ces seigneurs et ces évêques avaient leur suite , et leur présence , qui rehaussait ces saintes solennités , contribuait à accroître la foule des populations voisines. On comprend que les fournisseurs et les marchands devaient profiter de cette circonstance pour écouler leurs denrées et leurs marchandises , et se rendaient avant la fête pour étaler leurs provisions. Telle fut l'origine de ces foires.

Il paraît même que les seigneurs et les évêques se plaisaient à



demeurer plus long-temps dans le monastère. Le chroniqueur du prieuré de La Charité dit : « Je remarque par les anciennes » chartes qui sont restées de l'incendie de 1559 que les » comtes de Nevers y avaient un appartement; les seigneurs » de Bourbon y avaient aussi un logis, aussi bien que les seigneurs de Patinges, de Lurcy, de Saint-Révérien, du Lys, de » Prie et de La Charnaye et autres, tous gens de qualité. Les » prélats même y venaient passer quelques mois de l'année; car » l'archevêque de Bourges, l'évêque d'Auxerre, ceux de Nevers » et de Noyon y avaient leur logis et appartements près et hors » l'enceinte du monastère. Il n'est pas croyable combien de personnes de moindre qualité, à l'exemple de ces seigneurs, s'y » établissaient; les uns par dévotion, les autres pour y trafiquer » et y débiter leurs denrées. C'est de cette manière que la ville a » pris son commencement <sup>1</sup>.

Nous sommes entré dans ces explications à l'occasion de la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, parce que cette fête, comme nous l'avons dit plus haut, attirait à La Charité un concours plus considérable.

Un nouveau sanctuaire de Marie vient d'être élevé sur le sommet d'une des plus hautes montagnes de la chaîne du Morvand, connu sous le nom de Montagne-du-Banquet <sup>2</sup>. Cette chapelle, construite dans le style le plus sévère du douzième siècle et en granit, est parfaitement en rapport avec la contrée qu'elle domine. Elle a été placée sous le patronage de la Nativité de la Sainte-Vierge, et a été bénite solennellement, au mois de septembre 1858, par M<sup>gr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers.

<sup>1</sup> Histoire manuscrite du prieuré de La Charité.

<sup>2</sup> Cette chapelle a été fondée par M. Dupin aîné, procureur général à la Cour de Cassation.

---

---

9 SEPTEMBRE.

### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DES PLACES.

Nous n'avons rien de mieux à faire que de reproduire ici le procès-verbal des cérémonies qui ont eu lieu aux Places les 8 et 9 septembre 1851 :

« Cejourd'hui huit septembre mil huit cent cinquante-un de N. S., Monseigneur Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, arriva aux Places, à huit heures du matin, se rendant aux vœux de Monsieur Feuillet, maire de la commune, ancien officier de marine et chevalier de la Légion-d'Honneur, qui avait prié le Prélat de venir consacrer la nouvelle Église qu'il avait construite à ses frais, au hameau des Places.

» Monseigneur descendit à la maison commune, où se rendit le conseil municipal, ayant à sa tête M. le Maire, accompagné de la garde nationale et de toute la population, pour conduire le Prélat à l'église.

» A l'entrée de l'église, M. Baudiot, curé de la paroisse, après avoir offert à Monseigneur l'eau bénite et l'encens, le complimenta et lui exprima toute la joie dont son cœur était rempli dans cette circonstance, en pensant que le Pontife n'aurait pas seulement à consacrer un temple matériel, mais encore à confirmer dans la grâce les temples spirituels qui s'étaient rendus dignes de ses bénédictions.

» Depuis un mois, les RR. PP. Marie-Jean-Baptiste Muard et Bernard Moreau, du monastère de Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire, prêchaient aux Places les exercices du Jubilé, et la population tout entière, touchée des instructions et des vertus de ces saints Religieux, était rentrée en grâce avec Dieu. Monseigneur donna la communion à près de 4,100 personnes, et administra, après la messe, le sacrement de Confirmation à plus de 200,

» Le soir, à trois heures, on chanta les vêpres, et immédiatement la procession se mit en marche pour se rendre à la croix que les habitants avaient dressée, en souvenir du Jubilé, sur la montagne dite le Haut-du-Château. Monseigneur fit la bénédiction solennelle de cette croix, et, dans un discours chaleureux, il rappela à ses auditeurs les sublimes leçons que ce signe auguste devait leur donner. Étendard de la victoire que J.-C. a remportée sur leurs cœurs, il doit perpétuer le souvenir de leurs résolutions et de leurs promesses, confirmer leurs immortelles espérances, et être, pour eux, une source de grâces, de bénédictions et de consolations, au milieu des épreuves de la vie.

» La procession revint ensuite à l'église, et Monseigneur donna le salut et la bénédiction du très-saint Sacrement.

» Vers les six heures, on psalmodia les matines et les laudes des saints Martyrs dans la salle de l'école, qu'on avait transformée en chapelle, pour y déposer les reliques des saints.

» Ces reliques étaient renfermées dans une boîte de plomb avec les trois grains d'encens et un procès-verbal, sur parchemin, ainsi conçu :

» *MDCCCLI die IX mensis septembris, Ego Dominicus Augustinus DUFÊTRE, episcopus nivernensis, consecravi ecclesiam et altare hoc, in honorem sanctæ Ameliæ, et reliquias sanctorum martyrum Mathæi, apostoli et evangelistæ; Firmini, ambianensis episcopi; Theoduli, Solangiæ, virginis et martyris, necnon Andochi, martyris et Morvenni apostoli, et Peregrini, episcopi Autissiodorensis et martyris, in eo inclusi, et singulis Christi fidelibus hodie unum annum, et in die anniversaria consecrationis hujusmodi, ipsam visitantibus, quadraginta dies de verâ indulgentiâ, in formâ Ecclesiæ consuetâ concessi.*

» Le lendemain 9 septembre, à huit heures du matin, Monseigneur, après s'être assuré que tout était en règle dans l'église à consacrer, se rendit, accompagné du clergé, à la chapelle où

étaient déposées les reliques, pour y réciter les psaumes de la pénitence, et ensuite la procession se mit en marche pour se rendre à la nouvelle église.

» Aussitôt commencèrent les imposantes cérémonies de la consécration, au milieu d'un peuple immense que ne pouvait contenir la vaste basilique. Lorsque ces cérémonies furent terminées, et avant de célébrer le saint sacrifice sur l'autel qu'il venait de consacrer, le Pontife monta en chaire, et, après avoir exalté le courage, l'intelligence et la générosité que M. le chevalier Feuillet avait montrés dans l'exécution de l'œuvre qu'il avait entreprise, œuvre impérissable comme les rochers de granit qui avaient servi à sa construction, Monseigneur entretint l'assemblée sur les impérissables destinées de l'Eglise, seul soutien qui reste à la société aux abois; puis, en terminant, il annonça à l'assemblée qu'en récompense de son dévouement, Pie IX avait nommé M. Feuillet chevalier de son *ordre*, et qu'il allait, avec bonheur, lui en remettre la décoration, ce qu'il fit en descendant de chaire, en lui donnant l'accolade au pied de l'autel.

» La minute du procès-verbal est signée : † Dom.-A., évêque de Nevers; Dupin, président de l'Assemblée nationale; Petit de Lafosse, préfet de la Nièvre; le chevalier Feuillet, fondateur; H. Ponsard, secrétaire général de la préfecture; A. de Coynard, capitaine d'état-major, le comte de Chabannes, Saulnier, sous-préfet de Clamecy; E. de Chambure, Crosnier, vicaire général; Lejeune, vicaire général; Guillaumet, chanoine, curé de Clamecy; Baudiot, curé de D'hun-les-Places; Mezières, chanoine, curé de Château-Chinon; L. Bérard, Louvrier, curé d'Ouroux; Ch-Fauron, curé de Saint-Martin; Roche, curé de Marigny; Coppin, adjoint de D'hun; Grand, curé de Chalaux, Perrault, curé de Saint-Brisson; Perrault, sous-diacre; Gilles, curé de Montsauche; Corbillet, curé de Saint-Jean; frère Marie-Jean-Baptiste, frère Bernard des SS. CC., Leuthrean, Coppin, Sarry, Truchot et Gabin, conseillers de fabrique. »

---

---

10 SEPTEMBRE.

## RÉCEPTION DE LA SAINTE ÉPINE A NEVERS.

Le 10 septembre 1404 était un jour de fête dans notre vieille cathédrale ; une des plus précieuses reliques que puisse posséder une église, une sainte épine de la couronne du Sauveur était déposée au trésor de Saint-Cyr.

Disons avant tout quelques mots sur celui qui voulut bien s'en dessaisir en faveur de l'église de Nevers.

Dans le cours du quatorzième siècle, la petite ville de Moulins-Engilbert donna naissance à un des hommes les plus distingués de cette époque, Philippe de Moulins. Il fut conseiller au parlement de Paris, président de la cour des aides, puis secrétaire des rois Jean, Charles V et Charles VI. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint chanoine et grand-chantre de Notre-Dame de Paris et ensuite vicaire général de la même église.

Élevé, en 1384, sur le siège d'Evreux, il reçut, le jour de son sacre, du roi Charles VI, un anneau du prix de 280 livres. Plus tard, il quitta ce siège pour monter sur celui de Noyon, avec le titre de duc et pair de France.

Le roi de Navarre l'avait nommé son garde-des-sceaux ; il signa comme témoin l'acte de mariage de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan.

Philippe n'oublia pas sa ville natale ; il fit construire à Moulins-Engilbert une chapelle adjointe à l'église paroissiale, et dans laquelle il fonda de ses propres deniers une collégiale sous l'invocation de la sainte Vierge. Six chanoines étaient chargés de la desservir. On voit encore dans cette partie de l'église de Moulins-Engilbert les armes de l'évêque de Noyon, une croix ancrée <sup>1</sup>.

Charles V avait autrefois donné à ses frères les ducs de Berry

<sup>1</sup> C'est à tort que quelques personnes ont voulu reconnaître ici les armes de la ville.

et de Bourgogne une sainte épine de la couronne de Notre-Seigneur. Les deux princes, désirant avoir chacun une portion de cette précieuse relique, la partagèrent entre eux. Le duc de Berry, qui affectionnait beaucoup Philippe de Moulins, voulut bien se dessaisir, en sa faveur, de la portion qui lui était échue. L'évêque d'Evreux, car il ne monta sur le siège épiscopal de Noyon qu'en 1388, conserva cette sainte relique jusqu'en 1404. On ignore les motifs qui l'ont déterminé alors à en faire l'abandon ; on sait seulement que le prélat comptait un certain nombre d'amis dans le chapitre de la cathédrale de Nevers, entre autres Regnault Barbier et Guillaume Mige. Ce dernier fut chargé de l'offrir au chapitre au nom de l'évêque de Noyon, qui l'avait fait enfermer dans un vase de cristal, enchâssé dans une couronne de vermeil. « J'envois, lui écrivait-il, par maître Regnault Barbier au chapitre de Nevers la couronne que tu as autrefois vue, et lui ai dit qu'il te la baille et que tu la présente de par moi à messeigneurs du chapitre, et me recommande à eux. Je l'envoie plus tôt envoyé, mais on *pouvoit en faire* ; j'ai fait envelopper le christal où est l'épine en drapel et scellé et mis en une bourse et scellé de mon scel, et l'ai fait afin qu'on ne touche à l'épine..... Dis à messeigneurs du chapitre que je leur donne cette couronne par condition que les offrandes qui s'y seront faites, seront pour la fabrique de l'église, ainsi que je l'ay engagé à maître Regnault Barbier de leur dire <sup>1</sup>. »

Le tout fut vérifié en présence du chapitre et des notabilités, et acte fut dressé par Jean de Troncey, notaire apostolique, le 10 septembre 1404.

On ignore ce qu'est devenue cette sainte relique. Le monastère de la Visitation de Nevers possède une partie d'une des épines de la sainte couronne.

Avant 1793, la collégiale de Tannay possédait, dans une croix en vermeil, deux épines de la sainte couronne.

<sup>1</sup> L'acte original sur parchemin est déposé aux archives de l'évêché

---

---

14 SEPTEMBRE.

## EXALTATION DE SAINTE CROIX.

L'exaltation de Sainte Croix était fête patronale de la première paroisse de La Charité-sur-Loire, quoique l'église du monastère fût sous le vocable de Notre-Dame. L'autel paroissial était placé dans une des nefs latérales de cette vaste église. On lit dans l'histoire manuscrite du prieuré de La Charité : « En » 1670, le prieur commandataire (Jacques-Nicolas Colbert) fit » refaire à neuf la voûte de l'Église Sainte-Croix, située dans un » des collatéraux de l'ancienne nef de l'église, ayant fait ôter les » piliers qui étaient dans le milieu. <sup>1</sup> »

---

---

19 SEPTEMBRE.

## SAINT SEINE.

Saint Seine est le patron de la paroisse qui porte son nom, dans le doyenné de Fours.

L'église paroissiale de Corbigny, qui est aussi sous le vocable de saint Seine, possède un os frontal de ce saint. Cette précieuse relique avait été donnée en 1664, le 2 octobre, aux religieux bénédictins de Corbigny par le prieur de l'abbaye de Saint-Seine, en Bourgogne, avec l'authentique sur parchemin, signé du prieur, du sous-prieur et du secrétaire, et muni du sceau du monastère. Cet authentique existe encore.

En 1701, le 18 septembre, le prieur de Corbigny fit exécuter un buste représentant saint Seine, dans lequel il déposa la

<sup>1</sup> L'église de La Charité était, en effet, à cinq nefs; on reconnaît facilement cette ancienne disposition, en examinant les nefs latérales.

relique. L'authentique est consigné sur le reliquaire même, et porte les noms de frère Jacques Marcaut, prieur, et de frère Nicolas Bouquet, sous-prieur.

30 SEPTEMBRE.

## SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Nous n'avons pas la pensée de rapporter ici l'intéressante légende de saint Eustache. Après une vie d'épreuves qui lui fit donner le nom de *Job de la loi nouvelle*, il souffrit le martyre sous l'empereur Adrien, avec sa femme et ses enfants.

Sa conversion au christianisme a beaucoup de rapport avec la conversion de Saint-Hubert; l'un et l'autre étant à la chasse aperçurent une croix lumineuse entre les cornes d'un cerf. Il est cependant facile de distinguer ces deux saints; saint Eustache est en guerrier et saint Hubert est en costume de chasseur. D'un autre côté, le cerf de saint Hubert n'a qu'une simple croix, tandis que celui de saint Eustache porte un crucifix <sup>1</sup>.

Saint Eustache est le patron de l'église de Champallement, dans le doyenné de Brinon-les-Allemands.

MÊME JOUR.

## ONZE PRÊTRES MASSACRÉS A DONZY

PAR LES CALVINISTES.

Il est inutile de rappeler ici que nous n'avons pas la pensée de donner le titre de saints ou de martyrs à ces prêtres; l'Église ne s'est pas prononcée. Si nous en faisons mention, c'est pour rappeler leur mort et le culte que les habitants de Donzy leur ont rendu pendant plus d'un siècle.

<sup>1</sup> Nous devons avouer que les caractères distinctifs que nous indiquons n'ont pas été adoptés d'une manière invariable.



Les protestants étaient maîtres de La Charité-sur-Loire ; de là, ils rayonnaient autour de la ville, ravageant tout le pays. Ils n'avaient pas encore pénétré dans Donzy, dont le château, dépendant du duc de Nevers, était sans doute défendu par une forte garnison, et dont les habitants étaient peu enclins aux nouvelles doctrines. Cependant, ils conçurent le projet de s'en rendre maîtres ; deux motifs venaient fortifier ce désir. Les environs de La Charité, entièrement ravagés, ne fournissaient plus aucuns vivres pour ravitailler la place ; d'un autre côté, ils étaient enchantés de profiter de l'absence de Louis de Gonzague pour saccager Donzy. Ils se vengeaient ainsi de ce seigneur, qui avait si souvent traversé leurs projets, et qui, pour nous servir de leur expression, les glaçait de frayeur *avec ses pas de plomb et son compas à la main*.

Ils crurent donc la circonstance favorable, et, le 18 septembre 1569, François de Marafin, seigneur de Guarchy, et le capitaine Bois surprirent la ville. Ils y entrèrent, accompagnés d'un certain nombre de seigneurs de leur parti et de trois cents soldats.

Une fois maîtres de la ville, ils se portèrent à toutes sortes d'excès ; les prêtres surtout et tout ce qui tenait à la religion catholique excitaient leur fureur. Onze prêtres, qui avaient cru trouver un refuge dans l'intérieur de la ville, furent les victimes de leur barbarie.

L'histoire nous a conservé leurs noms : Jean Mignard, prieur de l'Epeau ; Pierre Cheveau, curé de Colmery ; Clément Collien, Edme Guérin, Mathieu Grégoire, Charles Grégoire, Julien Grangier, Jacques Delaveine, chanoines de Saint-Caradec ; Grégoire Coustureau, curé de Saint-Malo ; Nicolas Boué, administrateur de l'hospice de Donzy, et Robert Drouet, ancien curé de Bagneau, qui habitait Donzy depuis peu. Ils furent saisis et trainés hors de la ville, dans un pré, au bas de la côte de Chisselles, sur le chemin de Donzy à l'Epeau ; là ils furent mis à mort, le 20 septembre.

Le lieu de leur supplice se nomme encore aujourd'hui le *cimetière des chevaux*, nom que les hérétiques auront sans doute donné à ce pré par dérision, à cause de Jean Cheveau, l'une de leurs victimes.

La tradition du pays rapporte que les protestants les enterrent vivants jusqu'aux épaules, et qu'ils les firent mourir au milieu des plus affreux tourments.

Leur haine ne fut pas encore assouvie ; ils pillèrent la collégiale, brûlèrent sur la place les ornements, les livres, les reliques des saints, entre autres celle de saint Caradeuc, la plus considérable de toutes, et mirent le feu à la collégiale. Le capitaine Bois, voulant établir le prêche dans cette église, fit éteindre l'incendie et arrêter la démolition.

Quant aux prêtres dont nous avons parlé, leurs corps furent enterrés au lieu même de leur supplice, où ils demeurèrent jusqu'au 23 avril 1578 ; à cette époque, ils furent exhumés pour être transportés avec solennité par tout le clergé de Donzy dans l'église de Notre-Dame-du-Pré, où ils furent déposés entre l'autel du prieuré et l'autel paroissial de Saint-Blaise, placé dans le collatéral méridional.

Pendant plus de cent ans, chaque fois que le chapitre de Donzy se rendait processionnellement à Notre-Dame-de-l'Epeau ou à l'église de Bagneaux, la procession s'arrêtait devant Chiselles pour y chanter l'hymne *Sanctorum meritis*, des vêpres du commun de plusieurs martyrs. Mais après cet hymne, on chantait le *libera* ; étrange contradiction ! car c'est faire injure à un martyr de prier pour lui, on doit, au contraire, l'invoquer, dit saint Augustin : *Injuria est enim pro martyre orare, cujus nos debemus orationibus commendari* <sup>1</sup>. Cette observation judicieuse n'a pas échappé à Rouget, auteur de l'*Histoire manuscrite de Donzy* ; elle a été reproduite en note par l'éditeur des *Fastes de l'église d'Auxerre*. C'est dans ces auteurs et dans Lebeuf que nous avons puisé les détails qui composent cet article.

<sup>1</sup> *Sermo* 159, *allée* 17.

---

---

29 SEPTEMBRE.**SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS,****MARTYRS.**

Ce fut vers l'an 286, sous l'empereur [Dioclétien, que la légion Thébaine donna au monde le témoignage éclatant de la foi qui régnait dans le cœur de tous les soldats qui en faisaient partie. Maximien-Hercule, qui avait été associé à l'empire, commandait l'armée que Dioclétien envoyait dans les Gaules pour combattre les Bagaudes. Après avoir passé les Alpes, Maximien ordonna des sacrifices, et exigea de ses soldats des serments qui blessaient la conscience des chrétiens. Maurice et, à son exemple, la légion placée sous ses ordres, refusa de se soumettre à cet ordre inique.

Maximien ordonna que la légion fût décimée; mais cette cruelle exécution n'ébranla pas les autres que Maurice, par ses paroles, soutenait dans leur généreuse résolution. Le même massacre eut lieu une seconde, puis une troisième fois; enfin, furieux à la vue de leur inébranlable constance, Maximien fit passer au fil de l'épée le reste de la légion. Ce fut à Agaune que ces généreux Thébains reçurent la couronne du martyre.

Saint Maurice est patron des paroisses de Champlemy, Sermoise, Saint-Maurice, près Saint-Saulge; Armes, Laché-Assars, Montreuillon, Chiddes et Millay.

Le monastère de la Visitation de Nevers possède le corps de saint Ours, un des compagnons de saint Maurice.

---

---

**MÊME JOUR.****CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE CHAMPLEMY.**

Le 22 septembre 1595 fut un jour de fête pour la paroisse de Champlemy. Il ne s'agissait pas seulement de la solennité du

patron , mais encore de la consécration de la nouvelle église bâtie en son honneur.

François de La Rivière, seigneur du lieu, avait entrepris de changer l'église de place ; il se chargea de la nouvelle construction, et, avant même qu'elle fût terminée, il avait obtenu de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, auquel son grand âge ne permettait pas de longues cérémonies, qu'Arnaud Sorbin, évêque de Nevers, serait chargé de la consécration de l'église et de la bénédiction de deux chapelles nouvellement érigées dans l'intérieur de son château. Cependant, Jacques Amyot vint à mourir. Quand l'église paroissiale fut achevée, François de La Rivière présenta une nouvelle requête au chapitre, qui fut le premier à prier M<sup>re</sup> Arnaud Sorbin de faire cette consécration. Voulant ajouter encore à la solennité, le chapitre pria l'évêque de Nevers de donner la tonsure et la confirmation dans l'église qu'il venait de consacrer <sup>1</sup>.

24 SEPTEMBRE.

## SAINT ANDOCHE, APOTRE DU MORVAND,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Andoche était venu dans les Gaules avec saint Bénigne. Ils furent reçus à Autun, ainsi que saint Tyrse, diacre, chez Fauste, père de saint Symphorien. Bénigne se chargea lui-même d'instruire l'enfant de son hôte, puis il lui conféra le baptême. Ces apôtres formèrent à Autun un grand nombre de chrétiens, avant de quitter cette cité pour s'avancer vers Saulieu. Ils furent reçus dans cette dernière ville par un riche marchand, du nom de Félix, déjà converti au christianisme. Bénigne s'avança

<sup>1</sup> Histoire manuscrite des évêques de Nevers. — LEBEUR, *Hist. d'Aux.*, t I, p. 651.

ensuite vers Dijon, laissant à Saulieu Andoche et Tyrse. Le gouverneur de la contrée, ayant appris l'arrivée des deux étrangers, et sachant que Félix leur avait offert l'hospitalité, donna ordre au marchand de les remettre entre les mains de ses émissaires. Félix refusa ; mais on brisa ses portes et on l'arrêta avec ses hôtes. Ils furent conduits au gouverneur qui les fit jeter dans un cachot. Après avoir enduré les tourments les plus atroces, ils reçurent la couronne du martyr, vers l'an 179.

Héry et Oulon honorent saint Andoche comme leur patron.

26 SEPTEMBRE.

## SAINT AUNAIRE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de donner la vie des saints évêques d'Auxerre, nous ne pouvons passer sous silence saint Aunaire, qui a réuni le premier synode connu en France, et qui a dressé des statuts dans lesquels nous trouvons un certain nombre de paroisses de notre diocèse <sup>1</sup>.

Saint Aunaire naquit à Orléans d'une famille distinguée. Il passa sa jeunesse à la cour du roi Gontram. Un jour, il eut la pensée d'aller visiter le tombeau de saint Martin, ce fut là qu'il conçut le dessein de se consacrer à Dieu.

Il se rendit auprès de Syagrius, évêque d'Autun, qui prit soin de son éducation et lui conféra les saints ordres. Sa réputation de sainteté se répandit jusqu'à Auxerre, et, à la mort de saint Éthère, le clergé et le peuple de cette ville le réclamèrent pour évêque. Il fut sacré le jour de la fête de saint Germain, 31 juillet 572. Il fit paraître un grand zèle pour la discipline ecclésiastique ; voulant rappeler aux prêtres que c'est pour eux un devoir de prier pour

<sup>1</sup> On ne doit pas perdre de vue que toute la contrée placée au nord d'une ligne qui irait de La Charité à Clamecy, appartenait au diocèse d'Auxerre.

les peuples qui leur sont confiés, il voulut que, tous les ans, chaque jour du mois de janvier, une ou deux paroisses de son diocèse vint en station à l'église cathédrale. C'est dans ce règlement, qui contient le nom de trente-sept paroisses, que nous trouvons celles qui nous intéressent particulièrement, comme appartenant à notre pays; nous devons les indiquer ici :

Le 9 janvier, Varzy et ses dépendances.

Le 10 — Colmery et ses dépendances.

Le 11 — Champlemy et ses dépendances.

Le 12 — Bargis (Châteauneuf) et ses dépendances.

Le 13 — Donzy et ses dépendances.

Le 14 — Sully et ses dépendances.

Le 15 — Mesves et ses dépendances.

Le 16 — Cosne et Tracy.

Le 17 — Aigny et ses dépendances.

Le 18 — Neuzy et ses dépendances.

Le 22 — Natiniacus (Saint-Amand) et autres.

Le 24 — Bitry et Arquian.

Le 25 — Bouhy et ses dépendances.

Le 26 — Entrains et ses dépendances.

Il est évident qu'on n'indique ici que les paroisses principales, et que par le mot de dépendances, il faut reconnaître des annexes.

Outre les prières qui avaient lieu pendant tout le mois de janvier, il avait exigé que les calendes de chaque mois (le 1<sup>er</sup>) fussent célébrées, dans l'église cathédrale, alternativement par les différents monastères du diocèse. Nous trouvons aux calendes de mai, le monastère de Wulfin (Saint-Laurent-l'Abbaye).

Aux calendes de novembre, le monastère de Saissy-les-Bois.

Aux calendes de décembre, le monastère de Mannay.

Il est fait aussi mention, dans le même règlement, du monastère de Varennes, près de La Charité.

Saint Aunaire fit publier les vies de deux de ses plus illustres prédécesseurs : saint Amateur et saint Germain. Les auteurs de

sa vie disent qu'il ne se contenta pas de rendre au culte divin toute la pompe possible, mais qu'il sut édifier son clergé et son peuple, en leur donnant l'exemple de toutes les vertus. Il mourut le 23 septembre 603 ou 605.

Il avait légué à son église, entre autres biens qui lui appartenaient en propre, la terre de Mannay <sup>1</sup>.

## MÊME JOUR.

## SAINT FIRMIN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Les actes concernant la naissance, la vie, et le martyre de saint Firmin, ont été l'objet de grandes discussions ; ce qui est certain, c'est qu'après avoir prêché l'Evangile sur plusieurs points de la Gaule, il se fixa à Amiens dont il fut le premier évêque.

Voyant les progrès que faisait la religion chrétienne dans cette ville, grâce aux prédications et au zèle du saint pontife, le gouverneur de la province le fit décapiter. D'après l'opinion la plus commune, son martyre aurait eu lieu sous l'empereur Dioclétien.

Saint Firmin est le patron de la paroisse qui porte son nom dans le doyenné d'Azy-aux-Amognes ; il y avait aussi, autrefois, dans la cathédrale de Nevers, une chapelle placée sous son invocation, fondée en 1280 sous l'épiscopat de Gilles du Châtelet <sup>1</sup>.

On représente saint Firmin comme saint Denis, en costume épiscopal et portant sa tête dans ses mains.

<sup>1</sup> LEBREUX, *Histoire d'Auxerre*, t. I, chap. V.

<sup>2</sup> Nous avons retrouvé l'acte original de cette fondation.

*Fundatio altaris Sancti-Firmini in cathedra, de voluntate et assensu reverendi in XTO patris et Domini Domini Egidii, dei gratia Nivernensis episcopi facta a Simone decano ejusdem cathedralis.*

*Nos autem permissione divina nivernensis episcopus, sigillum nostrum una cum decani sigillo duximus apponendum.*

*Datum anno incarnationis Domini 1280 septimo die mensis julii.*

---

---

MÊME JOUR.

## CONSECRATION DE L'ÉGLISE

DE CHATEAUNEUF.

Le 25 septembre 1827, fut consacrée, sous le vocable de saint Etienne, la nouvelle église de Châteauneuf au val de Bargis.

Nous avons vu dans la vie de saint Aunaire que cette paroisse est une des plus anciennes du diocèse, puisqu'elle existait avec des dépendances dès 596.

---

---

29 SEPTEMBRE.

## SAINT MICHEL.

Si nous en croyons nos auteurs ecclésiastiques, le culte de saint Michel était déjà répandu dans l'Eglise dès le premier siècle de l'ère chrétienne. La Synagogue l'honorait comme son protecteur, la nouvelle épouse de Jésus-Christ s'empessa de revendiquer cet honneur, que son indigne rivale ne méritait plus.

Simon Métaphraste rapporte la première apparition de l'archange, qui aurait eu lieu en Phrygie, vers la fin du premier siècle, et fait mention de l'érection d'un temple à l'occasion des miracles opérés dans cette circonstance.

Sozomène et Nicéphore parlent d'une apparition de saint Michel à Constantin-le-Grand, au commencement de son règne, à la suite de laquelle ce prince fit construire, sous son nom, une magnifique église à Constantinople.

Procope raconte que l'empereur Justinien éleva en son honneur jusqu'à six églises qu'il enrichit de dons précieux.

Mais les apparitions les plus remarquables du prince de la milice céleste, furent : 1° son apparition sur le mont Gargan,



en 492, dont l'Église fait la fête le 8 mai, et celle qui eut lieu à Rome un siècle environ après, lorsque la peste ravageait cette ville; saint Grégoire-le-Grand étant en prière pour demander à Dieu la cessation du fléau, aperçut au-dessus du *môle d'Adrien* un ange qui remettait son épée dans le fourreau, indiquant par là que la colère de Dieu était apaisée. En mémoire de ce prodige, dix-huit ans plus tard, Boniface III ou IV fit construire une chapelle au même lieu; le môle d'Adrien perdit son nom et se nomma le château Saint-Ange.

La France eut aussi son église dédiée à saint Michel. C'était en 709; le glorieux archange apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui dit, de la part de Dieu, de faire construire en son honneur, une église au milieu de la mer, sur un rocher appelé la Tombe. Le saint, craignant une illusion, ne tint aucun compte de cette apparition, qui fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième. A la troisième fois, l'archange imprima sur la tête du saint évêque un stigmat qui ne devait lui laisser aucun doute sur la vérité.

Les auteurs de la vie de saint Aubert, qui racontent ce fait, assurent que le chef du saint était encore, au siècle dernier, percé d'un trou par suite de ce stigmat.

Il fallut donc se soumettre; une église fut bâtie sur le rocher de la Tombe, qui devint, depuis cette époque, un pèlerinage célèbre sous le nom de Mont-Saint-Michel.

On a dû remarquer que ces apparitions avaient toujours lieu sur les hauteurs: c'est sur le mont Gargan, c'est sur le môle d'Adrien, c'est au mont Saint-Michel. On dirait que l'archange ait voulu indiquer par là ses fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes.

Le culte aérien de saint Michel, qu'on nous permette d'employer cette expression, remonte à la plus haute antiquité. M. Albert Lenoir fait observer avec raison que les Grecs étaient dans l'usage de placer au sommet des tours de leurs monastères, des autels sous le vocable des archanges. Les moines de l'Occi-

dent adoptèrent de bonne heure ce mode. On lisait sur les tours de l'église de Saint-Gall : *Altare Sancti Michaelis in summitate*, pour la tour du nord, et pour celle du midi : *Altare Sancti Gabrielis, archangeli in fastigio*.

« A l'abbaye de Centula (Saint-Riquier), dit le même auteur, le parvis carré qui précédait l'église, présentait trois portes surmontées de tours consacrées, dédiées aux archanges : *ipsa mœnia, quæ vocantur paradisus, turrata mole surgentia tribus altariis consecrata sunt : videlicet in porta occidentali altare Sancti Michaelis, in porta australi altare Sancti Gabrielis, in porta autem septentrionali altare sancti Raphaelis*... Le plan de l'abbaye de Saint-Gall, postérieur aux travaux qu'Angilbert fit exécuter à Centula, fait voir aussi, en avant du parvis, deux tours, contenant à leur sommet les autels des archanges Michel et Gabriel. Ce culte se réduisit généralement à celui de saint Michel, chef de l'armée céleste et conducteur des âmes. Peut-être doit-on y voir la cause de la construction d'une seule tour à l'entrée d'un grand nombre d'abbatiales du onzième siècle. »

« La chapelle de Saint-Michel, placée originairement au sommet d'une des hautes tours, élevées auprès des parvis, fut établie ensuite généralement au premier étage; deux tours romanes font voir des traces des chapelles de Saint-Michel; elles sont à Brioude et à Saint-Quentin; celle qui décore la façade occidentale de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, à Paris, en possédait aussi. On lit dans les *Us et Coutumes* de ce monastère, par l'abbé Guillaume III, que le jour de la fête de cet archange, on célébrait une messe le matin à son autel. *Ad altare B. Michaelis in magnâ turri*. On l'encensait après la grand'messe : « *Incensabunt altare B. Michaelis in majore turri*. »

« La grande tour qui précède l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire, est attribuée à l'abbé Gaulin, qui la fit construire en 1026, et lui donna le nom de tour Saint-Michel, parce qu'une chapelle consacrée à l'archange était établie au premier étage. <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> *Architecture monastique*, par Albert Lenoir, tome II, p. 67 et 68.

Beleth, savant auteur du douzième siècle, nous dit que depuis l'apparition de saint Michel sur le mont Gargan, toutes les fois qu'on a construit des églises en son honneur, on les a placées sur les lieux élevés, comme il semblait lui-même en avoir manifesté le désir <sup>1</sup>.

On lit dans l'histoire des images de Jean de Molins, qu'il y avait à Louvain une église construite en l'honneur de saint Michel, au-dessus de la porte de la ville, porte qu'on nommait *Michaelium* <sup>2</sup>.

Nous nous sommes étendu à dessein sur ce culte spécial rendu à saint Michel dans les *hauts lieux*, parce que nous trouvons le même culte dans notre église cathédrale de Nevers, dès le commencement du treizième siècle. Au-dessus du portail principal, placé au nord, une chapelle assez vaste ayant son autel, était dédiée au chef de la milice céleste. Cette chapelle avait été fondée par Hervé, comte de Nevers, et Mahaut, son épouse, avec une rente de 20 livres, à prendre, 10 livres sur les revenus des foires du pont de Nevers, et 10 livres sur le péage. Ce fait était consigné sur le registre du Chapitre connu sous le nom de *livre noir* <sup>3</sup>. Il est à croire qu'un accident quelconque aura détruit ce portail et par suite la chapelle qui lui était superposée, puisque nous avons la date du portail actuel, 1280. Le même livre noir parle dans un acte postérieur, qui pourrait être du quatorzième siècle, de la fondation de l'autel Saint-Michel, à ériger dans la chapelle qu'on doit construire au-dessus de la grande porte ou du grand portail, vis-à-vis la tour du comte, et dont la collation appartient au chapitre. » Il est stipulé que le chapelain sera tenu à une résidence perpétuelle, il ne pourra s'absenter qu'avec l'assen-

<sup>1</sup> *Hic quoniam in monte Gargano, vixit sit, ac ipse locum sibi in alto elegerit, ideo et ubique fere terrarum in edito loco basilica constructur.* Divinor. off. explicatio. Cap. 154.

<sup>2</sup> *Ecclesia Michaelis, supra portam quam Michaelium vetusto more dicere posuimus.* (Addenda).

<sup>3</sup> Le *livre noir* a été perdu, mais on avait fait un recueil abrégé des matières qui y sont contenues. Ce recueil a été heureusement conservé, il est entre les mains de M. l'abbé Imbert, curé de Saint-Agnan de Cosne, qui a bien voulu nous le communiquer.

timent du chapitre ; il célébrera trois messes par semaine dans ladite chapelle, quand elle sera construite, et en attendant, il sera tenu de les dire à l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Dans le cas où il ne serait pas prêtre, il sera obligé, dans l'année, de se faire ordonner. Il devra tous les jours et à toute heure, demeurer à son poste. *Singulis diebus, omnibus horis interesse tenebitur, nisi legitime impeditus* <sup>1</sup>.

Dans le pouillé du diocèse de Nevers, dressé au quinzième siècle, on voit que la chapelle était rétablie ; il y est fait mention de l'autel érigé au-dessus du portail. *Altare sancti Michaelis fundatum supra portale ecclesie Nivernensis* <sup>2</sup>.

Les paroisses de Maux et de Beaulieu sont placées sous le patronage de saint Michel ; il est probable que Michangues, réuni à Beaulieu pour le spirituel, a emprunté son nom au chef des archanges, car dans notre vieux langage, Michau et Michel sont identiques. La paroisse de Fours était aussi dédiée à saint Michel ; Fours est une dénomination récente, l'ancien nom de cette paroisse était Saint-Michel en longue sale, *in longa sylva*.

On sait que la plupart des apports ont une origine religieuse, un des apports les plus importants du département est sans contredit celui de Saint-Michel, à Cosne, qui dure trois jours. On ignore l'origine du culte du prince des archanges dans cette localité.

M. l'abbé Violette, archiprêtre de Cosne, auquel j'avais écrit pour avoir quelques renseignements, me répondait le 5 juin 1859 : « Je n'ai jamais pu découvrir à Cosne aucun vestige de

<sup>1</sup> *De fundatione altaris B. Michaelis quod erit in capella construenda desuper magnam januam seu magnum portale versus turrem comitis; cujus collatio ad capitulum pertinet et tenetur capellanus ad perpetuam residentiam, nec potest se absentare sine licentia capituli; tres missas qualibet hebdomada in dicta capella cum fuerit edificata et interim ipsas ad altare B.-Johannis Baptista celebrare tenebitur; infra annum ad sacerdotium promovebitur, singulis diebus omnibus horis interesse tenebitur, nisi legitime impeditus.*

<sup>2</sup> Nous avons reproduit ce pouillé dans la *Monographie de la cathédrale de Nevers*. On y voit que sainte Barbe avait aussi un autel sur la voûte de Saint-Jean, c'est-à-dire dans la tour qui s'élevait à cet endroit; c'était sans doute pour rappeler que cette sainte avait passé une partie de sa vie dans une tour. Un autre pouillé, déposé aux archives de la ville, porte trois vicairies de Saint-Michel établies dans la cathédrale.

dévotion particulière à saint Michel ; notre foire a seule le privilège de porter son nom , et je ne doute pas , toutefois , qu'elle n'ait été dans l'origine , un établissement de dévotion.

» Cette année , dans les réparations que j'ai fait faire , j'ai découvert toute une légion d'anges appendus aux clefs de voûte. Sur une banderole placée devant un de ces anges , est inscrit en lettres gothiques le nom de *Michel* ; son culte a dû être pour beaucoup dans l'établissement paroissial de cette époque (1486). Les souvenirs de Jeanne d'Arc étaient ou devaient être très-vifs dans ce pays. La Pucelle le comptait au nombre de *ses saints* , et l'invoquait souvent. Il s'est peut-être installé à Cosne , à la faveur de cette dévotion de Jeanne d'Arc. »

---

---

MÊME JOUR.

## CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE

DE VARZY.

Après avoir été long-temps en construction , l'église de Saint-Pierre-ès-liens de Varzy était enfin terminée ; jusque-là elle n'avait reçu qu'une simple bénédiction. Pierre de Cros qui venait de monter sur le siège épiscopal d'Auxerre , connaissant tout l'intérêt que ses prédécesseurs portaient à la ville de Varzy , voulut aussi donner aux habitants un témoignage de son affection , en consacrant leur église paroissiale avec toute la pompe possible. Il indiqua pour la cérémonie , le jour de la fête de saint Michel 1350. Il fut assisté dans cette consécration par Bertrand , cinquième du nom , évêque de Nevers , et par Guy de la Chaume , évêque d'Autun.

Après la cérémonie , il annonça au peuple que l'anniversaire de

cette dédicace se célébrerait tous les ans, le dimanche qui suivrait la fête de saint Michel <sup>1</sup>.

Une inscription sur cuivre, placée contre un des piliers de l'église de Varzy, est destinée à perpétuer le souvenir de cette cérémonie.

MIL CENT <sup>2</sup> ET DEUX FUT L'ÉGLISE SAINCT PIERRE  
 DICT DE VARZY NOBLE VILLE FONDÉE  
 EN CE BÉNI LIEU PARROCHIAL S'ASSEMBLER  
 MAINT CRESTIAN POR DIEU SERVIR ET QUERRER  
 SON VRAY SALUT DE CŒUR ET DE PENSÉE.  
 LE PROPRE JOUR SAINCT MICHEL DÉDIÉE  
 FUT SAINCTEMENT L'ÉGLISE DESSUS DICTE  
 L'AN MIL TROYS CENS CINQUANTE, VOUÉE  
 A JESUCRIST ET DU NOM APPELÉE  
 A SON APÔTRE A QUI ELLE EST BÉNICTE.

I

EXTRAIT DES ANCIENS TITRES DE L'ÉGLISE DE VARZY.

*In urbe Varziacensi anniversarium dedicationis ecclesie parochialis sancti Petri ad vincula quæ incuntes sæculo sexto usque ad decimum sæpius diruta et tandem restaurata anno octavo centesimo (il faudrait sans doute lire ducentesimo) quinquagesimo primo supra mille de novo qualis hodie cernitur, variis Autissiodorensium episcopis necnon et civitatis incolarum donis adificata absolutaque fuit. Prima tantum benedictione illustrata, ad annum usque 1350 ad sacra facienda asservata est; hoc vero anno admodum notato, magister Petrus de Croso Autissiodorensis episcopus, comitantibus Nivernensi et æduensi præsulibus, magnoque populorum concursu, sub invocatione catenarum Beatissimi Petri principis apostolorum die sancti Michaelis archangelæ, vigesima nona septembris hanc ecclesiam solenni pompa dedicavit et diem anniversarium hujus dedicationis dominica proximo sequenti celebrari statuit. (Avec octave.)*

• Il ne reste dans l'église actuelle aucun caractère de 1109; il s'agit sans doute d'une autre église qui aura été détruite.



# OCTOBRE.

---

1<sup>er</sup> OCTOBRE.

## SAINT RÉMY.

Saint Rémy naquit à Laon en 437. Son père se nommait *Æmilius*; sa mère Célinia est honorée comme une sainte. On ne sait rien de ses premières années, mais il fallut que ses vertus fussent bien éminentes, puisqu'il n'avait que vingt-deux ans quand il devint évêque de Reims.

Un des plus célèbres événements de son épiscopat est la conversion de Clovis, que saint Rémy baptisa le 25 décembre 496. Plus de trois mille hommes de son armée imitèrent son exemple, ainsi qu'Alboflède, sœur du roi. Le saint évêque eut aussi la consolation de ramener dans le sein de l'Eglise, Lantilde, autre sœur de Clovis, qui, auparavant, suivait les erreurs d'Arius.

Il témoignait aux pécheurs pénitents une douceur excessive : Le Seigneur, disait-il, ne nous a pas établis pour diriger les fidèles avec sévérité, mais pour leur prodiguer les soins d'une tendre charité. Vers la fin de sa vie, il fut privé de l'usage de la vue, qu'il recouvra cependant un peu avant sa mort, qui eut lieu le 13 janvier 533 ; il était âgé de quatre-vingt-seize ans.

Sa fête se célèbre le 1<sup>er</sup> octobre, époque de la première translation de ses reliques. Les paroisses de Moussy et de Tresnay l'honorent comme leur patron,

La Celle-sur-Loire doit son origine à un petit prieuré qui était sous l'invocation de saint Rémy et se nommait La Celle-Saint-Rémy *Cella Sancti Remigii*.

---

9 OCTOBRE.

## SAINT TÉTRICE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Tétrice, qui avait été abbé de Saint-Germain d'Auxerre, avant de monter sur le siège pontifical de cette ville, se fit remarquer, comme saint Aunaire, par son zèle pour les cérémonies saintes. Comme lui il voulut que les monastères et les principales paroisses vinssent célébrer alternativement l'office dans l'église cathédrale. Nous avons vu que saint Aunaire avait indiqué pour chaque paroisse un des jours du mois de janvier et le premier jour de chaque mois. Saint Tétrice alla plus loin, par un nouveau règlement, il voulut que l'office eut lieu l'année tout entière. Chaque paroisse ou monastère avait sa semaine. Des localités indiquées dans les statuts de saint Aunaire, ne se retrouvent plus dans ceux de saint Tétrice; mais on y rencontre des paroisses nouvelles que nous indiquerons par des caractères italiques.

Le monastère de Longretz (Saint-Laurent-l'Abbaye) devait officier la première semaine de mars.

Le monastère de Saissy la deuxième semaine du même mois.

La troisième semaine de mai était réservée aux paroisses de *Corvol-l'Orgueilleux* et d'*Oisy*.

La première semaine de juin, à Bargis (Châteauneuf) et à *Nannay*.

La deuxième, à Mesve, — la troisième, à Cosne.

La quatrième aux paroisses réunies de *Tracy* et de *Sully*.

La première semaine de juillet était célébrée par *Neuvy*.



La deuxième semaine d'août par *Alligny*.

La troisième par *Bouhy*.

La première semaine de septembre, par *Entrains*.

La première semaine de novembre, par *Donzy*.

On retrouve encore pour la quatrième semaine de décembre les monastères de *Saissy* et de *Longretz* réunis, qui ont déjà officié au mois de mars.

Quoique saint Tétrice soit honoré seulement comme évêque, on peut dire que son zèle pour la discipline ecclésiastique lui mérita la couronne du martyr. Son archidiacre nommé *Rainfroy*, entreprit de se défaire de ce pontife vigilant ; il le frappa d'un coup de poignard pendant son sommeil. C'était le 18 mars 706 ou 707. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau après sa mort, le firent placer au nombre des saints <sup>1</sup>.

8 OCTOBRE.

## SAINT LÉGER ,

ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR.

Saint Léger naquit en 616 d'une famille illustre. On ignore le nom de son père ; sa mère, *Sigrade*, devenue veuve, se retira dans le monastère de Notre-Dame de *Soissons*, où elle embrassa la vie religieuse ; elle y mourut en odeur de sainteté.

Léger, n'étant encore âgé que de dix ans, fut placé à la cour de *Clovis II*, qui, voulant lui donner une éducation digne de sa naissance, l'envoya à *Didon*, son oncle, évêque de *Poitiers*. Il fit de si grands progrès dans les sciences et dans la piété, que *Didon* l'ordonna diacre, quoiqu'il n'eut encore que vingt ans. A vingt-sept ans, il gouvernait, en qualité d'archidiacre, le vaste diocèse de *Poitiers*, de concert avec son oncle. Enfin, en 654, il devint abbé de *Saint-Maixent*.

<sup>1</sup> *Lebeuf, Histoire d'Auxerre, t. I, chap. IX.*

La réputation de Léger engagea Clotaire III et Bathilde, sa mère, à le faire venir à la cour. Il joignait à une belle taille, à une éloquence entraînante, une prudence exquise, des manières polies et aimables, une grande pureté de mœurs et une douceur de caractère qui lui gagnèrent tous les cœurs. Le roi et la reine-mère le proposèrent pour occuper le siège épiscopal d'Autun, et tous les suffrages se réunirent en sa faveur.

Ce siège était vacant depuis la mort de Ferréol, arrivée deux ans auparavant, en 657.

Le soin des pauvres, la décoration du temple saint, l'instruction du clergé et du peuple, exercèrent sa charité et son zèle.

Les monastères de son diocèse ne pouvaient échapper à sa vigilance pastorale; dans le désir d'y resserrer les liens de la discipline, il convoqua un concile en 661<sup>1</sup>, dans sa ville épiscopale.

Léger était occupé depuis dix ans à l'administration de son diocèse, quand Clotaire III mourut; le saint évêque crut qu'il était de son devoir de se rendre alors à la cour, pour désigner avec les grands du royaume le successeur de Clotaire. Deux prétendants étaient sur les rangs, Childéric et Thierry. Childéric gouvernait avec sagesse son royaume d'Austrasie; beaucoup de seigneurs auxquels Léger s'était joint, se déclarèrent en sa faveur. Cependant Ebroy, maire du palais, fit reconnaître Thierry, qui ne demeura pas long-temps sur le trône, car la haine qu'on portait à Ebroy à cause de ses cruautés et de ses injustices, rejaillissait sur le roi lui-même. Ce prince fut enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis, et le ministre eut pour prison le monastère de Luxeuil.

Childéric devint alors seul maître du royaume, et nomma Léger maire du palais à la place du cruel Ebroy. Il régna avec gloire tant qu'il suivit les conseils du saint évêque, mais jeune et sans expérience, il ne tarda pas à se laisser séduire par

<sup>1</sup> Gall. Christ.

ses courtisans, qui corrompirent ses mœurs. Léger l'avertit d'abord avec douceur, puis il lui adressa des reproches avec fermeté. Le roi se lassa de ces remontrances, et, poussé par ceux qui l'avaient entraîné dans le désordre, il relégua le saint évêque dans le même monastère qui servait de prison à Ebroin. Ebroin jusque-là ennemi déclaré de saint Léger, qu'il regardait comme son rival, lui jura une amitié inviolable; mais la suite prouva le peu de cas qu'il faisait de ses serments.

Childéric II et sa famille furent massacrés par un seigneur qu'il avait maltraité. Peu de temps avant sa mort, il avait donné ordre de faire sortir Léger de sa prison; Ebroin en sortit aussi à la nouvelle de la mort du roi; ce fut pour tramer de nouvelles intrigues.

Il arriva à Autun le même jour que saint Léger, et fut témoin de son triomphe à son entrée dans sa ville épiscopale. Toutes les rues étaient ornées, le clergé vint au-devant de lui avec des cierges et en chantant des cantiques de joie, tout le peuple témoignait le bonheur qu'il éprouvait de revoir son saint évêque. Il en fallait moins pour réveiller la jalousie d'Ebroin; sa haine fut à son comble, quand il vit Leudesie nommé par Thierry maire du palais, d'après le conseil de saint Léger. Dès-lors, il médita la perte de l'un et de l'autre et celle du roi lui-même. Il entraîna quelques seigneurs dans son parti, et amassa des troupes contre Thierry. Déjà il avait assassiné Leudesie; puis, répandant le bruit de la mort de Thierry, il fit paraître un prétendu fils de Clotaire III qu'il nomma Clovis. Lui-même se chargea de le faire reconnaître dans la Neustrie, engageant ses complices à marcher sur la Bourgogne. Ils dirigèrent leur marche vers Autun.

Les amis de saint Léger lui conseillèrent de se retirer et d'emporter avec lui ses trésors. « A Dieu ne plaise, leur répondit-il, que j'emporte avec moi ce qui ne me servira de rien pour le ciel. » Sur-le-champ, il fit rompre sa vaisselle d'argent, vendit tous ses meubles et en distribua le prix aux pauvres et aux monas-

tères. Voyant que l'heure de l'épreuve approchait, il ordonna un jeûne de trois jours, et fit faire une procession générale autour des murs de la ville. A chaque porte, il se prosternait et s'offrait à Dieu comme une victime, se contentant d'implorer la protection du ciel pour son peuple ; puis il demanda pardon à tous ceux qu'il aurait offensés.

Cependant les ennemis s'approchèrent pour faire le siège de la ville et furent repoussés avec vigueur par les habitants. Mais saint Léger, voyant le péril auquel ils étaient exposés, leur dit : « Cessez » de combattre, ils n'en veulent qu'à moi, je suis prêt à me » livrer entre leurs mains. » Ils exigeaient en effet que les habitants d'Autun leur livrassent Léger, s'il refusait de reconnaître Clovis pour roi. Le saint déclara qu'il était déterminé à mourir plutôt que de manquer de fidélité à son prince, et, voyant que les assiégeants continuaient leurs attaques contre la ville, il fit ses adieux à ses frères, reçut la sainte communion, fit ouvrir les portes et se présenta à ses ennemis qui lui firent crever les yeux. Il endura sans se plaindre ce cruel supplice. Saint Léger fut ensuite enfermé dans un monastère, où il resta deux ans, jusqu'à ce qu'Ebroin, voulant venger, disait-il, la mort de Childéric, eut l'infamie d'en accuser Léger et son frère Guérin. L'un et l'autre comparurent devant Thierry dont Ebroin avait gagné la confiance. L'évêque d'Autun répondit avec fermeté aux injustes accusations dont on les chargeait, ce qui ne fit qu'enflammer davantage la fureur de son accusateur. Abusant de son autorité de maire du palais pour assouvir sa haine invétérée, il commença par faire attacher Guérin à un poteau, où il fut lapidé. Quant à Léger, il ordonna qu'on lui coupât la langue et les lèvres, et qu'on lui déchirât la plante des pieds. Après lui avoir fait subir ces cruels tourments, on l'enferma dans le monastère de Fescamp, en Normandie, en 677.

Dieu permit qu'il recouvrât l'usage de la parole pour reprocher à Ebroin ses impostures. Ce miracle ne fit aucune impression sur son féroce persécuteur, qui le livra à Chrodobert pour le faire mourir.

Ce seigneur éprouva la douleur la plus vive en se voyant chargé de cette indigne mission ; mais il craignait la colère du maire du palais ; il remit donc le saint évêque à quatre hommes qui , d'après les ordres d'Ebroin , devaient lui donner la mort auprès d'un puits , et y jeter aussitôt son corps , pour qu'on ne lui rendit point les honneurs de la sépulture.

Les quatre exécuteurs le conduisirent dans une forêt où ils ne purent trouver de puits. Trois d'entre eux se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon. Le saint évêque , après avoir prié pour ses persécuteurs , présenta sa tête ; un seul eut le triste courage de la faire tomber. Son martyre eut lieu le 2 octobre 678.

Saint Léger , par son testament , que le P. Mabillon date de 674 , au moment où les troupes d'Ebroin assiégeaient Autun <sup>1</sup> , institua son église de Saint-Nazaire héritière de plusieurs terres considérables qu'il possédait dans la Bourgogne ; il lui légua , entre autres , la terre de Marigny-sur-Yonne dont la reine sainte Bathilde lui avait fait don.

#### SON CULTE.

La forêt où saint Léger fut décapité , située dans l'Artois , a conservé jusqu'à présent le nom du saint évêque. La femme de Chrodobert fit enlever secrètement son corps , et l'ensevelit dans l'oratoire d'un village voisin nommé Sarcin , où il reposa pendant trois ans. Dieu manifesta son innocence et sa sainteté par un grand nombre de miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. Trois évêques se disputèrent la possession de ses restes précieux : Ansoalde de Poitiers , comme parent du saint et évêque du lieu où il avait été ordonné ; Vindicien d'Arras , dans le diocèse duquel il avait souffert le martyre , et Hermenaire d'Autun , comme son successeur. Pour terminer ce différend , il fut convenu entre les trois prélats qu'après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit , et à

<sup>1</sup> Quoique cette pièce est datée de 653 , nous avons dû porter 674 , puisqu'il y est dit formellement qu'elle fut faite la troisième année du règne de Thierry.

la suite d'un jeûne solennel, on tirerait au sort. Le jour fixé, on plaça trois billets sur l'autel où on célébra le saint sacrifice. Après la messe, le premier billet qui fut ouvert fut celui d'Ansoalde, auquel on remit les saintes reliques, qu'il transféra avec pompe à l'abbaye de Saint-Maixent.

Lorsque les Normands firent leurs premières incursions dans le Poitou, pour soustraire à leurs profanations les restes de saint Léger, on les transporta en Bretagne, puis, vers 850, à Auxerre. Mais l'Auxerrois fut à son tour foulé par ces hordes barbares, et les moines se virent forcés d'abandonner Auxerre; ils se retirèrent en Auvergne avec le corps de saint Léger, et y bâtirent en son honneur le prieuré d'Ebreuil, où ils déposèrent une grande partie de ses reliques et de celles de son frère Guérin. Elles ont été depuis tellement dispersées, que plusieurs églises se glorifient d'en avoir possédé.

Avant 1793, on voyait dans la collégiale de Tannay, dédiée à saint Léger, une châsse de cuivre doré qui renfermait une partie du chef du saint martyr.

En 1324, Bertrand, évêque de Nevers, fit la reconnaissance, à Tannay, du chef et des autres reliques de saint Léger, et les authentiqua.

En 1666, Alexandre VII accorda une indulgence plénière à tous ceux qui, après avoir rempli les conditions ordinaires, visiteraient l'église de Saint-Léger de Tannay. Cette visite pouvait se faire à partir des premières vêpres jusqu'au coucher du soleil de la fête <sup>1</sup>.

En 1685, le pape Innocent XI accorda un privilège, en faveur des âmes du purgatoire, au maître-autel de l'église de Saint-Léger de Tannay, pendant l'octave des morts et le lundi de chaque semaine; en sorte que tout prêtre, attaché à cette église, disant la messe à cet autel, pouvait gagner l'indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, à condition toutefois, dit le bref,

<sup>1</sup> L'original est à Tannay.

qu'il y aurait sept messes célébrées dans ladite église (probablement pour l'acquit des fondations).

Les prévôt, chanoines, chapitre et curé de la ville de Tannay écrivirent à M<sup>sr</sup> Charles Fontaines des Montées, évêque de Nevers, pour le prier de transférer la fête de saint Léger du 8 octobre au 10 novembre, et d'ordonner qu'elle serait à *toujours* fixée à cette époque, donnant pour raison que les vendanges empêchaient souvent de la célébrer d'une manière convenable. Leur demande eut son effet, et une ordonnance épiscopale, du 23 novembre 1728, opéra ce changement <sup>1</sup>.

Outre les églises de Tannay et de Marigny-sur-Yonne qui sont sous le vocable de saint Léger, Montigny-en-Morvand, Saint-Léger-du-Fougeret, Fléty, Gien-sur-Cure, Pougues, Saint-Andelain, Saxi-Bourdon, Beaumont-la-Ferrière, Saint-Léger-des-Vignes, honorent, comme leur patron, le saint évêque d'Autun, qui avait aussi un autel dans la cathédrale de Nevers.

5 OCTOBRE.

## SAINT JÉRÔME,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Saint Jérôme naquit dans le Nivernais, de parents riches et distingués. Plus remarquable encore par la sainteté de sa vie et ses connaissances variées que par la noblesse de sa naissance, il fut choisi, à la mort de Galdon, pour le remplacer sur le siège épiscopal de Nevers. Le clergé, les seigneurs, le peuple avaient réclamé unanimement Jérôme pour leur évêque.

Effrayé des obligations qui allaient lui être imposées, Jérôme refusa d'abord, se croyant indigne d'une si haute mission et incapable de la remplir; cependant il lui fallut céder au vœu général.

Lorsqu'il monta sur le siège épiscopal de Nevers, en 795, il trouva le diocèse dans le plus déplorable état, malgré le zèle de

<sup>1</sup> Pièces officielles de Tannay.

ses prédécesseurs, à cause des guerres désastreuses qui avaient désolé notre malheureux pays. Le Nivernais, pendant le cours de ce siècle, avait été ravagé par les Sarrasins ; les églises avaient été pillées par ces barbares, qui avaient ruiné les deux monastères de Saint-Genest et de Saint-Martin, situés sous les murs de Nevers. Quelques années après, Nevers, comme centre des opérations de Pépin pendant les guerres d'Aquitaine, avait vu son sol foulé, tantôt par les armées de Pépin, tantôt par celles de Waifre et de ses partisans. Les seigneurs qui avaient pris part à ces guerres, et qui considéraient le pillage comme une indemnité de leurs frais, ne trouvant plus rien dans les trésors des églises, s'étaient emparés des biens-fonds de ces mêmes églises, ne laissant ainsi aucun moyen de les réparer. La cathédrale elle-même, dédiée à saint Gervais et à saint Protais, ne possédait plus aucune ressource et tombait en ruines.

Des misères d'un autre genre devaient encore affliger le cœur compatissant du nouvel évêque ; les pauvres, dans le sein desquels était versé le superflu des revenus de l'église, se trouvaient plongés dans la plus affreuse détresse ; leurs anciens protecteurs étaient dépouillés de leurs biens.

Jérôme ne se laissa pas décourager, au milieu de tant de calamités, s'en rapportant à la providence de celui qui nourrit les petits des oiseaux. Il consacrait une partie de la nuit à la prière, implorant pour lui et pour son peuple le secours du Tout-Puissant ; le jour, son humble demeure devenait une maison d'hospitalité où on voyait accourir les pauvres et les voyageurs. Il se fit pauvre lui-même pour soulager les pauvres ; il consacra une partie de son patrimoine à leur subsistance, et employa l'autre partie à faire réparer les monastères de Saint-Genest et de Saint-Martin de Nevers.

S'il faut en croire un des historiens de l'église de Nevers, le désintéressement du saint évêque alla si loin que bientôt il fut réduit à se rendre, avec ses clercs, pour prendre ses repas, au monastère de Saint-Martin qu'il avait fait réparer, et que, pour se trouver à une assemblée d'évêques tenue à Paris, il fut obligé



de faire le voyage, monté sur un âne, ne pouvant avoir un cheval à sa disposition.

Ce fut à cette époque que saint Cyr et sainte Julitte commencèrent à être honorés comme patrons du diocèse de Nevers. Nous avons raconté dans la vie de saint Cyr (16 juin), l'histoire du songe de Charlemagne et l'interprétation donnée par saint Jérôme.

Outre la restitution des terres de Prémery, Urzy et Parzy, saint Jérôme obtint de Charlemagne l'établissement du monastère de Saint-Sauveur, de Nevers.

C'est encore à lui que la paroisse de Magny, et celle de Sauvigny-les-Chanoines, doivent leurs églises. On peut aussi raisonnablement attribuer à saint Jérôme la fondation de la paroisse de Marzy, où le saint évêque possédait le domaine d'Indrin.

Il assista, en 813, à un concile tenu à Tours, et mourut le 5 février 815, après une vie remplie de bonnes œuvres. On ignore la raison qui a fait reporter sa fête au 5 octobre; on peut présumer que ce fut à la suite d'une translation.

#### SON CULTE.

Le corps de saint Jérôme fut inhumé dans l'église de Saint-Martin, de Nevers. Avant la révolution de 1793, on y voyait encore ses reliques dans une *châsse* de bois doré.

M<sup>re</sup> Dulys en fit deux fois l'ouverture : la première, lorsqu'il consacra le grand autel de l'église de Saint-Victor, le 8 novembre 1615; la seconde, le 9 octobre 1616, lorsqu'il fit la bénédiction de la chapelle de Saint-Bertrand dans l'église du prieuré de Notre-Dame-de-Faye. Il renferma dans les deux autels des reliques du saint évêque.

L'église de Nolay possède plusieurs portions assez considérables des reliques de saint Jérôme, dans deux reliquaires, et en outre, un os d'un bras du saint, dans le *Christ aux reliques*, dont nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler.

La cathédrale de Nevers possède aussi un ossement de son saint évêque.

---

---

6 OCTOBRE.

## SAINTE FOY,

MARTYRE D'AGEN.

Sainte Foy, patronne de la paroisse de Bitry, proche Saint-Amand-en-Puisaye, était née à Agen de parents distingués. Élevée dans la religion de Jésus-Christ, elle conserva les bons principes qu'elle avait reçus. Elle était encore jeune lorsque Maximien Hercule persécutait les chrétiens des Gaules. Dacien entreprit en vain de gagner la jeune vierge et de lui faire abandonner la foi. Rien ne put l'ébranler, ni les promesses ni les menaces. Après l'avoir fait étendre sur une grille de fer, sous laquelle il avait fait allumer du feu, le cruel gouverneur, furieux de sa constance, lui fit trancher la tête. On place communément son martyre à l'année 287. L'église de Bitry possède quelques parcelles des reliques de sainte Foy.

D'après l'histoire manuscrite de La Charité, Hugues, évêque de Nevers, donna à ce monastère l'église de Sainte-Foy de Pouilly.

---

---

8 OCTOBRE.

## SAINTE BRIGITTE.

Sainte Brigitte, princesse de Suède, naquit en 1302. Elle sut se sanctifier dans l'état du mariage et élever dans la crainte de Dieu sa nombreuse famille. Après la mort de son mari, elle fonda un monastère auquel elle donna des constitutions, et qu'elle édifia par ses éminentes vertus. Elle entreprit plusieurs fois à pied le pèlerinage de Rome, et alla même visiter les Saints-Lieux. Elle mourut à Rome dans un de ces voyages, en 1373.

La chapelle que les évêques d'Auxerre avaient fait construire sur les bords de la Loire, dans leur château de Villechaud, auprès de Cosne, est sous le vocable de sainte Brigitte. Proba-

blement que la sainte, dans ses pèlerinages, se sera arrêtée en ce lieu, et qu'en souvenir de cette pieuse station, on aura donné son nom à cette chapelle. Au défaut d'actes authentiques, la tradition du pays peut être invoquée sur ce fait.

Quoi qu'il en soit, cette sainte est honorée à Villechaud, depuis plusieurs siècles, d'un culte particulier ; les anciens registres de la paroisse de Saint-Agnan de Cosne font mention de deux fêtes de sainte Brigitte, l'une le 8 octobre, et l'autre le lundi de la Pentecôte. En ces deux jours, une procession partait de l'église de Saint-Agnan pour se rendre à Villechaud.

Dans cette chapelle, on voit une statue en pierre de la sainte, qui passe pour fort ancienne, et qui a toujours été l'objet d'une grande vénération.

Des vieillards de la localité prétendent qu'en 1793, des marins de Nantes avaient voulu enlever cette statue : déjà ils l'avaient déposée dans leur bateau, mais aucune manœuvre ne put le mettre en mouvement ; ils durent la replacer dans son sanctuaire. Dans les plus mauvais jours de cette époque, une pieuse famille cacha la statue, qui fut remise à sa place, quand l'orage révolutionnaire fut dissipé. Les deux fêtes de sainte Brigitte se célèbrèrent comme par le passé.

---

---

9 OCTOBRE.

## SAINT DENIS ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Denis fut un des sept apôtres que le pape saint Fabien envoya dans les Gaules pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. Il ne se rendit pas de suite à Paris ; mais il s'arrêta à Meaux qui l'honore comme son premier évêque. Selon l'opinion la plus commune, il n'arriva à Paris que vers 250. Dieu bénit la précieuse semence qu'il répandit dans cette terre inculte, et au bout de

quelques années, il eut la consolation de compter bon nombre de chrétiens. Mais tout-à-coup la persécution se renouvela dans les Gaules, et comme on en voulait surtout aux prédicateurs de la foi, on se saisit de saint Denis, de saint Rustique, prêtre, et de saint Elenthère, diacre; ils eurent tous les trois la tête tranchée à l'endroit qu'on a depuis appelé Montmartre. Ce fut vers 275, sous l'empereur Aurélien. Leurs corps furent enterrés dans le lieu où est maintenant l'abbaye de Saint-Denis<sup>1</sup>.

Saint Denis est patron des paroisses de Moux, dans le Morvand; de Tazilly, de Brinay, de Glux, d'Épiry, d'Urzy, de Saizy, de Chazeuil.

Il y avait autrefois dans la cathédrale de Nevers deux vicairies sous le titre de saint Denis, une autre vicairie dans l'ancien château de Decize, et une chapelle érigée en l'honneur du même saint dans l'ancien château de Rochefort, paroisse de Narcy.

---

10 OCTOBRE.

### SAINT MALO OU MALOSSE.

Saint Malo était un soldat de la légion thébaine; il n'était point à Agaune quand l'empereur Maximien ordonna de massacrer toute cette légion, à cause de son attachement à la foi; mais ce prince avait enjoint de faire mourir tous les soldats qui en faisaient partie partout où on les saisisait. Saint Malosse fut arrêté, avec saint Victor; ayant déclaré qu'ils voulaient persévérer dans la foi, ils furent condamnés à mort.

La paroisse de Saint-Malo, dans le doyenné de Donzy, est sous le patronage du saint martyr.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas la prétention de trancher ici une question bien débattue; on sait que plusieurs auteurs graves prétendent que l'apôtre de Paris fut saint Denis l'aréopagite. Nous nous contentons de rapporter ici la légende du bréviaire de Paris.

15 OCTOBRE.

## SAINT LÉONARD.

Saint Léonard, dit de Vandœuvre et aussi de Corbigny, naquit dans le pays de Tongres, au commencement du sixième siècle. Il quitta biens, famille, amis, pour servir Dieu dans la solitude. Ce fut un désert du diocèse du Mans, appelé Vandœuvre, qui fut le lieu de sa retraite. Après bien des combats qu'il fut obligé de livrer dans sa solitude, il entreprit d'y construire un monastère, avec le secours de saint Innocent, évêque du Mans, qui établit notre saint supérieur de cette maison, malgré les répugnances qu'il manifestait.

La réputation de cette nouvelle communauté attira des envieux à saint Léonard, et il fut calomnié auprès du roi Clotaire I<sup>er</sup>. On l'accusait de méditer de perfides complots contre ce prince et son gouvernement. Clotaire, trop crédule, envoya des soldats pour chasser le saint du royaume ; mais les soldats, touchés de ce qu'ils avaient vu et entendu dans la solitude de Vandœuvre, revinrent trouver le prince, l'assurant qu'on l'avait trompé. Clotaire, voulant réparer sa faute, envoya sur-le-champ des députés à saint Léonard pour l'assurer de sa bienveillance et de sa protection, et dépouilla les calomniateurs des emplois qu'il leur avait confiés. Mais Léonard intercédâ pour eux et obtint leur pardon. Après une vie toute remplie de bonnes œuvres, il mourut vers 565. Ce fut l'évêque saint Domnole qui se chargea de lui rendre les derniers devoirs ; il déposa son corps dans son monastère de Vandœuvre.

## SON CULTE.

Dieu manifesta par des miracles la sainteté de saint Léonard, et pendant plus de trois cents ans, les peuples accouraient à Vandœuvre pour honorer sa mémoire. Mais à la fin du neuvième siècle, afin de soustraire son corps à la fureur des Normands, on

le transporta dans le Nivernais. Dans le cours du septième siècle, Widrade ou Varé, auquel plusieurs auteurs donnent le titre de saint, avait fondé un petit prieuré simple à Corbigny, et en 864, Egile, abbé de Flavigny, agrandit ce prieuré, et en fit un vaste monastère. Ce fut en ce lieu que fut déposé le corps de saint Léonard. Son culte y devint si célèbre que l'abbaye, qui avait été dédiée à saint Pierre-ès-liens, prit bientôt le nom du saint solitaire de Vandœuvre. Il se forma auprès du monastère une ville qui prit le nom de Corbigny-Saint-Léonard.

Lors de la prise de Corbigny, par les calvinistes, en 1562, les reliques de saint Léonard furent dissipées. Heureusement, l'église de Varzy en possédait une portion qu'elle avait obtenue des moines de Corbigny ; elle leur en fit part à son tour en 1717. Ces dernières reliques furent perdues. Il n'en fut pas de même de celle de Varzy, dont nous avons reconnu l'authentique. On lit dans la *Notice manuscrite* sur les reliques qui se trouvent dans le trésor de Varzy :

« Saint Léonard, dont nous avons un os *radius* du bras, était solitaire à Vandœuvre au sixième siècle. Pour soustraire son corps aux fureurs des Normands, on le transporta, sous le règne de Charles-le-Chauve, à Corbigny. Le prieuré de Corbigny avait donné à l'église de Sainte-Eugénie l'ossement dont nous parlons ; mais, le 18 mai 1717, l'église de Sainte-Eugénie en céda la moitié à Corbigny, qui ne possédait plus rien de saint Léonard, depuis l'incendie de l'église, en 1562.

» Le reliquaire est en forme de bras vêtu, duquel sort une main ; le tout de bois peint et doré, orné de fleurs de lys, contenant un morceau d'os gros comme le doigt et long de quatre à cinq travers de doigt, qu'on dit être d'un os *radius* d'un bras humain. L'étiquette porte : *De sancte Leonardo*. Il est scellé du cachet de M. de Caylus, qui, le 18 mai 1717, en a retiré pour l'abbaye de Corbigny. »

Ce reliquaire existe encore ; c'est celui que nous avons authentiqué.

16 OCTOBRE.

## SAINT SAULGE.

Ce serait être téméraire que d'entreprendre de présenter une vie de saint Saulge ; nous ne trouvons rien dans les anciens livres de l'église de Nevers, rien dans les légendes qui puisse nous guider dans un semblable travail. Les quelques lignes qui servent de légende pour l'office de ce saint dans le bréviaire de 1727, ne sont qu'une pitoyable dissertation pour prouver que saint Saulge était un moine du Nivernais.

Nous nous contenterons de l'exposer, en y ajoutant quelques observations.

D'après cette légende, il y eut plusieurs sentiments sur saint Saulge, honoré dans la ville qui porte son nom ; d'abord on y a célébré la fête d'un évêque d'Amiens, puis d'un saint Salve, évêque d'Alby. Ce ne fut qu'au commencement du siècle dernier qu'on imagina de faire de saint Saulge un moine du diocèse de Nevers qui aurait vécu au sixième siècle. A l'appui de ce sentiment, on avançait :

1° Que ce saint est représenté en habits monastiques sur les vitraux de l'église de Saint-Saulge. Preuve bien fragile ;

2° Qu'il y avait dans le diocèse d'Auxerre une petite ville nommée Villeneuve-Saint-Saulge ou Saint-Salve, et que celle du Nivernais, qui porte le même nom, devait être la vieille ville de Saint-Saulge ; que ces deux villes devaient avoir le même patron, puisque la fête se célébrait le même jour ; que la ville neuve de Saint-Salve étant nommée sous saint Aunaire, en 580<sup>1</sup>, ne pou-

<sup>1</sup> On trouve en effet dans les statuts de saint Aunaire un lieu nommé *Cella Salvii*. Mais on ne peut pas conclure de là que notre saint Saulge ait donné son nom à ce lieu. Ces statuts, d'après Lebeuf, n'ont pu être faits qu'en 596, au lieu de 580, comme il est marqué dans la légende dont nous parlons. Nous ne serions donc pas étonné de trouver, dix ans après la mort du saint évêque d'Alby, un hermitage de l'Auxerrois sous son invocation. On verra dans sa vie la démarche qu'il fit auprès de Mummol, comte d'Auxerre ; cette démarche a dû laisser dans l'esprit de Mummol et des habitants d'Auxerre qui marchaient à la suite du comte, une haute idée de la charité du saint évêque.

vait être sous l'invocation du saint évêque d'Alby, mort en 584, ni sous celle du saint évêque d'Amiens, mort en 695. D'où on conclut qu'il faut nécessairement reconnaître dans saint Saulge un moine et un moine nivernais.

Il faut avouer que tout cet échafaudage de preuves, plus faibles les unes que les autres, tombe devant une critique éclairée ; et nous ne balançons pas à reconnaître pour patron de Saint-Saulge saint Salve, évêque d'Alby, comme on le reconnaissait avant l'édition du Bréviaire nivernais de 1727 ; nous ne sommes point étonné de le trouver représenté, sur les vitraux de l'église qui lui est dédiée, en habits de moine, parce que son histoire nous marque qu'on l'a tiré d'un monastère pour l'élever sur le siège pontifical. Il était au reste bien naturel que les religieux du prieuré de Saint-Saulge choisissent, dans la vie de leur saint patron, pour sujet de leurs méditations, le trait le plus conforme à leur position. Il est vrai que la fête du saint évêque d'Alby se célèbre le 10 septembre ; mais si nous admettons, comme on le verra plus bas, une translation de ses reliques dans le Nivernais, nous ne trouvons pas extraordinaire de voir sa fête remise, dans notre diocèse, à l'époque de cette translation.

Quant à Villeneuve-Saint-Salve du diocèse d'Auxerre, nous ferons remarquer, d'après le Martyrologe d'Auxerre, que cette paroisse n'a pas saint Saulge pour patron, mais bien sainte Pallaie, vierge d'Auxerre ; que ce ne fut que vers le dixième siècle qu'on construisit auprès de Villeneuve un oratoire sous le vocable de saint Salve, et la ville prit alors le nom de Villeneuve-Saint-Salve.

Au reste, les auteurs du Martyrologe d'Auxerre, qui reconnaissent dans saint Saulge un simple moine, dont ils marquent la fête au 16 octobre, s'appuient sur l'édition du Bréviaire de Nevers dont nous parlons ; mais ils revendiquent ce saint comme un saint auxerrois.



---

---

MÊME JOUR.

## SAINT SAULGE OU SAINT SALVE,

ÉVÊQUE D'ALBY.

On ne sait rien de la naissance et des premières années de saint Salve. Après avoir terminé ses études, il entra dans le barreau, où il se fit remarquer et par son amour pour la justice et par l'innocence de ses mœurs. Dieu, qui l'appelait à une vie plus parfaite, lui inspira le désir de se retirer dans un monastère. Sa vie était si sainte, qu'à la mort de l'abbé, tous les suffrages se portèrent sur lui. Malgré sa répugnance, il fut obligé d'accepter; mais il se démit bientôt de sa charge, qu'il regardait comme un obstacle à sa perfection, et obtint des religieux la liberté de vivre reclus dans une cellule, afin d'y pratiquer à son gré tous les exercices d'une austère pénitence.

A la mort d'Ambroise, évêque d'Alby, le peuple et le clergé de cette ville réclamèrent saint Salve pour leur évêque. Il fallut lui faire violence et lui imposer les mains malgré lui. Les honneurs de l'épiscopat ne changèrent rien à sa manière de vivre; il fit paraître la même humilité, la même mortification, la même charité que lorsqu'il était simple moine.

Le patrice Mummol, que l'on regarde comme un des premiers comtes d'Auxerre, ayant assiégé la ville d'Alby au nom du roi Gontran, emmena captifs plusieurs citoyens de cette ville. Le saint évêque, touché de leur sort, amassa tout l'argent qu'il put, et alla réclamer leur délivrance; sa charité sut gagner le cœur de Mummol, qui lui remit tous ceux qu'il réclama.

Il y avait dix ans que saint Salve gouvernait l'église d'Alby quand la peste commença à ravager cette malheureuse ville. Ce fut dans cette circonstance surtout qu'il fit paraître toutes les vertus du véritable pasteur, toujours disposé à donner sa vie pour ses brebis. Il consolait les malades en les visitant, les exhortait à

la patience et à la résignation, et leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Il vit bien qu'il ne pourrait lui-même échapper au fléau qui désolait son peuple, et tout en préparant les autres au terrible passage du temps à l'éternité, il travaillait à rendre par ses bonnes œuvres ce moment moins effrayant pour lui. Il mourut en 584, victime de son dévouement.

#### SON CULTE.

Le corps de saint Salve fut déposé dans l'église collégiale d'Alby, qui depuis a pris le nom du saint évêque.

Sous Charlemagne, ses reliques furent, en partie, transportées dans le Nivernais, et déposées dans une église des Amognes dédiée à saint Martin. Les peuples qui venaient vénérer le corps de ce nouveau protecteur, oublièrent insensiblement l'ancien, et l'oratoire de Saint-Martin devint l'église de saint Saulge. Ce nom demeura à la ville qui se forma autour de ce nouveau tombeau.

Le roi Raoul, par une charte datée de Chalon en 924, donna l'église de Saint-Saulge à l'abbé de Saint-Martin d'Autun, qui y fonda un prieuré de bénédictins <sup>1</sup>.

17 OCTOBRE.

#### SAINT TROHÉ.

Saint Trohé n'est connu que par le culte constant que lui ont rendu les habitants de Nevers; c'est un saint abbé qui a édifié cette ville par la pratique de toutes les vertus. Il vivait, dit-on, au septième siècle. Après sa mort, son corps fut déposé dans l'église qui a conservé son nom, ou peut-être cette église fut-elle élevée sur son tombeau. Ce fut dans le principe une abbaye dont il

<sup>1</sup> *Gall. christ.*, t. 4, page 71. — *Voyez BAILLET*, au 10 septembre. — *GILLET*. — *L'Histoire de Saint-Martin d'Autun*, par M. BULLIOT, aux *Chartes*.

est parlé dans un diplôme de Charles-le-Gros. En 1021, Hugues II, évêque de Nevers, la donna aux chanoines de sa cathédrale *ad supplementum victus*. A cette époque, elle fut érigée en paroisse, sous le patronage du chapitre.

Le corps de saint Trohé reposait dans un tombeau de pierre, sous le maître-autel de cette église. L'ouverture en fut faite publiquement le 27 janvier 1471, par l'official de M<sup>re</sup> Pierre de Fontenay.

L'église fut détruite pendant la révolution, mais une partie des reliques de notre saint fut soustraite aux fureurs des révolutionnaires ; elles sont maintenant déposées dans l'église de Saint-Étienne de Nevers. On voit aussi, dans le *Christ aux reliques* de Nolay, une rotule du bras du saint abbé.

---

---

19 OCTOBRE.

## SAINT SAVINIEN ET SAINT POTENTIEN.

Il est difficile de fixer l'époque précise à laquelle saint Savinien vint dans les Gaules ; plusieurs auteurs prétendent que ce fut dès le premier siècle de l'Église. Parti de Rome avec saint Potentien et saint Attin, ils arrivèrent à Sens pour y prêcher la foi. Victorin les reçut dans sa maison, et eut le bonheur de se rendre à leurs exhortations ; il est regardé comme le premier citoyen de la ville de Sens qui ait ouvert les yeux à la lumière de l'Évangile. Bientôt Eodaldus et Sérotinus imitèrent son exemple ; comme ces deux hommes étaient doués du don de la parole, saint Savinien les ordonna diacres, et les chargea d'aller prêcher la foi dans les contrées voisines. Si on en croit Jacques Taveau, dans son histoire des archevêques de Sens, ils prêchèrent, non-seulement à Paris, à Troyes, à Meaux, à Orléans et à Chartres, mais encore à Auxerre et à Nevers, et après avoir gagné un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ, ils revinrent à Sens rejoindre saint Savi-

nien et ses autres compagnons. Ce fut là que leur zèle fut récompensé par la palme du martyre ; ce qui eut lieu , dit-on , sous l'empereur Maximilien Hercule.

#### LEUR CULTE.

Les corps des saints martyrs de Sens ne furent découverts que sous le règne de Charles-le-Chauve, dans une chapelle ruinée qu'on avait élevée sur leur tombeau. Le 26 août 847, Wenilon, archevêque de Sens, les transféra dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif.

Par la crainte des Normands, on les cacha quelques années après dans des caves, d'où ils ne furent retirés qu'en 1001. Une nouvelle translation eut lieu en 1006, et vingt-trois ans après, en 1029, on plaça une partie de ces saintes reliques dans une chasse d'argent enrichie d'or et de pierreries que le roi Robert avait donnée à l'église de Sens, à la sollicitation de sa femme Constance. Cette translation eut lieu le 19 octobre, jour que les églises de Sens et de Paris ont choisi pour célébrer la fête de ces saints martyrs.

Nevers possède une portion assez considérable des reliques de saint Savinien et de saint Potentien ; un grand nombre d'autels du diocèse en renferment des parcelles dans leur tombeau.

30 OCTOBRE.

#### SAINTE VICTOIRE.

##### TRANSLATION DE SES RELIQUES.

Le 28 janvier 1847, fut trouvé dans les catacombes de la voie Tiburtine un sarcophage contenant le corps d'une jeune martyre, avec le vase de sang, indice des combats qu'elle avait livrés pour la foi. Son nom était gravé sur son tombeau ; il convenait bien à

une héroïne : *Victoire*. D'après les ordres du souverain pontife, sur la demande de M<sup>lle</sup> de Certaines, et grâce aux démarches de la princesse de Broglie, le cardinal-vicaire Patrizy accorda ce saint corps à la communauté des religieuses Ursulines de la ville de Corbigny, au diocèse de Nevers, avec des lettres authentiques du cardinal, du 6 février 1847, signées de lui et munies de son sceau. Ces lettres portent que lesdites religieuses peuvent conserver ce saint corps, le donner à d'autres, l'exposer à la vénération des fidèles ; mais qu'il ne leur est pas permis d'en faire l'office, ni d'en faire célébrer la messe ; qu'elles doivent se conformer au décret de la sacrée congrégation des Rites du 11 août 1691 ; il fut enjoint au gardien des saintes reliques d'en faire la délivrance. L'acte est signé aussi *Félix Clément, gardien des reliques*. Elles furent placées dans une boîte en bois, recouverte de papiers peints, munie du sceau du cardinal-vicaire et de celui de l'ambassadeur de France à Rome, avec une recommandation pour la douane française, certifiant qu'il n'y avait rien autre chose dans la boîte que le saint corps. Signé *de Broglie*, le 19 février 1847.

L'examen de ce corps a fait supposer qu'il était celui d'une jeune fille de dix-neuf ans. Les reliques de sainte Victoire, par les soins de la princesse Albert de Broglie, dont le mari était premier secrétaire d'ambassade, arrivèrent à Paris dans les premiers jours de mai.

Le 20 du mois de novembre de la même année 1847, M. l'abbé Fliche, supérieur du petit séminaire, alors à Corbigny, muni des pouvoirs à lui concédés à cet effet, par M<sup>sr</sup> Dufêtre, fit la translation des saintes reliques dans un nouveau coffre, et déposa, dans un vase de métal doré, la fiole brisée teinte du sang de la jeune martyre. Un procès-verbal, signé par M. Fliche et par la supérieure du monastère, et muni du sceau épiscopal, a constaté cette translation.

21 OCTOBRE.

## SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

La ville de Tannay, placée sur un des riants plateaux qui dominant la vallée de l'Yonne, se faisait gloire depuis long-temps de posséder une relique bien précieuse : le chef de sainte Agathe, célèbre martyre de Catane. Plusieurs historiens de notre province ont fait mention de cette relique, dont l'authenticité leur paraissait incontestable.

Quant à nous, nous avons peine à accepter, sans contrôle, une opinion qui laissait dans notre esprit des doutes réels.

Cependant, les habitants de Tannay, fiers du glorieux patronage de la vierge de Catane, pouvaient faire valoir l'ancienne chapelle qui lui était dédiée, la possession trois fois séculaire de son chef vénéré, le culte qui lui était rendu, le concours des fidèles des paroisses voisines aux deux fêtes qui se célébraient en son honneur, les brefs des Souverains Pontifes accordant de riches indulgences aux fidèles qui visiteraient sa chapelle, et aussi les ordonnances des évêques de Nevers reconnaissant lesdits brefs.

On pourrait encore invoquer le témoignage de Baillet, qui assure que plusieurs villes de Flandre possèdent, ainsi que Cologne, des reliques de sainte Agathe, et rappeler la translation de son chef de Belgique à Tannay.

Nous avons donc entrepris de sérieuses recherches pour arriver à découvrir la vérité, et nous avons constaté que, depuis plus de trois siècles, Tannay possède le chef d'une sainte Agathe, vierge et martyre, mais que cette sainte n'est pas celle à laquelle Catane se glorifie d'avoir donné le jour ; c'est une compagne de sainte Ursule, et qui a aussi obtenu la double couronne de la virginité et du martyre.

Il est inutile, sans doute, de faire remarquer que les bulles ou

brefs des Souverains Pontifes, accordant des indulgences à ceux qui visiteraient la chapelle de sainte Agathe, n'avaient pas pour but de constater qu'il s'agissait de sainte Agathe de Catane, ou de toute autre sainte portant le même nom ; ces brefs donc ne sauraient être apportés en témoignage dans cette circonstance. Nous allons voir bientôt que les autres preuves n'ont pas plus de valeur.

Avant de parler du culte de notre sainte Agathe, il serait bien important de connaître les actes de sa vie ; mais ces actes se confondent avec ceux de sainte Ursule et de ses compagnes.

Tout le monde sait qu'un voile épais ne permet pas de découvrir toutes les circonstances de la vie de ces saintes filles, dont le culte est si répandu dans l'Église. Rome, toujours si sage dans ses décisions, n'a pas voulu marquer du sceau de son autorité les différentes légendes rapportées par les chroniqueurs du moyen-âge ; aussi, en élevant au rite double l'office de sainte Ursule et de ses compagnes, elle n'a admis aucune légende propre dans cet office.

Elle a cependant autorisé, pour Cologne et les pays voisins, une légende dont le cardinal Baronius avait découvert l'original dans la bibliothèque du Vatican ; c'est cette légende, consignée dans le bréviaire des Bénédictins, que nous allons suivre <sup>1</sup>.

Disons avant tout qu'il est hors de doute que sainte Ursule et ses compagnes ont subi le martyre à Cologne, sur l'emplacement même où fut construite l'église qui porte son nom, et que ces saintes filles étaient fort nombreuses, d'après les Martyrologes du neuvième siècle. Vaudelbert, qui écrivait vers 810, le dit d'une manière formelle :

- « Ce fut alors que, sur les bords du Rhin, on vit briller cette
- » glorieuse cohorte, composée de milliers de vierges chrétiennes ;
- » volant à la victoire à la suite de celles qui les dirigeaient, elles
- » érigèrent à Jésus-Christ de nombreux trophées, en s'offrant

<sup>1</sup> Nous ferons observer que cette légende est rapportée, comme la seule authentique, par Ribadeneyra et par Albert-le-Grand.

- comme victimes à l'implacable fureur des ennemis de leur foi,
- et arrosèrent de leur sang la ville de Cologne. •

*Tum numerosa simul Rhœni per littora fulgent  
Christo virgineis erecta trophœa manipulis  
Agrippinæ urbi, quarum furor impius olim  
Millia mactavit ductricibus inclyta sanctis.*

Ursule, d'après la légende vaticane, naquit dans la Grande-Bretagne, de parents chrétiens. Son père, Dionatus ou Dionétus, surnommé Maurus, était roi de Cornubie, en Écosse<sup>1</sup>. Sa mère se nommait Daria. Ursule était aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus, ce qui détermina Agrippinus, prince voisin, à la demander en mariage pour son fils Conan; mais Conan était païen, et, d'un autre côté, celle qu'il désirait pour épouse avait voué à Jésus-Christ son cœur et toutes ses affections.

Cependant l'empereur Gratien avait succédé à son père, Valentinien I<sup>er</sup>. Objet de la jalousie de Flavius Clemens Maximus, général en chef des légions romaines stationnées dans la Grande-Bretagne, il devait plus tard tomber sous le poignard d'Androgatius, qui commandait sous les ordres de ce dernier.

Maximus, profitant des mauvaises dispositions des légions cantonnées dans les Gaules à l'égard de Gratien, se fit proclamer empereur par ses soldats, et envoya vers ces légions une partie de ses troupes, qui furent reçues avec bienveillance. Dans le but d'affermir son pouvoir, il passa lui-même en Armorique, en chassa les anciens colons, et, pour s'attacher davantage les soldats romains, il leur partagea ces fertiles pays.

Régulus fut chargé du commandement de l'Armorique. Il pensa, d'après le conseil de Conan, un des chefs placés sous ses ordres, qu'il fallait songer à fonder une colonie sérieuse; et, pour cela, il envoya des ambassadeurs dans la Grande-Bretagne,

<sup>1</sup> Dionatus, d'après Albert-le-Grand, avait un frère nommé Karadocus; c'est peut-être notre saint Caradheu, dont nous parlerons au 16 décembre.



afin de demander un certain nombre de jeunes filles pour les marier avec les soldats romains. Conanus espérait peut-être qu'Ursule serait du nombre, car il n'avait pas oublié celle qu'il considérait toujours comme sa fiancée.

Les ambassadeurs réussirent dans leur mission : leur demande fut favorablement accueillie, soit par le désir qu'on avait d'être agréable au nouvel empereur, soit par l'espoir qu'avaient les parents de voir leurs filles posséder les riches héritages distribués aux soldats.

Parmi le nombre considérable des jeunes filles destinées à ces alliances, la plus distinguée était Ursule ; elle était, pour nous servir de l'expression de Ribadeneyra, la *colonelle* de cette phalange de vierges. Loin de partager l'enthousiasme de leurs parents, ces vierges chrétiennes opposèrent une sérieuse résistance quand il s'agit de quitter Londres, où on les avait réunies ; on employa la force pour les placer sur les vaisseaux disposés à cet effet, et bientôt elles virent fuir derrière elles les côtes de la Grande-Bretagne. Cependant une violente tempête empêcha les navires d'aborder en Armorique : ils allèrent échouer sur les côtes de la Germanie.

Ces contrées étaient alors occupées par les *Huns* (l'auteur fait remarquer qu'on donnait ce nom à toutes les hordes de barbares). Ces peuples, ne songeant qu'à satisfaire leurs brutales passions, se précipitèrent sur ces jeunes victimes ; mais celles-ci ne balancèrent pas à opposer une vigoureuse résistance pour défendre leur virginité, et il y eut un véritable combat, dans lequel Ursule mourut percée d'une flèche ; toutes ses compagnes furent massacrées. Leur martyre eut lieu vers 383.

Les habitants de Cologne enterrèrent avec honneur les dépouilles mortelles de ces saintes vierges. Déjà, au septième siècle, une église était élevée sur le lieu même où reposaient leurs corps ; les chroniques du pays rapportent un prodige qui y arriva pendant que saint Cunibert, évêque, y célébrait les saints mystères.

Une colombe d'une blancheur éclatante vint se reposer sur la

tête du pontife, puis alla s'abattre ensuite au lieu même où reposait le corps de sainte Ursule. On creusa en cet endroit, et on découvrit bientôt une tombe avec cette inscription : SANCTA URSULA, REGINA.

On montre dans l'église de Sainte-Ursule, de Cologne, non-seulement le tombeau de la sainte, mais encore la flèche dont elle a été percée.

Quant à ses compagnes, leurs corps furent recueillis et placés avec honneur dans les murailles mêmes de l'église, qui devint ainsi un vaste reliquaire; on voit encore aujourd'hui, dans la région absidale, jusqu'à mille sept cent soixante têtes richement décorées de velours cramoisi enrichi d'or. Si de l'église on passe à la *chambre d'or* qui lui est contiguë, on retrouve d'innombrables reliques, non comprises les six cent douze têtes qui garnissent tout l'intérieur des murs de cette chapelle, et les bustes dorés renfermant les restes précieux d'autres compagnes de sainte Ursule et d'autres martyrs.

Il est facile de se convaincre que plusieurs d'entre elles avaient emprunté leurs noms aux vierges les plus célèbres de la primitive Eglise; on y remarque une autre sainte Ursule, nièce de la première, une sainte Catherine, sainte Clémence, sainte Marguerite, sainte Julienne, sainte Sophie, sainte Théodore, sainte Christine, sainte Eugénie, sainte Aurélie, etc.; ne nous étonnons pas de rencontrer aussi une sainte Agathe.

Outre les reliques conservées à Cologne, nous savons qu'un grand nombre de villes se glorifient de posséder les chefs ou les ossements d'autres compagnes de sainte Ursule. En effet, quand on fit la translation des corps de ces saintes martyres, on ne craignit pas d'en gratifier les villes et les contrées voisines; les églises d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de France et de Belgique, s'empressèrent de s'enrichir de ces pieux trésors. La seule ville de Paris, avant la révolution de 1793, possédait, dans différentes églises, vingt-trois têtes des compagnes de sainte Ursule.

La découverte et la translation des reliques de sainte Ursule et de ses compagnes, auraient eu lieu à deux époques, si on en croit les historiens ecclésiastiques du pays ; d'abord au septième siècle, vers 640, par saint Cunibert, évêque de Cologne ; plus tard, en 1156, Gerlac, abbé de Duitz, d'après l'autorisation de saint Annou, évêque de Cologne, fit de nouvelles fouilles, et découvrit un grand nombre de nouveaux corps saints, renfermés dans des tombeaux, dont plusieurs portaient des inscriptions. Depuis cette époque, le culte de sainte Ursule et de ses compagnes s'étendit davantage. Au treizième siècle, la Sorbonne l'adopta pour sa patronne, les universités de Coïmbres, en Portugal, et de Vienne, en Autriche, imitèrent l'université de Paris.

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'institut qui se plaça sous le patronage de sainte Ursule, et que nous pouvons considérer comme la première congrégation qui se consacra, dans notre pays, à l'éducation des jeunes filles.

Ce fut en 1537 qu'il fut fondé, à Brescia, en Lombardie, par sainte Angèle ; il fut approuvé en 1544 par Paul III, et mis sous la clôture, avec vœux solennels en 1572, s'il faut en croire Baillet. Cependant, le père Héliot prétend qu'il n'y a eu, en Italie, qu'un seul établissement d'Ursulines, parfaitement régulier, c'est un de ceux de Rome, fondé en 1688. D'après le même auteur, ce serait en France que les Ursulines auraient primitivement adopté la clôture dans toute sa rigueur. Fondées en 1574, à Avignon, mais comme simples congrégées, vivant éparses au milieu du monde, elles se réunirent en communauté en 1596. La maison de Paris fut fondée en 1604 et forma des vœux solennels, avec clôture perpétuelle, en 1614, en vertu d'une bulle de Paul V, du 13 juin 1612 <sup>1</sup>.

Ce fut huit ans plus tard, en 1622, que les Ursulines vinrent s'établir à Nevers, dans une maison de la rue Saint-Martin, placée vis-à-vis l'abside de l'abbatiale, dédiée à ce saint ;

<sup>1</sup> HÉLIOT, tome IV, p. 155.

elles étaient une filiation de celles de Moulins-sur-Allier. En 1641, la communauté de Nevers se partagea : une partie demeura dans la première maison, l'autre alla habiter un nouveau monastère, fondé dans la même ville, au faubourg de Martelet.

Ce monastère, occupé actuellement par le grand séminaire, avait été construit sur l'emplacement d'une ancienne auberge, ayant pour enseigne *le Plat d'étain*. Pendant long-temps, les Ursulines furent connues à Nevers sous le nom de *religieuses du Plat d'étain*.

La maison de Nevers avait déjà pu fonder, en 1635, la communauté de Moulins-Engilbert.

D'un autre côté, des religieuses Ursulines, parties en 1629 du couvent d'Auxerre, étaient venues s'établir à Corbigny ; en peu de temps, cette dernière communauté devint assez florissante pour fonder un nouvel établissement à Lormes, en 1643, et un autre à Saint-Pierre-le-Moutier, en 1647.

Toutes ces maisons subirent, pendant la tourmente révolutionnaire, le sort des autres établissements religieux ; cependant plusieurs Ursulines de Nevers, dont le nom est encore en vénération dans cette cité <sup>1</sup>, voulurent continuer leur œuvre de dévouement ; pendant les plus tristes jours de la Terreur, elles réunissaient en secret, dans les maisons amies qui les avaient recueillies, un certain nombre d'enfants. Des moments plus calmes leur permirent d'exercer publiquement leurs fonctions, et, après avoir établi leurs classes, d'abord dans la rue des Fangeats <sup>2</sup>, puis dans la rue Creuse, elles se réunirent et se reconstituèrent en communauté, dans la rue de Nemours en 1800, mais sans reprendre encore l'habit religieux et sans s'astreindre à la clôture ; ce ne fut qu'en 1825 qu'elles firent construire, dans la rue de la Préfecture, la maison plus régulière qu'elles occupent maintenant. Elles y entrèrent le 10 décembre

<sup>1</sup> Sœur Saint-Cyr, sœur Sainte-Thérèse, sœur Sainte-Rosalie.

<sup>2</sup> Ancien nom de la rue de la Préfecture.

1828, et le 25 du même mois, fête de Noël, elles reprirent le costume religieux. La clôture fut insensiblement rétablie.

Quelques Ursulines se détachèrent de la maison d'Avallon, et vinrent se fixer à Corbigny le 18 février 1846; elles adoptèrent provisoirement une demi-clôture, jusqu'au moment où elles purent s'établir dans leur nouveau monastère, ce qui eut lieu le 5 octobre 1856.

#### LE CHEF DE SAINTE AGATHE DE TANNAY.

Avant de présenter l'histoire de cette sainte relique, il est important de dire quelques mots des circonstances qui ont occasionné sa translation dans le Nivernais.

C'était pendant les guerres qui ont eu lieu entre Henri II, roi de France, et l'empereur Charles-Quint, guerres dont la Flandre et les Pays-Bas furent long-temps le théâtre. Les villes de ces malheureuses contrées, prises et reprises par les armées belligérantes, étaient parfois incendiées; tel fut le sort de la ville de Bains, située à huit lieues de Bruxelles, et dont nous aurons occasion de parler.

La reine de Hongrie avait les Pays-Bas sous son gouvernement; comme elle avait envoyé précédemment une armée en Picardie, avec ordre de tout saccager, quantité de villes et de châteaux furent incendiés, entre autres, le château de Folembrai, que François I<sup>er</sup> avait fait bâtir. Henri II attendait avec impatience le moment de venger cette injure; en 1554, il ravagea impitoyablement le Hainaut, et réduisit en cendres la ville de Bains, où la reine de Hongrie avait fait bâtir un magnifique château.

Ce palais faisait l'ornement de la ville; mais ce n'était pas ce monument qui attirait la foule immense qu'on voyait continuellement affluer dans ses murs; cette foule se rendait en pèlerinage à l'église dédiée à sainte Agathe, qui renfermait, dans un riche reliquaire, son chef vénéré. Les soldats eux-mêmes ne pouvaient résister à l'entraînement général, et allaient aussi se prosterner devant le *petit sanctuaire de sainte Agathe*.

Dès 1552, François de Clèves, duc de Nevers, commandait un des corps qui s'avançaient vers les Pays-Bas, et en 1554, nous le voyons encore à la tête de l'armée des Ardennes; ne nous étonnons pas de rencontrer, dans l'armée française, un certain nombre de Nivernais, par le soin desquels le reliquaire de sainte Agathe fut soustrait à l'incendie, qui réduisit Bains en cendres en 1554, et transporté à Tannay. Nous ne devons pas non plus nous étonner de rencontrer un officier allemand à la tête de cette compagnie, que nous pouvons nommer Nivernaise. On sait que les princes d'Allemagne s'étaient soulevés contre l'empereur Charles-Quint, et que plusieurs s'étaient alliés à la France.

Au moment où le feu consumait la ville de Bains, le reliquaire de sainte Agathe fut soustrait à l'action des flammes et transporté dans la ville de Tannay, comme on peut s'en convaincre en lisant la déposition de *Marceaul-Jacheron, sergent du duc de Nivernois au pays et baronnie de Donzioys*<sup>1</sup>.

Une chapelle avait été construite à Tannay, en 1553, en l'honneur de la sainte Famille, JÉSUS, MARIE, JOSEPH, par l'abbé de Bèze, cousin germain du fameux Théodore de Bèze. Il avait choisi l'emplacement en dehors des murs, à l'ouest de la ville; ce fut dans cette chapelle, que l'année suivante on déposa le reliquaire de sainte Agathe.

L'Eglise a toujours attaché le plus grand intérêt à tout ce qui concerne les reliques des saints, aucune ne peut être exposée qu'autant que l'authenticité en a été constatée par l'autorité compétente.

Le chapitre de Tannay était heureux de posséder le chef d'une sainte qui était en vénération dans tout les Pays-Bas et dans les contrées voisines, mais il était important d'en établir canoniquement l'identité. A cet effet, les chanoines se joignirent aux juges du bailliage, pour recevoir les dépositions de ceux qui avaient pu

<sup>1</sup> On peut croire que les soldats qui ont sauvé la chässe étaient de Tannay et des environs.

contempler le reliquaire, avant sa translation de Bains à Tannay. On ne négligea aucune démarche pour atteindre ce but ; huit procès-verbaux, déposés aux archives de l'église de Tannay, font foi du soin qu'on a mis dans cette affaire, et ne laissent aucun doute sur l'authenticité de cette relique<sup>1</sup>. Ces procès-verbaux renferment les dépositions les plus détaillées des sieurs Marceaul-Jacheron, dont nous avons déjà parlé ; Louis Brosset, écuyer ; Gabriel Reinière, prêtre ; François de Bouron, écuyer ; Antoine Malontry, Loys Panot, Jehan Gyen, Jacques de La Croix, écuyer ; qui ont tous prêté serment sur la vérité des faits qu'ils ont déposés, et dont plusieurs ont indiqué d'autres témoins, qui pourraient confirmer leurs dépositions, entre autres le seigneur Francisque Alias dit Mondy, lieutenant d'une compagnie d'Allemands ; Edme de la Bombe, écuyer ; Garpard de Linfarnal et Jehan Daulphin<sup>2</sup>.

Nous trouvons, dans ces différentes pièces, d'intéressants détails sur l'église de Sainte-Agathe de Bains et sur le *petit sanctuaire* de la sainte.

Ecoutons le sergent Jacheron : « Estant le dict chef couvert  
 » d'ung velours rouge cramoysy, fors une place sur le chef, qui  
 » estoit découvert, où on le baysoit autour de quelques filets  
 » d'argent ou d'or ; au-dessus de laquelle place du dict  
 » chef y avait ung escripteau en parchemin, et estoit le dict  
 » chef dedans ung plat d'argent doré, où il y avoit dedans une  
 » sallemande et fust apporté d'ung lieu estant au-dessus du grand  
 » austel, près du cyboire, où il y avait troys serrures fermant à  
 » clef, montant quatre marches par derrière ledict grand austel,  
 » et au-dessus du dict lieu où reposait le dict chef, y avoit ung  
 » saint Michel, et au dict temps y avoit au dict austel ung contre-  
 » table de l'istoyre des Innocents, en cuyvre, et autour du dict  
 » austel y avoit quatre pilliers de cuyvre, sur chacung des quels

<sup>1</sup> Un de nos honorables collègues, M. Leblanc-Bellevaux, archiviste de la préfecture, a bien voulu se charger de déchiffrer tous ces procès-verbaux et de nous en donner la copie.

<sup>2</sup> Ces rapports sont des 17, 28 et 30 septembre, 10 octobre et 10 décembre 1555.

- » pilliers y avoit ung ange qui estoient l'un tenant une croix,
- » l'autre des clous, l'autre ung marteaul et l'autre des tenailles;
- » et vis le dict chef et sentuaire sauf la mentongaire de des-
- » soubs, etc. »

La déposition des nommés Malontry et Panot, mérite d'être rapportée ici, elle complète tout ce que nous avons dit; elle a eu lieu devant Nycholas Charpentier, qui prend le titre de *plus ancien praticien du bailliage*, et en présence des chanoines de la collégiale :

- Antoine Malontry, natif de Ban, en Picardie, aagé de
- 28 ans ou environ et Loys Panot, aagé de 33 ans, natif
- Reyne en Bretagne, après le serment par eulx presté sur ce
- qu'ils seront par nous interrogés, ont dict et déclaré ce qui s'en
- suist. Assavoir qu'eulx estant au service du roy en l'an passé,
- sous la charge du capitaine Lamotte-Rouge, Gascon, estant aux
- prises des villes de Bouynes, Dynan et de Bains, à la ruyne de
- la quelle ville de Bains ils ont veu en une chässe, à ung des
- costés du grand austel de l'église de Sainte-Agathe de Bains,
- laquelle chässe se fermait à plusieurs clefs, laquelle chässe
- cassée par les gens de guerre, et pour voir la dicte chässe
- fallait monter deux ou trois degrès; et en ycelle chässe y avait
- deux chefs et ung bras, dont l'ung des deux chefs estoit le chef
- de madame S<sup>te</sup> Agathe, le scavant parce que sur la teste
- y estoit inscript sur un bout de parchemin fort antique :
- *Sancta Agatha, virgo de undecim millibus virginibus quæ*
- *decollata fuit in Colonia*, et estoit le dict chef couvert d'ung
- velours rouge cramoyssy tout autour, sauf une place où on le
- baysoit au dessoubs du dict escripteau; et l'autre chef estoit
- couvert de taffetas rouge et ung bras au dessus, ne scays de quel
- saint s'estoit; et n'y oysant toucher, parce qu'ils virent
- prendre la custode où reposait le précieux corps de Notre-
- Seigneur, en la dicte ville de Bains, par un souldard, qui
- tomba tout mort devant eulx. Dirent oultre qu'en entrant en la
- ville de Bains, ils virent plusieurs personnes d'icelle ville qui



» invoquaient et appelloient à leur aide madame S<sup>te</sup> Agathe, et  
 » virent brusler et ruiner la dicte ville de Bains estant en icelle.

» Et pour en scavoir et rendre myeux raison a esté faicte  
 » exhibition de dessus du dict chef sainte Agathe, et pour ce faire  
 » a esté fait commandement à..... ayant icellui chef en sa  
 » garde..... d'en faire ostension et exhibition aux dessus dicts,  
 » pour scavoir si s'estoyt le dict chef sainte Agathe qui estoyt et  
 » qu'ils ont veu en la dicte ville de Bains, après leur départ  
 » prise, les quels après icellui veu ont dict, scavoir Jehan Gyen,  
 » Antoine Malontry et le dict Louys Panot que le dict chef  
 » qu'ils viennent de voir dans la chapelle hors de la dicte  
 » ville de Tannay, pour les miracles du dict lieu fondé du nom de  
 » JESUS, MARIE, JOSEPH, c'est le dict chef sainte Agathe et icelluy  
 » qu'ils ont veu et vénéré en la dicte ville de Bains, dont les  
 » vénérables prévost, chanoines et chappitre de Tannay compa-  
 » rants par vénérables et discrettes personnes Maistre Michau  
 » Mauldinet, Claude de Beze et François Boyson, prestres  
 » chanoines d'icelle esglise, ont requi acte que nous leur avons  
 » octroyé, et en tesmoignage de ce, le dict Malontry a signé ces  
 » présentes. »

(*Suivent les signatures.*)

La déposition de Jehan Gyen est conforme à celle des autres ; mais il ajoute qu'étant en service à Arras, chez M<sup>me</sup> de Saint-Léger, il souffrait depuis long-temps *d'une maladie d'enflure*, et qu'ayant appris les guérisons miraculeuses qui s'opéraient à Bains par l'intercession de *Madame sainte Agathe*, il fit vœu de s'y rendre pour une neuvaine ; il exécuta son vœu, et fut complètement guéri à la fin de la neuvaine.

Enfin, un dernier procès-verbal contient la déposition de Jehan Bellin, sabotier à Saint-Amand (sans doute Saint-Amand-en-Puisaye), qui déclare que se voyant enflé et perclus de tous ses membres depuis plus de trois mois, *pour avoir santé, il se voua à Dieu, à la glorieuse vierge Marie et à Madame sainte Agathe qu'ils lui fussent en son ayde*. Il se mit donc en route pour se rendre à Tannay ; mais, à peine il avait fait une lieue, qu'il

éprouva un mieux sensible. Arrivé à la chapelle de la sainte, et ayant *ouy messe en icelle, il laissa ses potences qu'il avait apportées, en la dicte chapelle, et s'en trouvant bien de sa personne et de ses membres et s'en retourna guarî et remerciant Dieu, la Vierge et la dicte dame sainte Agathe*. Par reconnaissance, avant de s'en retourner, il fit de nouveau vœu de revenir en pèlerinage à Tannay, et c'est dans ce second voyage qu'il fit sa déposition. C'était le 23 septembre 1555.

Les huguenots, qui s'étaient rendus maîtres de Vézelay et de Corbigny, faisaient souvent des sorties et ravageaient les contrées voisines; en 1568 et 1569, ils exercèrent leurs hostilités dans les environs de Tannay. Comme cette ville était munie de murs et de fossés, ils ne purent s'en emparer; mais ils détruisirent la chapelle de Sainte-Agathe. Heureusement, les chanoines de la collégiale avaient eu la pensée d'en retirer à temps la sainte relique, pour la placer dans leur église. Quelques années après, la chapelle fut reconstruite, et le chef de la sainte y fut déposé de nouveau. Le concours des populations alla toujours croissant; le 5 février surtout<sup>1</sup> et le mardi de la Pentecôte, qu'on regarde comme le jour anniversaire de la première translation à Tannay de cette sainte relique; toutes les paroisses voisines s'y rendaient. Le mardi de la Pentecôte, la châsse était portée processionnellement ou plutôt triomphalement dans toutes les rues de la ville.

Les Souverains Pontifes enrichirent successivement des indulgences plus précieuses la chapelle de Sainte-Agathe de Tannay. En 1659, par son bref du 22 avril, Alexandre VII accorda à tous les fidèles qui visiteraient ladite chapelle, pour la fête de Sainte-Agathe, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil de ladite fête, une indulgence plénière. L'année suivante, le Souverain Pontife accorda, par un bref du 19 avril, la même

<sup>1</sup> On voit que déjà on confondait sainte Agathe de Cologne avec sainte Agathe de Caltane. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici ce que nous avons déjà dit, que les indulgences accordées par les Souverains Pontifes dans ces circonstances n'établissent pas l'identité d'une relique.

faveur à ceux qui feraient cette visite la troisième fête de la Pentecôte. La publication de ce bref fut autorisée par ordonnance du 14 juillet d'Eustache de Chéry, évêque de Nevers. Un autre bref de Clément IX, du 26 septembre 1667, accorda cent jours d'indulgence aux fidèles, à chaque fois qu'ils iraient prier dans ladite chapelle. En 1685, le pape Innocent XI confirma toutes ces indulgences.

En 1793, le reliquaire de sainte Agathe était déposé dans l'église collégiale ; sans doute il y avait été transporté dès les premiers indices de la tempête révolutionnaire. Une troupe de forcenés, délégués par les chefs du district de Clamecy, arrivèrent à Tannay pour s'emparer de tout ce qu'il y avait de précieux dans l'église ; le riche reliquaire de sainte Agathe ne pouvait leur échapper. Un de ces commissaires avait eu soin d'en retirer la relique qu'il déposa sur l'autel sans plus s'en occuper. Un jeune homme de Tannay, le sieur François-Roch Perrot, profitant du moment où ces commissaires faisaient de nouvelles recherches dans l'église, s'empara du chef vénéré de la sainte et le transporta dans sa famille, où il fut conservé avec respect pendant le temps que dura la Terreur.

En 1805, il était encore en la possession du sieur Perrot, qui était alors avocat et avoué près le tribunal de première instance de Clamecy. Il pensa que c'était un devoir pour lui de remettre au nouveau curé de Tannay ce précieux dépôt, ce qui eut lieu le 4 janvier 1806.

M. Henri-François Deplaye, curé de Tannay, voulant que cette précieuse relique fût canoniquement reconnue et que son authenticité fût incontestablement établie, s'adressa à M<sup>re</sup> Fabien-Sébastien Imberties, évêque d'Autun, qui nomma, par ordonnance en date du 17 décembre 1807, ledit sieur Deplaye commissaire, pour recevoir, en son nom, la déposition des témoins, après leur avoir fait prêter serment.

Ce fut le 10 janvier 1808 qu'eut lieu cette procédure canonique. Le commissaire pria M. le Maire et M. l'Adjoint de se réunir au conseil de fabrique, pour être témoins des dépositions.

On commença par M. Perrot, qui déclara devant Dieu que la relique était telle qu'il l'avait retirée de l'endroit où elle avait été déposée. Le caractère de celui, qui faisait cette déclaration ne laissait pas le moindre doute; cependant, on crut devoir appeler encore en témoignage trois anciens chanoines de Tannay, qui déclarèrent, sous la foi du serment, que cette relique était bien celle de sainte Agathe, et qu'ils pouvaient en assurer l'identité. Ces anciens chanoines étaient MM. Pierre Brotier, alors curé d'Amazy; Jean Ragon, curé de Lys, et Nicolas Grasset, curé de Villiers-sur-Yonne. Le sieur Maria vint aussi déposer à son tour; il déclara, sous la foi du serment, qu'il était présent lorsque M. Perrot s'est emparé de la relique. Toutes les personnes présentes signèrent le procès-verbal, qui fut adressé à M<sup>gr</sup> l'évêque d'Autun, devant servir de base à l'ordonnance qu'on sollicitait de lui pour établir l'authenticité de ladite relique et autoriser son exposition publique.

L'ordonnance épiscopale fut rendue le 22 janvier 1808; elle porte que la première exposition solennelle aura lieu le 5 février suivant. En conséquence, le 5 février, M. Deplaye, curé de Tannay, après avoir donné lecture de ladite ordonnance, a fixé la sainte relique sur un coussin de soie, au moyen de bandelettes de taffetas bleu, retenues par les sceaux de la mairie et dudit curé, qu'il a ensuite déposé sur l'autel dédié à sainte Agathe, en présence de M. le Maire, de son conseil municipal et de toute la population. La messe fut célébrée avec la plus grande solennité, et fut suivie d'un *Te Deum* d'actions de grâces. Cependant, on n'avait pu remplacer encore l'ancien reliquaire; on s'occupa d'en faire confectionner un qui, sans avoir la richesse de celui qui avait été enlevé en 1793, fût cependant digne de la précieuse relique et de la piété des fidèles. C'est un buste en argent, représentant sainte Agathe, et placé sur un socle orné d'un large médaillon portant les instruments de son martyre<sup>1</sup>, entourés de palmes et

<sup>1</sup> Ce sont les instruments du martyre de sainte Agathe de Catane, par suite de l'erreur que nous avons signalée.

d'étoiles C'est dans le socle que fut déposé le chef de la sainte. Ce fut le 15 août 1809 que M. Deplaye retira cette sainte relique de la châsse provisoire qui la renfermait depuis le 5 février 1808 ; après avoir constaté , en présence des autorités de la commune et de tous le fidèles de la paroisse , que les sceaux étaient intacts , il la transféra dans le nouveau reliquaire.

Ce reliquaire avait été acheté le 7 août 1808, moyennant la somme de 1,336 fr. ; depuis cette époque, on a repris l'ancien usage de l'exposer le 5 février et le mardi de la Pentecôte. Avant 1830, une procession solennelle avait lieu ce dernier jour, au milieu d'un concours considérable ; aujourd'hui , cette procession se fait dans l'intérieur de l'église.

Déjà plusieurs fois nous avons eu l'occasion de faire observer que les apports avaient une origine religieuse ; l'apport si important qui a lieu à Tannay le mardi de la Pentecôte, vient nous en fournir une nouvelle preuve.

Nous devons rappeler ici que les Ursulines de Nevers possèdent le chef d'une sainte Victoire qui était déposé , avant 1793 , dans leur ancien monastère. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur cette relique ; nous croyons que cette sainte Victoire est aussi une des compagnes de sainte Ursule.

---

---

MÊME JOUR.

SAINT DOMNOLE.

Saint Domnole, qu'on a appelé par corruption saint Andelain, était un saint prêtre du diocèse d'Auxerre , qui a contribué par ses vertus à la sanctification de la paroisse qui a conservé son nom. Il est nommé dans le testament de saint Vigile , évêque d'Auxerre, qui était propriétaire de la terre de Pouilly. Il est probable qu'il obtint du saint évêque le lieu qui porte son nom, pour s'y sanctifier dans la retraite. Ce fut là l'origine de la paroisse de Saint-Andelain.

Saint Domnole vivait dans le cours du septième siècle.

---

---

25 OCTOBRE.**SAINT FRONT,**

évêque.

Saint Front, premier évêque de Périgueux, fut un de ces hommes apostoliques, qui, aux premiers siècles de l'Eglise, bravaient les fatigues et les persécutions, pour procurer à la Gaule le bienfait de l'Evangile. On ne connaît aucun détail sur sa vie et on ignore le genre de sa mort. Il paraît cependant qu'il ne répandit pas son sang pour la défense de la foi, car nulle part il est honoré comme martyr.

La première église connue à Cosne, était sous le vocable de saint Front. Nitard, petit-fils de Charlemagne, avait une maison auprès de cette église; c'était là qu'il écrivait, comme il le dit lui-même, les détails de la bataille de Fontenay, qui eut lieu entre les fils de Louis-le-Débonnaire, en 841.

Jusqu'en 1793, saint Front était honoré comme patron secondaire dans l'église de Saint-Agnan de Cosne; un ancien tableau, conservé dans cette église, représente la Sainte-Vierge enlevée dans les cieux par les anges; deux évêques, en chape, sont prosternés de chaque côté de son glorieux tombeau, les yeux élevés vers Marie: ces deux évêques sont saint Agnan et saint Front.

---

---

26 OCTOBRE.**ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE DE LA CATHÉDRALE  
DE NEVERS.**

Nous avons dit, au 31 mars, que la cathédrale de Nevers avait été consacrée, à cette époque de l'année, par Pierre de La Palu,

patriarche de Jérusalem ; Bertrand III , évêque de Nevers , confirma ce qu'avait fait le patriarche , et rendit une ordonnance d'après laquelle l'anniversaire de cette dédicace serait célébrée , tous les ans , le 27 octobre . Il réunissait cette fête à celle de la Susception du bras de saint Cyr<sup>1</sup> .

Il y eut par la suite une légère modification ; on célébra le 26 cet anniversaire , parce que l'office de la Susception du bras de saint Cyr , qui se faisait avec solennité , n'avait aucun rapport avec celui de la dédicace .

Dans le Bréviaire de Nevers de 1494 , et dans celui de 1600 , on lit , au 26 octobre , la Dédicace de la cathédrale de Nevers et de toutes les églises du diocèse qui n'avaient pas de jour propre .

En 1727 , M<sup>r</sup> Charles Fontaines des Montées assigna , pour la célébration de cette fête , le pénultième dimanche d'octobre .

Nous ne donnons ces détails que comme mémoire ; on sait que , depuis le concordat , la France célèbre la dédicace de toutes les églises du royaume le dimanche après l'octave de la Toussaint .

29 OCTOBRE.

## CONSECRATION DE L'AUTEL PRINCIPAL

DE L'ÉGLISE DE POUILLY.

Nous nous contentons de rapporter ici le procès-verbal de cette cérémonie :

« L'an de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-neuf , le vingt-neuf octobre , par M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre , évêque de Nevers , a été solennellement consacré , avec toutes les cérémonies du Pontifical , l'autel principal de l'église paroissiale

<sup>1</sup> Quand un évêque consacre une église , il peut assigner , pour l'anniversaire , un jour autre que celui de la consécration ; mais il doit fixer ce jour pendant la cérémonie même de la consécration , ou du moins à la fin de la messe qui se célèbre à cette occasion .

de Pouilly, sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre, patron de l'église de Pouilly. Dans cet autel ont été renfermées et scellées des reliques authentiques des saints martyrs Savinien et Potentien, apôtres de Sens. Cette consécration solennelle a été faite en présence de M<sup>re</sup> Crosnier, protonotaire apostolique, vicaire général de M<sup>re</sup> l'Évêque ; de MM. Cointe, secrétaire de l'évêché de Nevers ; Valois, aumônier de la congrégation des sœurs de la Charité de Nevers, l'un et l'autre chanoines honoraires ; Cointe, doyen de Pouilly et chanoine honoraire ; de la plupart des prêtres du doyenné de Pouilly ; de MM. Narcisse Lafond, régent de la Banque de France, ancien pair de France, de Chevigny, Cordier-Place, maire de Pouilly, Bourgillon, Fonferrier, Guillerant, Edmond Lafond, Langellé, membres du conseil de fabrique, et d'une grande partie des habitants de la paroisse de Pouilly. En foi de quoi a été dressé le présent procès-verbal. »

*( Suivent les signatures. )*

30 OCTOBRE.

### FÊTE DES SAINTES RELIQUES.

Avant la révolution de 1793, l'église de NEVERS, célébrait, le 27 octobre, la fête de la Susception du bras de saint Cyr et celle des Saintes Reliques. Cette fête se confondait dans le rit parisien avec l'octave de la Toussaint. Actuellement, nous la célébrons, dans le diocèse de Nevers, le 30 octobre, en vertu d'un indult du Souverain Pontife.

Comme nous parlons en détail, dans le cours de cet ouvrage, des saintes reliques que possède le diocèse de Nevers, nous nous contentons de donner ici sommairement la liste des plus importantes.

La cathédrale de Nevers possède, dans un reliquaire, quelques reliques assez considérables, entre autres de saint Cyr, de saint Jérôme, évêque de Nevers ; de saint Sulpice, évêque ;



de saint Mathieu , apôtre ; de saint Jacques , apôtre ; de sainte Eugénie et de sainte Euphémie , vierges et martyres. A ces reliques , il faut ajouter une dent de sainte Julitte , mère de saint Cyr ;

Une mâchoire en bois , garnie de feuilles d'argent , contient deux dents de saint Laurent , diacre et martyr ;

Une portion d'un *tibia* de saint Aré , différents ossements de saint Prix et de ses compagnons , martyrs de l'Auxerrois.

Nous ne parlons pas des deux reliquaires , en pyramides , de la cathédrale. Quoique les reliques qu'ils renferment soient considérées comme authentiques , nous n'avons pu découvrir à quels saints elles appartiennent.

Nous ne pouvons pas oublier le corps de sainte Flavie , qui repose sous l'autel de la chapelle du Catéchisme de persévérance.

Outre ces reliques , le trésor de l'évêché possède quelques ossements de saint Cyr , de sainte Julitte , de sainte Solange , et des fragments considérables de saint Savinien et de saint Potentien , apôtres du Sennonais.

Des reliques insignes de saint Trohé , de saint Arigle , des parcelles de saint Etienne , premier martyr , de sainte Philomène et d'autres saints et saintes appartiennent à l'église de Saint-Etienne de Nevers.

Le grand pensionnat des sœurs de la Charité de Nevers possède le corps de sainte Valentine.

Les religieuses carmélites ont un riche dépôt de reliques de différents saints.

Quelques reliques sont aussi déposées dans la chapelle des Ursulines de Nevers.

Une grande croix , garnie de nombreuses reliques , appartient à la maison-mère des sœurs de la Charité de Nevers.

Le monastère de la Visitation de Nevers est un des plus riches de France en reliques insignes ; nous allons les indiquer :

Le cœur de sainte Jeanne-Françoise de Chantal , ses yeux et différentes parcelles de sa chair et de son sang , renfermés dans une châsse ;

Un reliquaire contenant une parcelle du cœur de saint François de Sales et différentes parcelles de sa chair ;

Les corps ou ossements de sept Martyrs , contenus dans six différentes châsses : saint Ours, saint Ursin , saint Maxime, saint Séverin , sainte Déhodore, sainte Agnès et sainte Fauste.

Une septième châsse contenant des reliques de plusieurs Saints : saint Félix, sainte Populonie , sainte Flore , saint Saturnin , saint Pie , saint Prime , saint Romain , saint Marin , saint Megetius , saint Autiche , saint Salutorien , saint Iné , saint Valère , saint Germain , saint Agapis , martyr ; saint Sixte , martyr ; saint Juste , saint Valentin , sainte Sabine , sainte Bonne , etc. ;

Un petit reliquaire contenant des reliques de saint Charles Boromée , et plusieurs autres , celles de saint François Régis , saint Jean Népomucène , sainte Brigitte , saint Sébastien , sainte Françoise Romaine ;

Une précieuse parcelle de la sainte épine de la couronne de Notre-Seigneur.

On a les authentiques de toutes ces reliques.

L'église de NOLAY possède :

Le grand reliquaire qui a été transféré de la cathédrale de Nevers , à l'époque de la révolution , et qui était connu sous le nom de *Christ aux Reliques* ; il renferme , sous le sceau de M<sup>re</sup> Dufêtre :

Un os frontal de saint Jean-Baptiste , pouvant avoir cinq à six centimètres de long ;

Un os du bras de saint Jacques , apôtre , cinq centimètres ;

Une partie d'os du bras de saint Mathieu , apôtre , six centimètres ;

Une partie d'os de la jambe de sainte Julitte , dix centimètres ;

Un os du bras de saint Cyr , cinq centimètres ;

Une partie d'os de la jambe de saint Georges , martyr , vingt centimètres ;

Un os du bras de saint Jérôme , évêque de Nevers , dix centimètres ;

Un fragment d'étoffe renfermant des parcelles d'ossements de sainte Dorothée, vierge martyre ;

Une côte de saint Jean-Baptiste , huit centimètres ;

Un os du bras de saint Laurent , martyr, quatre centimètres ;

Un fragment d'os de saint Denis , évêque, trois centimètres ;

Une côte de saint Apollinaire , évêque et martyr , huit centimètres ;

Une rotule du bras de saint Trohé , abbé , quatre centimètres ;

Un os du bras de saint Aré , évêque de Nevers , vingt-cinq centimètres ;

Un os de la jambe de saint Arigle , évêque de Nevers , dix-huit centimètres ;

Un os du bras de sainte Euphémie , treize centimètres <sup>1</sup> ;

Un os du bras de saint Théodule , martyr, vingt centimètres ;

Un os de la jambe de saint Maxime , martyr , dix-huit centimètres ;

Un os de la jambe de saint Vincent , quinze centimètres ;

Un morceau de toile pliée , *de sudario sancti Marcelli , papæ* ;

Un morceau de galon , *de casulâ sancti* (mot illisible) , *confessoris* ;

Une petite fiole de sang coagulé , avec l'inscription complètement illisible ;

Trois autres parcelles d'ossements , sans inscription , et détachées du reliquaire.

L'église de Nolay possède en outre :

Une petite boîte , recouverte d'étoffe , et portant pour inscription : *Fragmenta reliquiarum sanctæ Solangiæ , virg. mart., 1612* ;

Deux autres reliquaires , renfermant des ossements de saint Jérôme , évêque de Nevers ;

Deux reliquaires de saint Arigle ; dans l'un , se trouve un

<sup>1</sup> M. Lapetite , curé de Nolay , qui nous a communiqué ces détails , nous fait observer que toutes ces mesures ne sont qu'approximatives.

ossement de la jambe, et dans l'autre une partie de côte. Le premier a treize centimètres et le second huit centimètres.

Nous avons souvent eu occasion de parler des précieuses reliques de VARZY, renfermées dans leurs antiques châsses, pour la plupart, et munies de leurs authentiques :

Des ossements considérables de saint Renobert, évêque de Bayeux ;

La moitié de l'os *radius* de saint Léonard ;

Un petit ossement du bras de saint Paul, premier évêque de Narbonne ;

Des ossements de saint Prix, évêque de Clermont ;

Le chef de saint Cot, martyr de la Puisaye ;

L'os *humérus* de saint Prix, martyr de la Puisaye ;

Trois petits ossements de saint Sébastien ;

Différentes reliques de sainte Eugénie ;

Une vertèbre de saint Lazare ;

Une partie du crâne de saint Pélerin ;

Une côte de saint Eusèbe, évêque d'Auxerre ;

Un ossement de sainte Apolline ;

Une vertèbre du col de saint Martin ;

Une dent de saint Laurent ;

Un doigt de saint André.

DONZY possède des reliques de saint Caradheuc et de saint Félicissime.

SAINT-VERAIN, des ossements de son saint patron et de saint Blaise, patron de la paroisse ;

BOUHY, le chef de saint Pélerin ;

CHANTENAY, de nombreux ossements de saint Imbert ;

CORBIGNY, une relique de saint Seine, et, en outre, le corps de sainte Victoire, martyre des Catacombes, déposé chez les religieuses Ursulines ;

TANNAY, le chef de sainte Agathe, compagne de sainte Ursule ; on trouve encore dans la même église, des reliquaires renfermant différents ossements avec des inscriptions : *saint Étienne*,

*premier martyr ; sainte Catherine ; saint Théophile , martyr ; saint Innocent , martyr ; saint Nicolas , etc.* Mais ces reliques ont perdu leur authenticité.

Nous parlerons aussi , pour mémoire seulement , des restes de deux personnages , morts en odeur de sainteté ; ce sont ceux de Nicolas Appleine, dont le corps est déposé dans l'église de Prémery, et dom Mauvielle, dont on voit le tombeau dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à La Charité-sur-Loire.

Nous devons signaler ici quelques reliques qui ne font pas l'objet de cette fête , et dont toute la valeur est d'avoir appartenu à des saints :

Le lit sur lequel est morte sainte Chantal ;

Le petit portrait de saint François de Sales, dont nous avons parlé au 29 janvier ;

Une mitre de saint François de Sales, tissée par sainte Chantal ;

Un ornement avec lequel ce grand saint a célébré la sainte messe ;

Des lettres authentiques du saint évêque de Genève et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal ;

Tous ces objets précieux sont la propriété du monastère de la Visitation de Nevers.

La robe de sainte Colette et deux feuillets de son bréviaire, appartiennent à la communauté des sœurs de la Charité de Nevers. Ces objets étaient demeurés entre les mains de la dernière sœur du monastère des Claristes de Decize, qui est morte depuis la révolution ; elle les a laissés par testament aux sœurs de la Charité.

---

---

31 OCTOBRE.

### SAINT QUENTIN.

Saint Quentin, fils du sénateur Zénon, était Romain de naissance, il vint dans les Gaules pour y porter la lumière de

la foi, accompagné de saint Lucien. L'un et l'autre s'avancèrent jusqu'à Amiens ; là ils se séparèrent ; Lucien se rendit à Beauvais, et Quentin se fixa au milieu des peuples du Vermandois. Puissant en paroles et en œuvres, il y gagna grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Le cruel Rictiovare, préfet dans les Gaules, qu'il arrosa du sang chrétien, entendit parler des conversions multipliées qu'opérait saint Quentin, il le fit arrêter et amener à Amiens devant son tribunal. N'ayant pu le gagner ni par ses promesses ni par ses menaces, il lui fit endurer les plus cruels supplices. Partant pour la capitale du Vermandois, il voulut qu'on y amenât le saint martyr pour le soumettre à de nouvelles tortures, plus affreuses encore que les premières, au milieu desquelles il rendit son âme à Dieu, vers l'an 287.

Saint Quentin est le patron de la paroisse qui porte son nom, entre Sully-la-Tour et Saint-Martin-du-Tronsec.



# NOVEMBRE.

---

1<sup>er</sup> NOVEMBRE.

SAINT BENIGNE,

APÔTRE DE LA BOURGOGNE.

Saint Benigne arriva dans les Gaules avec saint Andoche et saint Thyrese, apôtres du Morvand ; on prétend même qu'ils étaient, avec saint Irénée, disciples de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et qu'ils s'arrêtèrent quelque temps à Lyon, où ils laissèrent saint Irénée, pour se diriger sur la Bourgogne. Arrivés à Autun, ils furent reçus par un magistrat de cette ville, nommé Fauste. Quoique chrétien dans le cœur, il n'avait pas encore reçu le baptême ; ayant appris que ceux qu'il avait accueillis étaient prêtres, il leur demanda cette grâce. Il fut donc baptisé avec différents membres de sa famille, entre autres, son fils Symphorien, âgé de trois ans. Plusieurs de ses amis, déjà instruits dans la foi, imitèrent son exemple.

Saint Benigne, après avoir prêché à Autun pendant plusieurs années, alla exercer à Langres son zèle apostolique, puis il évangélisa la population de Dijon, ville qui n'était pas alors aussi considérable qu'elle le devint plus tard. C'était là que Dieu voulait récompenser son zèle par la couronne du martyre ; après des tourments inouïs, supportés avec une constance que Dieu seul

pouvait soutenir, il eut le corps percé d'une lance, qui mit fin à ses souffrances, vers l'an 179.

#### SON CULTÉ.

Le corps de saint Benigne fut enterré avec honneur par quelques chrétiens qu'il avait convertis. Les persécutions firent bientôt oublier sa mémoire, et il n'y avait que quelques gens de la campagne qui venaient prier à son tombeau, sur lequel on bâtit une petite chapelle. Ce fut vers l'an 512 que saint Grégoire de Langres après avoir reconnu, à la suite de miracles éclatants, les reliques du saint martyr, remplaça cette chapelle par une vaste basilique; deux ans après, il fonda auprès de cette église, le célèbre monastère de Saint-Benigne de Dijon. Il y eut plusieurs translations des reliques de saint Benigne, ce qui contribua à étendre son culte.

Le diocèse de Nevers possède plusieurs églises placées sous son invocation, entre autres, celles de Saint-Benin-des-Bois, de Saint-Benin-d'Azy, de Sougy.

---

---

3 NOVEMBRE.

#### SAINT AUSTREMOINE.

Saint Austremoine fut un de sept missionnaires qui arrivèrent dans les Gaules pour y prêcher la foi. Saint Saturnin s'était arrêté à Toulouse, saint Trophime à Arles, et saint Paul à Narbonne; les quatre autres s'avancèrent dans l'intérieur du pays. Saint Martial se rendit à Limoges, saint Gatien à Tours et saint Denis à Paris. Saint Austremoine se fixa d'abord dans le Nivernais, et après y avoir prêché l'Evangile, il alla à Clermont, dont il fut le premier évêque. « Notez, est-il dit dans la vie de » saint Cassy, qu'au commencement de la chrétienté, les évêques



- » ne s'arrêtaient pas en une province , ains alloient prêchant par
- » divers pays , dont ce saint Austremonie est dit évesque des
- » Auvergnats et Nivernois. »

Les vieux légendaires de l'église de Clermont , de l'abbaye de Saint-Allyre, de la chartreuse de Clermont et de l'abbaye de Saint-Victor de Paris , faisant mention de la mission de saint Austremonie dans le Nivernais , ont engagé Michel Cotignon <sup>1</sup> à considérer ce saint comme notre premier évêque , de même que l'église de Meaux considère saint Denis comme son premier évêque , parce qu'il l'avait évangélisée avant d'aller se fixer à Paris.

Il paraît que saint Austremonie put remplir en paix sa mission de charité , au milieu des peuples de l'Auvergne ; on croit généralement qu'il ne scella pas sa foi de son sang.

#### SON CULTE.

Le corps du saint évêque fut enterré à Ixiodore qui , par la suite , devint la ville d'Issoire. Il y demeura plus de deux cents cinquante ans dans une espèce d'oubli , quoique les gens des environs , dit saint Grégoire de Tours , sussent bien que c'était le tombeau de leur premier évêque. Le même historien raconte sur la manière dont son culte devint public , les détails qu'il tenait de Cantin lui-même , évêque de Clermont <sup>2</sup>.

Cantin n'était encore que diacre quand on le chargea , en cette qualité , de la chapelle où reposait le corps de saint Austremonie. La chambre où il couchait attenait à cette chapelle ; une nuit , il lui sembla tout-à-coup entendre des voix qui chantaient des cantiques auprès du tombeau du saint , et , en même temps , il aperçut une vive lumière qui l'entourait ; il voulut examiner de plus près ce prodige , et il vit que le chœur dont les chants avaient frappé son oreille , était composé d'une multitude de personnes

<sup>1</sup> *Catalogue historique des évêques de Nevers*, p. 3.

<sup>2</sup> *GREG. TURON. Glor. conf.*, cap. XXX.

vêtues de blanc et tenant en main des flambeaux. Le lendemain, il fit environner d'une balustrade le tombeau du saint, et dès-lors on commença à lui rendre les honneurs dus à son mérite. Les faveurs obtenues par son intercession ont prouvé que Cantin ne s'était pas laissé entraîner par une vaine illusion.

En 670, saint Avit, évêque de Clermont, transféra dans l'abbaye de Volvic le corps de saint Austremoine, et près de cent ans plus tard, en 764, Pépin fit rebâtir le monastère de Mauzac, auprès de Riom, où on déposa le corps du saint ; sa tête seule resta à Volvic ; il paraît cependant qu'elle fut transportée plus tard à Issoire.

Quoique la fête de saint Austremoine soit indiquée au 1<sup>er</sup> novembre dans les anciens Martyrologes, en vertu d'un indult, on ne la célèbre, dans le diocèse de Nevers, que le 3 du même mois.

4 NOVEMBRE.

## MORT DE DOM ROBERT MAUVIELLE,

PRIEUR CLAUSTRAL DE LA CHARITÉ.

Il est difficile de marcher long-temps sur cette terre sans être exposé à se voir couvert de poussière ou de boue. Cette pensée est vraie si on l'applique aux individus pris isolément, elle peut aussi fournir aux communautés un sujet de méditation. Sans les secours spéciaux qui les entretiennent dans la ferveur primitive, elles sont exposées à tomber dans le relâchement. Ce n'est point ici le lieu de rappeler tout ce qu'a fait l'Eglise pour raviver continuellement cette ferveur. Mais disons que Dieu a suscité, de temps à autre, de ces hommes animés de son esprit, qui devaient servir d'instrument à sa providence, dans la réforme des ordres religieux ; tel fut dom Robert Mauvielle.

Il naquit à La Charité en 1595 d'une famille peu fortunée ;

son père se nommait Jean Mauvielle et sa mère Anne Trésorier. Nous n'avons aucun détail sur ses premières années, mais nous savons que Dieu l'avait de bonne heure comblé de ses grâces, et qu'il s'y était montré fidèle. Bien jeune encore, suivant l'attrait qu'il éprouvait pour l'état religieux, il entra au monastère de Saint-Pierre-le-Moûtier; ce fut là qu'il prit l'habit de religion, et qu'il fit profession. Dieu, qui avait enrichi son intelligence et son cœur de ses dons les plus précieux, le destinait à de grandes choses; il n'avait encore que vingt-trois ans, et déjà sa réputation de sagesse et de vertu s'étendait au loin. Il est nécessaire d'exposer ici rapidement ce qui se passait à cette époque dans l'ordre de Cluny.

Le cardinal de Guise, qui avait été nommé, en 1612, abbé de Cluny, avait conçu un grand, mais difficile projet, c'était de rétablir dans l'ordre l'ancienne discipline qui s'était notablement affaiblie; il en fit part à dom Jacques Veni d'Arbouze, grand-prieur de Cluny, et le chargea de travailler à l'accomplissement de ce projet. Dom Jean Passelègue, nommé quelques années plus tard, en 1616, prieur claustral de La Charité, entra dans les vues de réforme de Veni d'Arbouze, et, à cet effet, il réunit, le 16 août 1617, un chapitre général de toutes les maisons dépendantes du monastère de La Charité. A la suite de cette réunion, il fit des réglemens propres à rétablir la discipline, mais la plupart des religieux refusèrent de s'y soumettre.

L'année suivante, dom Veni d'Arbouze vint à La Charité, il croyait trouver dans cette maison, plus que partout ailleurs, les éléments propres à établir la réforme qu'il projetait; après avoir fait la visite du monastère, il porta plusieurs ordonnances relatives à la régularité. Dom Passelègue qui connaissait la réputation du jeune Mauvielle, car il était, dit la chronique manuscrite de La Charité, *d'un rare mérite et d'une vertu exemplaire*, conçut le projet de l'attirer du monastère de Saint-Pierre-le-Moûtier dans celui de La Charité. Le 25 avril 1618, dom Mauvielle fut donc admis au nombre des religieux de La Charité, après avoir promis

*stabilité et obéissance* à l'abbé de Cluny. On le regardait comme l'homme le plus propre à établir la réforme, et dom Veni d'Arbouze avait à cœur de commencer par La Charité.

Sans avoir égard à son âge, il n'avait que vingt-quatre ans, on le nomma l'année suivante maître des novices, il était en effet tout naturel, pour rétablir la discipline, d'en inspirer le respect aux jeunes gens qu'on admettait dans le monastère; de plus, il entraînait dans la pensée de dom Veni d'Arbouze, qu'on ne reçut à la profession que ceux qui s'engageraient par serment à suivre les règles de l'étroite observance.

L'influence exercée par dom Mauvielle changea en peu de temps le monastère de La Charité; la plus grande régularité y régnait. dom Passelègue, heureux d'un semblable résultat, voulut en faire jouir les autres maisons dépendantes de son prieuré; il commença par celle de Rueil; il alla la visiter, en 1621, avec dom Mauvielle qu'il y laissa comme prieur claustral. Dieu ménageait à ce saint religieux de grandes tribulations dans cette nouvelle charge. Le prieur commendataire, François Bonnot, conseiller au parlement, ennemi de la réforme qu'on voulait établir, lui suscita des ennuis de tout genre; il alla même jusqu'à soulever les religieux contre lui, afin de le forcer à se retirer. dom Mauvielle savait bien que l'œuvre de Dieu est exposée aux contradictions; il ne se laissa pas décourager, et il travailla avec ardeur à former le prieuré de Rueil aux saintes règles de la discipline. Mais un mauvais religieux tenta de l'empoisonner. Il serait mort s'il n'eût pris promptement le contre-poison. Il ne voulut faire aucune perquisition, mais il jugea prudent de s'éloigner de cette maison; il revint donc à La Charité où il fut reçu par dom Passelègue avec bienveillance et vénération.

Pendant l'œuvre de la réforme marchait lentement, malgré les efforts constants des deux derniers abbés de Cluny, le cardinal de Guise et Louis de Lorraine. Dom Veni d'Arbouze succéda à Louis de Lorraine, vers la fin de l'année 1622, et fut béni par l'évêque de Damas. Le 4 avril 1623, il fut mis en

possession par le R. P. dom Passelègue , prieur claustral de La Charité, qui avait le titre de Protonotaire apostolique. Le nouvel abbé poursuivit l'établissement de la réforme , mais légèrement mitigée; c'est ce qu'on appela *la petite réforme*, déjà adoptée à La Charité.

Dom Passelègue ayant été nommé prieur commendataire de La Charité, le 29 juillet 1625, ne balança pas à confier à dom Mauvielle la charge de prieur claustral et celle de maître des novices; en même temps il ordonna qu'on ne recevrait aucun novice dans la maison, sinon pour vivre dans l'étroite observance de la règle; il enjoignit à tous les anciens qu'ils eussent à garder inviolablement les règlements faits par dom Veni d'Arbouze, lors de sa visite à La Charité, en 1618; il augmenta le nombre des religieux, afin que les offices fussent célébrés avec plus de pompe et d'exactitude.

La mère Veni d'Arbouze, était arrivée depuis peu à La Charité; elle n'avait pas balancé à quitter le Val-de-Grâce pour venir se fixer dans cette ville, désirant établir la réforme dans le monastère de Bénédictines nouvellement fondé. Déjà son habileté et surtout sa sainteté lui avaient donné une grande autorité; ce fut elle qui détermina dom Passelègue et dom Matvielle à ne pas se contenter de la petite réforme, mais à établir, dans leur monastère, la règle de saint Benoît dans toute sa pureté.

C'était bien le désir du nouveau prieur claustral; mais, pour entreprendre cette œuvre, il aurait voulu avoir l'assistance de quelques Pères déjà soumis à la réforme; il ne put en obtenir. D'un autre côté, il entrevoyait dans la maison des obstacles qui lui paraissaient insurmontables. La mère d'Arbouze, à laquelle il fit part de ses incertitudes, les lui fit considérer comme une tentation; elle chercha à le convaincre que les dons que Dieu lui avait accordés, les pensées qu'il lui avait inspirées, lui manifestaient assez sa volonté; qu'il n'en devait pas résister plus longtemps. Elle lui disait un jour : « Les difficultés que nous pré-

• voyons ne sont pas, d'ordinaire, celles qui s'opposent le plus

- » à nos bons desseins ; il en survient d'autres que l'on ne peut
- » prévoir, et la confiance en Dieu donne une manière de toute-
- » puissance pour vaincre tous les obstacles. »

Dom Mauvielle allait être soumis à de nouvelles tribulations. Encouragé par la mère d'Arbouze et se sentant appuyé par le prieur commendataire, il entreprit d'établir dans sa maison la réforme parfaite, avec abstinence de viande. Aussitôt une forte opposition se manifesta parmi les anciens religieux ; le doyen surtout et le sacristain ne voulaient point entendre parler de réforme. Dom Mauvielle comprit qu'il ne pouvait pas laisser ses novices exposés à une telle influence ; il résolut donc de séparer le noviciat et de le rendre indépendant du reste de la communauté. Il s'agissait de déterminer les opposants à céder quelques lieux qui devenaient nécessaires pour cette opération. Le prieur claustral leur fit des offres avantageuses ; il mit en œuvre M. Ferrage, qui avait accompagné la mère d'Arbouze à La Charité, et le gardien des Récollets pour vaincre leur obstination : tout fut inutile. La mère d'Arbouze ayant eu connaissance de cette difficulté, dit à dom Mauvielle : « Mon Père, commencez seulement ; ne vous

- » laissez pas arrêter par cela. Ils vous ont refusé ce que vous
- » leur avez demandé pour Dieu ; Dieu leur fera bien faire quelque
- » chose digne de mémoire. »

Le doyen, en effet, et le sacristain moururent peu de temps après ; cependant Dieu eut pitié d'eux : il leur inspira la pensée d'avoir recours à dom Mauvielle ; ce fut lui qui les assista. Ils exprimèrent le regret de n'avoir pas embrassé l'étroite observance, et promirent de s'y soumettre s'ils revenaient à la santé.

Cependant quelques-uns se réunirent à lui, entre autres dom Charles Pillon, mais ce dernier ne pouvait se résoudre à l'abstinence perpétuelle, étant tombé en de grièves maladies toutes les fois qu'il avait voulu s'y astreindre. Quand la mère d'Arbouze lui eut parlé, il s'y détermina avec tant de courage, qu'il servait d'exemple aux autres ; et, six mois après, on écrivait qu'il n'en avait pas senti la moindre incommodité.

Le prieur claustral donna l'habit à plusieurs novices, mais il profita de cette circonstance pour les séparer des anciens, qui auraient pu les entraîner dans leur relâchement et faire naître en eux de mauvaises impressions.

Ils eurent leur dortoir particulier; on leur réserva les petits cloîtres, d'où ils se rendaient, pour l'office, dans la chapelle de Saint-Laurent, dont il était resté le chœur et trois autels, après l'incendie général.

L'humilité profonde de dom Mauvielle lui laissait ignorer ses talents et ses vertus. Cherchant en tout la gloire de Dieu et l'avancement spirituel de ses chers novices, il saisissait toutes les circonstances pour arriver à ce double but. Les RR. PP. Carmes déchaussés de Nevers étaient en grande réputation de sainteté dans toute la province; il pria le R. P. Chérubin, premier prieur du couvent de Nevers, homme dont le savoir égalait les vertus, de venir passer quelque temps au monastère de La Charité, pour édifier ses novices par ses exemples et ses pieuses exhortations. Le P. Chérubin se rendit à cette demande et arriva à La Charité avec le P. Grégoire de Nazianze-de-Saint-Basile. Ils y demeurèrent quelque temps, réglant les exercices et formant, par leurs instructions, les novices dans toutes les pratiques de la vie religieuse. Après cette retraite spirituelle, ils revinrent à Nevers.

Qu'il est difficile de faire succéder la ferveur au relâchement! On s'habitue facilement à une vie sans gêne, et on finit par ne plus même se reprocher les infractions à la règle. Les anciens résolurent de s'opposer aux réformes qu'on travaillait à introduire; ils allèrent jusqu'à refuser leurs prébendes au prieur claustral et à ceux qui le secondaient. Dom Passelègue, *ébloui de sa nouvelle dignité*, ne soutenait plus dom Mauvielle avec la même énergie, dans l'accomplissement de l'œuvre qu'ils avaient entreprise de concert, en sorte que le prieur claustral *fut obligé, pour avoir de quoi subsister, de se pourvoir devant le lieutenant général de Saint-Pierre-le-Moutier, qui fit droit à ses réclamations. De plus, afin de faire cesser les insultes que les religieux lui faisaient journal-*

lement, il se pourvut devant M<sup>re</sup> Veni d'Arbouze, abbé de Cluny, qui, quoique refroidi pour l'étroite observance depuis qu'il était abbé, approuva, par des lettres de confirmation, tout ce que dom Mauvielle avait fait pour l'établissement de la réforme, défendant expressément aux anciens religieux de troubler en rien le sous-prieur <sup>1</sup> et ses associés. C'était en 1627.

Cependant la mère d'Arbouze, qui avait été demandée pour opérer la réforme dans le monastère de Charenton, se mit en route avec deux de ses religieuses ; mais bientôt après, voyant ses efforts infructueux, elle pensa à se retirer ; elle y était encore déterminée par le désir qu'elle avait de mourir dans son couvent, et elle éprouvait un malaise qui lui annonçait sa fin prochaine. En effet, elle fut obligée de s'arrêter au château de Séry. Dom Mauvielle ayant appris sa maladie, se hâta de se rendre auprès d'elle, soit pour l'assister, soit pour recevoir d'elle de nouveaux avis. La mère d'Arbouze mourut le 16 août 1626, en odeur de sainteté.

Le souvenir de ses vertus et de nombreuses guérisons miraculeuses déterminèrent l'évêque d'Auxerre à ordonner une information canonique. Ce fut dom François Rapine, prieur de Saint-Pierre-le-Moûtier et grand vicaire de l'évêque d'Auxerre, qui en fut chargé. Parmi les malades qui se croyaient redevables de leur guérison à l'intercession de la mère d'Arbouze, on trouve, dans le procès-verbal, un Jean Mauvielle, marchand à La Charité, âgé de soixante ans, qui déclare qu'il fut guéri de plusieurs maladies. C'était sans doute le père du prieur claustral. Dom Robert Mauvielle avait été nommé, pour cette information, subdélégué du vicaire général François Rapine. Revenons à notre réforme.

Les lettres de l'abbé de Cluny furent lues en chapitre, et les anciens religieux promirent de n'apporter à l'avenir aucun empêchement aux progrès de la réforme. Dom Mauvielle travailla dès-lors avec une nouvelle ardeur à l'établissement de l'étroite observance. Malheureusement, le noviciat ne devait pas posséder

<sup>1</sup> On donnait, comme on le voit, le titre de sous-prieur au prieur claustral.



long-temps cet habile directeur, et les jeunes religieux, n'étant pas assez affermis, allaient oublier les leçons qu'il leur avait données, pour marcher dans la voie tracée par les anciens.

Dieu avait résolu de mettre fin aux épreuves de son fidèle serviteur et de récompenser ses mérites. La peste ravageait d'une manière épouvantable toutes les contrées du Nivernais. Il y avait plus d'un an que cette terrible maladie jetait la consternation dans toute la province; la commune de Nevers avait déjà traité avec un serrurier, qui devait *résider dans la ville pour fermer de jour et de nuit les portes, boutiques et fenêtres des pestiférés*, et on avait fait ouvrir les prisons à cause de la contagion<sup>1</sup>. La ville de La Charité ne fut pas à l'abri du fléau; dès le commencement du mois d'août 1628, il y sévit avec une nouvelle intensité. La misère à la suite des guerres civiles, une excessive chaleur, l'abondance des petits fruits, que les pauvres mangeaient avec avidité, faute d'autre nourriture, tout contribuait au développement de la peste. On avait dressé des barraques en dehors de la ville, et on y faisait transporter ceux que le mal atteignait; chaque curé de la ville devait aller porter à ses paroissiens les secours spirituels. Cependant le curé de Sainte-Croix, arrêté par l'âge et par les infirmités, était dans l'impossibilité de rendre aucun service à ces pauvres moribonds; dom Mauvielle alla se mettre à sa disposition, pour donner aux pestiférés les secours de l'âme et du corps; il alla plus loin : en l'absence de dom Passelègue, il réunit la communauté, et chercha à faire comprendre aux religieux qu'ils devaient accepter, avec empressement, le moyen que Dieu leur offrait de réparer toutes leurs négligences passées, en se dévouant au soulagement de tant d'infortunés. Ses sollicitations furent inutiles; ils refusèrent même d'avoir avec lui aucune relation, afin d'être tout à fait à l'abri de la contagion. Il n'y eut que dom Pierre Cabanel, dom Martin Fiteau et trois novices qui consentirent à partager son dévouement.

<sup>1</sup> Archives de Nevers, tome I, page 914.

Depuis le commencement d'août jusqu'au 18 octobre, il fut constamment occupé avec ces religieux, soit à administrer les sacrements, soit à porter des soulagements aux malades. Enfin, le 18 octobre, il fut atteint lui-même ; il comprit de suite qu'il ne guérirait pas ; il le dit aux cinq religieux dont nous avons parlé. « Les soulagements que vous voulez me donner, ajouta-t-il, sont inutiles ; je suis heureux de quitter cette terre d'exil pour entrer dans le séjour du bonheur, dans la maison de Dieu : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Après avoir exhorté ses frères à persévérer dans la sainteté, il s'occupa plus sérieusement de se préparer à paraître devant Dieu ; il voulut faire à dom Fiteau une confession générale, puis il reçut le saint viatique des mains de dom Cabanel avec de grands sentiments de piété.

Le 3 novembre, on lui administra le sacrement d'Extrême-Onction ; il embrassa ses frères pour la dernière fois, les conjurant avec larmes de ne pas l'abandonner à ses derniers moments ; puis il fit apporter de la cendre dans sa cellule et se fit étendre dessus, pour y passer la nuit du 3 au 4 ; tenant entre ses mains son crucifix, il ne parla plus que de l'éternité, des miséricordes de Dieu et de l'ardent désir qu'il éprouvait d'aller à lui. Puis il se fit lire la Passion du Sauveur.

Le 4 au matin, vers six heures, il dit à ses religieux : Je n'ai plus qu'une demi-heure à vivre. Il les pria de réciter les prières des agonisants et y répondit lui-même avec ferveur. A six heures et demie, il approcha son crucifix de ses lèvres, prononça avec amour les noms de JÉSUS, MARIE, JOSEPH, puis il ajouta : *Misericordias Domini in æternum cantabo* : « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur », et rendit son âme à son Créateur. Il était âgé de trente-trois ans et quelques jours.

Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Laurent ; c'était un des bas-côtés de la grande église servant, comme nous l'avons dit, de chapelle aux novices. Il y resta jusqu'en 1635, époque à laquelle on l'exhuma pour le transporter devant la chapelle de Sainte-Rade-

gonde. Le corps fut trouvé entier sans aucune corruption. On fit venir M. Cu villier, médecin du monastère, avec deux chirurgiens, qui, l'ayant visité, déclarèrent qu'il y avait quelque chose de surnaturel : il n'avait pas même changé de couleur ; il fut reconnu de tous les religieux. Pendant deux jours on le laissa exposé au milieu du chœur, pour satisfaire la curiosité de quelques-uns et la dévotion du plus grand nombre. Le père et la mère de ce saint religieux s'étaient retirés à Sancerre, au moment où la peste ravageait La Charité, et y étaient demeurés depuis ; en apprenant ce qui se passait, ils se mirent en route pour La Charité ; sa mère, qui avait eu un pied brisé et qui était restée infirme, marchait avec une béquille. Aussitôt qu'elle entra dans l'église, elle s'écria : « Je reconnais mon fils ! » Elle jeta sa béquille et courut pour l'embrasser, complètement guérie de son infirmité. On dressa procès-verbal de ce fait, que tout le monde considéra comme miraculeux.

Un miracle d'un autre ordre eut lieu : les anciens religieux, qui lui avaient fait tant d'opposition au sujet de la réforme qu'il voulait établir, frappés de ce qu'ils voyaient, et convaincus de sa sainteté, se sentirent inopinément touchés de la grâce, condamnèrent en plein chapitre leur conduite passée, et promirent solennellement d'embrasser et de soutenir l'œuvre commencée par dom Mauvielle. Comme sa mémoire était en grande vénération, on comprit qu'on devait placer son corps dans un lieu plus décent, et, en 1639, on ouvrit de nouveau son tombeau ; le corps fut trouvé entier, comme la première fois, *et aussi frais que s'il venait d'expirer*. Il fut déposé pour la troisième fois dans la chapelle du saint nom de Jésus, sous une tombe de pierre. Cette tombe existe encore au milieu de la chapelle de la Sainte-Vierge, ancienne chapelle du saint nom de Jésus. Quoique l'inscription qui la couvrait soit en partie effacée, on y reconnaît encore quelques caractères, et on y lit parfaitement : P. D. ROBERTVS MAVVIELLE.

Les habitants de La Charité s'adressaient avec confiance à

dom Mauvielle, et venaient prier à son tombeau pour obtenir la guérison des fièvres. Le moine, continuateur de la chronique manuscrite de La Charité, assure qu'il a été guéri lui-même miraculeusement, d'une fièvre pourprée, par l'intercession de ce saint religieux.

#### ADDITION.

Nous avons terminé la vie de dom Robert Mauvielle, d'après des documents puisés dans l'*Histoire manuscrite du Prieuré de La Charité* et dans la *Vie de la R. M. Veni d'Arbouze*, par *Fleury*, et déjà cet article était en partie imprimé, quand nous avons pu nous procurer la *Vie manuscrite de dom Robert Mauvielle*, par dom Jean Bouillet, de Saint-Léger, composée en 1728, d'après les pièces les plus authentiques. Il nous a été possible de modifier la fin de cet article et d'y ajouter quelques détails intéressants, renfermés dans ce manuscrit ; mais, le commencement étant déjà tiré, il ne nous restait plus qu'à compléter, par une note additionnelle, la première partie de la vie de ce saint religieux.

Il naquit le 7 juin 1595, et fut baptisé le jour même sur les fonts de la paroisse Saint-Pierre, de La Charité. Le curé de cette paroisse l'avait pris en affection, et il lui donna plus tard les premiers principes de latinité. Quand il eut atteint l'âge de treize ans, ses parents l'envoyèrent à Nevers pour y faire son cours d'humanités, sous les Pères Jésuites, qui tenaient alors le collège.

Cependant les Pères Carmes, établis depuis peu dans cette ville, avaient entrepris d'y donner une mission ; cette mission fut suivie d'un prodigieux succès. Le jeune Robert, sans se laisser aller à cette dissipation qu'on rencontre d'ordinaire dans les écoliers arrivés à un certain âge, n'était pas un fervent chrétien. Ayant voulu suivre les exercices des Pères Carmes, il fut touché de la grâce et résolut de mener une vie plus conforme aux principes de la véritable piété ; il alla trouver le R. P. prieur des

Carmes, qu'il choisit pour son directeur, et, sous sa conduite, il fit de rapides progrès dans la vertu.

Robert était devenu l'édification de la ville et le modèle du collège; il s'approchait fréquemment des sacrements : c'était là qu'il puisait la force et le courage; il savait aussi s'imposer des mortifications et de rigoureuses pénitences.

Après avoir terminé son cours de philosophie, il revint à La Charité. Ses parents auraient désiré qu'il s'engageât dans l'état ecclésiastique; mais son attrait pour la retraite le portait à embrasser la vie monastique. Il fit un voyage à Nevers dans le dessein de consulter son professeur de rhétorique, auquel il témoignait beaucoup de confiance, et le gardien des Capucins; l'un et l'autre connaissant son mérite, eussent voulu l'attirer dans leur ordre. Robert admirait la régularité de ces religieux; leur exemple lui inspira l'amour de la discipline, sentiment qui, plus tard, lui fit entreprendre la réforme. Enfin il comprit que Dieu manifestait sa volonté par cet attrait qu'il lui inspirait pour la vie religieuse; il se sentait porté à entrer chez les Capucins ou chez les Carmes déchaussés, mais la faiblesse de sa constitution déterminait son confesseur à lui indiquer un ordre moins austère : il l'engagea à porter ses pensées vers un de ces ordres déchus de leur première observance, afin d'avoir, avec le temps, occasion de le réformer.

Le prieur des Carmes connaissait particulièrement dom François Rapine, titulaire du monastère de Saint-Pierre-le-Moutier; il lui parla de Robert Mauvielle comme d'un sujet remarquable par ses talents et ses vertus; dom Rapine le reçut avec empressement. Le jeune novice eut beaucoup à souffrir de la part des religieux, qui s'étaient relâchés et qui voyaient, dans sa ferveur et sa régularité, une condamnation de leur vie. On comprend facilement la cause du relâchement qui s'était introduit, depuis un demi-siècle, dans un grand nombre de communautés : pendant les guerres de religion, les monastères avaient été en partie ruinés et les religieux dispersés; quand ils voulurent se réunir, ils ne trouvèrent, le plus souvent, que quelques régions du monastère,

dépourvues de lieux réguliers ; leur vie était moitié monastique , moitié mondaine , car ils jouissaient d'une liberté dont on est quelquefois tenté d'abuser.

Robert ne se laissa pas décourager par les épreuves ; le 8 mars 1613, il fut admis à la profession, prononça ses vœux et fut pourvu de l'office de chambrier. Le P. Rapine l'envoya ensuite à Nevers, chez les Pères Carmes , pour y suivre les cours de théologie ; il s'y fit remarquer par ses talents. M<sup>re</sup> Eustache de Chéry, évêque de Nevers , lui conféra le sous-diaconat et le diaconat. Il redoubla ses jeûnes et ses mortifications, pour obtenir de Dieu la grâce de persévérer dans la ferveur, et aussi de ramener les autres religieux ; mais ceux-ci lui préparèrent de nouvelles épreuves et lui firent subir de mauvais traitements. Il pensa alors à abandonner cette maison. Il avait une si haute idée de la dignité du prêtre, qu'il ne lui fallut rien moins qu'un ordre formel de dom Rapine pour le déterminer à se rendre à Nevers pour y recevoir l'onction sacerdotale ; il s'y disposa par une fervente retraite, chez les Pères Carmes. Il obtint ensuite, de dom Rapine et du P. sous-prieur, l'autorisation d'aller célébrer sa première messe à La Charité, son pays natal ; ce qui eut lieu dans l'église de Notre-Dame, le jour de la Toussaint <sup>1</sup>. Deux jours après, il s'ouvrit à dom Passelègue et lui fit connaître son désir de demeurer à La Charité ; dom Passelègue, qui connaissait son mérite, fut heureux de cette ouverture et l'aida à exécuter son dessein.

Dom Rapine fut fort affligé de cette nouvelle ; il protesta même avec énergie auprès de l'abbé de Cluny ; mais, malgré ses protestations et le crédit dont il jouissait <sup>2</sup>, il ne put rien obtenir. Il se détermina à faire le voyage de La Charité, espérant lever toutes les difficultés ; dom Passelègue, qui tenait à conserver dom Mauvielle, l'avait envoyé à Rochefort, château dépendant de son prieuré, où il resta caché jusqu'après le départ de dom Rapine,

<sup>1</sup> Il dut avoir dispense d'âge, car il n'avait alors que vingt-trois ans.

<sup>2</sup> Dom Rapine était aumônier de la reine Marie de Médicis et aumônier général de l'artillerie de France.

qui ne put connaître le lieu de sa retraite. Les religieux de Saint-Pierre-le-Moutier lui adressèrent aussi leurs excuses, et le pressèrent de revenir au milieu d'eux ; mais tous leurs efforts furent inutiles.

Pendant que dom Mauvielle travaillait à établir la réforme à Rueil, Madame de Lorraine, abbesse de Jouarre, qui avait pour lui une estime toute particulière, connaissant l'injuste opposition qui lui était faite, l'engagea à s'adresser au roi et lui remit une lettre pour Sa Majesté. Louis XIII l'accueillit avec bienveillance, approuva son dessein et lui promit protection. En effet, le sieur Bonnot reçut ordre de ne plus mettre d'entraves aux projets du prieur claustral, et le maire de La Ferté d'employer la force au besoin. Malheureusement, ce moyen devint nécessaire, et trois religieux, de ceux que le sieur Bonnot avait imbus de ses funestes doctrines, furent arrêtés par suite des mauvais traitements qu'ils avaient fait subir au prieur claustral, et renfermés dans les prisons de l'officialité de Meaux.

Dom Mauvielle ne balança pas à se rendre à Paris pour obtenir leur grâce ; il demanda une audience au roi à cet effet. Louis XIII l'accueillit encore avec bonté, et, ne pouvant résister aux sollicitations du saint religieux, il lui accorda ce qu'il désirait, en ajoutant : « Il faut avoir bien de la vertu pour pardonner si facilement. Allez en paix ; je me recommande à vos saintes prières, moi et la reine. »

Muni d'une lettre du roi, il fit rendre la liberté aux trois prisonniers. De retour dans le monastère de Rueil, il poussa l'humilité jusqu'à se jeter à leurs pieds en leur promettant de tout oublier ; puis il se releva pour les embrasser. Les religieux furent émus de tant de générosité ; cependant ils eurent de la peine à se soumettre à la discipline que le prieur claustral voulait rétablir. Peu de temps après eut lieu la tentative d'empoisonnement dont nous avons parlé plus haut.

---

---

9 NOVEMBRE.**SAINT THÉODORE.**

Théodore était un jeune soldat des armées romaines, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien ; ayant refusé de sacrifier aux faux dieux, il fut conduit devant le gouverneur de la province qui, ne pouvant l'ébranler ni par ses promesses ni par ses menaces, le fit mettre à la question, et, après différents tourments, le condamna à être brûlé vif.

La paroisse de Coulanges-les-Nevers honore saint Théodore comme son patron.

---

---

11 NOVEMBRE.

**SAINT HONORÉ.**

L'Eglise de Nevers honore en ce jour un saint Honoré, moine ou solitaire, dont nous ne connaissons que le nom.

---

---

MÊME JOUR.

**SAINT MARTIN.**

Saint Martin naquit en 316, à Sabarie, ville de Pannonie. Engagé dans la profession des armes, il prouva que la sainteté est compatible avec tous les états. Il se fit remarquer de bonne heure par son amour pour les pauvres. Un jour, qu'il se trouvait aux portes d'Amiens, il rencontra un pauvre qui lui demandait l'aumône, le jeune soldat n'avait plus rien dont il pût disposer, cependant, touché de l'état de nudité dans lequel il voyait ce malheureux, il partagea son manteau et lui en donna la moitié. Cette action ne demeura pas sans récompense : la nuit suivante,



Jésus-Christ lui apparut, environné d'une multitude d'anges, et, revêtu de cette moitié de manteau que le pauvre avait reçue, il adressait aux anges ces paroles : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de cet habit. »

Martin reçut le baptême à l'âge de dix-huit ans, et renonça à la profession militaire. La haute réputation de saint Hilaire de Poitiers l'attira auprès de ce saint évêque ; il fit bâtir, à deux lieues de cette ville, un monastère où un grand nombre d'hommes se réunirent pour se sanctifier avec lui.

Vers l'an 371, le clergé et le peuple de Tours le demandèrent pour évêque ; mais il fallut lui faire violence pour l'arracher à sa solitude. Martin, forcé d'accepter cet honneur, n'abandonna pas pour cela les exercices de la vie monastique, et son attrait pour le recueillement et la prière fut toujours le même. Pour se soustraire aux visites trop fréquentes qu'on lui faisait, il fit construire le célèbre monastère de Marmoutiers, où il se vit bientôt à la tête de quatre-vingts moines.

Cependant il ne négligeait pas pour cela l'administration de son diocèse ; on peut même lui donner le titre d'apôtre de la Gaule entière, car son zèle ne se bornait pas à faire le bien dans le diocèse de Tours. Il travailla à détruire partout les restes de l'idolâtrie, à mettre fin à un culte superstitieux, à éclairer les peuples et à fonder des églises en l'honneur du vrai Dieu. Dieu confirmait par d'éclatants miracles les prédications de son serviteur.

Sa charité ne connaissait point de bornes, et souvent il interrompait ses travaux apostoliques pour aller solliciter auprès des princes le pardon des criminels, la liberté des captifs et des secours pour les malheureux ; ce qu'il faisait toujours avec la dignité qui convient à un évêque.

Il n'entre point dans notre plan de donner en détail la vie de saint Martin ; mais nous ne pouvons point oublier que la Bourgogne, dont le Nivernais faisait alors partie, éprouva des effets particuliers de son zèle.

Après une vie tout entière consacrée à la gloire de Dieu et au salut de ses frères, saint Martin alla recevoir la couronne que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Sa mort arriva les dernières années du quatrième siècle, de 397 à 400, à Candes, dans le Poitou, au confluent de la Vienne et de la Loire.

#### SON CULTÉ.

Il y eut contestation entre les habitants de la Touraine et ceux du Poitou pour la possession du corps de saint Martin ; mais les habitants de Tours s'étant rendus secrètement, pendant la nuit, à l'endroit où il reposait, enlevèrent ce précieux dépôt et le transportèrent au milieu d'un petit bois, habité par quelques solitaires de ses disciples. Saint Brice, son successeur, construisit une chapelle sur son tombeau, et, en 472, saint Perpet y fit élever une autre église, beaucoup plus grande et plus belle, ce qui donna lieu à une translation des reliques du saint évêque. Cette cérémonie eut lieu le 4 juillet. La garde de ce saint corps fut confiée à des moines jusqu'à la fin du huitième siècle. Alors le pape Adrien I<sup>er</sup>, à la prière de Charlemagne, changea cette communauté en un chapitre de chanoines. Les plus grands seigneurs se trouvaient fort honorés d'être admis dans ce chapitre. En 1213, Hervé IV, baron de Donzy et comte de Nevers par son mariage avec Mahaut de Courtenay, obtint, pour lui et pour ses successeurs, le titre de chanoine d'honneur du chapitre de Saint-Martin de Tours <sup>1</sup>.

Lorsque les Normands ravageaient la Touraine, en 853, les moines de Marmoutiers, du consentement du clergé et du peuple de Tours, enlevèrent le corps de saint Martin et le transportèrent d'abord à Cormery et de là à Orléans. Mais craignant avec raison que les barbares, qui déjà s'étaient emparé de Tours, ne fissent aussi le siège d'Orléans, ils se rendirent, avec leur précieux dépôt,

<sup>1</sup> NÉE DE LA ROCHELLE, *Mém. du Niv. et Doux.*

à Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, puis à Chablay et enfin à Auxerre. Le corps de saint Martin fut déposé dans l'église de Saint-Germain d'Auxerre, en 856. Quand la Touraine fut en paix et qu'on crut n'avoir plus rien à craindre des barbares, le clergé et le peuple de Tours envoyèrent des députés à Auxerre, pour réclamer le corps de leur saint évêque, qui depuis trente-un ans était dans cette ville; mais leur demande ne fut pas favorablement accueillie. Ils s'adressèrent à Charles-le-Gros, qui ne les écouta pas. Enfin, ils résolurent d'obtenir, à main armée, l'objet de leurs justes réclamations. Au nombre de six mille hommes, ils marchèrent sur Auxerre, ayant à leur tête Jugelger, comte de Gatinais, et mirent le siège devant l'abbaye de Saint-Germain, en 887.

L'évêque d'Auxerre fut forcé de céder. On se disposa donc à la cérémonie de la translation; les évêques d'Autun et de Troyes s'y rendirent, et, après une messe solennelle, célébrée par l'évêque d'Auxerre, on se mit en marche. Les seigneurs présents voulurent porter sur leurs épaules le corps de saint Martin, et l'ancien abbé de Marmoutiers, malgré son grand âge, suivit le cortège à pied. La réception se fit à Tours le 13 décembre, au milieu d'un grand concours de peuple. Ces restes précieux furent réduits en cendres dans le cours du seizième siècle par les calvinistes, en sorte qu'on ne possède plus des reliques de saint Martin que quelques portions, qui avaient été distribuées lors des différentes translations.

Le culte de saint Martin, déjà très-répandu, s'étendit encore dans l'Auxerrois, par suite du séjour de son corps à Auxerre. On comptait dans ce diocèse, avant sa suppression, plus de vingt paroisses qui lui étaient dédiées. Dans le diocèse actuel de Nevers, Saint-Martin-d'Heuille, Blismes, Dommartin, Choungny, Fretoy, maintenant réuni à Planchez, Cuzy, Lys, Dirol, actuellement réuni à Monceaux, Cuncy-les-Varzy, Villiers-sur-Yonne, Surgy, Dornecy, Clamecy, Neuilly, Taix, Garchizy, Chitry, Bulcy, Varennes-les-Narcy, Saint-Martin-du-Tronsec,

Miennes, Ciez. La Cello-sur-Nièvre, Saint-Martin-du-Pré, maintenant réuni à Donzy, Langeron, Toury, Chevenon, Druy, Saint-Martin-du-Puy, Cossaye, Charrin, Saint-Martin-de-la-Bretonnière, La Marche, Garchy reconnaissent saint Martin pour leur patron, et la paroisse de Murlin l'honore au jour de la translation de ses reliques, le 4 juillet. Il est aussi patron secondaire de D'hun-les-Places et de Chantenay.

Le nombre considérable de paroisses placées sous le patronage de saint Martin suffirait pour prouver combien son culte est étendu dans notre pays, et nous n'avons cependant fait aucunement mention des chapelles qui portent son nom. Une des plus anciennes était celle du Beuvray<sup>1</sup>, sur les ruines de laquelle a été élevée une croix votée par le congrès archéologique de Nevers, en 1851. Non loin de cette chapelle coule une eau pure sortant de la *Fontaine de Saint-Martin*.

Écoutons M. Bulliot raconter la légende de la *Roche du Pas-de-l'Ane* :

« Les peuplades du Morvand, que saint Martin arracha aux  
 » erreurs des cultes antiques, ont conservé de ce souvenir une  
 » impression encore vivace ; on la retrouve après quinze siècles  
 » dans leurs récits traditionnels. En gravissant le Beuvray, du  
 » côté de Larochemillay, on rencontre un rocher à pic sur-  
 » plombant de quinze pieds sur la vallée. Le villageois qui vous  
 » guide s'arrête avec respect : c'est la *Roche du Pas-de-l'Ane* !...  
 » Une empreinte creusée dans la pierre offre, en effet, l'image  
 » grossière du pied de cet animal. Saint Martin, poursuivi par  
 » les païens, non loin d'une des pierres consacrées au druidisme,  
 » pour échapper au danger, fit franchir une vallée profonde  
 » à son humble monture, qui alla s'abattre<sup>2</sup> sur la *Roche du Pas-*  
 » *de-l'Ane*, où son pied est resté empreint. La vallée ainsi

<sup>1</sup> On voit aussi, dans la paroisse de Marzy, sur les bords de la Loire, des ruines d'une chapelle fort ancienne dédiée à saint Martin.

<sup>2</sup> Une autre version dit que ce fut de cette roche que l'Ane fit un bond désespéré, pour atteindre l'autre côté de la vallée.

» franchise a conservé un nom en rapport avec cet événement :  
 » elle s'appelle le *Malvaux*, la *Mauvaise-Vallée*, la vallée des  
 » mauvais génies <sup>1</sup>. »

A deux kilomètres de Montigny-sur-Canne, se voit un énorme caillou, vers lequel se rendent les populations du voisinage et invoquent saint Martin ; on s'y rend principalement pour obtenir la guérison des fièvres. M. l'abbé Millet, notre collègue, qui a bien voulu nous communiquer ces renseignements, pense, avec raison, que l'origine de cette dévotion populaire remonte à la mission de saint Martin dans le Morvand. Ce roc grossier aura été primitivement une pierre druidique ; en y plantant une croix, saint Martin en aura fait un monument chrétien.

Il nous est impossible d'écrire l'histoire de saint Martin sans parler de l'église de Clamecy, ancienne collégiale, placée sous son patronage.

Le portail de cette église, reconstruit au commencement du seizième siècle, présente une des plus belles pages iconographiques, consacrées à reproduire l'histoire de ce saint. Les verrières de la cathédrale de Tours n'offrent que dix-huit tableaux de la vie de saint Martin, la quadruple voussure du portail de la collégiale de Clamecy est garnie de trente-deux tableaux. Nous devons dire qu'ils sont placés sans ordre chronologique, et que partant, leur position respective présente de grandes difficultés à celui qui veut en faire l'explication <sup>2</sup>. D'un autre côté, plusieurs sont altérés par le temps et par le salpêtre. Sans tenir compte de la position irrégulière que nous venons de signaler, nous indiquerons, en suivant l'ordre chronologique, les sujets que nous avons pu découvrir :

1° Saint Martin, cathécumène, partageant son manteau avec un pauvre ;

<sup>1</sup> *Essai sur le système de défense des Romains. — Appendice.*

<sup>2</sup> Il est à présumer que ces tableaux, sculptés sur le chantier, et ayant, à peu de chose près, les mêmes dimensions, auront été mis en place par un poseur peu habile en iconographie.

- 2° Le Sauveur lui apparaît la nuit suivante ;
- 3° Baptême de saint Martin ;
- 4° Ordination de saint Martin , il est à genoux devant un évêque accompagné de deux clercs ;
- 5° Mort de l'évêque de Tours , prédécesseur de saint Martin ;
- 6° Saint Martin reçoit l'onction pontificale ;
- 7° Le saint guérit un lépreux en l'embrassant ;
- 8° Messe de saint Martin ; Brice le sert à l'autel , deux femmes causent pendant le saint sacrifice ; le diable, dans un coin, écrit sur une banderole leur conversation ;
- 9° Tentation de saint Martin ; il descend un escalier sur lequel le diable a répandu des noix ; satan, caché sous l'escalier et armé d'un croc , cherche à le faire tomber, mais un ange le soutient ;
- 10° Un globe de feu s'élève sur l'autel pendant que saint Martin célèbre, des anges environnent l'autel ;
- 11° Saint Martin impose les mains à des idolâtres qu'il a convertis ;
- 12° Derniers moments de saint Martin ; il est couché dans un lit , personnages qui l'entourent, le diable se retire ;
- 13° Mort de saint Martin ; il est couché avec la mitre en tête, et un cierge à la main, qu'un des assistants soutient ; le diable se retire en grimaçant, deux anges reçoivent son âme dans un linge, et la portent à un personnage couronné (J.-C.) ;
- 14° Corps de saint Martin déposé dans une barque ; parmi les personnes qui l'accompagnent est un évêque.

Les autres tableaux ont rapport à d'autres particularités de la vie du Saint et aux miracles qu'il a opérés avant ou depuis sa mort.

MÊME JOUR.

## SAINT VERAÏN.

Saint Verain naquit dans le Gévaudan , au commencement du sixième siècle. Ses parents lui donnèrent une éducation toute

chrétienne, semence précieuse qui produisit des fruits abondants. A l'âge de douze ans, après avoir passé dans l'église une nuit entière en prières, il alla le matin se jeter aux pieds de l'évêque, en le priant de lui couper les cheveux et de le recevoir au nombre de ses clercs. Le prélat y consentit et l'admit au service de l'église de Javoux, où il demeura plusieurs années, répandant autour de lui la bonne odeur de toutes les vertus. L'estime et l'affection qu'on lui portait lui firent craindre d'oublier les principes de l'humilité, base de tout vrai mérite. Il résolut donc de s'éloigner et de se retirer dans un lieu où il ne serait pas connu. Il passa le Rhône et s'arrêta à Cavaillon, sur la Durance; mais bientôt les mêmes motifs qui l'avaient porté à s'éloigner de Javoux, le déterminèrent à abandonner Cavaillon et à faire un pèlerinage à Rome.

Quelques années après son retour en France, le siège épiscopal de Cavaillon vint à vaquer, et aussitôt le clergé et le peuple réclamèrent pour évêque celui dont ils avaient pu admirer les vertus. Saint Verain, obligé de céder aux instances qu'on lui fit, reçut l'onction pontificale. Pendant le cours de son épiscopat, le grand nombre de malades qu'il guérit, prouva combien ses prières étaient puissantes auprès de Dieu.

Il assista, avec saint Arigle, évêque de Nevers, au second concile de Mâcon, en 585.

Les différents princes qui se partageaient la France à cette époque, environnaient de leur estime et de leurs respects le saint évêque de Cavaillon. Childebert II, roi d'Austrasie, voulut qu'il tint sur les fonts de baptême son fils Thierry qui venait de naître. En 589, il se trouva à Poitiers, avec saint Arigle, pour apaiser les troubles que Chrodiede, fille du roi Charibert et religieuse de Sainte-Radegonde, avait excités dans ce monastère.

Nous ne trouvons plus rien de remarquable dans l'histoire de ce saint. Il paraît qu'il mourut peu de temps après, âgé environ de soixante-dix ans.

On voit dans l'église de Vaucluse un tombeau qu'on dit être

celui de saint Verain de Cavaillon. Après sa mort, son corps aurait été transporté dans ce lieu, où il avait élevé une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, et qui lui aurait servi d'hermitage pendant sa jeunesse. La tradition rapporte que le saint anachorète aurait dompté un dragon dans la forêt de Leberon. C'est pourquoi on représente quelquefois saint Verain tenant enchaîné un dragon ailé<sup>1</sup>.

#### SON CULTE.

Quelques années après la mort de saint Verain, son corps fut transporté à Cavaillon.

Plus tard, il fut transféré dans le Nivernais, dans le lieu qui a conservé son nom. On ignore l'époque précise et les motifs de cette translation<sup>2</sup>. Ce fut là l'origine du prieuré de Saint-Verain, et si l'église de ce prieuré fut construite à cette occasion, comme on le pense, on pourrait fixer approximativement l'époque de la translation dont nous parlons; elle aurait eu lieu, dans ce cas, au douzième siècle. Le corps du saint évêque de Cavaillon fut ensuite transféré à Gergeau-sur-Loire, et on prétend que le pape Innocent IV, après la dissolution du concile général de Lyon, se rendit à Gergeau et fit la visite de ces reliques, en 1245.

Le prieuré de Saint-Verain avait conservé le chef du saint évêque; on s'y rendait de fort loin en pèlerinage, surtout dans les temps de calamités.

Plusieurs fois la ville de Nevers a eu recours à l'intercession de saint Verain, pour obtenir la cessation de la peste qui décimait ses habitants. En 1498, on délégua plusieurs des échevins pour aller offrir à Saint-Verain-des-Bois, une bougie du poids de trente-cinq livres, qui devait brûler devant les reliques du saint évêque de Cavaillon.

<sup>1</sup> Voir la *Revue de l'art chrétien*, t. II, p. 479.

<sup>2</sup> Nous présumons que ce fut pour le soustraire aux profanations, pendant les guerres des Albigeois.



En 1584, la peste ravageait encore la ville de Nevers ; les échevins demandèrent qu'une procession générale fût faite à Saint-Verain. On partit le 14 décembre, on fit une première station à Saint-Sylvain, auprès de Coulanges ; on arriva le soir à Prémery, où l'évêque de Nevers, Arnould Sorbin, se trouvait. Le lendemain, le prélat conduisit lui-même la procession à Champlemy, puis à Donzy, d'où on se rendit à Saint-Verain, « où fut présenté et offert le portraict en peinture de la ville de Nevers. »

En 1597, la ville de Nevers fait de nouveau un vœu et une procession à Saint-Verain.

En 1606, un nouveau pèlerinage a lieu à Saint-Verain, et les échevins de Nevers s'engagent à faire réparer la chapelle du saint, dans l'intérieur du château (elle avait été détruite par les Allemands en 1576), et à y faire célébrer à perpétuité une messe, tous les premiers mardis de chaque mois. La chapelle fut rétablie en 1608. La ville de Nevers donna alors une chasuble de velours bleu avec les armes de la ville, et un dais de taffetas de même couleur, avec les mêmes armoiries, pour servir quand on portait, de l'église à la chapelle du château, la châsse qui renfermait le chef de saint Verain.

Les comptes de la ville, en 1752, font mention des 10 livres qu'on payait tous les ans au curé de Saint-Verain, pour les douze messes fondées en 1606.

Dans les mêmes circonstances, d'autres paroisses s'empressaient de se rendre processionnellement à Saint-Verain ; les villes de Pouilly, de La Charité-sur-Loire, d'Entrains, de Neuvy-sur-Loire, de Cosne, se faisaient un devoir de s'y rendre le mardi de la Pentecôte, pour la procession annuelle des reliques du saint évêque de Cavaillon ; on partait de l'église et on faisait une première station au *Chapiteau* <sup>1</sup>, une seconde station avait lieu à l'*Hermitage*, et enfin le clergé entraît dans la chapelle du *Donjon*, où on chantait la messe.

<sup>1</sup> Sans doute pour laisser la procession s'organiser.

Une requête des échevins de Cosne adressée en 1674 à l'évêque d'Auxerre<sup>1</sup>, nous apprend qu'en 1627, dix-huit cents personnes étaient mortes de la peste, et que le peu d'habitants qui restèrent, firent vœu de se rendre tous les ans en pèlerinage à Saint-Verain; la peste cessa immédiatement, et, depuis cette époque, la ville de Cosne s'empressait tous les ans d'acquitter ce vœu.

La paroisse de Saint-Verain célèbre la fête de son saint patron le 19 octobre, comme elle est marquée au Martyrologe romain; c'est, à ce qu'on présume, l'anniversaire de la translation de 1245.

Jusqu'en 1763 l'église paroissiale de Saint-Verain avait conservé ses anciens reliquaires, l'un renfermant deux ossements de saint Blaise, patron de la paroisse, l'autre un ossement de la tête de saint Verain et trois autres ossements de la tête et du cou. Comme ces reliquaires tombaient de vétusté, on les fit refaire, et le 1<sup>er</sup> mai de ladite année, en présence de tout le peuple, on en retira les saintes reliques, mais on ne les plaça dans les nouveaux reliquaires que le lundi de la Pentecôte, 23 mai. Cependant le procès-verbal, revêtu de la signature des principaux habitants, n'a été dressé que le 26 décembre suivant.

Le reliquaire de Saint-Verain était une mitre d'argent soutenue par quatre anges; au milieu de la mitre était pratiquée une ouverture circulaire, ornée de pierreries; on pouvait voir, à travers un verre, les restes précieux du saint protecteur de la contrée. C'était, dit-on, un don du duc de Nevers.

En 1793, des mains sacrilèges s'emparèrent de ce riche reliquaire qu'on envoya au district de Cosne pour être expédié à l'hôtel de la Monnaie, à Paris; quant aux reliques, on les jeta au milieu de l'église. Elles furent recueillies par le sieur François Chotard, sacristain de la paroisse, qui les conserva respectueusement dans sa maison.

On possède encore le procès-verbal de 1763, mais annoté en

<sup>1</sup> L'original est aux archives de l'église de Saint-Jacques de Cosne.

1793 par les édiles de la commune ; la charité nous fait un devoir de taire les noms de ces *respectables magistrats*, mais nous reproduisons leurs notes dans toute leur brutale stupidité et en conservant l'orthographe :

« C... qui a f... les reliques parmi l'église.

» D... qui a conduit les dits reliquier si dessus à Cosne pour les envoyer à la Convention national pour les repasser à la refondrie pour faire de l'argent, parce qu'ils ont assez fait gagner de liards aux curés. »

Au-dessous du nom de M. Bière, curé de Saint-Verain, ils ont mis : « qui a embêté le peuple avec ses reliques <sup>1</sup>. »

Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise de France, le sieur Chotard remit les saintes reliques au curé chargé d'administrer la paroisse ; elles furent reconnues par deux des principaux profanateurs et par d'autres personnes dignes de foi ; un nouveau procès-verbal fut dressé, après avoir établi leur authenticité, et les reliques furent déposées dans un pauvre reliquaire en carton, qu'on eut soin de sceller.

En 1818, elles furent placées solennellement par M. Jean-Jacques Vée dans deux reliquaires en bois doré <sup>2</sup>, et, le 10 octobre 1843, M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, apposa son sceau sur lesdits reliquaires, après avoir examiné avec soin le procès-verbal à lui présenté par M. Mercier, curé de la paroisse, constatant l'authenticité de ces saintes reliques.

12 NOVEMBRE.

## SAINT PÉREUSE,

MARTYR.

Les anciens livres de l'Eglise de Nevers font mémoire en ce jour de saint Péreuse qui, pour la défense de la foi, a arrosé de

<sup>1</sup> Extrait des *Actes authentiques*.

<sup>2</sup> Un reliquaire renfermait les reliques de saint Verain, l'autre celles de saint Blaise.

son sang la terre du Morvand. On ignore et sa vie et le genre de son martyre, consommé dans le lieu qui a conservé son nom. On y bâtit une église dont il est fait mention dans un diplôme de Charles-le-Gros, et qui existait déjà du temps de Charles-le-Chauve avec le titre d'abbaye. C'est maintenant une église paroissiale du doyenné de Château-Chinon.

---

13 NOVEMBRE.

### SAINT BRICE.

Saint Brice était de la ville de Tours, il fut mis de bonne heure entre les mains de saint Martin, qui le forma dans le célèbre monastère de Marmoutiers. Il profita d'abord des leçons d'un si bon maître, fut admis dans les ordres sacrés et reçut même l'onction sacerdotale, malgré bien des fautes dont il s'était déjà rendu coupable. Bientôt il devint un sujet de scandale par son orgueil et ses emportements ; saint Martin eut beaucoup à souffrir de la part de ce disciple ingrat, mais il ne voulut jamais consentir, malgré les sollicitations de son clergé, à le dégrader du sacerdoce, et à le chasser de son église ; Dieu lui avait révélé que Brice lui succéderait, et le saint l'avait déclaré hautement.

La douceur de saint Martin contribua à ramener Brice de ses égarements ; et à la mort du saint évêque, on ne balança pas à lui donner pour successeur, celui qu'il avait lui-même désigné de la part de Dieu. Brice, dès-lors, devint un autre homme, il mit tout en œuvre pour faire oublier sa conduite passée, et pour expier, par la pénitence, tant de fautes qu'il avait commises.

Saint Martin lui avait annoncé que les tribulations ne lui seraient point épargnées ; il fut, en effet, calomnié de différentes manières, et la vertu qui lui était chère par-dessus toutes les autres ne put échapper à d'injustes soupçons. Confiant en celui qui tôt ou tard s'établit le défenseur de l'innocence, il fit apporter, devant la foule assemblée, un enfant à la mamelle dont on l'accu-

sait d'être le père, et lui ordonna de déclarer la vérité. Aussitôt la langue de l'enfant se délia pour prononcer très-nettement ces paroles : *Non, vous n'êtes pas mon père*. Le peuple pressa l'évêque de lui demander qui était son père; mais Brice s'y refusa, disant qu'il lui suffisait d'être disculpé du crime dont on l'accusait. Malgré ce miracle et d'autres qui le suivirent, on ne voulut pas croire à son innocence. Il fut chassé de sa ville épiscopale dans laquelle il ne rentra qu'après sept ans d'exil, sur l'ordre du Souverain-Pontife qui avait reconnu son innocence. Brice gouverna encore son diocèse pendant sept ans, après lesquels il mourut; rempli de mérites.

Saint Brice est le patron de la paroisse de Saint-Brissou, en Morvand.

13 NOVEMBRE.

## SAINT MAURIN,

DIACRE AU DIOCÈSE DE NEVERS.

Nous n'avons trouvé aucun détail sur la vie de ce saint. L'ancienne paroisse de Chevannes, actuellement réunie à Billy, doyenné de Saint-Benin-d'Azy, l'honorait comme son patron.

LE MÊME JOUR.

## SAINT GENOUL.

D'après l'auteur anonyme dont le récit est rapporté dans la bibliothèque de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire) <sup>1</sup>, saint Genoul appartenait à une des plus illustres familles de Rome. Son père, Génitus, et sa mère, Aclia, étaient unis déjà depuis long-temps

<sup>1</sup> *Floriacensis vetus Bibliotheca*. — *Vita sancti Genulfi*. Il est à remarquer que cette *Vie* a été composée par deux auteurs : le livre I par l'un et le livre II par l'autre.

par les liens du mariage sans avoir d'enfants. Comme ils avaient le bonheur d'être éclairés par les lumières de l'Évangile, ils savaient se soumettre à la volonté de la Providence, et ils consacraient aux bonnes œuvres une grande partie de leurs richesses, en attendant qu'il plût à Dieu de se rendre à leurs prières en leur donnant un enfant. Ce moment arriva : Aclia mit au monde un fils, auquel elle se pressa de procurer le saint baptême.

Ses pieux parents mirent tout en œuvre pour conserver en lui la grâce baptismale, et, dès l'âge de cinq ans, ils le confièrent à saint Sixte, qui devait plus tard monter sur le siège pontifical et l'arroser de son sang. Quoique l'auteur de sa vie ne nous dise rien de sa première éducation, il est probable qu'il passa une partie de ce temps avec le diacre saint Laurent, et saint Pélerin, l'apôtre de l'Auxerrois. Quoi qu'il en soit, notre saint fit de rapides progrès dans la science et dans la vertu, et saint Sixte, devenu pape, ne balança pas à l'admettre aux saints ordres.

Cependant Dieu avait appelé à lui sa mère, Aclia ; il ne fallait rien moins, pour consoler Génitus, que la confiance que témoignait le saint Pontife au fils chéri qu'elle laissait sur la terre. Genoul fut consacré évêque et destiné à porter la foi dans les Gaules.

Saint Sixte engagea Génitus à accompagner son fils. D'après ses conseils, il vendit tout ce qu'il possédait pour le distribuer aux pauvres, puis vint se prosterner, avec le nouvel évêque, aux pieds du Souverain-Pontife ; celui-ci les bénit avec effusion, et ils se mirent en route.

Saint Genoul est considéré comme le premier évêque de Cahors ; il avait gagné ce pays à Jésus-Christ par ses prédications et ses miracles, mais surtout par l'exemple de ses vertus. Dieu permit qu'il eût aussi beaucoup à souffrir dans la mission qu'il avait à remplir. L'auteur de sa vie dit que lui et son père, Génitus, furent soumis aux plus affreux tourments. Après avoir été frappés inhumainement de coups de bâton, ils furent jetés dans une fournaise ardente ; garantis par un ange des ardeurs des flammes,

on les en retira pour les charger de chaînes et les jeter en prison ; mais leur ange protecteur brisa leurs chaînes et leur rendit la liberté. Ces nouveaux prodiges achevèrent de convertir les populations de la contrée.

Pensant que son œuvre était suffisamment affermie, Genoul laissa des successeurs de son ministère et s'avança, avec son père, jusqu'au centre du Berri. Ils se fixèrent dans un lieu que leur abandonna un chrétien du pays, nommé Basenus, où ils bâtirent une église sous le vocable du Prince des apôtres ; ils ne se contentèrent pas d'évangéliser cette contrée, ils y jetèrent les fondements de la vie monastique, et réunirent autour d'eux un certain nombre de disciples qu'ils formèrent à la pratique des conseils évangéliques. Cependant Dieu allait exiger de saint Genoul un nouveau sacrifice, en appelant à lui son père, saint Génitus. Lui-même ne devait pas tarder de le suivre ; prévenu que sa fin approchait, il réunit ses frères, les exhorta à vivre dans la ferveur, et, après avoir reçu le viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, il ne pensa plus qu'à l'éternité. L'auteur de sa vie dit que l'apôtre saint Pierre lui apparut à ses derniers moments pour l'encourager. Ce fut le 17 janvier qu'il rendit son âme à Dieu. Il fut inhumé auprès de son père, saint Génitus. Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau y attirèrent un grand nombre de fidèles.

Cependant un de ses disciples, nommé Léontus, ayant entendu parler d'un saint et riche personnage des environs, nommé Sébaste, se rendit auprès de lui et lui raconta les détails de la vie de saint Genoul et de son père, saint Génitus. Sébaste pensa que les corps de ces saints devaient être traités avec plus d'honneur ; il les fit transporter avec solennité dans la basilique de Saint-Pierre, qu'ils avaient bâtie ; il voulut aussi laisser à la postérité le souvenir de leurs belles actions, et il écrivit leur vie d'après les renseignements qu'il avait recueillis auprès de Léontus et des autres disciples de saint Genoul.

Il y avait, dans les environs, un riche domaine connu sous le

nom de *Strada* ; il appartenait à Wifrède, comte d'Aquitaine, qui eut la pensée d'y faire construire une magnifique église en l'honneur de la Sainte-Vierge ; elle fut consacrée en 828. Wifrède et Oda, son épouse, voulurent compléter leur œuvre en y établissant un vaste monastère de Bénédictins, dont Dodon fut le premier abbé ; Mainard lui succéda dans cette charge. C'est ici que l'histoire du culte de saint Genoul se mêlange avec l'histoire ecclésiastique du diocèse de Nevers.

Les religieux d'Estrées, voulant avoir saint Genoul pour patron, s'empressèrent, avec le consentement de Charles-le-Chauve, de transporter son corps dans l'église de leur monastère, lieu qui, depuis ce moment, prit le nom d'Estrées-saint-Genoul ; mais une nouvelle translation ne devait pas tarder à avoir lieu.

Pendant que Charles-le-Chauve était à Bourges, en 852, comme il y avait discussion entre les moines de Saint-Pierre-le-Moûtier, au sujet de l'élection du prieur de cette communauté, ils consentirent à s'en rapporter à la décision du prince ; une députation se rendit donc auprès de Charles-le-Chauve. En même temps Mainard, par la crainte des Normands, qui s'avançaient dans l'Aquitaine, avait conçu le projet de quitter Estrées avec sa communauté et de se retirer dans un lieu plus sûr ; il vint aussi à Bourges pour soumettre son désir au roi. Charles approuva ce projet ; et, pour mettre fin à la discussion de Saint-Pierre-le-Moûtier, il annonce à Mainard qu'il lui accorde, à lui et à ses successeurs, ledit monastère, dont il lui confie la direction. Ce monastère était sous la dépendance de Saint-Martin d'Autun ; mais les religieux de Saint-Martin, qui s'étaient réfugiés à Saint-Pierre-le-Moûtier pendant que les Sarrasins ravageaient Autun, avaient pu rentrer dans leur monastère, que Charles-le-Chauve avait fait restaurer ; ne nous étonnons plus si ce prince croyait avoir quelques droits sur Saint-Pierre-le-Moûtier. On sait, d'ailleurs que, dans ces temps de troubles, on n'y regardait pas de si près.

Mainard ne tarda pas à se rendre, avec ses religieux et le corps de leur saint patron, à Saint-Pierre-le-Moûtier. Cependant nous



devons faire observer que les actes de la *Bibliothèque de Fleury* laissent à penser qu'il considéra ce lieu, non comme sa propriété, mais bien comme une hospitalité qui lui était offerte; les religieux d'Estrées y demeurèrent jusqu'en 870. Convaincu qu'il n'y avait plus rien à craindre, Æric, qui avait succédé à Mainard, pensa à se remettre en route avec ses frères et son précieux dépôt. Ici nous nous contenterons de traduire littéralement le récit du pieux chroniqueur :

« Après avoir laissé, comme témoignage de leur reconnaissance, dans le lieu qui leur avait servi d'asile, quelques parties des reliques vénérées du saint confesseur, et avoir réclamé la bénédiction des frères de ce monastère, ils se mirent en route, chargés de leur précieux fardeau. Ils arrivèrent à Nevers, où ils furent reçus avec empressement par les habitants et par les fidèles, avec lesquels ils avaient déjà fait connaissance<sup>1</sup>. Les chanoines de Saint-Cyr et les religieuses de Notre-Dame demandèrent avec instance qu'on voulût bien leur laisser quelque portion du saint corps; les moines consentirent à se dessaisir d'une des côtes du saint. Mais, ô prodige! quand on voulut la partager, on vit le sang couler des deux côtés. Ils quittèrent Nevers et se dirigèrent vers leur ancien monastère. »

Les Bénédictines de Nevers, propriétaires de la terre de Sardolles, prétendaient qu'elles étaient redevables de cette terre à saint Genoul. Ce fait, rapporté par Parmentier, est inadmissible. Comment le saint évêque de Cahors, qui vivait à la fin du troisième siècle ou au commencement du quatrième, aurait-il pu donner cette terre aux Bénédictines de Nevers, qui n'ont été fondées que plus de trois siècles plus tard? L'anachronisme est si patent qu'on s'étonne de le rencontrer dans notre savant chroniqueur. Cette terre avait peut-être été donnée aux moines d'Es-

1 « *Ac sibi notis fidelibus.* » Cette expression nous prouve qu'en se rendant à Saint-Pierre ils s'étaient déjà arrêtés à Nevers. C'est peut-être dans cette occasion qu'ils ont laissé à l'abbaye de Notre-Dame le chef de leur saint patron, car cette abbaye se glorifiait de le posséder dans une châsse d'argent.

trées ; comme elle était trop éloignée de leur monastère, ils s'en seraient dessaisi en faveur des religieuses qui leur avaient offert l'hospitalité, et les religieuses auraient porté, dans leurs archives, que cette terre leur venait de saint Genoul, c'est-à-dire du monastère de Saint-Genoul <sup>1</sup>.

---

---

16 NOVEMBRE.

### SAINT EDMÉ,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Edme ou Edmond naquit en Angleterre, dans la petite ville d'Abington, auprès d'Oxford. Son père, du consentement de Mabile, son épouse, s'était réfugié dans un monastère, laissant à Mabile le soin de ses enfants. Mabile les éleva chrétiennement, et, quand Edme fut plus âgé, elle l'envoya à Paris pour y faire ses études. Edme n'oublia pas les leçons que lui avait données sa mère ; il eut le bonheur de se conserver fervent chrétien. Cependant une maladie grave fit pressentir à Mabile que sa fin approchait ; elle fit venir Edmé de Paris pour lui adresser, avant de mourir, ses derniers avis, et lui recommander de prendre soin de ses frères et sœurs ; Edme, après la mort de sa mère, s'occupa de les placer tous, puis retourna à Paris pour y terminer ses études. Il prouva que la piété et la science savent se donner la main et n'ont aucune répugnance à marcher ensemble. Bientôt il fut choisi pour professer les humanités, puis les mathématiques ; enfin il s'adonna à l'étude de la théologie, et fut chargé de l'enseigner aux autres.

De retour en Angleterre, il continua à professer la théologie. Quand le siège primatial de Cantorbéry devint vacant, Grégoire IX le désigna comme le plus propre à remplir ce siège ; on réunit les suffrages, qui furent d'accord avec le désir du Souve-

<sup>1</sup> Voir *Bibliotheca Floriacensis*. — GILLET ; — PARMENTIER, *Archives de Nevers*, t. II, p. 292.

rain-Pontife; mais il fallut faire violence à Edme pour le déterminer à accepter (1234).

Edme, élevé à cette haute dignité, ne changea rien dans sa manière de vivre; mais il s'efforça d'acquérir à un plus haut degré les vertus qu'il pratiquait déjà avant d'avoir reçu l'onction pontificale. Malgré sa sainteté, il fut soumis à bien des épreuves, de la part de son chapitre et de la part des grands, qui exigeaient de lui ce que sa conscience ne pouvait accorder. Il montra, dans ces circonstances difficiles, une fermeté et une patience admirables. Enfin, fatigué des maux qui désolaient son Eglise, il crut devoir se retirer et céder pour un temps.

Il vint en France et choisit pour sa retraite l'abbaye de Pontigny, au diocèse d'Auxerre. Sa santé l'obligeant de changer d'air, il se rendit, en 1241, au monastère de Soissy, près de Provins; il y mourut peu de temps après son arrivée, dans les sentiments de la piété la plus tendre. Ses entrailles furent déposées dans l'église de l'abbaye de Saint-Jacques, à Provins, et son corps fut transporté à Pontigny; il est placé au-dessus du maître-autel, dans une longue châsse garnie de verres, où on le voit revêtu de ses ornements pontificaux.

Saint Edme est le patron de la paroisse de Pousseaux, qui possède une relique de ce saint. Nous devons relater ici les pièces qui établissent l'authenticité de cette sainte relique, et qui sont déposées aux archives de la mairie de Pousseaux :

« Cejourd'hui, onze juillet mil sept cent quatre-vingt-six, les reliques de saint Edme, archevêque de Cantorbéry, destinées pour l'église paroissiale de Pousseaux, ayant été déposées en l'église de Notre-Dame du val Saint-Jean, de Basseville, nous, soussigné, premier <sup>1</sup> curé de Pousseaux, nous sommes processionnellement transporté en la dite église de Basseville, où, assisté de maître Joseph-Marie-Xavier Lajard, docteur en théologie de la Faculté de Paris; prieur, curé d'Étays; de maître Michel-André

<sup>1</sup> La paroisse de Pousseaux était érigée depuis peu de temps. Dans cette pièce et les suivantes, nous avons conservé l'orthographe telle qu'elle se trouve dans les minutes.

Girault, bachelier en théologie de la Faculté de Paris, curé de Surgy ; de maître Nicolas Rolland, chanoine régulier de la Congrégation de France, prieur, curé de Sougère ; de maître Henri Limanton, licencié ès-loix, chantre, curé de Clamecy ; de maître Joseph-Hilaire Bolleray, curé de Corvol-l'Orgueilleux ; maître Nicolas Bolleray, curé de Fontenoy-sous-Fouronne ; maître Joseph Marchand, curé de Crains ; maître Étienne Lasserteux, curé de Mailly-Château ; maître Pierre Colin, prêtre, chanoine de Clamecy ; maître Étienne Bellardon, prêtre, chanoine de Clamecy ; maître Simon-Pierre Nespouloux, curé d'Andryes ; maître Joseph Boyer, curé de Druys ; maître Étienne-Jean-François Parent, curé de Rys ; maître Claude-Nicolas-Joseph Parmenselot, curé de Saint-Puits ; maître Pierre Dubreuil, curé de Lucy-sur-Yonne ; maître Claude Leroy, prêtre, chanoine de Châtei-Censoie ; maître Jean-Baptiste Lemaigre, curé de Courson ; maître François-Nicolas Gaudré, vicaire de Vermanton ; maître Évrard-Pierre Bernard, prévôt royal de Coulanges-sur-Yonne ; maître Edme-Firmin-Sarreste, lieutenant au bailliage de Pousseaux ; maître Olivier-Gascogne Devroches, prêtre, chanoine d'Auxerre, commis pour le transport desdites reliques d'Auxerre à Pousseaux, avons lu à haute et intelligible voix, au peuple assemblé en grand nombre en ladite église de Basseville, l'authentique desdites reliques ; avons annoncé, conformément au pouvoir à nous accordé par Monseigneur l'évêque, quarante jours d'indulgence pour tous ceux qui assisteront à la cérémonie de la translation des reliques avec piété et dévotion, après quoi avons mis publiquement, dans la châsse qui contient le reliquaire, ledit authentique, le procès-verbal d'extraction desdites reliques, du bras de saint Edme, conservé en l'église de l'abbaye de Pontigny, la lettre de mondit seigneur évêque accordant quarante jours d'indulgence, deux autres lettres concernant lesdites reliques ; puis, ayant fermé à clef ladite châsse, a été prononcé, par maître Joseph Boyer, curé de Druys, un discours en l'honneur de saint Edme, lequel fini, avons rendu auxdites reliques le culte et la vénération dus ; avons,

au chant du cantique d'actions de grâces, respectueusement vénéré lesdites reliques ; le peuple a suivi la même vénération. Ensuite, tout le clergé revêtu de chapes, nous avons procédé à la translation solennelle desdites reliques, avec toute la pompe et la décence dont nous avons été capables. Dom Augustin Gogueys, prieur de Basseville, sur l'invitation que nous lui en avons faite, officiait à la cérémonie de ladite translation ; dom Maurice de Genouillac, procureur, dom Antoine Chapuy, coadjuteur dudit Basseville, ont accompagné le dais, portant des flambeaux ardents ; sommes arrivés en l'église de Pousseaux, où, après y avoir déposé la châsse, a été célébrée la sainte Messe, sous le rit annuel, par le R. dom prieur de Basseville, à ce par nous invité et assisté comme dessus, et avons signé le présent acte conjointement avec tout le clergé et les notables habitants dont nous étions accompagnés. » *( Suivent près de quarante signatures. )*

La châsse contenant les reliques de saint Edme a été cachée, pendant la Révolution, dans un tas de blé, avec une pièce de toile appartenant à l'église, par un nommé François Poulin, cordonnier. Elle renferme toujours, avec les reliques du saint, le procès-verbal d'extraction desdites reliques, portant le petit sceau en cire rouge de l'abbé de Pontigny, la signature dudit et de l'abbé de Bouras ; celle du supérieur du séminaire d'Auxerre, celle de dom Campenon, prieur de Bouras, et celle de dom Jean Pagny, secrétaire de l'abbé de Pontigny, lesquels assistaient à l'extraction desdites reliques. La châsse renferme, en outre, deux lettres concernant les reliques, puis l'acte authentique signé par M<sup>re</sup> l'évêque d'Auxerre, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Jean-Baptiste-Marie Champion de Cicé, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque d'Auxerre, conseiller du roi en tous ses conseils, etc. ; vu le procès-verbal dressé par dom Nicolas Chanlotte, abbé de Pontigny, en notre diocèse, l'un des premiers Pères de l'ordre de Cîteaux, en date du 3 décembre 1785, signé de lui, de frère Pagny l'aîné, son

secrétaire, de dom Campenon, prieur de Bouras, et des sieurs de Ganderats, abbé de Bouras, et Frabouillot, supérieur de notre séminaire, par lequel appert que ledit jour, 3 décembre dernier, à la prière et réquisition qui lui en a été faite par le R. dom Campenon, de la part des sieurs curé et habitants de Pousseaux, en notre diocèse, et en présence des témoins susnommés, avons détaché du bras de saint Edme, conservé dans l'église de ladite abbaye de Pontigny, trois parcelles de peau de la longueur chacune d'environ un ponce, etc... ; vu aussi le sceau y apposé sain et sans fracture, après l'avoir rompu, avons trouvé en icelle boîte lesdites trois parcelles de peau, que nous en avons retirées et appliquées sur un morceau de soie, cousu sur un carton, renfermé dans un cadre de bois doré, de forme ovale, fermé d'un verre sur le devant, et arrêté par derrière avec deux bouts de petit ruban que nous avons noués au milieu dudit cadre, et sur iceux apposé en deux endroits, avec de la cire d'Espagne rouge, le sceau de nos armes, etc... Donné à Auxerre, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le contre-seing de notre secrétaire et le sceau de nos armes, le vingt-sept juin mil sept cent quatre-vingt-six. † J.-B., Év. d'Auxerre. Par Monseigneur, Arrault, chanoine secrétaire. »

Chaque année, pour la fête de saint Edme, toute la population s'empresse de venir vénérer ces précieuses reliques.

17 NOVEMBRE.

## SAINT AGNAN,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Saint Agnan est compté parmi les évêques les plus illustres de l'Église des Gaules. Après avoir passé ses premières années dans la retraite, il se rendit à Orléans, attiré par la réputation de saint Euverte, évêque de cette ville. Euverte ne tarda pas à

reconnaître les mérites et les vertus d'Agnan ; il l'ordonna prêtre , puis le désigna comme son successeur. Il voulut même qu'il fût consacré de son vivant, et se déchargea sur lui de l'administration du diocèse. L'année suivante, en 394 , saint Euverte mourut dans un âge très-avancé.

Il y avait soixante ans qu'Agnan gouvernait l'Eglise d'Orléans, lorsque Attila, à la tête de ses hordes sauvages , s'avança vers les rives de la Loire. A la vue du danger qui menaçait son peuple , le saint évêque , malgré son grand âge , se rendit à Arles pour solliciter du secours auprès d'Aëce , général des armées romaines. Aëce promit au saint le secours qu'il lui demandait. Agnan revint donc au milieu de son peuple. Peu de jours après son arrivée , les Huns assiégèrent Orléans. Déjà les murailles croulaient sous les coups des machines de guerre, et la consternation était dans la ville. Agnan , seul, ne paraissait aucunement effrayé , et recommandait à son peuple la prière et la confiance en Dieu. Lorsque chacun se fut adressé au Ciel avec ferveur , « Montez sur les murailles , leur dit le saint , pour voir s'il ne vient pas de secours. » On revint lui dire qu'on n'avait encore rien découvert. Il les fit remettre en prières, et les assura qu'avant la fin du jour ils seraient secourus. En effet , on ne tarda pas à apercevoir un nuage de poussière ; c'était l'armée romaine , soutenue de celle des Goths , qui s'avancait pour délivrer la ville. Les Huns , attaqués avec vigueur , se retirèrent en désordre, et la ville d'Orléans fut délivrée.

Saint Agnan ne survécut pas long-temps à cet événement ; il mourut le 17 novembre 453 , après soixante-deux ans d'épiscopat.

Les paroisses de Saint-Agnan de Cosne , de Luthenay , de Sichamps , de Nannay , maintenant réunie à Chasnay ; de Saint-Agnan-en-Morvand , de Colmery , honorent le saint évêque d'Orléans comme leur patron. Cette dernière paroisse possède une relique de ce saint. La paroisse de Saint-Agnan de Cosne célébrait autrefois , dans l'année , deux fêtes de son saint patron ; outre la solennité du 17 novembre , elle l'honorait d'une manière

spéciale le 14 juin, anniversaire de la délivrance miraculeuse d'Orléans.

---

18 NOVEMBRE.

## SAINT ROMAIN,

DIACRE, MARTYR A ANTIOCHE.

Saint Romain exerçait les fonctions de diacre dans l'église de Césarée, en Palestine, quand commença la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Il se trouvait, en 303, à Antioche, lorsqu'on y abattait les églises par ordre de ces princes. A la vue d'un grand nombre de chrétiens qui, par la crainte des tourments, allaient renier leur foi, il sentit son zèle s'enflammer; il leur adressa des paroles pleines d'onction, et eut le bonheur de ranimer le courage de ceux qui étaient sur le point de fléchir. Il n'en fallait pas davantage pour susciter contre lui toute la fureur des persécuteurs. Après des supplices inouïs qu'il supporta avec constance, le juge le fit lier à un poteau sur un bûcher auquel on mit le feu; mais tout-à-coup le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante vint éteindre les flammes. Galère-Maximien, qui était alors à Antioche, manda au juge de donner la liberté au captif, et de ne point lutter contre le ciel.

Le préfet fit envisager à Galère ce prodige comme un effet de la magie, et ordonna qu'on coupât la langue à Romain. Cependant il ne mourut pas à la suite de cette cruelle opération, et parla comme auparavant. Le juge, furieux, le fit étrangler.

Saint Romain est patron de Château-Chinon, de Lucenay-les-Aix et de Poil.



18 NOVEMBRE.

MORT DE LA RÉVÉRENDE MÈRE

## JEANNE-CHARLOTTE DE BRÉCHARD.

Il est des saints que Dieu se plaît à faire passer, dès leur entrée dans le monde, par le creuset des souffrances, pour épurer leur âme et leur ménager dans le ciel une plus éclatante couronne. Telle fut celle dont nous allons écrire succinctement la vie.

Jeanne-Charlotte était la plus jeune des dix enfants que son père, Bréchard de Vellerot <sup>1</sup>, gentilhomme bourguignon, avait eus de son mariage avec demoiselle de Machecop; elle vint au monde en 1580.

La fortune du sieur de Bréchard était loin de répondre à sa naissance; et cependant, il devait se trouver bientôt, par la mort de sa vertueuse épouse, chargé seul de pourvoir à l'éducation de sa nombreuse famille. Malheureusement il était imbu des nouvelles idées religieuses, et sa maison était devenue un lieu de réunion pour les hugenots de la contrée.

Jeanne-Charlotte avait à peine huit mois quand elle perdit sa mère; elle fut confiée à des mains mercenaires, qui ne lui prodiguèrent pas tous les soins nécessaires à cet âge; elle s'en ressentit plus tard, et arrivée à l'âge de quatre à cinq ans, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la mit aux portes du tombeau. Dieu veillait sur les jours de cette enfant et la couvrait de sa protection.

Un jour, se trouvant chez une de ses tantes, elle tomba par une fenêtre assez élevée, la tête la première, au milieu de pierres qui garnissaient la chaussée d'un étang, sans éprouver aucun mal.

Elle n'avait que neuf ans, quand, en 1589, une horrible

<sup>1</sup> La famille de Bréchard est fixée depuis long-temps dans notre Nivernais, dont elle fait l'édification par sa piété et sa bienfaisante charité.

peste ravagea la Bourgogne. Deux sœurs aînées de Jeanne-Charlotte atteintes par le fléau succombèrent, et elle-même ne tarda pas à en éprouver les tristes influences. Le sieur de Bréchard, épouvanté, prit la fuite, laissant ses enfants à la merci d'une servante, qui traita Jeanne avec une cruauté incroyable. Voulant se débarrasser de cette enfant, elle la fit transporter dans une maison du village que la peste avait laissée sans habitants; ce réduit servait d'asile à deux hommes qui gagnaient leur vie à enterrer les pestiférés.

Là, couchée sur un peu de paille, elle se voyait quelquefois privée de la nourriture qu'on lui apportait, par ceux qui habitaient avec elle cette demeure infecte. Cependant un de ces hommes eut la pensée de lui faire dire de temps à autre sa prière et surtout le symbole. Il y avait six semaines qu'elle était dans cette maison, quand une servante de son père, atteinte de la peste, fut reléguée avec sa jeune maîtresse, qui partagea avec elle le peu de paille qui lui servait de couche. Cette servante ne tarda pas à mourir; la pauvre enfant resta un jour entier auprès de ce cadavre. L'effroi s'était emparé d'elle à un tel point que, lorsque la nuit fut arrivée, et que ses deux tristes compagnons se mirent en devoir d'enlever le corps, elle ne voulut point rester seule; ils la placèrent donc sur le chariot à côté du cadavre.

Cette vie de souffrance et de frayeur dura trois mois. Les dernières traces du fléau avaient disparu, Jeanne-Charlotte entra dans la maison paternelle où d'autres épreuves l'attendaient; son père la confia à une maîtresse qui fut plutôt pour elle une espèce de bourreau qu'une institutrice.

Laissons maintenant parler un des historiens de sa vie :

« Pour avantager ses autres enfants, le père, bien que les huguenots condamnassent les vœux de religion, trouva bon de faire entrer sa fille dans un couvent. L'indifférence et le mépris de la foi que professait ce gentilhomme, lui firent attacher peu d'importance au choix de la maison qui devait le décharger de sa

filles. Il la fit entrer dans un monastère du voisinage, dont les mœurs étaient de celles qui servaient de prétexte aux colères des dissidents. C'était ce qu'on appelait alors un monastère ouvert. Charlotte n'y trouva pas d'autres professes que trois jeunes dames fort engagées dans la vanité et les galanteries du monde, qui passaient leur temps à faire des visites dans les maisons de noblesse voisines, à se réjouir, et à recevoir elles-mêmes toutes sortes de compagnies. Le peu de considération que le père de Charlotte témoignait à sa fille engagea ces dames à ne pas la faire entrer dans leurs divertissements; on lui donna part aux soins du ménage et des biens de la communauté. Malgré son jeune âge, sa qualité et sa naissance, elle se trouva ainsi à peu près réduite à la condition et aux travaux d'une servante.

Au bout de quelque temps, elle fut tirée de cet avilissement. Ses frères étaient morts durant les guerres de la Ligue, et pour tenir compagnie à une fille aînée qu'il avait toujours gardée à la maison, le père rappela Charlotte auprès de lui. Elle n'avait aucune espèce d'instruction religieuse, et n'avait reçu d'autre sacrement que le baptême; elle n'avait jamais entendu de sermon ni de catéchisme, et elle trouva dans la maison paternelle des hérétiques qui s'efforcèrent de lui enseigner l'erreur. Mais Dieu veillait sur cette âme; il endurcit ses oreilles contre les suggestions de l'hérésie, et fortifia la foi qu'elle avait reçue au baptême. Quelques livres de piété, rencontrés par hasard dans cette maison, où ils étaient comme un vestige de l'ancienne foi qui l'avait animée, après avoir autrefois nourri la dévotion des ancêtres, servirent à faire naître celle de la fille. A l'aide de leur enseignement, et surtout de celui du crucifix, cette enfant privilégiée de la grâce résolut d'accomplir tous les préceptes de la religion dont on cherchait à la détourner. Vers l'âge de quinze ans, elle fut ainsi préparée, par l'unique action de la grâce, à approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle y puisa la force de s'adonner désormais tout entière aux œuvres de charité, et en même temps un désir ardent de se consacrer à Dieu. Elle ne connaissait pas

d'autre ordre religieux, d'observance régulière, que celui de Sainte-Claire, et elle désira d'y entrer. Quand elle eut fait connaître son dessein, ceux-là même qui avaient voulu se débarrasser d'elle, en la plaçant naguère dans ce monastère scandaleux dont nous avons parlé, s'emportèrent comme si elle avait un désir insensé; on la bafoua de telle sorte, qu'elle n'osa plus parler de ce projet. Elle le gardait néanmoins dans le fond de son cœur, et, sans direction et sans guide, se préparait à la vie religieuse par toutes sortes de mortifications. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et les samedis, et multipliait de toute manière ses actes de pénitence; le plus pénible était de souffrir tant d'affronts et de rebuts dans la maison paternelle.

• Un jour, après les avoir supportés patiemment pendant sept à huit ans, elle se trouva si lasse et si découragée, qu'elle se sentit sur le point de renoncer à un projet qui paraissait impraticable, et pour acquérir au moins un peu de repos, elle songea à accepter un parti qu'elle avait déjà refusé; mais une lumière plus vive du Saint-Esprit inonda son âme en ce moment; les attraites de la vie religieuse se révélèrent à son cœur dans toute leur force et leur douceur; l'honneur des épouses du Christ lui parut si relevé, qu'elle ne crut pas pouvoir jamais l'obtenir au prix de trop de fidélité et de constance. Avec un torrent de larmes, elle demanda pardon à Dieu de son peu de courage et de sa pensée d'infidélité; reportant ensuite ses regards vers la croix, et méditant sur les humiliations du divin Maître: « Seigneur! s'écriait-elle d'un cœur outre-percé de douleur et en se frappant la poitrine, Seigneur! je veux vous suivre partout où vous avez passé. Venez, abjections; venez, douleurs extrêmes, je vous veux puisque mon Dieu vous a voulues, et que vous êtes sanctifiées par les souffrances; vous n'êtes plus le supplice des méchants ni le partage des criminels, vous êtes la riche portion des aimés de Dieu. »

Nous ne dirons rien des visions dont parle la mère de Chaugy, par lesquelles le Sauveur lui-même semblait lui manifester plus

directement sa vocation et fixer sa volonté. Jésus-Christ, en effet, avait voulu jusque-là être son directeur et son guide. Elle n'avait encore jamais entendu aucun sermon, quoique elle eût alors plus de vingt-cinq ans; ayant appris qu'un religieux de l'ordre de Saint-François prêchait le carême dans une ville voisine, elle obtint de son père, mais avec peine, la permission d'aller l'entendre. Son discours semblait être l'effet d'une inspiration divine; il parla sur la vanité des plaisirs du monde et sur le bonheur d'une âme qui se donne à Dieu. Cette instruction acheva d'affermir cette pieuse fille dans son projet de quitter le siècle. Elle alla trouver le prédicateur et lui fit part de son désir; celui-ci, après l'avoir écoutée, la confirma dans sa résolution, lui conseilla d'entrer dans l'ordre du Carmel, et se chargea de faire les premières démarches.

Vers la fin de l'année 1607, le père capucin lui écrivit que ses démarches avaient été couronnées du succès, et qu'elle pouvait se rendre au Carmel de Dijon qui lui serait ouvert.

Cependant M<sup>lle</sup> de Bréhard éprouvait toujours de la part de son père une grande opposition à ses desseins, et elle ne voyait aucun moyen de se rendre à Dijon. Comme sa famille était alliée avec celle de M<sup>me</sup> de Chantal, et qu'elle avait tenu sur les fonts sacrés la dernière fille de la baronne, celle-ci invita sa parente à venir voir sa jeune filleule, qu'elle n'avait pas vue depuis quatre ans. Le père ne put refuser son consentement; elle partit donc pour se rendre chez M<sup>me</sup> de Chantal.

Jeanne-Charlotte demeura trois mois chez la baronne de Chantal, qui lui ménagea des entrevues avec les carmélites, et se chargea de la diriger elle-même dans les voies de la perfection. Quand elle retourna chez son père, elle était dans la sainte habitude de faire la communion les dimanches et les jours de fête.

M<sup>me</sup> de Chantal avait annoncé aux carmélites qu'elle la leur conduirait au commencement du carême; elle alla en effet la chercher chez son père, qui eut bien de la peine à la laisser partir. Comme elle était d'une faible complexion, elle tomba

malade à Dijon, dans le cours du carême, ce qui détermina les mères du Carmel à ne point l'admettre dans leur monastère.

M<sup>me</sup> de Chantal, obligée de quitter Dijon pour se rendre chez son beau-père, plaça sa jeune parente, qui était encore malade, chez les Ursulines, qui en eurent un soin particulier.

Sur ces entrefaites, son père lui donna avis que, la croyant engagée en religion, il avait marié sa sœur aînée, et qu'il l'avait instituée son unique héritière. M<sup>lle</sup> de Bréhard ratifia avec joie ce qui avait été fait en faveur de sa sœur, d'autant plus qu'elle considérait, dans ces dispositions, moins d'entraves pour suivre sa vocation.

Se voyant repoussée de l'ordre du Carmel, malgré ses nouvelles instances, elle pria Dieu avec ardeur de lui faire connaître sa volonté. Sur ces entrefaites, saint François de Sales vint en Bourgogne pour le mariage de son frère; la baronne de Chantal engagea son amie à lui manifester ses dispositions et à suivre ses avis. Après avoir conféré avec elle, le saint jugeant son esprit capable de grands sacrifices, lui adressa ces paroles : « Ma fille, » vous contenterez-vous de courir le même prix que M<sup>me</sup> de Chantal ? » Elle, transportée d'une même joie que si un ange lui eût parlé, répondit que c'était un bonheur qu'elle n'eût osé espérer. « Or, sus, ma fille, reprit le prélat, demeurez » donc en paix, et ne pensez plus qu'à bien aimer celui qui vous » veut toute sienne. »

Saint François de Sales l'assura que Dieu l'avait choisie, avec M<sup>me</sup> de Chantal, pour commencer le nouvel institut qu'il projetait. Six mois plus tard, les deux amies se renfermèrent dans le monastère d'Annecy, avec M<sup>lle</sup> Marie-Jacqueline Favre.

Après une année de retraite, qui fut le noviciat des premières sœurs de l'ordre de la Visitation, la baronne de Chantal fut reconnue comme mère de cette petite famille, et sœur de Bréhard devint son assistante; cette dernière fut chargée de diriger le monastère naissant, pendant que la sainte fondatrice allait en Bourgogne terminer des affaires de famille. Comme saint François

de Sales devait s'absenter en même temps, la mère de Bréchart en témoignait un jour à Notre-Seigneur sa douleur, quand une voix très-distincte lui fit entendre ces paroles : « Le père et la » mère se retirent, mais moi qui suis ton Dieu, je demeure. De » quoi te fâches-tu ? »

Pendant cette absence, Dieu affligea la communauté en permettant que la maladie vint la visiter ; toutes les sœurs tombèrent malades et plusieurs inspirèrent des craintes sérieuses. La mère de Bréchart se multipliait pour prodiguer à toutes les soins les plus délicats ; jour et nuit elle était au chevet des malades. Saint François de Sales, à son retour, fut obligé de modérer son excessive charité. Écoutons les douces paroles du saint prélat : « Ma » très-chère fille, il faut prendre du repos et du repos suffisam- » ment, laisser amoureusement du travail aux autres, et ne pas » vouloir avoir toutes les couronnes ; le cher prochain sera tout aise » d'en avoir quelques-unes ; l'ardeur du saint amour qui vous » pousse à vouloir tout faire, vous doit aussi retenir, et laisser » faire aux autres quelque chose pour leur consolation : Dieu nous » sera bon, ma fille, j'espère qu'il nous menace pour ne nous » point frapper, et que la chère personne de notre mère lui ira » au-devant, à son arrivée, avec sa très-chère lieutenant, ma fille » très-aimée, que je désire qui travaille avec un esprit ardent mais » doux, fervent mais modéré ; attendant le bon succès des mala- » dies et affaires, non de sa peine, non de son soin, mais de » l'amoureuse bonté de son époux ; qu'il la veuille bénir éternel- » lement avec toute la troupe de ma très-chère mère absente, et » qui nous est si présente au cœur, en la présence de celui qui » est l'unique tout du cœur de la mère et des filles. Priez-le » aussi qu'ainsi soit du père, afin que tout soit saintement égal » en notre pauvre chère petite Visitation. *Amen.* »

Au retour de la mère de Chantal, la mère de Bréchart fut chargée de la direction des novices, fonctions qu'elle remplit pendant quatre ans et demi, tout en conservant celles d'assistante ; c'est en cette qualité qu'elle gouverna la communauté,

pendant que la sainte fondatrice se rendit à Lyon, en 1613, pour y jeter les fondements du second monastère de l'ordre.

Inutile de dire que les mauvais traitements qu'elle avait éprouvés pendant son enfance, le cruel délaissement dans lequel son père l'avait abandonnée, son indifférence pour elle, étaient complètement effacés de sa mémoire ; elle avait cependant continuellement le souvenir de son père présent à l'esprit ; sa conversion était l'objet de ses prières les plus ferventes, et, avec l'apôtre, elle consentait à devenir anathème pour sauver son âme. Elle demandait à Dieu de l'accabler de peines en compensation de la faveur qu'elle réclamait de sa bonté. Comme depuis la mort de son père les peines ne lui manquèrent plus, elle avait la conviction que ses prières avaient été exaucées.

Chargée de la fondation du troisième monastère de l'ordre, à Moulins-sur-Allier, elle eut beaucoup de privations à endurer, surtout dans les commencements. Cependant sa confiance en Dieu ne fut jamais en défaut, et la sagesse de son administration savait en même temps subvenir aux besoins les plus pressants de sa pauvre communauté. Elle était admirable, surtout par la sagesse de ses conseils, qui peuvent servir de règle à toutes les supérieures. Nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'elle écrivait à une supérieure, effrayée de la charge qui lui était imposée :

« Vous portez votre croix avec peine ; votre aversion aux charges continue jusqu'à vous abattre presque l'esprit. Mon Dieu ! ma très-chère et cordiale amie, permettez-moi de vous dire que vous avez tort de ne pas vous accommoder à cette nécessité. J'ai été dans les mêmes travers, mais j'ai vu que le fardeau, de lui-même, était assez pesant sans l'accroître du chagrin, du désagrément et de l'ennui, qui lui ajoutent une si grande surcharge. Quand nous aurions le courage, l'allégresse et la tranquillité d'une douzaine plus fortes que nous, certes ce ne serait pas trop, pour satisfaire aux diverses fonctions auxquelles nos charges nous obligent. Que sera-ce donc si nous laissons dévorer



le peu que nous avons à l'inquiétude et au découragement ? J'ai connu, par expérience, que de la sainte joie et de l'égalité des mères dépendent le courage et le contentement des filles.

• Vrai Dieu ! ma très-chère sœur, voudrions-nous, par pusillanimité et ravalement de cœur, prétendre une couronne moindre que celle que la divine Majesté nous présente ? Saint Pierre s'excusa-t-il quand il fut fait lieutenant-général du grand Dieu des armées, et qu'on mit le salut de tous les mortels entre ses mains, avec les clés du royaume céleste ? Il n'en était pas capable, certes, en qualité de pêcheur et d'homme pêcheur ; mais la vertu de Dieu se parfait dans l'infirmité de l'homme. Notre imagination nous déçoit maintes fois, nous faisant croire que nous profiterions davantage pour nous-mêmes en faisant moins pour autrui. Hélas ! qui ne voit cet abus ? Il y a beaucoup plus d'occasions de s'humilier, de se mortifier, de renoncer à soi-même et de se jeter tout en Dieu, ayant de telles charges que n'en ayant point. Il est vrai que c'est avec plus de peine, mais il faut semer en larmes si nous voulons recueillir en joie ; il ne nous faut plus penser à nous, mais à ce que notre Maître veut de nous et à ce qu'il nous a commis, et, sans propre intérêt, ne chercher aucune consolation que d'accomplir la volonté de Dieu avec joie et de bon cœur. N'est-ce pas un vrai et solide contentement de voir que, par la grâce de Dieu, notre petit travail soit employé pour servir aux âmes, pour s'avancer au saint amour, et que nous employions les talents que ce grand Père de famille nous a départis selon sa très-sainte intention. Si la qualité de supérieure déplaît à votre humilité, hélas ! ma chère sœur, regardez que c'est un titre vain et vide. L'on nous appelle supérieures, et nous sommes sujettes d'autant d'esprits que nous en gouvernons ; il faut que nous ayons plus de crainte de leur manquer qu'ils n'en ont de nous déplaire, et que nous soyons distraites et embrouillées de mille tracas, comme servantes, pendant que les autres, comme maîtresses, se reposent, prient à souhait et goûtent le fruit de notre travail ; vous appelez cela supérieures parce qu'on nous fait des

actes de soumission, et c'est à Dieu, que l'on regarde en nous, auquel ces abaissements et ces révérences s'adressent. Ne pensons point à autre chose qu'à porter courageusement notre croix jusqu'au bout. J'ai bien fait autrefois ces doléances, mais maintenant je ne me veux plus soucier de ce que je deviendrai, où je serai ni à quoi l'on m'emploiera, réservant toutes mes puissances pour faire le moins mal que je pourrai ce que l'on me commandera; et puis, s'il n'est pas si bien qu'il serait besoin, nous aurons de quoi connaître notre abjection et avoir la grâce d'être mortifiée et de retourner au noviciat... Nous traitons avec un très-bon Dieu, qui connaît notre faiblesse, puisqu'il nous a formées de sa divine main; quoique le péché nous ait déformées, il nous veut réformer par sa grâce; il est plus tendre à la compassion que sujet à l'indignation pour nos misères. Jetons-nous avec nos fardeaux entre ses bras et laissons faire à la Providence, qui gouverne si suavement ceux qui se confient en elle ! »

Ce fut elle qui prépara la fondation du monastère de la Visitation de Nevers. Nous avons dit, dans la vie de saint François de Sales, les obstacles qui s'opposèrent à ce qu'elle vint dans ce monastère comme supérieure, malgré les désirs du saint évêque de Genève et les sollicitations de M<sup>re</sup> du Lys, évêque de Nevers<sup>1</sup>. Après avoir été supérieure alternativement de Moulins et de Riom, elle revint au monastère de Riom, qui devait recueillir l'exemple de sa résignation dans sa dernière maladie, et conserver après sa mort ses précieuses reliques. Une fièvre lente minait insensiblement ses forces, et bientôt on eut la triste certitude que sa fin approchait; elle reçut les sacrements avec la piété la plus vive, puis ne pensa plus qu'au moment qui devait briser les liens qui la retenaient sur la terre d'exil; elle mourut le 18 novembre 1637, âgée de cinquante-sept ans.

Huit ans après, le 23 mai 1645, son corps fut trouvé entier, sans aucun symptôme de corruption; le 18 novembre

<sup>1</sup> Voir au 29 janvier, pages 30 et 31.

suivant, on le transporta dans le nouveau monastère situé dans un des faubourgs de Riom; l'état extraordinaire dans lequel il se conserva, l'odeur suave qu'il répandait, les guérisons miraculeuses qui s'opéraient autour de son tombeau, attiraient une foule considérable pour vénérer les restes mortels de celle que tous regardaient comme une sainte.

A la sollicitation du R. P. Charles de Craford, vicaire général de M<sup>re</sup> l'évêque de Clermont, M<sup>re</sup> Henri de Maupas, évêque du Puy, vint visiter ce corps miraculé; il se fit accompagner d'un certain nombre d'ecclésiastiques, de chirurgiens et de médecins. A plusieurs reprises, il renouvela cette visite, mu plutôt par la piété que par un sentiment de curiosité, et à chaque fois se renouvelaient les mêmes prodiges. La Mère de Chaugy nous a conservé un des procès-verbaux qu'il dressa dans une de ces visites; nous le reproduisons ici dans sa naïve simplicité, ayant soin toutefois de retrancher quelques longueurs :

« Nous avons jugé nécessaire de rendre ce témoignage public à la vérité, puisqu'il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de ses saints. L'odeur des vertus et de la sainte vie de la très-honorée et très-religieuse mère Jeanne-Charlotte de Bréchart, qui nous avait autrefois attiré à visiter son corps, que nous trouvâmes entier, avec une senteur très-agréable et plusieurs autres marques extraordinaires, lesquelles nous paraissaient comme de très-signalés miracles dont il semblait que la divine bonté de Dieu voulait honorer ce précieux dépôt, nous aurait encore obligé de retourner à Ryon au mois de septembre dernier, où nous trouvâmes ce même corps dans un état d'autant plus admirable, qu'après l'application du rasoir et plusieurs incisions faites par nos ordres dès l'année 1645 <sup>1</sup>, nous ne devions pas espérer de le trouver si entier et si sain comme nous l'avons remarqué; et, qui plus est, le R. P. gardien des Capucins de Ryon nous ayant fait sçavoir le grand désir qu'il avait de voir ce même corps, nous

<sup>1</sup> On avait alors extrait son cœur, qui fut trouvé parfaitement conservé.

l'aurions conduit nous-même dans le chœur des religieuses pour le lui montrer, suivant le pouvoir qui nous avait été donné par M<sup>re</sup> l'illustrissime et révérendissime évêque de Clermont ; et, nous étant mis à genoux, nous baisâmes les pieds de cette religieuse défunte. Ledit P. gardien et moy fûmes tous deux saisis d'admiration et de joye, ayant ressenti que les pieds de ce corps, mort depuis tant d'années, exhaloient un parfum très-agréable, que nous jugeâmes à l'heure même être un indice très-considérable de la sainteté de cette chère défunte <sup>1</sup> et un ouvrage de la main libératrice de Celui qui a mêlé sa myrrhe avec ses aromates pour honorer de ses caresses l'épouse du Cantique et les vierges qui sont dans l'imitation de son innocence et de sa pureté.

» Je passe ici sous silence les rapports qui nous ont été faits, que divers malades asseuroient avoir été guéris et soulagés de très-fâcheux accidents, après avoir invoqué à leur secours cette révérende Mère de Bréchart. J'abrège encore le récit que je pourrois faire de la consolation que j'ai reçue au mois d'avril dernier, d'avoir trouvé ce même corps à peu près en même état que je l'avais laissé en plusieurs voyages que j'avois fait à Ryon.

» Je ne m'explique pas encore, pour cette heure, de ce prodigieux miracle dont nous fûmes témoins, que le bois du cercueil de cette religieuse défunte, étant plus solide, plus sec, et conséquemment moins corruptible que la chair, se trouva néanmoins réduit en poussière, et la chair de la religieuse dans une merveilleuse intégrité, victorieuse de la mort et de la pourriture.....

» ..... Les odeurs exquises du corps de la B. Mère de Bréchart, sont de glorieux indices de la très-heureuse vie que nous croyons qu'elle possède aujourd'hui dans le ciel.

» C'est le témoignage fidèle que je rends à la glorieuse mémoire de cette grande religieuse, qui a toujours été très-petite devant ses yeux, par les solides pratiques d'une parfaite humilité.

<sup>1</sup> Les religieuses assurèrent que jamais le corps n'avait été embaumé, et qu'on n'avait mis dans le cercueil ni parfums, ni plantes aromatiques.

Nous espérons qu'un nôtre Saint-Père le Pape, à qui seul il appartient de prononcer des oracles, et sur les matières de la foy et sur la sainteté des serviteurs de Dieu, après les informations requises sur une matière de telle importance, fera honorer de tous les fidèles cette grande servante de Dieu, à laquelle je paye de tout mon cœur ce faible tribut de louanges que je lui dois par plusieurs titres, et que la gratitude exige de ma plume, pour n'être pas insensible à tant de bienfaits que j'ai reçu de sa bonté, et de tout l'ordre très-saint et très-religieux de la Visitation. Donné au Puy, ce vingt-neuvième jour, du mois de May. 1655. »

---

21 NOVEMBRE.

## SAINT COLOMBAN.

Saint Colomban naquit en Irlande vers l'an 559, il fit de rapides progrès dans la science et dans la vertu, et entra bien jeune encore dans le monastère de Bencor, le plus célèbre de l'Irlande. En 589, il quitta son monastère, croyant suivre en cela les inspirations divines, et passa avec douze autres religieux, d'abord en Angleterre, puis en France. Après avoir prêché dans plusieurs endroits, il obtint de Childebert II, roi d'Austrasie, un lieu dans les déserts des Vosges, où il construisit un monastère; mais bientôt le nombre de ses disciples s'accrut à un tel point, qu'il lui fut impossible de les loger et même de les nourrir dans ce désert aride. Il eut recours à Gontran, roi de Bourgogne, dont il reçut l'autorisation de fonder à Luxeul un nouveau monastère, qui ne tarda pas à devenir aussi trop petit; il lui fallut en construire un autre. Cependant la Providence, pour éprouver sa vertu et augmenter ses mérites, permit qu'il fût en butte à un grand nombre de persécutions et de la part des grands et de la part du clergé, qui trouvaient trop austères les

règles qu'il imposait aux communautés qu'il fondait. On déterminait même le roi Thierry à le forcer de regagner son pays; on l'embarqua à Nevers sur un bateau qui devait le conduire à Nantes, en 610.

Déjà la ville de Nevers avait été honorée par la présence de saint Colomban, qui avait fondé sous ses murs un monastère de filles. C'est le monastère de Saint-Etienne de Nevers, primitivement destiné à recevoir des religieuses; la fondation en est attribuée à ce saint, vers l'an 600.

Différents événements empêchèrent notre saint de regagner l'Irlande, et la Providence semblait tout disposer pour le retenir en France; il parcourut différentes contrées de ce royaume, puis passa en Suisse et en Italie, opérant partout des conversions par ses prédications, et fondant de nouveaux monastères.

Il ne voulut point céder aux instances de Clotaire, qui cherchait à le faire rentrer en France, mais il resta en Italie pour y travailler à combattre les Ariens. On n'est pas bien fixé sur l'année de sa mort; elle eut lieu, selon les uns, en 615, et selon d'autres, en 619.

Rauracus, évêque de Nevers, qui avait reçu les derniers soupirs de saint Austregisile, archevêque de Bourges, engagea Théodulphe Babolein, abbé de Saint-Maur-des-Fossés, qui avait aussi assisté l'archevêque à ses derniers moments, et qui avait fondé plusieurs monastères dans le Berri, à venir à Nevers avec lui, pour rendre le même service à son diocèse; l'abbé y consentit, et, en 624, il fonda, au pied des murs de Nevers, l'abbaye de Notre-Dame, et donna à ce monastère les constitutions de saint Colomban<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Archives de Nevers*, t. I. p. 382.

---

---

25 NOVEMBRE.

## SAINTE CATHERINE.

Nous n'avons pas la pensée de donner ici la vie de sainte Catherine, on croit qu'Alexandrie était sa patrie et qu'elle y souffrit le martyre pour la défense de sa foi et de sa virginité, sous l'empereur Maximin.

L'église de Champagne, hameau de Metz-le-Comte, était sous l'invocation de sainte Catherine.

---

---

26 NOVEMBRE.

## SAINT VIGILE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Vigile, natif du diocèse d'Auxerre, possédait de grands biens dans ce pays; il était propriétaire de Pouilly-sur-Loire, terre qu'il légua par testament à l'église de Notre-Dame de la ville d'Auxerre. Il succéda à saint Pallade, vers l'an 658. Quoiqu'il gouvernât l'église d'Auxerre pendant plus de vingt ans, les différents actes de sa vie sont demeurés inconnus. On sait seulement qu'un seigneur, qu'on croit être Gilimer, fils de Waraton, maire du palais des rois de France, le fit assassiner dans une forêt, auprès de Soissons.

Lebeuf pense que Vigile se serait uni à saint Ouen, archevêque de Rouen, pour adresser des remontrances à Gilimer, dont la conduite à l'égard de son père n'était pas sans reproches, et que ce nouveau Jean-Baptiste rencontra dans Gilimer un autre Hérode (684).

Les auteurs du neuvième siècle rapportent que, lorsqu'on transporta son corps à Auxerre, en traversant la ville de Sens,

on passa devant les prisons, et qu'au même instant tous les liens des prisonniers furent rompus. Miraculeusement délivrés de leurs chaînes, ils marchèrent tous à la suite du convoi, traînant avec eux les chaînes dont ils avaient été liés. Les mêmes auteurs prétendent que de leur temps on voyait ces mêmes chaînes attachées au tombeau du saint, en mémoire du prodige qui s'était opéré. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame qu'il avait bâtie.

---

29 NOVEMBRE.

### SAINT SATURNIN.

Saint Saturnin fut un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape saint Fabien. Il se fixa à Toulouse pour y prêcher l'Évangile. Saint Saturnin eut le bonheur de voir ses prédications fructifier et le nombre des disciples de Jésus-Christ s'accroître en peu de temps. Il éleva à Toulouse une petite église où il réunissait les fidèles ; pour s'y rendre, il devait passer par le Capitole où se trouvait le temple des idoles ; sa présence fit taire les démons et paralysa tous les prestiges qu'on employait pour tromper le peuple. Les prêtres des idoles attribuèrent ce prodige aux chrétiens, et surtout à saint Saturnin qui traversait souvent le Capitole ; ils résolurent donc de se défaire du saint évêque.

Comme ils délibéraient ensemble sur les moyens à employer pour exécuter leur dessein, ils aperçurent Saturnin qui passait comme à son ordinaire ; ils l'arrêtèrent et l'entraînèrent au Capitole pour le forcer à sacrifier aux dieux. Saturnin refusa avec fermeté, ajoutant qu'il ne pouvait ni révéler ni craindre des dieux auxquels il faisait peur. Cette réponse irrita les prêtres et la multitude idolâtre qui les environnait ; on se jeta avec fureur sur le saint, et en un instant il fut couvert de plaies. Un des prêtres des idoles lui passa au travers du corps un glaive qu'il portait, puis



on l'attacha par les pieds à un taureau indompté que l'on avait amené au temple pour être immolé. Le saint n'eut pas long-temps à souffrir, car il eut de suite la tête brisée contre le premier degré du Capitole. On place communément son martyre vers l'an 257. Son corps fut enlevé par une femme chrétienne et enseveli dans une fosse très-profonde, de laquelle on le retira quand la paix fut rendue à l'Église.

Les paroisses de Vandenesse et d'Alligny-sous-Cosne honorent saint Saturnin comme leur patron.

Une ancienne chapelle érigée en l'honneur de ce saint, dans la paroisse de Coulanges-les-Nevers, attirait autrefois beaucoup de pèlerins.

---

---

30 NOVEMBRE.

## SAINT ANDRÉ,

APÔTRE.

Saint André, frère de saint Pierre, était de Bethsaïde, en Galilée. Il fut le premier des apôtres qui suivit Jésus-Christ. Ayant entendu saint Jean, dont il était disciple, dire que Jésus était l'agneau de Dieu, il comprit le sens de ces paroles mystérieuses et alla trouver le divin maître, puis il engagea Simon, son frère, à se joindre à lui; dès-lors ils devinrent ses disciples, mais sans abandonner encore leur occupation ordinaire, qui était la pêche.

Vers la fin de la même année, la trentième de Jésus-Christ, le Seigneur les rencontra occupés l'un et l'autre à pêcher; il les appela à lui, leur promettant de les faire devenir pêcheurs d'hommes. Aussitôt ils quittèrent leurs filets pour s'attacher uniquement au divin Maître. Nous retrouvons encore saint André lors de l'élection des douze apôtres, puis, dans le désert, lorsque le Sauveur nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge.

Après l'Ascension, André partit, comme les autres apôtres, pour aller au loin étendre le règne de Jésus-Christ. Il parcourut la Scythie, l'Achaïe et d'autres provinces ; son zèle fut récompensé par la couronne du martyr. On croit communément qu'il fut crucifié à Patras, en Achaïe.

Saint André est patron de la paroisse de La Chapelle-Saint-André, de Marzy et de Saint-André-en-Morvand.

Avant la révolution de 1793, la paroisse de Varzy se faisait gloire de posséder une côte du saint apôtre.

On lit dans la notice manuscrite des saintes reliques qui se trouvent au trésor de Varzy :

N° 8. — RELIQUE DE SAINT ANDRÉ.

« Le reliquaire est d'argent, fait en forme de doigt, contenant  
» un morceau d'os long comme le doigt, que les médecins, lors  
» de la visite de M<sup>e</sup> Nicolas Colbert, en 1673, ont déclaré être  
» un morceau de côte humaine. Cette relique a toujours passé  
» parmi nos anciens pour une relique de saint André, sans autre  
» preuve que la tradition, et parce qu'elle était dans un autre  
» reliquaire d'argent fait en forme d'une côte, sur lequel était  
» écrit en lettres gothiques : *De costa sancti Andreæ*. Laquelle  
» châsse étant fort usée et dessoudée, le sieur Pouques, receveur  
» des tailles de Clamecy, pria de lui donner cette châsse ou  
» reliquaire, pour celui qui est à présent de plus grande valeur,  
» sur lequel il fit graver par erreur : *le doigt de saint André*. »

---

# DÉCEMBRE.

---

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE.

## SAINT ÉLOI.

Saint Éloi était du Limousin ; comme ses parents remarquaient en lui beaucoup d'adresse, ils le placèrent chez un nommé Abbon, directeur de la monnaie à Limoges. La réputation d'Éloi parvint jusqu'à la cour, et il fut choisi par Clotaire II, pour exécuter une chaire ornée d'or et de pierreries. On remit à Éloi beaucoup plus de matière qu'il n'était nécessaire ; en sorte qu'au lieu d'une chaire, il en fit deux qu'il présenta au prince. Le roi, admira tout à la fois et le travail et la probité de l'ouvrier ; il voulut se l'attacher et le retenir à sa cour.

Loin de se laisser éblouir par les pompes mondaines, Éloi exerça encore plus de vigilance sur lui-même ; il chercha par la pratique de toutes les vertus à se rendre agréable au Roi des Cieux.

A la mort de saint Acaire, évêque de Noyon, on le choisit pour remplir sa place. Éloi se laissa à regret imposer le pesant fardeau de l'épiscopat ; il demanda un temps suffisant pour se préparer aux saints ordres ; et ce ne fut que deux ans après qu'il reçut à Rouen l'ordination sacerdotale, et la consécration épiscopale, en 640.

Arrivé dans son diocèse, il y trouva beaucoup de restes des superstitions païennes; par sa douceur et ses prédications, il finit par tout faire disparaître. Le temps dont il pouvait disposer, après s'être occupé de son administration, était employé à exécuter des ouvrages de sa première profession, et principalement de riches châsses, destinées à recevoir les reliques des saints.

Dieu lui fit connaître par avance le moment de sa mort, c'est-à-dire de sa récompense; une fièvre lente l'affaibit peu à peu. La veille de sa mort, il rassembla son clergé pour lui adresser une dernière fois des paroles d'édification; et, le lendemain, il s'endormit dans le Seigneur, le 1<sup>er</sup> décembre 659.

Saint Éloi est patron de la paroisse qui porte son nom auprès de Nevers. Ce saint évêque avait aussi un autel dans la cathédrale de Nevers.

On sait combien son culte est répandu, et combien de corps d'état l'ont choisi pour leur patron; outre les ouvriers qui travaillent sur métaux, tels que les orfèvres, les forgerons et autres, les selliers, les bourreliers, les charretiers, les laboureurs, etc., se mettent sous le patronage de saint Éloi.

---

---

6 DÉCEMBRE.

## SAINT NICOLAS,

ÉVÊQUE DE MYRE.

Saint Nicolas, évêque de Myre, en Licie, est connu principalement par les nombreux miracles que Dieu a opérés par son intercession. Quelques historiens prétendent qu'il fut un des Pères du concile de Nicée, en 325.

Saint Nicolas est patron de la paroisse de Courcelles, proche Varzy.

Le culte de ce saint évêque a été répandu de bonne heure dans

le Nivernais. Nous trouvons dans la ville de Nevers un prieuré de saint Nicolas ; un autre prieuré, sous le même vocable, avait été élevé à La Charité-sur-Loire, au-delà des ponts. Le prieuré de saint Nicolas de Réveillon, proche Entrains, dépendait de l'ordre du Val-des-Choux.

La cathédrale de Nevers avait un autel dédié à saint Nicolas ; Prémery avait aussi une chapelle sous le même vocable, à l'entrée de la ville. Une chapelle de saint Nicolas, avec le titre de vicairie, existait dans l'église de Gimouille ; une autre, avec le même titre, dans l'église de Decize ; la collégiale de Varzy avait une chapellenie sous le nom de ce saint <sup>1</sup>.

## MÊME JOUR.

## SAINT GIRARD ou GÉRARD.

## PREMIER PRIEUR DU MONASTÈRE DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE.

L'histoire de saint Girard se confond avec celle de la fondation du monastère de La Charité-sur-Loire ; les faits que nous allons raconter sont extraits en partie de la chronique de Richard, moine de Cluny, qui vivait dans le cours du douzième siècle.

Des auteurs prétendent que dans le lieu même, occupé maintenant par la ville de La Charité, deux autres monastères avaient été successivement détruits pendant les guerres des siècles antérieurs. Sans nous arrêter à des faits plus ou moins contestables, suivons le moine Richard dans son récit de la fondation du prieuré.

C'était vers l'an 1056 <sup>2</sup>, un nommé Bernard de Chaillan, qui

<sup>1</sup> Notes communiquées par M. l'abbé Millet, curé de Saint-Amand.

<sup>2</sup> Les auteurs diffèrent de quelques années sur la date de cette fondation : les uns la portent à l'année 1053, les autres indiquent 1056, et d'autres 1059. Ces trois dates peuvent être vraies : en 1053 on a conçu le projet, en 1056 on a commencé à l'exécuter, et en 1059 les lieux réguliers étaient complétés.

avait épousé la sœur du seigneur de La Marche, conçut le pieux projet d'élever un temple au Seigneur, au milieu même de ses domaines. Il choisit naturellement un endroit où, autrefois, avait été construite, en l'honneur de la Mère de Dieu, une église dont on retrouvait encore les ruines. Un bois ombrageait ces ruines, au milieu desquelles on remarquait un antique autel.

Cependant, Bernard comprit qu'il lui serait impossible, abandonné à lui-même, de conduire le projet à bonne fin ; il eut donc recours à un saint homme qui portait le même nom que lui, c'était le prieur de Saint-Gildard, près des murs de Nevers ; il alla le trouver, le suppliant d'accepter la propriété qu'il lui offrait, et de se mettre à la tête des constructions ; ajoutant qu'il mettrait à sa disposition tout ce qui serait nécessaire pour cette œuvre. Le prieur Bernard, après avoir refusé, finit par se rendre aux sollicitations du seigneur de Chaillan. Cependant, effrayé des engagements qu'il avait contractés, il songea à se dégager de sa promesse.

Avant de quitter le monde, il avait eu pour ami intime un nommé Girard, qui depuis avait pris l'habit de Saint-Benoît, à Cluny ; c'était un homme que Dieu avait comblé de ses dons, car en lui la sainteté était jointe à une intelligence supérieure et une douce piété à une ardente charité. Le prieur de Saint-Gildard alla le trouver, et après s'être entretenu, sans doute avec saint Hugues, abbé de Cluny, il fut assez heureux pour réussir dans sa démarche ; il partit donc avec son ami qu'il présenta au seigneur de Chaillan. « Agréez mes excuses, seigneur, » lui dit-il en l'abordant ; croyez bien que ce n'est pas pour vous » désobéir que je reviens sur ma promesse, mais parce que je » sens toute mon impuissance ; je savais d'ailleurs que les moines » sont plus habiles que tous les autres dans ce genre de travaux. » Pendant mon enfance, j'étais intimement lié avec ce servi- » teur de Dieu ; mais maintenant sa sainteté et sa piété me l'ont » rendu plus cher encore. Je l'ai supplié de me décharger d'un » fardeau trop pesant pour moi, et sa charité l'a porté à se

- » rendre à mes vœux. Je viens donc vous le présenter ; il fera ,
- » Dieu aidant , ce que vous attendiez de moi. »

Cet arrangement convint au seigneur de Chaillan , qui fit à Girard un bienveillant accueil ; il le conduisit sans plus tarder sur les lieux , et lui en assura l'abandon. Girard avait amené avec lui un certain nombre de religieux qui devaient habiter le nouveau monastère projeté. Ils n'eurent pas à s'occuper de leurs propres besoins pendant le temps nécessaire pour la construction , et même après , le seigneur de Chaillan pourvut à tout et les nourrit à ses frais.

Guillaume , comte de Nevers , et Geoffroi de Champallement , évêque d'Auxerre , se joignirent à Bernard de Chaillan , et contribuèrent puissamment à cette fondation.

Le prieur et ses frères menaient une vie si sainte , si angélique , que l'odeur de leurs vertus se répandait au loin ; les riches et les pauvres venaient auprès d'eux pour s'édifier , et comme leur charité était sans bornes , les indigents se disaient en se rencontrant : *Allons à la charité des saints*. Ces paroles , souvent répétées , ont laissé le nom de *Charité* au lieu occupé par le nouveau monastère.

Les marchands du voisinage voulaient profiter de ce concours et venaient vendre leurs marchandises et leurs denrées ; mais bientôt le seigneur de La Marche , nommé Renault , voyant les marchés de sa localité moins florissants , entreprit de mettre des entraves et d'arrêter cet élan qui excitait sa jalousie ; il alla jusqu'à susciter mille vexations aux moines de La Charité.

Girard , espérant toucher son cœur , se rendit auprès de lui , et lui fit considérer qu'il agissait contre l'œuvre de Dieu ; mais sa démarche n'eut aucun résultat. Il revint donc au milieu de ses frères et se contenta de prier avec eux pour leurs persécuteurs.

Quant au seigneur de Chaillan , indigné de l'injustice de son beau-frère , il lui déclara que , s'il ne changeait de conduite , il serait obligé de rompre avec lui ; ce qui ne tarda pas à avoir lieu. Il s'éloigna donc du château de La Marche , et quelque temps après ,

les deux beaux-frères étaient en présence, chacun à la tête de leurs vassaux. La troupe de Renault était incomparablement plus nombreuse ; mais Bernard comptait sur le secours de Dieu et sur la protection de sa sainte Mère , dont il défendait les droits , en défendant l'église qui lui était dédiée. Robert nous a laissé la prière qu'il a adressée à Marie au moment d'engager le combat :

« Sainte et glorieuse Mère de Dieu , immaculée Vierge Marie ,  
» ma chère souveraine , daignez exaucer les prières de votre ser-  
» viteur ; que votre fils , pour votre honneur , opère des miracles ,  
» et qu'il soit permis à celui qui vous invoque et à tous ceux qui ,  
» comme moi , seront témoins de votre protection , de vous bénir  
» et d'exalter votre nom. Aujourd'hui , donnez-moi la force , en  
» présence de vos ennemis qui veulent diminuer votre gloire ;  
» faites-moi part de votre secours du haut du séjour de la gloire  
» où règne votre Fils , dont ils veulent détruire et déraciner la  
» nouvelle plantation. »

Après cette prière , il se signe de la croix , et s'avance avec courage ; au premier choc l'ennemi était en déroute , et Renault était le prisonnier de son beau-frère. Cependant il fut remis en liberté , grâce aux sollicitations du comte de Nevers et des évêques du voisinage ; le vainqueur y mit pour seule condition qu'à l'avenir il laisserait en paix le prieur Girard et ses religieux. Il tint parole pendant quelque temps ; mais après la mort de Bernard , Girard et ses religieux eurent encore à souffrir de ses vexations ; son fils l'imita dans ses injustices.

Pour s'opposer à ces persécutions , Girard et ses frères ne prirent pas d'autres armes que celles de la prière , laquelle eut tant d'effet , que ces deux seigneurs , de loups qu'ils étaient , devinrent agneaux , et , de cruels persécuteurs , furent dans la suite si grands bienfaiteurs de ceux qu'ils persécutaient , qu'ils voulurent les faire dépositaires de leurs corps après leur mort , ayant choisi leur sépulture dans l'église du prieuré. Cet exemple de la faveur qu'ils avaient reçue de Dieu , dans la conversion des ennemis de leur monastère , les engagea à ne jamais discontinuer



de faire des prières pour leurs persécuteurs. Sainte coutume qui a été long-temps observée dans le monastère de La Charité, et qui a mérité les louanges et l'approbation du pape Innocent III, par sa bulle adressée au prieur et aux religieux de La Charité, donnée à Latran, le 2 des ides d'avril, l'an sept de son pontificat, il approuve et confirme la sainte et louable coutume qu'ils avaient, dans leur monastère, de célébrer des messes et de faire des prières pour leurs ennemis, et de se prosterner sur le pavé pendant la célébration de ces messes.

Malgré les efforts des méchants, Dieu bénissait l'administration de Girard; la sainteté qu'il avait su inspirer à ses religieux, se manifestait au loin, et de tous les côtés les seigneurs et les princes appelaient des moines de La Charité pour fonder de nouveaux monastères. Ce n'était pas assez pour Girard de répondre aux nombreuses demandes qui lui étaient adressées dans les diocèses d'Auxerre, Nevers, Bourges, Meaux, Rouen, Autun, Paris, Troyes, Orléans, Beauvais, Sens, Chalon, Tours; il avait encore à satisfaire les vœux des princes étrangers. Ce fut de son temps que différentes colonies de religieux de La Charité se détachèrent pour aller fonder les monastères de Saint-André d'Arenthon, de Vennelot et de Bermondsey, en Angleterre; de Civitot, à Constantinople; de Saint-Pierre de Ratis, en Portugal, et de Sainte-Croix, à Venise.

Saint Girard, après une administration aussi pénible, éprouvait le besoin de prendre un peu de repos, afin d'avoir plus de temps à donner à sa propre sanctification. Il y avait vingt-huit ans qu'il gouvernait avec sagesse le monastère de La Charité, quand il pria saint Hugues d'accepter sa démission. Le saint abbé de Cluny ne put résister à ses sollicitations; il le chargea du pieuré de Joigny, un de ceux qu'il avait fondés, et il mit à sa place, à La Charité, un des religieux qui y étaient venus avec saint Girard, le vénérable Wilencus. Après avoir établi une parfaite régularité dans le monastère de Joigny, et l'avoir édifié par ses vertus, saint Girard, sentant sa fin approcher, obtint d'être complètement

déchargé de toute supériorité, et revint, comme simple religieux, à La Charité, où, par son humilité profonde, il devint le modèle de ses frères, comme il avait été leur guide autrefois par sa prudence consommée. Avant de mourir, il annonça que l'église qu'il avait fait construire serait consacrée par un pape, et, en effet, nous avons vu <sup>1</sup> que la dédicace en avait été faite par Pascal II, en 1106. Ce fut le 6 décembre 1102 que ce saint religieux rendit son âme à Dieu. L'auteur de la vie de saint Hugues en parle comme d'un homme dont les vertus ont brillé avec éclat aux yeux de Dieu et des hommes, et saint Uldaric, grand prieur de Cluny, exalte son mérite et sa sainteté.

Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, derrière le maître-autel. Cette église ayant été incendiée, lorsque le cardinal de Lenoncourt était prieur de La Charité, le cardinal se contenta de faire réparer le chœur, et, à cette occasion, il fit reculer l'autel. En faisant des fouilles pour établir les fondations de cet autel, on trouva un tombeau de pierre. Dom Jacques Maugier, prieur-claustral, en fit faire l'ouverture en présence de tous les religieux et des principaux habitants de La Charité; on y trouva un coffre de plomb sur lequel étaient écrits ces mots : *Hic jacent ossa beati Gerardi primi prioris hujus monasterii*; « ici reposent les ossements du bienheureux Girard, premier prieur de ce monastère. » On trouva en effet dans ce coffre un certain nombre d'ossements. Le coffre fut refermé et remplacé en terre; mais dom Legout, qui rapporte cette translation, n'indique pas l'endroit du dépôt. Peut-être ces saintes reliques ont-elles été profanées et jetées dans la Loire, comme bien d'autres, car c'est ce que faisaient les protestants, quand ils étaient maîtres de La Charité; non contents de s'attaquer aux vivants, ils s'en prenaient aux morts et profanaient les tombeaux.

<sup>1</sup> Voir au 9 mars, page 56.

8 DÉCEMBRE.

## FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Aussitôt que Celui qui siège avec tant de gloire sur le trône de Pierre eut convoqué autour de lui les évêques du monde catholique, quoiqu'il ne se fût pas prononcé d'une manière formelle sur le but de cette imposante réunion, déjà on le devinait; de toutes parts, on éprouvait comme le besoin d'écarter le nuage qui empêchait de contempler, dans toute sa splendeur, une des perles les plus précieuses de la couronne de Marie. On invoquait les témoignages de tous les docteurs de chaque siècle et de chaque contrée, et on réunissait ces autorités imposantes, pour prouver la catholicité de la croyance que le pontife suprême allait bientôt définir, comme un dogme de notre foi. A l'occasion de la proclamation de ce dogme dans la cathédrale de Nevers, nous avons recueilli, dans nos chroniques locales, tout ce qui constatait l'antiquité du culte de Marie parmi nous, et surtout ce qui établissait la croyance de nos pères à sa CONCEPTION IMMACULÉE.

Avant de parler de l'antiquité de la croyance, dans le Nivernais, à l'*Immaculée Conception de Marie*, il est important de bien établir la doctrine de l'Église sur ce point. Nous croyons donc devoir rappeler ici quelques passages d'un mémoire que nous avons lu dans une des séances de la Société Nivernaise, sous le titre de : *Immaculée Conception de Marie proclamée par les iconographes du moyen-âge*<sup>1</sup>.

Commençons par la légende de la rencontre des parents de la très-sainte Vierge près la porte Dorée; nous tâcherons, dans notre récit, de ne rien lui faire perdre de sa naïveté :

« Un certain nombre d'années s'étaient écoulées, depuis que

<sup>1</sup> Tome II, p. 96 et suivantes.

Joachim et Anne s'étaient unis ensemble par les liens du mariage, et Dieu, malgré leur ardent désir, n'avait pas encore béni leur union : Anne était stérile. C'était chez les Juifs une sorte de déshonneur ; aussi un jour que Joachim se présentait au temple, pour y offrir son présent, il éprouva à cette occasion une humiliation de la part du prêtre ; quoiqu'il l'acceptât avec patience, il n'en ressentit pas moins une peine profonde.

» Il résolut de recourir à Dieu avec plus d'ardeur, et de le conjurer de mettre enfin un terme à l'opprobre de sa maison. « Il se soumit, nous dit saint Épiphané <sup>1</sup>, à un jeûne rigoureux » de quarante jours qu'il passa sur le sommet d'un rocher, gardant ses moutons. » Cependant Anne, renfermée dans l'intérieur de sa maison, adressait de son côté au ciel de ferventes prières. Tout-à-coup, un ange apparut à Joachim et le bénit, en lui disant que ses supplications avaient trouvé grâce devant Dieu ; en même temps, Anne recevait la même faveur, et l'ange en la bénissant lui annonçait la fin de sa stérilité, lui assurant qu'elle donnerait au monde une fille, qui apporterait la paix à la terre, et remplirait le ciel de joie.

» Joachim, après que l'ange eut disparu, fit retentir l'air de ses chants d'allégresse et de reconnaissance ; et aussitôt il se mit en mesure de regagner sa demeure, pour faire part à son épouse de l'heureuse nouvelle ; elle, de son côté, était déjà en route pour le rejoindre. Les deux époux se rencontrèrent à la porte Dorée, et se firent mutuellement part de ce qui leur était arrivé ; ils s'embrassèrent dans l'excès de leur bonheur. »

Cette légende gracieuse forme le premier tableau de la vie de Marie, qui orne un des cinq portails de la cathédrale de Bourges, sous la tour élevée à la fin du quinzième siècle. On y remarque la rencontre de Joachim et d'Anne, auprès de la porte Dorée, et le baiser qu'ils se donnent mutuellement.

Pendant le cours du moyen-âge, on avait pour Marie une telle

<sup>1</sup> *In panor, hares, 9. et orat. de laud. sanctæ Mariæ.*

vénération, une si haute idée de sa pureté, qu'on prétendait qu'elle avait été conçue en dehors des lois de la nature; on voulait sans doute exprimer ainsi l'exemption de la tache originelle. Certains passages des saints Pères semblaient favoriser cette pieuse croyance : *La Conception de Marie*, dit saint Jean Damascène, *devait être l'ouvrage de la grâce plutôt que de la nature*<sup>1</sup>. On croyait donc, d'après un livre apocryphe, attribué à saint Jacques, que Marie avait été conçue par l'effet du simple baiser dont nous avons parlé plus haut; il paraît même que cette légende était déjà connue du temps de saint Epiphane, puisqu'il pensait devoir prémunir les peuples contre une croyance qui n'était appuyée sur aucun fondement solide<sup>2</sup>. Jean de Molan raconte avoir lu, dans Robert de Licius, une sortie des plus énergiques, contre la représentation de la rencontre de Joachim et d'Anne, vers la porte Dorée, avec cette inscription : *Taliter concepta est B. Maria*<sup>3</sup>. Ces auteurs combattaient un fait dont l'authenticité était contestable, mais ils se gardaient bien de blâmer la croyance que ce fait appuyait.

Quelle heureuse idée, dit Jean de Molan, en parlant de la Conception de la très-sainte Vierge, quelle heureuse idée de la représenter ayant autour d'elle le soleil, une étoile, la lune, la porte du ciel, un lys au milieu des épines, un miroir sans tache, un jardin clos, une fontaine scellée, une ville représentant la cité de Dieu, et d'autres symboles semblables, avec ces inscriptions : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée!* etc.<sup>4</sup>. Ne dirait-on pas que Jean de Molan, écrivait ces lignes, après avoir visité les magnifiques fresques, de la fin du quinzième siècle, de la chapelle de la sainte Vierge à Saint-Révérien, diocèse de Nevers.

Nous avons vu dans l'église d'Alluy<sup>5</sup> une statue représentant la Vierge-Mère, ayant la lune sous les pieds, vêtue du soleil; car

<sup>1</sup> De Tribus orat. de Genitric.

<sup>2</sup> Hæres LXXX, contra collyridianos.

<sup>3</sup> De hist. SS. imaginum, lib. III. cap. LV.

<sup>4</sup> De hist. SS. imagin. lib. III. cap. LV.

<sup>5</sup> Diocèse de Nevers.

c'est ainsi qu'il faut comprendre l'auréole qui l'environne, projetant des rayons droits et flamboyants, régulièrement alternés ; elle porte sur le bras gauche le divin enfant, et de la main droite elle tient une palme. Cette vierge est de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième. Un ancien sceau de la chartreuse de Bellary <sup>1</sup> reproduit la même image, avec les mêmes détails. Il est évident qu'on a voulu représenter ici la femme de l'Apocalypse qui a été, ainsi que son enfant, à l'abri des poursuites du dragon, et que n'a pu atteindre le fleuve empesté qu'il lança de sa gueule, dans son impuissante fureur. Aussi l'artiste, au lieu d'un lys, a mis dans la main de Marie une palme, symbole de la victoire. C'est en effet la Vierge *toujours victorieuse* et par conséquent *immaculée* dès les premiers moments de sa *Conception*.

C'est au milieu des tableaux variés qui ornent les *heures de Simon Vostre* que nous avons découvert la gravure de l'*Immaculée Conception*, avec des caractères inconnus jusque-là, et ne permettant aucun doute.

Sainte Anne, malgré son âge avancé, a conçu comme l'ange le lui avait prédit ; mais le fruit qu'elle porte dans son sein n'est pas un fruit de malédiction. Au-dessus d'elle, le Père céleste, costumé en pape, couvert de la chape et ayant la tiare en tête, bénit l'enfant privilégiée qu'Anne vient de concevoir, en prononçant ces paroles du Prophète, inscrites dans un philactère qui voltige de chaque côté de la tête d'Anne : *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te*. L'heureuse mère voudrait pouvoir à l'avance annoncer au genre humain tout entier qu'elle porte en elle Celle qui déjà a écrasé la tête du serpent, et qui bientôt donnera au monde un libérateur. Debout, au-dessous du Tout-Puissant, porté sur les nuages, elle entr'ouvre son manteau, et on aperçoit Marie, à peine conçue, portant autour de la tête le nimbe de la sainteté. Mais déjà tout est saint en elle, *tota pulchra*

<sup>1</sup> Diocèse de Nevers.

es. Ce n'est pas assez du nimbe, aussi l'artiste n'a pas laissé son œuvre incomplète ; il a environné Marie d'une auréole de gloire. Enfin il semble avoir voulu propager, à l'aide de son burin, la pensée de l'Eglise, pensée que l'illustre Pie IX s'est plu à rappeler, dans ses lettres apostoliques sur la définition dogmatique de l'*Immaculée Conception* de la Vierge mère de Dieu : « Nos » prédécesseurs, en s'appliquant à étendre le culte de la Conception, ont eu soin d'en déterminer l'objet et la croyance, et de » l'inculquer avec force, car ils ont clairement et ouvertement » enseigné que c'était vraiment de la Conception que l'on faisait » la fête, et ils ont proscrit, comme fausse et très-éloignée de » l'intention de l'Eglise, l'opinion de ceux qui pensaient et affirmèrent que l'objet du culte n'était pas seulement la *Conception*, » mais la *sanctification*, et ils n'ont pas cru devoir traiter moins » sévèrement ceux qui, pour ébranler la doctrine de l'Immaculée Conception, par une distinction imaginaire entre le *premier* et » le *second* instant de la Conception, soutenaient qu'à la vérité » c'était bien la Conception que l'on célébrait, mais non dans son » *premier instant* et dans son *premier moment*. »

L'artiste rappelle qu'aux yeux de Celui pour qui tout est présent, Marie a été, de toute éternité, considérée comme mère du Verbe fait chair, et que, dès le *premier instant* de sa conception, elle fut un vase d'élection que l'auteur de toute grâce devait remplir. C'est pourquoi, non content d'environner d'un nimbe la tête de la petite Marie, et son corps d'une radieuse auréole, ce qui, pouvant être admis par ceux qui soutiennent la *sanctification au second instant de la Conception*, ne tranchait pas la difficulté, il a placé sur les genoux de Marie, encore dans le sein de sa mère, le Verbe fait chair, dont la tête porte trois gerbes lumineuses disposées en croix.

Ne semble-t-il pas dire que, de toute éternité, Marie a été considérée comme mère de Dieu, et n'a pas pu être un seul instant soumise au péché ? Ne croit-on pas voir ici une traduction fidèle des paroles de Pie IX, dans la définition de ce dogme ? « La

- bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, a été, par privilège et singulière grâce de Dieu tout-
- puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre
- humain, exempte et préservée de toute tache du péché originel. •

Outre l'inscription dont nous avons parlé, on voit flotter, autour de la vénérable mère de Marie, des banderolles portant d'autres passages de nos saintes Écritures, relatifs aux différents symboles qui l'environnent; et qui tous rappellent le glorieux privilège dont jouit la *Vierge immaculée*. Nous ferons remarquer en passant que les mêmes symboles se rencontrent dans la chapelle de Saint-Révérien, dont nous avons déjà fait mention, mais autour de Marie elle-même.

C'est l'image éclatante du soleil; c'est la lune dans toute sa splendeur; c'est l'étoile qui brille au milieu des tempêtes, et que les flots irrités ne sauraient atteindre; c'est la tour de David, dans laquelle l'ennemi n'a jamais pénétré; c'est la cité de Dieu, qui n'admet rien d'immonde; c'est la porte du ciel, à l'abri de toute souillure; c'est le cèdre, bois incorruptible, dont la tête se balance dans les cieux; c'est l'olivier, toujours verdoyant, même pendant l'hiver, et qui contient la liqueur onctueuse que l'olive doit produire; c'est la source des eaux vives, où ne sauraient vivre les reptiles immondes; c'est le jardin clos de toutes parts, dans lequel les bêtes sauvages ne peuvent entrer; c'est le miroir sans tache, qui reproduit la plus parfaite image de la divinité; c'est la fontaine des jardins, dont les eaux reflètent l'éclat du firmament; c'est la tige de Jessé et sa fleur épanouie, pour servir de trône à l'Esprit-Saint; c'est le lys s'élevant au milieu des épines; c'est un plan de rosiers, dont les boutons, avant même de s'ouvrir, répandent déjà la plus suave odeur. Avec ces inscriptions : *electa ut sol, pulchra ut luna, stella maris, porta cæli, turris David, civitas Dei, hortus conclusus, lilium inter spinas, virga Jesse, cedrus exaltata, oliva speciosa, plantatio rosarum, fons hortorum, puteus aquarum viventium, speculum sine macula.*



Rapprochons encore ces gracieuses images du texte des lettres apostoliques de Pie IX, et nous serons frappés de la similitude des pensées et des preuves.

« C'est cet éclatant, ce singulier triomphe de Marie, son innocence, sa pureté, sa sainteté suréminente, son entière préservation de toute tache du péché, cette ineffable abondance de toutes les vertus, de tous les privilèges, de toutes les grâces célestes, c'est toute cette grandeur que les mêmes Pères ont vue; et dans cette arche de Noé, construite par une inspiration d'en haut, qui échappe, intacte et sauvée, au commun naufrage du monde entier; et dans cette échelle mystérieuse, qui, dans la vision de Jacob, touchait de la terre au ciel, dont les anges montaient et descendaient les degrés, et au sommet de laquelle s'appuyait le Seigneur lui-même; et dans ce buisson miraculeux que Moïse vit au lieu saint, entouré de feux et tout brûlant, mais, parmi les ardeurs et le pétilllement des flammes, demeurant incombustible et sans la moindre altération, orné de fleurs et de verdure; et dans cette tour inexpugnable, opposée à l'effort de l'ennemi, d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des forts; et dans ce jardin fermé, inviolable et inaccessible aux embûches et aux fraudes; et dans cette brillante cité de Dieu, dont les fondements reposent sur les saintes montagnes; et dans ce temple si auguste, tout étincelant des splendeurs divines et rempli de la gloire du Seigneur; et dans tant d'autres figures semblables et presque infinies, par où l'éminente dignité de la mère de Dieu, son innocence immaculée, sa sainteté, que ne pouvait souiller la moindre tache, ont été remarquablement annoncées suivant la tradition des Pères. »

Les prières qu'accompagne cette gravure viennent aider à l'expliquer.

Empruntant les paroles de l'Écriture pour les appliquer à Marie : *Nec dum erant abyssi et ego jam concepta eram*; « les abîmes n'existaient pas encore et déjà j'étais conçue », l'auteur dévoilait toute sa pensée; l'anathème ne pouvait avoir un effet

rétrograde, et atteindre Celle dont la conception précédait les siècles.

Il est temps de rappeler les faits historiques qui établissent d'une manière incontestable la croyance de nos aïeux à l'Immaculée Conception.

Enfants bien nés, ils environnaient de leurs respectueux hommages Celle qu'ils se plaisaient à appeler leur mère; c'eût été les blesser profondément que d'attaquer une seule de ses glorieuses prérogatives.

Un jour, c'était en 1388, Adam de Soissons, prieur des Jacobins de Nevers, laissa échapper, en prêchant dans la cathédrale, des propositions qui blessaient la pieuse croyance des fidèles, au sujet de l'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE; Maurice de Coulanges, évêque de Nevers, le suspendit immédiatement de ses fonctions, et lui défendit de remonter dans la chaire de Saint-Cyr. Mais le peuple de Nevers, froissé dans ses plus chères affections, n'était pas satisfait; Adam de Soissons fut banni de la cité, et ne put y rentrer qu'après avoir expié son erreur, pendant un an, dans les prisons de Paris. Il fut obligé de se rétracter publiquement, en présence des députés de l'Université, et de demander pardon à l'évêque qu'il avait contristé, et aux fidèles qu'il avait scandalisés.

L'Université ne s'était pas encore engagée par serment à défendre la croyance de l'*Immaculée Conception*; ce ne fut qu'en 1497 qu'elle prit cet engagement solennel, et cependant nous la voyons, en 1389, assister, par ses députés, à la rétractation d'Adam de Soissons.

Jean Germain, évêque de Nevers, un des Pères du concile de Bâle, a laissé un traité remarquable sur la Conception de la bienheureuse Marie : *De Conceptione beatæ Mariæ*.

Un de ses successeurs, Arnaud Sorbin, dans le Bréviaire qu'il faisait imprimer en 1600, s'exprimait de la manière la plus précise; déjà, dans l'hymne de la fête de la Conception de la Sainte-Vierge, il l'avait représentée comme un lys sortant

de la tige d'un chardon, comme la rose s'épanouissant au sommet d'une branche hérissée d'épines; Marie, à ses yeux, était encore un temple nouveau que le Fils unique du Père éternel s'était construit de ses propres mains, qu'il avait dû former des éléments les plus précieux, et que la grâce du Saint-Esprit avait consacré<sup>1</sup>. Ces belles pensées, qui ne laissaient aucun doute sur sa croyance, se trouvent complétées par l'oraison de la fête : *Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, qui avez préservé de toute tache de péché la Conception de la très-pure Mère de votre Fils*, etc.

Vers le même temps et même antérieurement, dans la partie de ce diocèse, qui dépendait alors de celui d'Autun, on chantait pour la fête de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge le *Gloria in excelsis*, avec des variantes qui proclamaient la croyance à cette vérité. « Vous seul Saint, avez préservé Marie; vous seul Seigneur, avez formé Marie; vous seul Grand, avez glorifié Marie<sup>2</sup>.

En 1716, le 8 décembre, Édouard Bargedé, originaire de Corbigny, consacrait, sous le titre de l'*Immaculée Conception*, la modeste chapelle élevée en la ville de Saint-Saulge, berceau des *sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers*.

Déjà, au commencement du seizième siècle, Marie d'Albret avait élevé une chapelle sous le vocable de l'*Immaculée Conception*<sup>3</sup>. Quand la vénérable mère Marguerite Veni d'Arbouze vint pour établir la réforme dans le monastère des Bénédictines de La Charité, elle choisit le jour même de la fête de l'*Immaculée*

• *Corde concepit filium,  
In rosam spina pullulat.  
Novum templum ædificat  
Sibi nunc unigenitus  
Summi Patris, quod dedicat  
Gratia Sancti Spiritus.*

• *Tu solus Sanctus, Mariam preservasti;  
Tu solus Dominus, Mariam fabricasti;  
Tu solus Altissimus, Mariam sublimasti.* (Missel d'Autun, 1550.)

<sup>3</sup> Archives de Nevers, t. I, p. 356.

*Conception* pour commencer cette œuvre. Ce fut le 8 décembre 1624 que dom Passelègue bénit la chapelle et installa la mère d'Arbouze <sup>1</sup>.

Ce n'était pas seulement nos évêques, nos prêtres, nos princesses et le peuple de notre province qui se plaisaient à exalter le triomphe de *Marie immaculée*, nos guerriers éprouvaient les mêmes sentiments. Au commencement du dix-septième siècle, Charles II de Gonzague se dispose à déclarer la guerre aux Turcs, voulant tout à la fois reconquérir des droits qu'il croyait légitimes, et venger l'honneur du nom chrétien ; il équipe une flotte et donne à chacun de ses vaisseaux le nom d'un saint, mais il n'oublie pas *Celle* dont il veut étendre la gloire : un de ses bâtiments portera le nom de la *Vierge Marie*.

Il avait conçu le projet de fonder un ordre religieux et militaire, quand il sut que le souverain pontife, Paul V, renouvelait par une bulle la constitution de saint Pie V et de Sixte IV, qui soumettait à des censures ceux qui prêcheraient publiquement contre la pieuse croyance de l'*Immaculée Conception*. Le duc de Nevers voulut mettre son ordre sous la protection de *Marie immaculée*, et faire prendre aux nouveaux chevaliers l'engagement de défendre cette glorieuse prérogative de la Mère de Dieu.

L'ordre reçut le nom de *Milice chrétienne de l'Immaculée Conception de Marie*. Déjà, le 20 octobre 1619, un certain nombre de seigneurs nivernais s'étaient engagés par serment ; mais, le 1<sup>er</sup> novembre 1623, la cathédrale de Nevers était témoin d'une cérémonie bien plus imposante ; toute la noblesse du pays se pressait autour de la chaire de la vieille basilique. Un capucin y prêchait la croisade au nom du souverain pontife Urbain VIII, et appelait, sous la bannière de la *Vierge immaculée* dès les premiers instants de sa conception, les jeunes seigneurs nivernais ; c'était le R. P. Joseph du Tremblay. Au milieu de l'assemblée, on remarquait Charles de Gonzague avec le

<sup>1</sup> Histoire manuscrite du prieuré de La Charité-sur-Loire.

magnifique costume de l'ordre, et auprès de lui, sans doute, l'étendard général.

Cet étendard, d'après les constitutions, devait être blanc. On y voyait le mont du Calvaire avec l'image de Jésus en croix ; au côté droit, était Marie compatissant aux douleurs de son fils ; au côté gauche, l'archange saint Michel perçait d'une lance crucifère le dragon renversé sous ses pieds, et tenait en la main droite une épée sur laquelle on lisait : *Quis ut Deus*. L'autre côté de l'étendard était timbré d'une grande croix bleue, au centre de laquelle la *Vierge immaculée*, entourée des rayons lumineux du soleil, avait la lune sous les pieds et une couronne d'étoiles sur la tête ; au côté droit de cette croix, était l'image de saint François avec ses stigmates, et au côté gauche, saint Basile, habillé à la façon des patriarches d'Orient.

Le duc, revêtu d'un magnifique manteau d'azur, portait au cou une croix dans la forme de celle de Malte ; cette croix, émaillée d'azur à orles d'or, renfermait dans son médaillon, d'un côté, l'image de la *Vierge immaculée*, et de l'autre, celle de saint Michel, telles que nous les avons décrites plus haut ; ce médaillon était entouré du cordon blanc de saint François.

Des éperons d'or et une riche épée complétaient le costume du duc de Nevers.

Après avoir revêtu chaque candidat du manteau de l'ordre, il lui ceignait le baudrier et l'épée, lui faisait attacher les éperons, et lui donnait l'accolade en lui disant :

« Je vous reçois en l'ordre et religion de la milice chrétienne ,  
» érigée sous le titre de la *Conception immaculée de la bien-*  
» *heureuse Vierge Marie*, et sous la protection de la même  
» *Vierge*. »

Quelques instants après, la vieille basilique retentissait de ces serments : « Je jure que je maintiendrai toujours la vérité de la  
» *Conception immaculée de la Vierge Marie*, et en cela et en toute  
» chose je procurerai la gloire de la très-sainte mère de Dieu ,  
» selon l'opinion de l'Eglise romaine. »

Deux siècles et plus après l'établissement de l'ordre de la milice chrétienne, les voûtes de notre antique église devaient retentir des mêmes serments, à l'occasion de la définition du dogme de l'*Immaculée Conception*.

Déjà, en 1849, dans un synode diocésain tenu le 12 septembre, le clergé du diocèse, réuni sous la présidence de M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, avait exprimé le désir d'entendre bientôt l'Église prononcer une définition solennelle en faveur de la croyance de l'*Immaculée Conception de Marie*; et le secrétaire de la congrégation de la sainte Vierge avait terminé son rapport par cette touchante salutation : *Gloire et amour à Marie conçue sans péché*.

Par deux fois, l'assemblée tout entière s'était levée pour saluer la Vierge immaculée, soupirant après le moment où, à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, l'univers entier ferait de cette pieuse croyance un article de son symbole.

Cinq ans plus tard, du haut de la chaire apostolique, l'immortel Pie IX, environné de plus de deux cents évêques, définissait :

« Que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, a été, par privilège et singulière grâce de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, exempte et préservée de toute tache du péché originel,

» Est une doctrine révélée de Dieu, et, en conséquence doit être constamment et fermement crue par tous les Fidèles. »

C'était le 8 décembre 1854 que cette définition dogmatique était proclamée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome; aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Nevers, sans attendre l'envoi officiel de la bulle du souverain pontife, n'écoutant que sa tendre dévotion pour la *Vierge Immaculée*, et se rendant au pieux empressement du clergé et des fidèles, M<sup>r</sup> Dufêtre annonçait à tout son diocèse la proclamation de ce dogme par un mandement daté du 15 décembre de la même année.

Un saint solennel avec *Te Deum* devait être chanté dans toutes les églises du diocèse, en même temps Monseigneur annonçait qu'une nouvelle église serait construite dans l'enclos des Sœurs de la Visitation, sous le vocable de l'*Immaculée Conception*.

Conformément au dispositif de ce mandement, le dimanche suivant, 17 décembre, à sept heures du soir, un *Te Deum* solennel était chanté dans la cathédrale, au pied de l'image vénérée de Marie, élevée sur un trône lumineux d'où jaillissaient des flots de feu. Le clergé et le peuple de Nevers saluaient avec enthousiasme Celle qui a été conçue sans péché; et les échos de la vieille basilique retentissaient de chants d'allégresse en l'honneur de la Vierge immaculée. Après chaque couplet chanté par les douces voix des *enfants de Marie*, on entendait répéter par toutes les bouches ce refrain :

Oui, je le crois, ô Vierge immaculée,  
Jamais Satan n'eut d'empire sur toi;  
Rome a parlé, la cause est terminée;  
Avec transport, je dirai : Je le crois.

Le temple saint ne pouvait contenir dans ses vastes nefs cette population empressée; on comprit que pour satisfaire ses désirs, il ne fallait rien moins qu'une procession solennelle, dans laquelle les rues et les places de la cité retentiraient de ces pieux cantiques. Mais la rigueur de la saison ne le permettait pas, il fallut ajourner cette procession tant désirée; elle fut remise au 3 juin<sup>1</sup>.

Quelques jours après les magnifiques cérémonies du 3 juin 1855, le Souverain Pontife Pie IX, par un bref donné à Rome, le 8 juin, sous l'anneau du Pêcheur, accordait au chapitre de l'insigne Église de Nevers une faveur bien précieuse.

« A l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, est-il dit dans le *Journal de la Nièvre*<sup>2</sup>, notre

<sup>1</sup> Voir au 30 avril et au 3 juin.

<sup>2</sup> Numéro du 26 juin 1855.

pieux évêque, toujours plus désireux de rattacher son clergé au saint-siège, et d'augmenter sa confiance en la *Vierge immaculée*, demandait à Rome, pour son chapitre, une décoration qui, accordée en mémoire de la grande fête du 8 décembre, pût servir à en rappeler continuellement le souvenir à l'esprit des prêtres et des fidèles.

• Aussitôt le pape accordait à tous les chanoines titulaires et honoraires la permission de porter sur l'habit de chœur « une croix d'argent avec des rayons en or, ayant d'un côté cette inscription : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*, et de l'autre cette invocation à saint Cyr, patron du diocèse : *Sancte Quirice, ora pro nobis*. »

• Par une coïncidence remarquable, notre vieille cathédrale est appelée à revoir une cérémonie imposante, dont elle fut témoin il y a plus de deux siècles.

• En 1623, le jour de la Toussaint, Charles II de Gonzague, duc de Nevers, venait de fonder un ordre militaire sous le nom de la *Conception Immaculée* ; l'élite de la noblesse était venue se ranger autour de lui, et tous les nouveaux chevaliers, avant de voler au secours de la Terre-Sainte, pieusement agenouillés sur les dalles que nous foulons aujourd'hui, la main sur la croix qui brillait sur leur poitrine, faisaient retentir notre vieille basilique de ce serment mille fois répété :

« Je jure et promets que je maintiendrai toujours la vérité de la Conception Immaculée de la Vierge Marie. »

• En 1855, l'élite du clergé nivernais viendra se presser autour de son évêque, comme l'élite de la noblesse se pressait autour du duc Charles ; la croix des preux, qui défendaient autrefois les chrétiens par la lance et l'épée, sera remise aux membres les plus distingués de la milice sainte, qui combattent au nom du Seigneur avec les armes de la prière, et en 1855, plus qu'en 1623, les voûtes de notre cathédrale tressailliront en entendant le serment sacré : *Je crois à la vérité de la Conception Immaculée, selon la définition de la sainte Église romaine* ; et en 1855, les



prières et les vœux des nouveaux chevaliers iront protéger nos armes en Orient, comme, en 1623, leurs généreux devanciers allaient y défendre les chrétiens opprimés. »

Le 14 septembre suivant, en présence du clergé du diocèse, réuni à la cathédrale pour la clôture de la retraite pastorale, Monseigneur bénissait les nouvelles croix qu'il devait remettre à chacun de messieurs les chanoines. Après cette bénédiction, M. l'abbé Rouchauce, doyen du chapitre, se présenta devant le trône de Monseigneur, et prononça, au nom de tous, la profession de foi, suivie du serment exigé par le bref du Saint-Père; tous les chanoines vinrent successivement prêter ce serment, et recevoir la croix des mains du pontife.

---

13 DÉCEMBRE.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE

DE NEVERS.

L'église primitive du prieuré de Saint-Étienne de Nevers avait été fondée au commencement du septième siècle par saint Colomban, pour des religieuses vouées à la vie contemplative; dans les guerres, ce monastère avait été détruit et l'église ruinée; lorsqu'en 1063, Guillaume, comte de Nevers, Hugues II, son neveu, évêque de Nevers, et les autres membres de la famille, qui possédaient les dépendances de l'ancien monastère, résolurent de le rétablir et de restituer ce qui lui appartenait. Ils y placèrent des chanoines de saint Sylvestre. En 1068, il ne restait plus qu'un seul membre de cette collégiale. Mauguin, successeur de Hugues II, de concert avec le comte Guillaume, abandonna ce monastère à l'abbaye de Cluny.

Le comte se chargea de relever l'église, les lieux réguliers, les infirmeries et une chapelle pour les malades. Il y dépensa cinquante mille sous, et par suite de cette dépense, il ne put,

au rapport de Guy Coquilla, prendre part à la première croisade.

« Quand les princes et seigneurs français firent cette gentille entreprise, dit notre historien, le comte se trouva avoir les trois tours servant de clochers, complètes et achevées, et sa bourse vide, et avec son grand aage il fut empesché d'être de la partie. »

L'église était tout à fait terminée en 1097, et le 13 décembre de cette même année, elle fut consacrée par saint Yves, évêque de Chartres, en présence de Guy, évêque de Nevers; de Gauthier, évêque de Châlons, et de Humbault, évêque d'Auxerre.

Le comte Guillaume voulant compléter son œuvre, fit don à l'église de deux croix, l'une en or et l'autre en argent, d'un livre des Évangiles enrichi d'or, d'un reliquaire et de deux chandeliers d'argent, d'un calice en or, de trois chapes et d'une chasuble de prix.

La charte de fondation avait été dressée en 1090 et signée par le comte Guillaume, et par Hugues, évêque de Nevers; mais elle fut lue solennellement le jour de la consécration, devant l'autel, en présence de tout le peuple; nous croyons devoir en donner ici la traduction.

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, moi, Guillaume, par la grâce de Dieu, comte de Nevers, désirant que le souvenir de cet acte passe à la postérité la plus reculée et ne s'efface jamais, fais savoir à tous présents et à venir par ces lettres, qu'après avoir réédifié à mes frais, doté d'amples possessions et fourni des ornements nécessaires au service divin, ce monastère, dont le bienheureux Colomban fut le premier fondateur et qu'il avait élevé au-dessous des murs de Nevers en l'honneur de la Nativité de Jésus-Christ, notre Sauveur; de la bienheureuse Marie, toujours vierge; du glorieux Etienne, premier martyr; du disciple bien-aimé du Sauveur, saint Jean l'évangéliste et des saints Innocents, je l'ai donné à perpétuité à dom

Hugues, abbé de Cluny, et par lui à l'église de Cluny, qui le possédera à l'avenir franc de toutes exactions et servitudes, en ordonnera et en disposera avec toutes ses dépendances.

» Car moi, Guillaume, touché de la grâce divine et rentrant en moi-même, j'ai commencé à considérer la vanité des choses qui passent, et à réfléchir sérieusement sur la corruption de ce siècle qui s'écoule avec rapidité. Le fruit de ces considérations a été de me convaincre de la vérité de ces paroles du Sage : *Tous les biens du monde ne sont que vanité et la vérité ne réside pas en eux.*

» Car les événements se succèdent avec tant de vicissitude et de variété, qu'il n'y a presque plus rien de stable; ce que nous voyons peut être comparé à la feuille que le vent agite et emporte. De là j'ai compris combien était vraie cette parole appliquée à la vie de l'homme : *Toute chair est semblable à l'herbe des prairies, et sa gloire est éphémère comme la fleur des champs*; parole confirmée par David quand il dit : *L'homme est comme le brin d'herbe et ses jours s'effeuillent comme la fleur des champs*. Job à son tour nous rappelle la même vérité : *L'homme naît et meurt comme une fleur; ses jours fuient comme une ombre qui passe.*

» Que reste-t-il donc à l'homme de tous ces travaux auxquels il se livre sur la terre? Tout ce qui est du temps passe, et cependant l'homme qui passe comme une ombre s'occupe à thésauriser, sans savoir pour qui il ramasse ces trésors; car à sa mort il n'emportera pas ses richesses avec lui, et sa gloire ne le suivra pas dans le tombeau, selon cette parole : *Je suis sorti nu du sein de ma mère et je rentrerai nu dans la terre.*

» Ébranlé par ces vérités saintes, instruit et formé par les discours et les exemples de personnages doctes et vertueux, j'ai commencé à songer sérieusement au salut de mon âme; j'ai entrepris de racheter mes péchés par mes aumônes et mes bonnes œuvres; de m'assurer dans le ciel un trésor impérissable, selon la parole du Sauveur : *Amassez des trésors pour le Ciel*, et encore, *faites-vous des amis des richesses de l'iniquité, afin que quand*

*vous viendrez à manquer ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* Car l'Apôtre nous dit : « Tout ce que l'homme aura semé pendant la vie présente, il le recueillera dans la vie future ; » et puisque celui qui sème dans la chair (et que de fois, entraîné par la concupiscence, aveuglé par les passions, n'ai-je pas semé dans la chair), celui qui sème dans la chair ne recueillera que des fruits de corruption, j'ai pris la résolution de semer à l'avenir dans l'esprit, afin qu'avec l'aide de la divine miséricorde, tenant en main la faucille des bonnes œuvres, je puisse mériter de recueillir un jour, dans les champs de l'éternité, le bonheur qui ne doit pas finir.

• J'ai donc résolu, cédant aux sollicitations du seigneur Hugues, jadis doyen et ensuite évêque de Nevers, de réédifier le monastère dédié à la bienheureuse Marie et au glorieux Etienne, premier martyr, lequel avait été renversé depuis long-temps de fond en comble, et d'y établir de saints religieux, qui seront les médiateurs placés entre moi et Dieu, et qui feront, par leurs prières adressées au souverain juge, oublier mes péchés passés.

• Pour mettre à exécution le pieux projet que j'avais conçu, j'ai commencé par entourer le terrain réservé au monastère de murailles larges et élevées, puis j'ai construit ce beau monastère avec ses trois tours, n'épargnant rien pour le rendre remarquable par ses majestueuses proportions et son plan gracieux, comme tous peuvent en juger. J'ai aussi fait élever les cloîtres, les différentes salles nécessaires aux frères qui y sont réunis pour servir Dieu, ainsi que la chapelle destinée aux infirmes. Je n'ai pas oublié les ornements du service divin, et j'ai donné deux croix, une en or et l'autre en argent, le texte des *Evangelies* enrichi d'or et d'argent, un encensoir en argent, une châsse d'argent, deux candélabres d'argent, un calice en or, trois chapes et une chasuble.

• Pour la subsistance des serviteurs de Dieu, qui doivent résider dans ce monastère et qui seront mes avocats dans la céleste cour, je donne et concède à Dieu, à la bienheureuse

Marie, toujours vierge ; au glorieux Etienne , premier martyr ; aux autres saints vénérés en ce lieu , et aux frères de Cluny , dont j'ai déjà parlé , ainsi qu'à leurs successeurs , tout le bourg tel qu'il se comporte maintenant et tel qu'il sera dans la suite , s'il vient à s'accroître , portant déjà le nom de bourg de Saint-Etienne , avec le terrain qu'il renferme , les hommes qui l'habitent et ceux qui l'habiteront à l'avenir , abandonnant toutes les coutumes auxquelles j'ai droit et ne réservant absolument rien.

» De même que je désire qu'il ne reste rien de mes péchés au jour du jugement quand je paraîtrai devant le souverain juge , de même dans le don que je fais je ne réserve rien , je ne retiens rien , mais je donne et concède à Dieu , à la bienheureuse Marie , toujours vierge , et au bienheureux Etienne , premier martyr , ainsi qu'aux moines de ce lieu , tout ce qu'il renferme , tout ce que j'y possède , tout ce que j'y posséderais si je n'avais pas fait cet abandon.

» Si cependant , pour se soustraire à mon autorité , quelques-uns de mes hommes venaient à se réfugier sur le territoire du monastère pour y habiter , le prieur , tout en exerçant sur eux les droits de coutume et de justice ainsi que sur les autres habitants du bourg , se rappellera qu'ils doivent , comme mes hommes , demeurer à mon service. Quant à ceux qui viendraient d'une terre ou d'une province étrangère pour y habiter , ils ne seront point soumis à mes droits de coutume ni à ma justice ou à celle de mes gens ; ils demeureront sous la dépendance des moines dont ils relèveront.

» Du reste , que tous les hommes qui habitent ce bourg soient à jamais libres et exempts de toutes exactions , justice et coutumes qui m'appartiendraient à moi ou à mes gens , qu'ils ne reconnaissent pour maîtres que le prieur et les frères de Saint-Etienne , et qu'ils n'aient à répondre qu'à eux de leurs actes , ceux mêmes qui seraient faits en dehors du bourg. Que jamais mes héritiers ou mes gens n'osent violer cette liberté et cette

immunité que j'ai donnée et concédée ; que jamais ils n'inquiètent les habitants de ce bourg.

» Je veux que les religieux soient libres de recevoir les marchands et les voyageurs qui voudraient habiter auprès d'eux , qu'ils aient à leur gré ou au gré du prieur des boutiques et des bancs de boucherie pour vendre et acheter. Quand j'établirai les bans , soit pour le blé , soit pour le vin , que les habitants du bourg n'en tiennent aucun compte , mais qu'ils vendent et achètent dans toutes les terres du monastère , selon le bon plaisir du prieur. Si par hasard mes hommes étaient forcés de partir pour quelque expédition ou obligés de se soumettre à des ordres que je leur aurai donnés , que les habitants de ce bourg demeurent en paix.

» Je ne demande qu'une seule chose : que leurs maîtres , les moines , adressent pour moi à Dieu de ferventes prières.

» Si des bouchers venaient d'un autre endroit pour vendre de la viande sur le territoire du monastère , moi et le seigneur Hugues , évêque de Nevers , nous concédons , pour l'amour de Dieu , nos droits de coutume aux moines malades. Si une discussion s'élève entre deux hommes du monastère , ce sera au prieur à la régler. Si quelqu'un du bourg entre en conflit avec un de mes hommes ou avec un homme de mes hommes , et que l'affaire soit appelée devant moi ou devant mon préposé , le prieur ou son représentant intervenant recevra les cautions , et exercera la justice sur son homme , et mon préposé conservera ses droits sur le mien ; mais si , dans ce cas , le prieur ou son représentant étaient absents , mon préposé recevra la caution et exercera la justice à la place du prieur , droits qu'il remettra au prieur ou à son représentant aussitôt qu'ils paraîtront , comme il en eût été investi s'il eût été présent. Le prieur agira de la même manière envers moi et mes gens dans les mêmes circonstances.

» Si un coupable , poussé par la crainte des châtimens , se réfugie sur les terres du bourg , que personne , dès qu'il y aura mis le pied , n'ose l'y poursuivre et l'arrêter et violer le

territoire du monastère ; je veux qu'il y soit en sûreté et en liberté comme dans une église , et ce dans toute l'étendue des propriétés des religieux .

» Que tous les habitants du bourg aient la faculté d'user de tous avantages et aisances dans les eaux , prés , forêts ; dans les marchés et les foires , sur les chemins et dans les sentiers , comme mes hommes ; et qu'on ne puisse leur faire aucune opposition dans la ville et hors de la ville .

» De plus , moi , Guillaume , et moi , Hugues <sup>1</sup> , évêque de Nevers , nous donnons aux religieux de Cluny , habitant ce monastère , droit d'entrée et d'usage dans nos forêts , pour y prendre le bois nécessaire à leur chauffage et leurs bâtiments , ainsi que pour y faire paître leurs porcs . Moi , Guillaume , je donne encore auxdits religieux la terre , le clos de vigne , le cens et tout ce que je possédais au-delà du Croux et vers Saint-Benin . Je veux que les étrangers qui habitent ces lieux , ou qui viendraient pour les habiter , soient libres de toutes les coutumes auxquelles je pourrais prétendre . Je donne aux religieux les vignes de Clément l'hérétique , l'héritage et les vignes de Bussy , qui appartenaient à ma mère , ainsi que l'héritage de Renaud de Vallan , les droits que j'avais sur le Vernay , la terre des Forges , avec ses hommes et ses coutumes . Je donne en outre le fief de Moussy , près Montenoison , et ce qui m'appartient auprès du château de Monceaux , mes droits sur Marcilly , les chapelles de Monceaux et leurs dépendances , et de plus la dîme de mes saumons .

» Hugues de Montigny leur concède , par égard pour moi qui l'ai délivré des mains d'Archambault de Bourbon , l'église et la cour de Luxi et tout ce qu'il pourrait acquérir des terres de cette église . Engilbert Mirepès , sa femme Elisabeth et son fils Renaud concèdent et rendent le moulin de Moussy avec le cours d'eau et la terre qui en dépend . J'ai abandonné en outre mes droits sur

<sup>1</sup> Hugues , qui avait ratifié cette chartre en 1090 , était mort l'année suivante et avait été enterré selon son désir dans l'église de Saint-Étienne .

Melleran et le petit domaine près Champvert, qui a été donné par le prêtre Boniface. Auprès du vieux Croux, dans le domaine de Chevigny, proche Alvisy; je rachète et rends la moitié de la dîme du blé, ainsi que les autres droits. Raoul des Essarts, par égard pour moi, a donné, à la mort d'Eude Tition, une vigne et un demi-droit auprès de Champvert. Je donne sur la rivière voisine trois nasses, qui ont appartenu à Hugues de Lurcy; je concède l'église de Saint-Pierre, dans les faubourgs de Nevers, la terre et le cens qu'Olivier possédait dans ce bourg, et que, par égard pour moi, il a donné, avec le consentement de ses jeunes enfants, Gaubert, Francon et autres; pour moi, je cède les droits de coutume que je possédais en ce lieu. De plus, j'approuve, donne, concède et confirme tout ce que fera celui qui considérerait mon aumône comme une fondation sur laquelle il désire bâtir; je veux qu'il puisse, à son gré, ajouter à mes dons, au moyen des bénéfices et des fiefs qu'il tiendra de moi, et que les moines acceptent sans être inquiétés par mes héritiers.

• Tout ce qui vient d'être indiqué dans cette charte, je le donne, concède et confirme à Dieu, à la bienheureuse Marie toujours vierge, au glorieux saint Étienne, premier martyr, aux autres saints vénérés en cette église, à dom Hugues, très-saint abbé de Cluny, à dom Pierre, prieur, et aux autres religieux de Cluny qui servent Dieu dans ce monastère, avec l'approbation et le consentement de mon neveu Guillaume, de Renault, mon préposé, et de mes autres barons et fidèles <sup>1</sup>.

• Cette donation solennelle a été renouvelée à la cérémonie de la consécration de cette église, aux ides de décembre, en présence des vénérables évêques ici réunis : Yves, de Chartres; Guy, de Nevers; Gauthier, de Châlons; Humbault, d'Auxerre. La charte fut lue devant l'autel de la glorieuse Marie, toujours vierge, et du glorieux Étienne, premier martyr, et confirmée par ces

<sup>1</sup> Là se terminait la charte de 1080.



mêmes évêques, par Guillaume, mon neveu, et par plusieurs autres personnes, clercs et laïques. »

» En conséquence, moi Yves, évêque de Chartres, consécrateur indigne de cette basilique, de concert avec mes collègues les seigneurs évêques ci-dessus nommés, d'après la prière, l'ordre et la volonté formelle du seigneur comte Guillaume, fondateur de ce monastère et de tous ceux qui ont contribué à cette œuvre, nous excommunions et repoussons de la sainte Eglise quiconque viendrait à contester, ravir ou diminuer ces dons, à moins qu'il ne se repente de sa faute et la répare. Si quelqu'un ose violer le territoire de ce monastère ou s'emparer avec violence des biens qui lui ont été accordés ou qui lui seraient accordés par la suite, des terres acquises ou qu'il pourrait acquérir, qu'il encoure l'anathème porté dans le livre de la loi : *Maudit soit celui qui transporte la borne de l'héritage de ses aïeux*. Que celui qui par négligence viendrait à enfreindre ces engagements soit maudit comme Dathan et Abiron, qu'il partage le sort de Julien l'Apostat, de Dacien et de Simon le magicien ; que cette malédiction pèse sur lui pendant ses repas, pendant ses voyages, pendant son sommeil, qu'elle l'accompagne partout. Quant à celui qui aura rendu service à cette église, ou qui sera venu en aide selon son pouvoir à ceux qui lui rendent service, qu'il ait part aux bénédictions réservées à ses bienfaiteurs, qu'il reçoive sa récompense en cette vie et en l'autre. Ainsi soit-il.

» Fait l'an de l'incarnation 1097, indiction V<sup>e</sup>, l'an 37 du règne de Philippe, roi des Français. »

---

---

16 DÉCEMBRE.

### SAINT CARADEUC.

Saint Caradoc ou Caradeuc était d'une famille illustre du pays de Galles ; il naquit dans le comté de Brecknock, en Écosse. Rées ou Résus, prince des Gallois méridionaux, l'ayant connu, lui

donna une place distinguée à sa cour. Dieu voulant attirer à lui Caradeuc, se servit d'une disgrâce qu'il éprouva de la part du prince.

Il profita de cette circonstance pour se retirer du monde, et se rendit à Landoff. Il reçut de l'évêque du lieu la tonsure cléricale, et demeura quelque temps attaché à l'église de Thélian. Mais voulant mener une vie entièrement séparée du siècle, il se bâtit une petite cellule, où il passa plusieurs années. Il allait prier dans une église abandonnée, et qui avait été construite sous l'invocation de saint Kined. La réputation de sainteté de Caradeuc se répandit bientôt dans tout le pays ; et l'archevêque de Ménévie, informé de ses vertus, lui donna l'onction sacerdotale.

Notre saint passa ensuite avec quelques compagnons dans l'île d'Ary ; mais sa solitude fut troublée par les pirates de la Norwège qui l'enlevèrent lui et ceux qui l'avaient suivi ; cependant, le lendemain, ces barbares les remirent sur le rivage sans leur faire aucun mal.

Caradeuc, pour obéir à l'archevêque de Ménévie, se retira dans le monastère de Saint-Ismaël, appelé vulgairement Ysam, et situé dans le pays de Ross. Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, ayant chassé de ce pays les anciens Bretons, y plaça de nouveaux colons qui firent beaucoup souffrir le saint et ses religieux.

Caradeuc supporta ces vexations avec une patience admirable, et ne tarda pas à aller recevoir la récompense de ses vertus. Il mourut le 13 avril 1124, et fut enterré dans l'église de Saint-David.

#### SON CULTE.

Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. Plusieurs années après sa mort, son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption, et on en fit alors la translation avec solennité.

C'était la coutume dans ces temps de trouble de transporter les reliques des saints d'un lieu dans un autre, quand on redou-

ait quelques guerres dans lesquelles les saintes reliques eussent été profanées. Ce fut probablement dans une de ces circonstances que le corps de saint Caradeuc fut transféré en France, et déposé dans le Donziais; ce qui dut avoir lieu dans le cours du douzième siècle.

D'après une ancienne légende de la collégiale de Saint-Caradeuc, le corps du saint fut transporté dans l'ancienne paroisse de Bagneaux, proche Donzy; une petite chapelle s'éleva dans le lieu où il fut déposé, et on nomma ce petit oratoire la *Chapelle-du-Saint-Breton*, puis la chapelle Bretonnière; et enfin, le village qui se forma dans le voisinage prit le nom de Bretonnière qu'il a conservé jusqu'à ce jour.

Une fontaine qui coule au bas du village a retenu le nom de fontaine de Saint-Caradeuc; on remarque auprès quelques pierres qui viennent évidemment de la chapelle maintenant détruite.

Il est assez difficile de désigner l'époque et le motif de la translation du corps de saint Caradeuc de la Bretonnière à Donzy; il est probable, cependant, que cette translation aura eu lieu en 1170, lorsque Louis-le-Jeune et Guy, comte de Nevers, firent marcher leurs troupes contre Hervée III, baron de Donzy, et assiégèrent son château.

Quoi qu'il en soit, ce fut en 1180 que le même Hervée III fonda la collégiale, et y établit les chanoines qui devaient célébrer l'office divin sur le tombeau du saint.

Lors de la prise de Donzy par les protestants, le 18 septembre 1569, la collégiale de Saint-Caradeuc fut pillée, les ornements et les saintes reliques furent jetées dans les flammes; de cette manière, Donzy fut privé du corps de saint Caradeuc. Cependant, comme les chanoines avaient fait autrefois part des reliques de leur saint patron à l'église de Tury, ils firent des démarches auprès des habitants de Tury pour en obtenir à leur tour, et réparer, quoique imparfaitement, la perte qu'ils avaient faite. On leur accorda deux ossements du saint, et il y eut à cette

occasion une procession solennelle à Donzy, le dimanche 21 août 1689. M. Rouger assure, dans son *Histoire manuscrite de Donzy*, qu'il se fit plusieurs miracles dans cette circonstance, et qu'il en fut dressé procès-verbal<sup>1</sup>. Le pape Innocent XII accorda des indulgences pendant sept ans, à ceux qui viendraient visiter l'église de Saint-Caradeuc, dans l'octave de la translation de ses reliques ; la bulle est du 17 avril 1693.

La fête de saint Caradeuc est portée dans le Martyrologe parisien, au 13 avril, jour de sa mort. Autrefois, à Donzy, on la célébrait le 16 décembre, époque de sa première translation ; mais, depuis la dernière translation dont nous venons de parler, les chanoines de Donzy consacrèrent le 21. août à la solennité de leur saint patron.

L'église de Donzy possède encore un ossement de saint Caradeuc, renfermé dans une châsse et muni d'un authentique.

Nous avons dit, d'après Albert-le-Grand, dans la vie de sainte Ursule, au 21 octobre, que Dionatus avait un frère nommé Karadocus, qui était peut-être notre saint Caradeuc. Il paraît, en effet, qu'il y aurait eu plusieurs saints de ce nom. Dom Georges Viole, dans sa *Vie de saint Germain d'Auxerre*, dit que « saint Karadeuc est un abbé bénédictin anglais, décédé, selon » Bollandus, en 1124. » Le Martyrologe d'Auxerre est du même avis, mais le fait vivre au huitième siècle. « Selon une ancienne » légende de l'église collégiale de Donzy, rapportée par le » P. Cerisière, jésuite mort en 1660, saint Caradeuc était un » second fils de Cran, roi d'Angleterre, et de Heldesinde, son » épouse. Étant encore jeune, il renonça à tout l'avantage de sa » naissance, pour embrasser l'état monastique. Il ne voulut » jamais le quitter après le décès de Colvian, son frère, mort » sans enfants, ni prendre possession du trône qui lui était échu » par cette mort. Il continua de vivre dans le monastère, dont il

<sup>1</sup> Un de ces miracles fut opéré, d'après cet historien, sur le fils de François Brilland de Fortbois et de Marie Freppier, son épouse.

- avait été établi abbé, dans toutes les austérités de sa profession
- jusqu'à sa mort. On ajoute dans cette légende que, lors des
- guerres des Pictes, le corps de saint Caradeuc fut transporté en
- France et déposé à la Bretonnière, village de la paroisse de
- Bagneaux, près Donzy, et a servi en 1180 de titre à la collé-
- giale fondée alors par les seigneurs du pays <sup>1</sup>.

---

28 DÉCEMBRE.

### LE B. YVES DE CHARTRES.

Yves naquit dans le Beauvoisis, de parents distingués par leur naissance ; après ses premières études, il fit son cours de théologie sous le célèbre Lanfranc, puis devint abbé des chanoines réguliers de Saint-Quentin de Beauvais. Par suite de la déposition de Geoffroy, évêque de Chartres, accusé de simonie, il fut élu son successeur d'une voix unanime. Pour le déterminer à accepter, il ne fallut rien moins que les instances du roi lui-même, Philippe I<sup>er</sup>, et les ordres du pape Urbain II, qui voulut être le consécrateur du nouveau pontife.

Dès le commencement de son pontificat, il eut bien des peines à éprouver ; mais il semble que la Providence n'a suscité ces obstacles que pour faire paraître tout à la fois la prudence, la sagesse et la fermeté de son serviteur.

On sait toutes les démarches qu'il fit auprès du roi Philippe, pour l'engager à mettre fin à une vie scandaleuse, et l'intrépidité qu'il montra dans cette circonstance, au milieu même des persécutions qu'on lui suscita.

Quand il s'agit de procéder à la consécration de Guy, successeur de Hugues III, évêque de Nevers, Richer, archevêque de Sens, souleva quelques difficultés ; alors le légat du Saint-Siège, Hugues de Dié, convoqua à Autun les évêques comprovinciaux,

<sup>1</sup> Voir les Fastes de l'Église d'Auxerre au 16 décembre.

pour faire la cérémonie. Yves crut que ce serait agir contre la discipline de l'Église, et il représenta au légat avec respect et fermeté qu'il n'était pas d'usage de traiter les affaires d'une province ecclésiastique dans une autre province, et déclara, en conséquence, qu'il ne se rendrait pas à son invitation; c'était en 1095.

Deux ans plus tard, le 13 décembre 1097, il consacra l'église de Saint-Étienne de Nevers, accompagné de Guy, évêque de Nevers; de Gauthier, évêque de Châlons, et de Humbault, évêque d'Auxerre. Cette église avait été reconstruite en 1063, et le comte Guillaume l'avait complétée en y faisant élever trois tours, en même temps qu'il construisait les cloîtres et les laboratoires du monastère <sup>1</sup>.

Yves était l'âme de la province de Sens. Dans les circonstances difficiles, il guidait par ses conseils les autres prélats de cette province. Guy était mort; le siège de Nevers était vacant, et les partis étaient divisés sur le choix d'un nouvel évêque. Yves, dans cette circonstance, crut devoir écrire à l'archevêque de Sens :

« Les exemples que nous ont laissés les Pères, lui disait-il, doivent régler votre manière d'agir : choisissez sans balancer celui qui l'emporte sur l'autre par sa science et sa vertu. Mais si vous ne pouvez encore porter un jugement certain, ne vous pressez pas de procéder à l'imposition des mains; il sera plus sage, selon moi, d'attendre jusqu'au prochain concile provincial; on examinera alors et les intentions des électeurs et les mérites des candidats; de cette manière, votre conscience sera parfaitement éclairée. » On suivit le conseil d'Yves, et Hervé fut sacré au concile de Sens, en 1099.

Après une vie pleine de mérites, Yves alla recevoir la récompense de ses travaux, le 23 décembre 1115. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-en-Vallée, abbaye qu'il avait fondée. Son corps y demeura jusqu'au seizième siècle. Les

<sup>1</sup> Voir au 13 décembre, page 537.

huguenots le déterrèrent pour le brûler, et jetèrent ses cendres au vent.

Le pape saint Pie V permit à tous les chanoines réguliers de faire l'office en l'honneur du bienheureux Yves de Chartres, le 20 mai ; ce pieux évêque avait été prévôt des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Cet office se faisait dans les abbayes de Saint-Martin de Nevers et de Saint-Laurent-des-Aubats, près Cosne. L'ancien Bréviaire de Nevers en faisait aussi mémoire.

---

26 DÉCEMBRE.

### SAINT ÉTIENNE.

Saint Étienne, premier martyr, était un des sept diacres établis par les Apôtres. C'était un homme plein de foi et de l'esprit de Dieu ; n'écoulant que son zèle pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes, il cherchait à éclairer les juifs déicides et à les ramener par ses prédications. Pour faire taire cette voix qui leur était importune, quelques-uns de la synagogue suscitèrent de faux témoins qui l'accusèrent d'avoir blasphémé contre Dieu. Ils parvinrent à soulever le peuple qui se jeta avec violence sur Étienne, et le conduisit devant le conseil des anciens. Le saint diacre, sans s'occuper du sort qu'on lui préparait, profita encore de cette circonstance pour proclamer hautement la divinité de Jésus-Christ. Alors on le saisit, et on l'entraîna hors de la ville, où il fut lapidé. Sur le point de rendre le dernier soupir, toujours fidèle aux préceptes du divin Maître, il pria pour ses persécuteurs : « Seigneur, s'écria-t-il, ne leur imputez pas ce péché. » On prétend que son martyre eut lieu l'année même de la mort du Sauveur.

Saint Étienne est honoré comme le patron des églises de Sauvigny-les-Bois, de Saint-Étienne de Nevers, de Chaulgnes, et de la chapelle de la Brosse, paroisse de Donzy.

---

---

27 DÉCEMBRE.

## CONSECRATION DE L'ÉGLISE

DE SAINT-LÉGER-DES-VIGNES.

La commune de Saint-Léger-des-Vignes, qui avait été privée de son titre paroissial depuis 1793, et dont l'église avait été détruite, fut réunie à Decize pour le spirituel, jusqu'en 1848.

Comme la population prenait un accroissement considérable, M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre voulut que cette ancienne paroisse fût rétablie, et il fit à cet effet auprès du gouvernement les démarches nécessaires ; en 1848, elle fut reconstituée. Toutefois, elle était dépourvue d'église, et, pendant plusieurs années, les saints mystères furent célébrés dans une grange qu'on avait disposée à cet effet. Enfin, grâce au zèle de M. l'abbé Cochet, curé de la paroisse, et des habitants qui répondirent à son appel, les fondations d'une nouvelle église furent commencées le 18 mars 1857 ; la première pierre fut bénite le 31 du même mois, et, les travaux ayant été conduits activement, la nouvelle église, dans le style du douzième siècle, fut consacrée, le 27 décembre de la même année, sous le vocable de saint Léger, évêque et martyr, par M<sup>r</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, en présence de M<sup>r</sup> Crosnier, protonotaire apostolique, vicaire général de Nevers ; Deplaye, chanoine honoraire, archiprêtre de Decize ; Cochet, curé de Saint-Léger-des-Vignes ; Léger, curé de Champvert ; Pravieux, curé de La Machine ; Petitier, curé de Sougy ; Goby, curé de Saint-Germain-Chassenay ; Pilavoine, curé de Saint-Ouen ; Baudin, vicaire de Decize ; Pascallet, vicaire de La Machine, et d'un grand nombre de fidèles de la paroisse et des paroisses voisines, accourus pour assister à cette imposante cérémonie.

Les reliques de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs de Sens, ont été déposées dans l'autel.



La veille, Monseigneur avait béni deux cloches dont le son harmonieux n'a pas peu contribué à rehausser l'éclat de la cérémonie <sup>1</sup>.

---

31 DÉCEMBRE.

### SAINTE COLOMBE.

On croit communément que sainte Colombe, vierge, souffrit le martyre sous l'empereur Aurélien, vers l'an 273. Nous n'entrons dans aucun détail sur sa vie. Elle fut ensevelie à Sens, lieu de son martyre, et son culte devint célèbre. Paris avait une chapelle dédiée à sainte Colombe avant le septième siècle ; à Sens, on éleva une église sur son tombeau, et il s'y forma depuis un monastère. Saint Éloi, comme gage de la dévotion qu'il avait pour cette sainte, ne se contenta pas de faire une châsse fort précieuse pour renfermer ses reliques, il offrit encore plusieurs riches ornements à l'église qui lui était consacrée.

Sainte Colombe est patronne de l'église de Sainte-Colombe-des-Bois, dans le canton de Donzy.

---

MÊME JOUR.

### SAINT SYLVESTRE,

PAPPE.

Saint Sylvestre succéda au pape Melchiade, en 314. Ce fut lui qui baptisa Constantin-le-Grand, et qui le détermina à construire un grand nombre de basiliques à la gloire du Dieu des chrétiens, sur différents points de l'empire romain. Il présida par

<sup>1</sup> Extrait du procès-verbal de la consécration.

ses légats le premier concile de Nicée. On peut le considérer comme le plus zélé défenseur de la discipline ecclésiastique ; il en fixa les principaux points. Après avoir gouverné l'Église avec sagesse pendant près de vingt-deux ans, il s'endormit dans le Seigneur le 31 décembre 345.

L'église de Jailly, dans le doyenné de Saint-Saulge, est sous le vocable de saint Sylvestre.



SUPPLÉMENT

ET

APPENDICES.



# SUPPLÉMENT

ET

## APPENDICES.

---

23 JANVIER

### MORT D'ANTOINE LECLERC.

Antoine Leclerc, sieur de La Forest, proche Clamecy, descendait en ligne directe de Jean Leclerc, chancelier de France en 1420, il naquit à Auxerre, le 23 septembre 1563. A la suite de fortes études, il reçut la tonsure des mains de Jacques Amiot, évêque d'Auxerre; mais ayant quitté son pays, il embrassa le parti des armes, et eut le malheur de suivre les opinions calvinistes; il revint de ses erreurs et fit, en 1595, son abjuration entre les mains de Michel Ancelin, curé de la Madeleine, à Paris. Nous ne dirons rien de sa facilité pour les langues, de ses connaissances profondes des lettres divines et humaines, ni des nombreux ouvrages qu'il a composés.

Sa sainteté fit bientôt oublier ses quelques années d'erreur, il fut lié avec les plus saints personnages de son temps, tels que saint François de Sales et saint Vincent-de-Paul, qu'il fit nommer aumônier de la reine; il fit partie de toutes les bonnes œuvres, et contribua puissamment au rétablissement de la discipline dans les monastères d'hommes et de femmes, en appuyant les projets de réforme. On lui doit la fondation de plusieurs communautés religieuses. Il mourut à

Paris, sous la paroisse de Saint-Sulpice, le 23 janvier 1628, et fut inhumé dans l'église des pénitents de Picpus. <sup>1</sup>

Nous donnons ici la traduction de l'épithaphe placée sur son tombeau : « Ci git Antoine Leclerc de la Forest, natif d'Auxerre, descendant du chancelier de France Jean Leclerc. Il fut aussi remarquable » par sa science que par sa piété; modèle parfait de toutes les vertus, » rempli de la présence de Dieu, éprouvant pour lui un amour » ardent, joint à une tendre charité pour les pauvres, et à une » abnégation complète, il arriva à un degré d'humilité si profond et » en même temps il sut tellement s'élever au-dessus de la terre, par » la contemplation des choses célestes, qu'il lui arriva souvent de » recevoir, dans de saints ravissements, le don de conseil, d'avoir la » connaissance des choses à venir et de faire d'étonnantes prédictions. » Il mourut à Paris, après avoir reçu l'habit des Frères pénitents de » saint François, à l'âge de soixante-cinq ans. 1628. »

Le cardinal d'Estampe-Valencé eut la pensée de travailler à la béatification d'Antoine Leclerc de La Forest; déjà il s'en était occupé auprès du pape Urbain VIII; mais la mort de ce cardinal vint arrêter ce projet.

#### 9 FÉVRIER.

### CONSÉCRATION DE L'AUTEL DE PRÉMERY.

Le 2 février 1857, le maître-autel de l'église paroissiale de Prémery, ancienne collégiale de Saint-Marcel, fut consacré solennellement par M<sup>sr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers; cet autel renferme, outre les reliques de saint Marcel, celles de saint Savinien et de saint Potentien, apôtres et martyrs de Sénonais.

#### 6 FÉVRIER.

### SAINT AMAND.

Depuis que nous avons fait imprimer la [vie de saint Amand, nous avons appris que des reliques de ce Saint, munies de leur<sup>2</sup> authen-

<sup>1</sup> Voir sa Vie, dans la nouvelle édition de Lebeuf : *Mémoire concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre*, t. IV, p. 410.

tique, sont déposées dans l'église qui porte son nom ; c'est, entre autres, une petite statue représentant le saint Evêque, et faite avec le bois du cercueil qui renferma sa dépouille mortelle, une partie de son suaire, etc. Nous donnons ici la traduction de l'acte authentique déposé aux archives de l'église de Saint-Amand-en-Puisaye.

« A tous ceux qui ces présentés lettres verront ou entendront lire,  
 » de la part de Nicolas, par la permission divine, humble abbé de  
 » Saint-Amand *in pobulo*, de l'ordre de Saint-Benoît, diocèse de  
 » Tournay, salut éternel en N.-S. Nous avons reçu une supplique de  
 » Jean Coffre, curé de la ville de Saint-Amand-en-Puisaye, auquel  
 » se sont joints tous les habitants de ladite ville, qui, dans l'espoir  
 » de mieux réussir dans leur demande, ont employé l'autorité du  
 » marquis de Maujoy, seigneur dudit lieu. Leurs pieuses et instantes  
 » supplications, ayant pour but d'obtenir de nous quelque relique de  
 » notre saint père Amand, leur patron et le nôtre, ne pouvaient  
 » être rejetées, puisqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de ses  
 » Saints. Nous nous sommes donc rendu à leurs pieux désirs, et nous  
 » leur avons accordé, avec une religieuse libéralité, une statuette  
 » de bois, faite du cercueil de saint Amand, notre père vénéré, cer-  
 » cueil dans lequel son corps sacré reposa jusqu'en l'année 1604.  
 » Nous avons ajouté un morceau de son suaire et aussi de la pous-  
 » sière de son corps, et un fil d'or provenant de son étole. Tous ces  
 » objets réunis furent déposés dans la base de ladite statuette. En foi  
 » de quoi nous avons délivré les présentes lettres, que nous avons  
 » signées et que nous avons munies de notre sceau, le 21 mai 1666. »

NICOLAS,

*Abbé de Saint-Amand.*

Cet acte, légalisé par le prévôt et les échevins de la ville de Saint-Amand *in pobulo*, fut reconnu par Pierre de Broc, évêque d'Auxerre, le 1<sup>er</sup> septembre de la même année, avec autorisation d'exposer lesdites reliques à la vénération des fidèles.

Dans le cours de cette année, 1860, l'autorité diocésaine a confirmé ces différents actes.

10 MARS.

### CONSÉCRATION DE L'AUTEL DE MONTENOISON.

Le 10 mars 1856, fut consacré par M<sup>sr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre l'autel principal de l'église de Montenoison, nouvellement

érigé. Il renferme les reliques de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs et apôtres du Sénonais.

---

26 MARS.

### EXTRAIT DES REGISTRES

DE LA PAROISSE DE SAINT-GENEST DE NEVERS. — 1684.

Le 26 mars. *Obiit* M. Etienne Littaud, prêtre, âgé de quatre-vingt-six ans, dans l'hôpital de Saint-Didier, en odeur de sainteté par sa bonne vie et exemplaire approuvée de tout le monde.

---

25 AVRIL.

### SAINT MARC.

Plusieurs anciennes chapelles du diocèse de Nevers sont sous le vocable de saint Marc, entre autres les chapelles de Dun-les-Places et de Bitry. Deux prieurés, celui de Bois-Giraud et celui de Fontenet, proche Corvol-l'Orgueilleux, étaient aussi sous le patronage de ce saint.

A l'époque de la consécration de l'autel du prieuré de Saint-Marc-de-Fontenet, Guillaume de Toucy, évêque d'Auxerre, se rendant pour cette cérémonie, rencontra, à une demi-lieue environ du monastère, une pauvre femme désolée de la maladie survenue à son fils, avec lequel elle se rendait à la consécration de l'autel des religieux. Le prélat, apprenant que ce jeune homme était à l'extrémité, entra dans la maison, puis il bénit le malade, l'encouragea et le confessa; comme il voulait rester encore, on lui proposa de charger un de ses chapelains de lui donner le Saint-Viatique : *Je n'ai rien de plus à cœur*, répondit le saint évêque, *que de faire l'œuvre de Dieu; je ne sortirai pas d'ici que le malade n'ait reçu la communion*. Il envoya chercher le Saint-Viatique et voulut administrer lui-même le jeune homme <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> LEBEUR, *Histoire d'Auxerre*, t. I, p. 302.



26 JUIN.

## MORT DE CATHERINE-MARCELLINE PAUPER.

Dans le cours du dix-septième siècle, le diocèse de Nevers donna naissance à une de ces âmes privilégiées dont la vie est comme un miracle perpétuel. Ce fut vers 1666 que vint au monde, à Saint-Saulge, ou dans les environs de cette ville, Catherine Pauper. Ce n'est pas la célèbre vierge de Catane qui lui fut donnée pour patronne, au jour de son baptême, mais sainte Catherine de Sienne, dont elle retraça la vie prodigieuse.

Élevée dans l'amour et la crainte du Seigneur, cette enfant répondit aux soins de ses pieux parents; dès l'âge le plus tendre, elle se plaisait à entendre la parole de Dieu. Elle n'avait encore que six ans, quand, le jour de Noël, elle eut une première révélation; la Sainte-Vierge lui apparut tenant entre ses bras l'enfant Jésus, qui la bénit et la prit par la main; ce fut comme une noce spirituelle, et, dès ce moment, la jeune Catherine éprouva un grand amour pour Jésus-Christ et une tendre dévotion pour sa sainte Mère.

A l'âge de huit ans, elle fut placée chez les Ursulines de Moulins-Engilbert; elle fit de rapides progrès, dans la science et dans la vertu, sous ces excellentes maitresses. L'année suivante, elle fit le vœu de chasteté, sans que jamais personne lui en eût parlé.

« Je ne savais pas, disait-elle, ce à quoi je m'engageais, cependant » jamais je ne m'en suis repentie. »

A onze ans, on la jugea capable de faire sa première communion, et, un an après, ses parents la retirèrent de pension; elle continua, dans la maison paternelle, la vie angélique par laquelle elle avait édifié ses compagnes au couvent. La communion fréquente, le saint exercice de la méditation et l'amour de la mortification et de la pénitence l'entretinrent dans la ferveur.

Cependant Dieu permit que, vers l'âge de dix-sept ans, elle se relâcha de cette ferveur primitive; pendant deux ans il y eut lutte chez elle : elle éprouvait simultanément des attrait pour les saintes rigueurs de l'Évangile et pour les maximes du monde qu'elle condamnait. Enfin, au bout de deux années de combat, elle prit le dessus; et ce relâchement momentanée devint pour elle le principe de sa sainteté; car, dès-lors, elle voulut effacer par la pénitence ce temps passé dans la tiédeur.

Dieu ne tarda pas à récompenser sa générosité; cette même année, 1681, commença pour elle cette vie si extraordinaire, qu'on peut considérer comme un prodige permanent. Tous les détails de la vie de sainte Rose de Lima, de sainte Catherine de Bologne, de sainte Catherine de Sienne, surtout, semblent se reproduire dans la vie de Catherine Pauper<sup>1</sup>.

Elle n'avait que dix-neuf ans; le Seigneur voulut dès-lors la favoriser par cette suite d'apparitions, de communications intimes et d'extases qui se renouvelèrent fréquemment depuis cette époque. Catherine passait en oraison la nuit du jeudi au vendredi saint, méditant sur la passion du Sauveur, quand, vers trois heures, Jésus-Christ se présenta à elle, au milieu de toutes les humiliations du prétoire, lui proposant de le prendre pour époux. Mais se chargeant de composer lui-même sa dot, il demanda de sa part mortifications et souffrances; en revanche, il lui offrit ses mérites. Catherine accepta avec empressement. Dès ce moment, elle éprouva un irrésistible attrait pour les souffrances. Nous ne dirons rien des cilices et des ceintures garnies de pointes de fer, etc., dont elle macérait sa chair innocente, pour obtenir le pardon des pécheurs; nous ne parlerons pas des autres pénitences qu'elle s'imposait; quelques mots vont retracer sur ce point sa vie tout entière: « Je dois avouer, c'est elle qui parle, que depuis que Notre-Seigneur m'a fait la grâce de contracter alliance avec lui au jour de sa mort, et que j'ai accepté les conditions de cette alliance, je ne me souviens pas d'avoir été sans quelque souffrance. Plaise à sa bonté de me faire mourir dans l'ivresse de son calice. Quelques jours après, nous entrâmes dans le carême, j'augmentai mes pénitences, et pour mon jeûne, je ne le rompis que le dimanche, le mardi et le jeudi; passant les autres jours sans rien prendre, et les jours que je prenais de la nourriture, ce n'était que le soir que je mangeais une soupe où il n'y avait que du sel. »

Catherine éprouvait un ardent désir de quitter le monde et de se réfugier dans le cloître; mais son directeur voulait qu'elle consacrat aux œuvres de charité les talents qu'elle avait reçus de Dieu. Dom De Laveyne venait de jeter les premiers fondements de la congrégation des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne; la Providence avait

<sup>1</sup> Nous n'avons pas la pensée de relater tous les actes de la vie de Catherine Pauper, nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé, nous devons nous contenter d'en faire connaître les principaux traits, nous réservant de la donner sous peu avec tous ses détails.

béni ses efforts, et déjà, depuis deux ans, cet institut avait élu sœur Marchangy pour supérieure générale.

Catherine était âgée de vingt-deux ans, c'était en 1687. Dieu avait décidé qu'elle entrerait dans cette congrégation naissante, pour l'édifier par l'exemple de ses vertus, la sanctifier par l'austérité de ses mortifications et contribuer à son développement par ses talents et son habileté. En recevant le saint habit, selon l'usage, elle changea de nom, et adopta sainte Marcelline pour sa nouvelle patronne. C'est ce nom que nous lui donnerons à l'avenir.

Trois ans après sa profession, sœur Marcelline fut choisie pour aller fonder le premier établissement des sœurs de la Charité, en dehors du diocèse, puis elle revint à Nevers diriger comme supérieure une des maisons de cette ville. Elle n'y demeura que deux ans, elle fut chargée de la fondation d'un certain nombre d'établissements, soit dans le midi, soit dans d'autres parties du centre de la France; les maisons de Murat, de Vic-Fezensac, de Bourg-Saint-Andéol, de Saint-Etienne, de Tulle, lui devaient leur existence. Au milieu de ses nombreuses occupations, et de ses courses multipliées, elle continuait ses mortifications et ses pénitences, et ne perdait jamais la présence de Dieu. Elle écrivait avec une admirable simplicité : « Dieu remplissait » mon esprit des illustrations divines et sa présence me devint si familière qu'il m'était aussi facile de m'en souvenir que de respirer. » Elle allait jusqu'à regretter les courts instants de sommeil que la nature réclamait avec empire, parce qu'elle considérait ce temps comme ravi à ses saintes méditations.

Elle parlait avec bonheur des sept années pendant lesquelles un violent mal de tête la privait de tout sommeil, elle pouvait alors veiller avec son bien-aimé, « ce mal de tête était si grand, dit-elle, » que je ne dormais presque jamais. Ce qui me donnait la facilité de » passer mes nuits en oraison. » Cependant Dieu voulut la délivrer comme par miracle de ce cruel mal, qui avait résisté jusque-là à tous les remèdes employés par les médecins : c'était en 1696. Sœur Marcelline quitta la communauté de Nevers, accompagnée de l'abbé Bolacre, vicaire général et supérieur de la congrégation, pour aller fonder la maison de Murat. Arrivée à la vue de la ville, elle descendit de voiture, avec ses compagnes, *pour y entrer plus humblement*; un peu plus loin, elles rencontrèrent une croix, au pied de laquelle elles se prosternèrent; Marcelline s'offrit à Dieu comme une victime, qui désirait être immolée à sa gloire. Pendant sa prière son mal de tête disparut complètement. Loin de s'en réjouir, elle s'en affligeait,

elle pensait qu'elle s'était rendue indigne de participer aux souffrances du Sauveur. Mais bientôt elle se reprocha ce qu'elle regardait comme un acte peu conforme à la volonté de Dieu, car elle voulait accepter avec la même joie et les biens et les maux qu'il plairait à sa providence de lui envoyer. M. Bolacre s'empessa de la rassurer.

Pour récompenser sa généreuse abnégation, le Seigneur faisait quelquefois briller à ses yeux un rayon de la gloire du Thabor, en l'initiant aux secrets les plus intimes des mystères de notre sainte religion; dans ses moments de ravissements, il lui dévoilait toute l'économie de la sagesse divine dans l'Incarnation, son amour et sa justice dans le sacrifice de la Rédemption; mais surtout il semblait que le nuage mystérieux qui nous cache la gloire de l'auguste Trinité était dissipé pour elle. En lisant ce qu'elle raconte à ce sujet nous nous rappelions ce que nous avons vu à Bologne, dans la chapelle qui renferme les précieuses dépouilles d'une autre sainte du même nom. On y voit le bréviaire de sainte Catherine de Bologne, dans lequel, à la fête de la sainte Trinité, ces mots sont écrits de sa propre main : *Ego vidi eum et intellexi.*

D'autres fois et le plus souvent il l'admettait à partager les souffrances de sa passion; dans une de ces circonstances, il lui imprima comme à saint François d'Assises les stigmates aux pieds, aux mains et au côté; c'était dans une de ces douloureuses extases à laquelle elle avait consenti, pour expier un vol sacrilège qui s'était commis. Les cruels détails du crucifiement se renouvelèrent en elle, et quand ce moment d'indicible martyre fut passé, ses mains et ses pieds demeurèrent avec des plaies et l'enflure. Ses sœurs avaient été, à son insu, témoins de tout, ainsi que deux personnes étrangères; sœur Marcelline en éprouva une grande peine; elle eut voulu, par humilité, cacher aux yeux de tous l'action de Dieu sur elle. Le lendemain les plaies étaient aussi vives et aussi apparentes. Elle conjura Dieu avec larmes de lui laisser la douleur, mais de faire disparaître les stigmates; sa prière fut exaucée.

Quelquefois, le Seigneur se plaisait à couvrir d'une protection toute miraculeuse et à glorifier sœur Marcelline Pauper. Un jour qu'elle se rendait à Vic-Fezensac, pour la fondation d'un établissement, accompagnée d'un pieux ecclésiastique, il lui fallait traverser à cheval une rivière; tout-à-coup, par suite sans doute d'un faux pas de sa monture, elle fut précipitée au milieu de l'eau. Son compagnon de voyage s'empessa aussitôt de l'en retirer et la fit entrer dans une maison placée sur l'autre rive, pour la faire sécher; quel ne fut pas leur étonnement à l'un et à l'autre! Non-seulement la sœur n'avait éprouvé

aucun mal dans sa chute, mais ses vêtements étaient complètement secs. Un autre jour, c'était la fête de l'Ascension, au moment de la communion, le prêtre qui la communiait la vit environnée d'une éclatante lumière.

Hâtons-nous de faire remarquer que ses mortifications, ses prières, ses méditations et ses autres exercices de piété ne nuisaient en rien aux devoirs que lui imposait sa charge de supérieure et aux œuvres de la charité. Elle savait qu'aux yeux de Dieu la charité l'emporte sur toutes les vertus, même sur la vertu de la Religion, et elle agissait d'après ce principe. Nous en avons la preuve dans une de ces confidences intimes qu'elle faisait à son directeur, en lui exposant les secrets de son âme : « Quant aux secours que je puis rendre aux pauvres, je ne m'y épargne pas ; je quitte volontiers la prière, la messe, et je remets même la sainte communion pour les servir et leur procurer les secours dont je suis capable, jusqu'à quêter dans les maisons pour subvenir à leurs besoins, me proposant l'exemple des anges, qui sont à Dieu pour le prochain et au prochain pour Dieu. » Elle disait encore dans la même lettre : « Les besoins spirituels du prochain me sont bien chers ; aucune occasion de les soulager n'échappe à mes soins ; je compatis aux personnes affligées, et je fais tout mon possible, par mes discours et par mes prières, pour leur faire supporter chrétiennement leur misère. »

Le dévouement des sœurs de la congrégation de Nevers était déjà connu au loin ; les évêques s'empressaient de les réclamer dans leurs diocèses. Le 9 avril 1706, M<sup>sr</sup> André-Daniel de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Tulle, établit à perpétuité dans sa ville *deux sœurs de la charité chrétienne pour instruire les jeunes filles de la ville et les former à la piété et à la vertu, leur apprendre à lire et à écrire, et visiter les pauvres malades de l'un et l'autre sexe, et les secourir de remèdes spirituels et corporels de tout leur pouvoir, jusqu'à la concurrence des fonds qui seront mis entre leurs mains*. Ce fut sœur Catherine-Marcelline Pauper qui accepta cette fondation, au nom de sœur Marie-Scholastique Marchangy, supérieure générale. Sœur Pauper et sœur Marie-Alexis Valetton furent chargées de cet établissement.

Elles remplirent leurs fonctions avec tant de zèle et d'intelligence, que, l'année suivante, on voulut avoir des sœurs de Nevers pour la direction de l'hospice ; par une délibération du 28 février 1707, la commission, sous la présidence de M<sup>sr</sup> de Saint-Aulaire, s'adressa à cet effet à sœur Marcelline Pauper, alors chargée de la miséricorde, et le 9 avril, elle fut reconnue pour supérieure de l'hospice,

et sœur Julitte Bernard comme économe, ayant sous leurs ordres trois filles pieuses, qui jusque-là avaient gouverné cette maison.

Cependant, la santé de sœur Marcelline s'affaiblissait de jour en jour, et, par une délibération du 9 août de la même année, appuyée de l'avis du médecin, elle fut autorisée à aller prendre l'air de la campagne. Tous les soins furent inutiles; Dieu avait résolu de mettre fin à l'exil de sa fidèle épouse et de récompenser ses vertus. Après avoir édifié la maison de Tulle, comme elle avait édifié les autres établissements qu'elle avait gouvernés, elle mourut dans cette ville, le 26 juin 1708.

Après sa mort fut proclamée d'une voix unanime sa sainteté; tout le clergé de la ville s'empressa d'écrire aux supérieurs de Nevers pour exalter ses vertus, ne craignant pas de lui donner le titre de Bienheureuse.

Les administrateurs de l'hospice <sup>1</sup>, dans une délibération du 1<sup>er</sup> août 1708, voulurent aussi joindre leurs voix au concert de louanges qui s'élevait de toutes parts en l'honneur de l'humble sœur de la Charité :  
 « Les grands avantages que l'hospice a eus du gouvernement de sœur  
 » Marcelline Pauper, décédée depuis peu dans ladite ville en odeur de  
 » sainteté; sa grande piété et son excellent zèle pour le bien des  
 » pauvres doivent lui assurer une mémoire durable. Il est de la  
 » dernière importance, pour le bien des pauvres, de mettre à la tête  
 » de l'établissement quelque autre sœur de l'instruction chrétienne,  
 » congrégation que l'expérience de sœur Marcelline faisait connaître  
 » extrêmement propre pour cet emploi.... Sur ce qui est exposé,  
 » que la supérieure de l'ordre de l'instruction chrétienne dans tout le  
 » royaume est arrivée dans ladite ville pour y établir une supérieure  
 » dans leur communauté, la commission prie la sœur supérieure de  
 » vouloir fournir une ou deux de ses sœurs pour le gouvernement de  
 » leur hospice. »

Suit le traité, avec la signature de sœur Marie - Scolastique Marchangy.

Le corps de sœur Marcelline fut inhumé dans l'église de Saint-Julien. Son chef est conservé avec respect dans le pensionnat des sœurs de la congrégation de Nevers à Tulle <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons vu plus haut que cette commission était présidée par l'évêque diocésain.

<sup>2</sup> Cet article a été composé d'après les actes les plus authentiques : *La Vie de sœur Marcelline écrite par elle-même d'après l'ordre de son directeur; sa correspondance avec le P. Galipaud; un manuscrit de Saint-Saulge; la Vie de D. De Laveyne; les registres des différentes administrations de Tulle.*

28 JUIN.

## SAINT ÉGILE.

Nous ne pouvons oublier saint Égile, fondateur du monastère de Corbigny; mais il est important de dire quelques mots sur cette localité. Elle tire son nom d'un riche seigneur de la contrée, nommé Corbon; il possédait sur les bords de l'Anguisson, petite rivière qui va se jeter dans l'Yonne, une *villa* connue sous le nom de *villa Corbonis*.

Ce seigneur, aussi illustre par sa charité et par sa piété que par ses richesses, n'avait point d'enfants; mais Dieu lui accorda un fils, qui devait être l'héritier de son immense fortune et surtout de son amour pour la religion. Ce fut Vidrade ou Guidrade, que d'autres nomment aussi Waré<sup>1</sup>.

Arrivé à l'âge mûr, et maître des propriétés que son père lui avait laissées, il consacra une partie de son immense fortune au soulagement des pauvres et à des fondations pieuses.

Vers le même temps, il plut à Dieu d'étendre la gloire de saint Préject, dont les reliques étaient déposées dans une chapelle de Flavigny, et de multiplier les miracles en faveur de ceux qui avaient recours à son intercession. Waré conçut le projet de faire construire en l'honneur de ce saint un monastère et de le doter largement. Il fit donc son testament dans ce sens, et, par acte authentique, il légua à cet effet une partie de ses vastes héritages. Les moines qu'il choisit devaient suivre la règle et la constitution du grand saint Benoît.

Parmi les biens que Waré avait légués au nouveau monastère se trouvait la terre de Corbigny et ses vastes dépendances. Cependant, Waré, après avoir légué à Dieu tous ses biens, éprouva le besoin de se consacrer aussi lui-même. Il fit de si grands progrès dans la vertu, qu'à la mort de Magnoaldus, tous les religieux le choisirent pour lui succéder.

Jusqu'à-là, la terre de Corbigny était confiée à des fermiers; mais comme cette propriété était fort éloignée de Flavigny, il était difficile d'exercer la surveillance nécessaire; les religieux ne pouvaient s'en occuper qu'aux dépens de la régularité et de la discipline; il fallut donc

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs donnent à Vidrade le titre de saint. Saint Égile lui-même le nomme *Abbas sancta memoria*.

penser à mettre fin à ces abus, c'est ce que fit l'abbé Manassés, successeur de Waré.

Il est probable que déjà Corbigny était considéré comme une *cella* ou prieuré simple, ayant sa chapelle pour les secours spirituels des colons. Manassés adressa à Charlemagne une supplique à l'effet d'être autorisé à établir à Corbigny un monastère à la gloire de Dieu, au nom et à la mémoire du glorieux saint Pierre et des douze apôtres. Douze religieux, sous la conduite d'un chef ayant le titre de doyen, devaient rappeler cette intention formelle de Manassés. Charlemagne octroya ce qui lui était demandé. L'acte, daté de 780, apprend qu'il envoya en même temps à Manassés une châsse d'argent, contenant plusieurs reliques précieuses.

On ignore ce qui empêcha l'exécution de ce projet; ce ne fut que près d'un siècle plus tard, en 864, que saint Égile, seizième abbé de Flavigny, entreprit de le mettre à exécution.

Ce saint abbé, après avoir gouverné le monastère de Prum, proche la ville de Trèves, fut appelé par Charles-le-Chauve, en 860, pour restaurer l'abbaye de Flavigny. Il y avait quatre ans qu'il remplissait cette mission, quand il entreprit la fondation de Corbigny.

Il partit le lendemain de Pâques avec les ouvriers nécessaires et les religieux qui devaient commencer cet établissement, chargés de surveiller les travaux. Il y avait alors dans le monastère de Flavigny un religieux nommé Wilfride, qui avait abandonné une riche position dans le monde pour se réfugier dans le cloître; il pouvait être d'un grand secours dans cette circonstance, sa sœur Adélaïs avait épousé Louis-le-Bègue, roi de France. Il sut intéresser son beau-frère à cette entreprise, et le roi contribua de ses propres fonds à la construction du monastère de Corbigny; Flavigny fournit le reste. Aussi, ajoute le chroniqueur, pour conserver le souvenir de cette fondation royale, les rois de France *lui ont toujours fait porter dans le fonds de ses armoiries des fleurs de lys sans nombre.*

Saint Égile y établit les douze religieux dont nous avons parlé. Ce fut Wilfride lui-même, frère de la reine, qui en fut le premier doyen; mais en 880, il se démit de sa charge pour devenir abbé de Flavigny, à la place d'Adalgair, appelé au siège épiscopal d'Autun.

Quant à saint Égile, il avait été nommé archevêque de Sens. Après une vie pleine de vertus et de mérites, il mourut saintement le 28 juin 871 <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Extrait en partie d'un manuscrit venant de l'ancienne abbaye de Corbigny.



16 AOÛT.

## MORT

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE DE VENI D'ARBOUZE.

Marguerite d'Arbouze naquit en Auvergne, au château de Villemont, le 15 août 1580. Son père fut Gilbert de Veni d'Arbouze, chevalier seigneur de Villemont; sa mère Jeanne de Pinac. Elle n'avait que neuf ans, quand, à la mort de sa mère, en 1589, elle fut placée dans le monastère de Saint-Pierre de Lyon, ordre de saint Bernard, où plus tard elle fit profession. La reine étant venue à Lyon, visita le monastère de Saint-Pierre; frappée de la beauté angélique de la jeune novice, alors âgée de douze ans, elle s'entretint avec elle; elle trouva tant de charmes dans sa conversation qu'elle voulut se l'attacher. Déjà une de ses dames commençait à lui ôter l'habit; mais elle fit de si grands cris que les religieuses accoururent, et il fallut renoncer à ce projet. Elle fit profession à l'âge de dix-neuf ans, le 21 août 1599. Elle résolut dès-lors de pratiquer sa règle avec l'exactitude la plus rigoureuse. Oubliant sa naissance, son humilité la portait à exercer les offices les plus bas dans la communauté.

Marie de Beauvilliers, sœur de l'abbesse de Saint-Pierre de Lyon, était alors abbesse de Montmartre, près Paris; elle y avait établi la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. Marguerite d'Arbouze pensa que ce monastère conviendrait mieux à sa ferveur, et, malgré les nombreux obstacles qu'elle rencontra, elle sortit de Saint-Pierre de Lyon, et fut admise, le 13 août 1611, dans le couvent de Montmartre. Après douze ans de profession, à l'âge de trente-un ans, elle était redevenue novice, et bientôt elle édifia toute la communauté par sa soumission et son humilité. L'abbesse l'affectionnait particulièrement, et elles s'entretenaient souvent ensemble du désir qu'elles avaient de voir l'ordre de saint Benoît en sa première splendeur. Enfin, l'année du noviciat étant achevée, elle fit ses nouveaux vœux, le 11 août 1612, sous le nom de sainte Gertrude.

Vers ce même temps fut fondé le prieuré de la Ville-l'Évêque, près le faubourg Saint-Honoré. Marie de Beauvilliers donna les sœurs nécessaires pour cette nouvelle maison, entre autres la mère

d'Arbouze, qui fut chargée des novices; quelque temps après, elle fut nommée prieure, le 2 avril 1614.

Les vertus de la prieure procurèrent à cette communauté de puissantes protections. La jeune reine Anne d'Autriche, Mademoiselle de Vendôme, Madame Élisabeth, depuis reine d'Espagne; Madame Henriette, depuis reine d'Angleterre, et Madame Christine, depuis duchesse de Savoie, lui donnèrent des marques non douteuses de leur bienveillance.

Cependant Dieu réservait des épreuves à la mère d'Arbouze; Marie de Beauvilliers la fit revenir à Montmartre où elle la traita avec rigueur. La reine d'Autriche désirait mettre fin à toutes les tribulations qu'elle supportait avec la patience la plus angélique. L'occasion ne se fit pas long-temps attendre; par ordonnance du roi, du 31 octobre 1618, elle fut nommée abbesse du Val-de-Grâce, à Bièvre-le-Châtel.

Ce fut le jour de saint Benoît, 21 mars de l'année 1619, que la mère d'Arbouze reçut la bénédiction solennelle des mains de Charles Miron, alors évêque d'Angers, et depuis archevêque de Lyon, en l'église de Notre-Dame-des-Champs. La reine assistait à cette cérémonie; deux jours après elle fit monter la nouvelle abbesse dans son carrosse et la conduisit au Val-de-Grâce pour prendre possession de son abbaye.

« Après Complies, on mena la nouvelle abbesse dans la chambre  
 » qui lui avait été préparée, elle était tapissée et meublée de lits en  
 » broderies de soye avec des chaises assorties et des tables couvertes  
 » de tapis de damas : les anciennes y avaient fait de leur mieux;  
 » l'abbesse avait sans doute grand besoin de repos après toutes les  
 » fatigues du jour, toutefois elle se fit apporter une échelle et à l'aide  
 » de deux religieuses, qu'elle avait amenées de Montmartre, à l'heure  
 » même, elle se mit à détendre les lits et la tapisserie et à ôter  
 » l'ameublement, faisant tout plier et tout serrer pour le service de  
 » l'église, ensuite elle dressa les lits qu'elle avait fait apporter qui  
 » consistaient chacun en deux tréteaux, trois ais, une paille, un  
 » oreiller de paille, deux draps de blanchet et une couverture.  
 » Madame de Chambray, qui était prieure, regardant avec étonnement  
 » tout ce déménagement, dit à l'abbesse : Cela durera-t-il long-temps?  
 » L'abbesse répondit : « Tant que nous serons bonnes bénédictines et  
 » que nous garderons notre règle. Je vous supplie, ma très-chère  
 » mère, de demander à Dieu qu'il nous donne la grâce et la force  
 » nécessaire pour la garder. Il est bien raisonnable que nous soyons

» pauvres et humbles pour l'amour de Jésus, nous ne le serons  
 » jamais tant qu'il l'a esté pour l'amour de nous. <sup>1</sup>

En peu de temps la mère d'Arbouze fit reflleurir la première ferveur des religieuses de l'ordre de saint Benoît, malgré les difficultés qu'elle rencontra.

En 1621, la reine acheta, pour y transférer le monastère du Val-de-Grâce <sup>2</sup>, un terrain et des bâtiments au faubourg Saint-Jacques ; la translation fut un peu longue à cause d'une grave maladie de la mère d'Arbouze. Depuis cette maladie, elle passait des semaines entières sans manger ; et quelquefois même elle restait quinze ou seize jours, jusqu'à trois semaines ou un mois sans prendre de nourriture, *ultimo vitæ quinquennio, præter pabulum divinum, edulii nihil admittebat*, dit Egidius Ranbeck dans son *Calendarium benedictinum*. André du Val, le vénérable confesseur de saint Vincent-de-Paul, dans ses additions aux *Vies des saints* de Ribadeneira, décrit en ces termes l'état de la mère d'Arbouze : « Cette intime union avec  
 » Dieu se fortifiait admirablement par l'usage fréquent de la sainte  
 » Eucharistie ; jusque-là que les jours qu'elle se privait pour quelque  
 » raison de ce pain des Anges, on la voyait comme plus faible, tant  
 » du corps que de l'esprit ; c'est pourquoi ses directeurs lui permet-  
 » taient d'approcher presque tous les jours de la sacrée Table. »

Avec la permission du souverain pontife et du roi, la mère d'Arbouze se démit de son abbaye, le 7 janvier 1626. Mais ses vertus la firent réclamer pour rétablir la règle dans plusieurs maisons. Elle fut demandée, entre autres, à La Charité-sur-Loire, par une lettre que les échevins lui écrivirent au nom de toute la ville, le 12 juin 1625, pour y faire un nouvel établissement. Elle refusa long-temps par humilité ; mais elle finit par céder aux instances qui lui furent faites dans ce but. Laissons parler son biographe, Claude Fleury :

..... « Cependant l'affaire de La Charité-sur-Loire s'avancait  
 » toujours, Madame de la Rochechouard de Jars, religieuse professe  
 » de l'abbaye de Charenton en Berri, sous le nom de mère Made-  
 » leine-de-Jésus, s'était retirée par autorité du pape à La Charité,  
 » avec quelques filles, avec qui elle voulait vivre en communauté,  
 » sous l'étroite observance. M. du Broc du Nozet <sup>3</sup>, gentilhomme

<sup>1</sup> Vie de la mère d'Arbouze, par M. Claude Fleury.

<sup>2</sup> Le monastère construit sur l'emplacement acquis par la reine conserva le nom du Val-de-Grâce.

<sup>3</sup> François du Broc, seigneur du Nozet, de Saint-Andelain, Pouligny, l'Espinau, les Ecuyers et Sermoise, dès l'année 1623, avec sa femme Esmée de Thibaut,

» voisin, offrait de donner quelque bien pour la fondation de ce nouveau monastère où ses filles voulaient entrer. Toute la ville de La Charité le souhaitait, afin d'avoir une maison religieuse, pour recevoir les filles du pays qui y auraient vocation. L'évêque diocésain, c'est-à-dire l'évêque d'Auxerre, y consentit, et son grand-vicaire, qui était le prieur de Saint-Pierre-le-Moutier, poursuivit cet établissement. On obtint du cardinal Barberin, qui était alors légat en France, une bulle portant permission d'ériger, dans la ville de La Charité, un nouveau monastère de filles de l'ordre de saint Benoist, suivant les constitutions du Val-de-Grâce, et on lui donna le nom du Mont-de-Piété par le contrat de fondation.....

» La mère d'Arbouze crut devoir entreprendre cette œuvre comme venant purement de Dieu. La maison du Val-de-Grâce n'avait procuré la nouvelle fondation ni directement ni indirectement; au contraire, elle l'avait plusieurs fois rejetée. Toutes les personnes intéressées la désiraient. Il n'y avait jamais eu en ce lieu-là de monastère de filles, et la mère d'Arbouze savait qu'en toutes les villes il y a toujours assez grand nombre de bonnes âmes appelées à la religion, qui ne manquent souvent que d'occasion.

» On l'avait assurée qu'en cette province-là, elle en trouverait qui auraient et le courage et la force de corps nécessaires, pour porter sans peine la rigueur de la règle, n'étant point nourries dans le luxe et la délicatesse des grandes villes. Elle savait que cette maison serait fort pauvre et c'était pour elle un grand attrait. Enfin, elle jugeait à propos de s'éloigner pendant quelque temps du Val-de-Grâce pour mortifier, de part et d'autres, la grande affection qu'elle portait à ces filles et que ces filles lui portaient.

» Le voyage étant résolu, l'archevêque de Paris donna son obédience à l'abbesse, ensuite la sienne, le 30 d'avril 1626. Elle portait permission à la mère d'Arbouze d'aller à La Charité, pour cet établissement, accompagnée de trois religieuses du chœur, sœur Marie de Burges, sœur Catherine de Compans, et sœur Marguerite du Four, et sœur Thomasse Le Queux, converse. La mère d'Arbouze

avait donné à ces religieuses une maison, dite de Saint-Révérien, sise à La Charité, qui fut la première fondation du Mont-de-Piété. Son frère fut Guillaume du Broc, archevêque de Seleucie et vice-légat d'Avignon. Son père, François du Broc, seigneur du Nozet, des Mœurs, de Veninges, avait fondé à Pouilly, à la fin du seizième siècle, avec sa femme, Claude Ollivier, la chapelle de saint François et de saint Claude annexée à l'église de Pouilly. Cette chapelle servait de sépulture à cette famille; l'on voit encore aujourd'hui le caveau où fut enterré l'archevêque de Seleucie, et les armoiries sculptées des du Broc et celles de leurs alliances.

- » était déclarée supérieure, avec pouvoir d'aller aux autres maisons
- » où elles seraient demandées pour la réforme. M. Ferrage (son confesseur) devait les accompagner. »

La mère d'Arbouze, le 28 avril 1626, monta dans un carrosse avec les quatre sœurs qui devaient l'accompagner. Toutes les religieuses fondaient en larmes en disant adieu à leur chère mère. M. Ferrage suivait à cheval avec un domestique. Pendant ce voyage, elle observa la règle le plus exactement possible. Le matin et le soir, avant d'arriver aux lieux où l'on devait s'arrêter pour dîner ou pour coucher, elle voyait préparer le logis, en sorte qu'elles trouvaient leur chambre prête avec de la paille pour se coucher; car elle ne voulut point user d'autres lits. Elle communia tous les jours avec ses religieuses; les journées se passaient en conférence sur quelques passages de l'Écriture. Nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso* tous les détails gracieux rapportés par son biographe. Nous lui rendons la parole la veille du jour de l'arrivée à La Charité :

- « Le lendemain, qui était le premier jour de may, elle alla dîner
- » au château de Sery, qui appartenait à la maréchale de Montigny,
  - » tante du comte de Saint-Aignan. Cette dame était fort charitable :
  - » elle était la mère des religieuses, et sa maison était ouverte à toutes
  - » les personnes de piété. Elle fut fort surprise que la mère Arbouze
  - » eût pu faire ce voyage, veu sa mauvaise santé; elle ne put toute-
  - » fois la retenir, ny empêcher qu'elle n'allât coucher au château du
  - » Nozet, chez M. du Broc, le fondateur du monastère qu'elle allait
  - » établir. Il n'y avait plus que trois lieues jusqu'à La Charité.... Elle
  - » demeura un jour au Nozet, et M. Ferrage alla à La Charité recon-
  - » naître les lieux et visiter de sa part la mère de Jars avec ses filles et
  - » les officiers de la ville; tous l'attendaient avec impatience et se pré-
  - » paraient à la recevoir le plus solennellement qu'il leur serait possi-
  - » ble. Elle se préparait aussi de son côté avec ses filles à cette céré-
  - » monie, et recommanda l'œuvre qu'elle allait commencer à la sainte
  - » Vierge, à saint Benoist et autres saints de l'ordre. Elle n'oublia pas
  - » toutefois de prier pour les théologiens, comme elle avait accoutumé
  - » de faire aux fêtes des docteurs de l'Eglise, car c'était le second jour
  - » de mai, dédié à saint Athanase.

- » Le lendemain, elle fit son entrée à La Charité en cette sorte; elle
- » descendit de carrosse avec ses filles hors la porte de la ville et y fut
- » reçue par le clergé des quatre paroisses, qui marchait en procession
- » et était conduit par le prieur de Saint-Pierre-le-Moutier<sup>1</sup>, revêtu

<sup>1</sup> Dom François Rapine, grand-vicaire de l'évêque d'Auxerre.

» d'une aube et d'une étole. Il fit baisser la croix aux religieuses et les  
 » harangua. Ensuite, le corps de la ville et les officiers de justice  
 » s'avancèrent en leurs habits de cérémonie, et l'un des échevins qui  
 » était le sieur de La Faye, avocat, porta la parole. Quoique la  
 » mère d'Arbouze ne se fût point attendue à ces harangues, elle ne  
 » laissa pas d'y répondre fort à propos. Le prieur entonna le *Te*  
 » *Deum* et on se mit en marche pour aller en procession jusqu'au  
 » nouveau monastère. Les religieuses marchaient au milieu, entre le  
 » chœur des ecclésiastiques. Elles avaient leurs grands habits, le voile  
 » baissé et chacune une croix de bois à la main. La mère d'Arbouze  
 » était soutenue d'un côté par la mère Marie de Burges, et de l'autre  
 » par la fille aînée de M. du Nozet. Le prieur de Saint-Pierre et M. Fer-  
 » rage marchaient, les derniers du clergé, puis les officiers de la ville  
 » et du bailliage. Comme il était dimanche, le peuple y était accouru  
 » en foule, même des villages circonvoisins. La joie était peinte sur  
 » tous les visages, les malades même sortaient de leurs lits pour voir  
 » la mère d'Arbouze, qui était regardée comme une sainte, et dont  
 » la démarche seule et la modestie inspiraient de la dévotion : les  
 » rues étaient ornées de feuillages et de fleurs.

» Estant arrivés à l'église extérieure du nouveau monastère, le  
 » prieur de Saint-Pierre qui, comme grand-vicaire, représentait  
 » l'évêque diocésain, bénit une croix qui fut attachée sur la porte ;  
 » puis il fit la lecture de la bulle par laquelle ce monastère du Mont-  
 » de-Piété était érigé pour être un prieuré électif, suivant les consti-  
 » tutions du Val-de-Grâce. Il établit la mère d'Arbouze prieure, luy  
 » donna la bulle et les clefs ; luy fit promettre obéissance par ses  
 » filles, luy donna la bénédiction et la commission de gouverner tant  
 » le spirituel que le temporel pour autant de temps qu'elle jugerait sa  
 » présence nécessaire. Il dénonça au peuple que la clôture commen-  
 » cera à quatre heures du soir ; puis il conduisit la mère d'Arbouze  
 » au chœur du dedans. La mère de Jars et les autres filles qui étaient  
 » avec elles vinrent avec la croix et l'eau bénite recevoir la nouvelle  
 » prieure. Elle fut installée en sa chaire et commença à chanter la  
 » messe que le prieur de Saint-Pierre célébra, et le Saint-Sacrement  
 » fut exposé jusqu'au soir. Après la messe, elle reçut les com-  
 » pliments du prieur de La Charité et des principaux de la ville,  
 » chacun en particulier..... Après vêpres, le peuple fut congédié et  
 » la clôture établie. Ainsi fut érigé ce monastère, le 3 mai 1626.

» La mère de Jars et ses filles montrèrent à la mère d'Arbouze des  
 » fleurs qu'elles croyaient miraculeuses ; car quelques jours avant

» son arrivée, elles avaient aperçu à une bûche sèche une petite  
» branche garnie de feuilles, de six fleurs blanches et de quelques  
» boutons. Ce qui ne semblait pas naturel, puisque cette bûche, qui  
» avait été apportée avec d'autres dès le mois de décembre précédent,  
» avait esté tout l'hyver à la neige et à la gelée, et, depuis, estait  
» demeuré en lieu sec et à couvert sous une galerie. La mère  
» d'Arbouze dit alors : Puisque ces fleurs sont écloses miraculeusement  
» en la serre de nostre monastère, le temps du retranchement et de  
» la mortification fidelle est arrivé. Voici les fleurs, mes filles, allons  
» à la maturité des fruits. Nous devons fructifier et nos fruits doivent  
» demeurer éternellement; mais pour porter du fruit, il faut que  
» nous soyons étroitement unies au Sauveur, comme le sarment à la  
» vigne. »

La mère d'Arbouze trouva la nouvelle maison dans une extrême pauvreté. Il fut nécessaire de bâtir. Les habitants fournirent des matériaux, et le prieur de Saint-Pierre y contribua de tout son pouvoir. Tout en travaillant à l'extérieur, elle prenait encore plus de soin de l'intérieur et du spirituel. Elle distribua les charges. Le couvent se composait de trois novices, parmi lesquelles se trouvaient deux filles de M. du Nozet et de la mère de Rochechouard-Jars, qui, quoiqu'elle fût vieille et religieuse depuis long-temps, dut recommencer son noviciat. La mère d'Arbouze initia successivement ses nouvelles filles à toutes les austérités de la règle, et après les avoir formées à l'oraison, elle leur donna l'habit.

Le père Chanvesolle, jésuite, recteur du collège de Nevers, prêcha à cette cérémonie. Pendant les deux mois que la mère d'Arbouze resta à La Charité, elle fut visitée par plusieurs personnes de considération, entre autres par Léonard de Trapes, archevêque d'Auch, l'abbé de Cluny, Jean Passelege, prieur de La Charité. Elle détermina ce dernier, avec Dom Robert Mauvielle, sous-prieur du même couvent, à prendre l'initiative de la réforme du prieuré et à y établir la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. Les religieuses de l'abbaye de Charenton en Berri, que la mère de Jars avait quittées pour se retirer à La Charité, vivaient dans le relâchement. L'abbesse, Anne de Montigny, et Marguerite de Montigny, sa coadjutrice, sollicitèrent vivement la mère d'Arbouze de venir à Charenton. Le prieur de Saint-Pierre-le-Moûtier lui donna son obédience, et la maréchale de Montigny obtint l'autorisation de l'archevêque de Bourges. Bien que l'état de sa santé fût toujours chancelant, la mère d'Arbouze se détermina à se mettre en route. La nuit précédente elle avait eu une fièvre très-

violente : à Nérondes, la fièvre redoubla. M. Ferrage était d'avis de la ramener à La Charité; mais la mère d'Arbouze persista dans l'accomplissement de l'œuvre qu'elle avait entreprise. Elle arriva enfin, le 3 juillet, à Charenton, et malgré l'ardeur de la fièvre, elle voulut coucher sur son lit ordinaire, composé de deux ais et d'une natte de joncs. Les jours suivants, elle parlait de son lit aux religieuses et même leur apprenait le chant; en peu de temps son ascendant fut si grand sur toute la communauté qu'on entra largement dans la voie de la réforme. La mère d'Arbouze était depuis trois semaines à Charenton, elle avait rempli la mission qu'elle s'était imposée, et comme le médecin déclarait que l'air du pays lui était mortel, elle partit le 21, pour aller coucher à Dun-le-Roi, et le lendemain à Sery, où la maréchale de Montigny était encore. Son état empirait de jour en jour; elle gardait néanmoins la clôture autant que le lieu le pouvait permettre, et ne laissait entrer dans sa chambre que les médecins et les ecclésiastiques qui l'assistaient. Elle reçut souvent Dom Robert Mauvielle avec lequel elle s'entretenait des affaires du Mont-de-Piété; il la trouvait sur une pauvre paillasse, revêtue de ses habits grossiers. Ayant appris par l'abbesse de Charenton que les anciens abus se renouvelaient, et ne pouvant écrire elle-même, elle pria M. Ferrage d'écrire en son nom ce que Dieu lui inspirerait. Il les exhorta à la persévérance et les menaça de la colère de Dieu en leur citant Jérémie, chapitre IX, versets 12, 13 et 14: « Pourquoi la terre est-elle ruinée » et brûlée comme un désert où personne ne passe? — parce qu'ils » ont laissé ma loi, qu'ils n'ont point écoutée ma voix.... et ont » suivi la dépravation de leur cœur ». La lettre arriva à Charenton, le soir du 6 août; à dix heures, le feu prit au couvent, et fut si violent qu'en peu d'heures l'église fut brûlée, les cloches fondues, tout le monastère consumé, excepté l'infirmierie où la mère d'Arbouze avait logé.

Le prieur de Saint-Pierre-le-Moutier vint recevoir sa démission de la charge de prieur du Mont-de-Piété. Bientôt elle eut la satisfaction d'apprendre que la mère Catherine de Compans avait été élue pour la remplacer. Ce fut pour elle une grande consolation de mourir simple religieuse. Le 16 août, M. Ferrage lui donna l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. Vers midi, elle rendit doucement son âme à Dieu, en prononçant le nom de Jésus. Elle était âgée de quarante-six ans, et elle en avait passé trente-sept dans la vie religieuse.

Le même jour, l'abbesse du Val-de-Grâce crut voir sa cellule



remplie d'une clarté extraordinaire. Elle se souvint aussitôt que la mère d'Arbouze lui avait mandé qu'elle lui ferait savoir l'heure de sa mort.

« Cependant, dit Fleury, M. Ferrage ramena à Paris le corps de » la mère d'Arbouze. Quelque opinion que l'on eût de la Sainte, il » voulut suivre les voyes les plus sûres, et fit pour elle sitôt qu'elle » eut expiré, les prières accoutumées. Le lendemain, on rapporta » son corps à La Charité, où il fut reçu avec une grande solennité. » Le prieur de La Charité vint au-devant avec tous ses religieux et » les ecclésiastiques de la ville et grand nombre de filles qui por- » des flambeaux blancs. Les quatre religieux réformez portèrent le » corps à la grande église, qui estait parée comme à une fête » solennelle, et de là au Mont-de-Piété, où le prieur de Saint-Pierre- » le-Moûtier le reçut et le fit poser dans le chœur des religieuses. » Le lendemain 18, le corps fut ouvert. Il ne s'y trouva pas une » goutte de sang, et le cœur estait tout blanc, la vesicule du fiel ne » paraissait point. On s'étonnait comment elle avait pu vivre depuis » six ans. Le cœur fut embaumé, et on fit partout le corps des » incisions qui furent remplies de chaux vive, de peur que les chairs » ne se corrompissent par les grandes chaleurs. Ensuite on l'exposa » à l'église jusqu'au soir. Le concours du peuple y fut grand pendant » ces deux jours; ils quittèrent la moisson qui les appelait aux » champs, et franchissaient toutes les barrières pour toucher ce corps » ou du moins y faire toucher leurs mouchoirs, leurs chapelets et » leurs heures; les malades même s'y faisaient porter. »

Son historien ajoute qu'il y eut dans cette circonstance « des guérisons vraiment miraculeuses. »

» On laissa à La Charité les entrailles de la mère d'Arbouze <sup>1</sup>, et le » corps, mis dans un cercueil de plomb, fut emporté à Paris. Toute » la ville l'accompagna en procession jusques hors les portes. Dom » Robert Mauvielle suivit jusqu'à Pouilly et fut soigneux de retirer » tout ce qui avait servi à la mère d'Arbouze : entr'autres la natte de » joncs où elle couchait.

» Ce fut le 22 aoust que le corps de la mère d'Arbouze arriva à

<sup>1</sup> M. Edmond Lafond, auteur d'un ouvrage écrit dans un excellent esprit : *Rome, lettres d'un pèlerin*, dont le père est aujourd'hui propriétaire du Nozet, et qui a conservé, à l'endroit des Saints, les pieuses traditions des anciens propriétaires de ce domaine, a fait exécuter des fouilles pour retrouver ces précieuses reliques, dans l'ancien chœur du Mont-de-Piété, qui a été occupé ensuite par les Visitandines de Nevers, et qui appartient aujourd'hui à l'hôpital de la ville de La Charité; malheureusement ces recherches ont été infructueuses jusqu'à ce jour.

» Paris, accompagné de M. Ferrage et des deux religieuses qui  
 » l'avoient suivi à La Charité...

» Quand on ouvrit le cercueil, on trouva le corps aussi blanc et  
 » aussi souple que si elle venait de mourir : ce que le chirurgien qui  
 » l'avait ouverte, ayant appris depuis, il crut que c'était un miracle  
 » à cause de la chaux vive qu'il y avait mise. »

La reine apprit la nouvelle de sa mort en Languedoc, où elle était avec le roi, et en fut profondément affligée.

Plusieurs personnes de La Charité, intimement convaincues de sa sainteté, l'invoquèrent dans leurs maladies et croyaient lui être redevables de leur guérison.

A la suite de nombreux faits miraculeux, une information juridique fut ordonnée par l'autorité diocésaine; dom François Rapine, prieur de Saint-Pierre-le-Moûtier, commissaire délégué, et dom Robert Mauvielle, son subdélégué, reçurent grand nombre de dépositions qui confirmaient la sainteté de la vénérable mère d'Arbouze. Le père Gabriel Bucelin, bénédictin allemand, fait mention de ces dépositions à la fin de sa chronologie sur les années 1618 et 1626.

Messire Jacques Branche, religieux prieur au couvent de Notre-Dame de Pebrac, de l'ordre de saint Augustin, dans sa *Vie des Saints et Saintes d'Auvergne et du Velay*<sup>1</sup>, fait mention de plusieurs autres miracles opérés par l'intercession de la mère d'Arbouze.

« Ces apparitions et ces guérisons miraculeuses, dit André Du Val,  
 » le vénérable confesseur de saint Vincent-de-Paul, dans ses *Appen-*  
 » *dices* aux vies des saints de Ribadeneira<sup>2</sup>, peuvent être vues plus  
 » amplement en la vie qu'en a écrit à dessein le docteur Ferrage,  
 » et dont le R. P. dom Hugues Menars, de la congrégation de  
 » Saint-Maur, en France, en rapporte quelques-uns en l'abrégé qu'il  
 » a ajouté de cette vie à la fin du martyrologe des saints de l'ordre de  
 » saint Benoist. Mais quand il n'y en aurait point d'autres que  
 » l'incorruption de son corps, avec l'établissement de la réforme si  
 » étroite en l'ordre de saint Benoist, ainsi qu'il subsiste en sa vigueur  
 » et s'observe sans altération après le décès, ce seraient des miracles  
 » assez signalés et plus grands que ne serait même la résurrection des

<sup>1</sup> 1653, chez Philippe Garnaud, en un vol. in-12.

<sup>2</sup> *Les fleurs de la vie des saints et des fêtes de toute l'année*, par le R. P. Ribadeneira, religieux de la compagnie de Jésus...., auxquelles ont été ajoutées celles de plusieurs saints de France, par M. André Du Val, docteur et professeur du Roy en théologie. A Paris, chez J.-B. Coignard, imprimeur et libraire du Roy, rue Saint-Jacques, à la Bible d'or. 1637.

» morts, ce qui nous donne un très-ample sujet de glorifier Dieu, qui  
» se rend toujours admirable en ses saints.

En terminant, nous dirons quelques mots des divers portraits connus de la mère d'Arbouze. Malgré les instances de ses parents et de ses sœurs en religion, elle n'avait jamais voulu permettre qu'on en fit de son vivant. On avait même fait venir au parloir des peintres qu'elle ne connaissait pas; mais elle se montrait si peu que cet artifice avait été inutile. Lorsque son corps fut arrivé au Val-de-Grâce, on prit un moule de son visage avec du plâtre. Cette empreinte, conservée précieusement, existait certainement encore en 1685, époque à laquelle M. Claude Fleury publia la vie de la mère d'Arbouze. Il y a lieu de croire que le portrait de la vénérable mère, qui est gravé par L. Moreau, au commencement de ce livre, offre toutes les conditions d'authenticité. Elle est représentée à genoux devant le crucifix, les mains croisées sur la poitrine. Plusieurs rayons, sortant de la partie supérieure de sa cellule, viennent illuminer son noble et gracieux visage, où respire la foi la plus vive. Dans le fond, une fenêtre ouverte laisse apercevoir le jardin et la clôture du Val-de-Grâce.

Ranbeck, dans son *Calendarium Benedictinum*<sup>1</sup>, livre très-précieux et très-rare, qui contient une gravure de saint pour chaque jour de l'année, l'a représenté embrassant avec effusion les pieds du grand crucifix qui ne l'abandonnait jamais et dont nous avons fait mention dans son voyage de Paris à La Charité. A côté est la crosse d'abbesse et sur une table un livre ouvert avec un chapelet. Dans le fond, un prêtre à l'autel lui donne la sainte Eucharistie, et tout son corps est entouré d'une éclatante auréole. Au bas de la gravure, très-bien exécutée par B. Kiliau, on lit ces paroles caractéristiques : *S. Eucharistia refecta Angelico vultu et immenso splendore radiare videbatur.*

L. DU BROC DE SEGANGE.

5 SEPTEMBRE.

## CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE

DE SAINT-LÉGER-DU-FOUGERET.

Le 5 septembre 1854, M<sup>sr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, a consacré solennellement l'église et l'autel principal de

<sup>1</sup> Quatre vol. petit in-4°, 1677, *Augusta Vindelicorum apud Simonem zechnei derum.*

Saint-Léger-du-Fougeret, sous le vocable de Saint-Léger, évêque d'Autun et martyr. L'autel renferme les reliques des saints martyrs Clair et Valide.

## MÊME JOUR.

## LA VÉNÉRABLE MARGUERITE DE NEVERS.

On lit dans le *Martyrologe universel* de l'abbé Chastelain <sup>1</sup>, au 5 septembre (1308) : « A Tonnerre, la vénérable Marguerite de Nevers, » reine de Jérusalem et de Sicile, belle-sœur de saint Louis; très-» insigne par son humilité, par sa pureté et par sa charité envers les » pauvres. »

On donne aussi le titre de vénérable à Marguerite de Nevers, dans le catalogue dressé à la fin de la nouvelle édition de la *Vie des Saints*, par le père Giry; les auteurs ont sans doute suivi Chastelain.

Loin de nous la pensée de vouloir contester la sainteté de cette charitable princesse; cependant nous devons faire observer, dans l'intérêt de la vérité, que rien ne prouve qu'on lui ait rendu, même à Tonnerre, un culte public. Tous les ans, il est vrai, on célèbre dans l'hôpital de cette ville l'anniversaire de sa mort, mais par un service funèbre pour le repos de son âme, ce qui est incompatible avec tout acte de culte public.

Quoi qu'il en soit, disons quelques mots sur Marguerite de Nevers ou de Bourgogne, car les auteurs lui donnent ces deux dénominations, et avant tout faisons connaître sa généalogie.

Gaucher de Châtillon, qui s'était couvert de gloire à la bataille de la Massoure, en 1250, était petit-fils d'Hervé de Donzy, comte de Nevers, et de Mahaut de Courtenay. Étant mort sans enfants, il laissa la portion des riches héritages qui lui revenaient à sa sœur Yolande, qui avait épousé Archambault IX, sire de Bourbon.

L'un et l'autre moururent la même année 1250, laissant à leurs filles, Agnès et Mahaut de Bourbon, le comté de Nevers, la baronnie de Donzy et la seigneurie de Bourbon.

Agnès porta en mariage à Jean de Bourgogne la seigneurie de Bourbon.

Mahaut épousa Eudes de Bourgogne, frère de Jean, lequel, par ce mariage, devint comte de Nevers, baron de Donzy, et plus tard comte

d'Auxerre et de Tonnerre, à la mort de la vieille comtesse Mahaut de Courtenay.

De ce mariage naquirent trois filles : Yolande, qui porta à Tristan de France, fils de saint Louis, *Nevers* et *Donzy* ;

Agnès ou Alix, qui épousa Jean de Châlons, auquel elle apporta le comté d'Auxerre en dot ;

Marguerite, dont nous écrivons la vie ; elle eut en partage le comté de Tonnerre, la seigneurie de Saint-Agnan et les baronies d'Alluye et de Montmirail au Perche <sup>1</sup>.

Elle épousa Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de Sicile, veuf en premières noces de Béatrix, comtesse de Provence. Il mourut en 1285, sans laisser d'enfants de son second mariage.

Après la mort de son mari, Marguerite se retira dans sa ville de Tonnerre, où elle passa le reste de sa vie dans la piété la plus exemplaire, et au milieu des exercices de la charité. Les voyageurs ne manquent pas en traversant Tonnerre d'aller visiter la grande salle de l'hospice qu'elle a fait construire. C'est un immense parallélogramme, ayant près de vingt-un mètres de largeur, éclairé par des fenêtres à lancettes géminées, circonscrites dans un plein-cintre. C'est là que notre pieuse princesse soignait les malades et pansait leurs plaies, de ses mains royales. Au fond de la salle, on voit une abside précédée d'une travée ; de chaque côté, une chapelle semble commencer des basses nefs.

Volontiers, au moyen-âge, on joignait l'hôpital à l'église, on les confondait. La même dénomination convenait à l'un et à l'autre : Maison-Dieu, *Domus dei*.

Marguerite voulut de bonne heure faire son testament, elle s'y prit dès l'année 1305. A sa demande, Jean de Savigny, évêque de Nevers, Pierre de Mornay, évêque d'Auxerre, et Guichard, évêque de Troyes, y souscrivirent.

Elle mourut à Tonnerre, non pas le 24 septembre comme le prétendent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* <sup>2</sup>, mais bien le 5 septembre 1308, date confirmée par nos historiens.

<sup>1</sup> Ces seigneuries appartenaient aux seigneurs de Donzy ; Hervé les réunit aux riches domaines de la maison de Nevers.

<sup>2</sup> Édition de 1770.

## 10 SEPTEMBRE.

En rapportant les circonstances de la réception de la Sainte-Épine, à Nevers, nous avons dit que nous ignorions ce qu'est devenue cette sainte relique. Nous avons appris depuis qu'elle aurait été volée depuis le commencement de ce siècle. On croyait la posséder encore en 1832, dans un tube de cristal, enveloppé d'étoffes avec divers papiers qui, sans doute, établissaient l'authenticité de la relique. Ces papiers sont, à n'en pas douter, ceux qui nous ont servi pour composer l'article que nous avons donné. Dans le cours de la même année 1832, le vénérable M. Imbert, archiprêtre de la cathédrale, ouvrit avec le respect et les précautions voulues en semblables circonstances le paquet dont nous venons de parler, dans le but de transférer la Sainte-Épine dans une croix en ébène garnie d'ivoire aux extrémités, et qu'il avait fait exécuter dans ce but; mais un cri de surprise et de douleur s'échappa de sa poitrine, quand il aperçut le tube vide. Il était impossible de découvrir celui qui s'était rendu coupable de ce méfait. Le pieux archiprêtre déposa des reliques dans ce même tube et le plaça dans la croix au-dessus de la traverse <sup>1</sup>.

## 14 SEPTEMBRE.

## DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE L'HOPITAL GÉNÉRAL

## DE NEVERS.

L'hôpital général avait été établi par lettres-patentes de Louis XIV, en 1665; le but primitif de cet établissement était d'y renfermer les pauvres mendiants de la ville de Nevers et de la province du Nivernais, et de les faire travailler.

L'église, due en partie aux libéralités de dame Louise Millin, veuve de Christophe Desprez, seigneur de Cougny, fut consacrée le 14 septembre 1680, sous le titre de Notre-Dame-de-Pitié, par M<sup>sr</sup> Vallot, évêque de Nevers <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous tenons ces détails de M. l'abbé Imbert, curé de Saint-Agnan de Cosne, qui assistait son oncle dans cette circonstance.

<sup>2</sup> PARMENTIER, *Invent. hist. des archives de Nevers*, t. II. Dans son *Histoire-manuscrite des Evêques*, le même auteur fixe cette consécration à l'année 1681.

---

1<sup>er</sup> OCTOBRE. •

## CONSECRATION DE LA NOUVELLE ÉGLISE

DE VANDENESSE.

L'état de dégradation de l'ancienne église de Vandenesse, monument qui accuse le onzième siècle, et qui remonte peut-être à l'origine de cette paroisse, érigée en 1032 par Hugues-le-Grand de Champallement, évêque de Nevers, faisait désirer depuis long-temps la construction d'une nouvelle église, plus digne de la majesté de Dieu, et plus en rapport avec le nombre toujours croissant des habitants de la localité. M. le duc de Périgord et M. Adrien Bonneau du Martray, maire de la commune, entreprirent de réaliser ce projet.

Il y avait deux ans et quelques mois que les travaux avaient été commencés; tout était heureusement terminé; la consécration solennelle de l'église devait être le couronnement de l'œuvre: c'était la juste récompense qu'ambitionnaient, de concert, le digne maire de la commune et le vénérable curé de la paroisse. M<sup>sr</sup> l'évêque de Nevers eût été heureux de venir, en cette circonstance, témoigner de toute sa sympathie à ceux qui ont contribué à la construction de cet édifice, et adresser ses félicitations à la population de Vandenesse; mais Dieu ne lui a pas encore rendu cette plénitude de santé nécessaire pour une aussi longue cérémonie.

M<sup>sr</sup> de Marguerie, évêque d'Autun, voulut bien remplacer son collègue convalescent, et remplir les fonctions de pontife consécrateur. La cérémonie fut fixée au lundi 1<sup>er</sup> octobre. Dès sept heures et demie du matin, Monseigneur était à l'église, car il était urgent de commencer de bonne heure; outre l'église, il y avait trois autels à consacrer.

Après les différents rits que l'évêque, seul avec le clergé, doit accomplir dans l'intérieur de l'église, on se rendit processionnellement à l'établissement des sœurs de la Charité, où la salle d'asile avait été disposée en chapelle, pour recevoir provisoirement les reliques destinées à être renfermées dans les autels. Quand la procession fut de retour devant la porte principale de l'église, le pontife adressa la parole à la foule réunie sur la place. Le Pontifical veut que, dans ce moment, l'évêque consécrateur invite les habitants à prier pour le fondateur de l'église, mais souvent ce point du cérémonial est modifié, car la plupart des églises sont construites aux frais des communes.

Cependant, vu leurs largesses abondantes, ceux qui se sont mis à la tête de cette œuvre peuvent être considérés comme fondateurs; aussi Monseigneur, après une touchante allocution relative à la cérémonie, et après avoir exprimé le regret de l'absence de celui qui aurait été si heureux de la présider, et l'espoir d'une prochaine et complète guérison, a-t-il adressé à Dieu des vœux, et pour le chef de cette noble famille, dans laquelle la bienfaisance est héréditaire, et pour le digne magistrat qui dirige la commune de Vandenesse d'une manière aussi habile et aussi paternelle. Tous les regards se sont portés tour à tour vers M. le duc de Périgord et vers M. Adrien Bonneau; tous les assistants semblaient confirmer les paroles du prélat, qui avait été le fidèle interprète de leurs sentiments.

L'autel principal fut consacré comme l'église sous le vocable de saint Saturnin; nous donnons ici la traduction de l'acte authentique déposé dans l'autel avec les saintes reliques.

« L'an 1860, le 1<sup>er</sup> du mois d'octobre, nous, évêque d'Autun, » nous rendant aux instances de M<sup>sr</sup> l'évêque de Nevers, avons consacré cette église et cet autel en l'honneur de saint Saturnin, évêque » et martyr, et nous y avons déposé les reliques des saints martyrs » Savinien, Potentien et Adrien; nous avons accordé un an d'indulgence à toutes les personnes présentes à la cérémonie, comme aussi » nous accordons quarante jours d'indulgence, dans la forme usitée, » à tous les fidèles qui visiteront cette église le jour anniversaire de » sa dédicace. »

L'autel, placé dans le croisillon septentrional du transept, fut dédié à la Sainte-Vierge; il renferme les reliques des saints martyrs Vincent et Honoré.

Celui du croisillon méridional est placé sous le vocable de saint Etienne, premier martyr; il renferme les reliques des saints martyrs Martial et Félix.

Quand la cérémonie de la consécration fut terminée, on orna les autels, et la messe fut célébrée par M<sup>sr</sup> Crosnier, protonotaire apostolique, vicaire général du diocèse.

30 OCTOBRE.

#### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE MARIGNY-SUR-YONNE.

Le 30 octobre 1854, fut consacrée, sous le vocable de saint Léger, la nouvelle église de Marigny-sur-Yonne, par M<sup>sr</sup> Dominique-



Augustin-Dufêtre, évêque de Nevers. Les reliques de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs et apôtres de Sens, furent déposées dans l'autel.

8 NOVEMBRE.

### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE SAISSY-LES-BOIS <sup>1</sup>.

Le 8 novembre de l'année 1548, Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, en vertu d'une commission de François de Dinteville, second du nom, évêque d'Auxerre, consacra solennellement l'église de Saissy-les-Bois, et la plaça sous le vocable de saint Christophe <sup>2</sup>.

12 NOVEMBRE.

### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE CERVON.

Nous nous contenterons de relater ici le procès-verbal renfermé dans le coffret qui contient les reliques.

« L'an de Notre-Seigneur 1848, le 12 du mois de novembre, nous,  
 » Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, avons consacré  
 » cette église et cet autel en l'honneur de saint Barthélemy, apôtre,  
 » et nous y avons déposé les reliques des saints Barthélemy, Mathieu,  
 » Étienne, Tècle, Cyr et Julitte, Agathe, Jérôme, Hilaire, Bernard,  
 » Magdeleine, François de Sales et Chantal. Nous avons accordé un  
 » an d'indulgence à toutes les personnes présentes à la cérémonie,  
 » comme aussi nous accordons quarante jours d'indulgence, dans  
 » la forme usitée, à tous les fidèles qui visiteront cette église le jour  
 » anniversaire de sa dédicace.

» Parmi les ecclésiastiques présents à cette solennité étaient :  
 » MM. Gaume, vicaire général; Fliche, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Corbigny; Crosnier, chanoine honoraire,  
 » curé de Donzy; Lhéritier, curé de Cervon; Chavanton, curé de

<sup>1</sup> Nous maintenons l'ancienne orthographe, qui a été conservée jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, comme on peut s'en convaincre dans Lebeuf, le Martyrologe d'Auxerre, les Almanachs du siècle dernier, Née de la Rochelle, les Monuments du moyen-âge, qui donnent à ce lieu le nom de *Sasiacense monasterium*. C'est à tort qu'on a plus récemment écrit *Cessy*.

<sup>2</sup> Voir LEBEUF, t. 1, p. 59 et aux notes. *Hist. manusc. de Donzy*, par Rouger, trésorier du chapitre de Saint-Caradeux.

- » Mhère, Picard, curé de Montreuillon; Rioux, curé de Vauclaux;
- » Toulouse, vicaire de Cervon; Berrat, vicaire de Corbigny, etc. »

---

20 NOVEMBRE.

### CONSÉCRATION DE L'AUTEL DE SAINT-AGNAN DE COSNE.

Le 20 novembre 1858, l'autel principal de Saint-Agnan de Cosne fut consacré sous le vocable de saint Agnan et de saint Front, par M<sup>sr</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers. Il renferme les reliques de saint Cyr et de sainte Julitte, patrons du diocèse.

La cérémonie s'est accomplie dans l'ordre le plus parfait au milieu d'une affluence considérable de fidèles.

---

### MARIE LUZY.

Nous avons rempli la tâche que nous nous étions imposée; on nous a pressé d'ajouter à notre travail la vie de quelques personnes qui ont édifié cette contrée, et surtout une notice sur les victimes de la fureur révolutionnaire, à la fin du siècle dernier; nous avons dû résister à ces sollicitations pour ne pas sortir du cadre que nous nous sommes tracé, réservant pour plus tard de traiter cette autre partie de notre histoire nivernaise.

Cependant, nous avons jugé convenable de placer à la suite des légendes de nos Saints, la vie abrégée d'une sainte fille à laquelle Nevers a donné le jour. Ce sera un à-compte sur la dette de reconnaissance dont notre pays lui est redevable.

Dans tous les temps, la religion a enfanté des hommes capables de comprendre les besoins de la société et a su leur inspirer des sentiments assez généreux pour venir au secours des misères de leur époque. Le seizième siècle, en faisant naître de nouveaux besoins, en rendant plus poignants les différents genres d'infortunes, semblait imposer au siècle suivant de nouveaux devoirs. L'affaiblissement de la foi, l'histoire nous l'apprend, a toujours produit de semblables résultats.

Que n'a pas fait la religion au dix-septième siècle pour venir au secours de la société, et pour soulager tant de misères physiques et morales qui se faisaient sentir?

Pendant que saint Vincent de Paul s'occupait à organiser son œuvre, Dieu avait donné à une simple fille de la cité de Nevers l'intelligence des besoins du pauvre et la volonté d'y subvenir. Seule, sans fortune, sans instruction sérieuse, abandonnée à elle-même, elle avait embrassé toutes les œuvres de la charité; elle les remplissait avec un admirable dévouement et un tact exquis.

Éducation des jeunes filles, direction des adultes, conférences pour les personnes plus âgées, dames de charité, visite des pauvres et des malades à domicile et dans les hôpitaux, soins aux prisonniers, généreux efforts pour ramener dans les sentiers du devoir les filles perdues, travaux pour les églises pauvres, rien n'échappait à l'ingénieuse charité de Marie Luzy, véritable émule de saint Vincent de Paul et de M<sup>me</sup> Legras. Ce fut elle, nous n'en doutons pas, qui forma ces personnes pieuses que M. Bolacre fut heureux de trouver sous sa main, et qui devaient composer cet essaim de vierges dont sœur Marchangy devait être bientôt la mère. Elles préludaient, sous son habile direction, aux fonctions qu'elles auraient à remplir plus tard comme *sœurs de la Charité et Instruction chrétienne*.

Marie naquit à Nevers, en 1629, de parents peu fortunés, mais riches des vertus que la religion sait inspirer; sa mère surtout se faisait remarquer par une piété sincère qu'elle cherchait à inculquer à ses enfants. Le monastère de la Visitation était depuis peu établi à Nevers, elle désirait avec ardeur qu'une de ses filles entrât dans cet ordre, et elle mit à cet effet, sous la protection de la Sainte-Vierge, celle dont nous allons écrire la vie; elle lui donna au baptême le nom de Marie.

La jeune Marie profita des soins de sa pieuse mère dont la grâce seconda les efforts; son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent dans la douce paix de l'innocence. Cependant, vers l'âge de seize ans, elle se laissa aller à une certaine dissipation qui contrista le cœur de ses parents. Un jour son excellente mère lui dit combien elle serait heureuse, si, au lieu de la voir livrée à de frivoles amusements, elle la trouvait occupée à la lecture de quelques bons livres. Ce simple avis la toucha, elle ouvrit le premier livre qui se trouva sous sa main; c'était *l'Introduction à la vie dévote* qui devint dès-lors son livre de prédilection.

Occupée une partie de la journée aux soins du ménage, elle prenait sur son sommeil le temps qui lui était nécessaire pour la prière et la méditation dont elle faisait ses délices. Elle n'éprouvait

que du mépris pour les biens de la terre; la solitude était l'objet de tous ses vœux. En attendant que la Providence voulût bien lui ménager les moyens d'atteindre ce but, elle travailla à se dépouiller d'elle-même; elle était heureuse de verser dans le sein des malheureux les petites économies qu'elle faisait. La charité pour le prochain semblait être innée en elle, et dès l'âge le plus tendre, elle avait éprouvé pour les pauvres une tendre compassion.

Cependant son état de fortune la détermina à accepter à Paris une place. Elle lui fut procurée par un de ses frères, qui avait un bénéfice dans ce diocèse; cet abbé plaça sa sœur, âgée de vingt-cinq ans, chez des demoiselles Périquet, filles du plus grand mérite. Ces deux sœurs vivaient ensemble, mais d'une manière bien différente; l'une était pieuse et aimant la solitude; l'autre, au contraire, ne se plaisait qu'avec les gens savants et dans la lecture de nouvelles productions. Elle parlait plusieurs langues et était consultée par les hommes les plus remarquables de la France et de l'étranger. Marie Luzu eut beaucoup à souffrir de ses caprices; souvent elle lui arrachait son travail des mains, le frippait et le jetait au milieu de la chambre, sans même lui en dire le motif. Ces procédés peu bienveillants ne produisaient aucune impression sur Marie et n'ébranlaient pas sa patience qui fut mise à bien d'autres épreuves. Tant de vertu finit par toucher M<sup>lle</sup> Périquet, et bientôt elle considéra Marie, non plus comme une suivante, mais comme une sœur; elle revint sincèrement à Dieu, et poussa l'humilité si loin, qu'elle s'agenouillait devant cette sainte fille en la priant de lui faire connaître ses fautes, ce qu'elle faisait en toute simplicité.

M<sup>lle</sup> Périquet s'étant aperçue qu'elle donnait aux pauvres toutes ses économies, lui remit tous les mois, pour satisfaire sa charité, une somme équivalente, exigeant qu'elle conservât pour ses besoins ce qui lui revenait. Marie accepta, mais voyant qu'il n'y avait plus de sacrifice personnel, elle continua à joindre ses propres ressources à celles qui lui étaient procurées.

Elle ne se contentait pas de pourvoir aux besoins temporels, elle s'occupait de garantir du vice celles qui auraient été exposées, ou de les en retirer si elles y étaient tombées; c'est ainsi qu'elle agit à l'égard d'une pauvre fille de Nevers qui habitait Paris; elle la rendit à sa famille après l'avoir rappelée aux sentiments de la religion et du devoir.

Elle allait visiter les pauvres des hôpitaux de la capitale, et s'était proposée pour faire les confitures dans ces nombreux établissements;

dans ce travail, l'action du feu lui occasionna une maladie sérieuse.

Elle était devenue l'amie et le mentor de M<sup>lle</sup> Périquet, à laquelle elle avait su inspirer sa charité et sa piété.

Un jour, c'était en 1669, elles résolurent, avec la marquise d'Alègre, de faire une retraite de trois mois, à Vieux-Châteaux, en Bourgogne. Après cette retraite, elles se travestirent et prirent des habits d'indigents, et pendant trois jours, en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph, elles se rendaient de bourg en bourg pour soigner les pauvres malades qui s'y trouvaient. Marie Luzy surtout avait un don tout particulier pour panser les plaies; Dieu bénissait ses efforts et semblait se servir d'elle pour opérer des prodiges.

Bientôt la mort vint frapper M<sup>lle</sup> Périquet; Marie revint à Paris, où elle trouva un parti fort avantageux; mais son cœur était depuis long-temps à Dieu et aux pauvres; elle refusa, déclarant qu'elle avait fait vœu de chasteté et qu'elle y serait fidèle jusqu'à la mort.

Ayant eu occasion de voir chez M<sup>lle</sup> Périquet un certain nombre de dames, aussi distinguées par la fortune et la naissance que par leur piété, elle avait gagné leur estime au point que plusieurs mirent tout en œuvre pour se l'attacher; M<sup>me</sup> la maréchale de Chombert alla jusqu'à lui offrir les plus grands avantages, ne lui demandant que de prendre soin des pauvres. Mais elle se rappela qu'elle avait à Nevers un père et une mère fort âgés, auxquels elle devait ses soins, elle refusa par conscience la proposition qui lui était faite.

Marie était en correspondance avec le P. Poncet, jésuite, qui, après avoir habité Nevers, s'était rendu au milieu des peuples infidèles pour y porter la foi; il y avait trouvé la persécution et les tortures. Le saint missionnaire entreprit de déterminer notre pieuse fille à aller exercer sa charité au milieu de ces peuples; celle-ci lui fit part de ses intentions, de se sacrifier avant tout au bien spirituel et corporel des pauvres, dans son pays natal. Le P. Poncet approuva sa résolution.

Elle partit donc pour Nevers, où elle ne tarda pas à gagner l'estime générale. Marie parlait de Dieu et des choses de Dieu avec une facilité et une précision telles, que les premières dames de la ville se plaisaient à venir l'entendre. Laissons parler ici l'auteur de la chronique que nous avons sous les yeux : « Elle commença par répandre les étin- » celles du feu sacré qui était renfermé dans son cœur, pour la gloire » de son Dieu et le salut du prochain, par inspirer et imprimer dans » les jeunes filles les principes du salut, et les instructions nécessaires » pour s'approcher des sacrements; elle faisait ses catéchismes l'Avent

» et le Carême. » Pour préparer ces jeunes enfants à ces saints exercices, elle les réunissait le jour de la Présentation de la Sainte-Vierge, et les consacrait à Marie.

Dieu bénit ses efforts; bientôt elle devint la directrice, non plus des enfants, mais des jeunes personnes qui vinrent se placer sous sa tutelle. Obligée bientôt d'établir des divisions, elle recevait les plus jeunes un jour, les plus grandes un autre. Sa tâche ne devait pas se borner là, les dames de Nevers voulurent aussi avoir leur jour; elle y consentit, car c'était pour elle une occasion d'organiser par toute la ville les soins à donner aux pauvres.

Le P. Poncet qui avait eu connaissance de ses succès, lui écrivait : « J'ai bien de la joie du bien que vous faites à mon pauvre Nevers; je » serais ravi si la divine Providence vous donnait moyen de faire une » petite communauté pour l'instruction des filles; excitez votre foi, et » gagnez les bonnes grâces de votre Notre-Dame-de-la-Grotte de Saint- » Cyr pour cela; je voudrais y contribuer de toutes les forces que cette » toute-puissante Mère de Dieu me voudra donner en bons désirs et » prières : si elles peuvent être efficaces, consolez-moi de me mander » comme vous faites ces institutions; et par charité me faites part de » vos saintes prières. »

Après une fervente prière, Marie faisait la lecture de l'évangile du dimanche, ou de quelque autre livre traitant des mystères, des vérités fondamentales de la religion, ou des devoirs qui en sont la suite; puis elle donnait les explications nécessaires d'une manière aussi instructive que touchante; laissant à chacune la faculté de lui poser des questions auxquelles elle savait répondre à la satisfaction générale. Quelques personnes auraient voulu lui interdire les conférences, mais son directeur et M<sup>r</sup> l'évêque, qui avaient su en apprécier l'utilité, l'engagèrent à continuer la mission qu'elle avait entreprise.

A la fin de chaque conférence, les dames déposaient entre ses mains leurs aumônes, voulant qu'elle en réglât elle-même la distribution.

Marie avait partagé la ville en différentes sections, pour la visite des malades et des pauvres, deux dames étaient attachées à chaque section et y portaient les secours qui leur étaient remis. Quant à la directrice de l'œuvre, elle les accompagnait alternativement, ce qui ne l'empêchait pas de visiter en particulier les différentes maisons.

Les distributions étaient réglées avec sagesse, et, pour éviter le mauvais usage que quelques-uns auraient pu faire de l'argent qui leur aurait été donné, Marie préférait leur acheter elle-même ce dont ils

avaient besoin ; elle allait jusqu'à se procurer pour les artisans des ustensiles et des outils propres à chaque état.

Quand les malheureux avaient rendu le dernier soupir, elle ne les abandonnait pas et se chargeait de les ensevelir elle-même, elle savait ménager le linge qu'on lui donnait à cet effet, de telle manière qu'il lui en restât pour les besoins des enfants. Jamais la fatigue ni la maladie ne l'empêchèrent de rendre aux pauvres les services que leur position réclamait, elle s'oubliait elle-même quand ils avaient besoin de son secours.

Lorsque les dames de la ville désiraient faire une retraite particulière, elles venaient se placer sous sa direction ; elle avait disposé pour ces circonstances quelques chambres dans la maison qu'elle habitait. Marie les engageait ordinairement à sanctifier leur récréation qui avait lieu vers midi. C'était l'heure qu'elle avait choisie pour aller panser à domicile les ulcères et les plaies, ou saigner les malades, car elle avait appris à pratiquer une saignée. Elle habitua ainsi ses retraitantes à surmonter certaines répugnances de la nature. On assure que souvent elle opérait des cures qui tenaient du prodige ; aussi elle ne balançait pas à aller traiter à l'hospice des malades que les médecins avaient abandonnés, et un bon nombre par ses soins étaient rendus à la santé. Les plaies les plus dégoûtantes n'étaient pas capables d'affaiblir son courage et sa charité.

Il y avait une autre œuvre à laquelle la pieuse fille employait les moments qui n'étaient pas consacrés à ses pauvres ; après les avoir visités et pansés, elle partageait le reste de son temps entre la prière, la préparation des vêtements pour les indigents, et la confection des objets nécessaires aux églises et aux autels. Un jour elle apprit qu'une église de campagne n'avait qu'un calice d'étain, elle donna aussitôt une écuelle d'argent qu'elle possédait, pour en procurer un autre plus convenable.

Nous ne pouvons passer sous silence un autre genre de misère qui devait exciter sa commisération ; nous voulons parler des prisonniers. Elle savait que l'oubli de Dieu et l'ignorance des devoirs que la religion impose en avaient entraîné un certain nombre dans l'abîme ; elle comprit donc qu'il fallait employer à leur égard des moyens de moralisation, pendant ce temps d'expiation. Elle obtint des PP. Jésuites qu'un d'eux ferait tous les mois une instruction dans la chapelle de la prison ; en même temps elle eut assez d'ascendant sur les juges pour faire sortir de leurs cachots les criminels chargés de fers, afin de les exciter à la résignation et au repentir. Elle leur distribuait

ensuite quelques secours, toujours assistée de ses dames de charité, et les recommandait à la bienveillance du geôlier. Elle était même parvenue à le déterminer à leur faire de bonnes lectures, achetant des livres à cet effet.

Les prisonniers n'étaient pas aussi bien traités alors qu'ils le sont maintenant, le *calorifère* était inconnu; elle leur procurait du bois pour qu'ils n'eussent pas à souffrir du froid. Souvent Marie a délivré les détenus pour dettes, en se chargeant de payer ce qu'ils devaient, lorsque les sommes n'étaient pas trop fortes.

Quant aux pauvres filles que la misère ou la passion avait détournées du devoir, elle travailla à les réhabiliter à leurs propres yeux et aux yeux de la société, en cherchant à introduire le repentir dans leurs cœurs et à les retirer de l'abîme; pour elles encore elle fit des prodiges de charité.

Nous ne parlerons pas de ses pénitences et de ses mortifications; un seul trait suffira pour nous donner une idée de son renoncement: lorsqu'on plaça dans la cathédrale de Nevers les tapisseries dont nous avons parlé au 16 juin, on se rendait en foule pour les voir; Marie Luzy alla souvent dans cette église sans vouloir se procurer cette satisfaction. Son confesseur l'ayant appris, lui ordonna de les regarder, ce qu'elle fit sans balancer. « Par là, dit l'auteur de la notice » où nous avons puisé ces détails, elle put joindre l'obéissance à » la mortification. »

Ce n'étaient pas seulement les personnes éminentes de la ville de Nevers qui l'environnaient de leur estime et de leur vénération; mais de savants religieux et des évêques tels que celui de Rhodéz, entretenaient correspondance avec elle et l'encourageaient dans ses saintes entreprises.

En 1678, un célèbre missionnaire, le P. Honoré, de Cannes, capucin, prêcha une mission à Nevers; le succès répondit à son zèle et à ses talents. Les restitutions furent nombreuses, mais il s'en trouvait, comme de coutume, qu'il était difficile d'effectuer. De l'avis de l'évêque, M<sup>sr</sup> Edouard Vallot, on déposa entre les mains de Marie Luzy, pour qu'elle les distribuât aux pauvres, les sommes dont les premiers et légitimes possesseurs ne pouvaient être découverts.

Après avoir travaillé toute sa vie pour les autres, Marie aurait désiré entrer dans un cloître, pour n'avoir plus à penser qu'à son salut. Les PP. Carmes, qui connaissaient son mérite, firent des démarches pour lui ouvrir les portes du Carmel de Nancy; mais sa



santé s'étant affaiblie au milieu de ses travaux et de ses veilles, elle ne pouvait penser à un ordre aussi austère. Cependant elle ne renonçait pas à son projet de se livrer tout entière à sa propre sanctification.

Un jour elle alla trouver M<sup>re</sup> Vallot; elle lui exposa qu'agée bientôt de soixante ans, et ayant consacré sa vie au service du prochain, il était juste qu'on lui laissât le reste. Le prélat fut inflexible; il lui répondit qu'elle lui était encore nécessaire. On n'a pas oublié que ce fut cet évêque qui couvrit d'une paternelle protection le berceau des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne. Il n'y avait que quatre ans environ que leur première supérieure générale, sœur Marchangy, avait été élue, quand la pieuse Marie Luzy eut avec M<sup>re</sup> Vallot l'entrevue dont nous parlons. Il pensa sans doute que cet institut n'étant qu'à peine formé, Marie ne devait pas se retirer encore. « Ma fille, lui dit-il, vous devez mourir les armes à la main. » Elle se soumit sans murmurer et continua ses conférences et ses œuvres de charité.

Le mouvement était imprimé dans Nevers. L'exemple de Marie Luzy avait déjà produit des fruits abondants; on n'en était plus à aider les pauvres par un simple sentiment de compassion; on comprenait la parole du Prophète : « Heureux celui qui a l'intelligence des besoins du » pauvre et de l'indigent <sup>1</sup> ». En 1691, quelques personnes conçurent et tentèrent le projet d'établir des soupes économiques au moyen d'une marmite publique <sup>2</sup> pour les pauvres; d'un autre côté les filles de l'abbé Bolacre et de dom de Laveyne paraissaient solidement fondées; il semblait donc que le moment de la retraite de Marie était enfin indiqué par la Providence.

Elle était liée d'une étroite amitié avec la mère Catherine-Agnès Heurtault, alors supérieure de la Visitation; celle-ci connaissant les dispositions et les désirs de son amie, voulut, sans lui en parler, tenter en sa faveur une nouvelle démarche auprès de M<sup>re</sup> l'évêque. Le prélat parut disposé à donner son consentement, il voulut cependant avant tout s'entretenir encore avec la postulante. Elle se rendit à l'évêché, et, après avoir reçu la bénédiction et l'agrément de son évêque, elle se disposa à entrer dans le monastère de la Visitation.

<sup>1</sup> Ps. 40, 2.

<sup>2</sup> Ce fut là, nous n'en doutons pas, l'origine du nom de *Sœurs de la marmite*, qu'on donnait autrefois aux sœurs de la Charité de Nevers. Il est à remarquer aussi que ce fut en cette année 1691 que les administrateurs de l'hospice passèrent un compromis avec elles.

Elle n'était toutefois pas entièrement rassurée, car M<sup>sr</sup> Vallot avait mis pour condition que si, avant sa profession, il croyait qu'elle fût nécessaire encore, il se réservait le droit de la faire sortir.

Ce devait être un événement pour toute la ville; il fallut prendre des précautions, car on craignait le peuple, qui, certainement, se fût opposé à ce projet, s'il eût été connu. Marie Luzy se rendit donc dès le grand-matin à la Visitation, le jour des Cendres, 1692.

Laissons ici parler l'auteur de la notice :

« Quand on eut appris dans la ville ce qui venait d'arriver, il s'éleva » un bruit si général, que notre tour, quoique fort désert, dans ce » saint temps, se trouva rempli de gens de tous étages et de toutes » conditions. Il était surprenant de voir le flux et reflux de personnes » qui s'y rendaient : les pauvres attiraient la compassion par leurs » cris d'avoir perdu leur bonne mère; les plus considérables de la » ville la visitèrent et lui firent leurs plaintes de sa retraite; lui ajoutant que le bien qu'elle prétendait faire dans le cloître ne pouvait » approcher de ce qu'elle méritait par ses bonnes œuvres et par » l'exemple qu'elle donnait au monde ». Notre sainte fille ne se laissa pas ébranler dans sa résolution. Quoique Marie eût alors soixante-trois ans, elle se montra fidèle à tous les points de la règle.

Par son obéissance, son humilité, son abnégation, sa scrupuleuse régularité, elle devint le modèle de la maison. Le lundi de Pâques de la même année 1692, elle prit le saint habit, et ajouta à son nom de Marie, ceux de Catherine-Agnès que portait sa bien-aimée supérieure.

Vu son âge et son expérience, on voulut l'exempter de certains exercices auxquels sont soumises les jeunes novices; elle en prenait occasion de s'humilier et disait : « Ce sont de jeunes créatures d'espérance qu'on façonne, pour estre en état de servir la sainte Religion; » pour moi, je suis comme ces vieux balais dans la maison, dont on » ne peut plus se servir. »

Après sa profession, Dieu, qui avait résolu de récompenser bientôt sa fidèle épouse, voulut épurer sa belle âme, en permettant qu'elle fût tourmentée par des peines intérieures.

Le 20 février 1694, sœur Marie-Catherine-Agnès tomba malade et éprouva une fièvre continue, qui ne tarda pas d'être suivie d'une fluxion de poitrine; la crainte du jugement de Dieu qui l'agitait auparavant fit place à une confiance sans bornes. Bientôt on pensa à lui administrer les derniers sacrements qu'elle reçut avec une piété angélique. La supérieure voyant sa fin approcher, lui demanda si elle

n'avait rien qui lui fit de la peine : « Non, ma mère, répondit la » malade, parce que je n'ai jamais rien conservé en moi volontai- » rement que je crusse contraire à la volonté de mon Dieu. » Telles furent ses dernières paroles, un instant après elle recevait sa couronne ; sœur Marie-Catherine-Agnès était âgée de soixante-cinq ans <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Extrait des archives de la Visitation de Nevers.

— FIN. —



# TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS. . . . .	I
DISCOURS PRÉLIMINAIRE. . . . .	VII

## JANVIER.

1. Saint Eugein ou Ojend. . . . .	4
3. Sainte Geneviève, patronne de Paris. . . . .	2
5. Saint Siméon Stylite. . . . .	3
Saint Siméon, hermite, à Menou. . . . .	4
9. Le B. Philippe Berruyer, archevêque de Bourges. . . . .	5
14. Saint Hilaire, évêque de Poitiers. . . . .	6
15. Saint Bonet, évêque de Clermont. . . . .	8
16. Saint Guillaume le Confesseur, archevêque de Bourges. . . . .	8
17. Saint Antoine, patriarche des Cénobites. . . . .	14
19. Saint Sulpice, archevêque de Bourges. . . . .	15
20. Saint Sébastien, martyr. . . . .	16
22. Saint Vincent, martyr. . . . .	19
23. Mort d'Antoine Leclerc. . . . . (supplément).	547
24. Saint Babylas, évêque et martyr. . . . .	20
25. Saint Prix ou Pricet, évêque de Clermont et martyr. . . . .	20
Saint Nectaire, évêque de Nevers. . . . .	24
29. Saint François de Sales, évêque et prince de Genève. . . . .	22

## FÉVRIER.

2. Consécration du maître-autel de l'église de Prémery. . (suppl.).	548
3. Saint Blaise, évêque et martyr. . . . .	39

	Pages.
5. Sainte Agathe, vierge et martyre. . . . .	40
6. Saint Amand, évêque de Maestricht.. . . .	43
Reliques de saint Amand. . . . .	(suppl.) 548
8. Saint Étienne de Grandmont. . . . .	43
11. Saint Séverin, abbé d'Agaune. . . . .	45
21. Consécration du maître-autel de Germenay. . . . .	46
23. Saint Vétéran, confesseur. . . . .	47
26. Consécration du maître-autel de Challement. . . . .	49

## MARS.

1. Saint Aubin, évêque d'Angers. . . . .	53
5. Consécration de l'autel de Montenoison. . . . .	(suppl.) 549
6. Sainte Colette, réformatrice de l'ordre de sainte Claire. . . . .	54
9. Dédicace de l'église de Notre-Dame de La Charité-sur-Loire. . . . .	56
13. Saint Vincent de Magny, prêtre. . . . .	64
14. Dédicace de l'église de Chasnay. . . . .	65
18. Saint Gabriel, archange. . . . .	66
22. Saint Paul, premier évêque de Narbonne. . . . .	67
Dédicace de l'église de La Maison-Dieu. . . . .	68
25. Fête de l'Annonciation. . . . .	68
26. Mort de M. Litaud, modèle des ecclésiastiques et pères des pauvres. . . . .	72
Son acte mortuaire. . . . .	(suppl.) 550
27. Saint Romule, abbé de Saisy-les-Bois. . . . .	80
31. Dédicace de la cathédrale de Nevers. . . . .	82

## AVRIL.

3. Consécration du maître-autel de Saint-Étienne de Nevers. . . . .	85
5. Saint Vincent Ferrier. . . . .	86
10. Dédicace de l'église de La Nocle. . . . .	90
13. Dédicace de l'église d'Arquian. . . . .	92
23. Saint Georges, martyr. . . . .	93
25. Saint Marc, pèlerinages. . . . .	(suppl.) 550
26. Dédicace de l'église de Tannay. . . . .	94
28. Dédicace de l'église d'Arbourse. . . . .	96
29. Saint Hugues, abbé de Cluny. . . . .	97
30. Translation du chef de saint Pélerin à Bouhy. . . . .	99
Saint Eutrope, évêque et martyr. . . . .	100
Dédicace de l'église de l'Immaculée Conception à Nevers. . . . .	101
Consécration de la ville et du diocèse de Nevers à Marie immaculée. . . . .	117

## MAI.

2. Saint Amatre, évêque d'Auxerre. . . . .	419
5. Saint Jovinien, lévite et martyr. . . . .	420
8. Dédicace de l'église de Fours. . . . .	424
40. Sainte Solange, vierge et martyre. . . . .	422
Prose de sainte Solange. . . . .	430
44. Saint Gengoult, martyr. . . . .	432
45. Saint Franchy. . . . .	432
46. Saint Pélerin, apôtre de l'Auxerrois et du Donziais et martyr. . . . .	435
Vibius, martyr à Entrains. . . . .	446
48. Sainte Eugénie, translation de ses reliques. . . . .	447
Hymne de sainte Eugénie. . . . .	453
49. Le B. Guillaume de Saint-Lazare, évêque de Nevers. . . . .	455
20. Saint Baudèle, apôtre de Nîmes et martyr. . . . .	460
26. Saint Prix, saint Cot et leurs compagnons, martyrs. . . . .	467
28. Saint Germain, évêque de Paris. . . . .	470
30. Sainte Philomène, vierge et martyre. . . . .	474

## JUIN.

4. Saint Révérien, évêque; saint Paul, prêtre, et leurs compagnons, martyrs. . . . .	476
3. Pose de la première pierre de l'église de Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais. . . . .	479
4. Dédicace de Notre-Dame-du-Pré-les-Donzy. . . . .	492
46. Saint Cyr et sainte Julitte, martyrs, patrons du diocèse de Nevers. . . . .	495
Hymnes et proses composées en leur honneur. . . . .	222
49. Saint Gervais et saint Protas, martyrs, anciens patrons de l'église de Nevers. . . . .	234
20. Saint Dié ou Didier, évêque de Nevers. . . . .	232
22. Procession de la Bougie. . . . .	236
24. Nativité de saint Jean-Baptiste. . . . .	238
26. Sœur Marcelline Pauper. . . . . (suppl.)	554
28. Saint Egile, abbé de Flavigny. . . . . (suppl.)	557
29. Saint Pierre et saint Paul, princes des apôtres. . . . .	240
Translation des reliques de sainte Flavie. . . . .	244

## JUILLET.

3. Saint Arigle, évêque de Nevers. . . . .	249
4. Dédicace de l'église de Donzy. . . . .	253

	Pages.
6. Saint Hugues, solitaire à Menou. . . . .	257
Saint Ithier, évêque de Nevers. . . . .	257
15. Sainte Valentine, vierge et martyr. . . . .	263
16. Consécration de l'église du Sacré-Cœur, à Saint-Gildard. . . . .	355
19. Saint Libère et saint Nectaire, évêques. . . . .	265
21. Saint Victor, martyr. . . . .	266
22. Sainte Madeleine. . . . .	267
25. Saint Jacques-le-Majeur, apôtre. . . . .	267
Saint Christophe, martyr. . . . .	269
26. Sainte Anne. . . . .	269
27. Saint Georges, martyr. . . . .	270
Saint Pantaléon, martyr. . . . .	271
28. Saint Nazaire et saint Celse, martyrs. . . . .	271
Saint Géran, évêque d'Auxerre. . . . .	272
29. Saint Loup, évêque de Troyes. . . . .	274
30. Saint Abdon et saint Seine, martyrs. . . . .	275
34. Saint Germain, évêque d'Auxerre. . . . .	276

## AOUT.

4. Saint Pierre es-liens. . . . .	288
3. Invention des reliques de saint Étienne, premier martyr. . . . .	289
Saint Euphrone, évêque d'Autun. . . . .	290
6. Saint Sixte, pape et martyr. . . . .	290
8. Consécration de l'église de La Celle-sur-Nièvre. . . . .	290
10. Saint Laurent, diacre et martyr. . . . .	291
11. Le B. Nicolas Appleine. . . . .	293
12. Saint Félix et saint Félicissime, martyrs. . . . .	297
13. Sainte Radegonde. . . . .	298
15. Assomption. . . . .	298
Procession du second renouvellement centenaire du vœu de Louis XIII. . . . .	299
16. Saint Roch. . . . .	300
Saint Aré, évêque de Nevers. . . . .	302
Mort de la vénérable mère Marguerite de Veni d'Arbouze (suppl.). . . . .	559
20. Saint Bernard. . . . .	307
21. Saint Renobert, évêque de Bayeux. . . . .	312
Sainte Jeanne-Françoise de Chantal. . . . .	319
22. Saint Symphorien, martyr. . . . .	335
Dédicace de l'église de Saint-Benin-d'Azy. . . . .	337
24. Saint Patrice, abbé. . . . .	337
Saint Eptade, prêtre. . . . .	341
Saint Barthélemy, apôtre. . . . .	343



## TABLE DES MATIÈRES.

591

	Pages.
25. Saint Louis, roi de France. . . . .	344
Saint Genest, martyr. . . . .	344
26. Saint Eulade, évêque de Nevers. . . . .	345
27. Saint Sulpice, archevêque de Bourges. . . . .	347
28. Saint Éolade, évêque de Nevers. . . . .	349
Saint Julien, martyr. . . . .	350
29. Décollation de saint Jean-Baptiste. . . . .	351
30. Saint Fiacre, solitaire. . . . .	352
31. Saint Gildard, prêtre. . . . .	352

## SEPTEMBRE.

1. Saint Loup, archevêque de Sens. . . . .	362
Saint Gilles. . . . .	363
2. Saint Lazare. . . . .	364
4. Saint Marcel, martyr de Chalon. . . . .	369
5. Consécration de l'église de Saint-Léger-du-Fougeret. . . (suppl.).	569
La vénérable Marguerite de Nevers. . . . . (suppl.).	570
6. Saint Imbert. . . . .	371
7. Sainte Reine, vierge et martyr. . . . .	371
8. Nativité de la sainte Vierge . . . . .	372
9. Consécration de l'église des Places. . . . .	376
10. Réception de la sainte Épine à Nevers. . . . .	379
Appendice à cette notice. . . . . (suppl.).	572
14. Exaltation de la sainte Croix. . . . .	381
Consécration de l'église de l'Hospice. . . . . (suppl.).	572
19. Saint Seine. . . . .	381
20. Saint Eustache et ses compagnons, martyrs. . . . .	382
Onze prêtres massacrés à Donzy par les calvinistes. . . . .	382
22. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs. . . . .	385
Consécration de l'église de Champlemy. . . . .	385
24. Saint Andoche, apôtre du Morvand. . . . .	386
25. Saint Aunaire, évêque d'Auxerre. . . . .	387
Saint Firmin, évêque et martyr. . . . .	389
Consécration de l'église de Châteauneuf. . . . .	390
29. Saint Michel . . . . .	390
Consécration de l'église de Saint-Pierre de Varzy. . . . .	395

## OCTOBRE.

1. Saint Remi . . . . .	397
Consécration de l'église de Vandenesse . . . . . (suppl.).	573
2. Saint Tétrice, évêque d'Auxerre. . . . .	398

	Pages.
3. Saint Léger, évêque d'Autun et martyr . . . . .	399
5. Saint Jérôme, évêque de Nevers . . . . .	405
6. Sainte Foy, vierge et martyre. . . . .	408
8. Sainte Brigitte. . . . .	408
9. Saint Denis et ses compagnons, martyrs . . . . .	409
10. Saint Malo ou Maloue, martyr . . . . .	410
15. Saint Léonard . . . . .	444
16. Saint Saulge . . . . .	443
Saint Saulge ou saint Salve, évêque d'Alby . . . . .	445
17. Saint Trohé . . . . .	446
19. Saint Savinien et saint Potentien, martyrs. . . . .	447
20. Sainte Victoire, vierge et martyre . . . . .	448
24. Sainte Ursule et ses compagnes, vierges et martyrs. . . . .	430
Le chef de sainte Agathe, compagne de sainte Ursule . . . . .	427
Saint Domnole, prêtre. . . . .	435
25. Saint Front, évêque de Périgueux. . . . .	436
26. Anniversaire de la dédicace de la cathédrale de Nevers. . . . .	436
29. Consécration de l'autel principal de l'église de Pouilly. . . . .	437
30. Fête des Saintes-Reliques . . . . .	438
Dédicace de l'église de Marigny-sur-Yonne . . . . . (suppl.).	571
34. Saint Quentin, martyr. . . . .	443

## NOVEMBRE.

1. Saint Benigne, apôtre de la Bourgogne. . . . .	445
3. Saint Austremoine, évêque de Clermont . . . . .	446
4. Dom Mauvielle, prieur claustral de La Charité . . . . .	448
8. Consécration de l'Eglise de Saissy-les Bois . . . . . (suppl.).	575
9. Saint Théodore, martyr. . . . .	462
11. Saint Honoré, solitaire. . . . .	462
Saint Martin, évêque de Tours . . . . .	462
Saint Verain, évêque de Cavaillon. . . . .	468
12. Consécration de l'église de Cervon . . . . . (suppl.).	575
12. Saint Péreuse, martyr. . . . .	473
13. Saint Brice, évêque. . . . .	474
Saint Maurin, diacre. . . . .	475
Saint Genoul, évêque. . . . .	475
16. Saint Edme, archevêque de Cantorbéry. . . . .	480
17. Saint Agnan, évêque d'Orléans. . . . .	484
18. Saint Romain . . . . .	486
La R. M. Charlotte de Bréhard. . . . .	487
20. Consécration de l'autel de Saint-Agnan de Cosne. . . . . (suppl.).	576

# TABLE DES MATIÈRES.

593

	Pages.
24. Saint Colomban. . . . .	499
25. Sainte Catherine, vierge et martyr. . . . .	504
28. Sainte Vigile, évêque d'Auxerre. . . . .	504
29. Saint Saturnin, évêque et martyr. . . . .	502
30. Saint André, apôtre. . . . .	503

## DÉCEMBRE.

4. Saint Eloi, évêque de Noyon. . . . .	505
6. Saint Nicolas, évêque de Myre. . . . .	506
Saint Girard . . . . .	507
8. Immaculée Conception. . . . .	543
43. Dédicace de l'église de Saint-Etienne. . . . .	527
46. Saint Caradeuc . . . . .	535
23. Le B. Yves de Chartres. . . . .	539
26. Saint Etienne. . . . .	544
27. Consécration de l'église de Saint-Léger-des-Vignes. . . . .	542
34. Sainte Colombe, vierge et martyr. . . . .	543
Saint Sylvestre. . . . .	543
SUPPLÉMENT ET APPENDICE. . . . .	545
Marie Luzy. . . . . (suppl.).	576

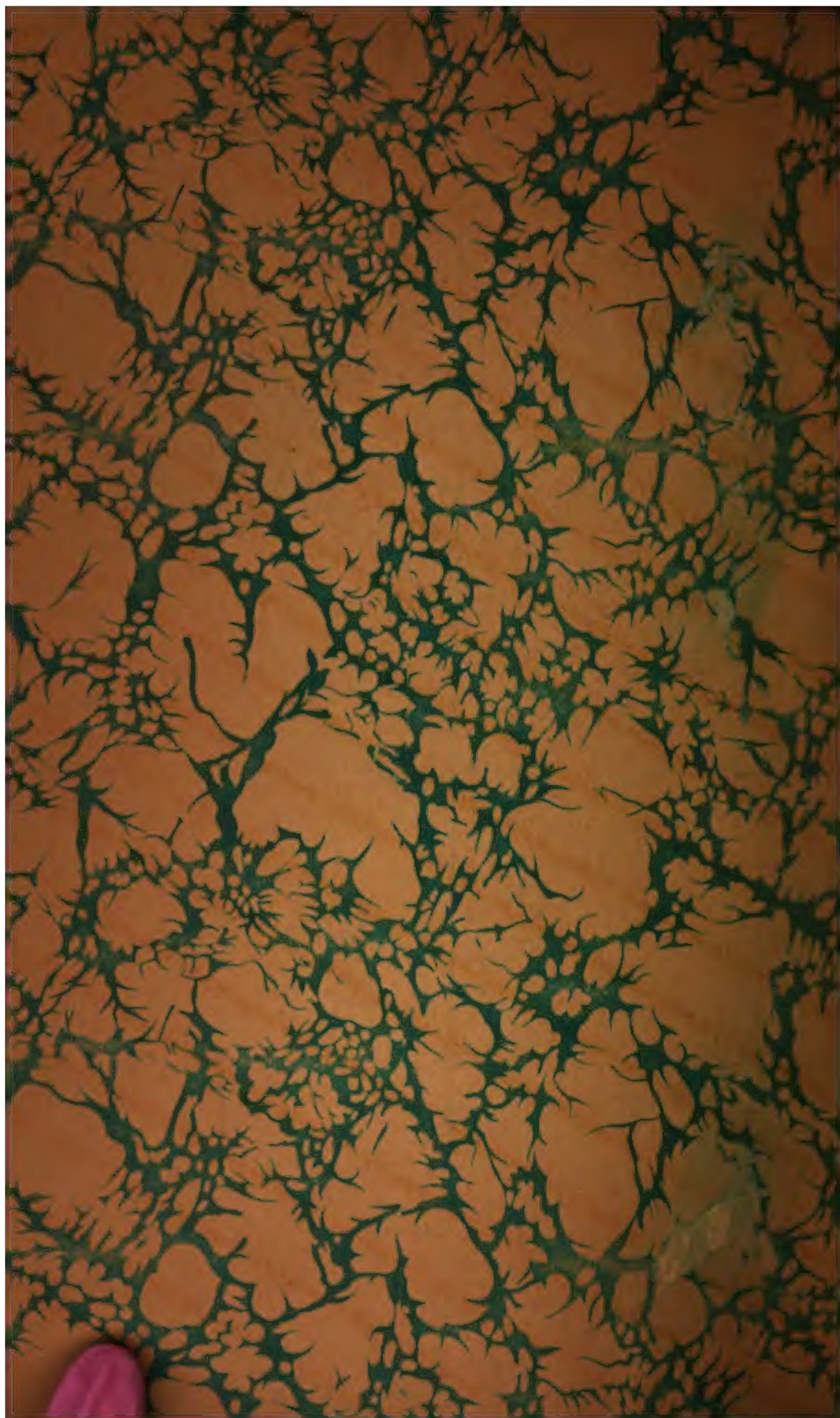
— FIN DE LA TABLE. —















THE BORROWER WILL BE CHARGED  
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS  
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON  
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE  
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE  
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER

NOV 13 2002

CANCELLED

WIDENER

MAY 11 1995

MAY 17 1995

CANCELLED



